

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat
Cic. De Nat. Deor.*



SEPTEMBRE 1785.

TOME LXV.



PARIS,



Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1785.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 9.

*Topographie médicale de Fontainebleau ;
par M. WILL, médecin de l'Hôtel-Dieu.*

FONTAINEBLEAU , bourg situé à qua-
torze lieues de Paris, dans le Gâtinois Fran-
çois, doit sa population & sa célébrité au

A ij

féjour paſſager qu'y ont fait les rois de France, depuis le roi *Robert*, ſur la fin du dixième ſiècle, juſqu'au moment aétuel. La hauteur du pôle de Fontainebleau eſt à 48 deg. 24 min. & 30 ſec. Sa longitude à 20 degrés 21 minutes; ainſi le ſoleil, ſelon les remarques de l'Académie des ſciences, s'y lève & s'y couche une minute & 24 ſecondes plus tôt qu'à Paris.

Fontainebleau eſt ſitué au milieu d'une vaſte forêt, hériffée de rochers énormes, dont la chaîne projetée d'une manière pittoresque, forme un tableau grand & magnifique. C'eſt dans une vallée ſpacieuſe que le château royal de Fontainebleau eſt placé au centre de l'ancienne forêt de Bierre, qu'une longue ſuite de rochers & un amas de ſables, ont rendue ſi fameuſe ſous le nom de *Thébaïde*.

Le ſol de la vaſte forêt n'eſt qu'un ſable mêlé plus ou moins de terre végétale, & entrecoupée de gros blocs de grès, qui descendent à une profondeur conſidérable, & qui s'étendent de l'Eſt Sud-Eſt, à l'Oueſt Nord-Oueſt. MM. de *Laffone* & *Guettard* ſe ſont occupés dans différens Mémoires, de l'hiſtoire naturelle de Fontainebleau, dont nous ne pouvons parler ici que ſor ſuccinctement.

En faisant des recherches minéralogiques sur ce terrain, on trouve quatre espèces de couches très-distinctes ; la première couche n'est qu'un sable d'un pied & demi d'épaisseur, & mêlé de débris végétaux ; la seconde est un sable de près de quatre pieds de profondeur, mêlé de terre calcaire ; la troisième couche est un banc horizontal pierreux, ayant depuis six pouces, jusqu'à deux pieds de profondeur, d'une surface inégale & bosselée par des stalagmites, & dont la composition approche du grès ou de la roche, qui forme la quatrième couche, dont l'épaisseur va quelquefois jusqu'à vingt-cinq pieds. On trouve dans ces deux dernières couches des cristaux isolés au milieu d'un sable désuni. Ces cristaux sont purs, homogènes, & les minéralogistes ne sont pas d'accord sur l'aitiologie de leur formation.

Dans la vallée de Fontainebleau, la seconde couche est presque toute calcaire, & on y trouve beaucoup d'empreintes de corps marins, ce qui fait conjecturer que ce terrain a été autrefois recouvert par la mer. Le bled ne réussit dans aucune partie de cette vallée. Dans la partie la plus haute, on cultive le seigle, l'orge, l'avoine & la luzerne. Dans la partie la plus déclive, la terre est plus fer-

rile, tant parce qu'elle est plus argileuse, que parce qu'elle est arrosée par le ruisseau servant à l'usage de toute la vallée. On y cultive beaucoup de légumes; c'est proprement le jardin de Fontainebleau; mais le fruit le plus précieux qu'on y recueille est le chasselas, dont tout le monde connoît l'excellence & la supériorité.

Quant aux plantes, elles y sont abondantes, variées & d'une belle espèce; mais la nomenclature des plus remarquables & des plus utiles, est trop longue pour trouver ici sa place.

Les eaux y sont abondantes, limpides & peu chargées de sélénite, sur-tout lorsque la source n'est pas profonde, comme cela a lieu souvent.

Les vents qui soufflent le plus fréquemment sont le Nord, le Nord-Est & l'Ouest; & lorsque la chaleur ou le froid ont pénétré ce sol sablonneux & pierreux, leur impression est très-vive, & leur règne plus durable. Malgré le voisinage de la rivière & la direction des rochers, les orages assez communs dans les environs, & qui y sont amenés par des vents nommés *Revolins*, sont très-rares à Fontainebleau; mais il y a des brouillards fréquens, qui n'apportent aucune humidité dangereuse. La sécheresse du sol est ainsi

corrigée par l'abondance des eaux, par la fraîcheur que produisent la forêt & les vallées dont elle est creusée; & si l'on ajoute à ces beautés naturelles, celles que l'art y a fait naître, en perçant de tous les côtés des routes & des avenues pour arriver au château, il ne sera pas difficile de comprendre pourquoi le séjour de Fontainebleau est généralement regardé comme très-agréable.

HÔPITAUX DE FONTAINEBLEAU.

Il y a trois hôpitaux consacrés au service des malades indigens de ce bourg & des environs.

Hôtel-Dieu.

Le premier & le plus ancien, appelé autrefois *Hôtel-Dieu*, mais qu'on nomme aujourd'hui *Charité royale*, a été établi sous Louis XIV, vers le milieu du siècle dernier. En 1644, il s'étoit formé sous la direction des prêtres de la Mission une confrérie de charité, dont le principal motif étoit de secourir les pauvres malades; Louis XIV, touché du zèle des personnes qui composoient cette confrérie, & sollicité par la reine *Anne d'Autriche*, fit payer de ses deniers la maison qui servoit & qui sert encore actuellement de retraite pour les pauvres femmes

& filles malades , & donna ses ordres pour y faire entretenir trois sœurs de charité.

L'utilité & le succès de cet établissement déterminèrent plusieurs personnes à y faire des dons & legs qui procurèrent quelques rentes modiques , auxquelles *Louis le Grand* ajouta les biens & revenus des maladreries de *Bailly* & de *Bourron* , par un arrêt du conseil de 1695 , qui fut confirmé par lettres-patentes données dans le mois de février 1696. Suivant ces lettres-patentes , l'administration de cette maison est confiée au curé de Fontainebleau , qui en est le supérieur spirituel & temporel , & à trois dames de charité de la paroisse , qui sont nommées tous les deux ans , à la pluralité des voix.

Cet hôpital a été rebâti à neuf , & augmenté par la bienfaisance de *Louis XV* , de sorte que l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui est beaucoup plus considérable qu'il n'étoit autrefois. Il est situé à la partie occidentale de Fontainebleau , & exposé aux vents du Nord-Ouest par sa face antérieure , & du Sud-ouest par la postérieure. Quant à la distribution , on voit d'abord entre deux petites cours un corps-de-logis qui sert pour le logement des sœurs & pour la pharmacie. On arrive ensuite au bâtiment destiné aux ma-

lades, qui est composé de deux salles; l'une est au rez-de-chaussée, & est occupée par les femmes; & l'autre au premier, est destinée à MM. les Gardes-du-Corps. Chacune de ces salles contient douze lits; & les croisées, qui sont disposées comme la façade, renouvelleroient parfaitement l'air si elles n'étoient pas un peu trop élevées. De la façade antérieure partent deux ailes irrégulières qui aboutissent à l'autre corps-de-logis, & qui sont destinées pour les différens offices, & derrière ces bâtimens est un jardin pour les convalescentes, & un lavoir dont l'eau est fournie par une pompe.

Il y a maintenant pour le service de cette maison six sœurs dirigées par un médecin & un chirurgien, & les fonctions d'aumônier y sont remplies par un prêtre de la Mission.

Les malades sont tenus dans la plus grande propreté; leur nourriture est saine, & même délicate. Autrefois les revenus, quoique modiques, permettoient de fournir des portions aux pauvres malades de la ville, mais la cherté des vivres & les circonstances ont fait réformer cette charité; heureusement l'état actuel de l'hôpital des hommes d'Avon, y supplée avec abondance.

Hôpital d'Avon.

L'hôpital des hommes, connu sous le nom d'*hôpital d'Avon*, a été, dès son origine, mis sous la direction des frères de la charité, qui, avant cette fondation, suivoient la Cour & s'établissoient auprès des malades, sous des tentes qui servoient alors d'infirmérie pour la maison du Roi.

Ces religieux actuellement au nombre de cinq, en comptant l'aumônier & le prieur, ne suffisent pas lors des voyages de la Cour pour le nombre des malades dont cet hôpital est chargé, & ils sont alors secourus par plusieurs autres que l'on envoie de Paris aux frais de la maison du Roi.

La Charité royale d'Avon est à l'Est de Fontainebleau, dans un endroit découvert, & dans une situation agréable & salubre. Le corps de bâtiment est carré, & les salles des malades, au nombre de quatre, sont contiguës, & disposées de manière qu'on peut entendre la messe aux deux extrémités.

Les religieux sont très-décemment logés au premier; le rez-de-chaussée du côté de la cour, du parterre, & en partie du jardin, est occupé par la pharmacie,

la cuisine , les salles à manger & de chapitre. Il y a en outre au premier deux autres salles pour le service des malades pendant le séjour de la Cour, lorsque leur nombre excède celui de soixante ; & ces dernières salles, quoique moins bien proportionnées, servent pour-lors de supplément.

Toutes ces salles sont fort propres , bien aérées, & échauffées pendant l'hiver par un poêle & un réchaud. On donne aux convalescens la soupe, le bouilli, du vin, des œufs frais, des pruneaux, & quelquefois du rôti ; & le régime des malades est réglé par les officiers de santé, le médecin & le chirurgien.

Cet hôpital est encore dû à la bienfaisance d'*Anne d'Autriche*, qui, en 1666, y fonda six lits d'hommes : quelques particuliers depuis y en fondèrent trois autres ; & sous le ministère de *M. de Mallesherbes*, le Roi assura l'entretien de deux nouveaux lits à raison de vingt-cinq sous pour chaque par jour ; ce qui faisoit monter le nombre des lits à onze.

La charité de *Louis XVI* a fait naître depuis peu un changement avantageux dans la destination de cet hôpital. Sur la fin de l'année 1782, le Roi, touché de la misère des habitans de ce bourg & des

campagnes qui l'avoisinent , écouta favorablement les très-humbles représentations du pere *Michel l'Elu* ; alors prieur de cette maison. En conséquence Sa Majesté approuva, qu'ouvre les neuf malades faits pour occuper les lits de fondation , on pût en recevoir vingt autres pris dans Fontainebleau , ou dans les campagnes environnantes , à trois lieues à la ronde , & que les journées de ces malades fussent payées à raison de vingt sous par jour , aux conditions & de la manière qu'il est spécifié dans le règlement suivant , rédigé & arrêté par M. l'intendant de la généralité de Paris , & dont voici les principaux articles.

A R T I C L E P R E M I E R.

Les pauvres malades de Fontainebleau & des campagnes qui l'avoisinent , à la distance seulement de deux ou trois lieues au plus , affectés des maladies désignées dans l'article deuxième du présent règlement, seront reçus audit hôpital pour y être traités de leurs maladies, jusqu'à leur entière & parfaite guérison.

A R T I C L E I I.

Dans le nombre des malades de supplément qui se présenteront audit hôpital,

pour y être admis, l'intention de Sa Majesté est que l'on n'y reçoive que les personnes affectées de maladies graves, mais qui ont un période connu, comme fractures, plaies récentes, &c. & que celles qui seront affectées d'ulcères, de maladies lentes & contagieuses, en soient absolument exclues, quelle que soit leur indigence, étant à craindre que, sans cette attention, cette maison ne se trouve bientôt surchargée de valétudinaires qui occuperoient constamment les lits de supplément, au détriment des finances du roi, sans procurer un secours réel au pays.

Aucun malade, excédant le nombre des neuf lits de fondation, ne pourra être admis & reçu dans ledit hôpital sans un billet d'entrée signé du commissaire des guerres du département, ou du subdélégué en l'absence du commissaire des guerres, lequel billet ne sera délivré par l'un ou l'autre de ces officiers, que d'après la visite que le médecin aura faite du malade, & sur un certificat signé de cet officier de santé, lequel devra contenir la cause sommaire de la maladie.

ARTICLE III.

Il sera tenu exactement un état ou contrôle nominatif des malades furnu-

14 DÉPARTEMENT

méraires au compte du roi, qui seront reçus & traités dans cet hospice, lequel contrôle contiendra les noms de baptême & de famille du malade, le nom de la paroisse sur laquelle il demeure, le jour de son entrée & de sa sortie dudit hôpital, & la cause sommaire de sa maladie. Un double de ce contrôle sera remis au médecin de cet hôpital.

ARTICLE IV.

Le nombre des lits occupés par les malades reçus au compte de Roi, ne pourra en aucun cas excéder le nombre de vingt, si ce n'est dans le temps des voyages du Roi. Le service se fera dans cet hôpital de la manière & ainsi qu'il s'est toujours fait en pareille circonstance; &, attendu la nécessité de pourvoir spécialement & de préférence au soulagement des personnes de la suite de Sa Majesté, pendant tout le temps de ses séjours à Fontainebleau, il ne sera plus délivré aucun billet d'entrée audit hôpital que de l'autorisation expresse du secrétaire d'Etat ayant le département de la maison de S. M.

ARTICLE V.

Dès qu'un des lits de fondation sera vacant, il devra être occupé sur le champ

par un des malades traités au compte du Roi ; & à compter du jour où il passera dans la chambre des neuf lits fondés , son nom sera rayé du contrôle nominatif des hommes malades traités au compte du Roi ; à l'effet de quoi , & pour prévenir toute espèce d'abus à cet égard , le médecin dudit hôpital demeure autorisé à faire passer le malade surnuméraire qu'il jugera à propos dans la salle des neuf lits de fondation , & il voudra bien donner avis sur le champ audit sieur Subdélégué de cette mutation , pour que le nom du malade soit rayé du contrôle nominatif des malades surnuméraires.

ARTICLE VI.

Le prix de la journée de chaque malade surnuméraire sera fixé , d'après les ordres de Sa Majesté , à vingt sous pour chaque malade , & pour toutes choses , moyennant lequel prix il ne sera passé aucune autre espèce de dépense , ni aucune journée d'infirmier.

Hôpital des Filles-Bleues.

Il y a à Fontainebleau une troisième maison de charité , située à l'extrémité septentrionale de ce bourg , sur la droite du grand chemin de Paris. On lui donne indifféremment le nom de *Sainte-Famil-*

le, de *Filles-Bleues*, ou de la *Chambre*; & on aime à répéter cette dernière dénomination, parce qu'elle retrace l'origine de cette intéressante maison. Madame de *Montespan*, qui en est la fondatrice, ayant rassemblé avant la construction de cette maison, des orphelines éparées, s'empressa de les réunir dans un même lieu; & en attendant un plus grand emplacement, elle les logea dans une chambre de la charité royale des femmes. Depuis madame de *Montespan* cet hôpital a été, comme il est encore aujourd'hui, sous la protection de la maison d'Orléans; & M. le curé de Fontainebleau, qui est chargé de surveiller les sœurs & de se faire rendre compte tous les mois de la recette & de la dépense, présente chaque année au conseil de M. le duc d'Orléans, un tableau général de l'administration de cet hôpital.

Cette maison est vaste, parfaitement bien entretenue; dès qu'elle a été achevée, on y a reçu non-seulement soixante orphelines, mais trente vieilles filles & femmes infirmes, & dix hommes pauvres déjà avancés en âge.

Les orphelines y reçoivent une éducation chrétienne & laborieuse, & elles n'en sortent qu'à quinze ans, après avoir

appris à travailler en linge, à la tapisserie & à la dentelle. Les vieilles femmes travaillent à la filature, au tricot ou au jardin; les vieux hommes choisissent dans les gros ouvrages ceux dont ils peuvent se charger; mais le travail, qui est de nécessité pour les orphelines, n'est qu'un délassement pour les vieillards de l'un & de l'autre sexe, qui y jouissent du repos & de la tranquillité que leur âge demande. Huit sœurs président à ces différens offices, & sont chargées aussi de gouverner les malades sous les ordres d'un médecin & d'un chirurgien. Le bon ordre & la régularité qui règnent dans cette maison, en font rechercher les places. L'augmentation des revenus a permis depuis quelques années de faire monter le nombre des orphelines jusqu'à soixante-douze; celui des vieilles femmes, jusqu'à quarante; & celui des hommes, à dix-huit: mais cette augmentation est bien éloignée de pouvoir répondre aux besoins de ce bourg, comme il est aisé de le voir dans l'article suivant.

Maladies qui règnent le plus communément à Fontainebleau.

Sur sept mille individus que l'on compte à Fontainebleau, il y en a au

moins quatre mille d'indigens ; le naturel des habitans de ce bourg , qui est un peu lent , & les charités multipliées qui présentent des ressources à la pauvreté , sont sans doute les causes de ce grand nombre de malheureux ; mais ils seroient en bien moins grande quantité , si le commerce ou quelque manufacture ranimoit leur activité , & si l'agriculture pouvoit être plus encouragée dans ce pays.

Quoique l'air soit vif à Fontainebleau , quoique le froid & la chaleur s'y fassent sentir avec force , les maladies y sont en général peu fréquentes & assez douces. Dans les campagnes voisines les vents d'Ouest & de Sud-Ouest , accompagnés de pluies & d'orages , font naître pendant l'été & l'automne des fièvres intermittentes & rémittentes , des dyssenteries & d'autres maladies populaires ; mais leur mauvaise influence ne s'étend pas jusqu'à Fontainebleau. On n'y connoît pas de maladies épidémiques , & les personnes aisées sur-tout y sont rarement malades. Les pauvres sont plus exposés aux maladies aiguës de différentes espèces , dont il est facile de trouver l'origine dans leur genre de vie ; mais peut-être ces maladies seroient-elles moins communes & moins graves , si l'on avoit

L'attention d'éloigner de Fontainebleau plusieurs causes d'insalubrité, dont le peuple doit ressentir les influences; tels sont les immondices des boucheries qui restent dans les rues, l'eau qui séjourne & croupit dans les ruisseaux, & particulièrement le dépôt considérable de fumier qui est à l'Est de Fontainebleau, la voirie qui est à l'Ouest, & dont les émanations se font sentir souvent d'une façon très-désagréable.

Les hommes sont bien faits & assez robustes, les femmes ont la poitrine délicate, & les dents sont généralement mauvaises; ce qu'on attribue à la crudité des eaux. On a observé dans tous les temps que les poitrinaires se trouvoient fort mal de l'air de Fontainebleau.

D'après mes observations, & encore plus d'après celles de mon prédécesseur, qui y a fait la médecine avec succès pendant trente-deux ans; les maladies courantes sont, pour les adultes, des fièvres intermittentes très-communes, des quartes rebelles, des fièvres continues putrides, souvent vermineuses, qui en général ne deviennent malignes que par négligence ou défaut de traitement: les plus communes, après celles-ci, sont les fausses pleurésies, les fluxions érysipélateuses

& les affections rhumatismales. Le temps où ces maladies sont les plus fréquentes est, comme par-tout ailleurs, celui qui précède & qui suit les équinoxes.

Les maladies des enfans sont la coqueluche & les convulsions, produites le plus souvent par les vers, la rougeole & la petite-vérole ; ces maladies, quoique d'un caractère bénin, laissent presque toujours une sécheresse de poitrine, compliquée d'une petite toux que les boissons mucilagineuses, coupées avec le lait, guérissent facilement.

Il est une affection morbifique à laquelle tous les habitans de Fontainebleau sont plus ou moins disposés. C'est une colique qui commence par être sourde, qui finit par devenir plus vive, & qui est en général fort tenace. On l'attribue au sable qui est emporté dans l'atmosphère, qui est suspendu dans les eaux, & qui reste imprégné dans les légumes, lorsqu'on n'a pas eu l'attention de les laver convenablement.

Ce qui pourroit appuyer cette conjecture, c'est la maladie dont sont journellement affectés les hommes qui exploitent le grès, & auxquels on donne le nom de *carriers*. Ces ouvriers observent, lorsqu'ils travaillent dans le grès à

découvert & moins solide, qu'il s'élève à chaque coup de couperet, non-seulement des molécules très-fines, mais encore une vapeur volatile qui a une odeur particulière; & , malgré l'attention qu'ils ont de détourner la tête, ils ressentent tôt ou tard l'effet de ces deux causes. La maladie qui en résulte est celle qui est la plus funeste aux habitans de Fontainebleau, comme les observations faites à l'Hôtel-Dieu le confirment; & voici quelle en est la marche. D'abord les malades se plaignent d'une toux sèche, profonde, qui prend par intervalles, d'une espèce de lassitude universelle qu'ils caractérisent de forte courbature; bientôt la toux devient continue & plus fatigante, le crachement de sang a lieu ensuite, la phthisie parcourt les deux dernières périodes: quelquefois il y a de l'ardeur dans les entrailles & des pissemens de sang, mais la surdité est un signe assez général quand la maladie est avancée; & l'expérience a appris à le regarder comme l'avant-coureur d'une mort prochaine.

Lorsqu'on fait l'ouverture des cadavres, on rencontre la substance pulmonaire constamment tuberculeuse, & même squirreuse en plusieurs parties; il y a adhérence du poulmon à la plèvre, & de la

plèvre aux côtes, & souvent un des poumons est détruit par la suppuration. On a trouvé le cœur plus volumineux, de l'eau dans le péricarde-en quantité assez considérable, le foie & la rate beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire; & il est bon d'observer que dans tous les cas les poumons tombent au fond de l'eau.

La médecine a peu de ressources pour la guérison de ces ouvriers, qui meurent presque tous avant quinze ou vingt ans d'emploi; mais la prophylactique pourroit être employée avec plus de succès, s'il étoit possible d'arracher ces pauvres gens au seul métier qui puisse les faire vivre & soutenir leur famille.

OBSERVATION sur une grosseffe apparente, produite par une tumeur abdominale, avec épanchement dans le ventre & dans la poitrine; par M. MAURY, médecin de l'Hôtel-Dieu de Sezanne.

Dans le commencement de l'année 1780, une fille de vingt ans, domestique, se plaignit d'avoir un mal de tête continu & de fréquentes envies de vomir; elle avoit le poulx dur & vif, le ventre

étoit gros, l'appétit bizarre, & elle vomissoit particulièrement les alimens qui n'étoient pas de son goût; mais la langue n'étoit pas chargée, le visage étoit bon, le teint même un peu animé, & elle avoit du reste toutes les apparences de la santé.

Quoique le concours de ces symptômes fût capable d'inspirer des doutes sur l'état de cette fille, je n'en eus pas d'abord la pensée, par la connoissance que j'avois de sa bonne conduite, & je m'occupai de remplir les indications que son état exigeoit; la dureté du poulx, la rougeur de la face & l'état spasmodique, me firent pratiquer jusqu'à trois saignées; je prescrivis ensuite des délayans & des évacuans même émétisés: le malaise persista toujours; & cette fille entra à l'hôpital pour être plus à portée des secours dont elle avoit besoin.

Dès les premiers jours, j'examinai avec soin le ventre & la gorge de cette nouvelle malade, & je crus y découvrir tous les signes ordinaires de la grossesse; l'enflure étoit bornée au ventre; les cuisses & les jambes étoient dans l'état naturel; les urines couloient abondamment, & étoient bien composées; enfin les règles ne paroissoient pas depuis plusieurs

mois. Je ne pus m'empêcher d'avoir alors les plus violens soupçons sur la grosseffe, dont il me sembloit appercevoir tous les symptômes. J'exhortai la malade à me faire la confession de son état, & sa dénégation ne me convainquant pas, je crus qu'il étoit imprudent de lui administrer des remèdes : des chirurgiens par lesquels je la fis visiter, continuèrent à entretenir mes soupçons ; cependant, après une quinzaine de jours d'une situation assez tranquille, quoique toujours douloureuse, le vomissement parut plus fréquent & plus glaireux, la malade devint triste, fut frappée de l'idée de la mort ; &, sans présenter de nouveaux symptômes bien remarquables, elle mourut dans les derniers jours d'avril.

A l'ouverture du cadavre, nous avons trouvé une pinte d'eau à-peu-près épanchée dans le bas-ventre, & une masse charnue très-considérable, formant un globe applati, dont la superficie étoit unie. Ce gros corps remplissoit presque tout l'abdomen, & avoit pour base la surface de tous les intestins & le pancréas, qui étoient ainsi unis & soudés ensemble. Cette masse énorme avoit aussi de fortes adhérences avec l'estomac, le foie & les reins. Du côté gauche de cette masse
étoit

étoit une poche assez spacieuse , formée par l'expansion de l'intestin colon , & contenant beaucoup de matière fécale. Les reins ne nous ont pas paru viciés , non plus que la matrice qui étoit dans son état naturel ; mais les ovaires étoient entièrement macérés.

Les intestins étoient si bien unis les uns aux autres , que nous avons eu la plus grande peine à les séparer par la dissection : le mésentère étoit tout-à-fait obstrué ; & le pylore étoit tellement resserré , qu'à peine pouvoit-il donner passage aux alimens dans le duodénum ; ce qui avoit causé ce vomissement opiniâtre que rien n'avoit pu calmer. Le foie , qui étoit à-peu-près du volume ordinaire , avoit à sa partie inférieure & convexe une portion de l'épiploon tellement inhérente , qu'elle sembloit s'être identifiée avec lui. Cette portion d'épiploon , ou pour mieux dire , cet épiploon *ratatiné* , avoit à-peu-près quatre lignes d'épaisseur , étoit dur & d'une superficie très-inégale ; la vésicule du fiel contenoit beaucoup de bile , & d'une consistance très-épaisse.

Nous avons fait aussi l'ouverture de la poitrine , dans laquelle nous avons trouvé environ trois demi-septiers d'eau épanchée. Les deux lobes du poumon étoient

flétris, & le cœur plus volumineux qu'il n'est ordinairement. Ce qui étonne, c'est que, malgré tous les germes de maladie que cette fille portoit sans doute depuis long-temps, sa santé n'avoit été notablement dérangée que trois mois avant sa mort, & que jamais la respiration n'a paru gênée.

OBSERVATION sur l'extraction d'un enfant qui étoit resté dans le ventre de la mère pendant plus d'un an; par M. DE BERGES, professeur des accouchemens de la généralité de Soissons, & médecin de l'hôpital de la Fère.

Une pauvre femme nommée *Antoinette Le Sage*, âgée de vingt-sept ans, devint enceinte pour la première fois vers la fin d'octobre 1778. Ses règles qui devoient paroître au commencement de novembre, n'eurent pas lieu; & à dater de cette époque, elle éprouva successivement tous les symptômes généraux & particuliers qui caractérisent la grossesse; les mouvemens de l'enfant furent sur-tout très-sensibles, & avoient été toujours en augmentant jusqu'au 29 juin où la marche de la nature fut dérangée par un accident, dont voici les circonstances. Cette femme

se trouvant à une fête de village, & se préparant à se coucher avec une de ses compagnes, reçut de cette femme, dans le moment où elle montoit au lit, un grand coup sur le ventre. Dès ce moment, la malheureuse femme grosse éprouva des douleurs très-vives dans la matrice, douleurs qui persistèrent pendant plusieurs jours ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable & de plus triste, c'est qu'elle ne sentit plus dès lors aucun mouvement de la part de son enfant.

Vers le 20 juillet, temps auquel elle croyoit devoir accoucher, elle n'eut aucune des douleurs qui précèdent & accompagnent l'accouchement. Les seins cependant se gonflèrent un peu, il en découla même une sorte de matière laiteuse, assez abondante pour mouiller & tacher son linge ; elle eût aussi, suivant son rapport, de légères vidanges. Ce dernier écoulement peu abondant prit bientôt un mauvais caractère, & sa fétidité alla en augmentant jusqu'au 3 novembre, jour qu'elle a été délivrée en mon absence par les soins de la sage-femme de Vervins, & d'une de mes élèves, que j'avois placée auprès d'elle.

D'après les ordres que j'avois donnés de veiller attentivement auprès de cette

femme , & de noter exactement tout ce qui arriveroit pendant le travail pour m'en rendre compte , voici ce que j'appris le lendemain.

L'orifice interne ayant paru un peu b'ant , fut dilaté avec prudence , & on reconnut au toucher la tête d'un enfant. Mes élèves continuèrent en conséquence leur manœuvre à différentes reprises , & parvinrent au bout de quelques heures à délivrer cette malheureuse , dont on ne vouloit plus croire la grossesse , & qu'on regardoit comme perdue sans ressource.

En effet , cette pauvre femme étoit si épuisée quelques jours avant sa délivrance , qu'elle éprouvoit de fréquentes foiblesses ; les foiblesses étoient dues , non-seulement à ces douleurs qu'elle éprouvoit , à l'angoisse dont elle étoit dévorée , mais aux différens remèdes actifs dont elle avoit fait usage avant que d'être entre mes mains. Les uns avoient conseillé & pratiqué la saignée ; les autres l'avoient purgée ; enfin , des empiriques avoient administré des remèdes pour fondre , à ce qu'ils disoient , un amas qui étoit dans le ventre. Cet amas n'étoit autre chose qu'un enfant mort , de dix-sept à dix-huit pouces de longueur , &

bien conformé ; l'endroit de la tête qui posoit sur l'orifice de la matrice , étoit le seul où il y eût un délabrement sensible.

Le cuir chevelu étoit rongé & détruit, il se détachoit aisément sur toute la tête , & la couleur de la peau du cotps ressembloit en général à celle de la pelure du coin , lorsque ce fruit est parvenu à une trop grande maturité. Il ne restoit presque plus rien du placenta ; le cordon étoit mince & flasque. L'écoulement fétide a encore duré pendant quelques jours ; des fomentations , des injections & un régime convenable , ont suffi pour rétablir cette femme.

OBSERVATION sur une double grossesse ventrale, d'une femme morte à l'âge de soixante-quatorze ans , envoyée par MM. VARNIER & MANGIN, médecin & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Vitry-le-François.

Une femme , après avoir fait douze enfans , parut devenir enceinte à l'âge de quarante-deux ans , & les signes de la grossesse se développèrent ensuite sans accident jusqu'à la fin du neuvième mois. A cette époque , elle eut une perte considérable ; & cette perte fut bientôt suivie

des douleurs qui annonçoient l'accouchement.

La sage-femme en la touchant remarqua avec étonnement que le col de la matrice ne s'étoit point dilaté, que pendant la durée entière des douleurs les parties restoient dans le même état, & qu'il n'y avoit point eu d'autre écoulement que celui de la perte : cependant le temps n'apportoit aucun changement avantageux ; au contraire, la foiblesse s'unissoit aux douleurs, & les défaillances devenoient fréquentes. Cet état extraordinaire & fâcheux, fit appeller au secours de la malade feu M. *Varnier*, médecin de Vitry, & M. *Maillot*, accoucheur à Châlons, qui décidèrent que la malade portoit un enfant. M. *Varnier* vouloit qu'on tentât de l'extraire ; le sieur *Maillot* soutenoit que l'enfant étant hors des voies naturelles, on travailleroit inutilement à son extraction : on ne fit rien. Cependant les douleurs cessèrent au bout de quarante-huit heures, & la malade remise entre les mains de M. *Varnier*, fut conduite avec tant de soin & de sagesse, qu'elle se rétablit parfaitement. Le ventre resta toujours comme celui d'une femme grosse, mais la malade reprit toutes ses fonctions, & se permit même la cohabitation conjugale.

Environ dix-huit mois après l'époque où auroit dû arriver le premier accouchement, elle sentit de nouveau des douleurs semblables à celles de l'enfantement, & eut une perte qui dura plusieurs jours : mais ces nouveaux accidens furent légers en comparaison des autres, & n'eurent aucune suite ; ils avoient cependant la même cause que les premiers, comme on le verra plus bas.

Depuis cette époque jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, cette personne a joui de la plus parfaite santé, & est morte sans avoir éprouvé d'autre incommodité que la gêne résultante de son gros ventre. Naturellement fort gaie, elle plaisantoit souvent sur la grosseffe dont elle étoit convaincue, tandis qu'à l'exception du médecin, de l'accoucheur ci-dessus nommé, & de la sage-femme, tout le monde étoit persuadé que la grosseur du ventre étoit produite par un squirrhe, & non par un enfant.

Cependant la mémoire d'un événement qui avoit fait beaucoup de bruit dans la ville, la grosseffe permanente qui, pendant trente-trois ans, avoit fait rappeler à tous ceux qui la voyoient les débats que son état avoit excités, sans qu'on eût pu prononcer un jugement

décifif, furent autant de motifs qui réveillèrent la curiosité publique ; & la mourante avoit elle-même prévenu les desirs du public, en demandant expressement qu'on fît l'ouverture de son cadavre. On ne manqua pas d'exécuter ses intentions, & l'on procéda à cette ouverture avec cette attention inquiète & scrupuleuse que demandoit la circonstance.

Après avoir enlevé les tégumens du ventre, on trouva une masse flottante sur les intestins ; cette masse étoit à sept ou huit pouces de la matrice dans la région hypogastrique ; elle avoit une forme ovoïde, portoit neuf à dix pouces de longueur, sur six à sept de diamètre, & pesoit cinq livres & demie.

Ce corps étoit adhérent au tissu cellulaire des intestins en trois ou quatre endroits, tant par sa partie postérieure, que par sa partie latérale. L'enveloppe, ou la surface extérieure de ce corps, étoit demi-osseuse ou cartilagineuse, mais avec des différences notables. La partie antérieure & inférieure, & les côtés, étoient ossifiés ; la partie supérieure & postérieure étoient absolument cartilagineuses, & avoient la blancheur & le poli du cartilage.

Quelques endroits desséchés, d'autres

attaqués par la suppuration, pouvoient permettre au scalpel d'ouvrir en partie cette enveloppe ; mais pour la séparer régulièrement, il fallut employer la scie : on ouvrit donc verticalement cette masse ossifiée, & on découvrit au milieu un enfant à terme, accroupi dans la situation naturelle qu'il garde dans la matrice, ayant son placenta & son cordon.

Le cuir chevelu de cet enfant étoit macéré & détaché des pariétaux, ainsi que les cheveux, qui pourtant avoient encore conservé leur force & leur état ordinaire ; toute la chair de cet enfant étoit ferme, mais elle étoit de couleur brune.

La tête de l'enfant, la main gauche & la cuisse droite de l'enfant, étoient ossifiées, ainsi que les parties qui y correspondoient.

Il fut très-facile de reconnoître le sexe de l'enfant, & de voir qu'il étoit mâle ; le placenta étoit attaché à la partie inférieure & latérale droite, de la masse sur la cuisse & le genou droit de l'enfant.

L'enfant & ses enveloppes ayant été tirés du ventre de la mère, on s'occupa d'observer la matrice, le vagin & les dépendances de ces parties ; les trompes, les ovaires, le vagin, étoient dans l'état naturel ; mais on apperçut à la partie latérale gauche du corps de la matrice, un

trou fistuleux absolument rond , dans lequel on pouvoit encore introduire l'extrémité du petit doigt.

On remarqua de plus , qu'il y avoit au devant de ce trou , un peu en bas , un corps blanc de surface inégale & de consistance cartilagineuse. Ce corps de la grosseur d'un œuf de poule , fut reconnu être l'enveloppe d'un fœtus , qu'on jugea d'environ deux mois ; cette enveloppe étoit percée vis-à-vis le trou de la matrice ; mais le fœtus qu'elle contenoit étoit totalement décomposé ; il n'en restoit que les os , & on ne put méconnoître dans ce second fœtus la cause des douleurs & de la perte qui étoit survenue dix-huit mois après les premières.

On a déjà des observations de cette nature. Les Mémoires de l'Académie des sciences , ceux de l'Académie de chirurgie , les Transactions philosophiques & d'autres recueils savans , renferment différentes histoires analogues à celle-ci ; mais la grosseffe ventrale dont on vient de lire l'histoire , paroît néanmoins très-digne de piquer la curiosité , soit à cause de la seconde conception , soit parce qu'elle confirme ce que certains auteurs avoient avancé sur les solutions de continuité qui peuvent arriver à la matrice.

R É F L E X I O N S.

L'art des accouchemens a été suivi depuis un siècle avec la plus grande émulation ; l'anatomie & la physique se sont réunies avec l'observation clinique , pour assurer & étendre les principes qui servent de base à cette partie de la médecine. Toutes les dimensions du bassin ont été mesurées & calculées avec une précision géométrique : on a démontré & fait connoître par des méthodes ingénieuses les différentes positions que peut prendre la tête de l'enfant à son passage , & tous les cas possibles semblent avoir été prévus & expliqués. Mais peut-être , le profit n'a-t-il pas été en raison du travail ; peut-être, auroit-on à reprocher à l'art des accouchemens un appareil trop compliqué ; peut-être aussi , cette affectation d'employer sans cesse la physique & la géométrie , ces divisions & sousdivisions multipliées nuisent-elles à cette heureuse dextérité qu'on acquiert par la pratique , & à cette doctrine simple qui doit diriger la main des accoucheurs les plus habiles.

Quoi qu'il en soit, l'art des accouchemens a fait de grands progrès ; mais néanmoins il y a encore dans la théorie & dans la pratique de cette partie de l'art

de guérir, plusieurs choses à désirer. Pour en avoir une idée, il suffiroit de fixer son attention sur les points les plus simples & les plus connus en apparence.

Qu'y a-t-il de plus évident dans l'histoire des accouchemens que les signes de la grossesse? Les symptômes extérieurs sont multipliés & frappans. Il est d'autres symptômes fort sensibles, relatifs aux fonctions naturelles; & le toucher sembleroit devoir être lui seul un indicateur fidèle: cependant on a vu les plus fameux accoucheurs se tromper d'une manière frappante, en jugeant comme grosses des femmes qui ne l'étoient pas, & en regardant comme affectées de squirrhes ou d'hydropisies, des femmes qui étoient grosses. Sans parler de l'erreur à laquelle tous les hommes sont sujets, il est des cas dans lesquels il paroît impossible de l'éviter: telle est celui de l'observation rapportée par M. *Maury*, où tous les signes positifs & négatifs sembloient annoncer la grossesse, au moins pendant les premiers mois. On se rappelle avec quelle chaleur des médecins & des chirurgiens célèbres de la capitale ont disputé, il y a vingt ans, sur le terme des accouchemens, & comment, malgré leurs savans débats, la question est restée in-

décise ; il est peut-être plus difficile encore de trouver des moyens infailibles de juger de la grossesse pendant les six premiers mois.

Mais, sans nous arrêter à faire , sur les trois observations précédentes , des réflexions physiologiques & pathologiques qui se présentent d'elles mêmes, nous compléterons ce qui manque aux deux dernières , en mettant sous les yeux des lecteurs un précis de ce que les médecins & chirurgiens observateurs nous ont appris jusqu'à ce moment sur ces grossesses extraordinaires , que d'autres ont nommées *conceptions ventrales* ; elles peuvent se réduire à quatre espèces , 1°. la grossesse des trompes ; 2°. la grossesse des ovaires ; 3°. la grossesse ventrale ; 4°. les grossesses de matrice prolongées ou permanentes.

Grossesse des trompes.

Jean Riolan fut le premier qui , dans son *Anthropographie* , publiée en 1650, rapporta l'histoire d'une grossesse hors la cavité de l'utérus ; c'étoit une grossesse des trompes , qu'il eut occasion de voir dans une blanchisseuse de la reine *Anne d'Autriche* , qui fut ouverte en présence de son premier médecin *Pierre Seguin* ;

mais , malgré toutes les précautions qu'il prit pour donner de l'authenticité à cette observation , il n'en fut pas cru , & le septique *Guy-Patin* , ennemi des choses nouvelles , publia que *Riolan* n'avoit certifié cette observation que pour plaire au premier médecin de la reine.

En 1669 un chirurgien de Paris, nommé *Benoît Vassal* , rencontra une grossesse des trompes qu'il ne connut pas : il prit la trompe , où le fœtus étoit logé , pour une seconde matrice ; & *Mauriceau* lui-même s'y trompa , en annonçant cette observation comme une hernie de l'utérus. Bientôt , les mêmes faits ayant été rencontrés & décrits par les anatomistes les plus distingués , on ne douta plus de leur réalité. *Regner de Graaf* consigna une observation de grossesse des trompes dans les *Transactions philosophiques* (a). *Littre* & *Duverney* rencontrèrent chacun de leur côté le même phénomène , & en firent hommage à l'Académie des Sciences de Paris (b) ; & l'on trouve des faits semblables , relatés

(a) *Transf. philosoph.* année 1694 , n° 20 , art. 2.

(b) Année 1702 , p. 234.

DES HÔPITAUX CIVILS. 39
dans les Traités d'Anatomie de *Dionis*
& de *Buffiere* (a).

Grossesse des ovaires.

La première observation de la grossesse des ovaires se fit en 1682, par un médecin du Périgord, nommé de *Saint-Maurice* (b); la seconde est due à un médecin de Lambesc en Provence, nommé *Montagnier* (c). Dans ces deux observations il est question d'un fœtus de deux mois environ, tombé dans le ventre, en déchirant l'ovaire; le fœtus nageoit dans beaucoup de sang, la matrice & les trompes étoient intactes; mais l'ovaire étoit enflé & déchiré dans sa partie inférieure. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, pour les années 1701, 1743 & 1759, présentent des observations plus précises encore sur cette espèce de grossesse; puisque le fœtus étoit assez développé dans l'ovaire, pour que ses principales parties fussent sensibles. Enfin, ces tumeurs enkystées des ovaires, dans lesquelles on a trouvé des matières purulentes charnues, des os,

(a) Voyez l'Anatomie de *DIONIS*.

(b) Bibl. anat. *MANGET*, tom. 1, p. 623.

(c) *VIEUSSSENS*, de *structura & usu uteri & placentæ*.

des cheveux & jusqu'à des dents , sont des preuves que le fœtus peut parvenir à un développement considérable dans cette partie (a).

Grossesse ventrale.

La véritable grossesse ventrale a lieu lorsque l'œuf fécondé , au lieu d'être conduit dans la matrice , par le moyen de la trompe , se trouve précipité dans la cavité du ventre & s'y développe. Dans ces cas , la matrice , l'ovaire & la trompe sont en bon état ; & le placenta s'attache aux intestins , au mésentère , à l'estomac. Ce phénomène qui peut prêter tant à penser aux physiologistes , est indubitable. *Courtial* , médecin de Toulouse , rapporte une observation de ce genre dans son *Traité intitulé Nouvelles Observations sur les os* : on en trouve une autre dans l'*Anatomie de Dionis* ; & le *Recueil de l'Académie des Sciences* , pour l'année 1748 , présente un *Mémoire très-curieux de deux médecins de Joigny*. Dans les deux premiers cas , les enfans étoient à-peu-près à terme , placés dans la cavité gauche du bas-ventre , & avoient causé la mort en produisant

(a) *Advers. anatom. dec. 3 , p. 6 & 20.*

par leur développement , du désordre dans les organes sur lesquels ils reposoient. Dans le troisième, la mère avoit surépu trente ans ; & on trouva sous des enveloppes dures & épaisses , qui tenoient au péritoine & à l'extérieur de la matrice , un fœtus bien formé, assez grand , avec des cheveux & des dents incisives prêtes à percer. Cette dernière histoire parut bien extraordinaire , même aux médecins ; mais on avoit oublié qu'une observation semblable avoit été faite à Pont-à-Mousson, en 1659. On voit en effet dans les Dissertations qui furent faites à ce sujet en 1661, que l'enfant de Pont-à-Mousson étoit, comme celui de Joigny, resté trente ans dans la cavité abdominale , qu'il y avoit été trouvé incrusté d'une couche plâtreuse , & que la matrice n'avoit ni déchirure ni cicatrice (a).

Lorsqu'un enfant à terme ne peut point sortir par l'ouverture naturelle , soit à cause d'une conformation particulière de ce viscère , soit à cause de la position de l'enfant , & qu'il se fait jour à travers les parois de la matrice , il tombe dans la capacité du ventre , ce qui a en-

(a) Voyez ASTRUC, Maladies des femmes, tom. v, pag. 122.

core été nommé , quoiqu'assez improprement , *grossesse ventrale* ; c'est le cas de l'observation de Vitry. Ce cas n'est pas neuf , on en connoît trois qui lui sont fort analogues & qui exciterent autrefois la plus grande surprise ; l'un a été rapporté , en 1678 , par *François Bayle* , professeur de Toulouse ; l'autre est l'histoire de la femme de Suabe , arrivée en 1720 , encore plus merveilleuse aux yeux du vulgaire , & qui est tout-à-fait semblable à celle de Vitry ; la troisième a été vue & rapportée par *Bartholin* , & a été la cause des recherches curieuses qu'il a faites sur les voies extraordinaires des accouchemens.

Dans l'observation du professeur de Toulouse , l'enfant étoit dans le bas-ventre de sa mère , recouvert d'une couche plâtreuse , & on voyoit sensiblement l'endroit de la matrice par où il s'étoit fait passage.

La femme de Suabe , après avoir ressenti les douleurs pour accoucher & même rendu les eaux , souffrir ensuite pendant sept semaines , & se rétablit presque subitement , après avoir pris une potion anodyne ; il ne lui resta d'autre incommodité qu'un gros ventre , & elle fit depuis deux grossesses qui se terminèrent

heureusement. Quarante-six ans après la fin de la première grossesse elle mourut, & l'on trouva un globe presque osseux, gros comme une boule, flottant dans le côté gauche de l'abdomen, adhérent à la matrice par un segment carniforme large comme un florin : en ouvrant cette sphère cartilagineuse, on trouva un fœtus mâle bien conformé dans la situation naturelle, d'une couleur un peu brune, & dont les chairs & les viscères étoient un peu desséchés.

Bartholin (a) rapporte qu'une femme qui étoit à sa quatrième grossesse, étant parvenue au terme de neuf mois, eut des douleurs & fut deux jours entiers en travail ; les douleurs se dissipèrent absolument, & après six semaines elles se renouvelèrent. Cinq jours après il se forma un abcès à l'ombilic, qui donna issue à quelques portions osseuses. De nouveaux abcès eurent lieu ensuite & se succédèrent dans plusieurs points de la circonférence du ventre en différens temps, & la femme finit par jouir d'une bonne santé.

(a) Voyez sur tous ces faits T. BARTHOLIN, *De insolitis partibus humani viis. Hafniae, 1666*, in-8°, & le recueil des Mémoires pour & contre les naissances tardives.

Grossesses de matrice, prolongées ou permanentes.

Lorsque le col de l'utérus ne peut pas se prêter à l'accouchement, & que les fibres de ce viscère sont assez fortes pour n'être pas rompues, alors l'enfant doit rester dans la matrice; si ce violent combat ne cause pas promptement la mort de la mère, le séjour d'un fœtus sans vie dans la cavité de l'utérus, doit produire le plus communément des accidens funestes, qui viennent de la décomposition putride de la masse retenue.

L'observation de M. *De Berges* présente une terminaison heureuse, mais qui n'a pas toujours lieu; car l'expérience a prouvé que les humeurs purulentes & acrimonieuses, qui résultent de la dissolution d'un fœtus, ulcèrent & gangrènent la matrice & les parties voisines: on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, l'observation d'une femme qui rendit par le fondement, pièce à pièce, un fœtus de cinq mois qui avoit péri par une chute qu'elle avoit faite sur le ventre (a).

(a) Histoire de l'Académie des sciences, année 1746.

Un phénomène plus rare, c'est que l'enfant retenu dans la matrice s'y pétrifie. En 1582, *Jean Albofius* publia l'histoire d'un enfant conservé dans l'utérus de la mère pendant vingt huit ans, & cet enfant étoit couvert d'une couche plâtreuse. Tel étoit encore l'enfant de Dole en Franche-Comté, que la mère porta jusqu'à la mort, pendant seize ans, dans la cavité de la matrice. Ces histoires devenues célèbres en médecine, ont été connues sous le nom de *lithopædium*, à cause de la croûte cartilagineuse, dont ces fœtus ont été trouvés revêtus (a).

Mais la collection de ces faits extraordinaires est-elle seulement un objet de curiosité ; & peut-on espérer d'en tirer quelques conséquences avantageuses pour la pratique ?

Il n'appartient qu'aux compagnies savantes de répondre avec l'étendue & la justesse convenables à cette question ; & si l'on ajoute encore ici quelques réflexions, ce n'est que pour en faire sentir l'importance & la difficulté.

Dans la première espèce de grossesse extraordinaire, quand le fœtus ne meurt

(a) ASTRUC, *ibid*

pas promptement dans l'ovaire , il brise le plus souvent la frêle enveloppe qui le renferme , & produit une mort prompte à cause de l'épanchement sanguin : mais le diagnostic de ce cas est trop obscur , l'accident trop subit & trop imprévu pour qu'on puisse imaginer un moyen de le prévoir & d'y apporter du remède. Si le germe périt dans l'ovaire , après un peu de développement , il se dessèche ou s'y putréfie. Dans cette circonstance il n'est qu'un seul cas , dans lequel l'art puisse venir au secours de la nature , c'est lorsque la décomposition du fœtus cause une hydropisie purulente de l'ovaire , & que la tumeur vient absceder dans un point de la région abdominale.

Dans la seconde espèce de grossesse , il y a un exemple fameux des ressources de la chirurgie. *Abraham Cyprien* , professeur dans l'université de Franeker , a opéré , dans le commencement de ce siècle , une femme qui avoit une grossesse des trompes. Un peu après le dixième mois , il tira de la trompe un enfant de grandeur médiocre : il eut sauvé la vie à cet enfant , en faisant l'opération au neuvième mois ; mais il n'osa pas alors obéir au désir qu'il en avoit , & il n'y fut déterminé , cinq semaines après , que

par un abcès qui se forma à la région ombilicale. A ce sujet M. *Astruc* pense, que dans la plupart des opérations Césariennes, qui ont si bien réussi à des chirurgiens de campagne, ce n'est pas de la matrice, mais des trompes que l'enfant a été retiré (a).

On trouve, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, des réflexions fort justes sur les dangers de l'opération Césarienne, dans la vraie grosseesse ventrale.

Il y a certainement des signes qui font connoître que la conception a eu lieu dans l'abdomen; tels sont les douleurs dans le ventre, un poids plus incommodé, la grande mobilité de l'enfant, sa situation dans un des côtés de la région hypogastrique, enfin l'exploration comparative de l'uterus dans les différentes périodes de la gestation. Il est encore certain, que dans ces sortes de grosseesses, les femmes au terme ordinaire de l'accouchement, sentent des douleurs à la matrice, & qu'on pourroit à cette époque faire l'extraction de l'enfant; mais en considérant que le placenta est adhérent aux intestins, à l'estomac ou à telle

(a) *ASTRUC*, Malad. des femmes, tom. v.

autre partie , dont on ne conçoit pas qu'il puisse être détaché sans causer la mort de la mère ; en se rappelant d'un autre côté que l'enfant abandonné peut rester pendant toute la vie renfermé dans une sorte de capsule , ou sortir par parcelles en formant des abcès , soit au nombril , comme l'a vu *Bianchi* , soit au fond du bassin , comme l'a vu *Littre* , on sent combien il y a de motifs pour laisser agir la nature dans ces circonstances (a).

Cependant si l'enfant , vers le neuvième mois , étoit bien vivant , & qu'on sentit ses membres mobiles à travers les tégumens de l'abdomen , comme il est arrivé de le voir au père de M. *Sabazhier* (b) , pourroit-on s'empêcher de conclure pour l'opération Césarienne , qui donneroit la vie à l'enfant , sans faire courir à la mère un danger plus grand que celui auquel elle resteroit exposée , en laissant mourir son enfant dans son sein ?

Dans la seconde espèce de grossesse ventrale , c'est-à-dire , dans celle où

(a) Mém. de l'Académie des sciences , année 1702.

(b) Mémoires de l'Académie royale de chirurgie , tome ij , pag. 329.

l'enfant pénètre dans la cavité abdominale, en déchirant la matrice, le diagnostic est évident; le col de la matrice n'est nullement dilaté, les douleurs sont fortes & longues, il y a une perte considérable, les douleurs cessent tout à coup, & la malade a des défaillances, &c.

Que penser de l'opération Césarienne dans cette espèce, où l'on n'a pas à craindre les adhérences du placenta? Il est certain qu'il est, en pareille circonstance, des cas où l'on a une espérance très-fondée de sauver la mère & l'enfant, qui sans cette opération paroissent dévoués l'un & l'autre à une mort inévitable. Tels sont les cas dans lesquels l'écoulement sanguin ne se fait point au dehors, & où le mouvement de l'enfant dans l'abdomen annoncent sa vitalité, & le danger imminent de la mère. *Saviard* rapporte une observation, dans laquelle cette opération auroit dû être pratiquée, & où elle auroit vraisemblablement réussi (a); mais quand une perte abondante fait voir qu'on n'a point à craindre d'épanchement sanguin dans l'abdomen, lorsque le fœtus expulsé est mort,

(a) Mém. de l'Acad. de chirurgie, tom. ij, *ibidem*.

& ne cause point de douleurs ; enfin , quand la tranquillité de la femme ne marque point un danger imminent , ne feroit-il pas convenable d'attendre pour opérer , qu'une tumeur produite , soit par la totalité , soit par une partie de la masse étrangère , démontre la nécessité & la sûreté de l'opération ? C'est ce que semblent indiquer l'observation de Vitry , & toutes celles qui lui sont analogues.

Dans la quatrième espèce de grossesse extraordinaire , lorsque le fœtus est retenu dans la cavité de l'utérus , il n'y auroit qu'un cas où l'opération paroîtroit indiquée ; ce seroit celui dans lequel la matrice extraordinairement distendue par un amas purulent , & ne pouvant pas être évacuer par son orifice , formeroit une tumeur absédante vers la région ombilicale , & seroit adhérente aux parties voisines ; mais ce cas , quoique possible , n'est pas connu ; & comme il a été dit ci-dessus , lorsqu'un fœtus se décompose dans l'utérus , le pus corrode ce viscère , & prend le plus souvent la route du rectum.



REMARQUES DE M. DE SAINT-MARTIN,

Vicomte de Briouze, docteur en médecine, agrégé honoraire de la Faculté & du collège royal de médecine de Nancy, de l'Académie royale des belles-lettres de Caen, de la Société royale d'agriculture, &c. au sujet de la dissertation sur les fièvres endémiques de Rochefort, publiée par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier, ancien médecin ordinaire de la marine royale, correspondant de la Société royale de médecine, & de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Dijon.

J'applaudis à la critique que l'on fait dans le Journal, d'une partie de la Dissertation de M. Retz, où l'auteur paroît prétendre que les exhalaisons des marais de Rochefort ne doivent point être considérées comme cause des fièvres, dont sont attaqués les étrangers qui arrivent dans cette ville. Je suis persuadé, dit M. Retz, que le vent du midi suffit pour causer cette épidémie, & qu'il n'est pas néces-

faire de supposer que les émanations des marais y ont quelque part. Je suis moi très-convaincu que ces exhalaisons sont la principale cause de ces fièvres.

Briouze, dans la partie méridionale de la Basse Normandie, est situé dans un canton bas, humide & marécageux : un vaste marais s'étend à l'ouest jusqu'à plus d'une lieue ; les égoûts de ce marais forment un gros ruisseau ou petite rivière, qui passe de l'occident à l'orient devant Briouze, au midi à cinquante pas de distance. Au sud & sud-sud-est, d'autres marais s'étendent à-peu-près à même distance : les égoûts de ces derniers forment aussi une petite rivière qui se joint à la première dont j'ai parlé, à l'est de Briouze, à quatre ou cinq cents pas (a) ; ces deux petites rivières réunies font un contour, se joignent à la rivière de Rouvre, qui vient de quitter des marais plus éloignés. Toutes trois réunies, font un circuit, passent à S. Denis, & se rendent près du marais qui est à l'occident de Briouze, & dont j'ai parlé en premier lieu, de manière que la paroisse de S. Gervais de Briouze est une presqu'île. Ces

(a). Voyez la Carte par MM. de l'Académie des Sciences.

marais ; cette situation n'influent point ou très-peu sur la santé des habitans indigènes ; mais si quelque étranger vient s'y fixer , il est communément attaqué de fièvres intermittentes opiniâtres , dont il a peine à se défaire.

Ces fièvres sont , selon moi , occasionnées par les exhalaisons des marais voisins ; il en est de même des fièvres de Rochefort. Qu'on ne m'oppose pas les vents du midi. Briouze en est suffisamment garanti par une chaîne de montagnes , sur laquelle est située la forêt du Mont-de-Héré , à une lieue au sud. Qu'on ne m'oppose pas non plus l'intempérance & le changement de régime : ceux qui viennent nouvellement s'établir à Briouze , ne changent point de régime & ne sont point plus intempérans là qu'ailleurs. Le sieur *Vignier* avoit été dix ou douze ans curé à S. Denis , à demi-lieue au nord de Briouze , dans le voisinage de la rivière que forme la réunion des trois ruisseaux dont j'ai parlé : cette petite rivière fait , à-peu-près , un demi-cercle autour du presbytère qu'il habitoit ; il s'y portoit bien. On lui présenta la cure de S. Gervais de Briouze ; il y établit son domicile au presbytère , sur le bord du vaste marais qui est à

l'orient de Briouze. Pendant deux ou trois ans, il fut si fort tourmenté de fièvres intermittentes ou continues, qu'il fut à la veille d'abandonner sa cure.

M. *Vignier* étant mort, M. *Mollet d'Auval* fut son successeur à la cure de Briouze; il lui fallut payer le même tribut que son prédécesseur; il fut attaqué de fièvres, que rien ne pouvoit faire finir.

Le sieur *Tison*, contrôleur des actes, vint fixer son séjour à Briouze, lieu de l'exercice de son emploi; il ne fut pas plus intempérant là qu'ailleurs; il fut néanmoins attaqué de fièvres qui durent avec opiniâtreté, qui n'eurent point de fin: il eût fallu quitter cet air, il ne le put, ne pouvant renoncer à son emploi, qui étoit peut-être toute sa ressource. Ces fièvres dégénérèrent en phthisie, dont il mourut.

La ville de Dol, en Bretagne, a des marais dans son voisinage; il y a quelques années que le ministre de la guerre y plaça le régiment du Maine, en garnison: j'ai appris d'un capitaine de ce régiment, que dans peu on conduisit à l'hôpital au moins le tiers des soldats du régiment, attaqués de fièvres.

Il y avoit, près de Troarn, à trois

lieues de Caen , un vaste marais , dont les exhalaisons caufoient dans les environs des fièvres & des maladies : un citoyen , (*M. Digoville* ,) en a procuré le defléchement à grands frais , l'infalubrité de l'air a cessé , ainsi que les maladies qui en étoient l'effet. On nous apprend que la même cause , (le defléchement de marais ,) a eu le même effet à Dunkerque. Voilà le grand remède dont doivent s'occuper les habitans de Rochefort.

Il ne faut pas que *M. Retz* , pour prouver que les exhalaisons des marais de Rochefort sont aussi indifférentes qu'il le prétend , nous vienne dire que les habitans de cette ville ne sont pas affectés par l'effet de ces exhalaisons. A Rochefort , comme dans tous les lieux situés près des marais , ces exhalaisons , le gaz , les miasmes marécageux , s'insinuent par inhalation dans les tuyaux nerveux , se mêlent avec l'esprit animal (*a*) , & par leur présence infectent & dénaturent ce fluide , principe des fonctions de l'éco-

(*a*) Par cette expression , j'entends la portion élastique & expansible du fluide nerveux , dont je développerai la nature dans un ouvrage qui paroîtra bientôt.

nomie animale. Il se fait , suivant l'expression de *Sydenham* , par la nature , par le mécanisme des nerfs , & par l'ordre établi dans l'économie animale , un effort pour se débarrasser de ces miasmes hétérogènes & étrangers à notre constitution. Voilà la fièvre , voilà les maladies. Si un individu , qui vient de naître , n'est pas d'une constitution à supporter cette crise , il meurt dans l'enfance ou la jeunesse ; s'il est en état de la supporter , il vit , & le mécanisme des nerfs s'y accoutume : il en est de même d'un étranger qui arrive dans un pareil air ; il meurt ou vit , suivant que sa constitution a ou n'a pas la consistance requise pour vivre dans une pareille température.

Remarquons que M. *Retz* a tort de qualifier les fièvres de Rochefort du nom de *maladies épidémiques*. Une maladie épidémique est une maladie commune , qui dépend d'une cause commune , & qui en différens temps se manifeste tantôt dans un lieu , tantôt en différens endroits , & qui ordinairement est contagieuse (a). La fièvre de Rochefort n'est point de cette nature. Une maladie endémique

(a) *Blancardi Lexicon , verbo Epidemius.*

est celle qui en tout temps attaque plusieurs personnes dans un canton, qui dépend d'une cause particulière, & qui est propre à un lieu ou à une contrée, dans laquelle elle paroît comme naturalisée (a). De l'aveu de M. Retz, la fièvre de Rochefort est de cette nature, & elle n'est point de l'espèce des fièvres épidémiques, qu'on observe de temps en temps dans la plupart des provinces de France; c'est une maladie endémique.

Il me reste quelque chose à dire sur le traitement. Selon M. Retz, & avec raison, la saignée doit être proscrite, & on ne peut que l'approuver quand il dit qu'il faut la pratiquer lorsqu'elle est indiquée; mais il faut bien prendre garde de prendre une pléthore, qui ne soit qu'apparente, pour une réelle: je suis persuadé que sur mille malades, il s'en rencontrera rarement un, à qui la saignée ne soit plus nuisible que profitable. Il faut être très-circonspect dans l'usage du quinquina. Si on n'a pas bien incisé, divisé, purgé, &c. cette écorce ne manquera pas de causer des obstructions plus dangereuses que la fièvre qu'elles perpétue-

(c) *Ibid.* verbo *Endemius*.

ront, en conduisant définitivement à l'hydropisie.

Enfin, M. *Retz* ne dit pas un mot des vésicatoires ; c'est pourtant dans ces fièvres le meilleur, le plus efficace, le plus sûr de tous les remèdes, soit qu'on les considère comme remède préservatif, ou comme remède curatif. On les établira sur la partie moyenne antérieure des bras, avec des emplâtres épispastiques, suivant la formule du Codex : on les pansera d'abord avec l'onguent basilicon, étendu sur des feuilles de bette ou de choux : ensuite, si les plaies se disposoient à tarir, on les pansera avec la pommade de *Thierry* (a), en continuant très-longtemps. Rien n'est plus propre à faire exhaler des tuyaux nerveux les fluides hétérogènes qui les infectent : rien n'est donc plus avantageux pour déraciner ces fièvres. Il faut en même temps, en suivant un bon régime, faire usage de diaphorétiques doux.

En finissant, je déclare que je n'ai point eu intention d'offenser, ni de mé-

(a) Le sieur *Thierry*, apothicaire à Caen, compose & vend cette pommade, qui est très-propre à perpétuer autant qu'on veut la suppuration après l'application des vésicatoires.

SUR LES FIÈVR. DE ROCHEFORT. 59
contenter M. *Reiz*. Il est médecin, il a travaillé pour l'utilité de ses concitoyens, dès-là il mérite que je l'estime & que je le confidère : voilà effectivement les sentimens que j'ai pour lui. Il ne trouvera certainement pas mauvais que je lui fasse parvenir ma façon de penser sur un objet qu'il a traité. Il fait comme moi que *non omnia possumus omnes* ; & je suis persuadé qu'il ne fera pas fâché de connoître, sur une matière qu'il a traité, le sentiment d'un médecin expérimenté, qui depuis trente-cinq ans exerce la médecine, & qui l'étudie depuis près d'un demi-siècle. Je me croirai heureux, si je puis être de quelque utilité aux habitans de Rochefort.

OBSERVATIONS

Sur deux maladies nerveuses, guéries par l'usage intérieur des fleurs de zinc ; par M. NEGRIN, ancien chirurgien entre-tenu dans la marine royale au département de Toulon, & chirurgien-major de l'hôpital du Roi à Smyrne.

D'après les observations de MM. de *Laroche*, médecin à Genève, & *Maurin* fils, à Charly-sur-Marne, insérée dans

les Journaux de décembre 1779, & de janvier 1783, j'ai osé employer cette chaux métallique ; & comme le succès a surpassé mes espérances, j'ai cru devoir rendre publiques les deux observations suivantes, pour concourir à donner à ce remède la confiance qu'il mérite dans les maladies nerveuses.

PREMIERE OBSERVATION.

Je fus appelé le 22 avril 1784 pour une femme arménienne, âgée de quarante-deux ans, & mariée depuis trois, d'un tempérament pléthorique & robuste, qui souffroit, depuis l'époque de son mariage de plusieurs symptômes nerveux. Les principaux, & ceux qui l'affectoient le plus, étoient une forte douleur à la région épigastrique, un vomissement considérable de bile d'une couleur verte, & d'autant plus foncée, que les potions que lui donnoient son médecin étoient plus chargées de liqueurs acides, de frissons irréguliers dans toutes les parties extérieures du corps, & d'un serrement à la région ombilicale qui lui cernoit le ventre comme si on eût passé une corde qu'on auroit violemment serrée par derrière : tous symptômes qui augmentoient vers l'approche de ses règles, lesquelles cepen-

dant n'ont jamais cessé de couler très-abondamment. La quantité de remèdes que la malade avoit pris sans succès, les frissons & la régularité du pouls lors des paroxysmes, ainsi que les instances plaintives de la malade, me déterminèrent à lui donner les fleurs de zinc à la dose de deux grains, de deux en deux heures. Elle commença à dix heures du matin, & le soir à six heures tout avoit cédé, & elle jouissoit du plus grand calme; elle dormit toute la nuit, & elle se trouva si bien le lendemain, qu'elle en discontinua l'usage, & se refusa à toute sorte de remèdes; elle se livra même à tous les travaux les plus pénibles du ménage, & n'observant aucun régime, elle mangea abondamment de toutes les drogues dont se nourrit ordinairement cette nation. Mais la peste qui exerça ses ravages dans son voisinage & chez quelques-uns de ses parens, lui causa une telle frayeur, qu'elle éprouva de nouvelles attaques de sa maladie, & encore plus violentes que toutes celles qu'elle avoit eues auparavant. Elle passa quelques jours dans cet état de souffrance; mais, ne-pouvant résister à tant de maux, elle me fit prier de passer chez elle le 15 juillet; je m'y rendis volontiers, malgré la violence de la peste, par le

62 MALADIES NERVEUSES,

desir que j'avois d'éprouver une seconde fois les effets de ce remède. Je la trouvai dans l'état le plus déplorable, tous les symptômes étant portés à leur plus haut degré d'intensité. Je me hâtai de la faire mettre dans le bain, où elle resta près d'une heure sans éprouver le moindre soulagement. Sortie du bain, je lui donnai les fleurs de zinc de la même manière que ci-dessus, & avec le même succès; en sorte que soixante grains de ce médicament & une médecine l'ont parfaitement guérie.

II^e OBSERVATION.

Madame ***, femme du consul général de France à Smyrne & îles de l'Archipel, âgée de dix-neuf ans, ayant toujours joui d'une assez bonne santé & d'un embonpoint presque incommodé, me consulta au commencement de mars 1784, pour un écoulement plus désagréable que dangereux; car, vu l'embonpoint dont elle étoit, j'ose dire affligée, on auroit pu la considérer comme un bénéfice de la nature, & non comme une maladie à traiter: aussi me bornai-je à lui prescrire de simples lotions faites avec une légère décoction de pimprénelle...; mais un médecin de nom qui la voyoit ordinaire-

ment , crut au contraire devoir la lui supprimer ; & il ordonna les fomentations & les fumigations les plus astringentes possibles. Il supprima en effet les fleurs-blanches , mais il ne fut pas long-temps à s'appercevoir des tristes effets d'une pratique aussi extraordinaire ; une crispation & des cuiffons violentes aux parties extérieures de la génération , des douleurs excessives à l'épigastre , des suffocations , des syncopes , furent les premiers symptômes qui se manifestèrent , lesquels furent suivis d'un gonflement considérable à l'hypocondre gauche , d'une tension & d'une très-forte rénitence à la région de la matrice , d'un flux abondant d'une urine aussi claire que l'eau la plus pure. C'est alors que l'ignorance & l'empirisme usèrent de tous leurs droits. Des saignées répétées à contre-temps , des suppositoires irritans introduits dans la vulve , des emplâtres de même nature furent appliqués sur la tumeur ; les emménagogues & les anti-hystériques les plus forts ne furent point ménagés ; aussi vit-on tous les symptômes augmenter au lieu de diminuer , & se joindre à eux nombre d'épiphénomènes qui compliquèrent la maladie d'une manière à faire craindre pour les jours de la malade. C'est dans cet

état fâcheux que cette pauvre victime de l'impéritie & du charlatanisme a passé à la campagne les quatre mois qu'a duré la peste , qui étoit si forte à Smyrne & dans les villages circonvoisins , qu'on ne pouvoit se voir sans courir les plus grands dangers. La contagion ayant beaucoup diminué au commencement du mois d'avril , M. *** revint à la ville le 7 dudit mois , & je fus consulté le même jour. D'après l'exposé de la maladie , il ne me fut pas difficile de concevoir qu'un stimulus étranger irritoit les nerfs & faisoit couler le fluide qu'ils contiennent d'une manière irrégulière (a) , d'où résultoient les frissons , les douleurs , les convulsions & le météorisme de l'hypochondre gauche.

La maladie étant alors à son plus haut période , & les accès qui se succédoient rapidement allant toujours en augmentant , je n'hésitai point ; je fis cesser tous les remèdes qu'on administroit ; j'ordonnai un lavement simple , & une tisane de même nature , &c.

Le lendemain 8 avril , à cinq heures du soir , la malade venant d'éprouver une des plus violentes attaques , (& c'étoit la

(a) Voyez SYDENHAM , Dissertation sur l'affection hystérique.

neuvième de ce jour,) je lui donnai les fleurs de zinc à la dose de deux grains. A six heures, je lui en donnai autant, après quoi je lui prescrivis d'en prendre toute les deux heures, à la dose ci-dessus. Sur les dix heures, elle éprouva encore une attaque, & ce fut la dernière : elle passa très-bien la nuit ; elle fut encore mieux le lendemain ; le gonflement diminua à vue-d'œil, & tous les symptômes cessèrent comme par enchantement. Mais, ce qu'il y a de plus frappant & de plus heureux, c'est que les fleurs-blanches, dont la suppression étoit la cause de tant de maux, reparurent le troisième jour du traitement, que les urines couloient bien, & même entraînoient une très-grande quantité de matières boueuses ; enfin une drachme de cette chaux métallique, une médecine & quelques bains, ont terminé la cure sans retour. Quatre mois & demi se sont déjà écoulés sans que la malade ait ressenti la moindre chose, & elle avoue même que depuis qu'elle avoit atteint l'âge de puberté, elle ne s'étoit jamais si bien portée.

Smyrne 18 novembre 1784.



OBSERVATION

Sur un hoquet, à la suite d'une fièvre aiguë ; par M. NOSEREAU, médecin à Loudun.

Sur la fin d'octobre 1784, je fus appelé à l'auberge Saint-Jacques pour voir M. *Lequoy*, contrôleur ambulant de la régie, qui étoit dans les premiers jours d'une fièvre violente. M. *Lequoy* étoit un homme âgé de trente-sept à trente-huit ans, fort & vigoureux, d'un tempérament gras & pituiteux, ayant la figure un peu pâle. Trois semaines avant de tomber malade, il ressentait quelques douleurs dans le bas-ventre, avec un mal-aise universel. Les occupations de son état ne lui permettoient pas alors de s'occuper de sa santé. Il fit un voyage à Richelieu, où il eut quelques accès de fièvre. Il espéroit, au moyen de la diète & de beaucoup de lavage, avoir le temps de finir ses affaires : en conséquence il se rendit à Loudun, où il ne devoit rester que quelques jours, & ensuite il se proposoit d'aller à Angers joindre sa famille. Au même instant son indisposition qu'il avoit toujours négligée, malgré mes représentations,

devint une maladie des plus sérieuses. Le 26 octobre, je trouvai le malade avec une fièvre violente, un pouls petit & vif; j'y observai les caractères du pouls intestinal, compliqué du stomachal, décrits par M. *Fouquet*. Le bas-ventre étoit météorisé, les urines étoient rouges & épaissées, la langue blanche; des douleurs vagues se faisoient ressentir dans toutes les parties du corps, & notamment aux reins où elles étoient très-aiguës. Quoique le malade n'eût point d'envie de vomir, je lui prescrivis pour le lendemain une potion émétisée; il s'y opposa formellement; tous ceux qui l'entouroient furent de son avis, & on le purgea avec un léger minoraif qui produisit deux selles de matière grise d'une odeur très-putride, avec beaucoup d'écume. Je représentai vivement au malade la nécessité de prendre une potion émétisée pour dégorger les viscères du bas-ventre; je lui en fis prendre un grain dans une tasse de thé, & je me proposois de lui en faire passer deux autres grains, mais le malade ne voulut pas y consentir. Le grain de tartre stibié pris dans du thé, produisit un vomissement de matière glaireuse, avec plusieurs selles de matière atrabilieuses. Les redoublemens de fièvre qui suivirent se confondirent les

uns dans les autres. L'état du pouls étoit toujours le même. On appliqua sur le bas-ventre des fomentations émollientes : on fit usage de pédiluves, de lavemens émolliens & purgatifs ; le malade but copieusement de l'eau de poulet émulsionnée, avec les amandes douces & les semences froides. On ne négligea aucun des moyens capables d'adoucir l'humeur délétère. On repurgea le malade avec un léger minoratif qui produisit des évacuations atrabillieuses, tantôt noires, tantôt grises & jaunes. Malgré tous ces soins, l'état du malade empirait, & les redoublemens de fièvre se prolongèrent tellement, qu'on n'observoit plus aucun intervalle entre eux ; le délire se manifestoit de temps à autre ; & dans la nuit du dernier octobre au premier novembre, le hoquet survint. Les différens symptômes de la maladie, tels que la sécheresse de la langue, la noirceur des dents & des lèvres, le météorisme du bas-ventre, mé firent porter un pronostic sinistre. Les préparations d'opium, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, l'acide du citron, l'eau froide, tout fut inutile pour appaiser le hoquet ; les convulsions ne s'arrêtoient qu'un instant, & recommençoient avec plus de violence. Le malade tourmenté

par des vents, qui ne pouvoient sortir qu'avec beaucoup d'efforts; rendoit quelques glaires par une expectoration très-génée, & alors les convulsions étoient moins vives & les intervalles plus longs. L'inefficacité des remèdes que j'avois employés dans le cours de la nuit & de la matinée, me fit augurer que le hoquet étoit occasionné par des matières âcres, attachées aux parois de ces viscères. Une potion émétisée me paroissoit le seul remède capable de tirer le malade du danger imminent où il se trouvoit; mais, ne pouvant vaincre la résistance que l'on opposoit à l'usage de l'émétique, au lieu de ce remède dont le malade n'a pris que deux grains dans le cours de sa maladie, on insista sur l'opium & l'emplâtre de thériaque, qu'on regardoit comme spécifiques, & que je déclarois néanmoins être inutiles. Le mardi au soir, le malade rendit par la bouche un ver long & vivant; le hoquet continua avec la même force. L'opium augmenta la transpiration sans procurer aucun soulagement. Dans une pareille conjoncture, l'homme le plus expérimenté se fait un plaisir d'avoir un consultant, & à plus forte raison un médecin qui n'a pas encore mérité auprès des malades, J'écrivis à M. *Linac*

cier, qui se rendit le jeudi au soir auprès du malade. Nos soins furent inutiles, & la fin du hoquet & de la vie du malade fut précédée d'un vomissement considérable de matière épaisse, tenace & de couleur de fer. Cet événement donna quelques espérances à ceux qui m'avoient entendu dire dans les premiers jours, que le moyen le plus efficace pour appaiser le hoquet, seroit de faire prendre un vomitif; mais il n'y avoit plus d'espoir, l'art ne pouvoit plus seconder les derniers efforts de la nature.

Les médecins n'ignorent pas que le hoquet a différentes causes, & pour lesquelles le même remède ne peut jamais convenir. Il y a cependant des personnes qui présumant que l'opium est un spécifique des plus assurés pour dompter ce symptôme alarmant. Il y en a même à qui on a persuadé que le hoquet dont je viens de parler a été déterminé par un grain de tartre stibié, pris comme je l'ai dit, dans une tasse de thé, & un autre grain pris le lendemain dans une pinte d'eau de poulet. Loin de mériter de pareils reproches, je crois qu'on seroit mieux fondé à m'en faire d'opposés, si j'eusse été le maître d'agir selon mes vues. Le vomissement qui survint au septième

A LA SUITE D'UNE FIÈVRE AIG. 71
jour du hoquet, & l'inefficacité des remèdes, ne prouvent-ils point qu'un vomitif administré dès les premiers jours, auroit été de la plus grande utilité?

OBSERVATION

*Sur un trépan presque naturel; par M.
LAURENT, chirurgien à Blain en
Bretagne.*

Le 13 novembre 1781, je fus mandé pour voir le nommé *Sivel*, du village de la Buchere, paroisse de Fay; ce jeune homme étoit sans connoissance, il avoit la figure d'un rouge livide, la respiration gênée; jетrouvai une tumeur pâteuse avec une légère plaie sur la partie moyenne du pariétal droit; je sentis en pressant un peu la tumeur, un enfoncement dans son centre, ce qui me fit soupçonner une fracture. Comme c'étoit dans une querelle que cet homme avoit été blessé, je crus ne devoir pas porter mes recherches plus loin; j'en fis voir les conséquences aux parens, qui me laissèrent le maître de faire ce que je voudrois. J'écrivis à M. *Ragot*, mon confrère, & lui marquai d'apporter un trépan: nous examinâmes ensemble le malade, & nous soupçon-

nâmes une fracture. Le malade ayant été levé & mis dans une chaise, nous fîmes une incision cruciale sur la tumeur. Nous découvrîmes une fracture très-étoilée : M. *Ragot* appliqua sa couronne de trépan sur une des pièces. Après trois ou quatre tours du trépan, la pièce enfonça : nous tirâmes avec des pinces cette pièce ; & avec un élévatoire, nous ôtâmes cinq autres pièces plus ou moins grandes. Je mis deux doigts dans la plaie pour détacher les caillots de sang qui étoient jusques sur la tente du cervelet ; le malade reprit connoissance. Le 14, nous le trouvâmes assez bien. Le 15, nous ne le vîmes pas. Le 16, je le trouvai dans un assoupissement très-considérable, & presque sans connoissance. Le cerveau, à l'endroit de la plaie, étoit très-livide, & formant une espèce de tumeur. Le 17, le malade étoit encore plus affaibli, il ouvroit à peine les yeux quand on lui parloit, & retomboit dans son affaïssement : la tumeur étoit plus saillante, & je sentis une fluctuation sous la dure-mère. Je donnai un coup de lancette ; il en sortit du pus en assez grande quantité, mêlé avec de la substance propre du cerveau. Le malade parut ensuite beaucoup moins absorbé. Le 18, il étoit sans fièvre, & j'ôtai, par
le

le moyen d'un élévatoire, cinq autres pièces offeuses plus ou moins grandes, & de différentes figures; ce qui fit une plaie de plus de deux pouces & demi presque en tout sens. Il n'est survenu depuis aucun accident au malade; il a presque toujours été pansé avec de la charpie sèche, quelquefois humectée avec une eau légèrement vulnérable; le digestif faisoit pousser des chairs fongueuses. Je recouvrais quelquefois le tout de quelque emplâtre. La guérison a été complète au bout de sept mois.

OBSERVATION

Sur une plaie de tête, avec perte de substance; par le même.

Le 7 octobre 1779, nous fûmes, M. Ragot & moi, mandés pour aller faire la levée du cadavre de la femme *Loquin Duchêne-des-Perriers*, en la paroisse de Fay, où étant accompagnés des officiers de la juridiction, nous trouvâmes à cette femme le col coupé, ne tenant plus que par les vertèbres; c'étoit le 6 au soir que le coup avoit été fait: le mari avoit passé la nuit sur la terre, si maltraité des coups

qu'il avoit reçus, que tout le cuir chevelu étoit détaché, & tomboit par lambeaux sur son visage, ses oreilles & son cou, avec une perte de substance sur la suture sagittale, d'environ quatre pouces de circonférence; les os étoient dénudés du péri-crâne : le malade ne balbutioit que des paroles mal articulées; le pouls étoit extrêmement foible par la quantité de sang qu'il avoit perdu; il y avoit plusieurs lambeaux qui n'avoient pas plus de trois ou quatre lignes, & qui étoient remplis de poussière & de sang livide : je me déterminai à en couper un, & le malade ne témoigna aucune sensibilité; ce qui fit que je voulus en couper d'autres; mais le malade se plaignit dans l'instant que je serrois les ciseaux. Je fis chauffer du vin; je lavai tous ces lambeaux; je les replaçai, & je soutins le tout par un bandage convenable. *M. de Chatillon*, sur la terre duquel étoit ce malheureux, le fit mener chez lui, & me pria de lui donner mes soins : le malade a été guéri dans le courant de février suivant, sans qu'il ait eu la moindre fièvre : tous ces lambeaux se sont recollés à leur place; le crâne privé de son périoste est devenu noir; j'y ai fait beaucoup de trous avec le trépan perforatif, ce qui a accéléré

L'exfoliation : le tout s'est recouvert , & il est venu dans cette partie une quantité de cheveux tournés en différens sens : je ne me suis servi que d'un simple digestif , & le plus souvent je pansois à sec. Le malade avoit de cinquante à soixante ans , & il s'est remarié dans le courant de l'année.

OBSERVATION

*Sur un dépôt , à la suite d'une couche ;
par le même.*

Madame *La Durantais* , épouse du régisseur de M. le duc de *Rohan* , accoucha assez heureusement au château de Blain , le 7 février 1784. Le 12 , elle se leva par un temps extrêmement froid ; elle se baissa pour ramasser un morceau de bois qu'elle porta dans sa chambre. Peu de temps après , elle sentit une difficulté de marcher qui augmenta le 13. Il survint une douleur sur le pubis. Le 14 , elle ne pouvoit plus marcher qu'à l'aide d'un bâton ; elle étoit courbée ; elle ne pouvoit plus porter ses jambes , & étoit obligée d'appuyer sur le talon & sur la pointe du pied , en tournant les jambes

de dehors en dedans ; ce qui étoit cause qu'elle se traînoit en pivotant. L'écoulement des lochies ne fut que très-peu diminué. La malade ressentoit une grande douleur à la région du pubis ; elle ne pouvoit lever les jambes ; & quand elle les avoit pendantes , elle souffroit considérablement : on étoit obligé de la coucher avec beaucoup de précaution ; & lorsqu'elle étoit sur le côté , & qu'elle vouloit faire quelque mouvement , sur-tout des hanches , on entendoit un bruit semblable à celui que produiroient deux corps durs & inégaux frottés l'un contre l'autre.

J'employai les remèdes propres à combattre le reflux du lait ; mais le pubis restant toujours douloureux , & prominent d'une manière insensible , je fis appliquer dessus des émolliens , ensuite des maturatifs. Enfin , le premier mai je fis l'ouverture d'un dépôt depuis la partie supérieure du pubis , jusqu'à deux lignes de la vulve ; je rompis les brides , & pansai cette plaie pendant quelque temps. Je m'aperçus qu'il venoit du pus du côté des aines par un petit trou. Je sondai les sinus qui avoient plus de quatre pouces de profondeur , ce qui auroit retardé la guérison ; je remarquai dans le même temps que la malade rendoit du pus par

le vagin, ce qui annonçoit une correspondance du pubis à cette partie, ou à la matrice. La malade ne voulut jamais consentir à laisser ouvrir ces sinus ; alors j'employai les injections vulnéraires & détersives ; j'en fis aussi avec l'eau végétominérale de M. Goulard. J'insistai sur ces moyens pendant quelque temps, afin de bien déterger les sinus ; je ne me suis jamais aperçu qu'il passât de l'injection par le vagin, ce qui me détermina à l'injecter aussi. Je pansai la plaie presque toujours à sec, à cause des chairs fongueuses qui pouffoient très-proûptement ; je mettois seulement un petit bourdonnet très-mollet à l'ouverture des sinus, le tout soutenu par le double *spica*. J'ai continué d'employer ces moyens jusqu'à la fin de juin, sans obtenir aucun succès. A cette époque, je mis en usage la compression ; ce moyen m'avoit souvent réussi dans des dépôts que l'on n'avoit pas voulu me laisser ouvrir. D'abord je me servis de compresses graduées, mais qui ne suffirent pas pour faire recoller ensemble les parois des sinus ; ensuite je pris deux morceaux de bois un peu convexes, j'en ajustai un pour chaque aîne, je plaçai le long des sinus de la charpie brute, en assez grande quantité pour remplir

mon objet, & je mis par dessus une compresse dans lequel étoit le morceau de bois : j'eus l'attention que le bandage comprimât par degrés ces sinus, & je l'arrangeai de façon qu'il me permit de panser la malade sans le défaire. J'ai refait trois fois ce bandage pour rapprocher la compression de l'ouverture des sinus. Je fis garder le lit à la malade, & lui recommandai de faire le moins de mouvement possible; le pus commença à couler moins par le vagin; il diminua successivement : je purgeai plusieurs fois, & j'eus la satisfaction de voir ma malade parfaitement guérie le 24 juillet.

Mais, d'où venoit ce bruit qu'on entendoit quand la malade, couchée sur un côté, faisoit quelque mouvement, surtout des hanches? Pourquoi ne pouvoit-elle marcher que de la manière que nous l'avons exposé? Ne pourroit-on pas penser qu'il s'étoit fait une désunion des os du bassin, puisque la malade ne pouvoit porter ni ses jambes, ni ses cuisses? Mais si cette désunion existoit, pourquoi cette malade marcheroit-elle à présent, que l'on entend encore le même craquement dans ces parties?



OBSERVATIONS ULTÉRIEURES (a)

Sur le changement de position spontanée des enfans présentant le bras au moment de la naissance, communiquées dans une Lettre adressée à M. SAMUEL-FOART-SIMMONS, M. D. M. R. S. par M. THOMAS DENMAN, M. D. licencié en l'art des accouchemens, du collège royal des médecins, accoucheur de l'hôpital de Middelfex, & professeur d'accouchemens à Londres (b).

Vous avez inséré, Monsieur, dans le premier cahier de 1784, du Journal de Médecine de Londres, une observation sur le changement de position spontanée des enfans, présentant le bras au moment de la naissance; je me flatte que celle-ci paroîtra dans le même Recueil; je me suis, autant que cela dépendoit de moi, assuré de la vérité des faits, & j'ai eu grand soin de prévenir toute consé-

(a) Traduites par M. LE ROUX DES TILLET.

(b) Article extrait du Journal de médecine de Londres, pour les mois de juillet, août & septembre 1784.

quence qui pourroit devenir préjudiciable aux malades dans pareilles circonstances. Je prends aujourd'hui la liberté de vous prier de joindre les extraits suivans de Lettres écrites par des hommes qui jouissent d'une réputation distinguée, par leur intégrité, par leur habileté & leur expérience dans l'Art des accouchemens. Ces extraits peuvent être considérés comme fournissant une pleine confirmation de la vérité de l'observation que j'eus le plaisir de vous communiquer.

Extrait d'une Lettre du docteur COGAN, ancien médecin de la Charité, chargé d'accoucher les pauvres femmes chez elles.

« On avoit toujours prétendu que, lorsque l'enfant présentoit les extrémités supérieures, chaque douleur de la mère augmentoit la difficulté de l'accouchement; que plus l'enfant étoit poussé dans le vagin, plus il s'y trouvoit fixé d'une manière inébranlable, & qu'il n'y avoit alors aucun moyen de sauver la vie de la femme qu'en tournant l'enfant, & l'amenant par les pieds. Vous nous avez, le premier, enseigné d'attendre; vous

nous avez appris que , même dans ces cas , la nature , par l'exercice de ses propres forces , est capable de se suffire à elle-même , d'abord en moulant & ajustant l'enfant au bassin , ensuite en l'expulsant. Je suis pleinement convaincu de la vérité de votre doctrine , & j'ai le plaisir de vous envoyer deux observations qui , selon moi , ne permettent point d'élever contre elle aucun doute raisonnable. »

« Au mois de janvier 1773, une sage-femme, attachée à la Charité, m'appela auprès d'une femme qui accouchoit de deux jumeaux. Le premier enfant étoit sorti, mais le second présentoit le bras. Un soin très-pressant exigeoit ailleurs ma présence; cependant je me rendis auprès de cette femme avant que l'heure fût expirée, & lorsque j'arrivai je trouvais, à mon grand étonnement, que le second enfant étoit déjà sorti, mais mort. La sage-femme m'apprit que les douleurs avoient été excessivement violentes, & avoient terminé le travail sans aucune assistance, & que quoique l'enfant eût d'abord présenté le bras il étoit cependant venu au monde par les pieds. En examinant cet enfant, j'observai que le bras droit étoit considérablement en-

82 POSITION SPONTANÉE

flé, que le sang étoit ramassé sous les côtes, & que la position dans laquelle cet enfant pouvoit être le plus souvent avant sa naissance, sembloit la plus conforme à la manière dont il s'étoit présentée. »

« En juin 1776, un jeune confrère me pria de visiter avec lui une femme, demeurant près d'*Aldgate*, auprès de laquelle il avoit été appelé par une sage-femme. Il m'informa que le bras de l'enfant étoit descendu très-bas, & qu'il avoit fait plusieurs tentatives pour retourner l'enfant, mais sans aucun succès, à cause de son énorme grosseur & de la violence des douleurs. Je fus convaincu par l'examen, que la position de l'enfant étoit exactement telle qu'il me l'avoit exposée. Pendant que nous fûmes retirés, pour délibérer sur la méthode que nous emploierions, & pour donner à la femme un peu de repos, après les longues & douloureuses tentatives qui avoient déjà été faites, le travail avança si doucement que lorsque je revins auprès de cette femme, je pus accrocher mon doigt dans l'aine de l'enfant qui par de très légers efforts fut, sur le champ, amené par les pieds. »



*Extrait d'une Lettre du docteur PATRUK-
HAIR de Lisbonne.*

« J'ai reçu vos aphorismes sur la position contre nature des enfans au moment de l'accouchement, & je regrette beaucoup de ne pas les avoir eus il y a quelques années; j'y aurois trouvé une autorité qui m'auroit donné le courage de suivre une méthode, par laquelle on auroit pu sauver la vie à une femme pleine de mérite. Vous avez maintenant plusieurs exemples du changement de position spontanée des enfans, présentant le bras. Ma pratique m'en a fourni trois qui sont des preuves incontestables de la vérité de ce que vous avancez sur ce sujet, & je vous en enverrai un détail particulier, si vous croyez que cela puisse produire quelque bon effet. »

*Extrait d'une Lettre de M. HAY, M. R. S.
chirurgien à Leyde.*

« Il faut que je vous donne maintenant l'histoire d'un accouchement, dans lequel un enfant vigoureux fut expulsé par les seuls efforts de la mère, quoique d'abord le bras & l'épaule eussent été poussés dans le vagin, & que la matrice fût contractée si puissamment qu'il étoit

84 POSITION SPONTANÉE

impossible d'y introduire la main, comme on le fait d'ordinaire, pour amener les pieds en bas.

Les membranes avoient été rompues depuis six jours, durant lequel temps la femme n'eut que de petites douleurs. La sage-femme, dont l'assiduité n'avoit pas été d'abord constante, apperçut au commencement du sixième jour que le bras droit étoit tombé dans le vagin; car lorsque les membranes se rompirent, aucune partie de l'enfant ne pouvoit être sentie. On avoit appelé un jeune praticien, aussitôt que la position de l'enfant fut reconnue: il fit faire à la malade une mixture, avec un peu de *teinture thébaïque*, dont il lui fit prendre fréquemment dans la journée, & dans l'après-midi il la toucha & essaya de retourner l'enfant; mais les douleurs étant fortes & rapprochées, il trouva la délivrance impraticable. Je vis la femme pour la première fois à quatre heures après-midi, & dans un court espace de temps, j'essayai de porter ma main dans la matrice, en employant beaucoup de lenteur & de prudence; mais je fus obligé d'y renoncer, reconnoissant que l'opération étoit impossible, quelque force que j'employasse, & que je ne pouvois endurer la très-forte com-

pression que la matrice exerçoit sur ma main en se contractant.»

« Comme on avoit fait , avant mon arrivée , des efforts considérables pour délivrer cette femme ; je craignis qu'en recommençant ces tentatives , on ne causât une inflammation de l'utérus , & je conseillai à l'accoucheur , qui étoit encore à prendre soin de la malade , de lui tirer un peu de sang , & de lui donner quarante gouttes de teinture thébaïque. »

« Alors je quittai la femme pour une heure : pendant ce temps , elle resta dans un état de parfaite tranquillité , & elle but seulement d'une infusion de menthe , ou du lait froid coupé avec de l'eau. »

« A mon retour je fis quelques tentatives pour achever l'accouchement , mais la constriction du col de la matrice étoit absolument insurmontable , & je fus encore obligé d'y renoncer ; je fis donner à la malade vingt gouttes de teinture thébaïque , & la fis reposer pendant une autre heure. Les douleurs la quittèrent , & elle dormit. Quoique chaque circonstance parût alors très-favorable à l'accouchement , cependant je trouvai , en faisant une troisième tentative , que la constriction dont nous avons fait mention ne permettroit point d'employer

86 POSITION SPONTANÉE

avec succès aucune force ; & je fus convaincu qu'il étoit impossible d'amener l'enfant par les pieds. Lorsque j'eus cessé de faire aucunes tentatives ultérieures , les douleurs devinrent excessivement expulsives , l'épaule descendit plus bas dans le bassin , & je commençai à concevoir l'espérance que l'accouchement se termineroit par les douleurs naturelles , comme dans les cas que vous avez eu la bonté de me communiquer : alors je laissai la femme mettre sans interruption ses douleurs à profit. L'épaule s'engagea bientôt entre les parties externes. Le côté de l'enfant fut enfin expulsé par les pieds ; la sortie du placenta se fit aussi très-bien. L'enfant étoit mort , mais la mère fut sauvée. La connoissance de ce que vous avez dit sur ce sujet fut d'une grande consolation pour moi ; quand je vis que l'accouchement par les secours de l'art étoit impraticable , & je pense que vous devriez rendre vos observations aussi publiques qu'il est possible. »

Le changement de position spontané étant ainsi attesté , je dois laisser aux observations que feront d'autres praticiens , à déterminer sur les cas particuliers dans lesquels une pareille terminaison de l'accouchement peut être raisonnablement

espérée, & justement attendue. Quoiqu'il la connoissance du fait ait été déjà prise en considération avec avantage pour plusieurs femmes dans des circonstances très-déplorables, il reste encore beaucoup de choses à faire pour compléter cette doctrine, non pas du côté du raisonnement, mais par une attention scrupuleuse à la pratique.

30 Août 1784. VIELLÈRE BURLINGTON.

REMARQUES DE M. HUZARD, SUR LA DENTELAIRE

Proposée comme anti-galeux.

M. Sumeire a fait connoître à la Société royale de Médecine, un remède pour la guérison de la gale; il se plaint des critiques injustes qui ont confondu la méthode qu'il indique pour la préparer, avec celle dont parloit Garidel au commencement de ce siècle, & qui n'est pas sans inconvéniens. M. Sumeire a raison sans doute; & cette préparation, qu'un charlatan fit connoître il y a plus de quarante ans (a), a des avantages sur celle de

(a) Mémoires de la Société royale de médecine, année 1779, pag. 163.

Garidel. Mais personne jusqu'à présent n'a réclamé en faveur d'une première méthode donnée par un auteur Provençal, fort estimé dans son genre, & imprimée un siècle avant l'ouvrage du professeur d'Aix; méthode qui, par la simplicité de sa préparation, me paroît encore préférable à la dernière, à laquelle il est très-vraisemblable qu'elle a servi de modèle. Il y a deux ans que j'ai communiqué ces détails à la Société royale de médecine; & si j'avois eu l'honneur de connoître M. *Sûmeire*, je lui en aurois également fait part, étant persuadé qu'il auroit vu avec plaisir l'origine & la source de cette préparation. Sa réclamation insérée dans le Journal de médecine du mois d'août 1785, pag. 596, m'engage à les publier par la même voie.

Je rapporterai d'abord un extrait de l'ouvrage intitulé: *La Fauconnerie du Roi avec la conférence des fauconniers; par Charles d'Arcussia de Capre, seigneur d'Esparron, de Pailieres & du Revest en Provence, gentilhomme de la chambre du Roi. A Paris, chez Jean Houzé, libraire au Palais, M. DC XVII, in-4^o de 80 pag. septième journée, pag. 25 (a).*

(a) Cet ouvrage, imprimé d'abord séparé,

« On ne trouvera pas dans *Dioscoride*, ni dans *Machiole*, qu'ils aient connu une infinité de plantes, même une qui fut montrée à M. Rondelet, médecin, à laquelle on a donné le nom de *dentilaria Rondeleti*, parce qu'elle s'applique aux dents. La connoissance d'icelle lui fut donnée par un berger qui en guérissoit les chèvres de la gale, dont elle guérit fort bien tous animaux, même les chiens, comme je l'ai expérimenté. Telle herbe meurt en hiver, & n'en reste que la racine de laquelle, pilée dans un mortier & détrempée avec huile d'olif, oignant les chiens, on les guérit fort bien, & leur fait mourir toutes les puces. Elle jette en avril,

ment, & placé ensuite différemment dans plusieurs éditions de la Fauconnerie du même auteur, en fait la sixième & la septième partie dans la dernière édition, divisée en dix parties; à Rouen, chez *Vaultier & Besogne*, 1644, in-4°. fig. MM. *Lallemant*, dans leur Bibliothèque historique & critique des théreuticographes, & *Amoureux* dans la Bibliothèque des auteurs vétérinaires; ouvrage qui n'est pas connu comme il mérite de l'être, sont tombés dans quelques fautes au sujet des éditions nombreuses, & néanmoins assez rares de cet auteur estimé, pour n'avoir pas vu celle que je cite; mais cette discussion bibliographique seroit déplacée ici.

& se trouve aux lieux secs, & au long des chemins. Sa feuille ressemble à celle de l'oseille sauvage; elle noircit les doigts en la maniant, & nul animal n'en mange. Si en été vous en frottez un chien galeux & pelé, il guérira, & le poil lui reviendra. La racine en est rouge, mais non tant que la chélidoine : la plante en est touffue, & s'étend fort en rameaux; les bergers la nomment *Bacon*. »

En quoi diffère la méthode que prescrit *d'Arcussia* pour la préparation de cette racine, de celle que le charlatan indiqua, il y a à-peu-près cinquante ans, & que *M. Sumeire* a si avantageusement fait connaître ?

Le premier pile la racine & la détrempe avec de l'huile d'olive seulement; le second jette sur la racine pilée de l'huile bouillante.

On reproche à la dentelaire des effets violens lorsqu'on l'emploie seule, ou lorsqu'on la fait bouillir dans l'huile : « Dans la préparation indiquée par *M. Sumeire*. dit *M. Hallé*, tout tend à diminuer l'âcreté & à modérer l'action de cette racine, en en conservant la vertu (a); » &

(a) Mém. cités, pag. 164.

M. *Sumaire* ajoute (Journal cité, p. 597) « La préparation que j'ai publiée.... & qu'on n'avoit pas encore imaginée du temps de *Garidel*, est si essentielle, qu'elle fait d'un remède dangereux, un remède innocent & très-éfficace; parce que l'huile qui adoucit l'âcreté de la racine, n'en extrait d'ailleurs que le degré de causticité nécessaire pour dessécher les boutons galeux. » Mais je crois que la méthode de *d'Arcussia*; si antérieure à celle de *Garidel*, doit encore produire ces effets à un degré plus éminent. L'huile bouillante se charge de plus de particules âcres & corrosives, que l'huile froide; elle acquiert d'ailleurs par l'ébullition & la chaleur qu'on exige pour s'en servir, une âcreté, une disposition à la rancidité qu'on ne peut pas reprocher à celle qu'on emploie dans la première méthode; qui réunit encore l'avantage d'être plus facilement & plus promptement préparée. C'est au surplus à l'expérience à décider si cette préparation auroit sur l'homme la même vertu que notre chasseur lui a reconnue sur les chiens; & il y a d'autant plus lieu de le croire, que M. *Bouteille* a vu de bons effets de la simple infusion de la plante dans l'huile. (*Mémoires cités, pag. 105.*)

D'Arcussia, au surplus, paroît être

l'auteur de la préparation qu'il indique, & qu'il ne regardoit dès-lors que comme un moyen de corriger l'âcreté ou la causticité de cette racine ; car il n'en parle qu'après avoir reconnu, pour l'avoir expérimenté, que la plante seule, étoit regardée avant lui comme un spécifique contre la gale des animaux. Il paroit encore que *Rondelet*, auquel cette vertu n'étoit pas inconnue, puisqu'il la tenoit d'un berger, a dû en dire quelque chose dans ses écrits.

Je soupçonne que la racine de *Roebe*, que *Dufouilloux*, chasseur non moins estimé que le seigneur d'*Esparron*, prescrit pour la gale, est la dentelaire ; mais je laisse ce fait à éclaircir aux botanistes. Le même auteur prescrit aussi, pour la même maladie, les racines de *Frodilles* ou *Asphodeles*, que M. *Sumeire* a également proposées pour l'homme. (*Mém. cités*, pag. 187.) *Dufouilloux* écrivoit en Poitou sous le règne de *Charles IX*, auquel son ouvrage est dédié.

Ces détails pourront n'être pas inutiles à l'histoire de la dentelaire, & à celle du traitement de la gale.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1785.

Le mercure s'est soutenu pendant vingt-un jours de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; & pendant dix jours il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes.

Le thermomètre a marqué le matin de 13 à 17 ; le soir, de 13 à 18 : & à midi, de 15 $\frac{1}{2}$ à 21 degrés au dessus de 0. Les degrés de chaleur les plus ordinaires ont été le matin de 14 à 16 ; le soir, de 16 à 17 ; & à midi, de 18 à 19 degrés au dessus de 0. Il n'est monté à midi qu'une fois à 21, & deux fois à 20 degrés au dessus de 0. Le terme de la plus grande chaleur a été 21. Le moindre, 13 degrés au dessus de 0 ; ce qui fait une différence de 8 degrés.

Les vents ont soufflé cinq jours O, trois jours S, treize jours S-O, O-S, quatre jours S-E, E-S, un jour N, trois jours N-O, O-N, deux jours N-E.

Nous n'avons pas joui d'un seul jour clair & serein pendant ce mois ; le ciel a été très-variable, presque toujours orageux ou couvert, quoique le soleil ait un peu paru presque tous les jours.

Pendant quatorze jours il y a eu de la pluie plus ou moins forte, & presque toujours orageuse. Pendant huit jours, les vents ont soufflé fort, particulièrement le S. & l'O. Pendant six jours, un peu de vent, deux fois du tonnerre les 20 & 22, une fois du brouillard électrique le 13.

L'hygromètre est monté de 4 degrés $\frac{1}{2}$ à 11 le matin, & de 6 à 17 degrés au dessus de 0 le soir. Les degrés les plus communs le matin ont été de 5 à 8, & le soir de 9 à 11. Celui de la plus grande sécheresse s'est manifesté le 13; il régnoit un brouillard électrique; l'hygromètre marquoit 11 $\frac{1}{2}$ le matin, & 17 le soir.

Il est tombé à Paris 2 pouces 4 lignes 5 dixièmes d'eau pendant le mois de juillet.

Cette constitution, quoique la même que le mois précédent, a été cependant moins chaude & moins sèche; il y a eu plus de pluie, & les vents ont été plus forts & très-variables. Comme durant la plus grande partie du mois le ciel a été couvert & orageux, les affections bilieuses ont continué de régner & de prédominer. Les maladies éruptives ont été fort nombreuses, ainsi que les simples affections cutanées. Les premières furent des fièvres scarlatines rouges, rougeoles, &c. Elles ont été accompagnées le plus souvent de maux de gorge. On a vu des angines sans éruptions, des rhumatismes aigus; mais sur-tout des diarrhées souvent sans coliques dans beaucoup de maladies aiguës. La diarrhée s'est montrée un des symptômes primitifs, principalement dans les synoques bilieuses & dans les fièvres rémittentes. Les fièvres scarlatines ont exigé des saignées & beaucoup de délayans. L'émétique & les purgatifs ont dissipé chez les enfans cette maladie assez promptement; mais dans le traitement où la saignée a été négligée, ainsi que l'usage des délayans antiphlogistiques, il est survenu des parotides ou des furoncles. Chez les adultes, elle a duré jusqu'à vingt-un jours. Le début étoit à-peu-près comme celui de la petite-vé-

role, courbature, maux de reins, envie de vomir, fièvre aiguë, sur-tout la veille de l'éruption; elle s'étendoit généralement depuis la tête jusqu'aux pieds. Le traitement consistoit dans une ou deux saignées, l'émétique, des boissons humectantes; & lorsque la rougeur étoit dissipée, on employoit les purgatifs.

Il a régné une espèce d'affection bilieuse aiguë, dont le début s'annonçoit par un grand abattement, par un mal de tête violent, avec délire; le pouls étoit petit, serré & irrégulier. Ces malades vomissoient continuellement des matières vertes porracées; ils étoient sujets aux convulsions: il survenoit à plusieurs une éruption symptomatique à la peau & à la gorge le troisième ou le quatrième jour de la maladie. Les saignées, les délayans, & spécialement l'eau de Vichy coupée avec le petit-lait, l'application successive de plusieurs vésicatoires comme révulsif & sans pansement ultérieur, suivant la méthode de quelques médecins anglois, ont été les moyens indiqués & employés avec succès.

On a vu aussi des ictères fugaces, quelques affections catarrhales, des petites-véroles qui n'ont point été nombreuses, & beaucoup de fièvres tiercées & double-tierces; ces dernières n'ont point paru rebelles.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	12, 3	21, 12	14, 9	27	9, 5	27	9, 7	27	9, 9
2	12, 17	18, 5	12, 6	27	9, 3	27	9, 4	27	10, 6
3	13, 0	1, 6	12, 0	27	11, 8	28	0, 1	28	0, 2
4	11, 0	20, 0	13, 11	28	0, 0	27	11, 6	27	11, 0
5	11, 9	15, 8	11, 8	27	10, 5	27	10, 0	27	10, 7
6	9, 14	18, 13	11, 0	27	10, 10	27	11, 0	27	11, 4
7	9, 3	12, 13	10, 10	27	11, 5	27	11, 9	28	0, 2
8	10, 2	16, 0	12, 2	28	0, 9	28	1, 6	28	2, 0
9	9, 12	20, 0	15, 7	28	2, 0	28	1, 2	28	0, 9
10	11, 7	17, 15	13, 0	27	11, 8	27	11, 4	27	11, 6
11	10, 0	19, 10	13, 0	27	11, 7	27	11, 5	27	10, 9
12	11, 10	20, 1	14, 9	27	10, 2	27	9, 4	27	8, 7
13	11, 18	23, 9	17, 0	27	8, 3	27	7, 9	27	7, 4
14	12, 0	17, 16	15, 5	27	7, 4	27	8, 2	27	8, 4
15	12, 8	17, 12	12, 10	27	8, 9	27	9, 3	27	9, 10
16	11, 10	16, 13	14, 5	27	10, 1	27	11, 1	27	11, 3
17	14, 0	17, 12	14, 15	27	11, 5	27	11, 10	27	11, 10
18	11, 7	19, 15	16, 10	27	11, 2	27	10, 11	27	10, 1
19	19, 9	12, 1	14, 1	27	8, 10	27	7, 10	27	6, 11
20	12, 0	19, 2	11, 12	27	8, 3	27	6, 1	27	6, 0
21	9, 12	18, 19	10, 13	27	5, 2	27	4, 10	27	5, 11
22	9, 12	14, 3	10, 9	27	6, 7	27	7, 5	27	9, 3
23	9, 6	15, 3	11, 5	27	10, 8	27	11, 10	28	0, 11
24	9, 4	17, 13	14, 9	28	1, 1	28	1, 2	28	1, 5
25	13, 0	21, 10	15, 11	28	1, 1	28	0, 8	27	11, 9
26	12, 10	24, 9	17, 5	27	10, 6	27	9, 1	27	8, 10
27	14, 15	14, 6	10, 11	27	8, 1	27	8, 2	27	8, 5
28	11, 0	15, 16	10, 14	27	9, 5	27	10, 2	27	11, 1
29	10, 0	16, 8	12, 3	27	11, 1	27	10, 11	27	10, 2
30	10, 3	17, 15	13, 0	27	10, 6	27	10, 11	27	11, 3
31	9, 19	17, 13	14, 8	27	11, 2	27	11, 2	27	11, 1

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. cou. chau.	S-O. c. tres-ch.	S.c.ch.t.gr.depl
2	S-O. co. du. v.	S-O. c. ch. v. pl.	S-O. fer. do. v.
3	S-O. nu. do. ve.	S-O. c. cha. v.	O. <i>idem.</i>
4	S-O. co. temp.	O. cou. chaud.	N-E. nu. do. ve.
5	S. nu. doux, pl.	N-E. cou. d. v.	N-E. <i>id.</i> pl. grêl.
6	N. couv. doux.	N. co. chau. pl.	N. co. do. pl. v.
7	N. nua. tempér.	N. co. do. v. pl.	N. n. d. gr. depl.
8	N. cou. doux.	N. couv. chau.	N. cou. doux.
9	N. couv. chau.	S-O. couv. ch.	N. nua. chaud.
10	N-O. c. cha. v.	N-O. co. ch. v.	N-O. couv. do.
11	E. cou. chaud.	E. cou. chaud.	E. couv. doux.
12	E. co. tempéré.	S-E. cou. cha.	S. couv. chau.
13	E. cou. tempér.	S. couv. chaud.	E. nuag. chau.
14	E. nuag. doux.	S-O. nuag. do.	S. couv. chaud.
15	S. co. dou. plu.	S. couv. ch. ve.	S. couv. dou.
16	O. c. chau. ve.	O. couv. chau. vent.	O. cou. chaud, v. grai. de plu.
17	S-O. c. frais, v.	S-O. c. chau. v.	S-O. co. do. v.
18	S-O. co. frais, v.	S-O. co. ch. ve.	S-O. nua. chau.
19	S-O. cou. dou.	S. co. dou. plu.	N. cou. doux v.
20	S-O. c. fr. pl. v.	S-O. cou. chau.	S-O. c. ch. v. pl. t.
21	S-O. cou. frais.	S-O. co. ch. pl.	S-O. c. temp. pl.
22	S-O. co. doux.	S-O. c. d. v. pl.	N. O. n. te. pl. v.
23	S-O. cou. frais.	S-O. co. do. ve.	N. nuag. dou.
24	N. co. d. ve. pl.	N. couv. chau.	N. couv. doux.
25	E. couv. doux.	S-E. nua. chau.	E. ferein, chau.
26	E. fer. doux.	S. nuag. chau.	S-O. co. ch. pl. écl. de cha. to.
27	S-O. co. chaud, pluie.	S-O. cou. chau. pluie, vent.	S-O. c. tempér. v. tonn. pl. v.
28	S-O. c. dou. ve.	S-O. c. ch. v. pl. t.	N. nuag. doux.
29	E. fer. tempéré.	S-O. c. do. ve.	S-O. c. d. v. pl.
30	S-O. co. tempé.	S-O. couv. ch.	N. fer. doux.
31	E. nuag. tempé.	N. nua. cha.	N. nuag. chau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 24, 9 deg. le 26
 Moindre degré de chaleur. 9, 0 le 24

Chaleur moyenne..... 14, 5 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 mercure..... 28, 2, 0, le 8

Moindre élév. du mercure. 27, 4, 10, le 21

Elévation moyenne. 27, 10, 3

Nombre de jours de Beau.... 2

de Couvert... 22

de Nuages... 7

de Vent..... 10

de Tonnerre. 5

de Pluie..... 8

de grêle... 1

Quantité de Pluie..... 43 6, lig.

Evaporation..... 38 4

Différence..... 5 1

Le vent a soufflé du N..... 21 fois

N-E.... 3

N-O.... 3

S..... 10

S-E.... 2

S-O.... 27

E..... 11

O..... 5

TEMPÉRAT. chaude & sèche d'abord, ensuite pluvieuse depuis le 20, jusqu'à la fin du mois.

MALADIES : fièvres bilieuses assez opiniâtres.

OBSERV. MÉTÉOROLOG. &c. 99

Plus grande sécheresse... 41, 6 deg. le 13

Moindre..... 3, 4 le 19

Moyenne..... 25, 9

A Montmorency, ce premier août 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juillet 1785 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies tant désirées ci-devant, ont eu lieu dans un temps où elles l'étoient bien moins : on craignoit même qu'elles ne nuisissent à la moisson des foins & des premiers grains ; heureusement qu'elles n'ont pas été continuelles. On n'avoit pas entendu le tonnerre jusqu'au 30 juin. Depuis ce jour il a grondé à diverses reprises : cependant on n'a pas ressenti de chaleurs vives. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée que deux jours jusqu'au terme de 20 degrés : le 26 il est monté à celui de 21 degrés.

Le mercure dans le baromètre a été observé peu de jours au dessus du terme de 28 pouces : le 10 il est descendu à celui de 27 pouces 6 lignes ; & le 21 à 27 pouces $5\frac{1}{2}$. Le vent, du premier au 15 du mois, a varié ; après le 15, il a presque toujours été *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

100 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud.

16 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuag.

19 jours de pluie.

5 jours de tonnerre.

5 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois & à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1785.

La maladie aiguë dominante étoit toujours la fièvre continue-bilieuse-pétéchiale, qui néanmoins ne régnoit guères que dans le petit peuple. Elle étoit communicative, sur-tout dans les personnes du même sang, ou qui habitoient ensemble. Cependant elle a paru moins meurtrière que ci-devant : la plupart des malades ont échappé, moyennant un traitement convenable. Peu de saignées, sinon dans le cas d'une vraie pléthore, ou d'un grand embarras de poitrine ; un émétique donné à propos dans le début de la maladie, suivi de quelque apozème laxatif antiphlogistique, tel qu'une décoction de tamarin avec du nitre & de la manne,

MALADIES REGN. A LILLE. 101

des boissons aigrettes & propres à pousser doucement à la peau, tels que de l'oxymel ou du syrop de vinaigre étendus dans une forte infusion de fleurs de sureau, du petit-lait, ou la sérosité du lait de beurre; pour nourriture, de la décoction de pain & des faits de poule au vin blanc ou au verjus. Les remèdes qui ont été employés avec fruit dans l'état de la maladie, sont le nitre & le vinaigre camphrés, la décoction de quinquina avec le nitre, ou des mixtures avec son extrait; & dans la prostration des forces vitales, l'elixir fébrifuge d'Huxham. En pareil cas, & même dans presque toutes les circonstances de la maladie, nous nous sommes très-bien trouvés de l'application des vésicatoires, même dans le cas de sécheresse de la peau & de la langue, qui s'humectoit à la suite de l'emploi de ce topique, pourvu que cet état de sécheresse ne provint point d'une excessive chaleur. Nous avons eu le bonheur de sauver par cette méthode tous ceux qui sont arrivés dans nos hôpitaux, assez à temps pour en éprouver les bons effets.

Il y a eu en outre des pleuro-péritéumoniés, mais qui, dans la plus part des sujets, étoient de la nature de la maladie dominante, & des fluxions rhumatismales.

Les fièvres tierces & doubles tierces subsistoient encore, & la petite-vérole n'étoit pas tout-à-fait anéantie.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Kongl Wetenskaps Academiens nya
Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nou-
veaux Mémoires de l'Académie royale
des sciences de Stockholm, tome iv pour
l'année 1783. A Stockholm, 1784.*

1. Le premier article qui nous concerne dans ce volume présente des expériences pour réduire la lune cornée avec le moins de frais & avec le moins de perte possibles. M. *Von Engstroem*, auteur de ce Mémoire, a mêlé trois onces de cette substance, avec la même quantité de potasse : il a placé ce mélange dans une retorte au bain de sable, & a poussé le feu jusqu'à faire rougir le tout. Il n'a trouvé dans le récipient que de l'eau. Après avoir dissous tout ce qui étoit soluble dans la masse renfermée dans la retorte, il l'a fait détonner avec du nitre ; & ayant fondu le produit avec deux onces de potasse, il a retiré deux onces & deux gros d'argent.

On lit dans le deuxième article les premières expériences de M. *Scheele*, pour découvrir la partie colorante du bleu de Prusse. Cette substance ne donne aucuns signes d'acidité, ni d'alkalescence : elle n'occasionne pas même de changemens remarquables dans les métaux, ni dans leurs dissolutions, à l'exception néanmoins du nitre d'argent & du nitre mercuriel : il n'en

est pas de même de la plus part des chaux & des précipités métalliques ; ils subissent tous des changemens plus ou moins considérables. Il paroît d'après ces expériences , que les parties constitutives de cette substance sont l'acide aérien , le phlogistique & l'alkali volatil.

Le troisième article présente des considérations sur les oiseaux qu'on trouve dans l'Almarstæk , petite île près de Stockholm ; par M. *Tengmalm*.

M. *Roennow* prouve dans le suivant , que la cause de l'haleine puante , chez des personnes d'ailleurs bien portantes , a quelquefois exclusivement son siège dans l'œsophage. Il a été conduit à cette conjecture par la section d'un cadavre , dans lequel il a vu à la partie supérieure & dans les parties latérales de l'œsophage , des espèces de poches qui contenoient des restes d'alimens d'une puanteur excessive. Pour remédier aux effets de cette conformation vicieuse , l'auteur conseille des vomitifs , ou même l'usage de la brosse d'estomac.

Vient 4°. la description de quelques animaux microscopiques , qu'on trouve sur les côtes de Seeland & de la Suède ; par M. *Muller*.

L'article cinquième est un supplément à la Flore de la Suède & des îles Suédoises.

M. *Oedman* communique dans le sixième plusieurs éclaircissemens sur le genre des mauves , (*larus*) au moyen desquels il rectifie certaines erreurs où les naturalistes sont tombés.

La description botanique de la *Houtynia cordata* , nouveau genre de plante , constitue le septième article ; il est suivi

8°. De la description de la *Phalana conspici-
cillaris* , L.

9°. & 10°. Des recherches entomologiques sur quelques insectes de mer, tels que le *Cancer locusta*, le *Cancer pulex*, l'*Oniscus scopulorum*, &c. par MM. *Stroem* & *Modeer*.

Dans le onzième article, M. *Wargentin* donne le commencement de l'extrait de ses observations météorologiques faites à Stockholm pendant les années 1758 & suivantes, jusqu'en 1764.

M. *Wilcke* propose dans le douzième un nouvel eudiomètre. Tous ces articles ne sont pas susceptibles d'extrait.

Le treizième contient une nouvelle observation sur l'efficacité du romarin sauvage (*ledum*) dans la lèpre; par M. *Odhélius*.

Une fille atteinte de cette maladie depuis plusieurs années, avoit vainement éprouvé tous les remèdes les plus vantés pour leur propriété de purifier la masse du sang. L'observateur, après l'avoir purgée à différentes reprises, lui ordonna une infusion de feuilles de romarin sauvage; & dès les premiers douze jours, il y eut un mieux décidé. Durant l'usage de ce médicament, on fit vomir la malade toutes les fois que les indications s'en présentoient, & on fit frotter les gencives saignantes avec la joubarbe, (*sedum acre*.) Quand il y eut des ébullitions de sang, on eut recours à de petites saignées & à l'usage de la crème de tartre; enfin, on remédia au moyen des lavemens, à la constipation qui étoit survenue pendant les premiers jours de ce traitement. Les plaies extérieures furent fréquemment lavées avec une infusion du même végétal. Au bout de six mois, la guérison fut très-avancée, & les menstrues qui avoient été arrêtées depuis longtemps, reprirent leur cours.

Le scorbut est endémique dans l'Ostgothie , le Roslag & le Sudermanland, où il règne le long des côtes. Les habitans de ces contrées sont obligés de se nourrir & de vivre presque exclusivement de mauvais alimens, tels que les poissons & les viandes salés & séchés, sans mélange de légumes ni de laitage. L'auteur remarque encore que la maladie avoit été réduite elle-même à cette nourriture mal-saine, & nie que le scorbut soit contagieux.

Dans le quatorzième article, *M. Hjelm* rapporte les expériences qui prouvent la présence de la terre calcaire dans le sucre. Il a observé que l'acide vitriolique forme du gypse avec le sucre : cependant, comme cette terre qui s'y trouve en raison inverse de la finesse du sucre, y est en très-petite quantité, & que la chaux elle-même n'est point nuisible, le sucre ne peut préjudicier à la santé, qu'autant qu'on en feroit un très-grand abus.

M. Retzius ayant fait des étoiles de mer (*asteria*) un objet particulier de ses études, communique dans le quinzième article les observations qu'il a faites, & qui tendent à corriger les fautes de ses prédécesseurs.

M. Thunberg a ajouté à cet article quelques remarques. Nous ne ferons mention que de celle par laquelle il nous apprend que pour bien conserver les animaux séchés, il faut, avant leur dessiccation, les macérer dans de l'eau-de-vie. Cette préparation les garantit des piquures des vers.

Nous apprenons dans le dix-septième article, dont *M. Bjerkander* est l'auteur, que l'insecte qui infecte les framboises, est un *Anobium atrum*.

Dans le dix-neuvième, *M. Ræring* expose :

les essais auxquels il a soumis les concrétions qu'a expectorées un vieillard tombé en étiſie, & ſujet, pendant longues années, à des accidens arthritiques. Ces corps étoient blanchâtres, liſſes & ronds, tout au plus de la groſſeur d'une tête d'épingle, & garnis d'une queue. Tout autorifoit à les regarder comme une ſubſtance pierreuſe ; mais l'examen chimique y ayant démontré une terre calcaire unie à l'acide phosphorique, l'auteur juge qu'il faut les claſſer avec les os.

Le vingtième article, qui a pour auteur M. *Aſſélius*, eſt relatif aux champignons, & en particulier au genre appellé *Helvello*.

M. *Oedman* donne dans le vingt-unième quelques éclairciſſemens ſur l'*Anas hyemalis*.

Voici le précis du dernier article. M. *Scheele*, de qui il vient, ayant préparé l'*emplaſtrum ſimplex*, trouva que l'eau qui, après le refroidiſſement, ſurnageoit à cet emplâtre, étoit très-douce ; il la mit évaporer, & la réduiſit en conſiſtance de ſirop : l'ayant enſuite traitée avec l'acide nitreux, il obtint une certaine quantité d'un ſel criſtal'iſé, lequel avoit toutes les propriétés de l'acide du ſucré. Les huiles d'amandes, de navette & de lin, le beurre & le ſain doux, ont donné les mêmes réſultats, excepté lorsqu'il a employé des huiles vieilles & rances. M. *Scheele* remarque enſuite que les alkalis, ni l'acide vitriolique, ne précipitent point de chaux de plomb de cette eau douce ; ce qui détruit le ſoupçon que ce ſel provient du plomb. Il déclare enfin que toutes les graiſſes contiennent plus ou moins de cette ſubſtance ſaline, laquelle diffère, à bien des égards, du ſucré & du miel.

Mémoires de l'Académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, vol. iv, in-4°. A Bruxelles, 1783.

2. Parmi les articles du Journal des séances de cette Académie, on trouve une notice concernant la vie, le caractère & les écrits de feu M. l'abbé Jean Taberville Needham, né à Londres le 10 septembre 1713, & mort à Bruxelles le 12 décembre 1781. Ce savant a été célèbre par ses observations microscopiques, dont les résultats ont été publiés dans les transactions philosophiques de la Société royale de Londres, année 1749, & à Paris en 1750, en un vol. in-12. M. le comte de Buffon en a également rendu compte dans son Histoire naturelle.

Parmi les Mémoires qui composent ce volume, ceux qui nous concernent sont,

Le troisième dans lequel M. Von Bouchaute présente des recherches sur l'origine & sur la nature de la matière animale. Selon lui, cette matière est composée par la nature, conformément aux loix chymiques : elle est très-sensible dans les animaux ; mais on ne l'apperçoit que très-difficilement dans les végétaux, quoiqu'elle y existe avec toutes ses propriétés, qu'elle constitue une de leurs parties essentielles, & semble servir de base à leur organisation : il avance qu'elle est la seule substance dans la nature susceptible de fermentation putride ; qu'elle forme la principale partie constitutive des os, cartilages, cornes, cheveux, foies, sang, lymphe, &c. dans les animaux ;

qu'elle entre dans la composition des semences & du parenchyme des plantes; qu'analysée dans des vaisseaux clos, on la trouve homogène dans toute la nature, & caractérisée par un grand nombre de produits uniformes, dont plusieurs lui sont propres. Ces produits sont l'alkali volatil; deux huiles empyreumatiques particulières, l'huile éthérée de Dippel, un air inflammable qui a l'odeur des fleurs de pêcher, & le principe colorant du bleu de Prusse.

M. *Von Bouchaute* entreprend ensuite de prouver que les végétaux seuls élaborent la matière animale, & que de ce règne elle passe toute formée dans les animaux pour les nourrir; en sorte que cette matière au lieu d'être procréée, n'est que dissoute, extraite, développée par la digestion.

Le quatrième Mémoire dans lequel le même auteur s'occupe de la reproduction des corps organisés & de la conservation des espèces. Tant que la matière animale n'est pas décomposée, dit-il, elle conserve l'irritabilité, & constitue seule la base de l'organisation naturelle dans les animaux & dans les végétaux. Il tire cette conclusion d'un grand nombre de faits qui seront exposés dans un autre Mémoire; & dont le seul qu'il cite ici a rapport aux animalcules microscopiques & aux végétations dans les infusions.

Le neuvième, qui renferme une partie de l'histoire naturelle des contrées du Brabant, situées sur les côtes de la mer. M. l'abbé *Mann*, auteur de cette dissertation, l'a divisée en quatre sections. Dans la première, il traite du sol & des productions des Pays-bas maritimes, de la population, des végétaux, des animaux domestiques.

ques, du gibier, des poissons & du commerce. La seconde est particulièrement destinée à ce qui concerne les habitans, leur caractère, leurs mœurs, coutumes, religion, &c. L'atmosphère, les saisons & les phénomènes météorologiques, sont les sujets de la troisième section; & dans la quatrième, M. l'abbé *Mann* considère l'influence du sol & de l'atmosphère sur la santé des habitans, comme aussi les différentes maladies chroniques auxquelles ils sont sujets. Il remarque que les maladies chroniques qui y règnent, proviennent de l'humidité de l'atmosphère, laquelle relâche la fibre animale, & qui, diminuant l'élasticité de l'air, rend cet élément moins propre à la respiration. Il ne connoît que ce seul vice inhérent au climat de la Flandre maritime, & auquel on puisse attribuer la source des fièvres intermittentes, des pleurésies, des affections nerveuses & scorbutiques, des catarrhes, des péripneumonies, des asthmes, hydropisies, paralysies, apoplexies, de la goutte & du rhumatisme, qui sont si communs dans ces contrées. L'auteur rejette l'opinion que l'atmosphère peut contenir du sel marin élevé avec les vapeurs qui s'exhalent des mers.

Le troisième. M. *Rondeau* décrit dans ce Mémoire une pierre douée de tous les caractères du bézoard; elle a été trouvée dans un abcès à la tête d'une femme. Nous passons les remarques historiques & critiques de l'auteur sur la nature & les vertus médicinales du bézoard, pour donner le précis de l'observation. Une femme âgée de soixante-huit ans, portoit depuis vingt-cinq ans une loupe à la partie postérieure de la tête, directement derrière l'oreille gauche. Cette tumeur avoit quatre pouces de

diamètre : au commencement de mars 1780, elle devint douloureuse, en même temps qu'elle augmentoit de volume. Un chirurgien qui avoit été appelé, y fit une incision, & aussitôt il en sortit une quantité prodigieuse de petits corps d'une substance pierreuse. En examinant ensuite la tumeur, on y trouva un corps dur qui, étant extrait, présenta une pierre d'un gris verdâtre, ressemblant pour la grosseur & pour la forme à un œuf de pigeon, marqué de taches blanches, comme le sont la plus part des bézoards, tant orientaux qu'occidentaux; elle pesa, n'étant pas encore entièrement sèche, au-delà de quatre-vingt-douze grains. Les parois externes & les trois couches intérieures très-bien marquées, furent parfaitement dures & luisantes. Ayant employé trop de force pour saisir & extraire cette pierre, il s'en étoit détaché trois petits morceaux : on en laissa un pendant huit jours dans de l'eau sans qu'il s'en fût dissous la moindre portion, & sans que le goût ni la couleur du liquide eussent contracté le moindre changement : un autre morceau frotté sur du papier blanchi à la chaux, y laissa une raie jaunâtre ; & le troisième imprima une marque verdâtre sur le papier enduit de craie.

Le quinzième. M. *Caels* y décrit les expériences qu'il a faites, afin de prouver que le sel de tartre n'est point l'antidote de l'arsenic. Il a fondu à un feu très-doux trente grains de sel de tartre avec deux grains d'arsenic, dans quatre onces d'eau, & a donné de cette solution à un chien, à un lapin & à trois chats, qui ont tous péri.

Le vingtième. M. *Von Bouchaute* ayant vu dans les Mémoires de l'Académie royale des

sciences de Paris, que le botrys fournissoit beaucoup de nitre, a fait quelques expériences qu'il expose ici, pour encourager ses compatriotes à profiter de cette découverte.

Symptomatology, &c. C'est-à-dire, Symptomalogie, par JEAN BERKENHOUT, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez Baldwin, 1784.

3. L'auteur a rédigé sa symptomatologie selon l'ordre alphabétique; son objet est de déterminer la nature & la portée des différens symptômes qu'il considère. Il fonde ses décisions sur les autorités les plus respectables; celles d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Cælius Aurelianus*, &c. parmi les anciens; & sur celles de *Morgagni*, *Fethergill*, &c. parmi les modernes. Ses définitions sont empruntées du *Synopsis* de *M. Cullen*, & il a dédié son ouvrage aux apothicaires, qu'il désigne sous le nom de médecins de *fait*, pour les distinguer des médecins de *droit*, c'est-à-dire, de ceux qui ont étudié l'art, & qui forment, selon lui, une classe séparée de médecins. *M. Berkenhout* est persuadé qu'en Angleterre les malades se trouveroient infiniment mieux, si au lieu d'accorder leur confiance aux apothicaires, ils se contentoient de la donner aux bonnes femmes; car, dit-il, plus on a de prétentions à un art qu'on ne possède pas, plus on opère de mal en l'exerçant. Il remarque que c'est sur-tout dans les fièvres aiguës où tout dépend souvent du premier moment, que les apothicaires font le plus

de mal ; & il voudroit qu'ils fussent ou plus instruits qu'ils ne le sont, s'ils s'opiniâtrent à exercer les fonctions du médecin, ou qu'ils le fussent moins, s'ils veulent se borner à exercer le métier d'apothicaire.

Epistola ad virum illustrem & celeberrimum FRIDERICUM WENDT, &c. continens adversaria de tussi convulsiva & variolis, &c. missa à Jo. SIEGFR. KAEHLER, D. M. Poliater sommersfeld. In-8°. de 46 pag. A Erlang, chez Palm, 1784.

4. Dans cette Lettre, l'auteur rend compte de la coqueluche très-violente qui, réunie à une fièvre nerveuse très-aiguë, a ravagé en 1780 la contrée qu'il habite. Les principaux symptômes de cette épidémie étoient le frisson, une chaleur brûlante, une soif presque inextinguible, l'oppression, des soupirs profonds & pénibles, le délire, des inquiétudes par tout le corps, les douleurs & le tremblement de la tête, l'altération dans le caractère & dans les mœurs, un penchant presque invincible de frotter & de gratter les parties génitales au point de les écorcher ; l'appétit tantôt excessif, tantôt perdu ; la constipation plutôt que le relâchement du ventre, quelquefois le ténésme. Les accès de toux n'étant pas fixes prenoient plus ou moins souvent, avec des secousses de tout le corps, respiration interrompue, vomissemens de glaires ténues & aqueuses. Les redoublemens de la fièvre se faisant sentir la nuit, les malades ne pouvoient dormir ;

les évacuations critiques ne survenoient ordinairement que le onzième ou le quatorzième ; si elles tarديوient davantage , ou qu'elles fussent imparfaites, le malade couroit risque de succomber : celles qui étoient les plus favorables étoient les sueurs, les crachats bien cuits, les vomissemens spontanés, les gales aux lèvres, les saignemens du nez : les évacuations par les urines & par les selles, l'étoient moins.

Ces détails sont accompagnés de rapports d'ouvertures de cadavres, qu'il faut lire dans l'ouvrage même, & auxquels M. *Kähler* a joint des réflexions très-judicieuses.

Quant aux remèdes avec lesquels il a combattu cette maladie, les vomitifs, les cathartiques, les antispasmodiques, les vermifuges & les révulsifs, lui ont le mieux réussi. Nous remarquons comme une chose rare que les vésicatoires, quelque chargés qu'ils fussent, n'ont jamais excité de douleur.

On lit ensuite la description d'une variole maligne putride qui a attaqué une femme avec la dernière violence. L'usage du vin du Rhin, du quinquina, des vésicatoires, des sinapismes, des linges imprégnés de camphre, & appliqués aux cuisses, des cataplasmes émolliens, des lavemens, des injections dans la bouche & dans les narines, du kermès minéral, du sirop de guimauve, de la gomme arabique, des purgatifs composés de tamarins & de manne, administrés selon les circonstances, n'a pu prévenir & dompter une toux menaçante, accompagnée de crachats & d'une fièvre lente. Les restes ou suites ont même résisté à tous les autres remèdes qu'on a essayés, jusqu'à ce que l'auteur, après avoir toutefois procuré les éva-

cuations nécessaires & suffisantes , ait prescrit une décoction de bois de Surinam , le lichen d'Islande ; & enfin le lait de femme. Ces moyens ont enfin rétabli la santé de la malade.

Dissertatio medica de usu evacuantium medicamentorum in febris acutis : Dissertation de médecine sur l'usage des médicamens évacuans dans les fièvres aiguës ; par M. JEAN-LOUIS TASCHENBERG , de Lusace , docteur en médecine. A Jena, chez Maukian, 1784. In-8° de 24 pag.

5. Les fièvres aiguës naissent, selon l'opinion commune, des saburres amassées dans les premières voies. Elles doivent donc, selon la première apparence, trouver leur remède dans l'évacuation ; mais sur ce point les médecins ne sont pas du même sentiment. Les uns disent qu'en purgeant les premières voies, on sauve le malade ; les autres au contraire assurent qu'on doit éviter avec soin les purgatifs & les émétiques, que ces remèdes irritent & augmentent le feu de la fièvre, & mettent la vie dans le plus grand danger. Le docteur *Taschenberg* prend un parti moyen, entre ces deux opinions opposées. Il examine la force & la puissance des évacuans ; il recherche en quoi, combien & comment ils peuvent être utiles ; enfin il rapporte les indications où ils peuvent profiter & nuire dans les fièvres.



De fontibus melancholiæ & maniae for-
rensis : *Des sources de la mélancolie
& de la manie ; question médico-lé-
gale ; par M. CHRÉTIEN GODEFROI
GRUNER, doyen de la Faculté de mé-
decine à Jena. A Jena, chez Maukian,
1784. In-8° de 11 pag.*

6. Les efforts de l'art sont souvent impuis-
sants à l'égard de la mélancolie & de la manie.
La mort seule termine la misère des malades.
Si l'on cherche dans l'ouverture des cadavres
la source de ces infirmités, les indices qu'on
tire de cette dissection, ne sont pas moins
exempts d'incertitude. Les gens de l'art, eux-
mêmes, ne sont point toujours d'accord à ce
sujet, cependant les tribunaux ont besoin de
leur rapport, pour prononcer dans des cas
graves. C'est d'après ces considérations que
M. Gruner a composé cet opuscule, où se
trouve exactement décrite la marche que les
médecins & les chirurgiens doivent suivre,
lorsqu'ils sont consultés par les juges.

Tractatus politico-medicus de Dyssente-
riâ in genere, auctore J. C. JACOBS,
medicorum Bruxellensium collega.
Rotterdam, typis Joh. Van Beman;
bibliopolæ; prostant Lovanii, apud
Urban, bibliopolam, è regione Aca-
demiæ. Bruxellis, apud Math. Lemaire,
bibliopolam. A Paris, chez Didot le

jeune, *quai des Augustins. In-8°. de 188 pages.*

7. La dyssenterie qui régna pendant les années 1779, 1780, 1781, 1782 & 1783 dans la Flandre Autrichienne, & sur-tout à Bruxelles, a donné lieu à ce traité. Les succès mêmes de l'auteur, dans le traitement de cette maladie, engagèrent les magistrats de cette ville à l'exciter de rendre sa méthode publique. Il s'est rendu à leurs desirs ; il a joint à ses idées particulières, des recherches qui forment un traité complet sur la dyssenterie. Pour définir cette maladie, il a fait ce que Boerhaave avoit fait pour définir la fièvre, il a séparé de la dyssenterie tous les symptômes qui ne lui appartiennent point essentiellement, pour s'en tenir à ceux qui sont inséparables de l'essence de cette maladie, & il a cru pouvoir la définir, *un flux de ventre fréquent, accompagné de tranchées & de tenesme.* D'après l'autorité de *Van-Swieten*, de *Pringle*, de *Sydenham*, &c. il pense que la fièvre n'est point un symptôme essentiel de la dyssenterie, non plus que le mélange du sang dans les excréations. La dyssenterie ne suppose pas, selon *M. Jacobs*, l'exulcération des intestins.

Il distingue la dyssenterie en bénigne & en maligne, & l'une & l'autre en endémique, en épidémique & en sporadique ; à raison de la matière des excréations, il la divise en bilieuse, atrabilaire, sanguine, muqueuse, blanche ; à raison des symptômes ; en fébrile & non fébrile ; à raison de la nature des humeurs, en putride & en inflammatoire.

On connoit qu'une maladie épidémique est

contagieuse , lorsque le nombre des malades augmente de plus en plus , & sur-tout lorsque les personnes qui les approchent , en sont atteints plutôt que les autres. Alors le magistrat instruit de la nature de la maladie , doit prendre les précautions qu'exige la sûreté publique , & dont la principale est d'établir des barrières entre les endroits infectés & les endroits sains. Car peu importe qu'on donne ou non la dénomination de *peste*, à la maladie régnante. Il suffit que ses ravages soient à redouter , pour qu'on doive prendre les mêmes mesures qu'on prendroit contre la peste. Les moyens politiques , indiqués par l'auteur , sont très-appropriés à cet objet.

L'auteur dit avoir eu principalement à cœur de chercher & de déterminer quelle est la cause prochaine de la dysenterie. Après beaucoup de recherches & de méditations , il a vu avec une grande satisfaction que la véritable cause prochaine de la dysenterie , étoit l'irritation des intestins ; mais sans vouloir déprimer le travail de l'auteur , nous pouvons dire que cette découverte n'est ni aussi nouvelle , ni aussi importante qu'il le pense. Il n'y a peut-être aucun médecin qui ne se soit douté que le teneisme & les épreintes qui accompagnent la dysenterie , sont le résultat d'une irritation des intestins. On n'est pas fort avancé , lorsqu'on fait cela ; mais ce qu'il y a peut-être de plus essentiel à connoître , c'est le caractère de cette irritation , toujours analogue à la nature des causes que l'auteur appelle *éloignées* , causes qui modifient diversément la maladie , & la rendent plus ou moins dangereuse.

M. Jacobs s'étend beaucoup sur les diffé-

rentes matières des excrétiions , ainsi que sur le prognostic de la maladie. Il regarde, avec *Sydenham* , la dyssenterie comme une affection des plus graves. *Pringle* & *Degnerus* n'ont pas fait difficulté de la mettre au rang des maladies pétilentielles. *Hippocrate* a dit , que celle qui étoit occasionnée par l'atrabile , étoit mortelle. La fièvre qui accompagne quelquefois la dyssenterie , n'est point d'un bon augure. La dyssenterie muqueuse a paru à *Degnerus* moins redoutable que celle où les déjections sont sanguinolentes. La maladie est encore plus dangereuse , si elles sont formées par le sang tout pur. Les aphthes sont d'un présage funeste , ainsi que le hoquet qui survient dans le progrès de la maladie.

Quant au traitement de la dyssenterie , après avoir évalué avec beaucoup de justesse les effets de l'émétique , l'auteur pense que ce remède est un des plus convenables à cette maladie , mais qu'il peut être nuisible , lorsque la maladie est ancienne , lorsque le spasme est trop violent , & qu'on a lieu de croire que les intestins sont dépouillés de la mucoité qui les enduit ; c'est dans ces derniers cas que l'auteur préfère l'ipécacuanha au tartre émétique , en faisant boire , avant que le vomissement survienne , d'une infusion tiède de camomille. Il proscriit les purgatifs drastiques , & veut qu'on s'en tienne aux écoprotiques. Il pense , avec la Faculté de Louvain , qu'il vaut mieux s'abstenir du sené , que d'en faire usage , & qu'il faut se défier de la rhubarbe , dont *Sydenham* faisoit un grand usage. Les sueurs lui paroissent utiles , pourvu qu'on les excite par des moyens qui relâchent & ouvrent les pores.

de la peau , sans trop augmenter le mouvement des humeurs. Par la même raison l'excrétion des urines peut être avantageuse ; les fomentations sur la ventre ont réussi à plusieurs médecins ; d'autres ont proposé l'application des caustiques sur cette partie.

Nous ne suivrons point l'auteur dans la longue énumération qu'il fait des divers antidotes qui ont été donnés avec plus ou moins d'avantage dans la dysenterie ; mais le lecteur ne peut manquer de la lire dans l'ouvrage , avec autant d'intérêt que de fruit.

Médecine simplifiée , ou Manuel de médecine & de chirurgie pratique : ouvrage généralement utile , particulièrement aux gens de lettres , à MM. les curés , aux habitans de la campagne , aux marins & autres voyageurs , pour prévenir la plus part des maladies , & pour s'en guérir soi-même ; par J. J. DEFRENNE , docteur ès arts & en médecine , ancien assesseur du collège des médecins de Bruxelles :

Amicus Aristoteles , amicus Plato , sed magis amica veritas.

A Amsterdam , 1783 , de 214 pag.

8. Le projet de M. J. J. Defrenne , est de tâcher , par une méthode simple & aisée , de rendre médecins & chirurgiens des gens qui n'ont aucune connoissance de la médecine ni de la chirurgie ; de les mettre en état de prévenir & de guérir sû-

rement la plupart des maladies, & cela par le régime aidé de quelques remèdes efficaces, sans qu'ils soient obligés DE PRENDRE RECOURS aux gens de l'art. (Préface, page v & vj.)

Voilà un beau projet; mais comment M. Defrenne l'exécutera-t-il? Avec trois remèdes de sa composition, savoir, une teinture martiale, un extrait digestif, & une pommade générale.

Il ne fait point mystère de la teinture martiale; mais il déclare expressément qu'il s'est réservé la composition de l'extrait digestif, & de la pommade générale.

Notre docteur donne l'extrait digestif, pour un remède absolument nouveau, dont les effets, (ajoute-t-il), étoient inconnus. Nous convenons qu'il seroit très-singulier qu'on connût les effets d'un remède qui n'existoit pas; & continuant de s'extasier sur cet arcane admirable, il dit encore, qu'on ne s'en est jamais servi. Autant vaudroit que M. Defrenne nous fit observer qu'avant qu'il fût né, il ne vivoit pas.

Quant à la pommade générale, il lui donne ce nom, parce qu'elle joue un très-grand rôle dans les maladies chirurgicales, & que c'en est pour ainsi dire le remède universel.

Aussi, tout fier de ces heureuses découvertes, il dit du ton le plus sérieux: Voici un petit nombre de médicamens, pour un si grand nombre de maladies internes, dont on pourra faire usage & tirer parti sans aucune connoissance préalable de la médecine & de la chirurgie, (pag. 53.)

Parcourons un moment, avec M. Defrenne (qui s'érige en réformateur de la médecine pratique,) les maux où il faut employer sa merveilleuse pommade générale.

On guérit, (dit-il, *pag.* 92,) les rhumatismes & les douleurs rhumatisques, la sciatique, les maux de reins avec l'eau digestive; mais il faut appliquer sur la partie affectée un emplâtre fait avec la *pommade générale*. On traite de même la jaunisse, *ibid.*; la nouûre des enfans, les croûtes laiteuses, *pag.* 94; le ventre gros ou dur, les vers, *pag.* 97; les dartres, la gale, *pag.* 98 & 100.

Quoiqu'avec le même régime, à-peu-près, il s'engage, *pag.* 104, de guérir tous les gouteux, en les traitant pendant deux ans; on peut hardiment soupçonner qu'il n'est pas sûr de son fait; car il attend pour en dire plus, *des expériences encore plus décisives* que celles qu'il prétend avoir. Toutes les coliques, sans distinction, (dit ce grand médecin, *pag.* 129,) la spasmodique ou convulsive, la flatueuse, la bilieuse, celle de Poitou, &c. . . . cèdent à l'efficacité de son *extraît digestif*, qui est encore excellent dans la convalescence.

Veut-on guérir les descentes d'intestin, même avec étranglement, (*pag.* 133 & 134,) prenez de l'eau digestive; l'apoplexie & le mal-caduc, (*pag.* 138,) prenez de l'eau digestive; le *cholera-morbus*, (*p.* 144,) prenez de l'eau digestive.

Le chef-d'œuvre de M. *Defrenne*, & celui de sa nouvelle méthode est le traitement de la petite-vérole; l'opération essentielle consiste à appliquer la *pommade générale* sur toute la surface du corps, (*pag.* 154) Cette application seule, (ajoute-t-il *en note*,) quelque grande que soit la maladie, suffit presque toujours pour en réprimer la fureur.

On se doute bien que M. le docteur *Defrenne* fait commerce de son *extraît digestif*, &

de sa *pommade* générale. Il avertit pourtant qu'il se déterminera quelque jour à rendre publique leur composition ; mais il n'est pas encore temps que l'humanité profite de ses deux trefors ; il n'en a pas encore assez vendu, pour faire le sacrifice de cette mine précieuse. Comme il rappelle que M. *Daran*, après avoir tenue secrète, pendant cinquante ans, la composition de ses bougies, voulut qu'elle fût enfin connue, M. *Defrenne* veut, sans doute, donner à entendre que quand il aura fait fructifier entre ses mains ces deux puissans remèdes, il les léguera à la postérité.

On ne sauroit mieux comparer ce moderne réformateur de la médecine, qu'au sieur *Mollenier* qui débute à Paris son dépuratif du sang.

Quoi qu'il en soit, M. *Defrenne* a fait une addition à sa *médecine simplifiée* ; elle a pour titre : *Observations qui prouvent démonstrativement l'efficacité & l'excellence de la nouvelle méthode de traiter la petite-vérole*. In-12, de 46 pages.

Nous n'en dirons rien.

L'empirisme dévoilé, ou Réfutation des principes théoriques & pratiques d'un ouvrage qui a pour titre : Médecine simplifiée, ou Manuel de médecine & de chirurgie pratique, par J. J. DEFRENNE, &c. .. suivie de l'analyse chimique des remèdes proposés par le docteur, tant pour les maladies aiguës ou chroniques en général, que pour la petite-vérole en particulier ; par P. J. B. PRÉVINAIRE, licencié en médecine.

Tu meliora paris, victrix medicina... LOCKE.

A Amsterdam, chez Changuion; & se trouve à Bruxelles, chez E. Flon, imprimeur-libraire, rue des Fripiers, 1783, In-12 de 316 pag.

9. Rien de plus louable que le motif qui a fait entreprendre à M. *Prévinaire*, la réfutation du monstrueux ouvrage de M. *Defrenne*. Il vouloit prémunir le public contre les dangers d'une pratique absurde, & poursuivre un charlatanisme honteux, auquel se livre sans pudeur un homme revêtu de la qualité de médecin. Il nous semble cependant que M. *Prévinaire* s'est trop appesanti sur un ouvrage qui porte par-tout l'empreinte de l'ignorance, de l'infidélité, de la déraison, de la basse jalousie, du vil & grossier intérêt; il nous semble encore que le ton qui règne dans cette réfutation nuit à la réfutation même.

Au reste, par l'analyse que M. *de Roover*, apothicaire de Bruxelles, a faite de l'extrait digestif du docteur *Defrenne*, il résulte que c'est un caustique mordant, puisqu'il a pour base un alkali végétal phlogistique. Quant à la pommade générale, connue depuis longtemps sous un autre nom, quoique le sieur *Defrenne* l'annonce comme un spécifique de son invention, c'est une composition de sain-doux, de cire, de saturation de plomb avec l'acide végétal, assez bien combinés & caractérisés pour être regardés comme un sucre de saturne; c'est-à-dire, une saturation parfaite de litharge avec le vinaigre, que nous appellons communément *extrait de Saturne*, ou de *Goulard*.



Medicinisch - chirurgische beobachtungen, &c. C'est-à-dire, *Observations de médecine & de chirurgie, avec des remarques*; par M. CHRÉTIEN-LOUIS MURSINNA, chirurgien-major du régiment de Stwofinsky, deuxième Recueil. In-8° de 184 pag. A Berlin, chez Homburg, 1783.

10. Il n'y eut peut-être jamais d'épidémie plus universellement répandue, ni mieux observée que le rhume du nord, ou l'*influenza* qui régna pendant l'été de 1782. L'auteur consacre à cette maladie la première place dans ce volume, & il nous apprend qu'en Westphalie, ce rhume étoit assez régulièrement inflammatoire, & exigeoit un traitement antiphlogistique dans toutes les formes.

Le second article concerne un charbon malin. Cette tumeur avoit son siège à l'hypocondre droit, à environ un pouce au dessus de l'os iléum : elle n'étoit d'abord que de la grosseur d'un tête d'épingle, douloureuse, enflammée, entourée d'un cercle blanc ; mais elle fit bientôt des progrès très-rapides : il se forma dans son milieu plusieurs ouvertures, qu'on dilata sans qu'il en sortit une seule goutte de pus. Il survint alors une fièvre assez violente, la tumeur devint couleur de châtaigne, dure comme une pierre, de l'étendue d'un écu, rouge tout autour, tendue & douloureuse ; son milieu étoit percé de plusieurs trous blancs, qui ne fournissoient pas une seule goutte d'humidité. Le malade absolument exténué, avoit la

langue jaune, gonflée, l'haleine de la plus grande puanteur; l'appétit & le sommeil étoient perdus, des douleurs atroces se faisoient sentir dans tout le côté droit; le pouls étoit petit, inégal, fréquent, l'urine abondante, blanche, limpide. On donna au malade un cathartique, qui amena quelques selles fétides, & procura un soulagement considérable, mais momentané, & sans empêcher le charbon de s'étendre avec vitesse.

Il augmenta ainsi tous les jours de volume en même temps qu'il devint noir & gangrené: il occupoit presque tout le côté droit, son milieu de la largeur d'une assiette, étoit d'un brun foncé, extrêmement douloureux, dur & percé de plusieurs ouvertures. L'usage des minoratifs procura constamment quelque soulagement, sans toutefois attaquer la cause du mal. Il fallut en venir à l'opération.

L'observateur fendit la tumeur de haut en bas dans toute son étendue, en enfonçant le bistouri d'un pouce & demi. Comme cette incision ne donnoit issue à aucun liquide, ni ne conduisoit à aucune cavité, M. *Murfinna* la poussa d'un pouce & demi plus avant: alors il en jaillit une grande quantité de pus tenu, & de sanie brunâtre; il fit ensuite plusieurs incisions parallèles à la première, & les faisoit toutes pénétrer jusqu'au tissu cellulaire. Dès cet instant les douleurs diminuèrent.

La nuit suivante & le lendemain, il s'en écoula abondamment un ichor âcre; tout ce qui étoit gangrené se détachoit peu à peu, les accidens se dissipoient également, & la guérison n'essuya plus d'obstacle extraordinaire.

M. *Murfinna* croit que cette tumeur devoit son origine à une humeur arthritique, & fonde

son opinion sur une autre observation , dont le sujet est un homme attaqué d'*angina pectoris*. qui fut débarrassé de sa maladie aussitôt qu'une pareille tumeur se fut formée.

On lit 3^o des détails sur une éruption cutanée très-opiniâtre , survenue à un enfant. Elle avoit commencé quatre mois après sa naissance , & ayant toujours fait des progrès , elle occupoit à l'âge de huit ans tout le tronc , couvroit entièrement la partie chevelue de la tête , ainsi que toute la face : celle-ci étoit fort enflée , & tellement chargée d'une croûte d'un brun foncé , qui répandoit constamment une sanie corrosive , qu'on n'y distinguoit plus que les yeux & les lèvres : les endroits débarrassés de cette escarre , étoient douloureux & humides jusqu'à ce qu'il se fût formé une nouvelle croûte. La tête depuis le front jusqu'à la nuque étoit couverte d'une écorce dure , blanche , cornée , qui dans certains endroits avoit six lignes d'épaisseur sans être douloureuse ni fétide. Le reste du corps , à l'exception de la plante des pieds , étoit couvert d'une escarre qui causoit une démangeaison excessive , sans toutefois fournir beaucoup d'humidité.

A cette maladie cutanée près , l'enfant ne se plaignoit de rien , il mangeoit , buvoit , digéroit à merveille ; ses forces étoient en bon état , & les évacuations , tant par les selles que par les urines , n'étoient nullement dérangées , ce qui détermina l'auteur à regarder ce vice comme purement local. Il ordonna en conséquence , de sept jours en sept jours , un cathartique composé de jalap & de calomel ; & pendant l'intervalle des purgations , une poudre composée de calomel , de soufre doré d'an-

timoine & de camphre, dont le malade prenoit une dose tous les soirs. Il fit préparer pour l'usage externe, un liniment composé d'un gros de camphre, de trois onces d'essence de myrrhe, d'un gros d'extrait de saturne & de quatre onces de miel rosat. On trempoit dans ce liniment un pinceau, & après avoir coupé les cheveux du malade, on en frottoit toutes les deux heures la tête & le visage: au bout de quinze jours cette éruption ayant diminué, & les croûtes du visage étant tombées, il en fit oindre les mains & les pieds. Cependant, comme les places nettoyées suintoient encore & causoient une forte démangeaison, M. *Murfinna* fit humecter le visage d'heure en heure avec une eau végéto-minérale très-légère, en même temps qu'on l'oignit, soir & matin, avec un onguent composé de parties égales d'opium, de sel ammoniac, de sucre blanc, & de cérat de Saturne de Goulard. Une salivation qui survenoit lors de l'usage de ces remèdes n'eut absolument point de suites.

Au bout de deux mois, l'éruption étoit presque entièrement séchée; mais, comme la démangeaison incommodoit encore beaucoup, M. M. *** eut recours au sédiment que dépose l'eau de Goulard; ce qui la fit cesser. La guérison fut terminée en quatre mois.

L'histoire de deux opérations de cataractes tient la quatrième place. Une femme âgée avoit perdu quelques années auparavant l'œil droit à la suite de douleurs affreuses. Le gauche obscurci par une cataracte, étoit très-enfoncé: cependant, quoique l'opérateur, pour faire l'extraction, ne pût pratiquer qu'une très-petite ouverture, le cristallin sortit sans difficulté.

Il survint néanmoins des douleurs atroces & une inflammation violente, qui privèrent la malade du succès de cette opération.

Le second sujet étoit un soldat de trente ans, d'une constitution foible & délicate, qui avoit extrêmement souffert de douleurs violentes & répétées dans les yeux. On lui avoit abaissé sans succès une cataracte à l'œil gauche; &, malgré cette circonstance défavorable, l'auteur entreprit l'extraction, & réussit parfaitement, bien que quelques accidens survenus durant le traitement eussent causé des inquiétudes; car le quatrième jour le malade se plaignoit de chaleurs excessives dans l'intérieur de l'œil; & lorsque M. M. *** eut levé l'appareil, il trouva une grande quantité de matière blanche & aqueuse, qui n'avoit pu s'écouler à travers les paupières collées ensemble. Le sixième jour, il y eut des douleurs de tête excessives, avec fièvre & larmolement âcre & abondant; la cornée étoit trouble, & la conjonctive d'un rouge écarlate. Comme le malade avoit la peau très-aride, l'auteur lui fit d'abord prendre un minoratif, & lui ordonna ensuite les bains & le quinquina uni à l'acide vitriolique; enfin il lui appliqua des emplâtres vésicatoires. Ce traitement eut le succès désiré; les accidens se dissipèrent peu à peu, & le malade recouvra la jouissance de son œil.

L'article suivant est une observation sur un carpe tout fracassé. Le blessé étoit un vieillard de soixante-dix ans, fort exténué. L'avant-bras, depuis le bout des doigts jusque au-dessus de l'articulation du coude, étoit gangrené; il y avoit au bras, extraordinairement tuméfié, plusieurs phlyctènes & des taches noires & livides :

tous les os du carpe étoient brisés. L'observateur fit aussitôt des incisions depuis l'épaule jusqu'aux doigts; il fit envelopper le membre entier avec des fomentations vineuses, & prescrivit à l'intérieur le quinquina avec le vin du Rhin: il remplit les incisions d'une poudre composée de quinquina, de sel ammoniac & de camphre. Le malade ne tarda pas à reprendre des forces; les plaies commencèrent à suppurer, l'avant-bras se détacha de l'articulation; & à l'humérus, tout ce qui étoit mort se sépara du vif. Il n'y avoit que les condyles de l'humérus qui s'opposassent à la cicatrisation: on les scia des deux côtés: on y appliqua à différentes fois le trépan perforatif: on les pansa avec des remèdes cathététiques & spiritueux, sans obtenir d'exfoliation; à la fin ils se recouvrirent de chairs.

A peine cette plaie fut-elle fermée, qu'il se forma au pied une tumeur douloureuse, qui tomba en mortification au bout de vingt-quatre heures. Les mêmes remèdes qui avoient si bien réussi au bras, échouèrent ici; mais en donnant l'opium, à la dose de huit grains par jour, toutes les parties gangreneuses se détachèrent, & la guérison s'opéra promptement. L'opérateur observe que bien que le tibia eût été dépouillé & qu'il fût d'une couleur jaune, que l'os eût été ruginé & pansé avec des médicamens âcres, l'exfoliation cependant n'a pas eu lieu, & qu'au contraire l'os a repris sa couleur naturelle, & s'est recouvert de chairs. D'où il conclut que la dénudation seule n'est pas une cause suffisante pour léser l'os au point de rendre l'exfoliation nécessaire: qu'il faut pour cela que la substance de l'os soit affectée au point

de souffrir une altération essentielle dans son organisation.

*Dissertationes medicæ selectæ Tubingen-
ses, oculi humani affectus, &c. Dissertations médicales choisies de Tubinge, volume II, contenant les affections de l'œil, considérées en médecine & en chirurgie; nouvelle édition, publiée par les soins de M. CHRISTIAN-FRED. REUSS, professeur public de médecine dans l'université de Tubinge, membre de diverses Académies & Sociétés célèbres. A Tubinge, chez Cotta; à Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris, chez Didot le jeune. In-8° de 392 pages. Prix broché 6 liv.*

II. Ce second volume n'est pas moins intéressant que le premier. Je vais présenter l'énumération des pièces qu'il contient. *Mauchart* en est entièrement l'auteur.

I. *De l'hydrophthalmie, ou de l'hydropisie de l'œil.* Après de grands détails sur l'anatomie de l'œil, l'auteur expose les signes de l'hydropisie de cet organe, nommée par les Grecs *hydrophthalmie*. Il donne les signes qui la distinguent de l'anasarque des paupières & de quelques autres affections analogues, & indique les moyens curatifs

II. *De la mydriase, ou de la dilatation contre nature de la prunelle.* La maladie qui fait le sujet

de cette dissertation, est fort rare & assez peu décrite dans les auteurs modernes, quoique notre oculiste expérimenté l'ait observée plusieurs fois. Entre autres choses intéressantes, les anatomistes liront avec plaisir ce que *Mauchart* dit des fibres musculaires & circulaires de la pupille. Il prétend les avoir vues & les avoir démontrées à ses disciples. Il les décrit, & montre comment il faut s'y prendre pour les appercevoir. Le baron de *Haller* n'a jamais pu y parvenir, même avec l'aide du microscope.

III. *De la phthisie & de la synchrèse, ou du rétrécissement contre-nature & de la concrétion de la pupille.* Cette maladie n'est pas moins rare que la *mydriase*, dont elle est l'opposé. On en trouve ici plusieurs exemples. *Mauchart* a vu la pupille si rétrécie, qu'elle égaloit à peine la grosseur d'une tête d'épingle. Pour faire l'ouverture de la pupille, il se sert d'une aiguille plane à pointe arrondie.

IV. *De la synéchie, ou de l'adhérence contre-nature de la cornée avec l'iris.* La *synéchie*, selon *Mauchart*, est la concrétion & la cohésion contre-nature, ou de la partie antérieure de l'uvée, que l'on nomme *iris*, ou du *cristallin*, avec la surface interne de la cornée; d'où il arrive que la chambre antérieure de l'œil se rétrécit, ou même s'efface entièrement, que la pupille ordinairement est tirillée, perd par-là le mouvement réciproque de contraction & de dilatation; que la vue enfin est plus ou moins diminuée & viciée. Cette maladie, dont on trouve dans cette dissertation l'histoire complète, est très-difficile à guérir. *Mauchart* indique les ressources de l'art contre ce mal.

V. *Des vésicules & des pustules des tuniques de l'œil, la conjonctive & la cornée.* Leurs espèces, leurs différences, leurs phénomènes, sont exposés d'après les principes de la pathologie & de la thérapeutique.

VI. *Du staphylôme, affection de l'œil difficile à guérir.* Le staphylôme, que *Maitre-Jean*, oculiste François du commencement de ce siècle, appelloit *raisinière*, est assez connu des auteurs anciens & modernes; mais leurs opinions ne sont pas les mêmes sur ce mal. *Mauchart* tâche de les concilier. Le staphylôme, dit-il, est une tumeur molle, membraneuse, s'élevant au dehors, soit dans la cornée, soit dans la sclérotique; elle doit son origine à l'élévation, à la protrusion & à la distension de ces tuniques atténuées contre-nature, par l'humeur aqueuse seule, ou en même temps par celle de l'uvée; d'autres fois elle est produite par la perforation complète de ces mêmes tuniques, & à travers desquelles l'uvée s'échappe. Cette tumeur varie par la grandeur, la figure, la couleur, le nombre, les symptômes; elle vicie & détruit de plusieurs manières la cornée, le globe de l'œil, & la vue même. Quant à la méthode curative, le professeur de Tubinge préfère celle de *Woolhouse* à toutes les autres.

VII. *Des yeux artificiels, de l'ecbléphare & de l'hypobléphare.* L'ecbléphare est l'œil artificiel que l'on met sur les paupières en dehors; l'hypobléphare est celui que l'on met en dessous à l'ouverture de l'orbite. Après un préambule sur l'excellence de la vision, *Mauchart* décrit la forme, la matière & les autres qualités des yeux factices; il fait voir leurs utilités & leurs défauts.

VIII. *Des tumeurs cystiques des paupières, & la description d'une grande tumeur stéatomatoc-squirrheuse, extirpée heureusement de la paupière supérieure & de l'orbite.*

On trouve dans cette dissertation l'histoire complète des tumeurs cystiques des paupières. On y lit avec intérêt une observation rare & unique.

IX. *De l'examen anatomico-physiologique de la tunique de l'œil, appelée la cornée.* Les anatomistes & les physiologistes seront également satisfaits de cet opuscule.

X. *Discours public, prononcé en quittant le rectorat de l'université de Tubinge, à l'honneur de TAYLOR, oculiste Anglois.* Ce discours académique termine ce second volume; Mauchart y donne de justes éloges au célèbre chevalier, oculiste Britannique, qui étoit assurément très-habile dans son art, mais auquel on peut reprocher d'avoir trop souvent séduit par de trop belles promesses. Je l'ai connu particulièrement; je puis assurer que le chevalier Taylor, à beaucoup de savoir, joignoit beaucoup de jactance & de charlatanisme.

Mémoires & Observations sur un nouveau moyen de prévenir & éviter l'aveuglement, qui a pour cause la cataracte; par M. MARCHAN, oculiste de la ville de Nîmes, maître en chirurgie, & ancien chirurgien de l'hôpital royal & militaire de Rochefort, in-8° de 24 p. 1784. A Nîmes, de l'imprimerie de

Pierre Beaume ; à Paris, chez Didot le jeune. *Prix broch. 1 liv.*

12. L'auteur de cette brochure a imaginé un remède dont l'effet est si prompt, dit il, qu'au bout de trois ou quatre minutes, il augmente les perceptions visuelles d'une manière très-sensible, particulièrement à ceux qui sont atteints de cataracte naissante, ou dans certains vices de la cornée transparente, comme dans l'albugo, le leucome ou l'onyx, situés vis-à-vis de la pupille..... Après en avoir reconnu les heureux effets dans les cas mentionnés, il étendit son usage à d'autres maladies des yeux plus graves, comme aux chémosis violens, aux chutes, ou hernies de l'iris & de l'uvée, lesquelles avoient pour cause prochaine des ulcères sordides & rongeurs sur la cornée transparente, même à des ouvertures faites avec des instrumens à gus & tranchans. Il a vu ce remède faire rentrer les parties dans leur situation naturelle, accélérer la cicatrisation des ulcères, & faire recouvrer un sens qui ne donnoit aucun espoir de guérison par tous les moyens connus.

A la suite de quelques réflexions déjà faites sur la structure du cristallin, sur la cataracte, ses différences, les causes, ses signes, ses principaux symptômes, la cure palliative & radicale ; il rapporte les observations qui constatent les effets qu'a produits ce nouveau secours dans différentes maladies des yeux, & particulièrement dans les cataractes naissantes & formées.

Il finit par dire que son remède prépare à l'opération de la cataracte, détruit les adhérences que le cristallin, devenu opaque, contracte avec ses parties voisines, tels que l'uvée,

le procez ciliaire & les tuniques du corps vitré ; & il conclut par donner une liste des personnes qu'il a opérées après leur avoir fait user de son remède , dont il se réserve la connoissance : c'est-à-dire que le livret de M. *Marchan* ressemble à l'affiche d'un charlatan.

Geschichte eines nach einem kunstmæssig unterbundenen schlagaderscropfs abgestorbenen und ohne messer abgesetzten oberarms, &c. C'est-à-dire, *Histoire d'un humérus gangrené, à la suite de l'opération d'un anévrysme faite selon les règles de l'art, & amputé sans le secours du tranchant, soumise au jugement des gens de l'art ; par M. JOACHIN WRABETZ, maître ès arts & en chirurgie, chirurgien du corps de S. A. C. l'évêque de Spire, in-8º de 22 pag. A Freyburg, 1784.*

13. Substituer pour l'amputation des membres la ligature au tranchant ! Cette idée est du moins nouvelle. L'auteur l'a mise en pratique à différentes reprises, & avec succès, pour des doigts, des orteils, des mains & des pieds gelés ou meurtris ; il l'a enfin suivie dans l'amputation d'un humérus. Il est inutile de donner ici l'historique de la maladie qui a déterminé cette opération : rapportons simplement la description du procédé de M. *Wrabetz*.

Il a fait tirer le plus qu'il a été possible en haut vers la partie saine, les tégumens de l'humérus ; il a ensuite lié à quatre travers de doigt,

au dessus du coude, un cordonnet trempé préalablement pendant douze heures dans un mélange d'esprit de térébenthine, de feuilles de tabac, de semences de rhue, de mouches cantharides & de camphre : il a serré ce lien au moyen d'un tourniquet, & a humecté le bras au dessus de la ligature avec ce mélange : il a appliqué une sorte de compresse sur le trajet de l'artère, afin de gêner, ou même intercepter l'abord du sang ; il a fait serrer de temps à autre la ligature, & a répandu dans l'enfoncement qu'elle a causé une poudre composée de quinquina, de myrrhe, de camphre & d'alun. Au bout de quatre jours, toutes les parties molles ont été coupées jusqu'à l'os, sans qu'il soit survenu la moindre hémorrhagie : alors l'auteur a scié l'os. Le moignon a été recouvert & bien cicatrisé avant la fin de la cinquième semaine.

Modern improvements in the practice of surgery : *Des corrections nouvelles faites dans l'art de la chirurgie ; par HENRI MANNING, docteur en médecine. A Londres, 1780. In-8° de 423 pag.*

14. Ce titre promet beaucoup ; il ne doit point en imposer. L'auteur de l'ouvrage se contente de copier les écrivains de sa nation. Il traite, il est vrai, de toutes les maladies chirurgicales, & des moyens de curation qui leur conviennent ; mais il ne présente rien qui ne soit connu de toute l'Europe. C'est assez pour nous de l'avoir annoncé.



Médecine des animaux domestiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des vaches, des brebis, des cochons, de la volaille, des oiseaux de fauconnerie, des petits oiseaux, &c. &c; par M. BUCHOZ, auteur de différens ouvrages économiques; seconde édition, augmentée. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte cochère au dessus du collège d'Harcourt. 1785, avec approbation & privilège du Roi; un volume in-12 de 364 pages, & sept pour le titre, la préface, la table & la liste des ouvrages économiques de l'Auteur. Prix broché 2 liv.

15. Deux écrivains, dont les noms seront inscrits dans les fastes littéraires de l'art vétérinaire & de l'économie rustique, se sont montrés dans ce siècle, avec la prétention de l'instruire; Liger au commencement, & M. Buchoz de nos jours. Mais le premier est bien pauvre en comparaison du second. Le nombre des productions de celui-ci est presque effrayant, & capable de décourager le bibliographe le plus exercé & le plus patient: cependant le parallèle entre eux est frappant. Tous deux compilateurs, jamais originaux, ils se sont l'un & l'autre approprié ce qui avoit été écrit avant eux sur les objets qu'ils traitoient; ils se sont cent

fois reproduits sous toutes sortes de formes, & leurs ouvrages ont eu plusieurs éditions. Mais ces deux écrivains ont-ils contribué à l'avancement & aux progrès de l'art ? Une partie des écrits du premier est presque généralement oubliée aujourd'hui, & lui-même l'est de quelques bibliographes (a). Quel sera le sort de ceux du second ? Bien que quelques-uns paroissent déjà tomber dans le discrédit, n'anticipons point ici sur le jugement que la postérité doit en porter. Contentons-nous par cette notice de la mettre à même d'apprécier la *Médecine des animaux domestiques*, dont nous annonçons une seconde édition.

M. Buc'hoz imprimoit en 1778, dans la préface du *Traité économique & physique du gros & menu bétail*, que la *Médecine des animaux domestiques* étoit sous presse. En 1780, il annonçoit qu'elle alloit suivre le *Traité de l'éducation des animaux qui servent d'amusement à l'homme*, qu'il venoit de publier. En 1781, à la préface de l'*Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, &c.* il disoit y travailler. En 1782, dans un catalogue de ses ouvrages in-8°, daté du 20 mars, il en proposoit la souscription au prix de 3 liv. on payoit d'avance comme il est d'usage, & il n'étoit question que d'un volume. Il parut dans

(a) MM. Vitet, Amoureux & Gottlieb Henzen, dans leurs Bibliographies vétérinaires, en citant la *Connoissance parfaite des chevaux*, imprimée en 1712, 1730 & 1741, ne disent point quel en est l'auteur ou le rédacteur. C'est Liger : on peut s'en convaincre, non-seulement dans Moréri, mais, ce qui vaut mieux encore, dans le privilège du Roi, qui se trouve à la première édition de cet ouvrage.

le courant de septembre suivant 1782, quoiqu'il porte la date de 1783, in-12 de 359 pag. & sept pour les titres, la préface & la table; il coûtoit 1 liv. 16 s. broché. On y trouve, rangées successivement, des formules ou recettes contre les différentes maladies des chevaux, des bœufs & des vaches, des moutons, brebis & chèvres, des cochons & des oiseaux domestiques. La partie typographique en est mal soignée, les fautes dans les noms propres des maladies & des remèdes, y sont fréquentes; il y a en outre plusieurs cartons. On a supprimé dans le carton placé à la page 357, quelques recettes relatives aux abeilles qui reparoîtront vraisemblablement ailleurs. L'ordre des numéros des formules n'est pas exact; il en contient 555, & la dernière est numérotée 551, &c. Toutes ces raisons engagèrent l'auteur à annoncer un second volume, dans un avis imprimé au revers du titre formé par un carton, & dans lequel on lisoit.... *La Table raisonnée ne se trouvera qu'au second volume qui paroîtra l'année prochaine, & dont on fera présent aux souscripteurs, quoiqu'ils ne se soient inscrits que pour ce premier volume.* Mais, par une restriction prudente, il annonçoit tout de suite que la souscription étoit fermée; les avantages qu'elle procuroit étoient trop sensibles pour qu'on ne se soit pas hâté de la remplir. M. Buc'hoz, en auteur vraiment économiste, ne fit point paroître ce second volume l'année suivante; il se borna à vendre le premier, & on nous a assuré qu'il en avoit débité dix-huit cents exemplaires. Cette édition épuisée, c'étoit le cas de tenir sa promesse à ses souscripteurs, mais il fit seulement réimprimer ce premier

volume, & il reparut dans le courant d'octobre 1784, malgré la date anticipée de 1785. Dans un Prospectus de ses ouvrages pour cette année, M. Buc'hoz s'exprime ainsi relativement à cette réimpression. « *Un pareil ouvrage est d'une grande utilité, aussi a-t-on été obligé d'en donner une nouvelle édition dont on fera part, gratis, à ceux qui ont souscrit pour la première, à cause des additions qui s'y trouvent, & qui leur tiendra lieu du second volume que l'auteur leur avoit promis par pure générosité, n'y étant nullement engagé par les conditions de sa souscription* ». Du reste, le titre des pages, qui, dans la première édition porte, *Recueil de secrets concernant l'art vétérinaire*, est dans la seconde le même que celui de l'ouvrage, & les additions qui doivent tenir lieu d'un second volume aux souscripteurs, forment un supplément de cinq pages, qui ne contient que deux numéros. Le premier, (556) copié de la *Bibliothèque physico-économique* de 1782, pag. 290, présente un *qui-pro-quo* singulier, & d'après lequel on peut juger de l'attention que l'on a eue dans la rédaction de cet ouvrage. L'original prescrit, pour les tranchées des chevaux, du lait bouilli, dans lequel on jette de la *sarriette* brûlée & pulvérisée; le copiste y a substitué la *savatte*. L'erreur ne tire point à conséquence. Le second, (557) intitulé *Observations sur le claveau, ou picote des moutons*, par M. THOREL, médecin vétérinaire à Lodève, est le meilleur de tout l'ouvrage, & on desireroit y en trouver plus souvent de semblables. Au surplus, les fautes que nous avons reprochées à la première édition ne sont pas corrigées dans celle-ci, & M. Buc'hoz renvoie la publication du second volume, lorsqu'il aura

acquis les matériaux nécessaires. Mais terminons cette discussion historique, & passons à l'ouvrage même.

Il parut en 1769, chez *Durand*, libraire, rue S. Jacques à Paris, un ouvrage de M. *Buc'hoz* en quatre vol. in-12, intitulé *les Secrets de la nature & de l'art développés pour les alimens, la médecine, l'art vétérinaire, & les arts ou métiers*. Le tome 1^{er}, tout entier consacré à l'art vétérinaire, est de 499 pages, & renferme 614 numéros, à chacun desquels il y a une recette pour telle ou telle maladie des animaux, & quelques-unes pour toutes. Elles sont rangées sans ordre, & telles qu'elles se présentoient à la lecture des auteurs qu'on copioit indistinctement & sans choix. On connoît le mérite de tous ces Recueils sans principes, propres à former des empiriques, & dans lesquels il se trouve à peine quelques formules d'une efficacité reconnue entre les mains de ceux qui savent distinguer les cas où elles sont indiquées; aussi l'auteur, qui n'ignoroit point ces vérités, disoit, pag. 479: « *Nous examinerons à la suite, dans le supplément que nous nous proposons de donner sur ce volume, la plus part des remèdes domestiques dont nous venons de prescrire les formules; nous ferons voir comment ils aïssent, & les cas dans lesquels il faut les employer; nous expliquerons pareillement les maladies des bestiaux pour lesquelles ils sont indiqués.* » M. *Buc'hoz* a tant écrit, que nous ne serions pas étonnés que ce supplément ait paru sans que nous en ayons eu connoissance; mais nous espérons que la *Médecine des animaux domestiques*, publiée treize ans après, nous en tiendrait lieu; & cette espérance étoit fondée sur la lecture des annon-

ces multipliées & de la préface de cet ouvrage, dans lesquelles l'auteur dit : « *Les anciens gravoient sur le bronze tous les remèdes qu'ils pouvoient découvrir pour la médecine humaine, & ils avoient négligé la plus part de ceux qui concernoient leurs bestiaux. NOTRE OUVRAGE DEVIENDRA UN VRAI BRONZE où se trouveront gravés tous les remèdes propres aux animaux ; ou plutôt ce sera un répertoire universel de leur médecine.* Nous l'avons ouvert plein de confiance ; nous l'avons parcouru : la vérité nous oblige d'avouer ici que notre espérance a été honteusement déçue. Le titre des pages, *Recueil de secrets, &c.* nous a d'abord rappelé celui du vol. de 1769 ; nous y avons reconnu aussi quelques recettes déjà indiquées dans celui-ci ; alors nous avons confronté attentivement les deux ouvrages ; malgré le dégoût & l'ennui inséparable d'un pareil travail, nous l'avons poussé jusqu'à la fin ; nous avons même fait un tableau comparatif des numéros de l'un avec ceux de l'autre ; & nous pouvons assurer qu'il n'y a pas dans celui que nous annonçons une seule recette qui ne soit copiée mot à mot du troisième volume de 1769. La seule différence entre eux consiste en ce que dans le premier, elles n'affectent aucun ordre, & que dans le second, elles sont rangées suivant celui des animaux auxquels elles appartiennent. Cette découverte nous a fait faire une observation qui n'échappera point à nos lecteurs. Le volume des *secrets de la nature concernant l'art vétérinaire* a, comme nous l'avons dit, 499 pages, & 614 numéros ; celui de la *Médecine des animaux domestiques* n'a que 359 pages de pareil caractère & du même nombre de lignes, & 555 numéros : voilà

déjà 59 numéros formant 140 pages, propres à servir de matériaux à un second volume ; & comme les auteurs que M. *Buc'hoz* a copiés ne sont pas épuisés, que d'ailleurs on ne trouve rien dans le premier pour les maladies des chiens, des chats, des abeilles, des vers à soie, des poissons, &c. il pourra les multiplier à proportion du débit.

Ce n'est donc que la réimpression, ou plutôt l'extrait d'un volume publié depuis quinze ans, connu & apprécié du public, que M. *Buc'hoz* nous a donné en 1782 & 1784, sous un nouveau titre, & avec une préface imposante & trompeuse. Nous croyons que cette astuce littéraire, trop commune de nos jours, mérite d'être dévoilée, & qu'il est inutile de faire connoître plus particulièrement ce prétendu nouvel ouvrage économique.

« Collecteurs qui n'avez jamais pris pour
» guide la raison, le savoir & l'expérience, jus-
» qu'à quand tromperez-vous le public avide
» de s'instruire ? Il n'est donc point de frein
» capable de vous arrêter dans vos courses
» rapides ! Êtes-vous affamés de gloire litté-
» raire ? on vous prodiguera des louanges,
» puisqu'on ne peut obtenir votre congé qu'à
» ce prix : êtes vous pauvre ? prenez un état où
» la récompense attachée à vos travaux ne fasse
» pas rougir la probité : regardez ce laboureur
» infatigable : chéri de ceux qui connoissent son
» ardeur pour le travail, il a la douce satisfa-
» ction de s'être rendu utile à la société. Pen-
» sez-vous que vos services l'emportent sur les
» siens, & que vous méritiez autant de votre
» patrie ? Occupés à transcrire littéralement
» des auteurs dont vous ne connoissez point

» la valeur réelle, vous confondez l'erreur avec
 » la vérité, vous entassez les fables les plus ri-
 » dicules des siècles passés, les pratiques les
 » plus absurdes & les fautes les plus grossières
 » des écrivains modernes ; enfin vous ne vous
 » attachez qu'à décorer cet assemblage informe
 » d'un titre pompeux & d'une préface entiè-
 » rement contradictoire avec l'exécution de
 » l'ouvrage. Jeunes élèves, tenez-vous en garde
 » contre ces séducteurs, ne faites pas usage des
 » remèdes qu'ils prescrivent, sans les avoir
 » éprouvés ; n'oubliez rien pour vous assurer
 » de la vérité & de l'exactitude de leurs obser-
 » vations ; dévoilez tout ce qu'on veut vous
 » cacher, pour l'apprécier suivant son mérite,
 » & ne jugez jamais sur le nom & les qualités
 » de l'auteur. » *M. VITET, Méd. vétér. tom. iij,
 anal. des aut. pag. 267.*

*Recherches sur la nature & les effets du
 méphitisme des fosses d'aisance ; par
 M. HALLÉ, de la Faculté de médecine
 de Paris, de la Société royale de
 médecine : imprimées par ordre du Gou-
 vernement. A Paris, de l'imprimerie de
 Ph. D. Pierres, imprimeur ordinaire
 du Roi, de la police, &c. broch. in-8°
 de 184 pag.*

16. M. Hallé ayant été un des commissaires
 nommés par la Société royale de médecine
 pour l'examen du prétendu antiméphitique de
 M. Janin, en prit occasion de faire des recher-
 ches

ches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance; objet intéressant en général pour la société, & en particulier pour la classe d'hommes qui y sont le plus exposés par la nature de leurs travaux. Quoique l'auteur ait atteint son but, & que son ouvrage présente toutes les notions que l'état de nos connoissances sur cette matière pouvoit fournir, il ne se flatte point de n'avoir rien laissé à dire; mais il croit que ses réflexions aideront à déterminer d'une manière plus précise le plan immense d'observations qui restent à faire.

Comme les expériences faites au sujet de la méthode proposée par M. Janin, sont la base de l'ouvrage de M. Hallé; il l'a divisé en deux parties. La première contient l'histoire de l'antiméphitique, & le détail des expériences faites pour en constater l'utilité. La seconde renferme les réflexions & les recherches que ces expériences lui ont donné lieu de faire, relativement à la nature & aux effets du méphitisme.

Le vinaigre est la substance à laquelle M. Janin donnoit le nom d'antiméphitique; c'est par ce moyen qu'il se proposoit de désinfecter les cabinets d'aisance, de détruire les exhalaisons pernicieuses des fosses dans le temps des vidanges, de purifier les lieux où sont assemblées beaucoup de personnes, de détruire sur le champ la mofette des mines d'exploitation, d'empêcher les effets nuisibles de la vapeur du charbon, de rappeler à la vie les personnes asphyxiées par l'effet du méphitisme; enfin d'arrêter & de prévenir à jamais la contagion pestilentielle & épidémique. L'objet des expériences des commissaires fut de constater si ce prétendu antiméphitique détruiroit l'odeur des

latrines, & s'il arrêtoit le développement des vapeurs dangereuses qui se forment dans les fosses, comme le prétendoit M. *Janin*. Le détail des expériences rapportées par M. *Hallé*, prouve complètement la vanité de cette prétention sur l'un & l'autre point. Le vinaigre n'a fait que masquer dans un endroit très-circonscrit l'odeur des latrines, sans l'empêcher de se répandre au loin, ni de rougir & de noircir les boucles des personnes présentes aux expériences. Quatre des ouvriers employés à la vidange d'une fosse ont été atteints du plomb; & l'un de ces quatre a été asphyxié au point de n'avoir pu être rappelé à la vie. Plusieurs personnes ont éprouvé dans cette occasion les symptômes de la *mitte*. Ainsi, l'antiméphitique de M. *Janin* est d'autant moins sûr, que s'il étoit employé avec profusion, il ne seroit pas même exempt de danger, puisqu'il est démontré par l'observation des chymistes, & par les expériences que M. *Lavoisier* a présentées à l'Académie des sciences, que le vinaigre jeté en abondance sur les gadoues, en dégage par l'effervescence une quantité de gaz crayeux non respirable, & capable de causer des asphyxies, même dans une fosse qui ne seroit pas plombée.

La seconde partie des recherches de M. *Hallé* est digne de l'attention de tous les médecins. L'auteur tâche d'y fixer l'idée qu'on doit se faire du méphitisme, il y expose les différences caractéristiques qui se trouvent entre le plomb & les gaz connus, les caractères distinctifs de la mitte, ainsi que les distinctions qui résultent des symptômes de l'asphyxie. Il détermine les lieux où l'on trouve la mitte & le plomb, l'influence qu'ont sur l'état des fosses le mélange

des matières étrangères, le temps, la nature des matières contenues, la situation des lieux. Il y détaille les moyens de désinfection employés jusqu'à présent dans le travail des vidanges. Enfin, il passe de-là aux secours qu'on donne aux asphyxiés. L'usage, l'expérience aveugle, mais plus sûre quelquefois que tous les raisonnemens, a suggéré aux ouvriers du ventilateur l'idée de joindre les vomitifs aux stimulans. *M. Hallé* pense que si ce dernier moyen est suffisant dans les asphyxies produites par la vapeur du charbon qui ne laisse point de traces durables, comme la cause des asphyxies des vidangeurs, qu'on peut regarder comme un miasme délétère & empoisonné, l'usage des vomitifs est indispensable pour chasser au dehors ce principe malfaisant; & la raison se trouve ici d'accord avec l'expérience; car un soulagement prompt suit l'usage des vomitifs dans les ouvriers asphyxiés. Une précaution nécessaire dans les secours qu'on donne à ces derniers, & qui est inutile dans les autres asphyxies, c'est de ne point se présenter en face de la personne asphyxiée; ce seroit un moyen presque sûr de partager son malheur, comme cela est arrivé plusieurs fois.

M. Hallé termine ses recherches par des réflexions pleines de sagesse. En nous montrant les bornes de nos connoissances sur le méphitisme, il indique les moyens de les reculer, & ses doutes mêmes peuvent conduire à de nouvelles vérités.



Differtatio botanica de nectariis plantarum : *Differtation de botanique sur les nectaires , ou nectares des plantes ; par M. JEAN-CHRISTIAN-GEOFFROI KLIPSTEIN, docteur en médecine & chirurgie. A Jena, chez Fickelscher & Stranckman, 1784. In-4°. de 20 pag.*

17. M. *Klipstein* avertit que, pressé par diverses circonstances, il n'a pu donner tout le temps qu'il auroit voulu à la composition de cet Essai. Voici ce que nous y avons trouvé de plus remarquable.

Le chevalier de *Linné* a dit que le nectare n'étoit pas même connu de nom, avant qu'il l'eût déterminé : cependant *Pontedera* avoit déjà fait une mention particulière de cet organe, sous le nom de *réceptacle*. Il en parle dans plusieurs endroits de ses ouvrages ; & nous croyons que les botanistes nous sauront gré de leur indiquer les deux passages suivans.

Le suc, dit *Pontedera*, est déposé dans un corpuscule, auquel les pétales & les étamines sont attachées, & que nous appellerons dorénavant *réceptacle*, vu qu'il n'a pas encore de nom.... C'est de ce réservoir que les abeilles tirent leur miel, & beaucoup d'insectes leur nourriture.

Et ailleurs, je donne le nom de *réceptacle* à un corps dont la figure varie beaucoup, & auquel sont adhérens les pétales & les étamines ; c'est-là encore où se trouve ordinairement le suc des sommets & des pétales, pour

être communiqué peu à peu de ce réceptacle à l'embryon.

On n'a pas encore de notions exactes sur l'usage des nectares. M. *Klipstein* a fait quelques expériences pour éclaircir ce sujet ; mais tout ce qu'il a pu en conclure , c'est que le nectare n'est point nécessaire à la végétation de la fleur ou de la plante. Il a coupé adroitement tous les nectares de l'ellébore verd , sans blesser les parties de la fructification ; non-seulement la fleur , mais encore toute la plante a continué de croître & de fructifier comme auparavant. Il a détruit aussi les nectares éperonnés de la grande & de la petite capucine , sans que leur végétation ait paru s'arrêter. Il a répété cette expérience sur d'autres espèces d'ellébore , sur la nielle , sur la parnassie , sur l'aconit , &c. & en a toujours obtenu le même résultat.

Pontedera croyoit que la liqueur du nectare s'amassoit autour de l'embryon , qu'elle entretenoit sa flexibilité , qu'elle servoit à le lubrifier pour que toutes ses parties pussent s'étendre plus facilement : que , privé de ce suc , l'embryon se desséchoit par l'air & les rayons du soleil , & périssoit presque toujours. M. *Klipstein* , d'après ses expériences , estime que cette hypothèse n'a pas grands fondemens. Il a enlevé tous les nectares de l'ellébore , les anthères encore fermées , & n'ayant point encore répandu de *pollen* , ou poussière. Privées de ces organes , les fleurs ne s'en sont pas plus mal portées ; elles ont produit des semences parfaites , que ce jeune bôtaniste a semé l'année suivante , & qui lui ont donné des plantes garnies de semences fertiles.

Nous pensons qu'il seroit important de savoir

sur quelles espèces de plante *Pontedera* appuie sa théorie ; car , vraisemblablement il avoit fait quelques expériences. L'usage des nectares est un sujet d'observations vraiment neuf & intéressant. Nous engageons M. *Klipstein* à continuer ses recherches sur cet objet , & à ne point les borner à une seule famille de plantes. Les nectares sont si différens dans chaque famille , qu'on pourroit soupçonner qu'ils n'ont pas un seul & même usage.

Experiments and Observations on a new species of Bark, &c. C'est-à-dire, *Expériences & Observations sur une nouvelle espèce de quinquina, dont on prouve l'efficacité, donné même en très-petites doses, avec une comparaison des vertus du quinquina rouge & du quinquina roulé; par M. RICHARD KENTISH, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez Johnson, 1784.*

18. C'est à M. *Wilson*, apothicaire à Londres, que l'on doit la connoissance des propriétés de cette espèce de quinquina, dont on lit la description dans le soixante-septième volume des *Transactions philosophiques*, sous la dénomination de quinquina Caraïbe. Cette écorce est amère & astringente, à un très-haut degré ; mais elle n'est pas un antiseptique aussi puissant que le quinquina ordinaire. Donnée à la même dose que celui-ci, elle évacue par haut & par bas ; mais, lorsqu'on la prescrit à une dose in-

férieure, elle ne produit que les effets de l'autre : enforté que dans la supposition, que des expériences ultérieures confirment les observations de l'auteur, elle tiendra le milieu entre l'écorce du Péron & la cascarille.

Le docteur *Kentish* rappelle encore dans cette brochure, que le *Cincona officinalis* se trouve au nord de l'équateur dans des pays très-favorablement situés pour l'exportation, de manière qu'il seroit possible de se procurer des envois plus abondans & plus sûrs de cette substance végétale. Le reste de cet opuscule où l'on fait la comparaison du quinquina rouge & du quinquina roulé, ne nous a pas paru satisfaisant.

Pharmacopée des pauvres, ou Formules des médicamens les plus usuels dans le traitement des maladies du peuple, avec l'indication des vertus de ces médicamens, de la manière de les employer, & des maladies auxquelles ils conviennent : ouvrage destiné à servir aux hôpitaux, maisons de charité, & à toutes personnes qui veulent soulager les pauvres ; par M. JADELLOT, professeur de la Faculté de médecine de Nancy, médecin de l'hôpital S. Charles, membre de l'Académie & du collège de médecine de la même ville, associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris. A Nancy, chez Hæner, imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Dizier,

n° 337; & à Paris, chez Didot le jeune, 1784. In-8° de 112 p. Prix br. 1 l. 16 s.

19. Ces formules sont l'ouvrage d'un médecin qui, par son érudition, par ses talens supérieurs, & par son zèle pour le b en public, a depuis long-temps obtenu l'estime de ses confrères & de ses concitoyens. L'ouvrage que nous annonçons ne peut sans doute rien ajouter à sa réputation; ce n'est que par des vues d'utilité publique, que l'auteur a pu être déterminé à le composer.

Mais le soin que l'auteur a eu d'ajouter à la suite des formules l'indication de leurs vertus, la manière de les employer, & les maladies auxquelles elles conviennent, préviendra les erreurs dangereuses que pourroient commettre sans cela les personnes pour qui l'art est étranger.

Pharmacopœa navalis Rossica, &c. Pharmacopée navale Russe, ou Catalogue de tous les médicamens nécessaires aux diverses sortes de vaisseaux, pour un voyage de six mois, revu & approuvé par le collège impérial de médecine, publié par ANDRÉ BACHERACHT, docteur en médecine, conseiller aulique, & médecin ordinaire de la flotte. A Pétersbourg; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig; à Paris, chez Didot le jeune, 1784, in-8° de 60 pag. Prix broch. 1 liv. 4 s.

20. Ce dispensaire naval offre tout à-la-fois

la nature & la quantité des remèdes simples & composés; les instrumens & les choses nécessaires pour l'approvisionnement de chaque navire, relativement aux malades, & des instructions pour placer ces derniers sagement, des indications précises pour les provisions de comestibles, de lits, de vêtemens. Ce Code, très-bien rédigé, a obtenu l'approbation du collège impérial de médecine, & il est ordonné à tous les apothicaires de la marine de s'y conformer. L'auteur l'a dédié à M. le comte de Czernichew, président du collège impérial de l'amirauté.

M. le docteur *Bacheracht* publia en 1780, un Essai en langue Russe, sur les moyens de conserver la santé des gens de mer; cet écrit, qui est spécialement destiné aux Russes, a été reçu avec un accueil distingué par le Gouvernement.

L'article des médicamens composés est peu compliqué, ainsi que les formules.

Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum & compositorum in praxeos adjumentum consideratus, VOLUMEN TERTIUM, autore JO. ANDREA MURRAY, d. equite ord. r. de Wafa, consiliario r. aulæ profeffore medic. & botanic. O. in Acad. r. Gotting. præfecto horti r. botan. societatum scientiarum Gottingens. Stockholm. Upsal. Gothenb. & Lundens. medicarum Parisiens. Nancei & Hafn. atque œconomicarum Bernens. & Cellenf. membro. *Apparat des mé-*

dicamens simples, préparés & composés
par M. J. ANDRÉ MURRAY, &c.
A Gottingue, chez Dieterich; à Stras-
bourg, chez Amand Kœnig; & à
Paris, chez Didot le jeune, 1784.
In-8° de 572 pag.

21. Le premier volume de ce Traité parut en 1776. M. Murray y traite seulement des végétaux. On y en trouve quatorze ordres; savoir, les conifères, les hédéracés, les amentacés, les composés, les agrégés, les conglomerés, les ombellifères, les sarmenteux, les étoilés, les cymiers, les cucurbitacés, les solanons, les campanulés & les entortillés.

Le second volume, imprimé en 1779, renferme onze ordres, dans lesquels il est fait mention de plantes à fleurs en roue, des septaires, des bicornes, des végétaux à feuilles rudes, des verticillées, des personnés, des erratiques, à brou, à siliques, des papillonacés & des lomentacés qui approchent par leur ressemblance des plantes légumineuses.

Le troisième volume qui vient de paroître, renferme aussi onze ordres naturels, qui sont les plantes multifiliques, les buissonnières, les pomacées, les hespérides, les succulentes, les columbifères ou malvacées, les grainales, les cariophyllées, les calycanthèmes, les asciroïdes & les coadunées.

Le nombre des végétaux contenus dans ces trois volumes, porte 421 espèces particulières, dont l'auteur fait connoître les propriétés médicales, économiques & alimentaires. Les détails exacts & circonstanciés dans lesquels ce

savant entre pour fixer le caractère spécifique & individuel de chaque végétal, ne laissent rien desirer sur cet objet, & sont très-propres à éloigner les équivoques, toujours dangereuses en médecine. Il ne manque jamais de comparer ensemble les différentes observations des médecins, en pèse le pour & le contre, &, appuyé sur une saine théorie, il combat les erreurs, affermit les vérités, & juge avec impartialité toutes les diverses vertus attribuées aux plantes. Il n'oublie pas de citer un grand nombre de monographies, & rapporte les endroits les plus essentiels de leurs écrits.

Parmi la vaste énumération des propriétés de l'aconit, M. *Murray* rapporte que *Scopoli*, célèbre naturaliste de la Carniole, vante la décoction de la racine de cette plante, pour chasser les punaises, & que la poudre mêlée avec du beurre, fait le même effet que l'arsenic pour empoisonner les souris.

A l'article Cochéne, ou Sorbier des oïseleurs, on a ajouté la remarque faite en Angleterre, que le suc des baies de cet arbre, étoit hydragogue. Les Gallois, ou habitans du pays de Galles, s'en servoient autrefois fréquemment pour purger, sur-tout dans la guérison du scorbut. Ce suc exprimé & cuit sous la forme de rob, suivant *Ledel*, a apaisé & dissipé des hémorroïdes enflées & douloureuses, qui se succédoient périodiquement dans une femme, au lieu du flux menstruel. Selon une autre observation de *Hennicke*, le même rob a guéri un jeune homme d'une strangurie qui lui faisoit éprouver les plus grandes douleurs, pour laquelle il avoit inutilement tenté beaucoup d'autres remèdes. Les baies sèches sont astring-

gentes; elles sont louées par M. *Bergius*, contre le calcul des reins. On rapporte plusieurs expériences, qui prouvent que ce mal a été soulagé en prenant dix de ces baies, ou un peu plus, une ou deux fois par jour.

On a rassemblé dans cet ouvrage toutes les découvertes modernes; les Allemands se l'approprient par une traduction.

Elémens de minéralogie, traduits de l'anglois de M. KIRWAN, membre de la Société royale de Londres; par M. GIBELIN, docteur en médecine, membre de la Société médicale de Londres, &c. A Paris, chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente, in-8° de 432 pages. Prix broché 5 liv. relié 6 liv.

22. Quoique M. *Kirwan* avoue dans sa préface la supériorité des François sur les savans de sa nation, relativement à la minéralogie, son ouvrage sera lu avec avantage, & accueilli avec empressement par les premiers. Ils y trouveront sur-tout le mérite d'une logique sûre & d'une exactitude scrupuleuse dans les observations & dans les expériences. Cette disposition d'esprit lui a fait rejeter les méthodes fondées sur les apparences extérieures des minéraux qui, n'étant que des caractères accidentels, ne sauroient nous donner la connoissance de leur véritable nature. Nous ne pouvons acquérir cette connoissance, selon M. *Kirwan*, que par l'examen de leurs propriétés

intrinsèques, telles que les agens chimiques nous les font découvrir; cette méthode, qui est celle du célèbre M. *Cronsted*, est en effet la plus sûre & la moins sujette à l'illusion. Il réfute avec avantage M. *Werner*, qui a tâché de classer les minéraux, d'après la considération de toutes leurs propriétés extérieures réunies, ainsi que M. *Romé de Lisle*, qui dans sa *Crystallographie*, tire les caractères des minéraux de l'angle qu'ils affectent dans leur cristallisation. Sans nier cependant que la considération des qualités extérieures des fossiles n'ait son utilité, il pense avec raison que, lorsqu'on veut avoir une connoissance entière d'une substance nouvelle, & une certitude telle qu'il la faut pour servir de base à la science, les épreuves chymiques sont indispensables, & peuvent seules suffire; car les qualités extérieures n'offrent qu'incertitude. Des corps très-différens par leur nature, ont souvent la même couleur; la *transparence* & l'*opacité* sont des qualités communes à un très-grand nombre de substances qui diffèrent à tout autre égard; il en est de même de leur *tissu*. La *cohérence* & la *dureté* sont des propriétés dont la considération ne peut être d'aucun usage à l'égard des pierres pulvérisées. Quant à la figure, les *variétés*, lors même qu'elle est régulière & déterminée, sont innombrables.

On peut voir par-là quels sont les principes qui ont guidé M. *Kirwan* dans ses travaux, dont on ne peut voir & apprécier les détails qu'en lisant son ouvrage.



Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques & critiques de médecine & de chirurgie; ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre chaque année; pour être au courant des connoissances relatives à l'art de guérir, année 1785. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie.

23. L'objet du rédacteur de cet ouvrage périodique est d'offrir, 1°. un calendrier commode pour la médecine. 2°. Le résultat des observations météorologiques & nosologiques faites pendant trente ans, qui détermine quelles sont les maladies les plus communes durant chaque mois, avec des conseils pour s'en préserver. 3°. Un rapport des ouvrages de médecine & de chirurgie, tant françois qu'étrangers, publiés en 1784, & connus à Paris. 4°. Des extraits des écrits des médecins, morts en 1784. 5°. Des notices sur les nouvelles découvertes. 6°. Des avis sur les remèdes secrets que l'humanité desire de voir proscrire. 7°. Les prix proposés sur des sujets de médecine & de chirurgie par les Sociétés savantes de l'Europe. 8°. Une liste des cours publics & particuliers d'instructions relatives à l'art de guérir, établis à Paris. 9°. Un état des médecins de cette capitale, leurs qualités & leurs demeures. 10°. Des tables des auteurs, des maladies & des remèdes. Il y aura dans les volumes suivans de cet ouvrage, une place destinée pour les bons manuscrits relatifs à ce plan, qui auront été communiqués.

*SÉANCE PUBLIQUE,
tenue au Louvre par la Société royale
de médecine ; le 30 août 1785.*

Après l'annonce & la distribution des Prix, M. *Dehorne* a lu le plan de la topographie physique & médicale de Paris.

M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a fait la lecture de l'éloge de feu M. *Cuffon*, docteur en médecine, associé régnicole à Montpellier.

M. l'abbé *Teffier* a lu un Mémoire sur les avantages des migrations de troupeaux pour les préserver des maladies.

M. *de Fourcroy* a fait la lecture d'un Mémoire sur la nature des altérations qu'éprouvent les humeurs animales par l'effet des maladies, & par l'action des remèdes.

Le secrétaire perpétuel a terminé la Séance par la lecture de l'éloge de feu M. *Bergman*, professeur de chimie dans l'université d'Upsal, associé étranger.

Si le temps l'eût permis, on auroit entendu la lecture 1^o. d'un Mémoire intitulé, *Réflexions sur les maladies épidémiques & sur le plan que la Société royale de médecine doit suivre dans la rédaction de leur histoire*, par MM. *Delaporte* & *Vicq-d'Azyr*.

2^o. D'un Mémoire de M. *Chambon* sur l'abus des Saignées dans le traitement de la fièvre maligne.



PRIX distribués dans la Séance publique, tenue par la Société royale de médecine au Louvre, le 30 août 1785.

I.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 26 août 1783, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.

Cette question intéressante pour la médecine pratique, a été traitée par un très-grand nombre de concurrens; quatre Mémoires ont surtout fixé l'attention de la Compagnie, qui leur a distribué des Prix dans l'ordre suivant :

Elle a adjugé le premier Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. à M. *Baumes*, docteur en médecine à Lunel en Languedoc, auteur d'un Mémoire, ayant pour épigraphe une phrase extraite de l'ouvrage de M. *Stoll*, intitulé *Ratio medendi*.

Le second Prix, consistant également en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. a été décerné à M. *Baraillon*, docteur en médecine à Chambon en Combrailles, auteur d'un Mémoire, ayant pour épigraphe un passage extrait du traité de *Sydenham*; de *Hydrope*.

La Société ayant été très-satisfaite des Mémoires côtés *F & A*, avoit arrêté qu'Elle décerneroit à leurs auteurs une médaille d'or, de la même forme que les jettons d'argent qui sont distribués dans les Séances particulières de la

Compagnie ; mais à l'ouverture du cachet du premier de ces Mémoires, écrit en latin, & ayant pour épigraphe ce passage d'Hippocrate : *Quæ profuerunt, ob rectum usum profuerunt, &c.* Elle a trouvé que deux médecins s'étoient réunis pour la rédaction de ces recherches : cette circonstance imprévue a donné lieu à une nouvelle délibération, d'après laquelle nous offrons aujourd'hui à chacun d'eux une médaille d'or semblable à celle que nous n'avions d'abord destinée qu'à un seul. Les deux auteurs de ce Mémoire sont MM. *Rudolph Deiman* & *Peterfen Michell*, docteurs en médecine, membres de la Société des sciences d'Utrecht, résidens à Amsterdam.

Le second Mémoire à l'auteur duquel la Compagnie a adjugé une médaille d'or de la même valeur que les précédentes, est aussi écrit en latin ; il a été envoyé par M. *Pierre-Mathieu Nielen*, docteur en médecine à Utrecht, qui a déjà remporté un des Prix de la Société royale de médecine.

M. *Achkermann*, docteur en médecine à Zeulenrode en Saxe, auteur d'un Mémoire écrit en latin, & ayant pour épigraphe ces deux vers :

Hæc certamina tanta

Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.

a mérité l'*Accessit*.

La Société a cru devoir citer honorablement un mémoire de M. *Bernard*, docteur en médecine à Béziers. Elle y remarque des réflexions qui méritent d'être conservées, sur les moyens de reconnoître dans une fièvre continue, avec redoublement, le caractère caché de l'inter-

mittence. Un Mémoire envoyé de Moulins par M. Jemois, docteur en médecine, lui a aussi paru contenir quelques observations intéressantes.

La collection de ces différens écrits remplit les vues que la Société s'étoit proposées en publiant ce Programme; on y trouvera un exposé très curieux de toutes les espèces de fièvres rémittentes qui règnent dans les divers climats de l'Europe, des méthodes employées pour les combattre, & de toutes les manières d'administrer le quinquina dans leur traitement.

I I.

La Société n'a pas été aussi heureuse, relativement au Programme suivant. Elle avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un Prix de la valeur de 360 liv. remises par un particulier qui ne s'est point nommé, cette question,

Quels sont les avantages que la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres ?

Nous n'avons point reçu de Mémoires pour ce concours; ce que nous attribuons au peu de temps qui avoit été donné pour le travail que la solution de ce Programme exige. La Société propose de nouveau ce Prix qu'Elle a porté à la valeur de 600 liv. & dont la distribution sera différée jusqu'à la Séance publique de la fête de S. Louis 1787.

Les Mémoires seront envoyés avant le 1^{er} juillet 1787.

I I I.

La Société a distribué depuis 1776, dans

presque toutes les Séances publiques, des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires sur la topographie médicale des différens cantons & provinces. Ce grand travail qu'Elle a entrepris, conformément aux ordres du Roi & aux vues de son institution, sera suivi sans aucune interruption, & il en résultera un tableau topographique & médical de toute la France. La Compagnie espère que les médecins & physiciens de toutes les villes du royaume concourront au succès de cette utile entreprise, en envoyant à la Société royale des Mémoires (a) sur la nature de leur climat (*de aere, aquis & locis*,) & sur le tempérament de ceux qui l'habitent.

Les volumes publiés par la Compagnie, contiennent des recherches que l'on peut regarder comme des modèles dans ce genre.

Depuis la dernière Assemblée publique qui a eu lieu le 15 Février de cette année, la Société a reçu dix-huit Mémoires sur la topographie médicale, parmi lesquels quatre lui ont paru devoir mériter à leurs auteurs les prix qu'Elle avoit à distribuer.

Le premier est un traité très-étendu de la topographie des Vosges & de la Lorraine, & des maladies qui y sont le plus répandues. L'auteur de ce Mémoire est M. *Poma*, médecin à Saint-Diez. La Société lui a adjugé une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

Elle a décerné à chacun des auteurs des Mé-

(a) La Société n'a encore reçu qu'un petit nombre de Mémoires sur la topographie des côtes & des pays voisins de la mer; Elle invite les médecins & physiciens qui y résident, à s'en occuper.

moires suivans, une médaille d'or, ayant la même forme que le jetton ordinaire de la Compagnie.

1°. A M. *Jeune*, docteur en médecine de Besançon, dont le Mémoire contient des détails très-bien présentés sur la topographie médicale des montagnes de la Franche-Comté.

2°. A M. *Bertin*, docteur en médecine, résident actuellement à Rosoi en Brie, auteur d'une topographie médicale de la Guadcloupe, dans laquelle les maladies & les productions particulières à ce pays, sont décrites avec soin & clarté.

3°. A M. *Moulet-gras*, docteur en médecine à Tarascon en Provence, auteur d'un Mémoire, dont la Société a été satisfaite, sur la topographie médicale de cette ville.

M. *Houffet*, docteur en médecine à Auxerre, nous a fait parvenir un Mémoire sur la topographie historique, physique & médicale de la ville qu'il habite. La Société croit devoir le citer le premier parmi ceux dont elle fait une mention honorable.

Trois Mémoires ont paru dignes d'éloges par la précision & la netteté avec lesquelles ils sont écrits.

L'un, sur la topographie médicale de la Lorraine allemande, a été rédigé par M. *de la Elize*, docteur en médecine à Sarguemines.

L'autre, sur la topographie médicale de la ville d'Etampes, a été remis par M. *Boncerf*, docteur en médecine qui y réside.

Le troisième a été envoyé par M. *Drouel*, docteur en médecine à Luneville. Il est relatif à la topographie médicale de cette ville & de ses environs.

La Société a aussi trouvé des détails intéressans dans un Mémoire sur la topographie de Troyes, par M. Dupont, docteur en médecine. Elle l'invite, ainsi que les auteurs de plusieurs autres Mémoires qu'elle a reçus, à donner plus d'étendue à leurs travaux.

La Comp. gnie a arrêté qu'Elle feroit une mention honorable d'un Mémoire intitulé: *Essai topographique & d'histoire naturelle du Mont d'Or & des environs*, par M. de l'Arbre, docteur en médecine, curé de la cathédrale à Clermont-Ferrand. Comme il n'y est fait aucune mention des maladies, on ne peut le comparer à ceux dont nous avons parlé ci-dessus. La Société a cité avec éloge dans sa dernière Séance publique, un Mémoire du même auteur, fait dans le même genre sur la topographie de la paroisse de Royac.

PRIX proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 30 août 1785.

I.

La Société propose, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer dans quelles espèces & dans quels temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.

On fait que les maladies chroniques ont, comme les aiguës, des crises & des dépurations qui leur sont propres, mais qui se font

avec plus d'irrégularité, & en général avec moins d'énergie : on fait aussi que la fièvre est souvent allumée par des mouvemens organiques, dont la crise est l'effet ; mais s'il y a des cas où cette réaction peut produire une coction salutaire, il y en a aussi beaucoup dans lesquels elle hâte des fontes & des suppurations funestes. C'est une des parties les plus importantes & les moins avancées de l'art de guérir, que l'étude des maladies chroniques, en tant qu'elles peuvent devenir aiguës, ou se compliquer avec des modifications de ce genre. Par où les efforts fébriles diffèrent-ils dans ces deux classes d'affections ? Quand tendent-ils au soulagement de la nature dans les maladies chroniques ? Quelles sont les conditions requises pour qu'ils parviennent à cette fin ? Suivant quelles indications, & par quels moyens convient-il de les exciter ou de les modérer dans ces sortes de cas ?

Tels sont les termes auxquels se réduit la question.

Ce Prix de la valeur de 600 liv. sera distribué dans la Séance publique du Carême 1787. Les Mémoires seront remis avant le premier janvier de la même année. Ce terme est de rigueur.

II.

La Société propose une seconde fois, pour sujet d'un Prix qu'Elle a porté à la valeur de 600 liv. la question suivante :

Déterminer quels avantages la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnaître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?

Le mélange du gaz nitreux avec l'air, proposé d'abord par M. *Priestley*, pour remplir cet objet, la combustion de l'air inflammable indiquée par M. *Volta*, l'exposition du foie de soufre à une quantité d'air donnée, suivant la méthode de M. *Scheele*, sont autant de moyens de reconnoître la quantité d'air déphlogistiqué, contenue dans une quantité donnée d'air atmosphérique; mais ils ne paroissent point suffire pour apprendre quelle est la nature de l'air altéré par les effluves de la putréfaction; & comment ce fluide peut être nuisible à l'économie animale: ce point étant de la plus grande importance pour l'art de guérir, la Société a pensé qu'il étoit nécessaire de l'éclaircir, & c'est vers cet objet que les travaux des Concurrans doivent être spécialement dirigés. Elle desireroit que l'on recherche par l'expérience, quelles sont les inductions que l'on peut tirer des essais de ce genre, lorsque l'air est altéré par les vapeurs qui s'élèvent des malades dans les lieux où ils sont rassemblés en grand nombre.

Il seroit curieux de voir quel seroit le résultat d'une suite d'observations eudiométriques, suivies avec le même soin que celles des physiciens qui observent avec le baromètre & avec le thermomètre.

Ce Prix de la valeur de 600 livres, dont 360 liv. ont été remises par un particulier qui ne s'est point fait connoître, sera distribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis, 1787.

La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix seront

adressés, francs de port, à M. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, N^o 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.

I I I.

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la Société, & l'objet dont Elle s'est le plus constamment occupée. Elle invite les médecins, les chirurgiens & les artistes vétérinaires, à l'informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à lui envoyer des observations sur la constitution médicale des années. Les Prix annoncés dans un Programme particulier du 26 août 1783, & qui sont dûs en partie à la bienfaisance du Gouvernement, seront distribués dans les Seances publiques de l'année 1786, aux auteurs des meilleurs Mémoires sur ces différens sujets.

I V.

La Société croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1^o. sur la topographie médicale du royaume; 2^o. sur les eaux minérales & médicinales; 3^o. sur les maladies des artisans; 4^o. sur les maladies des bestiaux. Elle espère que les médecins & physiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques une mention honorable
des

des observations qui lui auront été envoyées, & Elle distribuera, comme Elle a fait jusqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des mémoires qui seront jugés les meilleurs sur ces différentes matières.

V.

Tableau contenant la suite de tous les Programmes, ou sujets de Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785 : *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1787.

Nota. Les autres Programmes sont les mêmes que ceux énoncés dans notre Journal de mars de cette année 1785, tome lxiij, p. 438, 439 & 440 ; sous les titres de troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième Programmes.

PRIX proposés par la Société royale de médecine d'Edimbourg.

Omnibus ad quos hæc pervenerint, S.

Quoniam satis constat commoda, magna quidem & plurima, ex præmiis & honoribus publicè propofitis redundasse ; SOCIETAS REGIA ME-

DICA EDINENSIS, symbolum quoque suum ad scientiam promovendam. conferre decrevit; & comitiis solenni more ad id habitis, quæstionem sequentem proponere, & auctorem dissertationis præstantissimæ aureo numismate, 21 libris valente, condecorare statuit; scilicet, Quot sint fermentationis species; quænam cujusque natura; nec non ex quibus corporum conditionibus, zymica inter & antizymica differentia pendeat?

Hujus instituti hæ sunt conditiones: 1^{mo}, Dissertationem suam, Latine conscriptam, mittendam curabit auctor ad eos qui a secretis fuerint, ad aëta edenda, apud ades Societatis Edinburgi, in diem Januarii primam, anno 1787. 2^{do}, Epistola insuper ab auctore mittenda est, nomen suum locumque, quo habitat indicans, eodemque sigillo ac ipsa dissertatio munita; nota qualibet parti superaddita exteriori, quæ alteram, dissertationi præfixam, referat: Nisi autem præstantissima, & præmio dignissima judicata fuerit dissertatio, ad eum, quocunque placuerit remittetur, una cum epistola, intacto sigillo: vel si de hoc parum sit sollicitus, ambæ combustæ dabuntur. 3^{io}, Die mensis aprilis prima ejusdem anni, dissertationi optimæ præmium adjudicabitur; quam sub quavis forma cunque in lucem edendi, penes Societatem jus esse semper intelligendum.

N.B. Post diem primam januarii proximæ, nullam accipiet dissertationem Societas de quæstione, quam anno jam proposuit elapso; videlicet, Quot sint aëris species, quænam singularum natura, & in medicina vires? Præmium vero aprili sequente adjudicabitur.

JACOBUS JEFFRAY,	} Præsides annui.
THOMAS ADDIS EMMET, M. D.	
JACOBUS M' DONNEL, M. D.	
THOMAS SKEETE, M. D.	

PAR LA SOC. ROYALE DE MÉDEC. 171

<i>GULIELMUS CULLEN, M. D.</i>	} <i>è Collegio Re-</i> <i>gio Medico-</i> <i>rum Edinb.</i>
<i>JOSEPHUS BLACK, M. D.</i>	
<i>JACOBUS GREGORY, M. D.</i>	
<i>BENJAMIN BELL,</i>	} <i>è Collegio Re-</i> <i>gio Chirurgo-</i> <i>rum Edinb.</i>
<i>THOMAS HAY,</i>	
<i>JACOBUS RUSSEL,</i>	
<i>ANDREAS DUNCAN, M. D.</i>	} <i>ab Epistolis</i> <i>ad acta Sc-</i> <i>cietatis.</i>
<i>CAROLUS STEWART, M. D.</i>	
<i>JOHANNES WILSON,</i>	} <i>è Sociis Or-</i> <i>dinariis.</i>
<i>GULIELMUS PUSEY HAYLE,</i>	
<i>GULIELMUS LONGUE,</i>	
<i>GULIELMUS ALEXANDER,</i>	

Date Edinburgi die 8^a januarii, anni 1785.

A N N O N C E S.

La ville d'Ax, située aux extrémités de la France, dans une vallée agréable, à quatre petites lieues de Tarascon-en Foix, abonde en sources d'eaux thermales, sulfureuses, dont les degrés de chaleur sont très-variés, ainsi que leurs vertus. Les chemins, devenus impraticables, ne permettoient point de s'y transporter en voiture; de manière qu'il n'y avoit que les malades en état de voyager à cheval, qui pouvoient s'y rendre. Une partie des eaux s'étant dévoyée par défaut de réparations, on avoit ramassé depuis quelque temps, pour former les bains doux, plusieurs sortes d'eaux, dont le mélange affoiblissoit les vertus & la confiance.

Les choses ont aujourd'hui changé de face. La difficulté des chemins est levée. On peut y arriver en carrosse. On a fait deux bâtimens : dans l'un sont les bains forts & la fontaine que produit cette source , généralement reconnue très-efficace dans les maladies de poitrine. L'on a pratiqué , dans l'autre, dix bains qui ont chacun leur degré de chaleur, depuis le bain tempéré ou presque froid , jusqu'au bain fort. Cette variété sert à remplir les différentes vues des Médecins, relatives aux affections du genre nerveux , aux diverses sensibilités des malades, à l'épaississement des humeurs, & à la souplesse qu'on veut rendre aux solides. On y trouvera des douches, une étuve & des fontaines, le tout sans mélange d'eaux. C'est dans le nombre des sources qui sourdent de toutes parts, qu'on a choisi celles que l'observation a démontrées les plus efficaces ; & chacune a été, par ses tuyaux propres, conduite à son bain particulier. On n'a point négligé de les rendre , ainsi que les loges, très-commodes. Il y a au milieu de cette bâtisse un chauffoir ou salon de compagnie, d'où chaque malade peut se rendre à son bain, qu'il a l'agrément de voir dans l'instant, vider, nettoyer & remplir.

Les propriétés de ces eaux étant connues des médecins & des habitans du pays de Foix, on croit cependant devoir en offrir ici le précis au public, en attendant le Mémoire détaillé & raisonné que les États du pays de Foix ont déjà ordonné de faire.

VERTU DES EAUX D'AX.

On juge d'abord par, les qualités sensibles

de ces eaux sulfureuses & savonneuses, qu'elles sont très-analogues à celles de Barèges & de Bagnières de Luchon. L'observation a prouvé qu'elles ont les mêmes vertus.

La source, nommée des *Canous*, charrie beaucoup de soufre. On en boit l'eau dans les asthmes humides, dans le cas de vieilles darts, vieilles gales, dans des maladies de l'estomac, sur-tout quand il est relâché, ou qu'il s'y forme des amas glaireux. Elles sont très-efficaces contre les vomissemens bilieux, même invétérés; contre les empâtemens & les obstructions du foie, & autres viscères du bas-ventre, &c.

La source, dite *la Canaleta*, est légèrement apéritive, rafraîchissante, diurétique. Elle dépure doucement les humeurs, en corrige l'acrimonie, dissipe les échauffemens de la peau, &c.

La *Gourguete* est évidemment savonneuse. On s'en sert, sous toutes les formes possibles, dans les ulcérations internes, & particulièrement des voies urinaires & des poumons; contre les darts, même invétérées. Les poitrinaires en font leur boisson ordinaire, pour soutenir les effets du bain fort, dont nous allons parler.

Le bain fort fournit la source dont les vertus médicinales sont les plus étendues, & où s'opèrent des guérisons surprenantes. C'est à ce bain que les paralytiques recouvrent l'usage des membres & de la parole. On y a vu des paralyties invétérées entièrement dissipées; des gens perclus par un vice gouteux & rhumatismal, ou par des rétractions des membres, ou ankyloses, y trouver souvent leur

guérison ou un soulagement remarquable. Elle ne le cède pas aux eaux de Barèges, contre le vice scrophuleux & les vieux ulcères fistuleux & profonds. Elle remédie efficacement aux reliquats des maladies vénériennes. Elle dissipe les engorgemens des articulations, occasionnés par l'épaississement de la lymphe, par des entorses ou des chûtes. Elle redonne le ton nécessaire aux ligamens. Elle fait sortir les esquilles & corps étrangers.

On la fait boire aussi dans la plupart des cas dont je viens de parler. Elle offre la plus grande ressource dans les ulcérations internes de la matrice & des poulmons, pure ou coupée avec le lait. Leur usage, secondé des bains tempérés, est très-avantageux contre les fleurs blanches invétérées.

Ces sources fournissent les différens bains dont nous avons parlé ; on peut les ordonner avec confiance dans tous les cas où l'on conseille les bains de Barèges & de Bagnières de Luchon. Mais à Ax, on trouve de plus des eaux rafraîchissantes, qui forment des bains frais, balsamiques, qui adoucissent la peau, qui tempèrent les constitutions irritables pleines de feu, qui sont très-appropriées aux personnes vaporeuses, ou atteintes d'affections nerveuses, de tiraillemens, des tension & agitations d'estomac.

CERTIFICAT DES MÉDECINS.

« NOUS SOUSSIGNÉS, docteurs en médecine, qui avons lu l'avis ci-dessus, CERTIFIONS que les eaux, dont il y est question, ont les vertus qu'on leur attribue, & que c'est d'après les observations & les guérisons

» qu'elles ont procurées aux malades par leur
 » usage, tant en bain qu'en boisson, que nous
 » avons signé le présent.

Signés, VIDAL, D. médecin à Foix; SAINT-ANDRÉ, D. médecin à Tarascon; PILHES, D. médecin à Pamiers, intendant des eaux d'Ussat & d'Ax; BONNETAT, D. médecin à Labastide de Serou-en-Foix; LALABERT, D. médecin à Mirépoix; DELPEY GOMMAS, D. médecin à Roquefeuil, pays de Saut; C. ROUCH, D. médecin à Ax; HÉRISSEON, D. médecin à Mazeres-en-Foix; BELOU, D. médecin à Hauterive; DURAU, D. médecin à Carbone.

ANNONCES de Livres étrangers.

Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des August. n.º 18, a reçu de Londres:

The London medical Journal 1785,
 jan. febr. march, april, may, juin,
 in-8º, deux cahiers.

The medical Dictionary or general repository of physic; containing an explanation of the terms and descriptions of the various particulars relating to anatomy, physiology, physic, surgery, materia medica, chemistry, &c. &c. &c. by G. MOTHERBY, M. D. the second edition considerably en-

larged and improved, and the whole carefully corrected, *London*, 1785, *in fol.*

Observations on the treatment of ruptures, containing an examination of Mr BRAND's, opinions upon that subject; and the description of an improved elastic Truss made, by T. SHELDRAKE. *London*, 1784, *in-8°*.

A method of preventing or diminishing pain in several operations of surgery, by JAMES MOORE, member of the surgeon company of *London*. *London*, 1784, *in-8°*.

Observations on an extraordinary case : of ruptured uterus, by ANDREW DOUGLASS. *London*, 1785, *in-8°*.

Duncan's medical commentaries for the year 1783, 1784, exhibiting a concise view of the latest and most important discoveries in medicine and medical philosophy. *London*, 1785. *In-8°*.

Hamilton's a Treatise of midwifery, comprehending the management of female complaints and the treatment of children in early infancy. To which are added prescriptions for women and children, and directions for preparing

à variety of food and drinks adapted to the circumstances of lying-in women : second edition. *Edinburgh, 1785. In-8°.*

Aitken's principles of midwifery or puerperal medicine : second edition. *Edinburgh. 1785. In-8°.*

Balfour's à treatise on the influence of the moon in fevers. *Edinburgh, printed by the desire and recommendation of W. Cullen, 1785. In-8°.*

Thesaurus medicus : five disputationum in Academia Edinensi ad rem medicam pertinentium, à collegio instituto ad hoc usque tempus, delectus, ab illustri Societate regia medica Edinensi habitus. *Edinburgi, 1785, vol, iij & iv. In-8°.*

On trouve chez le même Libraire les ouvrages suivans, qu'il vient d'acquérir du fonds de M. Cavelier.

Cartheuser Fundamenta Materiae medicae tam generalis quàm specialis. Editio nova, præcedente emendatior ac longè auctior, curante JO. CAR. DESES-SARTZ, D. M. P. *Parisiis, 1769, 4 vol. in-12, rel. 12 liv.*

BOERHAAVE prælectiones publicæ de

morbis oculorum cum figuris æneis, editio altera Gottingensi multo emendatior. Accesserunt huic editioni ejusdem autoris introductio in praxim clinicam, prælectiones de calculo, aliquot morborum historiæ & consilia. *Par. 1748, in-12, rel. 2 liv. 10 f.*

Theophile Barrois le jeune, libraire quai des Augustins, n° 18, & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, viennent d'acquérir les ouvrages suivans.

Pharmacopœia extemporanea sive præscriptorum chilias, in quâ remedium elegantium & efficacium paradigmata, ad omnes ferè medendi intentiones accommodata, candidè proponuntur; cum viribus, operandi ratione, dosibus, & indicibus annexis, per THOMAM FULLER, M. D. editio castigatior, curante THEOD. BARON, D. M. P. *Un volume in-12, relié 4 liv.*

Recherches critiques sur la Chirurgie moderne, avec des Lettres à M. LOUIS; par VALENTIN. Un volume in-12, 2 liv. 10 f.

Le traité de la phthisie pulmonaire, par M. RAULIN, annoncé cahier de

juillet, pag. 484, se trouve non chez la
veuve Vallade, mais chez Méquignon
Painé, rue des Cordeliers.

-
- N^{os} 1, 2, 3, 4, 10, 13, 18, M. GRUNWALD.
5, 6, 11, 14, 17, 20, 21, M. WIL-
LEMET.
15, M. HUZARD.
9, 7, 12, 16, 19, 22, 23, M. ROUSSEL.
8, 9, M. J. G. E.
-

T A B L E.

OBSERVATIONS faites dans le département des hospitaux civils,	Page 3
Remarques de M. de Saint-Martin, médec. au sujet de la dissertation sur les fièvres endémiques de Ro- chefort, publiée par M. Retz, médecin.	51
Observations sur deux maladies nerveuses, guéries par l'usage intérieur des fleurs de zinc. Par M. Negrin, chirurgien,	59
Observation sur un hoquet, à la suite d'une fièvre ai- guë. Par M. Nofereau, méd.	66
Observation sur un trépan presque naturel. Par M. Laurent, chir.	71
Observation sur une plaie de tête, avec perte de sub- stance. Par le même,	73
Observation sur un dépôt, à la suite d'une couche. Par le même,	75
Observations ultérieures sur le changement de posi- tion spontanée des enfans, communiquées dans une Lettre adressée à M. Samuel-Foart Simmons. Par M. Thomas Denman, méd.	79
Extrait d'une Lettre du docteur Cogan, méd.	80
Extrait d'une Lettre du docteur Patrukhair de Lis- bonne,	83

<i>Extrait d'une Lettre de M. Hay, chir.</i>	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1785,</i>	93
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	96
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	99
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	100

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	102
<i>Médecine,</i>	111
<i>Chirurgie,</i>	130
<i>Vétérinaire,</i>	137
<i>Hygiène,</i>	144
<i>Botanique,</i>	148
<i>Matière médicale,</i>	150
<i>Pharmacie,</i>	151
<i>Minéralogie,</i>	156*
<i>Histoire littéraire,</i>	158
<i>Séance publiq. & Prix de la Soc. roy. de Médecine,</i>	189
<i>Prix distribués dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	160
<i>Prix proposés par la Société royale de médecine,</i>	165
<i>Prix proposés par la Société royale de médecine d'Edimbourg,</i>	169
<i>Annonces,</i>	171
<i>Annonces de livres étrangers,</i>	175

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1785. A Paris, ce 24 août 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1785.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 10.

JAMAIS l'art de guérir n'a été cultivé avec une émulation aussi générale & aussi éclairée que dans ce siècle ; mais , parmi les maladies qui ont fixé d'une manière particulière l'attention des médecins , il n'en est aucune sur laquelle on ait fait des

Tome LXV.

I

recherches plus suivies & plus multipliées que sur la rage. Déjà des médecins habiles avoient travaillé à faire connoître l'opinion des anciens sur cette maladie, & des praticiens hardis & ingénieux, avoient publié différentes méthodes de traitement plus ou moins heureuses, lorsqu'un magistrat, zélé pour tout ce qui tient au soulagement de l'humanité, proposa différens prix, pour favoriser & accélérer les travaux sur cet objet important. La Société royale de médecine, nommée juge dans cette cause intéressante, fraya la route que les concurrens devoient suivre, en chargeant un de ses membres de recueillir & de publier un précis de tout ce que les médecins des différens âges & des différens pays avoient écrit sur la rage.

Les recherches savantes de M. *Andry* ont produit d'heureux fruits. La Société royale a fait une ample moisson de mémoires & d'observations sur la rage. Plusieurs auteurs ont été couronnés comme ils méritoient de l'être; un très-grand nombre d'autres ont reçu le tribut qui étoit dû à leur travail; &, pour mieux faire connoître le résultat précieux de ce concours, la Société a mis au jour les mémoires & les observations les plus remarquables par leur mérite & par leur vérité.

Mais la sagacité qui brille dans la plus part de ces mémoires , l'excellence & la multiplicité des observations qu'ils renferment , n'ont pas encore conduit au point désiré & recherché depuis si longtemps. Parmi les observateurs distingués par la Société royale , les uns adoptent une méthode de traitement que les autres proscrivent , ou dont ils font peu de cas. Ceux-ci reconnoissent pour incontestables des observations que ceux-là regardent comme fort douteuses , & souvent comme fausses ; enfin la conclusion varie d'un mémoire à l'autre , l'indécision subsiste après les avoir lus ; & le but pour lequel ce travail avoit été entrepris , ne patoit pas encore rempli.

Au milieu de ces opinions opposées , les bons esprits sauront sans doute démêler celles qui jouissent de la plus grande probabilité ; & , d'après la lecture attentive de cette collection , ils pourront , suivant les expressions de la Société royale , *décider quelques-unes des questions relatives aux diverses méthodes conseillées pour la guérison de la rage.* Mais d'un autre côté , ne peut-il pas arriver que l'incertitude apparente qui résulte d'un travail si long & si opiniâtre , n'engage des esprits moins clairvoyans , à chercher en-

core la guérison de la rage, dans des remèdes empiriques & hasardeux. L'amour du mieux fait souvent méconnoître le bien que l'on possède; déjà les papiers publics sont remplis d'annonces multipliées de remèdes ou de procédés nouveaux pour le traitement de la rage, & l'on a peut-être à craindre de voir abandonner une méthode, sinon infailible, au moins recommandable, pour courir après des remèdes futiles & illusoires.

Le moyen de prévenir cet inconvénient dangereux est de rassurer les esprits, & de ramener la confiance du public sur un traitement qui, d'après le consentement de tous ceux qui se sont occupés de cette maladie, est le plus efficace & le plus sûr. M. l'Intendant de Paris vient de mettre ce moyen en œuvre, en ordonnant de réimprimer une instruction sur le traitement de la rage, publiée & répandue il y a quatre ans, dans toutes les paroisses de la généralité.

Cette Instruction faite à l'imitation de la méthode éprouvée de M. de Laffone, mais plus courte & plus précise, est due à M. Colombier en sa qualité de médecin en chef pour les épidémies de la généralité de Paris. Publiée en 1781, elle a produit depuis ce temps le plus grand bien;

elle reparoit aujourd'hui avec quelques changeimens propres à la rendre encore plus utile ; & en l'insérant ici , nous y joindrons quelques notes , dans l'intention de faire voir que la méthode qu'elle prescrit doit être adoptée , non-seulement d'après les auteurs qui ont traité anciennement de cette maladie , mais même d'après le parallèle des observateurs modernes dont la Société royale nous a fait connoître les opinions (a).

INSTRUCTION SUR LA RAGE,

Publiée par les ordres de M. l'Intendant de la Généralité de Paris , pour être distribuée dans les différentes Paroisses de cette Généralité.

Le chien menacé de la rage est abattu ; il ne mange , ni ne boit ; il est comme aveugle , & va se heurter contre la muraille ; il a la queue entre les pattes ; il ne reconnoît plus son maître , n'aboie plus , & il court après les autres animaux , mais sans les mordre ; enfin , il sort de sa gueule

(a) Comme ces notes sont longues ; & quelquefois dans le genre polémique , nous avons cru qu'il étoit plus convenable de les placer après cette Instruction.

une humeur jaunâtre en petite quantité.

Le mal étant déclaré, il veut mordre son maître, il chancelle, tombe & se relève ensuite : il fait des efforts impuissans pour aboyer ; sa gueule laisse échapper continuellement une bave visqueuse & dégoûtante ; enfin, il entre en furie à l'aspect d'un liquide quelconque.

Dans l'une ou l'autre de ces périodes, la morsure est dangereuse & peut communiquer la rage, mais principalement dans le second état.

Cette description est d'autant plus essentielle, qu'on a trop souvent confondu la rage commençante ou confirmée des chiens, avec une autre maladie qui les porte aussi à la fureur, & les excite à mordre les hommes, mais sur-tout les petits enfans & les animaux. Dans celle-ci, ils ont souvent le poil hérissé, les yeux étincelans, ils courent & mordent ce qui se présente, ou ils paroissent du moins avoir le geste & l'envie de mordre ; mais ils ne rejettent pas toujours les alimens qu'on leur offre, ils n'entrent point en fureur à l'aspect des liquides, ils boivent même, & ils ne rendent pas de bave comme dans l'autre (a).

(a) Les chiens qui sont le plus disposés à cette maladie, sont principalement ceux qui

On ne peut cependant disconvenir que la morsure de ces derniers ne puisse aussi être dangereuse , mais il est sûr qu'elle ne communiquera pas la rage ; & , comme il est possible que les gens peu instruits s'y méprennent, il paroît essentiel de s'assurer de tous les chiens qui offrent des signes de l'une ou de l'autre maladie , en cherchant à renfermer ces animaux dans une cour , & en jetant une couverture sur eux au moment où ils s'y attendent le moins, pour les envelopper de manière qu'ils ne puissent se défendre : aussitôt qu'ils seront ainsi contenus , on leur passera une corde à nœuds coulans autour du cou , & une autre sur le museau , pour leur fermer la gueule ; alors on les attachera dans un lieu écarté , & on leur y descendra des alimens & de l'eau par une petite lucarne ; s'ils refusent les premiers , & qu'ils entrent en furie en voyant l'eau , il ne faut pas hésiter de les tuer , car ils sont réellement enragés , & ils meurent bientôt ; si au contraire ils mangent , qu'ils boivent sans répugnance

ont perdu leur maître , qui ont été laissés à la porte de leur maison pendant la nuit , qui ont été blessés ou battus , ou hargnés , & par dessus tout , les chiennes à qui on a enlevé les petits,

& qu'ils n'entrent point en fureur en voyant le liquide, on est assuré qu'ils ne sont point enragés, & ils mourront tranquillement, quelquefois même ils guériront, si on a le soin de leur donner des boissons rafraîchissantes.

Par ce qui vient d'être dit, on jugera aisément si une personne mordue par un chien, a des craintes fondées ou non, d'avoir reçu le virus de la rage.

M. l'Intendant de la généralité de Paris, ayant reconnu qu'il arrivoit trop souvent que les chiens non enragés jetoient l'alarme dans le peuple, a jugé à propos de donner les ordres les plus précis pour qu'on s'assurât de l'état de ceux qui avoient fait des morsures, en prenant les mesures qui viennent d'être indiquées; & il s'est flatté que par ce moyen il éviteroit une foule de malheurs qui sont la suite inévitable de la terreur, & des traitemens indiscrets sur des personnes non atteintes de la rage. Il a aussi conçu le juste espoir de diminuer par-là le nombre des victimes de cette maladie, puisque aussitôt qu'un chien sera suspecté il sera arrêté, & conséquemment dans l'impuissance de faire aucun mal.

Mais il ne s'est pas borné à ce genre de précautions, il a jugé nécessaire de

procéder au traitement des pauvres, attaqués ou suspectés de la maladie, en formant un établissement particulier à Saint-Denis, où ses subdélégués ont ordre d'envoyer tous ceux qui, n'étant pas en état de se faire soigner chez eux, restent à la merci des charlatans, qui promettent une guérison prompte, & aggravent ainsi le danger par la perte du temps.

Enfin, jugeant qu'il seroit convenable d'indiquer la méthode que l'expérience a fait reconnoître la plus avantageuse pour préserver de la rage, ou pour guérir celle qui est confirmée, il a ordonné qu'on publiât le traitement qu'on fait dans l'établissement qu'il a formé, afin que les gens aisés qui ne s'y feront pas transporter, se livrent avec confiance aux vrais moyens de guérison, & ne perdent pas de temps, comme cela arrive ordinairement (A).

T R A I T E M E N T

Aussitôt la morsure faite par un chien enragé, avant les accidens déclarés.

1°. On visitera les plaies faites par la morsure ; on les dilatera avec un bistouri dans toute leur circonférence, & en étoile, afin que l'entrée soit plus large que le

fond ; mais dans toutes ces incisions , il faut éviter les gros vaisseaux , les nerfs & les tendons.

Si ces plaies sont cicatrisées , il faut les ouvrir & dilater comme ci-dessus ; mais sur-tout prendre garde que l'ouverture soit aussi profonde que les anciennes plaies. On laissera saigner , puis on lavera avec l'eau de savon , & on tamponnera de charpie sèche jusqu'au lendemain.

Le lendemain , après avoir levé le premier appareil , on appliquera sur toute la surface de chaque plaie , sur ses bords & même au-delà , en évitant toujours les gros vaisseaux , les nerfs & les tendons , une sonde de bois trempée dans une phiole de beurre d'antimoine tombé en déliquescence : toutes les parties touchées deviennent blanches presque sur le champ.

On met par dessus un large emplâtre vésicatoire qui s'étende bien au-delà de la plaie , & le second pansement est fait : ce caustique est préférable au moxa & au fer ardent , dont l'effet n'est ni aussi sûr , ni aussi profond , ni aussi prompt par la chute des escarres.

Au troisième pansement , on coupera les vessies , & on appliquera sur la plaie un linge garni de beurre ou d'onguent de la mère. Le pansement sera continué

jusqu'à la chute de l'escarre ; qui tombe le six ou le sept ; après cette chute , on mettra dans la plaie un ou plusieurs pois de gentiane , ou d'iris de Florence , & quelques bourdonnets garnis de digestif ; si les chairs repullulent , on les brûlera de nouveau , en appliquant le beurre d'antimoine ; & par-dessus l'emplâtre vésicatoire ; enfin on ne laissera cicatriser la plaie qu'après quarante jours révolus (B).

2°. Le malade sera saigné , s'il y a quelques symptômes de pléthore , ce qui est fort rare ; & si le temps & les circonstances le permettent , on le purgera le lendemain (C).

3°. Après le jour de la purgation , qui n'est pas cependant toujours nécessaire , mais qu'on présume devoir être souvent utile , le malade boira chaque jour une pinte d'infusion de fleurs de sureau , dans laquelle on mettra pour les adultes douze gouttes d'alkali volatil fluor (D).

4°. Le malade prendra en même temps chaque jour , un bain tiède d'une heure , le matin à jeun (E).

5°. Tous les jours en se levant , & le soir , il prendra un lavement d'eau simple , dans lequel on mêlera deux à trois onces d'oxymel simple (F).

6°. Dès le premier jour du bain , on

donnera au malade, le soir avant qu'il se couche, une friction avec l'onguent Napolitain double, à la dose d'un gros pour les adultes, & d'un demi-gros pour les enfans, pendant les quatre premiers jours; & ensuite on augmentera la dose jusqu'à deux gros par gradations, en donnant un gros & demi les quatre jours suivans, & deux gros du neuvième au douzième inclusivement : on observera les gradations de l'âge pour ces doses. On commencera la friction par les pieds, & successivement; chaque jour on frottera toutes les parties du corps, à l'exception du ventre, de la poitrine & de la tête (G).

O B S E R V A T I O N S.

On observera, 1°. que la salivation ne doit point arrêter les frictions, mais qu'on peut mettre un jour d'intervalle entre chacune, dans le cas où cette salivation seroit trop considérable (a); 2°. que ce traitement doit suffire en général aux personnes dont la peau n'a été qu'effleurée dans une partie éloignée du centre, mais qu'on doit le continuer huit jours de plus au moins, en faisant encore six frictions, ou du moins quatre, savoir, une de deux jours l'un, dans les cas de larges & profondes bles-

(a) A moins que la foiblesse des malades ne fût un empêchement absolu, comme cela arrive quelquefois.

cures, ayant soin d'ailleurs que toute leur surface ait été cautérisée ; 3°. enfin, que dans les morsures faites au visage, il est encore plus essentiel de prolonger le traitement & d'augmenter le nombre des frictions, mais sur-tout les cautérisations & la suppuration (H).

7°. On ne permettra au malade pendant tout le traitement, que des alimens légers & doux, tels que du riz & des panades au gras ; des légumes herbacés, cuits avec du beurre ou au gras ; des œufs frais, &c. La viande, le vin, les liqueurs & toutes les épices ou ragoûts, lui seront interdits, ainsi que les crudités.

A la fin de ce traitement, & environ quarante ou cinquante jours après la morsure, on a tout lieu d'être tranquille sur l'état du malade ; mais il faut observer qu'il sera toujours prudent de continuer la boisson ci-dessus n° 3, pendant environ quinze jours de plus, & qu'on s'assurera de la parfaite guérison, en donnant plus que moins de frictions, & en entretenant le plus long-temps possible la suppuration des plaies (1).

Au reste, on prévient les malades que les vives affections de l'ame, & sur-tout les grandes émotions & déperditions en tout genre, peuvent donner beaucoup d'intensité au virus de la rage, qui com-

menceroit à perdre de son énergie par l'effet des moyens ci-dessus (K).

Traitement de la rage confirmée.

Lorsque par la perte du temps, ou par le défaut de précautions de la part des malades, il surviendra des accidens qui manifesteront la rage, on aura d'abord égard aux plaies, dont la suppuration est nécessaire; ensuite on commencera, ou l'on continuera de suivre la méthode qui vient d'être indiquée, avec les différences suivantes :

1°. La dose de l'onguent & le nombre des frictions seront augmentés ;

2°. On donnera des bols faits avec deux grains de musc, un grain de camphre & un demi grain d'*opium* sur chaque dose, qui seront répétées trois fois, & même quatre chaque jour (L);

3°. On retirera les malades du bain, s'ils ne peuvent le supporter ;

4°. On leur fera sentir de temps à autre de l'alkali volatil, concret ou liquide ;

5°. On leur fera avaler du dernier à plus grande dose dedans un véhicule convenable, comme la tisane indiquée dans le traitement préservatif, si les autres moyens ne suffisent pas ;

6°. On continuera & on multipliera

les lavemens ci-dessus, en augmentant la dose de vinaigre ;

7°. Enfin, on appliquera le cautère actuel & le *moxa* aux extrémités inférieures, & des ventouses sur les épaules (M).

NOTES

SUR LE TRAITEMENT MÉTHODIQUE DE LA RAGE (*).

(A) Ce préambule est fort important, quoique fort simple ; & c'est pour n'avoir pas assez connu les vérités qu'il présente, que bien des personnes se sont trompées, soit en regardant comme atteints de la rage des chiens qui étoient affectés d'une autre maladie, soit en ne faisant aucune différence entre les blessures que les chiens hydrophobes ont faites peu de jours après avoir été mordus, & celles qu'ils font dans la seconde période de la maladie, lorsque la rage est confirmée & manifeste.

Les principaux signes qui caractérisent

(*) On a imprimé ces notes du même caractère que l'Instruction, parce que quelques-unes d'entre elles sont fort longues, & exigent elles-mêmes de nouvelles notes pour la citation des faits, qui ralentiroient la discussion.

la rage sont ceux sur lesquels on insiste au commencement de cette instruction, tels sont la bave qui sort de la gueule, l'inappétence pour les alimens, & l'horreur de l'eau.

La bave qui s'échappe de la gueule du chien ou de tout autre animal enragé, est universellement regardée comme la cause matérielle de la rage; elle est le poison qui constitue cette maladie, comme la liqueur contenue dans la vésicule de la vipère, est le venin que la morsure introduit dans nos veines : aussi un des moyens les plus sûrs de juger si l'on a des craintes fondées ou non, d'avoir reçu le virus de la rage, est d'examiner si la bave a pénétré le tissu de la peau.

Il faut cependant faire attention que tous les chiens qui écument n'ont pas la rage; un chien qui s'est fatigué avec une chienne en chaleur, est chancelant sur ses jambes; il se jette par terre, il rend de l'écume; &, pour peu qu'on l'inquiète, ses yeux paroissent égarés : ainsi, l'on pourroit prendre pour hydrophobe un chien qui n'est qu'épuisé & épouvanté.

Un des auteurs couronnés par la Société royale de médecine, fait un parallèle frappant de l'inoculation de la petite-vérole & de l'inoculation de la rage, &

il distingue trois temps dans cette dernière maladie. Dans le premier, le virus hydrophobique s'insinue comme le virus variolique par la plaie, & reste un peu de temps avant de donner aucun signe d'existence ; dans le second, la plaie devient douloureuse, s'élève, il y a des signes évidens que le virus fermente ; mais son action est encore bornée. Dans le troisième, l'effet du poison se propage dans toutes les fonctions de l'économie animale, & la maladie est générale. Plusieurs auteurs confondent ces deux derniers temps, mais tous sont convaincus de la nécessité d'en distinguer deux ; l'un dans lequel la bave virulente, introduite dans la plaie, ne donne encore aucun signe de sa présence ; l'autre, dans lequel le mal cesse d'être local, période qui s'étend depuis les symptômes les plus légers jusqu'aux plus graves. Nous verrons dans les notes suivantes, combien cette manière de considérer les différens aspects de la rage est importante.

L'inappétence des alimens, ou plutôt l'impossibilité d'avalier des alimens solides, n'a pas ordinairement lieu dans le premier degré de la rage chez les animaux, mais elle est un signe constant dans le second. Les chiens, chez lesquels

la rage est manifeste , refusent les alimens qu'on leur présente ; ou s'ils se jettent dessus , c'est pour y imprimer leurs dents avec fureur , & non pour les manger. La plus part des auteurs qui ont traité de la rage , ont remarqué avec beaucoup de justesse que les hommes & les animaux affectés de la rage , n'ont horreur des alimens , qu'à cause d'un resserrement spasmodique , qui met les organes de la déglutition dans l'impossibilité de se dilater sans causer les plus vives douleurs. Les animaux , chez lesquels aucune impulsion morale ne vient contrarier l'instinct physique , refusent constamment les alimens quand la maladie est manifeste , tandis que l'homme commandant par sa raison à sa répugnance , prend quelquefois des alimens solides.

L'horreur de l'eau n'est pas non plus un signe absolument certain. On a vu des chiens très-sûrement enragés traverser des rivières à la nage , & boire de l'eau peu de temps avant de mourir. Il en est , à cet égard , des animaux comme des hommes. Or , parmi les observateurs qui ont été le plus à portée de voir des hommes affectés de cette maladie , il en est peu qui n'aient vu quelques malades mourir en buvant de l'eau sans répugnance.

Mais, si chacun de ces signes isolés n'est pas d'une certitude absolue, leur concours est décisif, & l'on ne peut pas se tromper en prononçant d'après l'ensemble des symptômes présentés dans l'Instruction.

On a proposé plusieurs autres moyens de connoître si un animal est enragé, mais ces moyens sont tous plus ou moins illusoires. Tel est, par exemple, celui qui consiste à imprégner un morceau de pain dans la salive d'un chien suspect, & de le présenter aux autres chiens, qui le refusent, dit-on, lorsque la salive est morbifique & contagieuse. On a dit avec plus de vraisemblance que les chiens connoissent ceux de leur espèce qui sont enragés, & qu'ils les fuient en hurlant; mais il ne faut pas encore regarder ce signe comme certain, lorsqu'on a à prononcer sur l'état d'un chien que l'on soupçonne d'être malade de la rage.

(B) Le traitement local a été mis en usage de tous les temps. Les anciens en faisoient le plus grand cas, & ils l'employoient avec vigueur. Ils faisoient saigner la plaie, ils l'agrandissoient en la dilatant, ou en emportant les chairs; ils appliquoient les ventouses pour attirer tout le venin à l'extérieur; le cautère

actuel, les caustiques leur étoient également familiers ; & , après avoir ainsi travaillé à poursuivre ou à éteindre le virus par ces moyens actifs, ils avoient soin d'entretenir la suppuration pendant très longtemps. La recherche des spécifiques fit délaisser par la suite ce traitement extérieur, qui fut employé avec une négligence & des restrictions qui en faisoient perdre presque tout le fruit. Aujourd'hui l'on reconnoît tout le mérite du traitement local employé par les anciens, & c'est le point sur lequel presque tous les auteurs & les praticiens se réunissent.

Mais l'apologie du traitement local nous mène à une question importante, déjà agitée bien des fois, & qu'il n'est pas permis de laisser ici indécise :

Il s'agit de savoir si le traitement local suffit seul pour guérir la rage, ou s'il est nécessaire d'y unir un traitement intérieur.

Et comme le mérite de l'Instruction publiée dans la généralité de Paris, est fondée sur la solution de cette question, nous ne l'examinerons pas superficiellement.

Les partisans du traitement local exclusif, regardent tous les symptômes de la rage comme des symptômes nerveux. Selon eux, le poison introduit dans la plaie, produit une irritation dans les nerfs

de cette partie, & cette irritation se propageant par le moyen de la sympathie nerveuse, fait naître successivement tous les accidens de la maladie à laquelle on a donné le nom d'hydrophobie. *Il n'y a, disent-ils, aucune infection dans les humeurs*, on ne peut ni la prouver, ni la concevoir; & si la salive des animaux ou des hommes hydrophobes devient vénéneuse, c'est l'effet du battement extraordinaire que les mouvemens convulsifs & le spasme universel donnent à nos humeurs; enfin, le vice est purement local, parce qu'on ne peut jamais obtenir, & qu'on n'a jamais obtenu de guérison sans traitement local.

Cette thèse a été soutenue avec beaucoup d'esprit & d'énergie par des hommes d'un grand mérite, à la tête desquels on doit mettre l'auteur du premier Mémoire couronné par la Société royale, M. *Le Roux*; mais en rendant la plus grande justice à l'intention & aux talens des partisans de ce système, on s'est permis d'analyser les argumens sur lesquels il est fondé, & on a cru qu'il étoit nécessaire de faire voir qu'ils sont moins vrais que séduisant.

Tout ce qui a été dit pour combattre l'infection des humeurs dans l'hydropho-

bie se réduit à ces trois argumens. Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, 1^o parce qu'on peut expliquer les symptômes de la rage sans cette infection ; 2^o. parce qu'on ne peut trouver le moyen ni de prouver l'existence de cette infection, ni de la détruire d'une manière sûre ; 3^o. parce que le traitement local guérit seul. Nous allons, en suivant chacun de ces argumens, examiner deux choses, & la valeur des faits qui y sont allégués, & celle des raisonnemens dont on fait usage pour en tirer des conséquences favorables à cette opinion.

PREMIER ARGUMENT.

Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, si l'on peut expliquer les symptômes de la rage sans cette infection.

De ce qu'on peut expliquer les symptômes de la rage sans admettre que ce venin s'insinue au-delà de la plaie, il ne s'ensuit pas que ce virus ne puisse se mêler à nos humeurs ; car si une explication théorique ne suffit pas pour admettre un fait pathologique, elle est encore bien moins capable de prouver que l'existence d'un fait de cette nature est impossible.

Par exemple, de ce que l'on peut expliquer le délire ou la somnolence dans les maladies aiguës par le transport du sang au cerveau, ira-t-on conclure que la corruption des humeurs ne puisse jamais produire cet accident ?

Mais, examinons particulièrement ces explications, & voyons si elles prouvent que le venin de la rage ne peut pas s'insinuer dans les humeurs.

On présente d'abord un assez grand nombre de faits qui font voir que des causes locales, souvent légères par elles-mêmes, ont fait naître des maladies spasmodiques effrayantes; une chute, une entorse, une piquure, des vers dans les intestins, des pierres dans le rein, ont été plusieurs fois la cause des maladies convulsives les plus graves. Ces faits sont connus de tous les observateurs; mais que s'ensuit-il? qu'une cause locale peut opérer le plus grand ébranlement dans le genre nerveux. Cette conclusion est directe, et il ne faut pas aller au-delà. En effet, de ce que l'épilepsie peut avoir dans bien des cas une cause locale, on ne peut pas en conclure que le mauvais état des humeurs, ou leur infection, ne puisse jamais la faire naître.

D'ailleurs, quelle analogie peut-on

établir entre ces épilepsies locales qui naissent dans l'instant où le *stimulus* aiguillonne immédiatement les nerfs, & la rage qui est produite par quelques gouttes de bave virulente déposée dans le tissu cellulaire, & qui est souvent si long-temps avant de faire connoître sa présence ?

On s'étoit ensuite sur les hydrophobies spontanées ou symptomatiques ; mais ces maladies, bien loin de prouver la non-infection du sang, la confirment. On trouve en parcourant l'histoire de la rage quelques hydrophobies symptomatiques, produites par des chutes ou des coups ; mais on y voit qu'un beaucoup plus grand nombre de ces maladies sont survenues à la suite de maladies internes, telles que des maladies produites par l'usage des alimens âcres & putrides ; par les passions impétueuses, par les fièvres, par les inflammations. Or, quel est l'effet le plus ordinaire de ces maladies, si ce n'est de corrompre & d'infecter les humeurs (a) ?

Pour détruire la force de cette réponse, & établir mieux la non-infection du sang & des autres humeurs, on avance que dans l'hydrophobie spontanée ou

(a). Vid. HOFFMAN, *de venenis corporis humani*. Med. ration. Tom. II.

symptomatique, il n'y a qu'une irritation locale placée à l'intérieur, & que le siège de cette irritation est la membrane interne de l'œsophage; mais cette assertion qu'il étoit si essentiel de démontrer n'est appuyée d'aucune preuve solide, & ne doit être regardée que comme une hypothèse (a).

(a) M. LE ROUX, chirurgien, membre distingué de l'Académie de Dijon, un des plus attens & des plus ingénieux apologistes de la non-infection, a bien senti qu'il ne pouvoit défendre ce système qu'en tournant à son avantage les observations nombreuses d'hydrophobies symptomatiques; il a imaginé pour cet effet que l'irritation locale dans l'œsophage, est la cause de toutes les hydrophobies spontanées; mais son Mémoire fait avec le plus grand art, & qui est d'ailleurs riche en faits, n'en présente que trois pour étayer cette idée.

Le premier est extrait de M. Portal; c'est l'ouverture du cadavre d'une demoiselle de vingt ans, morte d'esquinancie, & chez laquelle on trouva le pharynx, l'extrémité supérieure de l'œsophage, le larynx & la trachée-artère, enflammés.

Le deuxième, puisé dans la collection académique, est l'ouverture d'un homme mort hydrophobe sans avoir été mordu, & chez lequel on trouva la lame interne de l'estomac en putréfaction, l'orifice supérieur de ce viscère, l'œsophage fort rétréci, & la portion cave du foie enflammée & presque gangrenée.

Un des moyens que l'on s'est plu à répéter pour faire valoir toutes les explications favorables au système de la non-infection, est la comparaison que l'on fait de ce virus avec le venin de la vipère. On voit dans le *Mémoire de M. Le Roux* avec quelle adresse on peut la présenter ; mais deux considérations suffisent pour réfuter cette comparaison , & les inductions que l'on voudroit en tirer.

1°. Il n'est pas prouvé que le venin de la vipère ne s'introduise pas dans le sang. Tout ce qu'ont dit à ce sujet *Mead, Quesnay, Pouteau & M. Le Roux*, est fort ingénieux. Mais pourquoi le venin de la vipère produit-il de la fièvre , la jau-

Le troisième est l'ouverture d'un chien mort de la rage, faite par le même *M. Portal*, qui trouva dans ce chien la surface interne du larynx & du pharynx enflammée.

Le premier de ces faits est étranger à l'hydrophobie, la malade attaquée d'esquinancie ne pouvoit point avaler à cause de la vive inflammation. L'homme mort hydrophobe avoit une inflammation à l'estomac, qui ne lui permettoit pas de boire sans la plus vive douleur, ce qui lui donnoit horreur de l'eau ; mais le mal n'étoit pas à l'œsophage. L'ouverture du chien est contredite par toutes les autres ouvertures d'animaux morts de la rage ; & d'ailleurs cette ouverture n'avoit aucun rapport avec celle des hommes morts de la rage spontanée.

nisse & des tumeurs érysipélateuses dans différentes parties du corps ? Pourquoi les sueurs sont-elles la crise qui guérit cette maladie ? Pourquoi enfin l'alkali volatil pris intérieurement , est-il le moyen le plus prompt & le plus sûr pour calmer & guérir tous les accidens qui résultent de la morsure de la vipère ? Si l'on a pu quelquefois empêcher le venin de la vipère de pénétrer au-delà de la partie mordue par les scarifications & une forte ligature, c'est que dans ces circonstances, le venin étoit énérvé , ou s'introduisoit en petite quantité (a). Mais le plus souvent ce venin s'infinue profondément & donne tous les signes ordinaires de sa présence , malgré la précaution de serrer & de scarifier la partie mordue.

(a) C'est dans ce sens qu'il faut expliquer les expériences ingénieuses de M. l'abbé *Fontana*. En inoculant de différentes manières le venin de la vipère sur des animaux, il a coupé subitement le point membraneux ou cutané qu'il avoit imprégné de ce virus, & a arrêté ainsi sa propagation ultérieure ; mais un venin plus subtil que celui de la vipère seroit absorbé si promptement, que l'amputation ne pourroit prévenir sa marche rapide. Au reste M. l'abbé *Fontana* admet l'infection du sang par le venin de la vipère.

2^o. Comment veut-on prouver que l'alkali volatil n'est pas le spécifique de la morsure de la vipère ? c'est que , dit-on, d'autres médicamens sont propres à guérir les accidens qu'elle produit , & que l'alkali volatil n'agit que comme un tonique. Si d'autres médicamens que l'alkali volatil peuvent être utiles pour combattre le venin de la vipère , ils agissent d'une manière lente & imparfaite , qui fait voir que leur vertu consiste bien moins à énerver le virus , qu'à favoriser la nature qui fait des efforts pour le combattre ; mais l'alkali volatil calme pour ainsi dire instantanément , il fait cesser les accidens , il arrête les progrès du mal , & le venin dénaturé est expulsé par les excrétoires sans que le malade éprouve davantage les anxiétés dont il étoit tourmenté. L'alkali volatil est un tonique , sans contredit , mais c'est un tonique qui a une qualité particulière pour combattre le virus de la vipère , comme le quinquina est un tonique propre à enchaîner le levain fébrile , comme l'ipécacuanha est un tonique propre à guérir la dyssenterie. On a des obligations aux médecins savans qui ont combattu la crédulité puérile que l'on a portée aux spécifiques ; mais ce seroit aller bien au-delà des bornes où il faut s'arrêter ,

que de refuser une qualité particulière à certains médicamens , & de nier l'existence des virus dont les médecins cliniques sont si convaincus : *Ducit in vitium culpæ fuga si caret arte* (a).

Si la rage a de l'analogie avec un virus, c'est bien plutôt avec celui de la petite-vérole. Comme lui, il peut être introduit par une blessure ; comme lui, son action se borne d'abord à la partie mordue ; &

(a) Il est en Amérique des poisons assez subtils pour donner la mort en peu de minutes, étant introduits par une plaie aussi légère qu'une piquure d'épingle. La ligature, l'amputation même la plus prompte , ne peuvent arrêter l'effet de ce virus destructeur. On cite ces faits pour appuyer l'opinion du vice simplement local & du traitement local exclusif pour la guérison de la rage ; & l'on croit avoir tout dit , en ajoutant que tous ces phénomènes sont produits par l'irritation nerveuse. Lorsqu'on injecte une liqueur caustique ou astringente dans la veine axillaire d'un chien , ce chien meurt subitement ; & dans ce cas , on ne pourra le nier , les nerfs ne peuvent être mis en jeu qu'après l'altération des humeurs. Quant au virus de la rage , il n'a point d'analogie avec ces poisons actifs , dont l'action est si vive & si promptement propagée à toute l'économie animale ; c'est un ferment lent qui commence à corrompre une petite quantité de nos humeurs , pour s'étendre ensuite à toute la masse.

s'il faut raisonner par analogie, tout ne prouve-t-il pas que le virus de la rage, après avoir fermenté dans la plaie, comme celui de la petite-vérole, se propage ensuite plus loin, & communique l'altération qui lui est propre à toutes les humeurs.

DEUXIÈME ARGUMENT.

Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, parce que l'on ne peut pas prouver l'existence de cette infection, & qu'on ne connoît pas encore de moyen infaillible de la combattre.

Il est certain qu'on ne peut pas voir dans les humeurs des animaux & des hommes affectés de la rage des signes sensibles du virus hydrophobique dont elles sont imprégnées, comme l'on ne peut appercevoir les miasmes putrides dans les humeurs des personnes qui sont affectées de fièvre maligne ; l'ouverture des cadavres n'instruit pas plus à cet égard que l'analyse des humeurs. Mais de ce qu'il est impossible de connoître intrinséquement la nature du virus de la rage, & de démontrer l'espèce de dépravation que son introduction excite dans nos humeurs, on ne peut pas conclure que cette dépra-

vation n'existe pas. Le cancer qui commence souvent par un vice local, & qui finit par donner la mort, est produit par un virus dont on ne connoît pas la nature ; on ne sauroit démontrer ce virus dans les humeurs des personnes qui meurent de cette maladie, & cependant on admet généralement, & on ne peut se refuser d'admettre que le virus cancéreux porte une corruption générale dans nos humeurs.

Mais nous avons des preuves positives de l'infection des humeurs par le virus de la rage, puisque nous avons des faits qui démontrent incontestablement que les humeurs, ou que la chair des animaux enragés ont communiqué immédiatement cette maladie ; *Boerhaave*, & son commentateur *Van-Swieten*, regardent la chair des animaux morts de la rage comme capable de communiquer cette maladie. M. *Brogiati* est du même avis. *Lemery* rapporte qu'un chien devint enragé après avoir lappé le sang d'un homme hydrophobe qui venoit d'être saigné. *Balthasar Timæus* assure qu'un paysan, sa femme, ses enfans, & plusieurs autres personnes, furent attaquées de la rage pour avoir bu du lait d'une vache enragée. Un anatomiste fut attaqué & mourut

de la rage pour avoir disséqué le corps mort d'un chien enragé.

Ces faits également admis par les partisans de l'infection & par leurs antagonistes (a), prouvent que le venin de la rage est un ferment qui, après avoir changé les liqueurs, peut communiquer sa propriété délétère jusqu'à la chair même des animaux qui meurent de cette maladie. Mais peut-on les révoquer en doute, lorsqu'ils se trouvent encore appuyés par des faits étrangers dont l'analogie est frappante (b) ?

Quant à la seconde Partie de cet argu-

(a) Il est vrai qu'on a mangé plusieurs fois impunément la chair des animaux enragés ; (ces animaux pouvoient n'être pas assez infectés pour que le venin de la rage eût pénétré jusqu'aux muscles, ou des circonstances particulières ont pu empêcher l'effet qui devoit naturellement en résulter.) Mais il est aussi certain que quelquefois cette imprudence a été suivie de la rage ; & , dans ce genre de discussion, un fait positif en efface cent négatifs.

(b) On a eu fréquemment, dans les maladies épizootiques, des preuves de la propriété qu'ont certains virus d'infecter les humeurs, & de communiquer aux chairs des animaux la qualité délétère qui les caractérise.

En 1784, dans une épizootie qui régnoit à Salces, diocèse de Mendes dans le Gévaudan, deux villageois écorchent des bœufs morts du

ment, il ne faut que deux mots pour y répondre. Les partisans de la non-infection des humeurs ne peuvent pas se prévaloir de l'impossibilité où l'on est d'assigner un remède infailible pour détruire l'altération produite par le virus de la rage dans les humeurs, à moins d'exiger ce qui est au dessus des forces humaines.

On a été long-temps sans connoître le moyen de combattre efficacement la maladie vénérienne, mais on n'a pas cru devoir pour cela révoquer en doute l'infection du sang produite par ce virus: on admet l'existence du virus cancéreux & du levain scrophuleux; a-t-on pour cela un moyen assuré de combattre le cancer & les écrouelles?

charbon; &, en peu de jours, ils périssent l'un & l'autre couverts de charbons au visage.

En 1774, des Nègres de la Guadeloupe mangent des animaux morts de la même maladie, & ils sont attaqués d'une fièvre pestilentielle, avec des charbons, dont le plus grand nombre périt. (PAULET, *Malad. épiçoot.* tom. ij, p. 87. & 110.)

Un payfan introduit son bras dans le rectum d'une vache qui avoit un charbon à la surface du corps; & trois semaines après, il est attaqué de plusieurs charbons qui le font périr.

Dissertation sur la pustule, par M. THOMAS-SIN, pag. 24 & 25.

TROISIÈME ARGUMENT.

Le venin de la rage ne pénètre point dans les humeurs, puisque le traitement local guérit.

On ne peut pas révoquer en doute l'efficacité du traitement local qui est admis & vanté par tout le monde ; les partisans de la non-infection le prescrivent pour détruire promptement toutes les traces du poison, & prévenir ainsi l'irritation nerveuse de la plaie, qu'ils regardent comme la cause unique de la maladie. Ceux qui admettent l'infection du sang par l'absorption du virus, recommandent de même le traitement local pour empêcher le repompement du venin déposé dans la blessure, & dans le dessein d'attirer par une abondante suppuration celui qui n'a pu être enlevé ou détruit. Or il est aisé de concevoir, qu'il est bien des cas dans lesquels ce traitement externe, employé peu de temps après la blessure, peut détruire tout le germe vénéneux introduit dans la plaie ; & par ce moyen il a dû arriver plusieurs fois, que le traitement local, administré seul, a réussi : mais ces faits sont bien loin d'établir que le venin de la rage ne s'insinue pas dans

les humeurs, ils prouvent seulement qu'il est des circonstances dans lesquelles le traitement local promptement administré peut prévenir la maladie, en empêchant le mal de s'étendre au-delà de son premier siège.

Mais d'ailleurs on a des preuves authentiques & répétées, qu'il est dangereux de se fier pour tout remède au traitement local.

1°. Quoiqu'on ait souvent négligé de faire usage de ce moyen autant qu'il auroit été nécessaire, il a été assez pratiqué par les anciens & par les modernes pour n'avoir pas été exclusivement adopté par tous les médecins, s'il avoit été de nature à avoir un succès constant & suivi.

2°. On a des exemples récents & connus, que ce traitement local employé dès les premiers jours après la morsure, n'a pas empêché la maladie de faire des progrès considérables, & même de devenir mortelle; dans le traitement de Senlis, il est mort cinq malades parmi les neuf mordus, & les plaies de ces malades avoient été scarifiées, dilatées & portées vivement à la suppuration. Au mois de mai 1784, MM. *Rebiere* frères, chirurgiens à Bives, traitèrent séparément dix-sept personnes mordues par une louve; sur

ces dix-sept, dix sont mortes, quoique les plaies aient toujours été ouvertes & cautérisées par le beurre d'antimoine ; enfin l'amputation de la partie mordue a été elle-même inutile (a).

3°. Il y a bien des cas dans lesquels il est impossible d'administrer le traitement extérieur, de manière à pouvoir en garantir l'efficacité ; en effet, les plaies profondes, celles qui sont dans le voisinage des gros vaisseaux, celles qui affectent le visage, les yeux ou les parties génitales, ne peuvent pas permettre l'application du feu ou du caustique rongeur, comme il seroit convenable de l'employer. M. *Le Roux*, fait pour croire à l'excellence du traitement local par la hardiesse & le succès avec lesquels il l'a entrepris, attribue la mort des deux seuls malades qu'il a perdus sur neuf, à la timidité avec laquelle il avoit employé son caustique.

Les partisans de la non-infection & du traitement local exclusif répliquent : l'expérience fait tout en médecine ; or, d'après l'expérience, le traitement local suffit, puisqu'il a guéri souvent seul, & qu'il n'y a jamais eu de véritable hydrophobie de guérie, quand il n'a pas eu lieu.

(a) Mémoires de la Société royale, p. 208.

Ce raisonnement pèche comme tous les autres, en donnant une beaucoup plus grande étendue au conséquent, qu'aux prémisses. De ce que les bubons aux aines guérissent de la fièvre pestilentielle, on ne conclut pas que le traitement ne doive être que local ; ainsi, de ce que la cautérisation d'une plaie faite par la morsure d'un animal enragé, & son dégorgement par la suppuration, sont très-utiles, il ne faut pas conclure que le vice ne soit que local ; mais il est faux d'annoncer qu'il n'y ait point eu de véritable hydrophobie guérie sans traitement local.

Parmi les observateurs les plus recommandables, il en est plusieurs qui ont vu des hydrophobies véritables céder au traitement intérieur, sans qu'on pût conjecturer que le traitement local y fût pour quelque chose, puisque dans ces exemples, qu'il seroit facile de multiplier, on voit tantôt que le traitement extérieur a été très-superficiel, & tantôt qu'il a été absolument négligé (a).

(a) On ne peut, à moins d'avoir l'esprit prévenu, s'empêcher de trouver dans les Recherches de M. Andry, des exemples multipliés & incontestables de personnes préservées de l'hydrophobie, sans qu'on puisse attribuer cette cure prophylactique au traitement local. *Ra-*

Ainsi, en accordant au traitement local toutes les louanges qu'il mérite, en con-

velly, Astruc, Default, regardent le mercure comme un préservatif infailible ; leur assertion est appuyée sur un très-grand nombre de faits, dans lesquels le traitement local avoit été fort léger ; & l'on voit la même chose dans les observations plus récentes contenues dans le même recueil. *Sauvages* va plus loin, lorsqu'il dit : *J'ignore que ce remède ait encore manqué, étant même appliqué quand la rage est déclarée.* Le frère *Du Choisel* assure avoir préservé deux cents personnes ; il rapporte de plus une observation sur la guérison d'une femme de 30 ans déjà hydrophobe, & tout son traitement consistoit dans des frictions mercurielles. Le docteur *Nugent*, médecin à Bath, a guéri par le cinnabre, l'opium & les antispasmodiques, *Elizabeth Briant*, qui avoit les symptômes caractéristiques de cette maladie, des anxiétés, le serrement à la gorge, l'horreur de l'eau & des convulsions. Les accidens avoient été précédés de douleur & d'élanemens à la plaie, qui étoit presque cicatrisée, & qui ne fut point rouverte. *M. Wringthson*, chirurgien à Sedgefield, comté de Durhan, guérit par les mercuriaux, les calmans & les antispasmodiques, un jeune homme de quinze ans, qu'on avoit déjà lié pour éviter les effets de la fureur, & il n'employa aucun traitement local. La femme de sainte Calais, pour laquelle les médecins de Paris ont été consultés en 1775, étoit décidément hydrophobe ; elle fut guérie sans traitement local, puisqu'elle n'avoit pas de plaie, &c. &c. (Voyez les Recherches de M. ANDRY.)

venant que ce traitement est dans plusieurs circonstances capable de guérir seul,

Dans les nouveaux Mémoires de la Société royale, on trouve aussi de même des autorités puissantes, qui prouvent que le traitement intérieur a suffi bien des fois pour préserver de la rage, & quelquefois aussi pour guérir cette maladie déjà confirmée. MM. *Bouteille, Pelet, Cabrol & Bonel de la Brageresse*, rapportent un grand nombre d'observations très-exactes de malades préservés, sans avoir employé d'autre traitement local, que des frictions huileuses ou mercurielles sur la plaie. M. *Bonel de la Brageresse*, médecin à Mende, dans le Gevaudan, mérite sur-tout d'être remarqué, puisqu'il a pratiqué avec le plus grand succès la méthode de *Desault* pendant trente ans, c'est-à-dire le traitement mercuriel sans scarifications, ni caustiques sur la plaie. Sa méthode a été publiée deux fois dans le Gevaudan; il présente l'histoire de plus de cinq cents personnes préservées, & quelques observations d'hydrophobies déclarées guéries par les mêmes moyens. M. *Fougerolles*, chirurgien à Raulzan, a donné une très-belle observation d'un jeune homme, chez lequel les symptômes de l'hydrophobie étoient évidens, & qui fut guéri par l'usage des saignées, des mercuriaux purgatifs & des bains. Enfin M. *Mathieu*, chirurgien du Périgord, apporte plusieurs exemples d'hydrophobie confirmée, guérie sur les animaux, & deux observations faites l'une sur un jeune homme, l'autre sur une vieille femme hydrophobes, par lesquels il est prouvé que

& qu'il est essentiel de l'employer dans tous les cas, on doit regarder comme certain, qu'il seroit dangereux & téméraire de l'administrer exclusivement, & de ne pas y joindre le traitement interne, qui seul est en état de corriger & de détruire l'altération que le venin de la rage peut avoir portée dans nos humeurs.

On voit donc que ceux qui ont nié l'altération des humeurs par le venin de la rage, étoient fondés sur des argumens plus brillans que solides, & que, sans prétendre expliquer comment cette infection s'opère, on peut donner des preuves invincibles de son existence. A la vérité, on ne conçoit pas, & on ne concevra peut-être jamais, comment le venin, pénétrant dans les voies de la circulation, & se mêlant avec le sang & les humeurs, va particulièrement imprimer sa qualité vénéneuse à la salive. « Mais, parce que notre intelligence est en défaut, il ne faut pas se refuser à une vérité démontrée par

le traitement intérieur a réussi sans traitement local, puisque les plaies étoient cicatrisées. On est donc autorisé à conclure, d'après tous ces faits, qu'il est faux de dire que le traitement intérieur n'a jamais réussi quand il a été administré sans traitement local.

des faits multipliés & authentiques. D'ailleurs ce paradoxe ne regarde pas seulement le venin rabieux, mais encore tous les autres venins; chacun d'eux a la propriété d'affecter un ou deux organes préférablement, & comme exclusivement aux autres parties du corps, sur lesquelles la virulence n'agit point, ou agit peu. Cette direction, cette influence caractéristique de chaque venin sur tel & tel organe, sur telle & telle liqueur, la même en tout temps, en tous pays, sur toute personne, est constatée par des faits nombreux qu'il seroit inutile d'entasser ici; il suffira de citer celui des cantharides, dont le venin attaque toujours les voies urinaires. Ainsi encore, suivant *Hoffmann* (a), l'ellébore noir est particulièrement ennemi du gosier; & suivant l'observation de M. *Siélig* (b), les fruits de hêtre attaquent le gosier, y produisent le spasme, & excitent la salivation. » (Mémoir. de la Société royale de médecine pour l'année 1784, seconde partie; Mémoire de M. *Bouteille*, pag. 135.)

(a) *Op. tom. j, l. ij, p. 215.*

(b) *De Hydrop. ab esu fructuum fagi.* Voyez ANDRY, Recherches sur la rage, pag. 15 & 164, deuxième édition.

Au reste, quand bien même l'infection des humeurs par le virus de la rage ne seroit pas aussi bien prouvée que nous le présumons, la prudence & la sagesse qui doivent nous diriger en jugeant de la vie des hommes, nous forceroit toujours d'admettre la même conclusion pratique. « En effet, en supposant que la guérison est déjà faite par le traitement local, on ne risque pas de la détruire par le traitement interne ; mais si au contraire cette guérison n'est qu'apparente, si elle est douteuse, n'est-ce pas un crime de négliger la seule chose qui puisse la confirmer ? »

L'union du traitement interne au traitement extérieur dans la maladie hydrophobique, a presque toujours eu lieu. Les anciens qui pratiquoient avec hardiesse le traitement local, avoient néanmoins admis un traitement interne, qui varioit suivant les différens individus, ils employoient la saignée, les bains, les purgatifs, & travailloient sur-tout à exciter les sueurs en faisant prendre des alimens échauffans. Cependant, dit M. *Andry*, dès ce temps on cherchoit un spécifique contre la rage, & on a continué de s'occuper jusqu'à nos jours de ce projet, ce qui le plus souvent a fait négliger une cure méthodique qui auroit pu sauver

bién des personnes attaquées de cette maladie. C'est cette cure méthodique, établie sur l'expérience des anciens & sur les travaux des médecins modernes, qu'on a voulu rendre plus connue & plus générale; en donnant une nouvelle publicité à cette Instruction.

(C) La rage est une maladie convulsive, obscure dans son commencement, caractérisée dans son milieu par des accès violens, & se terminant par un délire furieux qui est accompagné le plus souvent de l'impossibilité d'avaler. Le traitement doit donc varier suivant les différens périodes de cette maladie; & le vrai moyen de connoître la méthode qu'il faut suivre, c'est de sentir les motifs sur lesquels sont fondés chacune des indications qu'il faut remplir.

La saignée est le plus grand de tous les relâchans, & par conséquent peut être placée avec beaucoup d'avantage au commencement de la maladie, pour diminuer la roideur & la tension qui sont remarquables à cette époque. MM. *Baudot* & *Bouteille*, qui se sont particulièrement appliqués au traitement méthodique de la rage, font grand cas de la saignée. *Elisabeth Briant*, traitée à Bath par le docteur

Nugent, & dont la cure a tant fait de bruit, a été saignée dans le commencement de cette maladie (a). Le jeune homme dont M. *Faugerolles*, chirurgien à Rauzan, a rapporté l'histoire, & qui fut guéri d'une hydrophobie déclarée, fut saigné jusqu'à la syncope avec un avantage évident (b). Il en a été de même de beaucoup d'autres, dont il seroit trop long de rapporter l'histoire.

Les purgatifs sont indiqués par la disposition cachectique des malades, ou par la constipation qui naît de la langueur & des chagrins qui suivent ordinairement la morsure des chiens enragés ; ainsi ces médicamens qui sont bien éloignés d'être d'une nécessité absolue dans le commencement de cette maladie, peuvent être très-utiles. En lisant les observations des médecins & chirurgiens les plus exercés à traiter les personnes mordues par des animaux enragés, on voit qu'il est bien des cas dans lesquels on a débuté par faire prendre aux malades des pilules mercurielles purgatives ; & cette pratique, con-

(a) Mémoires de la Société royale, *ibidem*, pag. 189.

(b) Hist. de la Société royale de médecine, *ibid.* pag. 106.

firmée par l'expérience, est une preuve suffisante de l'avantage d'un purgatif placé dans plusieurs circonstances au commencement de cette maladie.

(D) L'alkali volatil fluor, si efficace pour guérir les accidens causés par la morsure de la vipère & pour combattre les poisons animaux, a été par la même raison conseillé depuis long-temps dans le traitement de la rage. On l'a d'abord administré par empirisme ; & l'expérience a confirmé son utilité, sinon comme remède principal, du moins comme remède auxiliaire. En se rappelant l'observation des anciens sur l'efficacité des sueurs dans l'hydrophobie, en songeant que tous les poisons qui ne tuent pas sur le champ, sont expulsés par l'émonctoires de la peau, on verra que l'alkali volatil a dû être utile dans le traitement de la rage, par la propriété qu'il a d'exciter la sueur.

Et sans regarder cette excrétion comme critique dans l'hydrophobie, on ne peut s'empêcher d'être frappé, en voyant combien de fois elle a été salutaire dans les cas les plus graves. Le malade qui fait le sujet de l'observation de M. *Wrightson*, a été guéri par les sueurs (a).

(a) ANDRY, *ibid.* pag. 103.

M. *Dupuy*, médecin de l'hôpital général de la Rochelle, a rapporté une observation semblable (a). *Elisabeth Briant*, déjà citée, a été considérablement dans la déclinaison de la maladie. Le docteur *Nicolas Hagg*, qui préserva deux enfans & trois adultes par la méthode mercurielle, rapporte que les enfans eurent une diarrhée, mais que les adultes éprouvèrent une sueur abondante, malgré les évacuations produites par le mercure doux dont ils faisoient usage (b).

M. *Bouteille*, persuadé plus que personne de la nécessité de la sueur pour guérir cette maladie, a recueilli un grand nombre de faits qui viennent à l'appui de son opinion (c). Enfin, si la poudre de *Palmaris*, & plusieurs autres remèdes empiriques, ont quelquefois réussi, on ne peut attribuer ce succès qu'aux sueurs excitées par ces préparations, qui sont presque toutes composées d'ingrédiens actifs & incendiaires (d).

(a) ANDRY, *ibid.* pag. 195.

(b) ANDRY, *ibid.* pag. 79.

(c) Mém. de la Société royale de médecine, *ibid.* pag. 174 & suiv.

(d) Les bains de mer qu'on regarde, à juste titre, comme un préservatif infidèle, ont cepen-

(E) Les bains sont propres à calmer les agitations nerveuses, à accélérer le cours des liqueurs ; ils relâchent le tissu de la peau, & disposent aux sueurs : mais ils ont d'ailleurs une utilité reconnue & évidente dans le traitement méthodique universellement admis ; c'est de favoriser l'introduction du mercure & de tempérer son action sur l'économie animale.

(F) Le vinaigre, à très-petite dose dans les lavemens, doit être regardé comme un remède auxiliaire tempérant & antispasmodique. L'expérience & le hasard ont paru annoncer une propriété antihydrophobique plus marquée dans cet acide, quand on le prend en grande quantité (a) ; mais ces exemples rares ne sont point ceux qui doivent guider dans le

dant pu réussir quelquefois à garantir de la rage, comme semble le prouver leur réputation ancienne pour la guérison de cette maladie ; & s'ils ont eu quelquefois cet avantage, ce n'est point à la surprise & à la terreur qu'il faut l'attribuer, mais aux sueurs qui surviennent ordinairement à la suite de ces immersions.

(a) M. BUC'HOZ, dans un ouvrage intitulé *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés*. MACQUER, Dictionnaire de chimie, tome iv, pag. 244.

traitement des maladies, & le vinaigre est ici conseillé simplement comme propre à rafraîchir les entrailles.

(G) On a déjà vu dans une des notes précédentes, combien le traitement mercuriel avoit eu de partisans. Depuis la fin du siècle dernier que *Ravelly* appliqua le mercure au traitement de la rage, presque tous ceux qui se sont occupés de cette maladie ont fait usage du traitement mercuriel, ou l'ont fortement recommandé. *Astruc*, *Desault*, *Sauvages*, *Darluc*, le frère *Duchoisel*, le docteur *Arrigoni*, le docteur *Sanchez*; MM. *Duhau-me*, *Ehrmann*, *Baudot*, sont les premiers qui aient adopté le mercure dans le traitement de la rage, & qui aient combattu pour prouver son efficacité. En 1779, le Gouvernement recommanda authentiquement l'usage de ce médicament, en faisant imprimer un ouvrage de M. de *Lassone*, ayant pour titre, *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage*, instruction excellente, longue & détaillée, mais moins rapprochée que celle dont nous nous occupons. Enfin, depuis six ans un très-grand nombre de médecins & de chirurgiens des différentes provinces, ont envoyé à la Société royale une quantité
d'obser-

d'observations ; qui démontrent la vertu préservative du traitement mercuriel , & dont quelques-unes prouvent même qu'il peut guérir la rage confirmée ; tels sont la plus part des observateurs dont nous avons invoqué l'autorité pour prouver l'efficacité qui a eu le traitement intérieur employé seul , ou presque seul , & plusieurs autres que nous allons avoir occasion de nommer.

La manière d'administrer le mercure n'est pas la même , suivant les différens auteurs ; les uns ont donné des bols mercuriels plus ou moins purgatifs , les autres du cinabre mêlé avec des antispasmodiques ; ceux-ci ont prescrit la panacée mercurielle , ceux-là l'onguent mercuriel en frictions ; enfin le sublimé corrosif a eu aussi ses partisans. Chacune de ces préparations mercurielles a eu du succès , & ce résultat général est une forte preuve des qualités particulières qu'a le mercure pour énerver & détruire le virus de la rage ; mais l'expérience a confirmé que la manière la plus sûre d'administrer ce médicament étoit celle des frictions.

En vain on attaquera l'efficacité du mercure , en mettant en opposition la théorie des auteurs qui l'ont mis en crédit. Que les uns l'aient ordonné comme

antivermineux, que les autres l'aient prescrit comme sialagogue; que ceux-ci le regardent comme spécifique, que les autres l'administrent comme calmant; qu'il soit donné sous forme saline, ou qu'il soit administré en friction, il suffit, pour assurer la réputation de ce minéral, que presque tous ceux qui en ont fait usage attestent sa vertu prophylactique ou curative. Jamais nous ne saurons la manière dont agissent les médicamens: l'important est de connoître le résultat de leur action; ce qui est une chose aussi aisée à prouver, que l'autre est difficile à concevoir (a).

Mais, quelque efficacité qu'ait le mercure, nous ne pouvons pas le regarder comme un remède sûr dans tous les cas d'hydrophobie. On a vu bien des ma-

(a) Si d'un certain nombre de personnes, également blessées & abandonnées à la nature ou à de mauvais moyens, il en périt la plus grande quantité; que du même nombre, ayant des blessures semblables, il en rechappe davantage lorsqu'elles sont traitées méthodiquement, on doit conclure que le traitement a eu du succès. M. LE ROUX, *Mém. de la Société royale*, ibid. pag. 60.

Ce raisonnement qui a été fait pour prouver l'efficacité exclusive du traitement local, convient beaucoup mieux au traitement intérieur par le mercure.

lades soumis au traitement mercuriel sans que le virus puisse être corrigé ou expulsé. Les auteurs les plus apologétiques de la méthode mercurielle, ne peuvent s'empêcher de rapporter des observations répétées qui en font foi. Ces faits prouvent que le mercure n'est pas un spécifique, mais ils n'empêchent pas que ce ne soit un médicament utile, le plus souvent efficace comme préservatif, qui s'emploie avec succès dans les premiers symptômes, & qui peut guérir même quand l'horreur de l'eau est manifeste. Ces faits prouvent, que le traitement intérieur a besoin d'être secondé par le traitement extérieur, & que ce traitement intérieur doit bien moins consister dans l'administration aveugle d'un médicament, que dans l'usage méthodique de plusieurs remèdes, tels qu'ils sont prescrits dans l'Instruction.

Ainsi, l'efficacité des moyens de guérir l'hydrophobie n'est point générale & exclusive; elle est bornée à des cas particuliers, & subordonnée aux différentes circonstances dans lesquelles on les a employés; il s'agit moins par conséquent de chercher de nouveaux remèdes, que d'apprécier ceux que l'expérience a déjà recommandés, & sur-tout de déterminer

le cas particulier, le moment favorable, la manière convenable de les administrer (a).

(H) Bien des auteurs & des praticiens recommandables ont paru redouter la salivation. *Desault* met deux jours d'intervalle entre chaque friction; *Sauvages* dit qu'il n'est pas nécessaire de procurer un flux de bouche sensible; *Van-Swieten* & *M. de Laffone*, sont du même avis. MM. *Baudeau* & *Bouteille* recommandent de faire les frictions générales & locales, de manière qu'elles ne portent pas à la bouche. Mais nous avons des autorités également puissantes pour recommander la salivation. Le frère *Duchoisel*, qui a traité un si grand nombre de malades de cette espèce dans l'Inde, donnoit le mercure de manière à produire la salivation; souvent elle n'arrivoit pas, parce que les pilules mercurielles qu'il unissoit aux frictions, préservoient de la salivation, mais elle avoit cependant lieu assez fréquemment, & il n'en étoit point inquiet: *Il vaut mieux saliver que de devenir enragé*, disoit-il. *M. Ehrman*, médecin de Strasbourg, rap-

(a) M. BOUTEILLE, Mém. de la Société royale, pag. 132.

porte l'histoire d'un jeune homme de vingt-quatre ans , ayant déjà les symptômes de la rage , à qui il administra vivement le mercure , & qui saliva le troisième jour ; le cinquième il eut horreur de la boisson , avec convulsion ; les frictions furent augmentées , la salivation devint plus forte. L'horreur de l'eau alla en diminuant , à mesure que la salivation augmentoit ; & il fut entièrement guéri au bout d'un mois (a). M. *Lefau* eut à traiter deux malades qui avoient des plaies situées , pour la plus part , au visage ; la rage étoit d'autant plus à craindre , que six hommes mordus en même temps qu'eux , étoient morts. Il fit des frictions à la dose de quatre gros ; la salivation fut prompte , & les malades furent préservés (b). M. *Mathieu* , qui prononce si affirmativement sur la propriété spécifique du mercure , & qui confirme cette assertion par ses observations , a toujours eu pour principe d'employer le mercure jusqu'à la salivation. M. *Bonel de la Bragereffe* a donné le mercure à très-forte dose , & ne paroît avoir prévenu la salivation , qu'en excitant la diarrhée par les pilules

(a) Recherches d'ANDRY, pag. 82.

(b) *Ibid.* pag. 107.

purgatives qu'il unit aux frictions (a).

Le conseil donné dans l'Instruction précédente semble se conformer à ces différens avis, entre lesquels il tient le milieu. En effet, si l'on prescrit de mettre un jour d'intervalle entre les frictions quand la salivation est trop abondante, relativement aux forces des malades, on recommande d'un autre côté de ne pas suspendre les frictions par rapport à la salivation. La dose à laquelle l'onguent mercuriel est prescrit, doit rendre la salivation tardive chez les malades bien constitués ; mais on ordonne de l'augmenter, si les plaies sont profondes, si elles sont au visage, & il est évident que l'état des malades est ce qui doit faire prononcer sur cette question.

(I) On ne peut fixer d'une manière invariable le terme où les malades doivent avoir une entière sécurité sur leur guérison, puisqu'on a des exemples de récidives au bout de plusieurs mois, & quelquefois après plusieurs années ; mais ces faits sont si rares, qu'ils peuvent passer pour des exceptions, & l'on calcule sur la très-grande probabilité, en pro-

(a) Mém. de la Société royale, *ibid.* p. 256 & 307.

mettant une guérison radicale au bout de quarante jours de traitement.

Le conseil que l'on ajoute sur la continuation des frictions de temps à autre, & sur la suppuration des plaies, est très-intéressant. On use de cette précaution pour les malades convalescens de la maladie vénérienne; mais dans le traitement de la rage, il est d'autant plus essentiel d'insister sur cette continuation des frictions de temps à autre; que la plus part des malades qui ont eu des rechutes ne les ont dûes qu'à la négligence avec laquelle ils avoient fait usage du mercure. M. *Oudot*, médecin à Besançon, avoit traité par le mercure une femme mordue par un chien, dont les blessures avoient été promptement mortelles sur quatre autres personnes. La grandeur des plaies & la certitude que l'animal étoit enragé, firent pousser le mercure jusqu'à la salivation; mais le traitement ne fut continué que trois semaines. Au bout de quatre mois, cette femme retomba, & mourut en quatre jours avec les symptômes les moins équivoques de la rage. M. *Andry* a remarqué avec raison que cette observation est une preuve de l'efficacité de la méthode mercurielle, & que si les frictions eussent été continuées plus long-temps, & les plaies rouvertes,

la malade eût été complètement guérie. Ce judicieux critique pense même que dans ce cas, si le mercure eût été donné à très-grande dose, & la plaie r'ouverte au moment où la rage s'est déclarée, on auroit pu espérer de guérir la malade. On voit la même chose dans beaucoup d'autres observations que l'on trouve dans les recueils déjà cités (a).

(K) Il n'est aucune maladie dans laquelle l'affection de l'esprit ne joue un très-grand rôle. On sait quelle influence elle a dans les fièvres aiguës, & combien il est important de ranimer le courage dans les maladies épidémiques. La frayeur change d'un instant à l'autre la face des maladies éruptives : on en a tous les jours la preuve dans la petite-vérole. Dans la rage, l'effet des affections morales est non-seulement d'accélérer le moment où le virus, caché dans les humeurs, donne des signes de sa présence, mais de faire que l'explosion de cette maladie soit beaucoup plus terrible. Le chagrin, la colère, & particulièrement la crainte, sont les affections qui sont les plus dangereuses. On a des observations multipliées des suites

(a) ANDRY, pag. 131.

dangereuses & imprévues de ces passions sur des malades qui avoient été mordus depuis long-temps, & qui jusques-là avoient vécu dans la plus grande sécurité. On a vu les mêmes révolutions morales occasionner des rechutes à des malades qui avoient déjà subi le traitement ; mais presque toujours ce traitement avoit été incomplet. Ainsi, comme la plus part des infortunés, qui ont donné lieu aux observations de cette espèce, n'avoient point été traités du tout, ou l'avoient été d'une manière imparfaite, on voit de plus en plus combien il est essentiel de faire subir un traitement méthodique complet à tous ceux qui sont mordus par un chien enragé.

(L) Les antispasmodiques & les calmans ont certainement eu des succès dans le traitement de la rage. On a tenté la valériane sans succès, ce qui prouve la grande différence qui est entre la rage & l'épilepsie. Le musc & le camphre ont été généralement adoptés, le premier comme un remède que l'expérience a démontré convenir dans cette maladie, non-seulement comme un bon antispasmodique, mais encore comme un médicament fait pour être uni à l'usage du mercure & de l'opium, dont il

modère & seconde parfaitement bien l'effet (a). L'opium & ses préparations ont été mis en usage de tous les temps, dans le traitement de la rage. C'est l'opium qui a donné de la réputation à la poudre de *Dower*, ou de *Dow*, & à un grand nombre d'autres remèdes auxiliaires; & ce médicament a été regardé comme un bon remède auxiliaire par les médecins qui ont donné les meilleurs conseils pour le traitement de la rage. Il est des cas dans lesquels il seroit dangereux de le donner lorsque la foiblesse des malades annonce que les forces vitales sont languissantes; c'est-là le cas où il faut insister sur les antispasmodiques. L'opium convient quand les convulsions sont fréquentes & violentes, lorsque les malades sont jeunes & vigoureux; & il est bon de remarquer que dans les cas où ce médicament a le mieux réussi, il a été précédé par la saignée. Les Anglois ont donné l'opium à une dose très-forte; les François ont pensé avec raison qu'il

(a) La cure d'*Elizabeth Briant*, celle opérée par le chirurgien *Wringthson*, celle qu'obtint le docteur *Hyllary* sur une femme hydrophobe, sont dûs aux antispasmodiques & aux calmans. *Recherches d'ANDRY.*

falloit y aller avec plus de modération : mais la différence des climats & des circonstances peut expliquer la différence qui se trouve entre les uns & les autres. La quantité d'opium à prendre chaque jour prescrite dans cette Instruction, avoit déjà été fixée à la même dose dans la méthode éprouvée par M. de Laffone.

(M) Ce dernier conseil est fondé sur les principes de la médecine. D'un côté il n'y a qu'à gagner dans les maladies virulentes, en multipliant les égoûts ; & d'un autre côté, il est certain que les comotions produites par le cautère actuel, produisent souvent de bons effets dans les maladies nerveuses. On a donc des motifs pour ajouter aux moyens précédens ces dernières tentatives, quoique l'expérience n'ait pas encore prononcé d'une manière décisive sur leur efficacité. Au reste, quelque cruelles que paroissent ces cautérisations répétées, elles le sont moins que l'abandon barbare des malheureux hydrophobes, auprès desquels le traitement ordinaire échoue ; & c'est bien là le lieu de dire : *Melius est remedium anceps experiri, quàm nullum.*



DESCRIPTION

Dé la maladie putride vermineuse , gangreneuse & contagieuse, qui régna depuis le commencement de novembre 1784, jusqu'à la fin d'avril suivant, dans plusieurs paroisses de l'élection de Bourganef, en la généralité de Limoges; par M. AUBUSSON DU CLOU, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, chargé conjointement avec M. BEAUFORT, chirurgien de Bourganef, du traitement des malades.

Une fièvre aiguë exacerbante s'annonçoit par des vomissemens d'une matière plus ou moins tenace, mais toujours très-âcre, par un frisson violent, bientôt suivi d'une grande chaleur, & à laquelle succédoit une inflammation, dont le siège varioit suivant les dispositions particulières à chaque individu. Les affections dominantes étoient des points de côté, avec une suffocation éminente, & des esquincies souvent gangreneuses; la langue se gonflait si excessivement, qu'à peine pouvoit-elle être contenue dans la bouche; les malades éprouvoient des douleurs de tête lancinantes, presque toujours

sous l'os coronal, & il survenoit des érysipèles & des dyssenteries : telles sont les symptômes de la maladie, dont les habitans de cette contrée furent attaqués en grand nombre, mais plus spécialement les adultes les plus robustes ; ils succomboient dès les premiers jours, lorsque les moyens les plus efficaces ne leur étoient point administrés promptement.

La contagion devenoit d'autant plus effrayante, que la maladie avoit commencé & continuoit d'attaquer plusieurs personnes en même temps, principalement chez le bas-peuple. On devoit attribuer ce malheur à la mauvaise nourriture, à la malpropreté & à leur habitation. Le bas-peuple n'a que des cabanes mal situées, mal construites : l'air ne peut pas s'y renouveler ; il ne peut y entrer que par une seule porte, & souvent cette porte est-elle vis-à-vis & près d'un amas d'immondices, d'un égoût, d'un fumier.

Le village du Mazeau, baronnie d'Orrial, a été le premier & le plus affecté de l'épidémie. Ce village entouré de montagnes élevées du côté du nord, du levant & du couchant, exposé aux chaleurs & au vent du midi, est donc aussi nécessairement exposé à recevoir les émanations putrides de plusieurs étangs & de terres.

242 MALADIE PUTRIDE VERMIN.

marécageuses , situés au midi dans une vaste étendue de pays , formant un bassin.

Les signes de l'inflammation se manifestoient souvent en même temps qu'il y avoit des nausées , que la langue couverte d'un limon & des rapports faisoient reconnoître un foyer de matière putride. Dans ce cas qui étoit le plus ordinaire , la saignée a été immédiatement suivie d'un émético-cathartique , & la saignée a été répétée selon la fréquence & la dureté du pouls ; dès que les signes d'inflammation étoient sensiblement diminués , on appliquoit les vésicatoires aux jambes , à la nuque , & ordinairement sur le côté affecté. J'employois ensuite l'eau émétisée , les purgatifs & les vermifuges : quelquefois la langue & les amygdales ont été si tuméfiées , qu'il a fallu y faire des scarifications. Lorsque la déperdition des forces pouvoient menacer de la gangrène , je donnai le quinquina à forte dose. Comme la poitrine restoit embarrassée , ou qu'elle s'embarassoit souvent après que la violence des premiers symptômes étoient diminuée , je prescrivois alors les béchiques incisifs , les légers sudorifiques , & même le kermès minéral. Ces moyens variés & combinés d'après les indications , ont sauvé un grand nom-

bre de malades d'une mort qui auroit été inévitable ; ce qui le prouve incontestablement , c'est que jusqu'à ce que ces moyens fussent employés , tous les malades ont succombé , & que ceux qui ont refusé nos secours , furent les victimes de la maladie & de leur obstination , tandis que presque tous ceux auxquels nous avons pu donner nos soins dès le premier jour de la maladie , ont guéri.

La terminaison de la maladie s'est opérée à des temps différens , par une expectoration copieuse de crachats teints de sang , par une sueur fétide & abondante , par une éruption miliaire , & quelquefois par un dépôt d'un caractère gangreneux , mais le plus communément la convalescence étoit précédée d'une diarrhée bilieuse.

Plusieurs de ceux qui éprouvoient les signes avant-coureurs de l'épidémie , en ont été préservés par les émético-cathartiques , par les boissons acidulées , & par les fumigations de vinaigre & de genièvre , &c.

Mais un fléau qu'il étoit aussi important d'écarter , c'étoit l'effroi , la terreur & la consternation dans laquelle nous trouvâmes plongés tous les habitans : témoins de la mort de leurs parens , de leurs

voisins & de leurs amis ; ils étoient dans le désespoir , & nous n'employâmes pas en vain la médecine morale.

L'ouverture de plusieurs cadavres présenta la gangrène aux viscères , & notamment aux poumons ; chez quelques-uns , des vers contenus dans les premières voies ; & chez un sujet de vingt-huit ans , qui avoit été très-robuste , mort au septième jour d'une affection pleurétique , nous avons trouvé des fungosités à la plèvre du côté droit , & de ce côté , le poumon avoit aussi contracté de fortes adhérences à la plèvre. Le tube intestinal étoit si boursofflé ; qu'au premier coup de bistouri , il en jaillit une sérosité qui remplit l'atmosphère circonvoisine d'une fétidité inexprimable. Les viscères de la poitrine & du bas-ventre , vingt-quatre heures après la mort de cet homme , avoient conservé une chaleur presque au degré de la chaleur naturelle ; elle étoit moindre , mais très-sensible aux extrémités.



O B S E R V A T I O N

Sur une enflure causée par un bain froid, pris imprudemment après l'émétique ; par M. GOUBIER, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi, médecin en survivance de l'hôpital Saint-Esprit de Beaucaire.

M. B. ***, négociant, homme d'un caractère ardent & obéissant aux passions les plus vives, avoit éprouvé quelques dérangemens dans ses affaires : il manqua d'être arrêté quelque temps avant son départ pour se rendre à la foire de Beaucaire. Ayant été obligé de défendre sa liberté avec la plus grande vigueur, M. B. ***, à la suite de cette scène, fut pris d'une fièvre violente, & vit dans un instant la majeure partie de son corps se couvrir de boutons de la grosseur d'un pois. Sa vivacité naturelle qui ne s'est jamais accommodée des longueurs, selon lui inutiles, que peut entraîner une consultation de médecins, lui fit chercher dans un bain froid du soulagement à ses maux. Il se plongea dans

le Rhône, mais au moment de l'immersion, l'éruption disparut. Cette répercussion subite fut suivie d'une démangeaison insupportable, d'une inappétence absolue, & de la privation totale du sommeil. Dans cette situation il partit pour se rendre à Beaucaire. Arrivé dans cette ville, des symptômes urgents le forcèrent d'appeler un chirurgien : sur l'exposé d'une foule d'incommodités mal énoncées, & qui paroissoient n'avoir d'autre cause que l'embarras des premières voies, ce chirurgien lui ordonna l'émétique. Il est trop instruit pour avoir cherché à exciter le vomissement dans le cas d'une sensibilité exaltée, si on ne lui eût pas laissé ignorer la première & la véritable cause de la maladie. Après quelques déjections, l'agitation violente, les anxiétés, l'ardeur que le malade avoit ressentie lors de l'éruption, se sont renouvelés avec plus de force. M. B. *** recourut encore au bain froid, & alla de nouveau se jeter dans le Rhône. Il en fut puni; une enflure, qui en moins de vingt-quatre heures se manifesta successivement depuis les pieds jusqu'à la poitrine, une soif qui rien ne pouvoit éteindre, une oppression qui ne permettoit point la moindre expiration, firent craindre pour ses

CAUSÉE PAR UN BAIN FROID. 247
jours. Tel étoit l'état du malade , lorsque
je fus appelé,

Je crus qu'il étoit prudent de demander une consultation. M. *Laudun* (a), médecin à Tarascon , voulut bien donner avec moi des soins à M. B. ***.

A notre premier visite , (27 juillet au matin ,) le malade se plaignoit de vives douleurs dans le bas-ventre , accompagnées de difficulté d'uriner : l'enflure étoit générale , elle tenoit de l'œdème , mais cependant la peau étoit d'une couleur tirant sur le rouge , & étoit plus ferme que dans l'œdème. Le ventre étoit prodigieusement élevé , mais sans fluctuation , & rendant un son comme celui du tambour ; l'artère donnoit des pulsations assez fortes.

Dans la vue de prévenir l'inflammation qui menaçoit , la saignée fut ordonnée & faite sur le champ : effectivement elle procura quelque soulagement en diminuant l'oppression & la violence des douleurs. Pour combattre le spasme & faciliter la sortie de matières putrides ,

(a) Ce médecin justement estimé dans sa patrie , est auteur d'un ouvrage sur l'Usage pernicieux des bouillons de viandes dans les maladies fébriles , 1779. in-12.

dont l'existence étoit annoncée par l'enduit jaunâtre qui couvroit la langue, par des rapports amers & par la puanteur de l'haleine, on fit usage du camphre combiné avec le nître, de l'eau de poulet, de lavemens adoucissans, d'embrocations avec l'huile & le camphre. Malgré tous ces moyens, le bon effet produit d'abord par la saignée ne fut pas de longue durée. L'après-midi l'état du malade n'annonçoit rien que de fâcheux, la nuit fut des plus mauvaises. Cependant le 28 au matin l'état parut moins alarmant : le même régime fut observé pendant tout ce jour, & la nuit suivante fut moins orageuse. Le 29 la capacité du ventre étoit diminuée d'une manière notable ; le scrotum qui avoit été de la grosseur de la tête d'un enfant de six mois, étoit presque revenu à son état naturel ; le pouls avoit plus de souplesse. Je fis continuer les embrocations & la mixture d'*Hoffmann* de deux en deux heures ; la troisième nuit le malade prit un peu de repos. Le 30^e du mois & le quatrième jour depuis le dernier accident, comme l'enflure étoit presque entièrement disparue, qu'il n'y avoit plus ou que très-peu de signes de spasmes, que les selles fournissoient des matières assez

-fatisfaisantes, je fis prendre au malade deux onces de manne dans du petit-lait. J'obtins des évacuations considérables. Le soir de la purgation, je trouvai M. B. *** s'entretenant de ses affaires avec quelques personnes qui en étoient chargées. Le 31, je permis un peu de riz dans le bouillon, mais j'appris qu'on avoit donné la moitié d'un pigeon : je montrai le danger d'une telle imprudence, & recommandai d'être plus circonspect. Le 1^{er} août il ne manquoit qu'un peu plus de force, pour soutenir les fatigues de la route ; il fut bientôt en état d'être transporté à quatre lieues de Beaucaire, tous les symptômes étoient disparu, le malade mangeoit avec son appétit ordinaire, & jouissoit les nuits du meilleur sommeil.

OBSERVATION

Sur une colique spasmodique accompagnée d'accidens graves, lesquels heureusement n'ont point eu de suites fâcheuses ; par M. CLEMENCEAU, docteur de Montpellier, médecin à Monchamp en bas Poitou.

Plus on pratique la médecine, plus

on apprend à connoître la nature. Les ouvrages d'*Hippocrate*, & particulièrement les Prognostics, prouvent combien il avoit réussi dans l'étude de l'une & de l'autre, puisque nous voyons chaque jour se confirmer la plus part des sentences qu'il y a consignées.

M. *Grandchamp*, de ce bourg, âgé de soixante-dix-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, jouissant constamment d'une bonne santé, prenant peu d'exercice, fut attaqué, dans la nuit du 3 au 4 juillet dernier, d'une douleur d'estomac très-vive, laquelle fut bientôt suivie de celle du ventre & de vomissement de cerises, de salade, de pois verts & d'autres alimens qu'il avoit pris à son dîner. Il se joignit à ces vomissemens des crampes considérables dans les extrémités supérieures & inférieures, lesquelles faisoient cruellement souffrir le malade, & étoient les avant-coureurs de violentes douleurs dans le ventre, & ces douleurs devinrent à leur tour le prélude de selles assez copieuses, de matières d'abord bilieuses, & ensuite purement séreuses. Le malade passa dans cet état une partie de la nuit. Je fus appelé à six heures du matin. M. *Grandchamp* se trouvoit pour-lors un peu mieux, & n'avoit éprouvé depuis environ

une heure ni crampes , ni vomissemens. Comme je le vis tranquille , je crus ne devoir rien prescrire , dans l'espérance que le sommeil auquel il étoit un peu disposé , alloit rétablir ses forces. Je retournai une heure après chez le malade , je le trouvai comme un homme qui va mourir. Il étoit à sa garde-robe , les yeux tournés , ayant tous les muscles du visage en convulsion , ainsi que les extrémités supérieures & inférieures qui étoient froides & livides. La froideur & la pâleur de son visage , une sueur grasse répandue sur tout son corps , l'anéantissement de son pouls & de ses forces , tous ces symptômes réunis me firent craindre l'approche de son dernier moment. Après lui avoir fait flairer du vinaigre , & jetté de l'eau au visage , il revint à lui , & demanda qu'on le promenât. Les pieds , les jambes & les genoux étoient dans une telle contraction , qu'il ne pouvoit les étendre , & qu'on étoit obligé de le porter plutôt que de le promener , ses pieds touchant à peine à terre. Outre la lividité & la froideur des extrémités , sa langue étoit pareillement froide & mollassé , livide sur les bords , chargée sur le milieu. La parole étoit embarrassée , le pouls petit , intermittent , & au bras droit presque

imperceptible. On remit promptement le malade sur son lit, où, lorsqu'il pouvoit trouver une situation commode, il restoit dans un état d'immobilité très-inquiétant.

Je remarquois d'un côté que le soulagement que le malade avoit éprouvé des évacuations ne s'étant pas soutenu, je ne pouvois pas regarder ces dernières comme critiques : la foiblesse qui les avoit suivies me le prouvoit; j'étois fortifié dans cette idée par l'Aphorisme ij de la première section : *In perturbationibus alvi & vomitionibus quæ sponte fiunt, si qualia oportet purgentur, confert & facile ferunt; sin minus, contrà fit.* Néanmoins la douleur d'estomac & du ventre, les envies de vomir, les selles fréquentes continuoient toujours, & auroient pu faire croire que ces accidens provenoient de la présence d'une matière âcre qu'il auroit fallu évacuer; mais il étoit à craindre qu'on augmentât les convulsions, & qu'on ne détruisît le reste des forces par le vomissement.

D'un autre côté, la froideur & la lividité des extrémités & de la langue, la foiblesse & l'intermittence du pouls, sembloient annoncer que la circulation n'avoit déjà plus lieu dans les vaisseaux capillaires éloignés, & que la vie alloit s'éteindre.

Quelque

Quelque embarrassant que fût cette position , il falloit cependant prendre un parti pour tâcher de soulager le malade. L'occasion étoit pressante, & il auroit été de la dernière conséquence de se méprendre : *Occasio præceps, judicium difficile, experimentum periculosum*. Je suivis l'indication la plus urgente , & dans l'intention de ranimer les forces & de calmer les convulsions , j'ordonnai une potion spiritueuse & antispasmodique ; je prescrivis ensuite des frictions sèches , & immédiatement après un liniment composé de trois onces d'eau-de-vie camphrée & de cinquante gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*.

Le malade vomit les premières cuillerées de la potion. On continua néanmoins d'en donner deux cuillerées d'heure en heure.

Comme la langue étoit embarrassée , je lui fis mâcher de la racine de raifort sauvage.

L'après-midi , les crampes diminuèrent un peu , ainsi que les douleurs de l'estomac & du ventre , sans que pour cela le malade eût un mieux bien marqué. La chaleur ne se rétablissoit point , & le malade alloit souvent à la garde-robe : le pouls étoit toujours petit & intermittent.

La nuit fut meilleure que je ne l'avois espéré : le malade dormit un peu vers le jour ; à ma visite du matin , je le trouvai sensiblement mieux ; la langue étoit cependant toujours froide , & plus chargée que la veille , ce qui me détermina à prescrire un minoratif qui opéra très-bien.

Le soir, la chaleur commença à revenir aux extrémités. Je fis donner au malade une petite rôtie trempée d'un tiers de vin de Bordeaux, sur deux tiers d'eau, avec un peu de sucre.

La nuit suivante , M. *Granchamp* dormit mieux encore que celle qui avoit précédé.

Le lendemain, la chaleur étoit presque naturelle aux extrémités , & un peu sensible à la langue, où elle s'est rétablie beaucoup plus lentement.

La journée fut bonne le surlendemain, & le jour suivant il prit un verre d'une tisane sudorifique & purgative.

Le malade ayant été très-bien évacué & fort soulagé par ce remède , n'a plus voulu en prendre d'autres ; il a fait usage de quelques rôties au vin , &c. Le mieux s'est soutenu , le sommeil & les forces se sont rétablis au point qu'il a été en état de sortir au bout de huit jours. Peu-à-peu les choses sont rentrées dans l'ordre na-

tuel, & il jouit maintenant d'une bonne santé.

M. *Granchamp* m'a dit, depuis qu'il est guéri, qu'il avoit eu ci-devant plusieurs autres attaques de cette colique, dont une à Prague, où le chirurgien-major d'un régiment lui avoit fait prendre de la thériaque de Venise, qui l'avoit beaucoup soulagé. Depuis dix ans il en a été attaqué trois fois ici; mais cette dernière a été la plus cruelle, & la seule dans laquelle il ait éprouvé de la froideur & de la lividité aux extrémités. A cette différence & à sa violence près, la maladie a toujours tenu la même marche, & s'est dissipée de la même manière.

De tous les accidens de cette maladie, celui qui m'a le plus effrayé, a été le froid de la langue. *Riviere* dans ses observations communiquées (a), en cite trois exemples qui ont été suivis de la mort. *Prosper Alpin* (b) donne aussi ce signe comme mortel. J'en avois par devers moi quatre observations, dont trois dans la dysenterie de 1779, & une dans la maladie épidémique qu'a dernièrement es-

(a) Page 567.

(b) *De Præfagiendâ vitâ & morte.*

suyée notre province : dans lesquelles les malades avoient eu pareil sort. Ma crainte paroissoit d'autant mieux fondée, que ce symptôme, sans parler de l'âge du malade, étoit accompagné de plusieurs autres qui sont souvent les avant-coureurs d'une mort prochaine. Quoi qu'il en soit, l'observation à laquelle M. *Granchamp* donne lieu est une preuve de plus que, *dans les maladies aiguës, le pronostic n'est pas toujours certain.*

O B S E R V A T I O N

Sur une fièvre putride maligne, suivie de Réflexions sur l'efficacité des remèdes simples ; par M. HATTE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Clermont.

» Simplicitas est princeps excellentiæ instru-
 » mentum : nihil desperandum simplicitate
 » duce, sed fallit spem laboris involuti suc-
 » cessus. «

Rien de plus bizarre, rien de plus insidieux que la marche irrégulière d'une fièvre maligne, & par conséquent point de maladie dont le traitement donne plus d'inquiétude aux médecins même les plus

habiles & les plus expérimentés ; cependant les praticiens observateurs reconnoissent tous les jours que cette fièvre, toute dangereuse qu'elle puisse se montrer par l'appareil formidable de ses symptômes, cède très-souvent, sur-tout dans les sujets sains & bien constitués, aux seules forces de la nature, ou à l'administration des remèdes les plus simples ; c'est ce que j'ai eu occasion d'observer chez plusieurs malades, & spécialement parmi les gens de campagne qui, se refusant avec opiniâtreté à l'usage des remèdes, abandonnent à la nature & au temps le soin de leur guérison. Entre plusieurs cas de pratique, je me contenterai de rapporter le suivant ; & je pense que le tableau fidèle que j'en vais présenter, suffira pour prouver la vérité de mon observation.

Je fus appelé le 18 novembre 1784, au village de Brulever, distant environ d'une demi-lieue de la ville que j'habite, pour voir le nommé *Antoine Alexandre*, batteur en grange, âgé de trente ans, homme d'un tempérament sec & bilieux. Depuis cinq à six jours, il se plaignoit d'un grand mal de tête, accompagné d'envie de vomir, d'une pesanteur & d'une anxiété considérable à la région épigastrique,

qu'il attribuoit à du pain chaud qu'il avoit mangé quelques jours avant son incommodité. Je lui trouvai le pouls petit, concentré & inégal. La langue étoit chargée d'un limon blanchâtre & fort épais ; le ventre étoit douloureux & légèrement météorisé ; il y avoit une prostration totale des forces ; la respiration paroissoit un peu gênée.

Comme, malgré la violence du mal de tête, le visage du malade étoit pâle & décoloré, que l'estomac, d'après l'inspection de la langue, me paroissoit farci de matières saburrales, & que le pouls ne donnoit aucun signe de pléthore, je crus la saignée fort peu indiquée dans cette circonstance, & je me hâtai d'employer l'ipécacuanha, la poitrine naturellement foible & délicate de mon malade m'empêchant d'avoir recours au tartre stibié. Ce médicament ne produisit par en haut que trois légères évacuations de matières glaireuses, & par bas une selle un peu bilieuse. J'ordonnai les pédiluves, les lavemens émolliens & légèrement purgatifs, la tisane d'orge miellée & nitrée, l'eau rougie & l'eau de veau émétisée. Les choses se soutinrent à-peu-près dans le même état jusqu'au onzième jour que la maladie commença à changer de face,

& à prendre le type d'une fièvre putride-maligne bien caractérisée. La langue & les lèvres se couvrirent d'une croûte sèche & noirâtre ; une espèce de délire sourd & de coma-vigil s'empara du malade ; le pouls devint plus dur , plus serré , plus fréquent & plus irrégulier ; les soubresauts des tendons se manifestèrent ; les yeux étoient fixes & hagards ; le malade lâchoit sous lui , & sans le sentir , des matières noirâtres & bilieuses d'une fétidité insupportable ; une sueur colliquative & d'une odeur infecte étoit répandue partout le corps ; la respiration devenoit de plus en plus difficile & laborieuse ; une parotide du côté gauche commençoit à se montrer , & on entendoit dans le gosier un sifflement & un râlement (*ronchus & stertor* ,) qui paroissoient annoncer un péril imminent. Je proposai incontinent l'application des vésicatoires , mais les parens du malade s'y opposèrent absolument. Quoique privé de ce secours sur lequel j'osois compter , je ne perdis pas tout espoir , rassuré par l'Aphorisme d'Hippocrate , qui dit : *Omnes febrientes quando sputant , extra periculum ut plurimum sunt*. En effet , malgré l'abattement où il se trouvoit , mon malade avoit encore assez de forces pour expectorer des cra-

chats épais & visqueux, dont la bonne qualité, vu leur coction, me faisoit espérer une issue favorable. J'ordonnai pour combattre la putridité l'eau de tamarins miellée & nitrée, & le petit-lait émétisé ; mais notre malade au bout de quelques jours refusant absolument ces boissons, je le mis à l'usage de l'oxymel simple, que je lui fis préparer, en faisant bouillir & écumer environ un demi-quarteron de miel, dans une suffisante quantité d'eau à laquelle je fis ajouter trois cuillerées de bon vinaigre ; (c'étoit la tisane favorite d'*Hippocrate*, & dont il nous rapporte dans ses écrits, *præmissis præmittendis*, avoir obtenu les plus heureux succès.) Mon malade tourmenté d'une très-grande altération, buvoit abondamment & uniquement de cette tisane, dont le goût légèrement aigrelet tempéroit l'ardeur de sa soif, & lui plaisoit infiniment. La maladie qui, jusqu'au trente-deuxième jour, avoit offert les symptômes les plus alarmans, commença à devenir moins fâcheuse ; le délire & les soubresauts des tendons disparurent insensiblement, la langue se nettoya, le pouls devint plus égal & plus régulier, les urines commencèrent à déposer un sédiment blanchâtre, & la maladie fut jugée le quarante-unième

jour par une évacuation considérable de matières bilieuses que le malade rendit par bas. Je profitai de cette heureuse crise & de cette détente favorable, pour lui faire passer à plusieurs reprises quelques doux minoratifs qui opérèrent au-delà de mes espérances, & produisirent des selles copieuses. La convalescence fut un peu longue; mais quelques légers toniques & cordiaux, accompagnés d'une bonne nourriture, rétablirent ses forces épuisées, & il jouit actuellement d'une bonne santé, plus florissante & bien plus ferme qu'avant sa maladie.

De cette observation, que je fais fort bien ne contenir rien de neuf ni d'extraordinaire, dérivent naturellement certaines réflexions que j'ose soumettre au jugement des médecins.

Tous les acides végétaux sont anti-putrides, quand leurs particules élastiques se mêlent en proportion avec nos humeurs. Le mouvement & la chaleur du corps les raréfient & les développent avec assez de force pour leur faire détruire ces coagulations, ces concrétions de sang qui sont les principales causes de l'inflammation & de la dissolution qui accompagnent les maladies ardentes & putrides; c'est ainsi que le vinaigre devient atténuant

& diffusif, & résiste de la manière la plus forte à la putréfaction. Il contient un sel volatil, huileux & acide, & l'abondance de sa partie huileuse empêche que son âcreté ne puisse nuire. Cette liqueur pénétrante agit avec d'autant plus d'efficacité, qu'elle est aidée du mouvement vital & de la chaleur naturelle. *Hippocrate* regardoit cet acide comme un antiphlogistique puissant : il en ordonne l'usage avec l'eau & le miel dans toutes les maladies où la bile est exaltée, où les humeurs tournent vers la pourriture. Le vinaigre apaise en même temps la soif, & il a cet avantage qu'il se mêle facilement à toutes les humeurs du corps, sans en excepter les molécules huileuses. Il n'y a point de remède qui ranime plus promptement les nerfs & les esprits, sans laisser après lui de suites fâcheuses. Quoique rafraîchissant, on ne connoît point de sudorifique plus certain & plus efficace, si on le boit délayé dans beaucoup d'eau tiède (a).

(a) *Galien* dit qu'ayant voulu reconnoître par lui-même les effets du vinaigre, il appliqua la *Thapsie* sur différens endroits de sa jambe, qui, dans quatre à cinq heures de temps, s'enflamma, & devint douloureuse. Il bassina un

Le vinaigre étant mêlé avec le miel dans une quantité d'eau suffisante, forme une boisson agréable & antiputride; c'est un remède que les gens de la campagne se procurent à peu de frais, qu'on peut

endroit avec de l'eau, un autre avec de l'huile; un troisième avec du vinaigre: cette dernière liqueur fut celle qui lui procura le plus prompt soulagement. Il ajoute que cet acide donne des ailes à l'eau, & fait qu'elle pénètre dans les parties les plus reculées du corps. De nombreuses expériences ont prouvé ses bons effets dans la peste, les fièvres aiguës, malignes & pourprées, dans la petite-vérole & la gangrène. C'est surtout un remède victorieux & spécifique contre les champignons vénéneux. Feu mon père M. Hatté, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, *multis illè bonis flebilis, nulli flebilior quàm mihi*, en rapporte une observation insérée dans le Journal de médecine du mois d'octobre, année 1755; il dit dans cette observation que, dès qu'un médecin est appelé pour secourir une personne qui a eu le malheur de manger des champignons vénéneux, après avoir satisfait à l'indication toujours indispensable dans tous les cas de poison, c'est-à-dire à l'indication du vomissement, il doit faire prendre aussitôt le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau; afin que cette liqueur, en agissant par sa qualité d'antidote sur les derniers atômes du poison, qui ont pu pénétrer dans les intestins, & se nicher dans les replis de l'estomac, en détruise l'action, & leur ôte tout pouvoir de nuire.

avoir en tout temps, & qui supplée avantageusement dans l'hiver aux infusions & aux décoctions de plantes rafraîchissantes & sudorifiques que cette saison ne fournit pas. Il égale par ses vertus toutes ces potions antiputrides & antiseptiques si vantées, que la chymie accumule à grands frais. Il y a long-temps que d'habiles médecins se sont récriés avec raison contre tous ces remèdes que la pharmacie nous étale plus comme un objet de luxe, que d'utilité. *Hoffmann*, dans sa dissertation de *simplicitate medicinae*, s'exprime ainsi à ce sujet : *Nata est tanta medicamentorum sylva, quâ nihil ad distinendam ægotantium salutem, & ad praxeos rationalis & efficacis incrementum removendum, deterius inveniri potest. Nam profectò sub tanto medicamentorum numero quibus nostra pharmacopolia referta, & planè onusta sunt, genuini & proprii cujusvis effectus & operationes, in tot differentibus naturis, morbis, eorum causis, rectè haberi & cognosci non potuerunt. Neque etiam unquam cognitio intimior subsequitur, aut virium cum successu contemplatio molienda, nisi priùs ad pauciorum & selectorum numerum redigatur innumerabilis apparatus.*

Sydenham dit aussi : *Agendi gnaro rarum*

remedii penuriam : — Scientia morbi & auxilii simplex.

Boerhaave ne demandoit que de l'eau, du vinaigre, du miel, du vin, de l'orge, du nitre, de la rhubarbe, de l'opium, du feu & une lancette. Voici comme il s'exprime contre les chymistes de son temps, qui avoient introduit dans la médecine un fatras de remèdes pernicioeux, tirés de leurs laboratoires : *Apage anili vix dignas lucubrationes personatorum chymicorum fabellas ! Apage vana promissa in artis hermeticæ dedecus nata ! Apage Cyclopas, qui Phœbi sacra Vulcano dicant, qui artium utilissimæ chemiæ usum in cyclicorum technas convertunt ! Quanta tamen auctoritatis hæc nugæ pluribus habentur, neque naris obesæ viris ! Quasi satis non fuisset simplicium numero, compositorum confusione, methodorum mole obrui, nisi in malorum complementum impudentis ignorantia portenta accessissent.* BOERRH. in Dissert. de repurgandâ medicinâ.

Hippocrate qui nous a tracé la marche des maladies, leurs complications, leurs jours d'orage & de calme, s'écrie après avoir pesé toutes les circonstances : *Pauca quidem hæc atque pulchra quæ medicinam*

consummant, etiam ignaris apparent, sed rerum peritis ardua comperta sunt.

Il y a long-temps que les écoles de médecine retentissent de cet axiome salutaire, *quò medicina simplicior, eò tutior*; mais la mode & le préjugé ont prévalu. Il n'y a que les médecins éclairés par une longue expérience qui le réduisent en pratique, & qui savent mettre à profit cette sage maxime d'Hippocrate : *Natura morborum est medicatrix, & sibi ipsi vias invenit non ex intellectu & à nullo edocta, sed citrà disciplinam omnia quæ conveniunt efficit.* C'est d'eux seuls que le divin vieillard de Cos vouloit parler, quand il disoit : *Medicus obtemperans morbo ei imperat, suis illum artibus vincit, dumque deficientis naturæ vires erigit, vel furentis in sua damna impetus temperat, pauca sed certa, vilia sed apta remedia invenit.*

R É P O N S E

Aux doutes sur une inoculation, que M. RICARY, médecin à Dignes, a proposés dans le Journal de Médecine, cahier de mai 1785, pag. 42; par M. RAMEL le fils, médecin à Aubagne, correspon-

Le fils de M. Roustan, après une préparation méthodique & convenable à sa complexion délicate, fut inoculé le 10 août par la méthode des incisions, mais il n'éprouva aucun symptôme propre à persuader qu'il fût à l'avenir à l'abri de la petite-vérole, ce qui obligea à pratiquer une seconde insertion le 20 août.

Le 22, on crut appercevoir des signes de l'action du virus varioleux ; la plaie faite au bras droit suppurait un peu, ses lèvres étoient enflammées, & l'on vit même autour quelques petites pustules. La plaie faite au bras gauche ne laissoit pas appercevoir des signes aussi caractéristiques de l'action du virus.

Le 23, la diarrhée prit à l'enfant, qui rendit par les selles beaucoup de matières jaunâtres, vertes & grisâtres ; cette diarrhée dura jusqu'au vingt-neuvième.

Le 24, la piquure faite au bras gauche donna des marques plus certaines de l'action du virus varioleux. Le 25, la piquure s'élevoit, & s'enflammoit toujours davantage. Le 26, quelques uns des boutons qui étoient autour de la plaie droite, étoient tout-à-fait blancs.

« Le 29, la piquure donnoit un peu de férosité. Sur le soir, l'enfant eut les joues fort rouges, il éprouvoit des bouffées de chaleur momentanées. Sa peau étoit sèche & chaude; son poulx avoit un mouvement fébrile. » (Je suis persuadé qu'il avoit aussi des étouffemens, & même des anxiétés précordiales.) « On apperçut un bouton à la main droite, & un à la jambe gauche qui, sans supputer, se couvrirent d'un peu de croûte, qui ne tomba que le 13 septembre suivant. »

« D'après l'exposé ci-dessus, dit M. Ricary, je demande si l'enfant est à l'abri de la petite-vérole ou non, si la diarrhée qui lui prit le 23, & qui continua jusqu'au 29, n'a pas été un moyen dont s'est servi la nature pour évacuer la matière varioleuse, & l'empêcher par-là de se porter à la peau. »

Avant que de répondre à cette question, il nous paroît nécessaire de rappeler, sur la marche & sur les effets de la petite-vérole, quelques principes généraux, reconnus & avoués de tous les médecins, & sur-tout des médecins inoculateurs.

Tous les enfans n'ont point la même aptitude à contracter la petite-vérole, soit naturelle, soit artificielle.

Le défaut d'aptitude chez les uns, la

grande facilité chez les autres, proviennent sans doute de la disposition & de l'état de leurs solides, & plus encore de leurs fluides.

La petite-vérole est une maladie contagieuse & inflammatoire. Ainsi les sujets qui ont le sang acrimonieux & dense, doivent avoir plus d'aptitude à la contracter que ceux qui ont le sang fort rapide, dissous & fluide. Un sang de cette dernière espèce, c'est-à-dire dont les molécules intégrantes jouissent d'une bien faible agrégation, parce qu'elles sont noyées dans beaucoup de sérosité, doit se prêter plus difficilement à l'adoption du virus varioleux; & lorsque ce virus y est admis, ses effets ne doivent être que très-modérés, & ne faire naître qu'une petite-vérole très-discrète, parce qu'un sang de cette nature n'acquiert que très-difficilement l'épaississement inflammatoire, malgré la tendance décidée du virus varioleux à produire cet épaississement.

C'est donc dans cette diathèse différente du sang & des humeurs, diathèse qui admet des nuances infinies, qu'on trouve une explication facile des différens effets du virus varioleux, communiqué par le même sujet malade à différens su-

jets, soit naturellement, soit par l'insertion.

Dix enfans ont communiqué avec un petit vérolé. L'un des dix enfans a une petite-vérole discrète, l'autre est plus chargé de pustules; celui-ci a une petite-vérole confluyente, celui là en a une plus confluyente encore, un autre en a une de l'espèce cristalline : dans telle petite-vérole, les pustules ne croissent que trois jours, & se dessèchent le quatrième : dans telle autre enfin, les boutons poussent à deux intervalles différens, & éloignés de huit ou dix jours (a).

Ces effets sont une suite nécessaire de la diathèse des humeurs propre à chaque sujet; de manière que, lorsque je vois chez un sujet une petite-vérole confluyente, je dis cet enfant a le sang acrimoineux, soit naturellement, soit accidentellement. Lorsque je vois une petite-vérole très-discrète, je pense que le sujet

(a) Nous avons vu avec M. B. ^{***}, médecin d'Allauch, une petite vérole dont l'éruption s'est faite en deux temps différens. Lorsque la suppuration & la dessiccation eurent été terminées, il se fit une seconde éruption plus abondante, & qui suivit très-exactement ses trois périodes comme la première éruption.

avoit le sang doux & balsamique. J'ai même prédit à certaines mères de famille, dont je connoissois beaucoup le tempérament & celui de leurs enfans, que la petite-vérole dont ces enfans seroient attaqués, seroit discrète, & je ne me suis pas trompé.

D'après ces principes établis sur la saine théorie, & confirmés par l'expérience de tous les médecins, il suit nécessairement que c'est de la différente diathèse des fluides que la petite-vérole emprunte ses variétés, sa confluence ou sa discrétion. Appliquons ces principes à la petite-vérole du petit *Rouflan*, & nous croirons pouvoir conclure que les symptômes dont il a été attaqué après l'insertion, ont été les vrais symptômes qui précèdent l'éruption varioleuse; que cette éruption s'est faite immédiatement après l'apparition de ces symptômes, & que cette éruption, quoique les boutons ne se soient pas élevés pendant plusieurs jours, ne caractérise pas moins une véritable petite-vérole très-discrète. Il n'y a eu, à la vérité, que deux pustules, mais elles étoient varioleuses. Ce n'est point la quantité des pustules qui caractérise la petite-vérole, mais leur qualité & les symptômes qui ont précédé l'éruption. M. *Raimond*, médecin

de Marseille, & moi, avons été appelés en consultation le mois dernier pour statuer sur la qualité d'une seule pustule qu'avoit à la lèvre supérieure le fils de M. le vicomte de F. ***; nous décidâmes que c'étoit la petite-vérole.

Enfin, l'inoculation pratiquée sur le fils de M. B. ***, receveur au bureau des fermes du Roi de cette ville, a trop de conformité avec ce qui s'est passé chez le fils de M. *Roustan*, pour que je puisse me dispenser d'en parler d'une manière succinte.

J'inoculai il y a environ trois ans le fils de M. B. ***; la première insertion ne produisit rien. La seconde insertion produisit au septième jour des étouffemens, des anxiétés précordiales, un peu de fièvre & deux pustules; ces pustules ne grossirent & ne s'élevèrent que pendant trois jours. Le quatrième jour elles suppurèrent; & le septième, elles furent entièrement sèches. Je rassurai les parens de cet enfant. Cette année trois de ses frères ont eu la petite-vérole naturelle, il a toujours été avec eux, & il ne la pas eue.

Je conclus de ces observations que les humeurs du petit *Roustan* sont d'une diathèse sereuse, douce, balsamique; que

le virus varioleux a été singulièrement émouffé par des fluides de cette nature, mais que l'éruption foible qui s'est manifestée ne laisse pas de caractériser d'une manière positive la petite-vérole, & que les parens doivent prendre dans cette opération, & dans ce qui s'en est ensuivi, assez de confiance pour exposer leur enfant aux approches de la maladie dont ils ont voulu l'affranchir.

OBSERVATION

Sur une tumeur enkystée très-volumineuse à l'aîne gauche, extirpée; par M. MICHEL, chirurgien à Graveson, viguerie de Tarascon.

Je fus appelé dans le mois de janvier 1785, à Générac, village du côté de Nîmes en Languedoc, pour voir une fille âgée d'environ onze ans, d'un tempérament fort & robuste, qui portoit dès sa naissance une loupe glanduleuse & lipomeuse dans différentes cellules à l'aîne gauche, ayant neuf pouces-trois lignes en longueur, sept pouces une ligne de hauteur & largeur dans toute sa longueur, excepté à l'extrémité de la partie inférieure qui n'en avoit que six & deux li-

gues; elle prenoit supérieurement à deux travers de doigts de l'épine supérieure de la crête des os des iles, occupant toute l'aîne, une partie du pubis, & pendoit dans l'entre deux des cuisses, couvrant toute la partie honteuse, mais elle n'y étoit que flottante : le jet de l'urine se faisoit de côté, & se répandoit le long de la cuisse droite. La mère de cet enfant s'aperçut de cette tumeur commençante à deux mois de sa naissance; elle n'étoit alors qu'une glande obstruée de la grosseur d'une petite noix; elle grossit peu à peu sans que la mère y fît attention, parce que cet enfant avoit beaucoup d'embonpoint. Lorsqu'elle eut atteint l'âge d'environ quatre ans, la tumeur devint très-apparente, & elle augmenta sensiblement, sur-tout depuis l'âge de huit, jusqu'à celui de onze; c'est à cette époque que je fus appelé. Jugeant l'extirpation de cette masse informe indispensable, je la proposai aux parens; la fille, ennuyée de porter ce fardeau pesant, ne fit aucune difficulté de se soumettre à l'opération, qui fut renvoyée au printemps. Je me rendis auprès d'elle le 9 du mois de mai, & elle fut opérée le lendemain en présence de *M. de Soliman*, médecin de Saint-Gilles, qui avoit

dirigé la préparation ; le chirurgien du lieu étoit aussi présent. Le tout disposé pour cette opération, je fis placer la malade sur une table préparée à cet effet ; l'ayant attachée dans la même situation que pour l'opération de la taille, je pinçai la peau en long, en la soulevant avec le pouce, & l'*index* de la main gauche sur l'extrémité de la partie inférieure & antérieure de la tumeur qui pendoit entre les cuisses ; l'aide chirurgien en fit autant à l'opposé, & avec un bistouri droit, je fis dans l'entre-deux une petite incision d'environ un pouce en travers ; j'en fis autant à la partie supérieure & un peu antérieure, qui répondoit du côté de l'épine supérieure des os des iles ; j'appuyai ensuite le dos du bistouri sur le kyste, qui étoit très-épais & graisseux, & j'incisai la peau longitudinalement depuis cette dernière petite incision, dans presque toute la longueur de la tumeur, un peu antérieurement du côté qui répondoit à la cuisse ; j'en fis de même sur la partie aussi un peu antérieure du côté qui répondoit au ventre, & par ces deux incisions longitudinales qui se joignirent avec les deux petites, je laissai trois travers de doigts de la peau tout le long de la partie la plus antérieure & éminente de la tu-

meur ; je disséquai ensuite la tumeur sur les côtés dans toute sa longueur ; & , lorsqu'elle fut dégagée , j'en fis autant aux deux extrémités. Lorsque j'eus réduit l'adhérence de sa base en une circonférence qui avoit encore assez d'étendue , je pris un petit ruban de fil double , noué d'un côté presque sur la moitié de sa longueur , & avec les deux bouts longs , j'embrassai la tumeur , je la ferrai un peu par un autre nœud , & prenant les quatre bouts dans ma main gauche , je la soulevai , & avec un bistouri demi-courbe , je détachai la plus grande partie de son adhérence ; & , après que je l'eus réduite à un pédicule , je coupai l'attache , j'empoignai la tumeur & la tirai en arrière en la soulevant , & ainsi j'achevai de couper toute sa base. Par ce procédé , j'évitai avec plus de soin l'artère crurale , sur laquelle la tumeur étoit plus intimement attachée avec les glandes de l'aine ; il n'y eut que la branche honteuse cutanée , & celle qui va aux glandes , qui donnèrent : le sang fut bientôt arrêté par l'agaric & un peu de poudre de vitriol ; je rapprochai aussitôt la peau par deux points de suture , & je mis beaucoup de charpie par dessus , avec des compresses soutenues par le spica de l'aine.

Cette

Cette tumeur avoit environ cinq pouces d'adhérence en longueur à sa base, & deux de largeur ; elle étoit très-unie avec les glandes inguinales , & les graisses qui font dans cette partie ; elle étoit posée sur les muscles obliques du bas-ventre , & du côté de la cuisse , sur l'aponévrose du fascia-lata & sur plusieurs muscles ; elle l'étoit aussi en partie sur le pubis ; elle pesoit deux livres quatre onces , ayant un pied dans presque toute sa rondeur.

La malade fut saignée quatre heures après l'opération , elle le fut encore le soir , & le lendemain au matin ; elle ne prit que de légers bouillons , de la tisane d'orge ; & par ce moyen une petite fièvre qui lui étoit survenue fut calmée. L'appareil fut levé quarante-huit heures après , & la plaie fut pansée simplement avec le cérat de Saturne ; j'en laissai le soin au chirurgien du lieu , & elle fut guérie en quarante-quatre jours.

N. B. Je ne laissai qu'une partie de la peau tout le long de la partie la plus antérieure de la tumeur & sur son sommet , pour ne pas en retrancher le surplus , ou le consumer ensuite par des caustiques qui auroient pu attirer une inflammation.



O B S E R V A T I O N

*Sur une plaie d'arme à feu , à deux doigts
de la main droite ; par le même.*

Je fus appelé sur la fin du mois de mars 1782 , pour voir le sieur *Denis Martin*, jeune homme âgé de 18 ans , qui , étant à la chasse , eut le doigt *index* emporté par un coup de feu en remettant la baguette du fusil à sa place , à demi-pouce de l'articulation avec l'os du métacarpe , & la peau du doigt du milieu , tout le long de sa partie interne. Cette plaie fut pansée en premier appareil avec la charpie sèche , selon les règles de l'art ; la suppuration s'établit , & fut par la suite très-abondante , au-delà même de ce qu'elle devoit être pour une si petite plaie , malgré les purgations que le blessé prit.

Je ne me servis dans les pansemens suivans que de la charpie , ayant observé qu'elle est préférable aux onguens lorsque la suppuration est abondante ; (ce qui est ordinaire dans les plaies d'armes à feu.) Ces médicamens gras & onctueux augmentent le relâchement des vaisseaux & des fibres ; & on peut dire qu'ils ne

sont pas d'une aussi grande utilité dans les plaies & dans les ulcères , que le croient beaucoup de gens de l'art ; & dans les cas où ils conviennent , ils doivent être simples , & sur-tout récents (a).

Après l'exfoliation de la superficie de la portion de la phalange qui étoit à découvert , la plaie des deux doigts parut se cicatrifer ; mais la cicatrice ne put se former , malgré les dessiccatifs les plus appropriés : tels furent la tuthie , le minium & la charpie par dessus ; cette dernière fut garnie quelquefois avec le pompholix : l'attouchement de la pierre infernale , qui réussit en pareil cas en affermissant les chairs , fut inutile. Si la cicatrice paroïsoit se faire , il se formoit du pus sous la petite pellicule qui sembloit l'annoncer. Je me déterminai à appliquer sur la plaie un caustère actuel , afin de resserrer les vaisseaux & d'absorber l'humidité qui entretenoit cette plaie ; je le proposai au blessé qui en eut horreur , & il ne s'y soumit qu'après qu'il eut perdu tout espoir de guérison.

Je fis rougir à cet effet un petit bouton de fer , je l'appliquai légèrement sur la

(a) Je donne la préférence au cérat de Saturne.

plaie : il se forma une légère escare ; la cicatrice se fit par dessous , & j'obtins par ce moyen la guérison.

N'obtiendrait-on pas beaucoup plus de cures radicales dans les maladies chirurgicales , si on employoit plus souvent le feu ? Les anciens en faisoient sans doute un trop fréquent usage , mais les modernes ne s'en servent pas assez ; cependant, comme ils en reconnoissent l'utilité , plusieurs le préconisent, entre autres M. *Pouteau*. On commence à l'appliquer & avec succès dans bien des maladies. Il faut espérer que ce remède deviendra de plus en plus familier par les bons effets que les malades en retireront, & que leur crainte se dissipera, parce que la douleur que le feu peut leur causer n'est pas aussi grande qu'ils se l'imaginent : les personnes sur lesquelles je m'en suis servi avec avantage , m'ont assuré que le cautère actuel fait plus de peur que de mal.

OBSERVATION

PHYSICO-MÉDICO-CHIRURGICALE ;

Par M. SEBIRE, docteur en médecine.

Un nommé *Martin*, de Breteuil en

Normandie, cordonnier de profession, voulant, le 8 juillet 1785, couper une alêne avec un ciseau, s'en fit jaillir neuf lignes de longueur, de l'extrémité la plus aiguë, dans l'œil gauche, qui en perça la conjonctive, & se noya en entier dans la substance du globe. Étant arrivé chez lui, & instruit du fait, je lui ouvris les paupières, je vis une déchirure à la conjonctive-proche l'iris du côté du petit angle; j'en approchai un morceau de fer aimanté dont j'avois eu la précaution de me munir : le fer fut attiré, & l'extraction s'en est faite dans l'instant. Le pauvre patient fut bien étonné de se voir délivré en si peu de temps, & presque sans douleur, d'un corps qui l'avoit rendu borgne en le frappant. M. *Daviel*, oculiste renommé, demeurant à la Barre, à quatre lieues de Breteuil, a jugé comme moi, que l'œil étoit perdu.

Malgré la saignée répétée suivant le besoin, l'inflammation & la fièvre sont survenues; la suppuration a succédé à l'inflammation : la fièvre est cessée, mais la suppuration est toujours très-abondante, quoique l'œil diminue; il paroît que la suppuration durera jusqu'à ce que le globe soit anéanti.



LETTRE DE M. SEBIRE,

*Docteur en médecine, à M. DE LA LANDE,
de l'Académie des sciences, sur l'em-
placement du cimetière de Breteuil.*

Le Gouvernement, Monsieur, qui veille soigneusement à la conservation des sujets de l'Etat, fait établir des cimetières hors l'enceinte des villes & des bourgs; il s'agit aujourd'hui de celui de Breteuil en Normandie, qui est autour de l'église, placée dans la partie orientale de la ville.

Cette ville est entourée de fossés, & bordée, au midi, de prairies arrosées d'une petite rivière que l'on nomme *Iton*; elle passe à travers un vaste étang, situé, par sa grande étendue, au couchant d'été & d'hiver: elle fournit de l'eau aux fossés, & coule de l'occident à l'orient.

L'étang & les prairies sont couverts d'eau pendant l'hiver, & de brouillards pendant les nuits & les matinées d'été, que les vents du sud-est, du sud-sud-est, du sud & du sud-sud-ouest, chassent continuellement sur la ville & à son nord, aidés de la chaleur du soleil, qui raréfie

une partie de l'atmosphère. Cette partie raréfiée occupe un plus grand espace, & force l'air voisin de se retirer du côté où il trouve le moins de résistance, qui est, suivant les principes de la saine physique, le côté opposé à celui de cet astre.

Les prairies du midi de Breteuil sont bordées par des terres labourables, pierreuses, élevées en amphithéâtre, d'où il découle beaucoup d'eau, qui entraîne avec elle les feuilles tombées en automne & les insectes, & vient séjourner dans les prairies.

Toutes ces substances, jointes aux végétaux de ces lieux, venant à se décomposer à la fonte des neiges & des glaces, le soleil du printemps en développe les vapeurs méphitiques, qui augmentent de beaucoup la malignité des brouillards.

Voilà la position de cette ville, depuis l'orient jusqu'au midi, & depuis le midi jusqu'à l'occident; le reste de l'enceinte, c'est-à-dire, depuis l'occident jusqu'au nord, & depuis le nord jusqu'à l'orient, est une campagne plane, d'une terre fertile, qui paye avec usure les pénibles travaux du laboureur actif.

D'après cette description, puis-je espérer, Monsieur, que vous voudrez bien, par intérêt pour l'humanité, me dire à

quel point de l'enceinte, & à quelle distance de la ville le cimetière nouveau doit être placé, pour que les habitans puissent se flatter d'être à couvert de l'influence des miasmes putrides qui se dégagent continuellement des corps en dissolution, étant, plus que qui ce soit, en état d'en décider.

Je suis, &c.

A Breteuil, ce 21 novembre 1784.

R É P O N S E

D E M. D E L A L A N D E.

J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de votre nouveau cimetière; j'ai été édifié de votre zèle, d'autant plus qu'à Paris l'on n'a pu parvenir encore à bannir cette contagion, quoique le danger y soit beaucoup plus pressant, & qu'il menace une multitude immense de citoyens. Vous n'aviez sûrement pas besoin de moi pour prendre un parti sage; vous avez dû sentir qu'il falloit pour le cimetière d'une petite ville, une distance de trois à quatre cents toises, & que la région vers laquelle il est plus convenable de le placer, est celle

RÉPONSE DE M. DE LA LANDE. 285
de l'orient, parce que le vent d'est est le
plus rare chez vous, il est en même temps
le plus salulaire : ainsi les miasmes qu'il
pourroit transporter seroient combattus
par la salubrité de l'air dans ce cas-là.
Je suis, &c.

Paris, le 25 novembre 1784.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'août 1785.*

La colonne de mercure s'est soutenue dans
le baromètre pendant vingt jours de 28 pouces
à 28 pouces 4 lignes, plus ordinairement de
28 pouces à 28 pouces 1 ligne ; & pendant 11
jours, elle est descendue de 27 pouces 11 li-
gnes, à 27 pouces 8 lignes ; elle est restée plus
constamment à 27 pouces 10 lignes.

Le thermomètre a marqué pendant la pre-
mière quinzaine, le matin, 12 à 16 ; à midi,
15 à 19 ; le soir, 13 à 15 degrés au dessus de 0.

Pendant le reste du mois, le matin 9 à 14 ;
à midi, 13 à 17 ; le soir, 11 à 14 degrés au
dessus de 0.

Les degrés les plus ordinaires ont été, les
matins, de 12 à 14 ; à midi, 15 à 16 ; & le
soir, 13 à 14.

Le plus grand degré de chaleur a été 19 le
N v

286 MALADIES RÉGN. A PARIS.

2 du mois, & le moindre 9 au-dessus de 0 le 27 au matin; ce qui fait une différence de 10 degrés.

Les vents ont soufflé dix jours O; huit jours S-O; cinq jours Sud; un jour S-E; trois jours Nord; quatre jours N-O.

Le ciel a été entièrement couvert six jours, clair cinq jours; & le reste du mois fut orageux & très-variable.

Il y a eu quatorze jours de la pluie plus ou moins forte, de plus ou de moins de durée, presque toujours orageuse; quatre fois du tonnerre, & onze jours du vent plus ou moins fort. Les vents S-O & Ouest ont été les plus violens.

L'hygromètre est descendu à $3\frac{1}{2}$, les quinze & vingt-six; il est monté à $8\frac{1}{2}$, les premier & treize au matin; le soir le terme de la plus grande humidité a été $4\frac{1}{2}$ le vingt-cinq; celui de la plus grande sécheresse a marqué 12 le vingt-huit. Les termes les plus ordinaires pendant ce mois ont été 5 & 6 le matin, & 6 & 7 le soir.

Il est tombé pendant le mois d'août deux pouces six dixièmes de ligne d'eau à Paris.

La température de l'air, devenue beaucoup plus humide & plus froide que celle du mois précédent, a occasionné un assez grand nombre de toux, de diarrhées, de ténésimes, de dysenteries blanches de la nature de celle qui

est due à la diminution de l'insensible transpiration.

Les fièvres intermittentes n'ont pas été nombreuses, mais elles se sont montrées rebelles; les fièvres éruptives anormales continuent de régner même sur les adultes; les fièvres synoques rémittentes, du caractère des putrides-malignes, continuent à se manifester. Il s'est montré, contre l'ordinaire, plus de maladies aiguës de ce genre parmi les femmes; ces maladies aiguës se manifestent toujours avec la diarrhée; & les fièvres aiguës moins graves, tiennent plus ou moins de la constitution catarrhale.

Vers le milieu du mois les affections catarrhales & rhumatismales ont paru dominer; les fièvres rouges ont été moins nombreuses, mais elles n'ont pas entièrement disparu. La petite-vérole continue de régner; elle est devenue confluente, grave & meurtrière. Les synoques bilieuses sont communes. Les fièvres intermittentes tierces, doubles-tierces & quartes, ont paru renaître avec force, & sont très-rebelles; les maux de gorge & les ophthalmies sont très-fréquens.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	11, 3	19, 3	15, 0	27	10, 11	27	10, 6	27	9, 7
2	12, 15	22, 6	16, 4	27	9, 0	27	8, 10	27	7, 9
3	14, 0	17, 8	11, 11	27	6, 7	27	6, 0	27	7, 2
4	11, 19	19, 0	13, 8	27	7, 2	27	7, 10	27	8, 9
5	11, 16	14, 8	14, 5	27	9, 4	27	9, 8	27	10, 4
6	11, 0	17, 2	13, 8	27	10, 9	27	10, 9	27	10, 9
7	10, 11	19, 15	12, 17	27	10, 6	27	10, 7	27	10, 8
8	10, 5	15, 14	13, 8	27	10, 2	27	9, 3	27	8, 2
9	10, 0	12, 15	11, 8	27	8, 0	27	8, 10	27	9, 9
10	8, 10	13, 7	10, 14	27	10, 8	27	11, 4	27	11, 10
11	7, 18	17, 15	12, 2	27	11, 9	27	11, 5	27	10, 9
12	8, 17	18, 0	15, 9	27	9, 8	27	8, 1	27	5, 5
13	11, 16	14, 6	11, 0	27	8, 0	27	8, 3	27	8, 3
14	9, 19	10, 5	9, 4	27	8, 0	27	8, 2	27	8, 9
15	9, 15	15, 4	11, 17	27	9, 3	27	10, 5	27	10, 7
16	9, 0	15, 0	11, 14	27	10, 1	27	9, 7	27	9, 2
17	10, 0	11, 5	10, 0	27	8, 10	27	8, 4	27	8, 10
18	10, 0	13, 0	10, 11	27	9, 4	27	9, 7	27	9, 11
19	9, 10	15, 0	10, 19	27	10, 4	27	10, 0	27	10, 0
20	8, 8	15, 1	10, 5	27	9, 6	27	9, 0	27	9, 0
21	8, 17	14, 18	10, 13	27	8, 10	27	8, 11	27	9, 5
22	10, 0	14, 12	10, 0	27	10, 3	27	10, 7	27	10, 9
23	9, 0	17, 17	12, 3	27	10, 3	27	10, 0	27	10, 0
24	9, 18	16, 2	13, 1	27	9, 1	27	8, 3	27	7, 8
25	9, 15	16, 8	12, 0	27	7, 2	27	6, 6	27	6, 8
26	11, 11	14, 9	9, 15	27	7, 8	27	9, 4	27	11, 2
27	7, 10	14, 3	8, 16	28	0, 7	28	1, 1	27	1, 2
28	7, 17	15, 0	10, 0	28	1, 4	28	1, 1	28	0, 7
29	8, 2	19, 7	13, 12	27	11, 11	27	11, 3	27	10, 7
30	12, 6	21, 8	17, 7	27	9, 8	27	8, 2	27	8, 7
31	13, 4	20, 4	13, 17	27	8, 11	27	9, 1	27	9, 5

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. nua. temp.	E. nua. cha. v.	E. nu. chau. ve.
2	E. cou. tempér. grai. de pl. to.	E. couv. chau. vent.	E. co. chau. ve.
3	S. couv. doux.	N-E.c.ch.v.pl.t.	S-O. n. tempér.
4	N. couv. doux.	S-O. co. ch. pl.	S-O. c. dou. pl. tempêt. tonn.
5	S-O. c. tempér. vent,	S-O. co. ch. v. pluie, tonn.	S-O. co. doux.
6	S-O. fer. temp.	S-O. cou. chau.	N. O. nu. chau.
7	S-O. nu. temp.	S. O. co. ch. pl.	N. ferein, temp.
8	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. ch.	S. O. c. d. v. pl.
9	N-O. co. temp.	N-O. c. d. v. pl.	N-O. co. temp.
10	N-O. couv. fra.	N. cou. doux.	N. fer. tempéré.
11	N. nuag. frais.	S-O. fer. chau.	N. fer. doux.
12	S-E. fer. frais.	S. nua. chau. v.	N. nua. cha. v.
13	S-O. co. fra. ve.	S-O. c. d. gr. depl.	S-O. co. fra. ve.
14	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. fra. v. pl.	S-O. c. fr. v. pl.
15	S-O. couv. fra.	S-O. cou. dou.	N. couv. frais.
16	S-O. <i>idem.</i>	O. co. dou. ve.	S-O. cou. doux.
17	S-O. n. tempé.	S-O. c. tem. v. pl.	S-O. n. frai. ve.
18	S-O. c. fra. ve.	O. c. v. fort & fr.	O. c. v. fort & fr.
19	O. brouill. frai.	N. nuag. doux.	N. fer. doux.
20	N. fer. frais.	O. co. do. plu.	N. fer. frais.
21	N-O. co. frais.	N-O. co. temp.	S-O. c. tem. v. pl.
22	S-O. c. frais. v.	S-O. c. temp. v.	N-O. co. temp.
23	N. fer. frais. br	N-E. fer. cha.	N-E. fer. d. ve.
24	N. fer. tempér.	S-O. c. fer. te. v.	S-O. c. te. v. pl.
25	S-O. c. temp. v.	S-O. c. tem. v. pl.	S. O. <i>idem.</i>
26	E. c. temp. v. pl.	N. c. c. dou. pl.	N-E. n. tempér.
27	N-E. fer. fra. v.	N-E. fer. chaud.	N-E. fer. frais.
28	N-E. fer. frais.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. temp.
29	E. fer. frais.	E. cou. chaud.	E. nuag. chau.
30	S-O. fer. doux.	S. O. chaud.	S-O. vent.
31	N-O. f. a. nuag.	N-O. nua. cha.	N. fer. chaud.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 21, 8 deg. le 30

Moindre degré de chaleur. 7, 10 le 27

Chaleur moyenne. 13, 2 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

mercure. 28, 1, 4, le 28

Moindre élév. du mercure. 27, 6, 0, le 3

Elévation moyenne. 27, 8, 11

Nombre de jours de Beau.... 8

de Couvert... 18

de Nuages... 5

de Vent. 10

de Tonnerre. 4

de Brouillard. 2

de Pluie. 11

Quantité de Pluie. 34 4, lig.

Evaporation. 42 4

Différence. 8 0

Le vent a soufflé du N. 15 fois

N-E.... 12

N-O.... 10

S.... 2

S-E.... 1

S-O.... 34

E.... 8

O.... 5

TEMPÉRAT. fraîche & humide.

MALADIES : petite-vérole & rhumes.

Plus grande sécheresse.. 41, 0 deg. le 20

Moindre..... 4, 0 le 18

Moyenne..... 26, 5

A Montmorency, ce premier septembre 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'août 1786 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été si pluvieux ce mois, qu'il n'a point été possible d'achever la moisson durant son cours. Beaucoup de bleds ont germé sur terre ; & , pour comble de disgrâce, ils étoient généralement attaqués de la carie. Du 14 au 22 du mois, les pluies ont été abondantes.

Il n'y a pas eu de grandes chaleurs : depuis le 5 jusqu'au 30, la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au dessus du terme de 16 degrés. Le 3, elle s'étoit portée à celui de 19 degrés & le 4 à 20 degrés.

Le mercure dans le baromètre a toujours été observé au dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est le 27, qu'il s'est élevé à 28 pouces 1 ligne. Le vent a été Sud ou Sud-Ouest du premier au 15, & ensuite il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

292 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

9 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ouest.

10 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuag.

24 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la dernière moitié du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois d'août 1785.

La fièvre continue bilieuse-pétéchiale a persisté dans le peuple , & s'est même considérablement propagée : elle n'a pas diminué d'intensité ; mais, quoique la plus part des malades aient éprouvé les symptômes les plus fâcheux, peu de ceux dont la cure a été bien suivie , ont succombé. Il est survenu à quelques-uns , vers le declin de la maladie , des parotides critiques , qu'on a eu assez de peine d'amener à la suppuration , le pus s'étant fait assez ordinairement passage par le tuyau des oreilles. Les vésicatoires que nous avons fait appliquer dans nos hôpitaux à la plus part des malades , ont procuré les effets les plus favorables , lorsqu'on n'avoit pas attendu pour les appliquer que la maladie fût fort avancée. Ceux qui dans son début avoient été évacués par un émético-cathartique , & auxquels le ventre étoit resté libre durant le cours de la maladie , ont guéri

plus aisément que les autres. Dans le cas d'abattement des forces vitales, nous avons obtenu les plus grands succès de l'élixir fébrifuge d'Huxham, prescrit dans une potion vineuse.

Quelques personnes ont été attaquées de la fièvre continue phlogistique bilieuse, portant à la tête, à laquelle quelques-uns ont succombé, plutôt par le défaut d'un traitement convenable, que par la violence de la maladie.

Nombre de personnes ont essuyé la diarrhée bilieuse, sur-tout après le 15 du mois : dans quelques sujets, elle a été dysentérique & accompagnée de tranchées vives. L'ipécacuanha a été généralement indiqué dans le commencement, & même dans le progrès de la maladie ; mais dans ce dernier cas, la saignée étoit préalablement indiquée.

La petite-vérole n'étoit pas encore anéantie : elle a paru même se réveiller vers la fin du mois. Un jeune seigneur de l'Artois, domicilié depuis peu en cette ville, a succombé à la confluyente maligne.

La fièvre tierce & la double tierce ont encore été communes.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Acta Acad. Imp. Petrop. pro anno 1779-
Pars prior. In 4^o de 431 pages, avec
douze planches. A Pétersbourg, de l'im-
primerie de l'Académie des sciences,
1782. Pars posterior de 442 pag. avec
dix-huit planches. A Pétersbourg, de la
même imprimerie, 1783.

1. Le premier volume présente d'abord des
notices relatives à l'embranchement spontané de
Cronstadt, & aux expériences faites à ce sujet ;
par M. le comte de Czernischew.

On lit ensuite une description à laquelle est
jointe la représentation en grandeur naturelle
des parties génitales d'un rhinoceros à doubles
cornes ; par M. Sparmann. Cette partie n'avoit
que sept pouces de long ; & que six pouces de
tour à sa base : le petit diamètre du gland étoit
d'un pouce, & le grand d'un pouce quatre li-
gnes. L'animal avoit onze pieds de longueur,
sept pieds de hauteur, & douze pieds de tour.
Le même auteur a examiné un autre rhino-
ceros de la même espèce, qui étoit de quelques
pieds plus long, & qui avoit des cornes bien
plus grandes, sans que la partie sexuelle de
celui-ci eût la moitié de plus que celle du pre-
mier. Il conclut de-là que l'accouplement du
rhinoceros ne se fait pas de la manière dont
M. le comte de Buffon le présume.

Les Mémoires qui composent la classe de physique sont, 1°. celui de M. C. F. Wolff, dans lequel cet académicien décrit avec beaucoup de soin les plis, les rides, les sinuosités, les cellules, les enfoncemens & les autres inégalités de la surface interne de la vésicule du fiel, & des deux conduits biliaires.

2°. La description du muscle cutané du hérisson.

3°. La description d'une nouvelle espèce de *carus* de la mer Rouge & de la Méditerranée, à laquelle M. Wolff donne le nom de *maxillofus*, à cause de la prolongation de sa mâchoire inférieure. Ces trois Mémoires sont accompagnés de planches.

4°. Une observation concernant deux époux de Tobolsk, qui ont une électricité si forte en hiver, qu'ils font essuyer des commorions électriques à quiconque les touche. M. Oseretzkowsky, qui a communiqué cette observation.

avertit qu'il n'a pas été à même de s'assurer, par sa propre expérience, de la réalité de ce phénomène.

Les articles de physique de la seconde partie sont,

1°. La description de deux poissons appelés *Muranoïdes* & *Simus*.

2°. Des recherches sur la destination des parties du corps humain en général, & en particulier sur l'utilité des plis de la vésicule du fiel dans certains animaux; par M. C. F. Wolff. L'auteur a placé à la tête de ces Recherches la description de deux filles venues au monde accolées ensemble depuis la poitrine jusqu'au nombril, & dans l'une desquelles le canal intestinal se terminoit au duodénum.

Selon cet auteur, les plis de la vésicule du fiel servent à retenir la bile, & à en retarder l'écoulement. La conformation des vaisseaux dans le foie, leurs angles, leur direction, leurs divisions, &c. ne contribuent en rien à la sécrétion de la bile; c'est dans la vésicule que toutes les particules vapides, aqueuses, gélatineuses de ce récrément, sont absorbées; la bile versée dans le duodénum à l'aide du conduit cholédoque, s'incorpore tellement au chymus, qu'elle change de nature, perd sa couleur; & au lieu de communiquer à ce mélange une couleur jaune, elle l'imprègne d'une couleur grise ou blanche. Vers la fin du jéjunum, il s'y mêle une autre portion de bile qui transsude de la vésicule, pénètre les parois de l'intestin sans y subir les mêmes changemens que dans son alliage au chymus: elle conserve au contraire sa couleur & ses propriétés jusqu'à ce qu'elle soit évacuée avec les excréments.

3°. La description de quelques végétaux propres à la Sibérie; par M. *Pallas*. L'auteur s'est convaincu que les plantes dont on traite dans la Flore orientale ne croissent qu'au-delà du Baikal. On lit ensuite les descriptions de l'*Aquilegia viridiflora*, de l'*Asphodalus altaicus*, de la *Nepeta annua*, du *Peucedanum redivivum*, & du *Sifon crinitum*.

4°. La description de la chèvre du Caucase; extraite des papiers de M. *Guttenstadt*; par M. *Pallas*. Cet animal n'habite que les rochers les plus escarpés du Caucase. Le mâle a des cornes beaucoup plus grandes que nos boucs ordinaires; mais celles de la femelle sont plus petites que les cornes de nos chèvres domestiques. On a joint des planches à ces quatre Mémoires.

5°. L'analyse chimique de quelques espèces de lichens ; par M. *Georgi*. Les lichens que ce savant professeur a soumis à l'examen , sont les *L. farinaceus* , *glaucus* , *physodes* & *pulmonarius*. L'eau extrait de ces lichens un mucilage qui , étant séché , devient aussi transparent que la gomme arabique : le seul *lichen pulmonarius* fournit un mucilage un peu acerbe : la quantité de gomme que renferment ces végétaux , est de six gros par deux onces. L'esprit de vin se teint en verd & acquiert un goût très-amer par l'infusion avec ces végétaux. L'analyse par la voie sèche , n'a rien produit de particulier ; & au moyen de l'incinération , on a obtenu de l'alkali végétal , &c.

Onomatologia medica-practica, &c. C'est-à-dire, *Encyclopédie portative pour les médecins cliniques , rédigé par ordre alphabétique ; par une société de médecins : premier volume , grand in-8° de deux alphabets , seize feuilles. A Nuremberg , chez Raspe , 1783.*

2. L'objet des auteurs est de travailler en faveur des médecins à qui leur fortune ne permet pas de se procurer une bibliothèque nombreuse , & de leur offrir , 1°. des dissertations concises sur des sujets de pratique , dans lesquelles ils exposeront néanmoins avec clarté tout ce qu'il est essentiel de savoir ; en sorte qu'ils s'attacheront à tenir un juste milieu entre

l'aridité des abrégés ordinaires & la prolixité de la plus part des traités.

2°. De donner l'explication de plusieurs termes de l'art peu usités, tombés presque en désuétude, & dont l'emploi peut gêner dans la lecture de certains auteurs qui s'en servent encore.

3°. De s'attacher particulièrement à tout ce qui peut intéresser la médecine légale & la police medicinale; en sorte qu'ils réuniront avec le plus grand soin les moyens les plus propres à hâter les progrès de ces sciences, & à instruire les médecins hors d'état de rassembler les éclaircissemens répandus dans un grand nombre d'ouvrages très-difficiles à consulter.

4°. De leur présenter un recueil de recettes choisies, tant de la médecine interne, que de la médecine externe. Ils déclarent non-seulement qu'ils feront extrêmement rigoureux dans leur choix, mais encore qu'ils espèrent de faciliter par-là l'art si difficile de dresser des formules.

Cet ouvrage sera compris en trois volumes médiocres; & pour rendre plus aisée l'exécution de ce plan, ils le font imprimer sur deux colonnes. Le volume qui a paru il y a deux ans, & qui s'étend jusqu'à la lettrine E, répond complètement aux promesses des auteurs, & fait augurer avantageusement du reste. L'Onomatologie est la plus complète que l'on connoisse, & on y trouve un très-grand nombre de termes dont les modernes ne se servent plus du tout, & que l'on rencontre cependant dans quelques anciens. Il nous a paru que la partie dogmatique & scientifique étoit faite avec soin. Les dissertations qui y sont relatives sont des

extraits des meilleurs ouvrages sur chaque sujet, & les rédacteurs ont eu l'attention d'indiquer les précautions les plus sages dans chaque cas.

Pour donner une légère idée de leur travail, nous donnerons ici le précis de l'article *Amenorrhœa, suppression des règles*. Ils font d'abord les recherches les plus exactes sur les causes de cette suppression, & exposent ensuite la méthode curative la plus appropriée aux différentes circonstances.

Une des causes les plus fréquentes du retard de l'apparition des menstrues, est la foiblesse de la constitution : il en résulte un développement tardif de toutes les parties, & une certaine pesanteur dans l'exercice des diverses fonctions qu'il est souvent également difficile, & dangereux de combattre.

Une autre cause provient des choses externes, & de celles qui exercent sur le corps animal une certaine influence : telles sont le climat, le genre de vie, les occupations journalières, les effets de l'éducation, &c. Dans les climats âpres, les règles ne percent que tard, tandis que sous un ciel tempéré ou chaud, sans être brûlant, les femmes sont plus précoces, & que sous la zone torride & sous les cercles polaires, la menstruation n'a point du tout lieu, si l'on peut s'en rapporter aux voyageurs.

Cet écoulement périodique est quelquefois suspendu avant le terme de sa cessation, & sans que la femme soit enceinte. Les nourrices foibles éprouvent souvent une suppression, à cause de l'épuisement où l'allaitement les jette : dans ces cas, les restaurans seuls peuvent con-

venir ; il seroit dangereux d'avoir recours aux emménagogues actifs & échauffans : de bons alimens , un repos suffisant pour réparer les forces , la tranquillité de l'ame ; voilà les vrais moyens de rétablir chez elles cette évacuation.

Les diverses indications curatives tendant à rappeler le flux des menstrues sont, 1°. lorsqu'il est arrêté faute d'une quantité suffisante de sang , de conseiller des alimens succulens , de facile digestion , & qui ne sont pas échauffans , un sommeil prolongé , plus de repos que d'exercice.

2°. Dans la pléthore vraie , de faire saigner du pied ; & dans la pléthore fausse , de substituer à la saignée les pédiluves tièdes ; un exercice modéré & une grande sobriété. La malade dormira peu , & fera un usage prudent de remèdes légèrement laxatifs , tempérans , antiphlogistiques.

3°. Si le sang est épais, tenace, &c. employer les atténuaus , & préféablement à tous autres, la gomme ammoniac & le savon unis aux extraits amers.

4°. Les toniques sont convenables toutes les fois que la suppression est une suite de la faiblesse. Les eaux minérales ferrugineuses réussissent alors parfaitement.

5°. Quelquefois la suppression est due au spasme : on le combattra avec les calmans. Les auteurs comptent parmi les emménagogues proprement dits, la racine d'ellébore noir , & avec bien plus juste raison , l'électricité.

Ils regardent comme rares les vices de conformation de l'utérus ou du vagin.

Quant à l'usage des cathartiques , ils avertissent qu'il faut administrer des laxatifs très-doux.

doux aux femmes, dont le système est fort irritable, tandis que l'on fera prendre les aloétiques & le jalap aux sujets vigoureux. Les spiritueux, les essences aromatiques & les échauffans donnés avec ménagement, sont utiles pour les tempéramens phlegmatiques.

De usu opii in febris intermittentibus :

Dissertation sur l'usage de l'opium dans les fièvres intermittentes ; par JEAN-JACQUES SCHAERTLICH de Schwarzbouurg, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich ; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig. 1783. In-4^o de 24 pag.

3. Après l'énumération des principaux médecins qui ont employé ou conseillé l'opium contre les fièvres intermittentes, avant M. Lind, l'auteur décrit la thérapie de ce dernier, qui consiste particulièrement à faire prendre aux fébricitans le remède dont voici la formule :

<i>Eau de fontaine</i> , une once & demie ;	
<i>Eau alexitére spiritueuse</i> ;	} aâ.
<i>Sirop diacode</i> ,	} deux gros ;
<i>Du laudanum liquide</i> , quinze à vingt gouttes.	

Ce médicament pris dans la pyrexie, ne soulage point pendant l'accès ; il n'en empêche point le retour ; il l'éloigne quelquefois, mais très-rarement. Au contraire, si on le prend demi-heure après que la chaleur fébrile a commencé, il procure presque toujours un prompt

soulagement, il arrête & diminue l'accès, soulage la tête, emporte la chaleur brûlante de la fièvre, procure la sueur, jointe à une agréable souplesse dans la peau ; cette sueur est toujours plus abondante que chez les malades qui n'ont pas pris d'opium : il cause souvent un sommeil agréable, après lequel le malade se réveille trempé de sueur, & singulièrement soulagé. Aucuns de ceux qui ont usé d'opium n'ont été attaqués d'hydropisie ou de jaunisse.

M. *Schaertlich* nomme ensuite les médecins qui ont suivi l'exemple de M. *Lind* ; il démontre l'utilité de l'opium joint au quinquina, lorsque la diarrhée ou quelque autre symptôme s'associe aux fièvres intermittentes. Les cas où l'opium doit être pros crit, sont encore exactement indiqués.

L'opium, dit-il, ne doit être administré qu'après avoir détruit les vers, les obstructions, la bile, la pituite, la séburré. Sans cette évacuation préliminaire cette substance, ainsi que le quinquina, pourroit occasionner de grands ravages.

Quant aux fièvres intermittentes qui accompagnent les maladies vénériennes, M. *Schaertlich* pense qu'on pourroit y employer l'opium, même avant que la cause matérielle fût éloignée, attendu, dit-il, qu'il détruit le virus vérolique, qu'en même temps il agit convenablement sur le système nerveux : cependant M. *Schaertlich* voudroit encore quelques nouvelles expériences avant que d'adopter cette méthode.

Cette dissertation intéressante est dédiée à *Louis Gonthier*, prince souverain de Schwarzbou rg.

Practical observations on the more obstinate and inveterate venereal complaints, &c. by F. SCHWÉDIAUER, D. M. in-8° de 233 pag. A Londres, chez Johnson, 1784.

Cet ouvrage vient d'être traduit sous ce titre.

Observations pratiques sur les maladies vénériennes, traduites de l'anglois de M. SWÉDIAUR, docteur en médecine; par M. GIBELIN, docteur en médecine, membre de la Société médicale de Londres, &c. in-8° de 384 pag. A Paris, chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente.

4. La maladie vénérienne est une des affections du corps humain qui a le plus exercé les médecins & les chirurgiens, & qui a donné matière à plus de traités & de livres. Celui que nous annonçons ne doit point être confondu avec la plupart d'entre eux; il est le fruit de l'expérience d'un praticien profond & éclairé. L'objet de l'auteur n'est point de donner un traité complet des maladies vénériennes. Son but a été de rendre publiques les observations qu'il a eu occasion de faire sur les affections vénériennes les plus opiniâtres & les plus invétérées: cependant il ne se borne pas là; il discute avec beaucoup de discernement divers points de controverse sur l'origine, sur la nature & sur les caractères essentiels de la vérole;

Il est du sentiment de *Sanchez*, à l'égard de l'époque de sa première apparition ; il la croit antérieure à celle qu'on lui assigne, sans pourtant se croire en état de la fixer.

Il considère la gonorrhée comme une inflammation locale, accompagnée de l'excrétion d'une matière puriforme par l'urètre chez les hommes, & par le vagin chez les femmes. Il pense que cette matière n'est point un véritable pus, encore moins du sperme ; mais le mucus de l'urètre ou du vagin, séparé en plus grande quantité que de coutume, & altéré dans sa couleur & dans sa consistance par le *stimulus* vénérien appliqué à ces parties : c'est, selon lui, une erreur que de regarder cet écoulement comme provenant toujours d'un ulcère dans l'urètre. Il estime que les gonorrhées peuvent être produites, & le sont très-fréquemment, par le même virus vénérien qui, appliqué à d'autres parties du corps, produit des chancres & d'autres symptômes de vérole. Il faut voir dans l'ouvrage même les raisons démonstratives sur lesquelles l'auteur fonde son opinion. Il distingue la gonorrhée syphilitique simple de celle qui est compliquée, ou accompagnée d'un ulcère dans l'urètre. Cette dernière n'est pas susceptible de guérison radicale sans l'usage intérieur du mercure, tandis que la première ne l'exige jamais, ou l'exige rarement. Une idée singulière qu'a eue l'auteur, est d'inoculer le virus vénérien dans l'urètre, pour rétablir un écoulement supprimé. Il dit avoir plusieurs fois éprouvé les bons effets de cette méthode.

Quant aux bubons vénériens, *M. Swédiaur* ne croit pas qu'on puisse les guérir par des frictions mercurielles faites sur le bubon même ;

il ne veut pas non plus qu'on les amène à sup-
puration. Il regarde le mercure comme le vrai
spécifique de la vérole; & il paroît que, sans
rejeter les autres méthodes de l'administrer, i
donne la préférence aux frictions mercurielles
en recommandant d'éviter la salivation. Peu
de médecins seront de son sentiment sur la ma-
nière d'agir du mercure; car il croit que cette
substance minérale & le virus vénérien, se neu-
tralisent à la manière des acides & des alkalis.

Un point intéressant, qui seul mériteroit un
traité particulier, est celui qui regarde la vérole
déguisée & cachée sous d'autres maladies, telles
que phthisie, rhumatisme, fièvre, &c. Il cite
un exemple frappant, rapporté par M. *Bram-
bila*, premier chirurgien de l'Empereur, d'un
phthisique guéri par un remède anti-vénérien.
L'auteur examine dans un chapitre particulier
les affections vénériennes incurables par le
mercure. Il pense que le principal objet dans
le traitement de ces affections, est de distinguer
si elles doivent leur origine à un virus vénérien
caché dans le corps, ou si elles sont les effets
du mercure; ou si, après avoir été originaire-
ment produites par le virus vénérien, elles
n'ont pas changé de nature par le laps du
temps, ou par d'autres circonstances inconnues.
Il a plusieurs fois redonné du mercure avec
succès dans les cas de rhumatisme, de douleurs
ostéoscopes, de céphalalgie, pour lesquels ce
remède avoit été mal administré; mais, dès
que l'on s'est assuré que la maladie n'est pas
l'effet du virus actuellement existant, ou que
du moins elle n'est pas disposée à céder au
mercure, il faut recourir à d'autres moyens.
L'auteur recommande alors les antimoniaux.

le soufre d'antimoine, l'æthiops martial, ou le vin chalibé, & sur-tout une combinaison du fer avec l'éther vitriolique, ainsi que l'usage des bains & d'une décoction de falsepareille. Il a vu plusieurs fois le *decoctum lusitanum* produire de bons effets; mais il croit qu'aucun remède n'égale par son efficacité la décoction dont le docteur *Paullini* fait usage, & dont ce médecin prive l'humanité, en s'obstinant à en faire un secret.

A method of preventing or diminishing pain in several operations of surgery, &c. C'est à-dire, *Méthode de prévenir ou de diminuer la douleur dans plusieurs opérations de chirurgie; par JACQUES MOORE, membre du corps des chirurgiens de Londres. In-8^o de 50 pages, avec une planche. A Londres, chez Cadell, 1784.*

5. Toutes les grandes opérations de chirurgie sont accompagnées de douleurs plus ou moins violentes; & certainement quiconque pourroit trouver un moyen d'en écarter, en tout ou en partie, ces souffrances, contribueroit au *protata* à leurs succès. Il paroît que M. *Moore* s'est livré à ces réflexions aussitôt qu'il s'est attaché à l'étude de sa profession; & quoique ses premières tentatives n'aient pas réussi, il n'a cependant point perdu courage; il a fait depuis de nouveaux essais; il a eu lieu d'en être plus content, & il espère enfin approcher de son but.

Les considérations sur la nature & les propriétés des nerfs lui ont d'abord suggéré l'idée de recourir à la section du tronc du nerf dont les divisions & les ramifications sont distribuées à la partie sur laquelle on veut opérer. Il s'étoit persuadé que cette section seroit peu douloureuse, & seroit un moyen efficace de rendre l'opération exempte de douleurs ; mais, en y réfléchissant plus mûrement, il a bientôt reconnu l'impossibilité de cette méthode.

Il conçut alors que la compression répondroit mieux à ses fins ; il en espéroit d'autant plus favorablement, qu'il se fondeoit sur les effets que produit une fausse position, lorsqu'on est assis, & que le nerf sciatique est comprimé. Il s'imaginoit que le tourniquet seroit propre à procurer la compression nécessaire.

Il fit sur lui même les premières expériences, qui néanmoins trompèrent son attente. Une forte compression sur le nerf sciatique, précisément à l'endroit de son passage sous la tubérosité de l'ischium, n'émoussa point la sensibilité de sa jambe & de son pied. Cependant il reconnut ensuite que cette non-réussite venoit de ce que la compression n'avoit pas duré assez longtemps ; car, ayant laissé une autre fois le tourniquet en place pendant quatorze minutes, son pied s'est tout-à-fait engourdi ; & , dans l'espace d'une demi-heure, son pied, sa jambe & le côté extérieur de sa cuisse, sont devenus même insensibles aux piquures des épingles, quoiqu'une partie de l'intérieur de ses cuisses & jambe eût conservé un certain degré de sensibilité que M. Moore attribua à ce que les nerfs crural & obturateur n'essuyoient point de compression. Ayant ensuite lâché le tour-

niquet, la sensibilité & le mouvement de son extrémité sont revenus en peu de minutes.

En conséquence de ce succès, M. Moore a fait construire un bandage muni de deux compresseurs, dont il plaça l'une sur les nerfs crural & obturateur, & l'autre sur le nerf sciatique à la partie supérieure de la cuisse ; il appliqua ensuite le tourniquet, & l'ayant serré, il ne sentoit plus les impressions douloureuses dans toute l'étendue de cette extrémité.

L'auteur convient que cette compression excite un certain mal-être ; mais il remarque en même temps que cette sensation doit être bien inférieure aux douleurs de l'amputation, puisqu'il a pu la supporter pendant une demi-heure.

Comme il pourroit résulter quelque inconvénient de l'obstacle porté à la circulation par l'application du tourniquet durant un si long espace de temps, l'auteur a inventé un instrument qui lui laisse son libre cours. Il a fait forger un ressort courbe de fer, assez ample dans sa courbure pour embrasser la cuisse, & l'a recouvert de peau. A un bout de cet instrument est fixée une forte compresse de cuir que l'on place sur le nerf sciatique : l'autre extrémité contient un écrou qui reçoit une vis terminée en pelotte ovale, laquelle doit être appliquée sur le nerf crural. Au moyen de cet instrument, la compression ne se fait que sur deux points presque opposés ; tout le reste de la cuisse est libre. La gravure jointe à cet ouvrage représente un de ces *compresseurs* appliqué sur la cuisse, & un autre qui peut servir pour les extrémités supérieures. Ce dernier doit être placé sous l'aisselle, près de l'artère humérale.

Il est vrai que, selon l'auteur lui-même, le *compresseur* ne diminue pas la douleur dans les amputations de la jambe, au dessus du genou, au même point qu'il le fait lorsque l'opération est pratiquée au dessous de cette articulation. Cette différence vient de ce qu'il y a quelques branches du nerf lombaire, du nerf obturateur, & des nerfs sciatique & crural, qui n'ont pu être comprises sous les pelottes de l'instrument. Pour achever donc de supprimer tout sentiment, M. Moore conseille de laisser le tourniquet ferré pendant quinze ou vingt minutes avant de procéder à l'opération.

Il décrit ensuite très en détail une amputation de la jambe faite au dessous du genou, dans laquelle on a fait usage du *compresseur*. M. Hunter, qui a consenti à la demande de M. Moore, a été témoin du succès de cet instrument. L'exactitude la plus scrupuleuse oblige néanmoins l'auteur de remarquer que cette expérience auroit été plus décisive, si l'on n'eût pas administré au malade un grain d'opium, environ un quart-d'heure avant de procéder à l'opération, dans la vue de prévenir les douleurs consécutives de la plaie.

Au reste, l'auteur ne prétend point qu'une seule expérience puisse décider du succès de son invention : il se croit toutefois autorisé à solliciter les gens de l'art d'en faire de nouveaux essais. Il termine son opuscule par le détail des avantages que son *compresseur* doit procurer, & par les réponses aux objections qu'il suppose qu'on pourroit faire contre son usage.



Scriptorum latinorum de aneurismatibus collectio : *Collection d'ouvrages latins sur les anévrismes ; publiée par les soins de M. THOMAS LAUTH, docteur en médecine, & professeur public, qui y a joint une préface. A Strasbourg, aux frais d'Amand Kœnig, libraire. 1785. In-4° de 663 pag. avec quinze planches en taille-douce ; & se trouve à Nancy, chez Beaurain fils, libraire.*

6. *Amand Kœnig* père, connu à Strasbourg par sa riche librairie & par ses talens personnels, a cru qu'il seroit utile de recueillir & de faire imprimer en un seul corps les divers écrits qui ont été publiés séparément dans plusieurs endroits sur les anévrismes. La mort ne lui ayant pas permis d'exécuter ce projet, son fils, héritier de la fortune & du mérite du père, s'en est chargé ; c'est à lui que nous sommes redevables de cette collection qu'il vient de publier. Pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, feu *M. Lobstein*, savant professeur de médecine à Strasbourg, avoit été prié d'y concourir. Deux choses s'opposèrent à son zèle & à sa bonne volonté, ses occupations multipliées & sa mauvaise santé. Un de ses disciples, aujourd'hui professeur dans la même université, a bien voulu en prendre le soin. Il a revu l'ouvrage & l'a enrichi d'une préface, qu'on peut regarder comme un abrégé exact de la doctrine établie sur les anévrismes. Il donne la concordance des opinions différentes des auteurs sur l'anévrisme vrai, & sur l'anévrisme faux. Il fait

aussi l'histoire d'un anévrisme de l'aorte, qu'il a eu occasion de voir & d'observer, il y a quelques mois, dans l'hôpital de Strasbourg.

Les ouvrages qui composent ce recueil sont au nombre de huit.

I. *Des Anévrismes ; par LANCISI.*

Le mérite de cet écrit est suffisamment connu. On sait quel jour il a particulièrement répandu sur les anévrismes internes.

II. *Du traitement chirurgical des Anévrismes externes , avec quelques remarques sur les Anévrismes internes ; trois observations chirurgicales très-rares , & la description de l'Œsophagotomie , traduite du françois ; par CHARLES GUATTANI , premier chirurgien ordinaire de Clément XIV.*

Cet ouvrage peut être regardé comme un guide sûr dans le traitement manuel des anévrismes internes. Il est rempli d'observations bien décrites, & de remarques curieuses.

III. *Des maladies anévrismatiques des viscères précordiaux ; par ANTOINE MATANI , professeur public dans l'université de Pise, de l'Académie de Montpellier.*

On avoit à peine parlé des anévrismes du cœur & des parties précordiales, quand *Matani* publia cet intéressant traité. Il a fort bien rempli son objet ; on y admire une érudition variée, & une théorie sage. Il y place à propos quelques remarques, & démontre l'affinité des concrétions polypeuses avec les anévrismes.

IV. *Dissertation anatomico-chirurgicale sur l'anévrisme , où l'on prend occasion de publier l'histoire intéressante d'un anévrisme de l'aorte ; par JACQUES VERBRUGGE.*

On peut distinguer deux parties dans cette dissertation. La première est consacrée à l'histoire de la maladie ; elle doit servir d'éléments pathologiques sur les anévrismes. La seconde traite en particulier de l'anévrisme de l'artère aorte. *Vetbrugge* y rassemble tous les exemples d'anévrismes du cœur qu'il a trouvés épars dans les auteurs, & en ajoute un très-remarquable que voici.

Une femme portoit depuis quatre ans à la poitrine une tumeur anévrismale, qui devint enfin si considérable, qu'elle représentoit un cône obtus, long de cinq pouces & demi, large de quatre à sa base, & à peu près de deux & demi à sa pointe. Cette femme étant entrée trop tard à l'hôpital, on lui administra vainement les meilleurs remèdes. Après quelque temps, la gangrène commença à se déclarer à la pointe de la tumeur : cette partie s'atténua & s'amollit tellement, qu'un jour la malade voulant lever de terre quelque chose, la tumeur se rompit tout-à-coup avec une grande violence ; il en sortit d'abord un morceau de polype, qui remplissoit la partie antérieure de la tumeur, & qui fut jeté assez loin avec la peau, devenue déjà gangreneuse ; ensuite un second morceau beaucoup plus petit, suivi d'un ruisseau de sang ; & enfin un troisième, plus considérable encore que les deux autres, qui fut accompagné d'une grande hémorragie & de la mort malheureuse de la malade. À l'ouverture du cadavre, on trouva un large trou qui perçoit le sternum, auquel adhéroit un grand sac anévrismal dur & cartilagineux, formé en grande partie par la dilatation du tronc de l'artère aorte.

V. *Dissertation inaugurale sur un anévrisme*

vrai externe à la poitrine , causé par une hémiplegie ; par JEAN-JACQUES WELTIN.

Cet opuscule renferme l'observation d'un anévrisme dont le siège étoit dans l'artère intercostale , & dont la cause encore plus rare , étoit une hémiplegie ; c'est un payfan Suisse , âgé de quarante-cinq ans , qui en a fourni le sujet : il étoit d'ailleurs fort bien portant , & voyageoit à pied , lorsqu'il fut tout-à-coup attaqué d'un accès d'hémiplegie.

VI. *Observations sur les anévrismes de la cuisse , publiées sous la présidence d'ADOLPHE MURRAY , professeur royal & ordinaire d'anatomie & de chirurgie dans l'université d'Upsal , &c.*

On croit communément que les anévrismes de la cuisse sont très-difficiles à guérir ; c'est pour combattre ce préjugé que M. Murray a publié ces observations : il y prouve que les anastomoses & les branches de l'artère fémorale sont plus considérables & plus nombreuses que celles de l'artère brachiale ; qu'ainsi , malgré la lésion du tronc il n'en reste pas moins de grandes espérances de conserver le membre , & que l'opinion vulgaire est dénuée de tout fondement. Il cite des faits & des expériences à l'appui de son assertion.

VII. *Histoire & guérison d'un anévrisme faux qui s'étoit formé après la section de la veine basilaire ; par CHRÉTIEN-JACQUES TREW , médecin impérial , &c. &c.*

Les symptômes de la maladie & son traitement , y sont donnés avec soin. L'observation , indépendamment de sa rareté , est très-intéressante par elle-même , & mérite d'être lue

pour les réflexions & pour les remarques que *Trew* y a jointes.

VIII. *Dissertation inaugurale sur l'anévrisme ; par CONRAD ASMAN, docteur en médecine.*

Cet écrit, sans contenir des découvertes particulières, comme la plupart des traités précédens, peut néanmoins encore se faire lire après eux. On y trouve une description bien faite des anévrismes en général, & la réfutation d'une nouvelle méthode de guérir ces tumeurs, proposée par *Lambert*, dans un livre anglois intitulé : *New method of treating an aneurysm, &c.*

Cette collection très bien exécutée, est accompagnée de quinze planches gravées.

On peut l'envisager comme formant un corps de doctrine capable de satisfaire les desirs des médecins, & particulièrement le vœu du célèbre *de Haen*, qui s'écrioit : *Plût à Dieu que la connoissance des anévrismes fût plus certaine, & que, munie de signes pathognomoniques bien distincts, el e cessât de donner lieu aux erreurs les plus honteuses !* D'après cela nous invitons les médecins de se procurer ce riche recueil.

De signis cancri : *Des signes du cancer ; par M. FRÉDÉRIC STEPHAN, docteur en médecine & de la Société des curieux de la nature de Hales. A Leip-sick ; chez Loeper, 1782. In-4° de 28 pag.*

7. *M. Stephan* y a rassemblé tout ce qu'on a dit avant lui sur le cancer ; il traite son sujet avec méthode & clarté.

A treatise on cancers, &c. C'est-à-dire, *Traité sur les cancers, avec une nouvelle méthode d'en faire l'extirpation, couronnée de succès, &c.; par HENRI FEARON, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1784.*

8. L'ancienne doctrine étoit qu'il falloit entretenir long-temps, & faire suppurer abondamment les plaies occasionnées par l'extirpation du cancer, afin d'évacuer cette portion de la matière morbifique qui auroit pu être absorbée & introduite dans le sang, comme aussi pour détruire les restes imperceptibles qui seroient échappés au tranchant. Le plus grand soin à suivre ces préceptes n'ayant pu assurer un succès constant à cette opération, les artistes se sont appliqués à faire de nouvelles tentatives pour prévenir les rechutes, & pour parvenir à une guérison radicale. M. Fearon s'est mis au rang de ceux-ci; il propose de faire l'incision en long, & de conserver le plus de peau qu'il sera possible, si elle est saine, afin d'en réunir les bords après l'opération. Cette méthode lui a réussi dans des cancers aux lèvres, & il la croit également avantageuse dans les cancers aux seins. L'expérience seule peut appliquer le sceau de la vérité à cette prétention. La diminution de la douleur, la promptitude de la guérison & la conservation des forces, sont peut-être des raisons qui doivent exciter à faire des réflexions sérieuses sur le mérite de cette nouvelle méthode, sur-tout si l'on considère que le cancer est peut-être plus souvent

qu'on ne le pense un vice purement local, & que l'épuisement qu'entraîne la douleur, suivie d'une suppuration prolongée & abondante, jointe à un régime très-sévère, à l'ennui, aux peines & aux craintes perpétuelles, doivent influer très-désavantageusement sur la santé générale & particulière du malade.

Remarques sur l'instruction de M. D'AUBENTON pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Gueffier, libraire-imprimeur au bas de la rue de la Harpe, 1785. Brochure in-8° de 54 pages, & quatre pour le titre & l'avertissement. Prix 1 liv. 4 s.

9. Voici ce qu'on lit dans l'avertissement placé après le titre, et dans un autre qu'on trouve page 39.

« Cet écrit contient deux sortes d'observations ; les premières sur les leçons & sur les expériences ; les secondes, sur le plan de l'ouvrage. Le fonds de ce qui compose la partie principale de ces notes appartient à *Louis Idelot*, ancien berger, décédé au mois de Mars 1783, peu de tems après les avoir fournies. Dictées en style patois et irrégulier, *M. Carlier* les a recueillies, comme interprète, pour les rendre en style ordinaire. *Idelot* avoit alors exercé sa profession pendant cinquante-neuf ans. Ce qui suit est une addition de *M. Carlier*, sur le plan de l'ouvrage, & sur les par-

ties touchant lesquelles *Idelot* n'a pu prononcer avec netteté & connoissance de cause, comme sur les treize premières leçons & sur les expériences. Ce berger ne savoit ni lire ni écrire. »

Nous nous contenterons, pour mettre le lecteur à portée d'apprécier la valeur de ces remarques, de transcrire ici les idées des deux auteurs sur la rumination. Le morceau est court.

§. 1^{er} page 14. « On ne fait pourquoi il est parlé deux fois si au long de la rumination, (dans l'Instruction de *M. d'Aubenton*, page 63 & 245,) ce n'est ni une maladie, ni une propriété d'estomac, particulière aux moutons. Le fait n'est ignoré d'aucun berger : non-seulement plusieurs espèces d'animaux ruminent comme lui ; il y a aussi des hommes dont l'estomac est sujet à ces sortes d'affections. Voici ce que tient l'éditeur de quelqu'un qui l'éprouve habituellement. Elle a lieu dans le tems de la digestion, plus forte au commencement qu'au milieu & à la fin, plus fréquente lorsqu'on prend de l'exercice, que lorsqu'on reste en place. Il est certain qu'elle est occasionnée par des vents qui se forment dans l'estomac, pendant la digestion. Ils contribuent à mêler & à faire fermenter les matières, où ils proviennent de cette fermentation qui mêle & ressaie les alimens. La différence entre les vents des rots & ceux de cette sorte de vomissement, consiste en ce que les gens ruminans ayant l'estomac large & profond, & mangeant ordinairement plus que d'autres, ces vents formés au fond de l'estomac, ramènent avec eux la nourriture broyée. S'il se

rencontre de petites portions d'alimens que la dent n'a pas assez moulues , le sujet les remâche de nouveau ou les rejette. Dans les personnes à petits estomacs, les vents s'échappent avec moins de force & sans repousser les alimens. Voilà, ce semble, l'explication la plus naturelle & la plus simple du prétendu mystère de la rumination. »

Cette explication satisfera-t-elle les physiologistes, & fera-t-elle oublier tout ce qui a été écrit sur la rumination depuis *Aristote* jusqu'à nous ? Nous avons de la peine à nous le persuader : le but de la nature , en donnant quatre estomacs aux seuls animaux qui ruminent, n'a-t-il été que de former des vents ?

[Mais ceci ne mérite aucune réfutation ; ce n'est probablement qu'une très-mauvaise plaisanterie , qu'on prête même assez gratuitement à l'ignorant berger.]

M. *Carlier* dans ses *Réflexions*, qui forment le §. 2^e, trouve mauvais le plan adopté par M. *d'Aubenton* ; il lui indique celui de son *Traité des bêtes à laines*, in-4^o (a), comme un modèle qu'il auroit dû suivre , parce qu'il paroît qu'il a été généralement approuvé , quoiqu'il n'en soit pas de même du format & de la rédaction des matières de cet ouvrage ; aussi se propose t-il , à l'aide des matériaux qu'il a recueillis depuis 14 ans, d'en donner une nouvelle

(a) *Traité des bêtes à laine, ou Méthode d'élever & de gouverner les troupeaux aux champs & à la bergerie, &c* ; par M. CARLIER. Paris, *Kallat-la-Chapelle*, au Palais, 1775, deux volumes in-4^o. de 891. pages, & 22 pour le titre, l'Avant-Propos, le Sommaire, &c.

édition, & de réduire les deux volumes in-4° en un seul volume in-12. Il espère aussi, après cette seconde édition, donner un *Manuel des bergers*, (pag. 46, 47, 51.) Il y a quinze ans qu'il annonçoit déjà un pareil ouvrage. Enfin, il fait par-tout l'apologie de sa conduite & de ses ouvrages depuis trente-deux ans; il établit un parallèle entre lui & M. d'Aubenton, dans lequel il se place toujours modestement au premier rang; & il conclut (pag. 42) que les expériences, les réflexions & les combinaisons dont l'illustre auteur (pag. 53) se propose d'enrichir notre littérature, ne peuvent aboutir qu'à des connoissances locales de son troupeau, de l'effet des pâturages de l'Auxois, du régime usuel administré par ses bergers, & qu'il n'a pas fait un choix d'expériences propres à enrichir l'étude des troupeaux, & à perfectionner la matière, (pag. 40.)

Nouvelles eaux minérales de Chateldon en Bourbonnois, avec des observations sur leurs effets. A Londres, 1785, in-12 de 152 pages; se trouve chez Didot le jeune, quai des Augustins.

10. C'est une addition faite à la brochure, publiée en 1779, sous ce titre: *Précis sur les eaux minérales & médicinales de Chateldon*. Ces deux livrets ont également pour auteur M. Desbret, doct. méd. On a rendu compte du *Précis* dans le Journal de Médecine, février 1779, tome I, pag. 146. On a depuis répandu dans le public une feuille in-4°, (en 1780) concer-

nant les mêmes eaux, leur distribution, leur prix, & la personne même de M. *Desbret*. Comme on est assez instruit de tout ce qui regarde ces objets intéressans, il nous paroît inutile de nous en occuper.

Addenda ad floræ Nannetenfis prodromum, curante magistro FRANCISCO BONAMY, in universitate Nannetenfi doctore medico regente, & Facultatis suæ decano, botanices professore, & urbis medico, regiæ Societatis medicæ Parisiensis, regiarum Andegavenfis & Rupellenfis Academiarum, rei Agrariæ Aremoriciæ, Rupellenfis, nec non Turonensis socio. *A Nantes, chez Brun, 1785. In-8º.*

II. C'est le complément de l'intéressante Flore de Nantes, par M. *Bonamy*, professeur de botanique en l'université de Nantes. Il contient près de soixante espèces récemment trouvées par M. *Bonamy*, & par plusieurs curieux. Parmi ces plantes Bretonnes, on distingue la petite centauree à fleurs jaunes, le petit chardon de Virginie, le grand *cochlearia* de Hollande, le genêt épineux d'Angleterre, la jusquiame jaune, la lampette Portugaise, la cucubale maritime d'Italie, le tamarin d'Allemagne. Toutes ces espèces ne sont pas absolument communes en France. On remarque aussi que le carthame, ou safran bâtard, croît spontanément à Noirmoutier, près de Nantes. (*Voyez*

Differtatio botanica de Gardenia: *Differtation botanique sur la Garden; par M. CHARLES P. THUNBERG, professeur de botanique. A Upsal, 1780, in-4° avec 2 planches.*

12. M. Thunberg, de retour d'un voyage long & pénible, fut appelé à Upsal, pour être démonstrateur de botanique; &, à la mort de Linné fils, il a été nommé professeur. Riche d'un fonds considérable de découvertes botaniques, il s'est proposé de les publier par parties. Il a commence par un genre de plante, auquel M. Ellis a donné le nom de *Garden*, en l'honneur d'un médecin de ce nom, savant naturaliste dans la Caroline.

M. Thunberg trace d'abord l'histoire de ce genre, en établit le caractère, dont l'essence est d'avoir les anthères sessiles par le milieu à l'ouverture du tube de la corolle, le stigmate en massue, & une baie dont les semences sont imbriquées. Il fait ensuite le dénombrement des diverses espèces, qui sont au nombre de neuf, en donne la description & les synonymes, indique l'endroit où elles naissent, & en marque les différens usages.

Le professeur Suédois range la *Garden* dans l'ordre naturel des végétaux auxquels les botanistes ont donné le nom de *contourné*; il assigne le caractère naturel de cet ordre, & ajoute les vertus de la *periploca indica*, qui croît spontanément dans les lieux sablonneux & mariti-

mes de Ceylan. M. *Thunberg* a souvent employé avec succès, comme vomitif, la racine de cette plante, au lieu de l'ipécacuanha; & à la même dose.

Une espèce de ce genre, qui est la Garden de *Thunberg*, est ici représentée avec beaucoup d'élégance. Sa fleur est superbe.

Dissertatio botanica de protea; ou Dissertation sur la protéé; par le même. A Upsal, 1781. In-4° avec cinq planches.

13. La protéé est un beau genre de plantes, auquel le chevalier de *Linneé* a donné ce nom, à cause de la forme variée de ses fleurs, selon les différentes espèces. M. *Thunberg* a enrichi ce genre d'un grand nombre de nouvelles espèces. Voici l'ordre qu'il suit dans cet opuscule: L'histoire littéraire du genre & de la découverte des espèces; la synonymie, le caractère naturel & essentiel, avec les variétés individuelles, la description, le temps de leur floraison, le lieu où elles naissent; c'est le Cap de Bonne-Espérance pour toutes, exceptée la *protea ferraria*, qui a été trouvée au sud de la nouvelle Hollande, par M. *Banks*. A ces détails, le botaniste suédois ajoute les figures des nouvelles espèces.

Le caractère essentiel du genre de la protéé, consiste dans la corolle tétrapétale, au limbe de laquelle sont insérées les étamines; le germe est supérieur, & les semences nues.

Les espèces décrites par M. *Thunberg* sont au nombre de soixante. Nous allons indiquer celles qui ont des propriétés reconnues.

1°. Il nomme *mellisfere*, la *protée rampante* du chevalier de Linné ; ses capsules se remplissent souvent jusqu'à moitié, dans le temps de la floraison, d'un suc mielleux qui, purifié par la filtration & épaissi par un feu léger, donne un sirop bon contre la toux, l'enrouement, & les autres maladies de poitrine.

2°. La *protée argentée* est un joli arbre, dont les feuilles sont couvertes d'un duvet argenté. Au Cap de Bonne-Espérance on en forme de très belles forêts, pour procurer de l'ombre.

3°. La *protée grandiflore* est douée d'une écorce astringente, qui est en usage contre la diarrhée.

4°. La *protée précieuse* offre aussi un suc mielleux.

Iris, quam Dissertatio botanica, &c. C'est-à-dire, *Dissertation botanique sur l'iris; par le même. A Upsal, 1782, avec deux planches.*

14. L'iris est un genre de plante qui a toujours mérité l'attention des médecins, des fleuristes & des botanistes; la variété & la beauté de ses couleurs, la forme élégante & singulière de ses fleurs, l'ont fait cultiver avec grand soin dans les jardins. Les médecins ont trouvé des vertus dans quelques espèces. La ressemblance intime de plusieurs, la structure des organes de la fructification, doivent attirer aux iris les regards particuliers des botanistes. Ils liront avec le plus grand plaisir cette dissertation digne de la réputation de M. Thunberg. On lui doit la découverte de neuf espèces nou-

velles de ce genre. L'on trouve ici la figure de cinq, & la description soignée de chacune.

Le caractère générique de l'iris est, selon M. *Thunberg*, une corolle hexapétale, dont trois pétales sont réfléchis, & trois élevés, avec trois stigmates en forme de capuchon, & à deux lèvres : ainsi ce genre diffère par sa corolle hexapétale, de l'*ixia*, du safran, du glaïeul & de l'antholyse qui en approche beaucoup, & on le distingue de la *moræa* qui lui ressemble encore plus, par les trois pétales élevés, & par la forme des stigmates.

M. *Thunberg* indique la place qu'occupe l'iris dans les différens systêmes ; trace les caractères spécifiques individuels, donne leur description, leurs synonymes ; remarque le lieu de leur naissance, le temps de leur floraison.

On connoît les propriétés médicales de l'iris de Florence, de la Germanique, dite vulgairement *iris nostras*, & de celle de marais, ou faux acorus. Le botaniste suédois les détaille avec soin, & nous apprend de plus la qualité que quelques autres espèces, originaires d'Afrique, ont d'être bonnes à manger. Celle qui est surnommée *edulis* ou l'*esculente*, sert, au Cap de Bonne-Espérance, d'aliment aux hommes & aux singes. On rassemble leurs bulbes & leurs tiges par petits paquets : on les fait cuire légèrement ; & ainsi préparée, cette iris est d'un fort bon goût, & très-nourrissante. L'analogie devroit engager les botanistes à tenter quelques expériences sur nos espèces indigènes. Quelques-unes ont beaucoup d'âcreté, mais il pourroit y avoir des moyens de la leur enlever.



Ixia quam Diff. botanica delineatam, &c.
 C'est à-dire, *Dissertation botanique sur*
l'ixia ; par le même. A Upsal, 1783.
In-4°. avec figures.

15. Le botaniste Suédois, successeur de *Linné*, donne ici, avec la sagacité & la précision qu'on lui connoît, l'histoire du genre de l'*IXIA*. Il place le caractère essentiel de ce genre dans la corolle tubuleuse : le tube est filiforme, droit ; le limbe campanulé, égal, divisé en six parties. Il y a trois stigmates simples. M. *Thunberg* remarque que la corolle n'est jamais hexapétale ; en conséquence il exclut du nombre des *Ixia*, les espèces auxquelles *Linné* avoit donné le surnom de *chinensis*, de *gladiata* & d'*africana*. Si d'un côté, M. *Thunberg* retranche de ce genre quelques espèces, il lui en rend quinze nouvelles, qu'il a trouvées dans ses voyages, & dont il donne une description détaillée d'après ses observations particulières.

L'*ixia* est un genre de plantes, dont les espèces sont plus curieuses & plus agréables par la forme de leurs fleurs, qu'elles ne sont utiles par leurs propriétés. Plusieurs cependant peuvent servir d'alimens ; mais elles sont plus recherchées des animaux que des hommes. En revanche, on les estime toutes pour la beauté de leurs fleurs, qui les fait cultiver avec soin dans les jardins d'ornemens. Les espèces surnommées *cinnamomea*, *pilosa* & *falcata*, répandent la plus douce odeur le soir & la nuit ; elles ouvrent leurs fleurs vers les quatre heures du soir avec tant d'exactitude, qu'on pourroit les regarder comme une espèce d'horloge ; ce-

pendant elles restent fermées si le temps est tourné à la pluie, qu'elles présagent alors.

Les planches ajoutées à cette dissertation, offrent les figures de sept espèces, représentées avec beaucoup d'art & de vérité.

HALLERS, vorlesungen uber die gerichtliche Arznei wissenschaft, &c. C'est-à-dire, *Leçons de médecine légale, traduites en allemand sur un manuscrit latin, premier volume; par M. ALBRECHT DE HALLER, seigneur de Goumons-le-Juy & Eclagnens, chevalier de l'ordre Polaire, président de l'Académie royale des sciences de Gottingue, & de la Société de Berne, membre des Académies & Sociétés des sciences impériales & royales de France, Prusse, Hollande, Ecoissoise, de Breme, Suédoise, des Arcades, Bavaoise, de Crang, d'Upsal, &c. du grand sénat de la république de Berne. In-8° de 500 p. y compris l'Introduction & les Tables. A Berne, de la nouvelle Société typographique, 1782.*

16. Ce Cours a été fait à Gottingue en 1751. M. de Haller s'est servi pour cet effet de la médecine légale de Trichmeyer. Son fils aîné a rassemblé par écrit ce qu'il a pu des explication de son père, & le traducteur l'a enrichi de nombreuses additions.

Dans l'introduction, on donne une idée générale du médecin-légiste, de la médecine légale & de son utilité.

L'éditeur, sans traiter en détail la partie littéraire de la médecine légale, en donne néanmoins un aperçu général très-satisfaisant. On trouve les premières traces de cette science dans les livres de Moïse; cependant l'auteur sacré ne s'occupe principalement que de la police médicale. Les ouvrages d'*Hippocrate*, sur-tout ceux qu'on regarde comme supposés, contiennent beaucoup de choses relatives à la médecine légale; & les jurisconsultes Romains en ont fait assez de cas pour adopter & introduire dans leur jurisprudence un grand nombre d'erreurs qui sont rectifiées dans ces leçons.

Pour faire prendre à cette science une certaine forme, il a fallu que l'anatomie vînt à son secours, & que la réforme générale dans les connoissances facilitât la découverte de la vérité. Les *Bohn*, *Ammann*, *Zacchias*, *Alberti*, *Reinesius*, *Valentin Zittmann*, *Fabricius*, *Bose*, *Clutz*, *Hebenstreit*, *Ludwig*, &c. lui ont ensuite fait faire des progrès rapides: cependant, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit parvenue à sa perfection. Un catalogue par ordre alphabétique des auteurs dont les travaux ont enrichi cette science, termine cette introduction. Nous allons annoncer les objets traités dans les divers chapitres qui composent ce premier volume.

CHAPITRE PREMIER. *Des âges de l'homme.*

L'auteur n'admet que trois âges; l'enfance, l'âge mûr & la vieillesse. Il prétend qu'il est aisé de connoître la virilité, qu'elle se manifeste à des époques fixes, à moins qu'une habitude vicieuse n'en ait hâté le développement. Il

pense que la formation des seins chez les femmes est un indice plus sûr de leur utilité que l'apparition des règles. Les additions à ce chapitre concernent les probabilités de la durée de la vie humaine.

CHAP. II. *Des premier-nés.* La médecine ne peut décider cet objet que dans le cas d'une opération césarienne ; où il y auroit deux enfans renfermés dans la matrice : alors l'ainé sera celui qui paroît le mieux disposé pour un accouchement naturel.

CHAP. III. *De la nécessité de pratiquer l'opération césarienne sur une femme grosse qui vient de mourir, pour retirer de son sein l'enfant qui y est renfermé.* Suivant l'auteur, les enfans extraits au moyen de cette opération, vivent rarement long-temps. Il conseille ensuite d'ouvrir le ventre de la mère, même encore vivante, toutes les fois qu'il est impossible que l'enfant vienne au monde sans cette opération, & lorsqu'il est situé hors de l'utérus. Il saisit l'occasion qui se présente dans ce chapitre, pour indiquer un moyen de s'assurer de l'état d'une personne regardée comme morte. Ce moyen consiste à lui ouvrir de force, & autant qu'on peut, la bouche : l'irritabilité qui sera excitée par ce tiraillement fera agir les muscles adducteurs de la mâchoire inférieure, si la vie n'est pas encore éteinte. (Le relâchement des sphincters décide, par la raison contraire, de la mort.)

CHAP. IV. *Du pucelage.* L'auteur commente ici en détail les diverses preuves de virginité que *Teichmeyer* a établies ; elles sont l'hymen, l'étroitesse & les rides du vagin, la grosseur

& la réunion des glandes myrtiformes, la douleur & le saignement lors du premier coït. Feu M. de Haller pense qu'en général l'hymen est un témoignage certain de la virginité : il a connu une pucelle de quatre-vingt-cinq ans, chez qui cette membrane étoit encore entière. L'étroitesse & les rides du vagin ne sont point des signes sûrs : on peut avoir plus de confiance dans l'état des glandes myrtiformes ; mais, selon M. de Haller, rien ne dépose mieux en faveur de la virginité d'une fille, que le sang qu'elle répand lors du premier coït.

CHAP. V. *De la grossesse déguisée.*

CHAP. VI. *De la grossesse simulée.* L'auteur donne dans ces deux chapitres des préceptes très-utiles pour s'assurer de l'une & de l'autre ; mais on est étonné de voir ce grand physiologiste déduire les nausées & les envies de vomir des femmes enceintes d'un principe putride que le sperme absorbé du mâle communique au sang, de la même manière que quel qu'autre miasme putride qui infecte les humeurs.

CHAP. VII. *Des enfans substitués, de leur ressemblance ou dissemblance avec le père putatif.* Pour porter un jugement sain sur ces sujets, il faut supposer qu'on s'est procuré les éclaircissements nécessaires sur la réalité de la grossesse ; il faut examiner si la femme dont il s'agit porte les marques d'un accouchement récent ; si l'enfant a l'air d'un nouveau-né, ou d'un enfant venu au monde depuis quelque temps. L'auteur croit qu'on peut conjecturer que l'enfantement est récent lorsqu'on trouve 1°. un vagin très-dilaté ; 2°. une matrice volumineuse ;

3°. le bas-ventre mou, avec une peau lâche & pendante ; 4°. enfin, du lait dans les mamelles.

La ressemblance ne désigne point le véritable père, sinon dans le cas où un Nègre a engrossé une blanche. Suivant notre auteur, les effets de l'imagination de la mère sur l'embryon qu'elle porte dans son sein, ne sont que des chimères.

CHAP. VIII. *Du temps où le fœtus est vivifié.* M. de Haller admet le sentiment de ceux qui croient que l'enfant est vivifié dès le moment de sa conception ; par conséquent une femme qui s'est fait avorter par quelque moyen, est coupable du crime d'infanticide, toutes les fois que ce qu'elle aura expulsé ainsi a une figure humaine.

CHAP. IX. *Des naissances parfaites & légitimes.* Le principal objet de l'auteur est de fixer dans ce chapitre le terme précis du part. Pour cet effet, il a eu recours à l'anatomie, afin d'établir les signes les plus certains d'un fœtus qui n'est pas encore à terme ; & l'éditeur dans ses observations rapporte ce que M. Plouquet dit de plus intéressant sur ce sujet dans son ouvrage sur les qualités physiques nécessaires pour être habile à succéder. L'auteur rejette les naissances tardives : il admet tout au plus celles de dix mois. Il avance qu'un fœtus perdrait la vie plutôt que de la conserver par un plus long séjour dans la matrice, en conséquence des causes qu'on prétend qui le rendent indispensable ; & de ce que les enfans morts sont expulsés assez constamment au terme ordinaire, il conclut que la nature ne s'écarte pas faci-

lement des loix qui lui sont imposées. Il discute ensuite en détail les diverses raisons qu'on apporte en faveur des naissances tardives.

CHAP. X. *Des naissances tardives.* Tout ce que l'auteur dit dans ce chapitre se réduit à savoir si tel enfant peut vivre, ou s'il n'est qu'un avorton. Selon lui, la vitalité consiste en ce qu'un enfant venu au monde vivant porte avec lui les signes qui annoncent la possibilité de continuer la vie commencée. L'avorton est un fruit extrêmement délicat, (tels que les embryons de deux ou trois mois) qui ne présente aucune apparence qu'il puisse vivre, qui est mal conformé, & qui s'écarte considérablement de la forme humaine. M. de Haller traite ici des moyens de faire avorter les femmes, & examine si, pour conserver la mère, on peut sacrifier un enfant à terme; ainsi que la question suivante, lorsqu'une femme grosse est atteinte d'une maladie très-grave, pour la sauver, peut-on risquer de la faire avorter? Il répond affirmativement aux deux questions; mais avec des restrictions qu'il faut lire dans l'ouvrage même, & qui semblent justifier sa décision.

CHAP. XI. *De la superfétation.* L'auteur la croit possible toutes les fois que le fœtus n'a pas plus de six mois.

CHAP. XII. *Des faux germes & des mûles.*

CHAP. XIII. *Des monstres.* Un monstre peut-il être regardé comme une conception légitime? Peut-il qualifier la femme aux droits & privilèges de mère? Ces demandes entrent nécessairement dans le plan d'une médecine légale; & M. de Haller en les considérant, traite

en même temps fort au long de la formation des monstres : il est d'ailleurs d'opinion que l'ourang-outang pourroit engendrer avec la femme.

CHAP. XIV. *Des hermaphrodites.* L'auteur a vu deux sujets dont l'urètre, se terminant dans le périnée, imitoit assez bien une entrée de vagin. Il croit qu'il peut exister des hermaphrodites, quoiqu'ils soient rares ; mais il leur refuse la faculté de jouir des plaisirs physiques de l'amour des deux manières.

CHAP. XV. *De l'impuissance.* Ce sujet est traité avec un soin particulier, tant par l'auteur, que par le traducteur qui, dans cette occasion, a profité des lumières que MM. Gruner, Plouquet, Niebuhr & Michaelis, ont répandues sur cette matière.

CHAP. XVI. *De la stérilité.* Selon M. de Haller, la stérilité n'est une cause suffisante de divorce en Europe que pour les têtes couronnées, & les personnes d'un très-haut rang. Il suffit pour le reste des hommes, que la femme par sa conformation n'excite point un dégoût insurmontable, ou n'oppose point d'obstacle invincible à la consommation du mariage.

Ce premier volume est terminé par des citations que le traducteur a rassemblées à la fin de l'ouvrage, afin de ne pas interrompre la lecture du texte.

Il est à désirer qu'on voie bientôt paroître la suite de cet important écrit.

NOTA. Il eût été très-utile assurément de publier cet ouvrage en langue latine, pour en étendre plus aisément les avantages à toute l'Europe.

*SÉANCES de l'Académie des Sciences,
Arts & Belles-Lettres de Dijon, tenue
le 21 août 1785.*

PROCLAMATION DU PRIX.

M. *Maret*, Secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture; il a dit : L'Académie avoit demandé aux médecins de déterminer les signes auxquels, dès le début d'une fièvre continue ou intermittente, on reconnoitra si elle sera maligne; & ceux qui, dans son cours, indiqueront le moment où la fièvre sera sur le point de prendre un caractère de malignité.

Parmi les pièces envoyées au concours, quatre ont fixé l'attention de l'Académie.

Celle qui a pour épigraphe :

Genera morborum convenientius est repetere.

a paru l'ouvrage d'un médecin instruit, & d'un bon observateur; la compagnie a cru devoir publiquement rendre ce témoignage à son auteur : elle a regretté, que la crainte de passer les bornes posées par la discrétion, ait retenu ce savant en-deçà du but, & l'ait empêché de donner au sujet, ainsi qu'il l'auroit pû faire, tout le développement qui étoit nécessaire.

Les trois autres pièces ont disputé le prix avec plus d'avantage, sans avoir cependant obtenu au même degré les suffrages de l'Académie.

Toutes trois prises séparément, offrent de
ouvrages faits pour remplir les vues de cette

334 SÉANCE DE L'AC. DES SCIENC.

compagnie, pour mettre les médecins cliniques à l'abri des surprises que pourroit leur faire la marche insidieuse des fièvres malignes ; mais comparées les unes aux autres, & considérées du côté de leur plan, & de son exécution, toutes trois présentent des caractères très-différens & un mérite relatif, qui dans le concours doivent influer sur leur sort.

Leurs auteurs sont tous des médecins très-éclairés, des médecins qui ont étudié les maladies au lit des malades, & pour qui le langage de la nature n'a rien d'inintelligible.

Mais l'un, pressé par le tems, n'a fait que tracer à grands traits les tableaux qu'il avoit à composer, & a négligé les détails qui pouvoient en augmenter le prix.

L'autre, entraîné par le desir d'épuiser la matière, ne s'est pas assez défié de son abondance, & souvent s'est permis d'employer des expressions qui déparent son style.

Tandis que le troisième planant, pour ainsi dire, sur son sujet, en a saisi l'ensemble avec une sagacité peu commune, a ordonné les parties de sa dissertation avec une intelligence qui porte partout la lumière la plus vive : il a dit tout ce qu'on pouvoit desirer qu'il eût dit, & n'a point égaré l'attention par des détails inutiles.

L'ordre, la clarté, la pureté du style, disons mieux l'éloquence, ajoutent au mérite du mémoire dont nous parlons : comme dissertation, cet ouvrage méritoit de réunir les suffrages ; il en auroit été digne encore comme discours oratoire.

Aussi l'Académie a-t-elle adjugé le prix à l'auteur de cette pièce, & partagé l'accessit entre ceux des deux autres.

La pièce couronnée a pour épigraphe un passage de Sydenham.

Perturbatâ œconomiâ animali & quasi dis-
junctâ, febris exinde deprimitur.

Son auteur est M. Voullonne, ancien premier professeur de médecine en l'université d'Avignon : c'est pour la troisième fois que ce savant remporte le prix de l'Académie.

L'auteur d'une des pièces qui a partagé l'accès, a gardé l'anonyme : sa dissertation a pour épigraphe une sentence d'Hippocrate.

Ejusdem prudentiâ cujus est cognoscere mor-
borum causas, etiam est nosse morbos sanare.

M. Samuel Benkoc, docteur en médecine & en philosophie à Miskoles, ville du comté de Borsod, dans la haute Hongrie, est celui qui a également obtenu l'accès.

Son mémoire écrit en latin, porte pour devise ce passage d'Horace.

..... *Si quid restius istis ;*
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

L'Académie se fait un devoir de révéler le noble désintéressement de cet auteur. Il n'ambitionnoit que l'honneur du triomphe : & à l'ouverture du billet cacheté qui renfermoit son nom, l'on a vu que s'il lui eût été décerné, son intention étoit que l'Académie fit de la médaille l'objet d'un prix, dont le sujet auroit été une question relative aux fièvres intermittentes.

L'Académie n'auroit pas pu proposer cette question, puisqu'elle a été l'objet du prix de

336 SÉANCE DE L'AC. DES SCIENC.

1781, & que ce prix fut disputé avec tant de succès par MM. *Voullonne* & *Strak*, qu'on donna une médaille à chacun de ces savans, quoiqu'il n'y en eût qu'une de promise.

Mais la Compagnie auroit prié M. *Benkeo* d'indiquer une autre question de médecine.

Un extrait de l'ouvrage couronné va donner une idée du travail de M. *Voullonne*.

Extrait du Mémoire de M. VOULLONNE.

L'auteur débute par des discussions très-savantes sur les diverses opinions qu'on a des fièvres malignes : il donne ensuite la sienne, établit que le trait caractéristique de ces maladies est

« Une disproportion sensible, entre les forces du principe qui occasionne la fièvre, & les efforts avec lesquels la nature excite la fièvre; & il définit celle qu'on doit appeler maligne, une fièvre aiguë dans laquelle la nature ne déploie pas des forces proportionnées à l'énergie du principe morbifique. »

Il justifie cette définition par des réflexions très-lumineuses sur le principe morbifique & sur la nature, & fait observer que

« Les efforts de la nature peuvent être dans une juste proportion avec l'énergie du principe morbifique. »

« Que ces efforts peuvent excéder notablement cette juste proportion. »

« Que ces efforts peuvent rester notablement au-dessous de cette juste proportion. »

« Enfin que le troisième de ces rapports est celui qui constitue la classe des fièvres malignes. »

« C: e proportion peut être viciée, ou par l'énergie excessive du principe morbifique, ou par la foiblesse des organes que la nature doit mettre en jeu; d'où suivent deux genres de fièvres malignes :

Le premier où le principe morbifique est supérieur en forces; & l'auteur nomme les fièvres de ce genre, *malignes vives*.

Le second où la nature est trop affoiblie pour réagir avec force contre le principe morbifique peu énergique; & il donne à ces fièvres le nom de *malignes lentes*.

Cette distinction, fondée sur l'observation, fournit à l'auteur les divisions de son ouvrage, & dans chacune il dessine de main de maître, les traits qui caractérisent chacun de ces genres de fièvres.

Tous les signes, capables de les faire reconnoître dès leur début, ou bien au moment où elles vont perdre les apparences d'une fièvre bénigne, sont exposés avec une exactitude, avec une fidélité capables d'éclairer les personnes les moins instruites, de frapper ceux que les circonstances ont mis dans le cas d'observer ces fièvres, & qui s'imaginent être de nouveau transportés aux lits de malades qu'ils ont traités.

Aucun des symptômes qui forme le diagnostic de ces fièvres, n'est échappé à la sagacité de l'auteur: un tact fin lui en fait appercevoir ceux que l'on a souvent méconnus, mais qu'un praticien attentif se rappelle aisément avoir vus.

M. *Voullonne* met la connoissance des causes de la malignité, au nombre des moyens capables de la faire reconnoître en la faisant

prévoir ; mais cette connoissance ne lui paroît qu'un moyen accessoire : aussi ne s'appesantit-il pas sur les détails , & en trace-t-il le tableau à grands traits , mais saillans.

La plus grande partie de cet ouvrage a pour objet la fièvre maligne continue ; & les principes que l'auteur y développe , sont applicables à toutes les espèces de fièvres d'un caractère malin : mais comme l'Académie , dans son programme , a particulièrement interrogé les médecins sur les fièvres intermittentes malignes , comme ces fièvres ont quelques signes qui leur sont propres , l'auteur a traité ces maladies dans un article distinct , & de même que dans tous les autres , on trouve dans celui-ci les détails les plus lumineux.

Ce mémoire est terminé par l'énoncé , & par la solution satisfaisante de quelques objections que l'auteur prévoit qu'on peut lui faire sur sa manière d'envisager les fièvres malignes , sur le silence qu'il a gardé relativement à la méthode à suivre dans le traitement de ces maladies : il fait observer avec raison au sujet de celle-ci , qu'on n'est pas embarrassé de traiter une maladie curable , lorsqu'elle est bien connue , & que l'Académie , bien persuadée de cette vérité , a seulement demandé qu'on fît exactement connoître les fièvres malignes.

Ce précis du plan suivi par l'auteur , & des détails qui le remplissent , suffit pour faire prendre une idée du fonds de l'ouvrage ; mais nous avons dit que le style ajoutoit beaucoup à son mérite : un fragment de ce mémoire va prouver ce que nous avons avancé.

M. *Voullon* a divisé , comme on l'a vu , les fièvres malignes en *âcutes* & en *lentes* : après

avoir montré que dans les premières , l'énergie du principe morbifique , écrase en quelque sorte la nature , il prouve que dans les secondes , c'est la nature qui ne se défend point contre ce même principe , dont l'énergie est modérée ; puis analysant les sources de cette inaction , il en indique deux , la foiblesse quelconque de la nature , ou son erreur quelconque ; il sous-divise celle-ci en erreur qui , dit-il , exténue le danger , & qu'il nomme erreur de sécurité ; & en erreur qui l'exagère , & qu'il appelle erreur de découragement.

Nous allons ici laisser parler l'auteur lui-même , pour qu'on puisse juger son style.

« Le découragement de la nature ! s'écrie M. *Voullonne*. Eh quoi ! la nature est elle donc un être moral pour être capable d'espérance , de crainte , de courage , & de lâcheté ? D'abord nous pourrions dire oui , en soutenant avec toute l'école de *Stahl* , que la nature dans l'homme n'est autre chose que l'ame intellectuelle considérée sous un certain rapport ; mais cette assertion nous jetteroit dans des discussions étrangères à notre sujet : nous nous garderons bien de fonder nos principes sur des opinions dont ils sont absolument indépendans : le mécanicien le plus entêté de son système , le sera-t-il assez pour nier l'influence des passions de l'ame sur les mouvemens du corps ? Non sans doute , cet aveu nous suffit : si l'on veut que la nature soit un principe aveugle , ou même le simple résultat de l'arrangement mécanique des organes , & que , par conséquent , elle ne soit pas susceptible de découragement , nous le voulons bien , le découragement sera dans l'ame : mais cette passion ,

ainsi que toutes les autres, produira les effets qui lui sont propres, & sur lesquels la machine sera forcée de régler ses mouvemens. »

« Or quels sont sur le corps humain les effets propres du découragement moral ? »

« Jugeons-en par le refroidissement de la peau, par la pâleur du visage, par l'instabilité des jarrets, par l'immobilité du tronc, par le tremblement, & par la convulsion. Nous verrons par-tout la suppression des forces, ou le trouble dans leur distribution : il faut donc reconnoître dans l'effroi moral, & dans le découragement qui en est la suite nécessaire, une cause plus que suffisante qui suspend les efforts de la nature, en rompt l'harmonie, en dérouté la marche, en égare la destination. Que faut-il de plus dans une fièvre pour réduire la nature à un état de détresse qui laisse tout l'avantage du côté du principe morbifique ? & par conséquent, que faut-il de plus pour donner à une fièvre un caractère décidé de fièvre maligne lente ? »

Nous croyons qu'après la citation de ce morceau, il seroit superflu d'en rapporter d'autres pour convaincre que M. *Poulloxe* écrit avec autant d'éloquence, que de science & de solidité.

A Dijon, le 1 Septembre 1785.

M A R E T.



*SÉANCE de l'Académie des Sciences ;
Belles-Lettres & Arts de Lyon, du 30
août 1785.*

DI. TRIBUTION ET PROROGATION DE PRIX.

L'Académie avoit continué à cette année, le sujet concernant la mixtion de l'alun dans le vin, & avoit annoncé qu'elle décorneroit pour prix, quatre médailles d'or, de la valeur chacune de 300 liv. à celui qui auroit satisfait aux différentes questions de son programme : savoir, deux médailles d'or de la fondation de M. *Christin* ; 300 liv. ajoutées par l'académicien qui a proposé le sujet, & pareille somme prise sur les fonds dont l'Académie peut disposer.

Elle a eu lieu de se féliciter des délais & des encouragemens qu'elle a accordés pour parvenir à la solution d'un problème intéressant pour le public & pour les provinces. Elle avoit demandé l'examen physique & raisonné de la dissolution de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin & à la conservation de la santé, & avoit développé tous les objets qu'elle avoit en vue.

Le concours, sans être nombreux, est digne de la plus grande attention par le mérite de chaque mémoire, & les profondes recherches des auteurs, qui tous s'accordent à annoncer le danger évident qui résulte nécessairement des vins alunés.

Le mémoire, (n°. 2, au concours) dont la

342 SÉANCE DE L'AC. DES SCIENC.

devise est *decepti specie recti*, démontre cette vérité d'une manière lumineuse ; & si les autres parties de cet ouvrage égaloient celle-ci , l'Académie n'eût pas hésité à lui décerner la couronne.

Le mémoire, (n°. 3.) *bibimus largis fata suprema scyphis*, est très-fort en principes , très-savant en chymie , & mérite beaucoup d'éloges.

Le mémoire (n°. 4.), *sunt certi denique fines*, s'est fait particulièrement distinguer par une belle théorie, par un grand nombre d'expériences faites en grand , & par les vues neuves qu'il renferme ; cependant les Commissaires de l'Académie qui ont éprouvé le moyen proposé par l'auteur, pour reconnoître la présence de l'alun dans le vin, en comparant ce moyen avec ceux qui sont indiqués dans les mémoires précédens, n'ont pas eu lieu d'être pleinement satisfaits de l'efficacité des uns ni des autres ; sur quoi l'Académie a considéré que l'objet essentiel, après avoir démontré les dangers de l'alun dans le vin, étoit de se procurer, & de publier un moyen simple & certain, que chaque citoyen puisse employer avec facilité. Dans ces circonstances, elle a cru devoir accorder la couronne au mémoire n°. 4. *sunt certu denique fines*, & lui a décerné trois des médailles proposées. L'auteur de ce mémoire est M. Roger, de Grenoble, Docteur en médecine, le même qui a déjà obtenu des lauriers dans cette Académie.

L'Académie s'est réservé néanmoins la somme de 300 liv. qui devoit être prise sur ses fonds, dans la vue de doubler le prix de physique, fondé par M. *Christin*, qu'elle aura à

distribuer en 1788 , & de proposer de nouveau , dès-à-présent , pour sujet de ce prix double , cette unique question , dont la solution complète lui paroît de la plus grande importance pour le bien de l'humanité.

Quelle est la manière la plus simple , la plus prompte & la plus exacte de reconnoître la présence de l'alun & sa quantité lorsqu'il est en dissolution dans le vin , sur-tout dans un vin rouge très-coloré ?

Ce prix sera distribué en 1788 , aux époques & aux conditions ordinaires. L'Académie eût vivement désiré d'avoir à distribuer en même temps le prix de 1200 liv. dont M. l'Abbé Raynal a fait les fonds , & dont le sujet ci-devant continué concerne *la découverte de l'Amérique*. Onze nouveaux mémoires ont été admis au second concours ; elle en a particulièrement distingué trois : savoir , 1°. celui qui est désigné par la devise du prince Henri de Portugal , *le desir de faire le bien* ; 2°. celui qui a pour devise :

..... *Ferrea primum*

Desinet , ac toto surget gens aurea mundo.

3°. Le mémoire dont la devise est : *Orbem conjungit utrumque* , sous l'emblème d'un navire.

Elle a considéré ces ouvrages comme vraiment dignes d'éloges , sans lui paroître d'un ordre assez supérieur , pour leur décerner le prix proposé par un homme célèbre sur un sujet aussi important ; en conséquence , elle a cru devoir encore renvoyer le prix à deux ans ; & le fondateur , dans une de ses lettres , approuvant cette espèce de sévérité , ajoute qu'elle peut & doit produire un bon effet.

344 SÉANCE DE L'AC. DES SCIENC.

Pour les prix d'*Histoire naturelle ou d'Agriculture*, fondés par M. P. Adamoli, que l'Académie doit distribuer en 1786, elle propose le sujet qui suit :

Quels sont les diverses espèces de Lichens dont on peut faire usage en médecine & dans les Arts ?

Les auteurs détermineront les propriétés de ces plantes par de nouvelles recherches, & des expériences.

Ces prix sont une Médaille d'or, de la valeur de 300 liv., & une Médaille d'argent : ils seront distribués en 1786, après la fête de S. Pierre ; & les mémoires, reçus au concours jusqu'au premier Avril seulement ; les autres conditions suivant l'usage.

PRIX EXTRAORDINAIRE.

L'Académie avoit fait annoncer qu'elle décerneroit, à la fin de l'année 1785, le prix proposé par M. le duc de Villeroy, son protecteur, sur la *réfrangibilité des rayons hétérogènes*, & qu'elle n'admettroit les mémoires au concours que jusqu'au premier Août. Elle a reçu, dans le courant d'Avril, plusieurs lettres sans signatures, dans lesquelles on se plaint d'un aussi court délai accordé pour la solution d'un problème difficile & important. L'Académie, qui, à cette époque, n'avoit admis au concours aucun mémoire, considérant que la condition seroit égale pour tous les concurrens, a cru devoir se rendre à ces représentations, & délibéra le 24 Mai dernier, de prolonger les délais assignés jusqu'au premier Avril de l'année 1786, suivant la pu-

blication qui en a été faite dans les principaux Journaux.

Le problème proposé par M. le duc de Villeroy, est conçu en ces termes :

Les expériences sur lesquelles Newton établit la différente réfrangibilité des rayons hétérogènes, sont-elles décisives ou illusoires ?

L'examen dans lesquels le auteurs entreront, doit être approfondi ; & leurs assertions fondées sur des expériences simples, dont les résultats soient uniformes & constants.

Le prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les mémoires seront reçus jusqu'au premier Avril : la proclamation sera faite dans la séance destinée à la distribution des prix après la fête de S. Louis.

Un père de famille, citoyen plein de zèle & de lumières, a désiré que l'Académie s'occupât d'un sujet relatif aux voyages & à l'éducation de la jeunesse ; il lui a demandé de proposer un prix de 600 liv. dont il a fait les fonds, à l'auteur qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux rempli ses vues. Cette compagnie s'empresse de proposer le sujet, ainsi qu'il suit :

Les Voyages peuvent-ils être considérés comme un moyen de perfectionner l'éducation ?

Le prix de 600 liv. se distribuera en 1787, après la fête de St. Louis. Les mémoires seront admis au concours jusqu'au premier Avril de la même année, sous les conditions d'usage.

A la même époque, l'Académie proclamera le prix de 1200 liv. dont M. l'Abbé Raynal

346 SÉANCE DE L'AC. DES SCIENC.

a fait les fonds, & dont le sujet a été continué & précédemment annoncé en ces termes :

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ?

S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?

Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?

Les auteurs qui ont déjà concouru, seront admis à envoyer, sous leur première devise, les changemens qu'ils croiront convenables ; cependant une nouvelle copie paroît préférable.

On n'admettra au concours, que les discours ou mémoires qui seront envoyés avant le premier Mars 1787, le terme est de rigueur. Les autres conditions, suivant l'usage.

Nota. Le prix double de Physique, dont le sujet est de trouver un moyen sûr & simple de reconnoître la présence de l'alun & sa quantité, lorsqu'il est en dissolution dans le vin, a été proposé de nouveau pour l'année 1788, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Signé, DE LA TOURRETTE,
Secrétaire perpétuel.

A Lyon, premier Septembre 1785.

C O N D I T I O N S.

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans ; les associés y seront admis. Les mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une devise a la tête de l'ouvrage, & y joindront un

billet cacheté , qui contiendra la même devise , leur nom & le lieu de leur résidence. Les Paquets seront adressés , *francs de port* , à Lyon , à *M. de la Tourrette* , secrétaire perpétuel , pour la classe des Sciences , rue Boissac ;

Ou à *M. de Bory* , ancien Commandant de Pierre-scize , secrétaire perpétuel & bibliothécaire , rue Sainte-Hélène , pour la classe des Belles-Lettres ;

Ou chez *Aimé de la Roche* , Imprimeur-Libraire de l'Académie , maison des halles de la Grenette.

P R O S P E C T U S .

Traité d'anatomie & de physiologie , dédié au Roi ; par M. VICQ-D'AZYR.

[Cet Ouvrage , imprimé par DIDOT l'aîné , mêmes format , papier & caractères que le Prospectus , *in-fol.* grand papier , sera composé , 1°. d'une description méthodique du corps humain ; 2°. d'une collection de planches en taille-douce , destinées & gravées par M. BRICEAU , dessinateur du cabinet d'anatomie de l'école royale vétérinaire , représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux , vus sous différentes faces & avec leurs principaux rapports , & suivies d'explications très-détaillées ; 3°. de discours sur le mécanisme & les fonctions de ces organes.]

C'est avec empressement & avec plaisir que nous annonçons cet ouvrage , exécuté par un homme qui a fait de l'anatomie comparée une étude suivie & réfléchie , qui l'a enseignée avec célébrité , dans un âge où l'on n'est encore qu'auditeur , qui depuis l'a cultivée avec zèle ,

& l'a enrichie de découvertes. Un tel ouvrage sera certainement très-utile, & deviendra pour l'anatomie même, une époque honorable. Au mérite bien connu de l'auteur, se joignent l'habileté d'un dessinateur exact & patient, la sagacité du premier typographe de la capitale, la dextérité d'un jeune graveur en caractères.

Quelle entreprise littéraire s'est jamais annoncée sous de plus brillans auspices !

Pour en faire connoître le plan, il suffira d'extraire le Prospectus même, que nous ne pouvons inférer dans sa totalité.

« Le spectacle des merveilles dont l'homme est environné, mérite sans doute, de sa part, autant d'attention que de reconnaissance ; mais lorsqu'il interroge tout ce qui est hors de lui, faut-il qu'il s'ignore lui-même. Les formes extérieures, les loix du mouvement, les élémens & la composition des corps lui fournissent des considérations importantes ; mais s'il ne sait point quels sont leurs rapports avec le mécanisme particulier de ses organes, ne perd-il pas le fruit le plus précieux de ses méditations & de ses recherches ? Qu'est-ce qu'une théorie des sensations, si elle n'est appuyée sur la description exacte des sens eux-mêmes ? L'examen des nerfs, de leur origine, de leurs connexions, n'explique-t-il pas un grand nombre de phénomènes, dont chacun est intéressé à connoître les causes, & sur lesquels il est si commun & quelquefois si dangereux de raisonner mal ? Pourquoi le mouvement du sang & de la lymphe, qui sont la source & l'aliment de la vie, ne seroit-il pas aussi-bien l'objet de notre étude, que la route & la direction des fleuves qui coulent sous un autre ciel, ou celles
des

des astres qui se meuvent si loin de nos têtes ? Qu'y a-t-il de plus satisfaisant que de voir en quoi consiste cette supériorité sur les autres animaux , dont la plupart des hommes sont si fiers , sans savoir quelle est la base & quelles sont ses limites ; de considérer dans la série des êtres l'ordre & l'étendue respective de leurs fonctions ; de contempler enfin dans le monde vivant , dont une partie a déjà été si éloquemment & si exactement décrite par deux écrivains illustres (a) , quels sont les ressorts de ces mouvemens & leur analogie avec les nôtres ? Il n'appartient qu'à l'anatomie de résoudre ces problèmes.

Jamais il n'y eut un moment plus favorable à ces recherches : la physiologie est devenue plus simple en rejetant les systèmes dont elle étoit surchargée : l'anatomie de l'homme & celle des animaux se sont enrichies d'un grand nombre de découvertes ; & déjà des hommes d'un rare mérite & d'une grande sagacité, ont essayé d'appliquer les connoissances de la physique & de la chymie à la science du corps humain.

Malheureusement les travaux anatomiques sont de nature à écarter toutes les personnes que leur état ne force pas à s'y livrer : non-seulement ils sont dépourvus de cet agrément qui attire, ils sont encore accompagnés de circonstances qui repoussent ; de sorte que, parmi tant de difficultés , ce n'est pas la curiosité qui manque à la plupart des hommes , mais les moyens de la satisfaire. J'ai cru pouvoir les

(a) M. le comte de Buffon & M. d'Aubenton.

leur procurer , en suppléant par des planches bien exécutées & nombreuses , à l'avantage que l'inspection des pièces & l'examen des objets eux-mêmes offrent dans l'étude des autres sciences à ceux qui les cultivent. Le secours des planches est d'ailleurs nécessaire à ceux même qui sont le plus versés dans l'étude du corps humain : elles présentent les proportions & les rapports des organes ; & l'on y voit d'un coup-d'œil tous les détails que la description la plus exacte réunit à peine.

L'exécution d'un projet de cette nature exigeoit le concours d'un artiste habile , courageux & patient. M. *Briceau* , qui me seconde dans cette entreprise , réunit ces différentes qualités : ses dessins ont mérité l'approbation des anatomistes les plus célèbres. Les objets ont été mesurés dans toutes leurs dimensions , & représentés dans la grandeur qui leur étoit propre ; règle que nous suivrons avec scrupule , excepté dans les cas où nous aurons de très-grandes masses à représenter. On s'est efforcé de donner à chaque organe le ton de couleur qui lui est particulier , en employant un nombre suffisant de cuivres.

Des planches finies avec un aussi grand soin auroient perdu une partie de leur netteté par l'addition des lettres ou chiffres nécessaires , souvent en très-grand nombre , pour l'explication des figures : nous avons évité cet inconvénient , en ajoutant à chaque planche coloriée une autre planche dans laquelle on ne trouve que le trait , sur lequel sont distribuées les différentes lettres de renvoi.

On peut diviser en deux classes bien marquées les planches publiées jusqu'ici par les

anatomistes. La plus ancienne, qui est aussi la plus nombreuse, comprend celles où l'on n'a dessiné qu'une partie isolée & détachée de toutes celles qui l'environnent : ainsi les figures dans lesquelles *Vieussens* a décrit les nerfs, offrent des ramifications qui ressemblent plus ou moins à des racines, ou à des branches d'arbres : les autres, exécutées par des artistes plus habiles, dirigées par des vues plus saines, représentent les viscères & les différentes régions des organes, avec leurs rapports & connexions : ce genre est le plus difficile ; mais il est le seul qui puisse rendre de véritables services à l'anatomie. *Haller, Albinus, Santorini, Meckel, Zinn, Hunter, MM. Camper, Walter*, & quelques autres, l'ont employé avec un grand succès, & ils en ont fait sentir tous les avantages ; c'est aussi celui que j'ai adopté.

Il suit de ces réflexions, que ni les planches d'*Eustachi*, ni celles de *Willis*, ni celles de *Vieussens*, ni tant d'autres du même genre, quoique louables sous plusieurs rapports, ne peuvent être insérées dans cet Ouvrage. Il n'en est pas de même de celles qui ont été publiées par les modernes ; plusieurs sont aussi parfaites qu'on puisse le désirer, & très-propres à orner ma collection : j'ai fait un choix de celles que je crois être dans ce cas ; elles seront distribuées, avec les noms de leurs auteurs, dans les places qui leur conviendront le mieux, & je remplirai par de nouvelles planches toutes les lacunes qui pourront se trouver entre elles. J'avoue que, sans ce secours, le projet que j'annonce excéderoit beaucoup la mesure de mes forces, & que je désespérerois de pouvoir le conduire à sa fin.

A la vérité il y a un grand nombre de parties du corps humain dont les détails n'ont point été dessinés dans des planches que je puisse employer ; tels sont le cerveau, le cervelet, une partie des viscères de la poitrine, ceux du ventre, une partie des nerfs & des vaisseaux lymphatiques, les glandes en général, les aponévroses, les membranes. Ces organes seront représentés dans des planches absolument nouvelles ; mais les os, les muscles, les vaisseaux sanguins, quelques uns des organes des sens, l'*uterus* & ses annexes n'exigeront de ma part que le soin & l'attention nécessaires pour adapter à mon travail celui des anatomistes qui m'ont précédé.

Le recueil que je propose, contenant les plus belles planches des anatomistes modernes, pourra donc suppléer, au moins en partie, à leurs collections : on y trouvera, suivant l'ordre des matières, des morceaux qu'il est difficile & très-dispendieux de se procurer, & ces différentes pièces formeront un système entier de connoissances anatomiques que la suite la plus complète & la plus rare des planches actuellement existantes ne réunit point. Celles que j'emprunterai des autres anatomistes ne seront point coloriées, à moins que les originaux ne l'aient été sous les yeux des auteurs eux-mêmes, 1°. parce que je ne serois jamais sûr de leur faire donner le ton de couleur convenable, n'ayant pas été témoin des préparations qui auroient servi de modèle : 2°. parceque, si je me proposois d'en faire de semblables, il me seroit très-difficile de réunir toutes les pièces nécessaires pour offrir de nouveau ces mêmes objets au dessinateur :

3°. parce qu'en supposant que je prisse ce parti, les travaux faits avant moi ne me dispenseroient d'aucunes recherches, puisqu'alors je serois obligé de les recommencer toutes, & d'exécuter moi seul ce que chacun des autres auroit fait en particulier. J'aurai soin d'exposer les raisons qui m'auront engagé à préférer ou à ne point employer les planches publiées par différens auteurs, ou à y faire des changemens, ou à y en substituer de nouvelles.

Mes premiers cahiers contiendront la description du cerveau, du cervelet, des moëllles allongée & épinière, & de l'origine des nerfs. Les organes contenus dans la poitrine, le cœur, les poumons, &c. ceux du bas ventre, ont été & seront successivement l'objet de mes travaux. Je décrirai ensuite les organes des sens, les vaisseaux & les glandes. L'exposition des os & des muscles terminera l'ouvrage, dont les différentes parties seront distribuées de manière à présenter, lorsqu'il sera fini, pour divisions principales les fonctions propres au corps vivant, savoir la nutrition, la circulation, la sécrétion, l'ossification, la génération, la digestion, la respiration, l'irritabilité & la sensibilité. Par-tout je considérerai la structure du corps humain comme la base de mes recherches; & l'anatomie comparée ne sera jamais présentée que comme accessoire à l'anatomie humaine.

Les Planches paroîtront par cahiers de six, avec des explications très-détaillées. La description des organes qui doit les précéder, & les discours qui doivent les suivre, seront publiés séparément.

Il est facile de présumer qu'un ouvrage

de ce genre doit exiger beaucoup de tems & de soins : aussi je ne propose point de souscription ; le public aime trop sa liberté , & la mienne m'est trop chère , pour lui imposer , & pour m'imposer à moi-même , des conditions qui pourroient le contraindre , & qu'il me seroit peut-être difficile de remplir.

Les cahiers seront annoncés dans les Journaux & vendus à mesure qu'ils seront rendus publics : on invite seulement les personnes qui , après avoir acheté la première livraison ; désireront se procurer les suivantes , à vouloir bien faire inscrire leurs noms & leurs adresses chez le sieur *Briceau* , dessinateur & graveur , rue Aubry-le-Boucher , à la perle , chez lequel on pourra voir les planches annoncées dans ce prospectus ; & chez les sieurs *Didot l'ainé* , imprimeur de cet ouvrage , rue Pavée S. André , *Barrois* jeune , Libraire , quai des Augustins , & *Chéreau* , Marchand d'estampes , rue des Mathurins , afin que l'on puisse déterminer , à-peu-près , le nombre des exemplaires à tirer , & qu'ils soient distribués à ceux qui auront donné leurs adresses , suivant l'ordre & la date de leur inscription.

On en a diminué le prix autant qu'il a été possible : chaque cahier , composé de six planches *in-fol.* coloriées , de six autres planches de même format , contenant les mêmes figures avec le trait seulement & les lettres de renvoi , & de plusieurs pages d'explications , fera vendu 12 liv. ; prix intérieur à celui que l'on fait payer pour des planches relatives à l'Histoire naturelle , dont les sujets n'exigent d'ailleurs presque aucune préparation , tandis que dans les recherches dont il s'agit , le tra-

vail de l'anatomie, qui est souvent très-long & très-difficile, doit précéder & accompagner même celui du dessinateur.

Quant à la description & aux discours, ils seront publiés dans des cahiers *in-folio* séparés (même papier, & mêmes caractères que les premières pages du prospectus), & vendus à raison de 6 sols 6 den. la feuille.

Cet ouvrage est imprimé avec approbation & sous les privilèges de l'Académie royale des sciences & de la Société royale de médecine.

La première livraison des planches paroîtra avant le premier octobre 1785.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique. Quatorzième Cahier, Avril 1785.

Le quatorzième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Mni ondulé*, B. *Mny serpollin*, L. *Mni purpurin*, L. *Mni androgyn*, L. *Pervenche mineure*, L. *Tulipe sauvage*, L. *Garance des teinturiers*, L. *Croissette velue*, L. *Iris fétide*, L. *Pied-d'oiseau trifolié*, L. *Pied-d'oiseau blanc*, B. *Pied-d'oiseau comprimé*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois.

356 PHYTONOMATOTECHNIE.

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins ;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviii, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

A N N O N C E S.

M. *Gilibert*, docteur en médecine, ancien professeur de botanique à Varsovie, Membre de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, va publier ; 1°. Une édition des Œuvres botaniques de *Linné*, restreintes aux plantes d'Europe. 2°. L'énumération méthodique & raisonnée des plantes de Pologne. 3°. La liste de celles du Dauphiné, par M. *Villar*, botaniste de Grenoble. 4°. Le catalogue de celles du Lyonnais, par M. *de la Tourrette*, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, savant naturalist.

Ce recueil botanique formera trois ou

quatre volumes in-8°. Le premier & deuxième viennent de paroître, ainsi que la nomenclature des plantes Lyonoises, qui est intitulée, *Chloris Lugdunensis*. On en trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, Libraire. Prix. 12 liv. broché.

Elle présente non-seulement avec une exactitude rare, les végétaux qui se trouvent aux environs de Lyon & dans le Lyonnais, mais encore ceux qui naissent spontanément dans le Beaujolois, le Forez, le Dauphiné, le Bugei, la Bresse, la principauté de Dombes, le Mont-Pilat, &c. Il est facile de juger par cette curieuse liste, qu'il est peu de contrées où l'œil du botaniste se promène avec plus de plaisir, où la terre soit plus variée dans sa fertilité, que dans les provinces montagneuses des environs de Lyon. M. de la Tourrette les a scrupuleusement visitées. Ses courses botaniques lui ont procuré 252 plantes Alpines ou Subalpines rares, 2573 espèces indigènes de ces endroits; il y a de plus observé 617 diverses variétés. Indépendamment de ce nombre, il donne encore 294 espèces exotiques, que lui-même a su naturaliser & acclimater dans son jardin botanique.

BAINS CHAUDS à quarante sous,
par abonnement.

On délivre des cachets pour six bains; le linge nécessaire à la salubrité du bain y est compris, & on le fournit chauffé convenablement. La maison dans laquelle on administre toutes sortes de bains, est située quai d'Orsay,

au coin de la rue de Belle-Chasse, en face des Tuileries. Elle est ouverte à toute heure de jour & de nuit, en hiver comme en été.

Les personnes qui auront besoin de bains médicaux & de douches, sont priées d'avertir deux heures d'avance.

- N^{os} 1, 2, 5, 8, 16, M. GRUNWALD.
 3, 6, 7, 11, 12, 13, 14, 15, M. WIL-
 LEMET.
 4, M. ROUSSEL.
 9, M. HUZARD.
 10, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de juillet 1785.

- Page 366, ligne 9, *au lieu de on soutient, lisez qu'on soutient.*
 Page 489, ligne 34, fait inspirer, *lisez fait pour inspirer.*
 Page 492, ligne 5, ELÉONARD, *lisez LÉONARD.*
Ibid. ligne 30, TRAUGOLT, *lisez TRAUGOTT.*
Ibid. ligne 31, ADOLPHE, *lisez ADOLPHI.*
 Page 483, ligne 26, ALTHOF DE DETMOLD;
lisez ALTHOF, de Detmold.
 Page 495, ligne 14, MUNCH DE ZELL, *lisez MUNCH, de Zell.*
 Page 497, ligne 3, étoit cinq, *lisez étoit de cinq.*
 Page 500, ligne 9, Maukius, *lisez Maukian.*
 Page 512, ligne 21, *medicarum, lisez medicorum.*

Errata du cahier d'octobre.

- Page 184, ligne 24. cette instruction faite à l'imitation de la méthode éprouvée de M. Delassone, mais plus courte & plus précise; *lisez plus sûre & plus précise.*

TABLE.

<i>OBSERVATIONS</i> faites dans le département des hôpitaux civils,	Page 181
Description de la maladie putride vermineuse, gangreneuse & contagieuse, &c. Par M. Aubuffon Du Clou, chir.	840
Observation sur une enflure causée par un bain froid. Par M. Goubier, méd.	245
Observat. sur une calique spasmodique, accompagnée d'accidens graves. Par M. Clemenceau, méd.	249
Observation sur une fièvre putride maligne, suivie de Réflexions sur l'efficacité des remèdes simples. Par M. Hatté, méd.	256
Réponse aux doutes sur l'inaculation, que M. Ricary méd. a proposés dans le Journal de médecine, cahier de mai. Par M. Ramel fils, méd.	266
Observation sur une tumeur enkystée très-volumineuse à l'aîne gauche. Par M. Michel, chir.	273
Observation sur une plaie d'arme à feu, à deux doigts de la main droite. Par le même,	278
Observation physico-médico-chirurgicale. Par M. Sebire, chirurgien,	280
Lettre de M. Sebire, méd. à M. de la Lande, académicien, sur l'enplacement du cimetière de Breteuil:	282
Réponse de M. de la Lande,	284
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1785.	285
Observat. météorologiques faites à Montmorency,	288
Observations météorologiques faites à Lille,	291
Maladies qui ont régné à Lille,	292

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie,	294
Médecine,	297
Chirurgie,	306

<i>Vétérinaire,</i>	316
<i>Eaux minérales,</i>	319
<i>Botanique,</i>	320
<i>Médecine légale,</i>	326
<i>Séance de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon,</i>	333
<i>Séance de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon,</i>	341
<i>Prospectus du Traité d'Anatomie & de Physiologie, dédié au Roi, par M. Vicq d'Azyr,</i>	347
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	355
<i>Annonces,</i>	356
<i>Bains chauds à quarante sous, par abonnement,</i>	357

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1785. A Paris, ce 24 septembre 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1785.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 11.

*Topographie de la ville & de l'Hôtel-Dieu
de Montfort-l'Amaury; par M. WILL,
médecin du Roi & des hôpitaux de For-
tainebleau, & ci-devant médecin de
l'Hôtel-Dieu de Montfort.*

MONTFORT L'AMAURY, petite ville
de l'Isle de France dans le Hurepoix, est
Tome LXV. R

à 19 degrés 25 minutes de longitude, & à 48 degrés 45 minutes de latitude. Elle est située au nord, sur la pente d'une petite montagne; & cette exposition qui favorise à beaucoup d'égards sa salubrité, y fait pourtant régner quelquefois un froid vif & assez piquant. Les environs de Montfort sont variés, agréables & d'un rapport très-utile.

Du nord au midi l'on voit régner une plaine charmante, dont le terrain est un peu sablonneux, mais qui convient parfaitement aux arbres fruitiers : l'on trouve au sud-ouest une forêt considérable, bornée par une plaine d'environ quatre cents arpens d'étendue. La forêt met la ville à l'abri des influences du vent du midi, ce qui la rend plus salubre : car, suivant les observations d'Hippocrate, les maladies sont plus graves & plus fréquentes à raison de la durée de ces vents.

En général le pays est montueux, cependant on n'y trouve aucune espèce de mine. C'est sur la partie moyenne de la montagne que la ville est située; ce qui fait qu'il n'y a point de rivière, & même on ne rencontre qu'un petit ruisseau vers l'endroit le plus déclive; c'est le seul qui soit dans toute la plaine qui borde

la montagne du côté du sud. Il y a quelques étangs dans le voisinage.

L'eau dont on fait usage ne paroît pas être aussi pure que l'air qu'on y respire : cette eau est de deux espèces ; de puits ou de fontaines. L'eau de puits est peu en usage, & le peuple lui-même reconnoît qu'elle est dure, pesante, & moins propre aux usages économiques que l'eau de fontaine qui est fournie par deux sources, l'une nommée la *Montière*, & l'autre la *Tripière*. Différentes épreuves, & surtout celle de l'aréomètre, démontrent que la première est plus légère que l'autre. En général cependant, l'eau de ces deux fontaines est plus crue & plus pesante que celle de la Seine. La sélénite y est plus abondante, & on en a la preuve, tant parce qu'elle est moins propre à cuire les légumes, que parce qu'elle dissout le savon beaucoup moins facilement.

On croit pouvoir attribuer à la mauvaise qualité des eaux de Montfort, les fluxions auxquelles les femmes de cette ville sont exposées, ainsi que les maux de tête & les caries des dents qui en sont la suite.

Il est une boisson bien plus nuisible dont le peuple fait beaucoup d'usage. C'est une sorte de *piquette* qui se fait de laissant séjourner de l'eau sur le marc des

pommes qui ont servi à faire du cidre, & qui par conséquent ont déjà subi la fermentation. Cette boisson d'une saveur très-désagréable réunit plusieurs qualités nuisibles. Elle trouble les digestions, cause la colique, & favorise singulièrement la naissance & la propagation des vers.

En général, on ne peut pas dire qu'il y ait de maladie endémique à Montfort; on y observe cependant en automne & pendant l'hiver quelques maladies putrides chez les gens du peuple: l'on peut attribuer ces maladies & au peu de soin qu'ils ont de se conformer aux ordonnances du magistrat pour la propreté des rues, & à l'usage de la boisson dont nous venons de parler. Le fauxbourg de la *Tripière*, situé au midi de la ville qui est le quartier le plus mal-propre, est aussi celui d'où il vient le plus de malades; mais il faut observer que c'est dans ce quartier qu'habitent les personnes les moins aisées; que les maisons, sans être souter- raines, y sont peu aérées & souvent humides, qu'il y a une mare dont les émanations corrompent souvent l'atmosphère, & que le vent du nord ne peut pas y régénérer l'air aussi complètement que dans la partie supérieure de la ville qui domine ce fauxbourg.

On observe que le quartier du cimetière est le plus sain , quoique circonscrit & dominé du côté du sud par les maisons , & au nord-est par les montagnes. Seroit-ce parce qu'il est fort ample , & que les vapeurs méphitiques ont plus de facilité à être élevées au-dessus de la ville par les différens courans d'air , & à se perdre ainsi dans la masse atmosphérique ?

Les environs de Montfort ne sont pas moins salubres que la ville , si l'on en excepte cependant *S. Hubert le Roi* , où tous les automnes & les hivers il y a beaucoup de fiévreux , sans doute à raison de son exposition entre la forêt & un étang qui a une demi-lieue de long sur un quart de large.

HOTEL-DIEU DE MONTFORT.

On ne connoît pas le premier titre de cette maison : le plus ancien qui existe dans les archives est une Charte en latin , d'Amaury Comte de Monfort , connétable de France , du 9 Juin 1239 , par laquelle il donne en franche & pure aumône , *Deo & omni eleemosinæ nuper fundatæ in castello nostro de Monte forti.*

Ces termes *nuper fundatæ* annoncent que cette maison étoit nouvellement fon-

dée ; on en peut fixer l'époque au commencement du treizième siècle.

Par une autre Charte du mois de février 1269, Robert Comte de Dreux & de Montfort, & Béatrix sa femme, donnent à la maison de Dieu de Montfort tout le mort bois de leur forêt de Montfort & de Gambais, *pour chauffer les bains aux pauvres accouchées ; & les pauvres orphelins, chauffer qui dedans icelle maison gîront & seront hébergés & hôtelés, couchés & levés, & ardoir en icelle maison ou ses appartenances.*

Les dons & privilèges accordés par ces deux Chartes ont été confirmés par des lettres-patentes des Rois Henri III, Henri IV & Louis XIII.

Depuis sa fondation jusqu'en 1640, l'hôtel-Dieu a été desservi par des séculiers, sous la direction d'un chef que l'on nommoit *maître*, ou *administrateur*.

Il paroît que cette maîtrise ou administration s'adjugeoit comme une ferme ou un bail au plus offrant, & que le droit en passoit aux héritiers de l'adjudicataire.

Une administration donnée à l'enchère ne pouvoit avoir que des abus énormes : une partie des biens de l'Hôtel-Dieu fut vendue à vil prix ; les titres furent perdus. Les administrateurs adjudicataires étoient

plus occupés de faire valoir les adjudications, que de procurer le bien-être des pauvres. (a)

Enfin les abus devinrent si excessifs, qu'en l'année 1640 le grand aumônier fut obligé d'établir une administration régulière. Il nomma une religieuse professe de l'ordre de St. Benoît administratrice de l'Hôtel-Dieu de Montfort. Un édit du mois de mars 1647 confirma cette nomination, & ordonna que l'administration ne seroit plus donnée à aucun séculier; que le grand aumônier de France en pourvoieroit une religieuse professe de maison, pour en jouir sa vie durant; que la discipline régulière de cette maison appartiendrait, & seroit

(a) Par un bail passé, devant le notaire de Montfort le 20 octobre 1498, *Martin de la Porte* donne à loyer à *Guillaume Biset* deux arpens & demi de terre; & par un autre acte du 15 janvier 1502, la demoiselle *Dumenil*, veuve de *Martin de la Porte*, comme ayant la garde-noble d'*Antoine de la Porte* son fils, administrateur de l'hôpital & maison Dieu de Montfort, donne à loyer à *Guillaume Beranger* sept quartiers de terre appartenans audit hôpital; enfin par un autre du mois de janvier 1572, *Mathurin Desmay*, adjudicataire de l'Hôtel-Dieu de Montfort, donne à loyer deux arpens de pré, &c.

soumise à M. l'évêque de Chartres ; & que pour le bien & le soulagement des pauvres, les religieuses seroient soumises à la juridiction de M. le grand aumônier.

Un arrêt du conseil du 16 décembre 1695, revêtu de lettres-patentes registrées en parlement, réunit à l'Hôtel-Dieu de Montfort les biens & revenus de la maladrerie de Merey, près Montfort.

Enfin, la déclaration du Roi du 12 décembre 1698, établit une nouvelle forme dans l'administration temporelle des Hôpitaux & Hôtels-Dieu.

La direction spirituelle en fut laissée aux évêques & archevêques, & l'autre aux officiers des bailliages, & aux officiers municipaux.

Les vicaires-généraux, en l'absence des évêques, ont voix délibérative au bureau, après celui qui y préside.

La Déclaration de 1698 a été exécutée à Montfort ; & un arrêt de règlement du parlement, rendu sur la requête de M. le procureur-général le 11 juin 1731, a fixé irrévocablement la forme de l'administration temporelle.

Les revenus de cette maison sont très-modiques.

L'Hôtel-Dieu est bâti sur un sol très-élevé, & par conséquent très-sec ; son

entrée est située au Nord sur la rue , & de ce côté l'hôpital présente onze toises de long sur cinq toises de large. Une cour de quatorze toises sur cinq , conduit à l'édifice qui est à la partie droite de la cour & exposé au Sud-Est. Au bout de cet édifice & à l'extrémité de cette cour , est une terrasse de onze toises de longueur sur cinq toises de large , fort élevée quoique de niveau avec la cour & qui donne sur la campagne. Sur cette terrasse à droite est un puits assez abondant pour fournir aux besoins de la maison. A la partie gauche de la cour est la chapelle qui n'est d'aucun usage pour les malades , puisqu'elle est éloignée de l'édifice qu'ils habitent , ce qui , avec l'irrégularité du bâtiment , prouve assez que l'Hôtel-Dieu a été formé de plusieurs maisons que l'on a successivement achetées & réunies ensemble.

On trouve dans le bâtiment destiné aux malades deux salles qui ont l'une & l'autre vingt pieds quatre pouces de longueur , sur vingt pieds six pouces de largeur , & elles ne sont percées que du côté du Sud-Est , ce qui les prive d'un courant d'air. Chacune de ces salles est garnie de trois lits.

Ce sont des sœurs grises , au nombre

de trois, qui soignent les malades sous les ordres d'un médecin & de deux chirurgiens.

Cet hôpital n'est ouvert, pour ainsi dire, que pour les malades atteints de maladie aiguë; & on y refuse non-seulement les vénériens, les galeux & les dartreux, mais les femmes grosses, les femmes en couche, & toutes les maladies chroniques.

Il est aisé de présumer que les malades qui viennent dans cet hôpital sont pris dans la classe des ouvriers journaliers, & que la saison où il en entre davantage, est le commencement de l'automne, soit à cause de la fatigue que ces pauvres gens ont éprouvée, soit à cause des effets de la chaleur & du froid, qui ne sont jamais plus vivement & plus fortement contrastés que dans cette saison.

Un village des environs, situé à un quart de lieue de Montfort, & nommé *Mercy*, a droit de mettre un malade à l'hôpital, à cause d'une maladrerie située ci-devant dans ce village, & dont le revenu a été uni à l'Hôtel-Dieu.

R É F L E X I O N S .

Quelque peu considérable que soit

l'hôpital de Montfort l'Amaury, M. *Will* en a su rendre la description intéressante & instructive, tant par ses observations sur la ville, que par ses recherches curieuses sur l'Hôtel-Dieu.

Les remarques que fait ce médecin sur la négligence des habitans du fauxbourg de la *Tripiare*, & sur les mauvais effets qui doivent résulter de la mare qui est au milieu de cette partie de la ville, ne sont pas neuves, mais sont bonnes à répéter, puisqu'il est encore des personnes qui doutent du danger des eaux stagnantes; & l'on ne peut s'empêcher de voir que les conjectures de M. *Will* sur cet article, prennent de la force, quand il observe un peu après, que dans le voisinage de Montfort les habitans de Saint-Hubert, qui sont situés sur les bords d'un étang, sont régulièrement attaqués de fièvre tous les automnes & tous les hivers.

On ne peut également qu'applaudir aux réflexions de M. *Will* sur les mauvaises qualités de la boisson qui est familière aux pauvres gens de la ville. En effet, *Citois*, *Huxham* & M. *Bonté*, ont assez fait connoître les funestes effets des cidres mal composés & des vins verts sur l'économie animale, pour qu'on ne puisse révoquer en doute l'insalubrité d'une

boisson, qui n'a de saveur que par l'acide tartareux, qui est la partie la plus dangereuse des boissons mal fermentées.

Quant à la remarque de M. *Will* sur le cimetière, elle ne peut attaquer en rien les justes motifs qui les font éloigner des villes, ou qui les font placer au milieu d'un libre courant d'air. En effet, si le cimetière de Montfort, enclavé entre des maisons & la forêt, n'a pas encore donné des signes de sa mauvaise situation, c'est qu'il est sans doute très-vaste, relativement au nombre de corps qui s'y détruisent, & que les cadavres se dessèchent promptement dans un sol sablonneux. La forêt, qui d'ailleurs garantit la ville des vents, procure un autre avantage, en absorbant pour la végétation une partie des émanations méphitiques qui s'élèvent du cimetière. Néanmoins, ces réflexions ne sont pas capables de rassurer sur le danger qu'il y a d'avoir dans le sein d'une ville un cimetière où l'air se renouvelle très-difficilement, & il est très-probable qu'on en feroit la triste expérience, si par l'effet de quelque maladie épidémique, on étoit obligé d'accumuler dans cet endroit une quantité de cadavres plus grande qu'à l'ordinaire. Il est donc on ne peut plus important de soumettre

aux règles de la salubrité tous les cimetières dont la situation n'est pas convenable ; & si l'on pouvoit douter de la sagesse des motifs sur lesquels ces précautions sont fondées , il faudroit lire le procès-verbal des exhumations faites à Dunkerque en 1783 , & les excellentes réflexions qu'il renferme (a).

La Charte de 1269 , par laquelle *Robert*, comte de Dreux & de Montfort , donne à l'hôpital tout le mort bois de ses forêts de Montfort & de Monborge , *pour chauffer les pauvres orphelins , & pour chauffer les bains aux pauvres accouchées* , nous fait connoître qu'il étoit d'usage alors de baigner les femmes nouvellement accouchées ; cet usage que nous retrouvons avec des modifications différentes chez toutes les nations sauvages ou peu civilisées , paroît avoir été autrefois fort général en Europe ; mais il n'y a plus aujourd'hui que les femmes Russes qui le pratiquent. Dans les villes de Russie , les femmes pauvres se rendent au bain public dès qu'elles sont accouchées & délivrées , & les femmes riches ont des bains dans leurs maisons. Les unes & les autres,

(a) Procès-verbal des exhumations de l'église de S. Eloy.

après avoir sué dans ces bains , s'être lavées le corps & s'être fait frotter , se mettent au lit qu'elles gardent pendant plusieurs jours , en prenant une boisson capable d'entretenir la sueur. Ces usages , qui nous paroissent surprenans , auroient moins étonné nos aïeux.

Les bains étoient regardés comme si nécessaires en France sous la première & la seconde race , qu'il y avoit dans beaucoup d'endroits des bains publics à très-bon marché. S. Rigobert fit bâtir des bains pour les chanoines de son église. Dans le treizième siècle , on baignoit les personnes de qualité qu'on invitoit à dîner , on faisoit prendre un bain aux chevaliers avant la cérémonie de leurs armes ; & il paroît qu'il y avoit des bains dans la plupart des hospices consacrés aux malades , puisqu'un petit hôpital comme celui de Montfort en étoit fourni. Dans les siècles suivans , des esprits plus scrupuleux qu'éclairés , firent proscrire les bains comme des instrumens de luxe & de volupté (a) : il n'y a pas long-temps que ce préjugé subsistoit encore ; & , sans porter notre vue au-delà des hôpitaux ,

(a) Essais sur Paris, de Saint-Foix.

nous avons à désirer aujourd'hui dans la plupart de ces maisons , un secours souvent essentiel , qui ne manquoit pas aux malades dans des siècles d'ignorance.

OBSERVATIONS DIVERSES
sur des maladies peu ordinaires, qui
ont été terminées par la mort , avec
l'ouverture du cadavre dans presque
tous les cas.

PREMIERE OBSERVATION.

*Abcès à la région lombaire ; par M. LA
PEYRE, médecin de l'Hôtel-Dieu de
la ville d'Auch , année 1780.*

Une fille de quarante ans , dont la conduite avoit été autrefois suspecte , se présenta à l'hôpital vers la mi-décembre 1779. Elle se plaignoit de douleurs dans les membres, qui devenoient souvent plus aiguës pendant la nuit , & particulièrement d'une douleur plus forte & plus continue à la région lombaire du côté droit. Cette particularité fixa mon attention ; j'examinai le siège de cette douleur plus vive , & j'y trouvai un engorgement œdémateux qui sembloit cacher une inflammation , par la sensibilité douloureuse que

causoit une pression un peu forte sur cette partie. La fièvre étoit modérée, les urines avoient leur cours ordinaire; il n'y avoit ni nausée, ni vomissement. Je ne vis donc aucun signe de la lésion du rein, & je crus que tout se passoit dans l'extérieur. Les antiphlogistiques, les émolliens, les maturatifs externes, furent les remèdes que je prescrivis; ils apportèrent un soulagement très-sensible. Le quatrième jour, la fièvre & la douleur étoient très-peu de chose; je confiai cette malade aux soins du chirurgien ordinaire de l'hôpital, & je la perdis de vue pendant trois semaines.

Dans cet intervalle, la tumeur prit de l'accroissement, l'abcès s'ouvrit sur les muscles transverses du bas-ventre; il en sortit au moins une livre & demie de pus, mêlé de beaucoup de sang. L'ouverture de l'abcès ayant encore amélioré l'état de la malade, ses souffrances étant presque nulles, je crus avoir lieu de présumer qu'un pansement méthodique, & quelques autres soins auxiliaires, la rétabliraient parfaitement avec les gradations convenables.

Les choses ne tournèrent pas comme je l'avois espéré: après quinze jours & plus d'état assez consolant, cette femme fut saisie d'une fièvre aiguë, & cette fièvre

faisant des progrès rapides, je la trouvai le 6 février avec une langue sèche, une soif ardente & des douleurs universelles; le ventre étoit un peu météorisé, il y avoit une insomnie absolue & une agitation continuelle: de plus les extrémités inférieures étoient œdématisées, particulièrement la droite; il y avoit à la malléole interne du même côté deux phlyctènes avec une tache livide, & toute la jambe étoit tendue & si douloureuse, qu'il n'étoit pas possible de la toucher, au moins dans sa partie inférieure. Je crus la malade sans ressource, & avec d'autant plus de raison, que j'avois lieu de craindre une résorption de pus & un épanchement de la même matière dans le bas-ventre & sur toute la cuisse, notamment vers l'articulation de la tête du fémur, soit parce que la malade souffroit excessivement dans cette partie, soit par la suppression de deux fusées qui aboutissoient à l'ulcère, & dont l'une venoit de l'aîne droite, & l'autre avoit sa direction vers le grand trochanter. Cependant j'employai les remèdes intérieurs propres à diminuer le foyer de suppuration, & les remèdes extérieurs propres à prévenir la putréfaction. Le 10, la malade fut purgée, & rendit une douzaine de vers; le

10, les douleurs devinrent des plus vives, & la malade tomba dans l'agonie jusqu'au matin du 12 qu'elle mourut.

Les douleurs que la malade avoit éprouvées avant de s'aliter, leur intensité pendant la nuit, l'inconduite dans laquelle cette femme avoit vécu, m'avoient fait présumer un virus caché depuis longtemps. Pour éclaircir mes doutes, & voir par quelle espèce de vice & de désorganisation la mort étoit arrivée, j'ai fait faire l'ouverture du cadavre, dont voici le détail.

Afin de ne point changer l'état des parties, je fis introduire la sonde dans les traînées qu'avoit faites le pus. En commençant par l'ouverture qui étoit à l'aîne droite, on ne put pas faire parvenir la sonde dans la capacité du bas-ventre, mais il s'en fallut peu, puisqu'elle traversa sans peine jusqu'au tissu cellulaire qui couvre les muscles psoas. La seconde ouverture conduisit jusqu'auprès du grand trochanter, où nous trouvâmes un endroit rempli de pus sous le muscle *fasciata*. Ayant ouvert la cuisse dans sa longueur, tout le tissu cellulaire parut imbibé d'une sanie ichoreuse; le tissu cellulaire du reste du corps étoit presque généralement imbibé de cette humeur qui étoit plus abon-

dante au bas-ventre, que par-tout ailleurs. Il n'y avoit pas le moindre épanchement dans la capacité abdominale ; les intestins étoient en bon état ; mais, ayant enlevé la foie pour découvrir le rein, nous vîmes ce dernier viscère adhérent au rein dans toute sa surface, & faisant corps, pour ainsi dire, avec lui. Ce rein détaché & coupé en long, formoit un corps ferme entièrement graisseux & sans vaisseaux apparens. Parvenus au bassin, nous y trouvâmes une pierre grosse comme une fève de marais, dure & raboteuse. Il y avoit dans l'intervalle des aspérités une matière purulente, & cette pierre avoit un prolongement en forme de piédestal, par lequel elle s'adaptoit à l'entrée de l'urètre ; mais ce qui est le plus étonnant, c'est que nous trouvâmes de plus, dans la substance du rein, trois vers en vie, qui avoient trois pouces & demi de long. En poussant nos recherches plus loin vers l'épine lombaire, notre étonnement augmenta encore en découvrant trois autres vers, longs de 2 à 7 pouces, qui étoient fixés & comme *lardés* dans la substance des muscles, & en trouvant l'épine cariée vers l'attache des piliers du diaphragme à la première vertèbre des lombes : du reste les viscères du bas-ventre ne pré-

sentoient aucune particularité, si ce n'est que le rein gauche étoit très-volumineux, le foie très-gros & très-dur, & que la rate devenue aussi très-volumineuse, étoit à moitié putréfiée.

R É F L E X I O N S.

Un des livres les plus estimés d'*Hippocrate*, est le troisième Livre des *Epidémies*; & cependant sur quarante-deux histoires de malades qui y sont contenues, on y compte jusqu'à vingt-trois morts.

Deux mille ans après le père de la médecine, *Boerhaave* a confirmé l'éloge & l'admiration que ses ouvrages lui avoient acquis, par la candeur avec laquelle il a tracé la conduite qu'il avoit tenue auprès de plusieurs malades, qu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes de guérir. Quelle idée ne devons-nous pas avoir en effet des talens & du caractère de ce grand homme, en lisant le tableau de la maladie du baron de *Wassenaer* & de celle du marquis de *Saint-Auban*, morts l'un & l'autre entre ses mains, d'un vice organique extraordinaire & incurable (a)!

(a) L'un délicat & valétudinaire, faisant un usage habituel & désordonné des vomitifs, mourut dans des douleurs atroces, après une rupture à l'œsophage qui laissoit passer les bois-

Ainsi, tandis que le vulgaire des médecins, ou plutôt que ceux qui dérobent le nom & les honneurs dus à cette profession, n'offrent que des guérisons & des miracles, on voit les véritables successeurs d'*Hippocrate* présenter avec ingénuité le récit de leurs malheurs, autant que celui de leurs succès. En analysant le bien qu'ont apporté à la médecine les différentes espèces d'observations qui grossissent ses recueils, on conviendra que l'histoire des maladies dont la terminaison a été malheureuse, semble offrir une instruction plus directe & plus sûre, soit parce que l'ouverture des cadavres, qui y est souvent jointe, donne des lumières plus précises, soit parce que le journal d'une maladie malheureuse, intéresse tous les lecteurs, & ne paroît dicté

sons dans la poitrine; l'autre plus robuste succomba au bout de dix mois de douleurs aiguës dans la poitrine, avec une orthopnée qui augmenta par degrés; & l'on trouva toute la poitrine remplie par une tumeur stéatomateuse énorme, qui étoit née & grosse au milieu de la poitrine. La sagesse & la profondeur qui brillèrent dans les raisonnemens que fit *Boerhaave* sur ces maladies imprévues, sont bien faits pour servir de modèle aux médecins, qui ne rencontrent que trop souvent des cas épineux, & où la science humaine doit échouer,

que par l'amour de la vérité & de l'instruction.

Il y a long-temps que l'on fait que si le rein est un organe très-sensible chez certains individus, il est plus communément peu irritable. Les auteurs qui ont rassemblé des observations anatomiques, ont parlé de pierres amassées dans le rein, & formant quelquefois un volume énorme, sans avoir suscité aucun symptôme qui donnât auparavant des signes bien sensibles de leur présence, & il est peu de médecin exercé qui n'ait eu occasion de voir des faits analogues; mais rencontrer en même temps une pierre enchâssée dans le bassin & enclavée dans l'urètre, des vers dans les intestins, & une carie aux vertèbres des lombes avec les circonstances décrites dans le cas rapporté ci-dessus, c'est une complication extraordinaire & qui nous paroît nouvelle. Tous les médecins auroient jugé, comme M. *La Peyre*, cette maladie une lumbagie goutteuse, renforcée peut-être par le virus vénérien; mais, du moment où l'abcès étant ouvert, les fusées purulentes se sont manifestées, on ne pouvoit que juger la maladie mortelle, & former des conjectures vagues sur le siège de son foyer & sur son étendue.

Avec un autre observateur que M. *La Peyre*, & des expressions moins précises, on pourroit douter de l'existence des vers. L'on sait quels sont, à cet égard, les doutes des médecins dont l'opinion est la plus prépondérante en pareille matière. *Van-Swieten* a trouvé des vers en grande quantité dans le rein des chiens (a); *Morgagni*, en citant les auteurs qui ont donné des observations pareilles, ne conclut pour l'affirmative qu'avec la plus grande circonspection (b). Mais ici il n'est plus permis de balancer: ce ne sont pas des vers trouvés dans les urines, & qui ne sont le plus souvent que des blattes, ou espèces d'insectes qui tombent de la table de nuit ou des environs dans les vases urinaires; ce ne sont pas des concrétions polypeuses comme celle dont parle *Morgagni*: mais ce sont des vers vivans, vers dont la présence dans le rein étoit d'autant plus certaine, que la malade en a rendu beaucoup par les selles avant sa mort, & que les muscles de l'épine en étoient percés. Quant à la carie de l'épine, la purulence a suffi pour la produire (c).

(a) *In Aphor.* 1134.

(b) *L.* 39, & *B.* 6.

(c) Dans l'année 1782, au mois de mars;

Ce qui afflige dans les observations de ce genre , c'est l'obscurité du diagnostic , l'impossibilité de guérir ces maladies quand elles sont avancées, & la difficulté de les prévenir dans le temps de leur origine. Il faut pourtant convenir que les

un homme âgé de près de quarante ans entra à l'hospice S. Sulpice , bien moins pour se faire traiter d'une espèce de fièvre catarrhale qu'il avoit depuis plusieurs semaines , que pour consulter sur une tumeur molle & indolente qu'il portoit sur les vertèbres des lombes. On crut d'abord devoir respecter cette tumeur qui avoit toutes les apparences d'un gros méliceris, mais la fluctuation qui parut se manifester au bout de quelques jours, déterminâ à l'ouvrir. Après une préparation convenable, l'ouverture fut commencée par l'application du caustique, & aggrandie par l'instrument. La quantité du pus qui en sortit fut beaucoup plus considérable qu'on ne s'y attendoit; ce qui parut de mauvais augure. Dans les premiers jours, le pus paroïssoit louable, & le malade éprouvoit beaucoup de soulagement. Bientôt la suppuration devint putride, la fièvre vive, la peau brûlante & aride, & le malade mourut dans le courant d'avril. A l'ouverture du cadavre, on trouva à l'endroit de la tumeur une grande poche vide, dans laquelle s'ouvroient plusieurs sinuosités qui conduisoient au corps des vertèbres même, qui étoit tout carié. Il est à remarquer que le malade n'avoit jamais senti de douleur à cette partie.

gens du peuple, & particulièrement ceux dont la vie est la moins réglée, sont peu sensibles aux premiers symptômes d'une maladie de cette espèce, & que l'habitude de la souffrance, & le besoin de travailler, les empêchent d'y faire attention dans le moment où il seroit possible d'y apporter du remède. Des pierres, des vers dans les reins, paroissent des maladies incurables, quand on fixe les yeux sur les désordres qu'ils produisent; cependant, comme ces maladies ont un commencement, que ce commencement est souvent reconnoissable, sinon à des signes qui indiquent le caractère précis de la maladie, au moins à des symptômes généraux qui sollicitent des précautions, il doit arriver que ce qui est au dessus du pouvoir de l'art dans un temps, y est soumis dans un autre. Un enfant arrache dans sa naissance l'arbre que dix hommes ne pourront pas renverser quelques années après. On peut donc présenter comme une assertion vraie, que si des maladies semblables à celle dont on vient de lire l'histoire, sont toujours incurables à une époque trop avancée, elles sont quelquefois guérissables dans leur commencement; en effet, il arrive tous les jours aux médecins, en traitant

des affections simples & peu compliquées , en faisant disparoître des symptômes légers aux yeux du vulgaire , d'expulser le germe des maladies les plus graves : le public , à la vérité , fait peu apprécier cette médecine préservative dont il ne peut sentir la valeur ; mais elle est une des jouissances journalières du médecin qui ne met pas moins de travail & de gloire à étouffer le germe d'une maladie naissante , qu'à guérir cette même maladie lorsque ce germe s'est développé.

II^e OBSERVATION.

Affection de tête singulière, suivie d'une mort prompte & imprévue ; par le même, année 1780.

Un homme de cinquante-cinq ans étoit allé, dans le mois de mars 1780, aux bains de Barbotan, pour y conduire sa femme qui étoit indisposée : quant à lui, quoique foible, il paroissoit jouir d'une assez bonne santé, puisqu'il faisoit bien toutes ses fonctions, & qu'il ne sentoit aucun mal ; mais à peine huit jours s'étoient-ils écoulés depuis son arrivée, que sa santé commença à s'altérer sans qu'il s'en apperçût lui-même. Il étoit sérieux, chagrin, sa physionomie étoit dérangée,

& il buvoit beaucoup sans pouvoir calmer sa soif : bientôt la femme vit que son mari n'avoit pas le jugement sain ; & quatre jours après cette époque, elle le ramena à Auch , où il fut admis à l'hôpital le 22 du même mois.

A peine y est-il entré qu'il demande des alimens avec la plus grande instance, & on ne put lui refuser une soupe qu'il mange avec voracité. Quelques heures après il se couche ; on l'interroge, il ne répond que par monosyllabes, & d'une voix si basse qu'on ne pouvoit l'entendre. Je le vis pour la première fois le 23 : je le trouvai assoupi, & n'ouvrant les yeux qu'à demi. Quand on le secouoit, il balbutioit quelques mots sans savoir ce qu'il disoit, il portoit sa main à la tête : j'examinai son poulx, je le trouvai lent, mais dur ; je lui fis appliquer des vésicatoires sur le champ ; je fis faire une demi-saignée du pied l'instant d'après, & je prescrivis de plus qu'au bout de quatre heures on lui donnât l'émétique : Le sang sortit avec impétuosité par l'ouverture de la saignée ; les vésicatoires mordirent promptement ; l'émétique fit beaucoup vomir : cependant le malade mourut six heures après.

Etonné d'une mort aussi prompte & aussi imprévue, je fis ouvrir le cadavre de

ce malade le 25. La scie s'étant malheureusement cassée entre les mains du chirurgien , tandis qu'il procédoit à l'ouverture de la tête , nous ne pûmes découvrir les désordres qui étoient dans cette cavité ; mais en ouvrant la poitrine , nous avons été frappés d'abord de l'état du poumon gauche ; il étoit noir & si petit, qu'il n'occupoit pas le quart de sa cavité ; il étoit adhérent aux côtes & pourri dans sa plus grande partie ; de sorte qu'en le froissant entre les doigts , il s'est réduit en une mucofité colorée, semblable à la lie du vin rouge. Le poumon du côté droit avoit conservé sa couleur & sa consistance ; mais il étoit aussi très-adhérent dans toute sa partie postérieure , & tous les gros vaisseaux de la poitrine contenoient très-peu de sang. Dans le bas-ventre , l'iléum paroissoit être dans un état inflammatoire ; la ratte étoit fort rapetissée , & se réduisoit par le froissement en une mucofité putride comme le poumon , le diaphragme étoit très-adhérent au foie & à l'estomac ; toutes les autres parties du bas-ventre étoient d'une sécheresse extrême.



R É F L E X I O N S.

Nous devons regretter, dans l'observation précédente, que l'ouverture du crâne n'ait pu avoir lieu, parce que tout nous porte à conjecturer qu'il y avoit dans ce viscère un désordre remarquable; mais quel étoit ce désordre? étoit-ce un épanchement? Cet épanchement étoit-il sanguin ou aqueux? Enfin, jusqu'à quel point l'état de flétrissure du pòumon a-t-il contribué à la mort du malade, & à produire les symptômes qui l'ont précédée.

En recherchant dans *Morgagni* des observations semblables à la précédente, nous en avons trouvé une que nous croyons devoir rapporter ici en substance, soit parce qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle de *M. La Peyre*, soit à cause des réflexions cliniques qui la terminent; & de celles qu'elles peuvent faire naître.

« Un vieillard âgé de soixante-douze ans, d'une physionomie très-pâle, dit l'illustre professeur de *Padoue*, ressentoit depuis quelques temps une légère douleur de tête, & l'augmentation de ce mal lui fit chercher un asyle dans l'hôpital de *Sainte-Marie-de-la-Mort*, à *Boulogne*. Les forces étoient débiles, le pouls misé-

rable & fréquent, la conception tardive,
 le mouvement lent comme celui d'un
 homme endormi, & du reste le malade
 voyoit bien & entendoit bien. Cet état
 de somnolence persévéra pendant tout le
 temps de la maladie, & même ne fit
 qu'augmenter, tandis que les autres sym-
 ptômes paroissoient un peu diminués. Au
 bout de quelques jours ce malade se plai-
 gnit d'une douleur de poitrine survenue
 pendant la nuit, & il indiquoit le siège
 de cette douleur, en mettant sa main
 sur le sternum; c'est pourquoi on lui tira
 quelques onces de sang de la main, en
 lui prescrivant en outre tous les remèdes
 extérieurs dont on fait usage dans les flu-
 xions de poitrine. La douleur céda dans
 la journée, sans qu'il en reparût depuis;
 mais à la douleur succéda un assoupisse-
 ment stertoreux, avec *rascation* dans la
 trachée-artère; le pouls étoit inégal, &
 cet état dura deux jours, pendant lesquels
 le malade répondoit d'une manière assez
 obscure, mais suffisante cependant pour
 faire entendre qu'il avoit la tête lourde,
 & une grande douleur à la tempe droite.
 Sorti de cette somnolence avec un pouls
 meilleur, le malade ne se plaignoit de
 rien; il se couchoit indifféremment sur le
 côté droit, ou sur le côté gauche; mais

nous en tirâmes un mauvais prognostic, & cela à juste titre ; car cinq jours après ce mieux apparent, on le trouva le matin plus assoupi : plus imbécille qu'il n'avoit encore été, les forces & le pouls indiquoient qu'il étoit au plus bas. Le soir de ce même jour, il mangea sa portion pour souper comme à l'ordinaire ; & , peu de temps après, ayant poussé un grand soupir, il eut une respiration fort agitée, & mourut en une heure. »

« A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes le foie blanc & dur, & sa vésicule remplie de bile. »

« La cavité droite de la poitrine contenoit une sérosité assez abondante, trouble & un peu sanieuse. La cavité gauche en contenoit une petite quantité, mais qui étoit sanguinolente. Le poumon gauche étoit adhérent sur les côtés avec la plèvre, & avoit à sa surface, vers la partie supérieure, une petite partie dure, vice ancien à ce qu'il paroissoit : du reste, tout ce viscère étoit médiocrement distendu, & quand on le coupoit, il en suintoit une assez grande quantité d'humour spumeuse. Cette humeur venoit des bronches, & étoit due au poumon droit qui étoit en bien plus mauvaise disposition. En effet, ce poumon étoit tout putréfié par

sa partie supérieure ; & dans tout le reste de sa substance , il étoit dur , très-tuméfié , & repouffoit la main ; & quand on le coupoit , il paroissoit composé de globules noirâtres , d'où il degouttoit une humeur putride. On trouva dans la cavité du crâne , entre la dure & la pie-mère , une quantité d'eau assez remarquable qui , pénétrant sous la pie-mère , s'étendoit aux sinuosités du cerveau ; & cette membrane distendue formoit des cellules remplies d'une mucosité apparente qui n'étoit que de l'eau. Il y avoit peu d'eau dans les ventricules latéraux , & cette eau étoit sanguinolente , & l'on découvrit des hydatides à la partie postérieure du plexus choroïde ; le cerveau & les nerfs n'étoient pas très-flasques. Le cervelet parut un peu pâle , & il sortit à peine quelques gouttes d'eau de la moëlle épinière. Le sinus de la faux offrit une concrétion blanchâtre ; & l'on trouva la même chose dans les quatre cavités du cœur , & dans les vaisseaux qui y correspondent. »

« S'il nous étoit permis , continue *Morgagni* de recourir à quelques-unes des sentences d'*Hippocrate* , comme à un oracle sacré , nous croirions que ce qu'il a écrit sur les léthargiques , convient parfaitement à cette histoire. *Les soporeux* ,

les décotorés, avec un poulx caché se plaignent d'être tourmentés de la douleur de tête. Ceux qui n'en meurent pas, tombent dans la purulence, c'est-à-dire, comme l'interprete Duret, meurent d'une vomique, s'ils ne succombent pas auparavant à la péripneumonie qui naît du transport de la matière corrompue, & à la foiblesse qui suit la léthargie. mais, ajoute Morgagni, quoi que l'on puisse penser du sentiment d'Hippocrate & de Duret, le vieillard dont nous venons de rapporter l'histoire est mort de péripneumonie & d'épuisement; car comme j'ai donné le nom de péripneumonie à cet engorgement du poulmon qui le rend dur, épais, & qui l'engorge lorsque dans les douleurs de cette partie la résolution ne peut pas avoir lieu, de même aussi dans ce cas il y a eu un engorgement qui n'a pu ni se résoudre, ni être expulsé, &c. &c. (a).

On ne peut pas douter que la maladie du vieillard de Boulogne n'ait beaucoup de rapport avec celle du malade de l'hôpital d'Auch; mais, malgré le respect que l'on doit à l'opinion d'un homme aussi distingué dans l'art de guerir que

(a) MORGAGNI, de sedibus & causis morborum. Lib. j, ep. vj, pag. 90 & seq.

Morgagni, on peut n'être pas satisfait de la manière dont il explique la formation de cette maladie & du caractère qu'il lui donne. En effet, quoique certaines inflammations se terminent en squirrhes, on ne sauroit regarder tous les engorgemens tous les squirrhes; & la putréfaction qui en est la suite, comme des congestions froides produites par la foiblesse des solides & la décomposition des fluides; & d'ailleurs, l'âge du vieillard, sa pâleur, l'état de ses forces, n'ont aucun rapport avec les maladies inflammatoires.

Cet ensemble de symptômes de foiblesse & d'épuisement, l'état du poulmon & la décomposition du sang, & le peu d'abondance de parties rouges, sensible dans l'observation de *Morgagni* par la sérofité qui inondoit le cerveau, par la pâleur du foie, par la nature des concrétions polypeuses, & plus remarquable encore, dans l'observation d'Auch, par l'inanité des vaisseaux, pourroient peut-être donner l'idée d'une maladie que la plupart des nosologistes ont passée sous silence, quoiqu'elle ait été décrite vers le milieu de ce siècle par un médecin célèbre.

Cette maladie est celle que M. *Lieuzaud* a désignée sous le nom d'anémie ou d'épuisement des vaisseaux sanguins, sorte

de cachexie plus commune qu'on ne pense dans la dernière classe du peuple, cachexie qui termine souvent la vie des vieillards, & de ceux chez lesquels l'épuisement a produit une vieillesse anticipée, & que les médecins des hôpitaux sont plus à portée que tous les autres de connoître & de caractériser.

L'épuisement causé par la vieillesse, les grandes maladies, & par les affections, qui sont la suite de la débauche ou des chagrins, dépravent les solides & les fluides au point que les coctions sont foibles & languissantes : or, du moment où les coctions sont perverties, la composition du sang est viciée, & la cachexie commence. Si cette cachexie augmente, la partie rouge du sang diminue, & au lieu de former les deux tiers de la masse, comme on le voit chez l'homme robuste, elle n'en forme plus que le quart ou le cinquième. Dès-là, le pouls débile & lent bat à peine cinquante fois par minute, la chaleur animale est très-foible, les sucs foiblement assimilés deviennent stagnans dans les cavités où ils se décomposent ; la peau est cadavéreuse, la transpiration presque nulle, les excréments sont fondus & d'un blanc verdâtre. Ces malades, dit M. *Lien-taud*, sont, pour la plus part, dans un état

de langueur & de foiblesse, l'appétit leur manque absolument, ils ont communément le cours de ventre ou le diabète; quelques-uns suent prodigieusement tant le jour que la nuit; d'autres sont continuellement dans la plus cruelle inquiétude sur leur sort, & se livrent à une mélancolie invincible. Quelques-uns ont des siflemens dans les oreilles, ou des troubles d'esprit, qui ne leur permettent pas la moindre application.

Mais, ajoute M. *Lieutaud*, ces signes & ces avant-coureurs ne se rencontrent pas toujours, & l'on ne trouve pas même quelquefois de quoi former de simples conjectures. Il y a plus; on voit de ces malades mourir subitement sans avoir pu prévoir une dissolution, aussi prompte. A l'ouverture des cadavres, on rencontre des épanchemens de sérosité dans les différentes cavités; d'autres fois la tête, la poitrine & le bas-ventre, sont aussi secs que s'ils étoient de cire; enfin le plus souvent les petits vaisseaux ne contiennent point de sang, & les gros sont à demi vides.

Cette conjecture sur la nature des maladies dont on a vu ci-dessus l'histoire, & par culièrement sur celle rapportée par M. *aPeyre*, est sujette sans doute à des ob-

jections, & n'est peut-être pas plus solide que l'aitiologie de *Morgagni* sur la mort du vieillard septuagénaire; mais elle peut conduire à des réflexions intéressantes; & nous prions Messieurs les médecins du département des hôpitaux civils, de nous faire passer les remarques qu'ils ont eu occasion de faire sur la nature & le traitement d'une maladie, ou d'une espèce de cachexie dont les médecins observateurs ne se sont pas assez occupés.

III^e OBSERVATION.

Mort imprévue & presque subite, vingt jours après une chute; observation faite à l'hospice S. Sulpice dans l'année 1780.

Un homme âgé de quarante-neuf ans avoit fait une chute de la hauteur de cinq à six pieds, & cette chute avoit été immédiatement suivie d'évacuation considérable de sang par l'anus, & d'une faiblesse extrême. Ce malade fut transporté peu de temps après à l'hôpital; & comme il ne paroïssoit plus avoir d'autre mal qu'un très-grand abattement, caractérisé par la pâleur de la face & l'état misérable du pouls, on se contenta de le mettre à l'usage d'une potion béchique légèrement antispasmodique, & d'une boisson tempérante. On prescrivit en même temps

des lavemens adoucissans & des fomentations de même nature , & ces remèdes lui apportèrent un prompt soulagement. Le sommeil fut cependant quelques jours à revenir : mais j'ordonnai d'édulcorer la potion béchique avec le sirop diacode, ce qui lui réussit à merveille.

En peu de jours tous les accidens furent dissipés ; le malade reprit des forces, de la gaieté & un air de santé, qui, disoit-il , ne lui étoit pas ordinaire ; & il resta en cet état à peu-près dix ou douze jours. A cette époque, la veille du jour où il comptoit s'en aller, il fut saisi tout-à-coup d'une douleur très-violente à la région des reins, d'une forte sueur, accompagnée d'abattement manifeste, & d'évacuations bilieuses par haut & par bas. La douleur à la région lombaire obligeoit ce malade à rester courbé, & il éprouvoit des syncopes fréquentes. On ne lui administra que des lavemens & de la limonade qui parurent apporter du calme & du rafraîchissement. Douze heures après le pouls qui, depuis la rechûte jusqu'à ce moment, avoit été foible & presque insensible, devint fort dur & fort précipité : je fis faire une saignée du bras, mais sans aucun soulagement ; & cet homme mourut le lendemain, n'ayant été que trois jours malade.

L'histoire de la maladie & de son origine, la violence de la douleur à la région lombaire, les nausées, les évacuations, les anxiétés, tout sembloit indiquer que le principal siège de la maladie étoit dans l'abdomen. Cependant à l'ouverture du cadavre, l'estomac & les intestins ont paru dans l'état naturel; les reins, la rate & les autres parties contenues dans l'abdomen, étoient également intactes; le cerveau attentivement examiné n'a rien présenté d'extraordinaire, & le poulmon est le seul viscère qu'on ait trouvé en mauvaise disposition: il étoit généralement gorgé d'un sang noirâtre, un peu œdémateux à sa face antérieure & inférieure, & il y avoit environ un demi-setier d'eau dans sa cavité gauche. Ce désordre peut-il expliquer les symptômes qui ont précédé la mort, & la rapidité avec laquelle elle a frappé ce malade?

IV^e OBSERVATION.

Paralytie dont les suites ont été mortelles ; produite par la commotion d'une arme à feu ; par M. LA PEYRE.

Un homme âgé de trente-deux ans fut paralysé, il y a dix-huit mois, de la moitié

du corps par un coup d'arme à feu qui ne lui fit aucune espèce de blessure apparente ; & cet accident ne peut être expliqué que par la commotion qu'il reçut par l'intermède de l'air ambiant. Il fut envoyé à Barèges pour y prendre les bains & les eaux , & il y resta plus d'un mois. L'effet des eaux & des bains fut d'abord de diminuer la paralysie ; & , quoique le côté malade fût plus mince que l'autre , il étoit encore capable de sentiment , & même de mouvement : mais dans ces circonstances , le malade fut pris tout-à-coup d'un violent mal de tête pour lequel il fut saigné plusieurs fois du pied à Barèges , mais infructueusement.

C'est dans cet état qu'il est entré à l'Hôtel-Dieu ; il avoit une douleur aiguë à toute la tête , les yeux & les oreilles lui faisoient beaucoup du mal , & son pouls étoit foible & concentré : après avoir souffert pendant quatre jours , il mourut. Quelques heures après la mort , il rendit par le nez beaucoup de pus ; ce qui peut en quelque sorte tenir lieu de l'ouverture du crâne , qu'il ne nous a pas été possible de pratiquer , par des circonstances particulières.



V^e & VI^e OBSERVATION.

Suites funestes & tardives d'une chute dans deux enfans. — Hospice S. Sulpice, année 1780.

Un jeune garçon lapidaire , âgé de seize ans , fut conduit dans cet hôpital sur la fin de janvier 1780. Il avoit le poul assez fortement fébrile & beaucoup d'abattement ; les yeux étoient égarés , la langue fort sale & le ventre tendu. On soupçonna d'abord une affection métallique ; une secousse donnée par l'eau minérale fit rejeter des vers , & l'on crut dès-lors avoir affaire à une fièvre putride-vermineuse. Les jours suivans , les évacuations firent encore rejeter des vers ; le poul se développa , & le malade parut plus éveillé ; mais bientôt la tête s'embarassa plus que jamais. Une saignée de la jugulaire & l'application des vésicatoires aux jambes , parurent apporter un soulagement momentané ; mais le délire & l'égarement des yeux subsistèrent pendant plusieurs jours : le malade tomba dans l'affaissement dix-huit heures avant de mourir , & on remarqua que jusqu'à ce moment le poul avoit été assez bon , & n'avoit pas répondu aux autres symptômes.

Vers le milieu de la maladie, la bizarrerie & la ténacité des symptômes avoient fait soupçonner que l'enfant avoit un dépôt au cerveau, survenu à la suite de quelque coup ; & cette conjecture fut confirmée par l'ouverture du cadavre, dont voici le précis.

Après avoir levé la boîte osseuse du crâne, on trouva les vaisseaux extérieurs du cerveau fort gorgés de sang ; la substance corticale étoit un peu plus molle que dans l'état ordinaire, & il y avoit un épanchement de matière aqueuse & purulente très-considérable dans le ventricule droit ; le cervelet étoit fort dur, & offroit de la résistance au scalpel ; enfin, on rencontra une concrétion jaunâtre grosse comme une noix vers les corps olivaires, & cette concrétion étoit encore plus dure que le cervelet.

Quelques jours après l'on apprit par les personnes chez lesquelles demouroit cet enfant, qu'il avoit effectivement fait une chute sur le dos un an auparavant, & que depuis il s'étoit toujours mal porté.

Le 13 janvier 1783, on apporta dans le même hôpital un enfant qui avoit une affection comateuse ; la tête étoit très-douloureuse, les yeux très-excédens, la physionomie étoit éteinte & blafarde ;

les nerfs optiques étoient paralysés ; enfin, la foiblesse générale étoit extrême, & l'enfant paroissoit très-bas.

Les personnes qui le conduisoient ne croyoient pas qu'il y eût eu de chute : mais sur la manière dont ils répondirent aux questions qui leur furent faites, & sur ce qu'ils affirmèrent que cet état avoit commencé par un vomissement, il parut très-vraisemblable que l'origine du mal étoit une chute ou un coup. L'enfant mourut peu de jours après. Les os du crâne étoient bien conformés, la substance du cerveau & du cervelet n'avoit aucune altération ; mais nous trouvâmes sur la selle du turc une tumeur grosse comme une noix aplatie, moitié purulente, & moitié stéatomateuse.

RÉFLEXIONS.

Si l'ouverture des cadavres nous procure, dans bien des circonstances, de grandes lumières sur les causes des maladies, il en est d'autres aussi dans lesquelles elle ne nous apprend rien de satisfaisant, & il ne faut point en être étonné. Le corps humain après la mort est encore une belle machine ; mais cette machine est muette, inanimée, & nous ne pouvons pas y voir ces modifications infinies que la vie

fait donner aux différentes parties dont l'homme est composé. Les désordres produits dans les parties solides, peuvent se lire dans le cadavre ; mais ceux qui résident dans les fluides échappent à nos yeux ; & l'anatomie est encore moins heureuse, lorsqu'elle cherche à découvrir les altérations qui dépendent du principe du mouvement.

L'observation faite à l'hospice S. Sulpice sur un homme mort vingt jours après une chute, dans le moment où il paroïsoit bien portant, nous présente un de ces cas dans lesquels l'ouverture des cadavres a bien lieu de nous surprendre par la manière dont elle contredit nos conjectures.

D'un côté la grande quantité de sang qu'il avoit rendu par l'an^s au moment de son accident, & les douleurs extrêmes qu'il avoit éprouvées, lors de sa rechûte, à la région lombaire, portôient à augurer que le siège du mal étoit dans l'abdomen. De l'autre, la cause première de la maladie pouvoit faire soupçonner un abcès ou un dérangement dans le cerveau, produit par la commotion ; & cependant on n'a pu découvrir ni dans la cavité abdominale, ni dans le cerveau, une lésion sensible. L'engorgement du poumon & la petite quantité d'eau trouvée

dans la cavité gauche de la poitrine, étoient l'effet des anxiétés & de l'agonie longue que le malade avoit éprouvées. Quelle est donc la cause de la mort de cet homme ? Ce n'est pas une commotion, puisqu'il avoit été pendant douze jours sans aucun symptôme qui en donnât le moindre indice. Ce n'est pas une fièvre d'hôpital. Tout ce qu'on en peut augurer de plus vraisemblable, d'après quelques observations analogues, c'est qu'il s'étoit formé un petit abcès dans l'intérieur du cerveau ou dans le canal de la moëlle épinière, & que cet abcès a échappé aux recherches anatomiques qui ont été faites. On a des observations qui pourroient appuyer cette conjecture (a).

(a) Un jeune homme de quinze ou seize ans,

reçut un coup de bâton sur un des pariétaux ; il n'eut aucun accident ; M. Maréchal se contenta d'ouvrir les tégumens, & de les faire suppurer. Le malade fut saigné, & on laissa fermer les plaies après la suppuration. Il étoit tous les jours debout, se promenant dans les salles des malades. Lorsqu'on le crut parfaitement guéri, & qu'il étoit à la veille de sortir de l'hôpital, le dix-septième jour de sa blessure, il lui prit un frisson : on le saigna deux ou trois fois ; le frisson le reprit, & fut suivi d'une fièvre considérable, avec douleur de tête : on

La paralysie survenue à la suite de la commotion occasionnée par le coup de fusil, n'est pas une observation nouvelle. On sait que les boulets de canon tuent sans toucher, en produisant un ébranlement mortel dans l'organe qui est l'origine du sentiment & du mouvement. Si l'ouverture du cadavre manque dans cette observation, le dépôt purulent qui s'est fait jour par le nez, indique assez & le siège du mal, & la marche de la maladie. La commotion a produit un engorgement dont l'effet mortel a été suspendu par l'hémiplégie ; mais il restoit un noyau, qui malheureusement n'étoit pas assez dur pour rester immobile, & qui, par les efforts de la circulation, est entré en travail. Tant que le siège primitif du mal est resté le même, le malade s'est trouvé assez bien ; mais, lorsque le volume du noyau de l'engorgement a été augmenté, & que la suppu-

le saigna de nouveau, & on lui fit prendre des vulnéraires ; il mourut le vingt-deuxième jour. M. *Maréchal* en fit l'ouverture ; il trouva gros comme un pois, ou environ de matière purulente sur la dure-mère, où elle paroissoit n'avoir fait aucune impression. *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, tome 1, pag. 214.*

ration a été prochaine, la compression a eu lieu dans les parties voisines, & delà tous les symptômes qu'on a observés. Si le dépôt étoit sorti par le nez du malade pendant sa vie, il auroit pu être sauvé; mais le défaut de cette crise a dû produire la mort; & il est bon de remarquer ici, que les eaux thermales, capables de résoudre les engorgemens mous & pituiteux du cerveau, paroissent très-propres à accélérer la guérison des malades, lorsqu'il se prépare quelque suppuration dans ce viscère.

Les deux ouvertures de cadavre faites à l'hospice S. Sulpice sur les deux enfans qui avoient fait antérieurement des chûtes, confirment d'une manière bien évidente les remarques faites sur les effets des chûtes ou des plaies au cerveau.

Le premier enfant, qui paroissoit d'abord avoir une fièvre vermineuse, avoit une fièvre causée par la présence du pus dans les ventricules & dans la substance corticale.

On a des observations nombreuses de plaies & de coups à la tête, qui prouvent que la fièvre ne s'est déclarée souvent que long-temps après l'accident, & dans le moment où l'abcès s'étoit ouvert; & l'on trouve dans le premier ve-

lume des Mémoires de l'Académie de chirurgie des choses bien précieuses sur la différence de ces abcès, & sur ce que peut l'art pour leur guérison.

Ce qu'il seroit intéressant de posséder pour les médecins, ce seroit le diagnostic de ces affections de tête qui proviennent des chûtes ou des coups, & qui sont si fréquentes chez les enfans.

Les médecins expérimentés savent deviner ces maladies, plutôt qu'ils ne peuvent les dépeindre. Il y a dans ces cas une physionomie particulière qui participe de la bêtise & de la douleur. Ces malades ont le plus souvent une envie de sommeiller, qui fait tomber la tête sur la poitrine, avec une irritation constante qui empêche l'assoupissement complet. Les paupières sont appesanties, & la prunelle dilatée. Les muscles masseter & canins sont agités par intervalles. Ces signes préliminaires sont suivis de symptômes plus décisifs, tels que paralysie, convulsions : alors on ne doute plus du mal, mais il est impossible d'y remédier. Au reste, on doit voir dans ces différentes observations, qu'*Hippocrate* avoit bien connu les signes pathognomoniques des affections mortelles du cerveau, quand il a dit :
Tum si æger alto sopore detentus fuerit,

aut

*aut tenebræ oculis effusæ , aut si vertigo
prehenderit , aut ipse conciderit.* HIPPOC.
lib. de cap. vuln. cap. x.

OBSERVATIONS

*Sur quelques maladies dont les signes &
les symptômes étoient obscurs , & la
guérison impossible ; avec des remarques
sur des habitudes dangereuses que le sexe
croit indifférentes ; par M. BACHER,
docteur-régent de la Faculté de médecine
de Paris.*

Les maladies qui se contractent par des
habitudes perfides , & dont le sexe ne
soupçonne, ou ne veut point reconnoître
le danger , présentent des phénomènes
dont le médecin ne peut point se ren-
dre raison , quand il en ignore la pre-
mière cause ; presque toujours on la lui
dissimule , ou on ne le consulte que
lorsque les malades , avec l'apparence
de la santé , portent déjà la mort dans
leur sein. A la vérité ces malades sentent
des maaises & de l'ennui ; mais le mal
s'est établi sourdement , & les symptômes
n'annoncent rien de grave , que lors-
qu'il s'est déjà fait , il y a long-temps ;

des congestions ou des épanchemens mortels ; que lorsque plusieurs viscères sont déjà flétris , désorganisés , & infectés de gangrène.

De tous tems , les médecins se sont élevés contre les pratiques & les habitudes , qui conduisent à un état si déplorable ; ils ont fait connoître le danger des répercussifs , des fards métalliques , & des corps serrés à toute force ; mais le desir , disons plus , la fureur de plaire fait sacrifier le don le plus précieux de la nature à des graces imaginaires ; la vanité immole la santé ; ainsi que toutes les passions fortes , elle empêche de se rendre aux avis les plus sages : essayons cependant de tracer une esquisse du sort funeste qu'elle prépare.

Les accidens qu'occasionne l'application d'un fard blanc sur toute l'habitude du corps , sont aussi graves que ceux qui suivent la compression journalière des viscères du bas-ventre , & l'usage des répercussifs ; mais ils laissent plutôt appercevoir que la nature est violemment offensée ; cependant les malades continuent à se faire illusion sur la cause du mal , & souvent le médecin ne la devine point.

Il y a un fard qui , par sa transparence & sa limpidité , ressemble à l'eau la plus

claire ; ce fard est métallique : appliqué sur la peau, il la blanchit en s'y séchant promptement, & il y reste attaché pendant plus de quinze jours ; la chaleur du soleil ne l'altère point, & l'eau, même chaude ne sauroit le détrempier. C'est une découverte admirable que ce blanc, & des dames qui la veille encore étoient assez brunes, paroissent le lendemain blanches à surprendre ; mais ces dames qui, lorsqu'elles étoient brunes, avoient l'humeur égale & enjouée, ne tardent pas, après d'être devenues blanches, à avoir des fluxions & des vapeurs. On les voit maigrir, pour être bientôt bouffies. Elles persistent néanmoins à se farder, craignant moins d'éprouver tous les accidens qui naissent de la suppression de la transpiration & de l'introduction d'un poison métallique, que de ne plus paroître blanches.

OBSERVATION sur des accidens causés par l'application d'un fard métallique. — Convulsions, palpitations violentes, bouffissure de tout le corps, hydropisie du bas-ventre & de poitrine.

Une dame aimable, spirituelle, & qui pour plaire n'avoit certainement aucun

besoin de cette ressource de la coquetterie ; n'en a pas moins, par son opiniâtreté, donné à sa famille & à ses médecins une preuve bien affligeante de la vérité des remarques que nous venons de faire. M'étant assuré qu'elle se servoit d'un fard métallique, & ayant eu plusieurs fois occasion d'observer les effets pernicieux de ce fard, je n'ai point hésité à lui faire les représentations les plus fortes ; mais elle ne put point se résoudre à convenir de la vérité ; & quoiqu'elle éprouvât des convulsions, des palpitations violentes & des étouffemens, quoique la douleur lui arrachât des cris affreux, elle n'a point renoncé à se faire blanchir toute l'habitude du corps ; il est enfin survenu une enflure générale, & en même temps la poitrine & le bas-ventre ont été inondés de sérosité : cependant la vigueur de la constitution prolongea la vie & les tourmens de cette dame pendant plusieurs mois ; trois mois avant sa mort un accès de convulsion la fit tomber dans un état léthargique, qui dura plusieurs heures.

Rapportons d'autres exemples de maladies funestes, que des habitudes, qui ne tiennent qu'à la fantaisie, peuvent occasionner. Elles conduisent au tom-

beau d'une manière plus infidieuse , mais aussi sûre que l'application des fards métalliques.

OBSERVATIONS sur les effets de la compression habituelle faite avec des corps trop étroits, & excessivement serrés.

PREMIERE OBSERVATION.

Varices, tubercules, squirrhes, suppurations à l'épiploon, hydropisie du bas-ventre & de poitrine.

Une dame à qui la nature avoit donné de la santé, une fraîcheur éclatante & beaucoup d'embonpoint, vouloit aussi avoir de la taille. Il falloit donc porter des corps beaucoup trop étroits, & les faire lacer avec tous les efforts possibles. Les viscères ont long-tems résisté à cette violente compression, ils étoient parfaitement sains & les humeurs étoient d'une qualité douce. Mais il a dû nécessairement se former des engorgemens dans des viscères habituellement comprimés. La gêne, l'irrégularité de la circulation, & la stagnation des liqueurs ont occasionné des varices, des tubercules, des squirrhes & des suppurations. Aucun symptôme apparent n'a manifesté ces désordres,

& la cause d'une mort prochaine existoit avant que l'enflûre se déclarât. Alors la malade & les médecins ne voyoient & ne s'occupoient que de cette enflûre. Il en est arrivé, que par l'usage même de remèdes au moyen desquels on essayoit en vain de dissiper l'hydropisie, on a occasionné de nouveaux accidens. A raison du bon état du poulx & de la force de la constitution, on a cru pouvoir se permettre des médicamens actifs; on prétendit évacuer les eaux avec des diuétiques acres, & avec des purgatifs puissans. La qualité de la matière muqueuse rendue par les selles, me décida, à ma première visite, à proposer de ne plus continuer l'usage des remèdes stimulans: on passa à celui des émolliens & des mucilagineux; ce qui n'empêcha pas que le lendemain il ne survint des selles ensanglantées; & en huit jours l'inflammation de l'estomac & des intestins se termina par la gangrène & la mort, que les désordres existans dans l'épiploon auroit toujours rendus inévitables. On a trouvé cet organe excessivement volumineux, chargé de graisse, variqueux, & d'ailleurs détruit par des tubercules, des squirrhes & des foyers de suppuration.

La constitution de la malade a fait connoître pourquoi l'épiploon avoit souffert tous ces désordres. Cet organe qui n'a que peu ou point d'énergie, étoit excessivement volumineux; & par conséquent très-exposé à la compression des corps toujours trop étroits & violemment serrés. L'épiploon devoit donc se prêter à l'accumulation des liqueurs, & d'autant plus certainement qu'aucun des autres viscères n'avoit été en défaut ni par sa texture, ni par son volume.

Mais les viscères résistent moins longtemps aux efforts de la compression, quand la texture de quelque organe est déjà viciée, quand les sucs qui les barroisent sont acrimonieux, ou quand toutes les parties n'ont point la proportion relative sans laquelle le corps ne peut être bien conformé; & il doit paroître bien extraordinaire, que des femmes très-susceptibles de sensations douloureuses, puissent s'accoutumer à des compressions que des hommes robustes ne sauroient supporter. Les personnes qui se font lacer très-serré conçoivent des idées si étranges, si romanesques sur les graces auxquelles elles prétendent, qu'elles craignent moins d'avoir à souffrir journellement, que de laisser paroître

leur taille telle qu'elle est, conformément au vœu de la nature. On raconte qu'un jeune Lacédémonien se laissa, sans donner aucun signe de douleur, déchirer les entrailles par un renard qu'il venoit de voler, & qu'il ne fut trahi que par son sang qui ruisseloit de dessous son manteau. L'histoire nous fournit des exemples nombreux, qui ne permettent pas de douter que des passions fortes ont fait supporter aux personnes de l'un & de l'autre sexe, de longs tourmens sans le plaindre; & quoique la vanité ne soit qu'une passion ridicule, elle n'en n'est pas pour cela moins énergique; mais ne nous occupons que des causes physiques & prises de la différence de la conformation & des habitudes de l'un & de l'autre sexe, pour faire connoître comment des hommes très-vigoureux ne sauroient, sans éprouver subitement des accidens graves, supporter les compressions du bas-ventre, auxquelles des femmes délicates parviennent à s'accoutumer. C'est que les hommes les plus robustes ont aussi la fibre la plus roide; aussi leurs viscères & leurs vaisseaux ne peuvent-ils point se prêter aux engorgemens, sans qu'ils en éprouvent aussitôt les effets. C'est chez les hommes les plus robustes qu'une violente compression ex-

cite les suffocations les plus subites, les crachemens de sang abondans, & les inflammations les plus vives; mais, plus une constitution individuelle est éloignée de la force athlétique, moins elle a de peine à supporter la compression des viscères du bas-ventre. C'est à raison de la flexibilité, de la souplesse, de la laxité, qu'en exceptant quelques dispositions particulières, les enfans & les femmes les plus délicates endurent la compression du bas-ventre avec moins de douleur; & chez les enfans dans lesquels il se fait pour ainsi dire chaque jour un nouveau produit de forces, la nature lutte jusqu'à un certain point contre la violence qu'on ne cesse de lui faire: mais après la première jeunesse, si le bas-ventre continue à être comprimé, les viscères les plus foibles reçoivent bientôt la surabondance de sang dont les viscères qui sont les plus comprimés tendent nécessairement à se débarrasser. Il faudra donc que le sang afflue en trop grande abondance dans les viscères qui peuvent le plus aisément céder; il doit donc arriver que les poulmons, la rate & la veine-porte en soient surchargés. Si alors les douleurs ou quelques inquiétudes déterminent à consulter, souvent on ne peut instruire le médecin de leur cause que

l'on ignore ; & dans le cas même où l'on seroit persuadé que les accidens que l'on éprouve dépendent de la compression des viscères du bas-ventre, on se garde bien d'en parler : on s'imagine que le médecin pourra rétablir la santé lorsqu'on lui cache la vraie & seule cause de la maladie , & l'on continue à se faire la même taille, avec laquelle on aime tant à paroître. Si l'on fait des remèdes, ils sont au moins inefficaces, s'ils ne deviennent dangereux : & la compression étant toujours la même, les viscères déjà fatigués sont bientôt contusionnés, meurtris & ils s'engorgent de plus en plus, ils s'énervent & deviennent variqueux. Les malades qui n'ont jamais su s'expliquer sur la nature & la cause de leur ennui & de leur délabrement éprouvent alors encore des symptômes si équivoques, qu'ils peuvent tromper le médecin le plus attentif ; dans le temps que plusieurs viscères sont déjà flétris & attaqués de pourriture, les malades ne se croient que peu incommodés : du moins leurs sensations & leurs plaintes ne sont-elles jamais relatives à la gravité & au danger de leur état. La gangrène des viscères, en se propageant a détruit l'irritabilité & la sensibilité des organes proportionnellement aux désordres qu'elle a occasionnés.

Aussi , lors même que de nouveaux défordres surviennent , ni les malades , ni les médecins ne s'en apperçoivent , parce que ces défordres ne se produisent point avec les symptômes qui leur appartiennent. La maladie est ancienne , l'événement est nécessairement sinistre ; & ce n'est que peu de jours avant la mort , ce n'est que lorsque la gangrène qui existeroit depuis long-temps va incessamment opérer son dernier effet , qu'elle s'annonce par des signes qui puissent la faire reconnoître , par l'intermittence & la mollesse du pouls , par la cessation de la douleur , par quelques instans de délire , par des faiblesses & par des refroidissemens partiels : mais l'hydropisie de poitrine , la rupture d'un kiste , d'un dépôt purulent , ou celle des vaisseaux sanguins , terminent quelquefois la vie trop tôt pour laisser à la gangrène le temps de parcourir les périodes.

III. OBSERVATION.

Gangrène interne , hydropisie de poitrine , hémorrhagie suivie de mort subite.

Une dame , jeune , d'une constitution nerveuse , sujette aux fluxions & aux

hémorroïdes , prenoit quelquefois des bains , & de temps à autre elle se purgeoit avec les pilules de *Belloste* ; depuis plusieurs années , elle avoit des boutons au visage. Au commencement de juillet 1785 , un engorgement qui venoit de se manifester aux glandes du cou , la détermina à demander des avis. On lui conseilla un régime adoucissant , des delayans , des bains tièdes , & des bouillons apéritifs. Cet engorgement des glandes n'étoit point douloureux ; & il ne sembloit pas devoir inquiéter.

A la fin de juillet , cette dame partit pour la campagne , en se proposant d'y suivre le régime & les remèdes. Elle n'aimoit point , ou à ce qu'elle disoit , elle ne pouvoit supporter le bain que lorsqu'il étoit très-chaud ; ce qui lui faisoit dans ce cas autant de mal , que le bain tiède , qui avoit été conseillé , devoit faire de bien. Avant que de partir de Paris , elle se sentoît des lassitudes aux cuisses & aux jambes ; & peu de jours après son arrivée à la campagne , elle cessa de se lever , ou du moins elle ne sortoit guère de son lit , que pour entrer dans le bain. Le 18 août , au sortir du bain elle éprouva un frisson suivi de chaleur ; la fièvre continua la nuit ; il survint de l'op-

pression, & un gonflement hémorrhoidal externe avec les plus vives douleurs. Malgré une saignée & des delayans, les mêmes accidens subsistèrent le 19 & le 20. La malade cracha du sang; & elle fut beaucoup tourmentée par des vents, quoiqu'elle en rendit fréquemment; elle avoit aussi des douleurs poignantes à l'épaule gauche. On voulut faire une seconde saignée, & ce devoit être avec les sangsues; mais elles ne prirent point. On se détermina donc, dans l'intention de modérer les douleurs & de diminuer le gonflement hémorrhoidal, à tirer du sang au moyen de trois coups de lancette donnés dans le sac hémorrhoidal. L'on n'obtint point de sang (a), il vint à la suite un suintement séreux, & l'inflammation du sac hémorrhoidal (b). La nuit du 20 au 21 fut des plus mauvaises. Le lendemain on observa les mêmes accidens que

(a) Cette opération, ainsi que l'application des sangsues, a été faite & très-maladroitement par un chirurgien qui demouroit au château.

(b) M. L. C. *** qui venoit d'arriver, proposa la saignée; son avis ne fut point suivi, & cinq jours après, il apprit par le bulletin que la malade avoit été purgée, nonobstant qu'il eût représenté que la purgation ne pouvoit qu'opérer des effets pernicioeux.

la veille, & ce n'étoit qu'au moyen des lavemens, que se faisoient de petites évacuations. Les urines cependant ne cessèrent point d'être assez abondantes & peu colorées; mais il y eut encore du crachement de sang. La nuit du 21 au 22 a été moins orageuse; & il faut bien croire que les symptômes se soient successivement modérés; puisque la malade a été purgée l'un des jours suivans; il faut croire aussi que le purgatif n'étoit que ce qu'on appelle une *médecine douce*. Il n'en arriva pas moins, que les accidens & les alarmes redoublèrent; & que deux ou trois jours après le purgatif il se fit des évacuations d'une matière puriforme, ou purulente, & excessivement fétide. On trouva parmi ces évacuations une substance qui paroissoit avoir été organisée, & qui représentoit une petite portion de la membrane d'un intestin.

Tel est le rapport qui m'a été fait en arrivant chez la malade. Je la vis pour la première fois le premier septembre: je trouvai le pouls peu fréquent, mais petit, dur, serré, concentré. Le ventre étoit tendu; la rate gonflée & douloureuse; les urines n'étoient pas trop colorées, & elles étoient assez abondantes. Il y avoit de la gêne dans la respiration, &

des besoins très-fréquens d'aller à la garde-robe pour ne rendre que de petites glaires & sans aucune douleur ; la langue étoit sèche & enflammée. L'indication qui me parut la plus positive & la plus urgente étoit de diminuer la tension du ventre, de le gonfler un peu de la rate, & la fréquence des petites déjections glaireuses ; il s'agissoit donc d'insister sur des fomentations émollientes, & de porter dans les intestins des boissons légèrement mucilagineuses, & des lavemens très-adoucissans. Le lendemain au soir, le ventre fut moins tendu, la respiration moins gênée ; les besoins d'aller à la garde-robe étoient aussi beaucoup moins fréquens, & le pouls s'étoit un peu relevé. Le 4 septembre la langue s'humecta, il n'y eut que cinq évacuations, & elles commencèrent à devenir bilieuses. Ce jour cependant on a remarqué de légers mouvement convulsifs à la lèvre supérieure & à l'un des poignets ; les yeux me parurent toujours singuliers, en ce qu'ils se rouloient avec langueur & sans jamais disjoindre dès l'enfance les yeux de Mad. * * * étoient souvent de même ; on ajoutoit encore que dans le tems que sa santé parut la meilleure, il étoit néanmoins quelquefois survenu des mouvemens de nerfs. Le 5 sep-

tembre trois évacuations de bonne qualité & assez abondantes , des urines de bonne qualité & d'une quantité proportionnée à la boisson , la langue humectée , chargée d'un peu de limon , & se nettoyant sur ses bords , un pouls moins serré , un appétit convenable , & l'aisance & la force avec laquelle la malade se retournoit , semblèrent des signes de bon augure , malgré un accès de palpitation qui survint ce jour , qu'il faisoit fort chaud & que l'atmosphère étoit pesante. Le lendemain il y eut des urines comme les jours précédens , & les garderobes étoient légèrement bilieuses. Cependant il ne s'ensuivit aucun soulagement : mais au contraire le ventre se tendit davantage , la rate fut plus élevée , il y eut de l'oppression avec un sentiment de chaleur à la gorge & aux entrailles , & il survint , sans toux , quelques crachats sanguinolens. On appliqua les sangsues , on tira à peu-près trois palettes de sang des vaisseaux hémorrhoidaux. La malade soutint parfaitement bien cette saignée , & la saignée qui est inséparable de l'attitude qu'elle exige. Cette saignée parut avoir opéré un changement favorable ; le pouls se releva , en conservant néanmoins de la dureté : il se soutint en cet état le 7 , le 8 & le 9

septembre. Les urines allèrent toujours bien, & les garderobes devinrent faciles : la malade prenoit avec plaisir d'un potage au sagou, cependant les nuits se passèrent presque toujours sans sommeil ; mais il n'y avoit jamais eu aucune révaissene, ni aucune douleur à la tête. La nuit du 10 au 11 fut agitée, & la malade se sentoit du froid aux pieds. Le lendemain au matin il y eut des urines comme à l'ordinaire, & une selle qui, pour la consistance & la qualité, étoit semblable à celle d'une personne en santé. La malade déjeûna avec une pêche cuite à l'eau ; à midi, elle prit un bon potage au sagou ; deux heures après elle mangea une crôte de pain avec de la marmelade d'abricots & deux biscotins ; elle but un verre d'eau & de vin. Sur les cinq heures elle se sentit gonflée, elle demanda un lavement : en le recevant elle jeta un cri aigu ; bientôt la douleur se calma. Un quart-d'heure après, le lavement fut rendu avec quelques matières digérées : l'inquiétude & le malaise semblèrent diminuer ; mais à l'instant il survint une défaillance, & la malade expira (a).

(a) Au moment même que je revenois de Paris, j'avois quitté la malade depuis quatre jours.

Voilà l'histoire d'une maladie qui m'en à imposé sous ses rapports les plus essentiels. Après avoir inutilement interrogé la nature, nous allons interroger la mort : il faut la consulter dans l'intention d'apprendre à éviter l'erreur, & d'acquérir des connoissances qui pourront répandre de nouvelles lumières sur des maladies dont les symptômes sont ambigus, & dont les causes & les complications sont difficiles à saisir.

L'examen anatomique a fait observer ce qui suit :
 La cavité gauche de la poitrine étoit toute pleine d'une eau fortement teinte de sang; la quantité de cette eau pouvoit être évaluée au moins à une pinte & demie. La cavité droite contenoit à peu près une égale quantité d'eau, mais sans être teinte de sang. Les poulmons étoient d'un très-petit volume & gorgés de sang; la partie supérieure du poulmon droit étoit recouverte d'une matière blanchâtre & d'un tissu compacte; à la partie supérieure du médiaſtin on a observé une pareille substance, & encore plus dure & plus épaisse. Vers la partie inférieure de la plèvre dans presque toute son étendue, ainsi que dans celle du diaphragme, on a trouvé des fungosités plus

ou moins volumineuses. Les deux poumons avoient plusieurs adhérences à la plèvre ; il n'y avoit environ trois onces d'eau dans le péricarde ; le cœur avoit le volume ordinaire, son tissu étoit un peu compact.

On a remarqué peu d'altération à l'estomac & au foie ; le pancréas & les reins n'étoient point viciés ; la rate étoit très-volumineuse ; le quarteil dans sa partie supérieure & antérieure, & gorgée de sang dans toute sa substance & en partie sphacelée ; sa membrane propre étoit entièrement gangrénée ; le canal intestinal étoit très-bourbouflé dans toute sa longueur, & il participoit plus ou moins à la gangrène ; ainsi que l'épiploon & le mésentère ; l'engorgement des vaisseaux sanguins, & l'état gangréneux n'étoient plus remarquables au *jejunum* & au *rectum*. Après la mort il en est sorti environ une once de sang, & une demi-once d'une matière tenace & jaunâtre.

Dans la tête tout étoit dans l'ordre naturel.

Il résulte de cet examen anatomique, que la maladie étoit incurable ; & que la mort, que d'autres circonstances devoient bientôt amener, est survenue à cet instant même où la cavité de la poitrine déjà

presque pleine d'eau, a été bientôt entièrement remplie par l'effusion du sang, qui s'est faite subitement (a). Mais les symptômes & les signes de la maladie, nous ont fait illusion; & actuellement que l'examen anatomique a levé le voile qui nous cachoit, non le danger, mais le genre

(a) Les phénomènes, qui se sont succédés dès le moment que la malade venoit de recevoir le lavement, ne laissent aucun doute que l'hémorrhagie, ne se soit faite dans ce moment où la malade a jeté un cri. La poitrine étroite par la conformation étant presque remplie d'eau, les poumons étant gorgés de sang, le diaphragme étant depuis long-temps refoulé dans la cavité de la poitrine par des intestins boursoufflés, on conçoit que dans une telle disposition, l'injection d'un lavement dans le temps où il y avoit encore des alimens dans l'estomac, devoit nécessiter un plus grand refoulement du diaphragme dans la poitrine, & que c'est ce refoulement qui a occasionné la rupture d'un ou de plusieurs vaisseaux du poumon, lequel étoit à la fois & très gorgé de sang, & très comprimé par l'eau; mais le sang ne pouvoit pas s'épancher dans la poitrine déjà presque toute pleine d'eau, sans la remplir entièrement & promptement, & c'étoit en vain que le poumon faisoit encore des efforts pour se dilater un peu; ces efforts devoient être bientôt suspendus & anéantis; il falloit que la malade suffoquât en peu de momens.

de la maladie, & la cause de la mort, il nous reste encore à savoir si nous pouvons fixer l'époque de l'incurabilité de la maladie.

Plus une maladie présente d'obscurité & de difficulté, plus elle exige notre attention; & il est d'autant plus important de reconnoître chacun de ses périodes, que plus elle est grave & compliquée, plus aussi son traitement est susceptible de modifications & de combinaisons : mais disons nous ne point parvenir à distinguer les périodes de ce genre de maladies, & moins encore à saisir cet instant où les viscères font un dernier effort contre la violence qu'ils ne cessent d'éprouver, cet instant où à la fois la nature & l'art restent sans ressource, nous ne sentirions que plus vivement la nécessité de nos recherches. La médecine préventive est la plus sûre; & s'il est satisfaisant de prévenir une maladie seulement dangereuse, combien le seroit-il davantage de préserver d'une maladie qui deviendroit nécessairement mortelle ! Nous aurons atteint le but que nous nous sommes proposé, si nous pouvons persuader aux personnes qui sont dans l'habitude de se faire serrer dans des corps excessivement étroits, qu'elles ne paroissent jamais avec cette

taille à laquelle on attache un si haut-prix , sans ajouter au danger qui les menace & sans s'exposer à recevoir le coup de la mort.

Pour faire nos recherches avec le plus de succès & pour appercevoir des nuances difficiles à saisir , il convient de nous rappeler les époques des accidens les plus remarquables que notre malade a éprouvés. Les plus grands accidens datent du 18 août ; ce jour, elle éprouva un frisson suivi de chaleur : la fièvre continua ; il y eut de l'oppression , & un gonflement hémorrhoidal externe , avec les plus vives douleurs. Les jours suivans ces accidens augmentèrent , & il survint des crachemens de sang. On sait que la malade a été saignée une fois dès l'invasion de la fièvre : mais comme elle n'a été saignée qu'une fois, on pourroit supposer qu'elle a été purgée dans un temps où les vaisseaux étoient gorgés de sang , où il y avoit un extrême échauffement , dans un tems où la disposition à l'inflammation que la fièvre & la douleur avoient fait craindre , n'étoit point encore écartée : on pourroit supposer en même temps que la maladie n'est devenue dangereuse & mortelle , qu'à raison de ce que , dès son invasion , la saignée n'ayant pas été assez ré-

pétée, l'inflammation hémorrhoidale se seroit communiquée à quelques viscères : en un mot, on pourroit supposer que, non-seulement on auroit laissé subsister l'inflammation assez long-temps pour la laisser dégénérer en gangrène, mais même que par un purgatif donné trop tôt, & très-à contre-temps, on auroit irrité les viscères ; que la disposition qu'ils avoient à s'enflammer en auroit été si fort augmentée, que l'inflammation qui s'en seroit suivie ne pouvoit plus se terminer que par la gangrène & la mort.

Le médecin qui a purgé, a une tête froide, de l'expérience & de la réputation, il faut donc supposer qu'un calme, au moins apparent, avoit succédé à l'orage pour que ce médecin se soit risqué à purger ; &, quoi qu'on ait trouvé une portion des intestins enflammée & gangrénée, ce n'est pas encore pour nous une preuve suffisante que le purgatif ait occasionné des accidens si graves, que la mort dût s'ensuivre.

Nous nous souvenons que cinq jours avant le purgatif on a donné trois coups de lancette dans le sac hémorrhoidal, qui étoit excessivement gonflé & douloureux, & que ces coups de lancette n'ont péné-

tré que dans le tissu cellulaire, qu'ils n'ont rompu que des vaisseaux lymphatiques, & qu'ils n'ont point entamé les vaisseaux sanguins, car il n'est sorti que des sérosités & non du sang. D'après cela on peut donc aussi supposer que les évacuations puriformes ou purulentes & très-fétides qui ont succédé à cet écoulement de sérosité, n'ont été produites que par le dégorgeement muqueux ou purulent du sac hémorroïdal & non point que le purgatif ait augmenté l'inflammation générale au point qu'il s'en soit suivi une suppuration qui ait fourni du pus en grande quantité, & d'une qualité très-infecte. Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est qu'à raison du dégorgeement muqueux ou purulent, le sac hémorroïdal est rentré, & qu'avec ces évacuations si fétides, il a été rendu une substance qui paroissoit avoir été organisée. Que ce lambeau n'ait eu que l'apparence de l'organisation, ou qu'il ait été organisé (a), on peut toujours supposer,

(a) Pour reconnoître ce que c'étoit que ce lambeau, il ne suffisoit pas d'en juger par une simple inspection, il eût fallu le conserver afin qu'il pût être examiné de manière à ne laisser aucun doute sur sa nature.

que les déjections très-fétides, purulentes ou puriformes ont été déterminées par les trois coups de lancette qui ont été donnés dans le sac hémorrhoidal, plutôt qu'elles n'ont été le produit de l'inflammation des viscères, que le purgatif auroit occasionnée ou augmentée.

Résumons, & voyons d'abord si une inflammation assez étendue pour fournir une grande quantité de pus, & qu'on n'auroit point modérée par des saignées suffisantes, qu'on auroit même beaucoup augmentée par un purgatif, & qui auroit passé à la gangrène, pourroit suivre la marche que l'on a observée dans la maladie.

Dans une inflammation vive, l'omission de la saignée laisse subsister l'état inflammatoire, & dans ce cas la nature livrée à elle-même se guérit promptement elle-même, ou elle succombe promptement. Dans l'un & l'autre cas, la marche & les périodes de la maladie se font manifestement reconnoître par les symptômes & les signes qui leur sont propres, car jusqu'à cet instant précis où la gangrène survient, la nature agit d'une manière décidée & même avec les plus grands efforts.

Si le purgatif n'a pas été donné très-à

contretemps, l'inflammation ne devoit plus exister lorsque la malade a été purgée, & s'il falloit supposer que le purgatif eût été donné dans le temps même de l'inflammation, toujours seroit-il certain que l'inflammation auroit cessé de subsister, ou du moins de se faire reconnoître par des signes sensibles dès que les déjections purulentes ou puriformes auroient eu lieu ; car il est bien constant qu'après ces évacuations la nature n'a nullement agi avec des symptômes propres à l'inflammation. Ce seroit donc là l'époque à laquelle la gangrène se seroit établie ; mais la gangrène qui auroit succédé à une inflammation vive n'auroit pu survenir qu'avec les symptômes qui l'annoncent, ni avoir lieu sans les signes qui caractérisent son existence. Or ces signes & ces symptômes ont manqué.

Qu'il se soit donc fait un reflux du sang hémorrhoidal vers les viscères, & que l'inflammation du sac hémorrhoidal se soit terminée par la suppuration & par l'exfoliation, ou seulement par le dégorgement d'une matière muqueuse, il n'en seroit pas plus facile d'admettre que les phénomènes qui depuis le purgatif se sont succédé pendant quinze jours, soient ceux d'une inflammation vive qui passe à la gangrène.

Qu'on se rappelle que six jours après le purgatif, le premier septembre il y avoit de petites déjections glaireuses très-fréquentes; elles annonçoient sans doute que le canal intestinal avoit été irrité : mais ces déjections diminuèrent le lendemain, & elles n'avoient ni odeur ni teinte suspecte; & depuis le premier septembre, jusqu'à la fin de la maladie on n'a rien remarqué ni de purulent ni de puriforme dans les garderobes. Les urines allèrent toujours bien; le 4 septembre la langue chargée d'une matière jaunâtre se nettoya sur ses bords; les évacuations devinrent bilieuses; & l'on n'a trouvé nul indice de gangrène lorsque le 6 septembre on tira du sang des vaisseaux hémorrhoidaux, par l'application des sangsues. La saignée fut complète, la malade la soutint très-bien malgré l'attitude & la fatigue qui en est nécessairement la suite. Le lendemain le pouls fut moins serré, les garderobes devinrent plus faciles, & elles prirent ensuite de la consistance. L'appétit étoit aussi revenu, & la malade est morte le 11 septembre à cinq heures du soir, après avoir fait trois repas qui auroient sans doute suffi à un convalescent.

Les phénomènes que j'ai observés depuis le premier septembre, jour que j'ai

vu la malade pour la première fois, ne pourroient donc point faire présumer que l'inflammation qui s'est annoncée le 18 août, eût passé à la gangrène; & cependant après la mort, nous avons trouvé de la gangrène. Il faut donc que cette maladie ait été compliquée d'une affection qui ait été méconnue, & dont l'effet soit de rendre l'existence de l'inflammation & ses progrès si imperceptibles, qu'un observateur attentif ne puisse l'apercevoir.

Cet effet ne peut s'opérer que de deux manières; ou parce que le cerveau est si particulièrement affecté, que le rapport des sensations en est interverti & presque effacé, ou parce que les organes mêmes qui sont vicieux ont beaucoup perdu de leur irritabilité & de leur sensibilité naturelle. Or pendant la maladie dont nous donnons l'observation, la tête a toujours été parfaitement libre, & il n'y a jamais eu aucun délire; c'est donc la diminution de l'irritabilité & de la sensibilité des organes qui a fait méconnoître l'inflammation qui existoit. L'examen anatomique nous a fait trouver précisément cette affection des organes, qui diminue, qui anéantit leur irritabilité & leur sensibilité: plusieurs ulcères étoient très-affectés de

gangrène ; mais cependant nos recherches ne nous ont pas encore conduit au but que nous nous proposons. Il s'agit de trouver l'époque de la gangrène ; ou bien de savoir s'il est absolument impossible de fixer cette époque.

Tout ce que l'observation & le raisonnement nous ont appris jufques à présent, c'est que nous devons au moins douter que la gangrène, de l'existence de laquelle nous n'avons eu la certitude qu'après la mort, ait pris son origine dans la dernière maladie ; mais nous ne nous sommes pas encore représenté l'ensemble de tous les désordres que l'examen anatomique nous a fait trouver ; il peut nous fournir de nouveaux éclairciffemens sur la cause, qui a jeté tant d'obscurité sur la maladie.

Outre l'état gangreneux que nous avons observé à la rate, à l'épiploon, au mésentère & dans une partie du canal intestinal, nous avons trouvé une dureté squirrheuse dans la partie supérieure & antérieure de la rate, des fungosités volumineuses attachées au diaphragme & à la plèvre dans presque toute leur circonférence, & plusieurs adhérences des poumons à la plèvre ; la partie supérieure du poumon droit recouverte d'une croûte

blanchâtre épaisse, & d'un tissu compact ; à la partie supérieure du médiastin une pareille substance encore plus dure & plus épaisse : nous avons trouvé la cavité droite de la poitrine entièrement remplie de sérosité, & la cavité gauche pleine d'une sérosité fortement teinte de sang.

Tous ces désordres peuvent-ils être survenus pendant la dernière maladie ? A la vérité, des exemples nombreux prouvent que, lorsque les poumons sont éminemment enflammés, il peut se former quelque coagulation sur une partie du poumon, ou dans le poumon même, qu'il peut aussi se former des adhérences du poumon à la plèvre, qu'il peut encore se faire des épanchemens de sérosité & de sang ; mais, pendant tout le cours de la dernière maladie, il n'y a eu aucun symptôme d'une violente inflammation au poumon, qui permette de soupçonner que ces désordres soient survenus pendant la dernière maladie. De plus, si l'engorgement du poumon ne s'étoit formé que dans le temps de l'inflammation du suc hémorrhoidal, ou pendant le temps que le sang hémorrhoidal auroit reflué vers la poitrine ; cet engorgement subit auroit été suivi d'une oppression violente, & cette oppression

feroit devenue extrême, lorsque l'eau se feroit épanchée dans la poitrine. Rien de tout cela n'étant arrivé, la formation de l'hydropisie de poitrine doit s'être faite antérieurement à la dernière maladie. Remarquons enfin qu'il faut aussi bien plus de temps que celui que la dernière maladie a duré, pour qu'une cause quelconque rende un viscère squirrheux, & que d'ailleurs les fungosités attachées au diaphragme & à la plèvre, prouvent incontestablement qu'il y avoit des désordres très-anciens dans la poitrine.

De quelle époque datent donc les désordres de la poitrine? La malade pendant toute sa vie n'a jamais eu d'inflammation au poulmon; & avant sa dernière maladie, elle ne s'est jamais plainte d'aucune gêne dans la respiration; les urines ont toujours coulé librement; il ne s'est jamais manifesté aucune enflure; & si pendant la dernière maladie la respiration a été gênée, elle ne l'a jamais été au point de faire soupçonner qu'il y avoit de l'eau dans la poitrine. D'ailleurs la tension du ventre, le refoulement du diaphragme dans la cavité de la poitrine, & une trop grande quantité de sang qui engorgeoit le poulmon, étoient des causes plus que suffisantes pour gêner la respiration, & on

devoit d'autant moins présumer qu'il y eût de l'eau dans la poitrine, que la malade n'étoit couchée dans le lit, ayant la tête presque au niveau de son corps, qu'elle pouvoit aussi se coucher sur chacun des côtés, & que dans le temps qu'on lui appliqua les sangsues, elle est restée, sans que la respiration en souffrît aucunement, plus d'une demi-heure dans une attitude dans laquelle elle avoit la tête & la poitrine plus bas que le reste du corps.

Il résulte de cet exposé, ou que l'hydropisie de poitrine s'est formée silencieusement, que le diaphragme & les poumons ont pu s'accoutumer, l'un au poids, & l'autre à la compression qu'occasionne la présence de l'eau, & de manière à ce qu'il n'en soit pas résulté les accidens & les angoisses qui tourmentent & désespèrent les malades lorsque l'épanchement se fait avec plus d'effort, ou bien que l'état gangreneux a existé avant les épanchemens de sérosité. Je donnerai bientôt un entier développement à ces remarques, dans un Mémoire sur les hydropisies de poitrine. Ici j'observerai seulement que de toutes les causes qui disposent à l'hydropisie de poitrine, celle qui manque le moins son effet, c'est une forte & lia-

bituelle compression des viscères, & qu'il est possible que l'hydropisie de poitrine se soit formée en même temps que la gangrène s'est établie (a).

Si les phénomènes de la maladie & les désordres que nous avons trouvés après

(a) Des observations multipliées prouvent qu'il peut exister, long-temps des dispositions gangréneuses, sans que les fonctions de la vie paroissent en être gênées; mais on n'a point encore examiné comment il se fait, que la gangrène qui succède à une inflammation vive enlève les malades en peu de jours, tandis qu'avant de causer la mort, la pourriture gangréneuse, qui succède à des affections chroniques, à l'atonie d'un ou de plusieurs viscères, à leur déorganisation, à leur squirrholité & à leur érosion, subsiste plusieurs mois, & même un temps que ni l'expérience, ni le raisonnement n'ont pas encore déterminé. S'il est possible d'y parvenir, ce ne sera que par la *nosologie* comparée, & par des dissections faites sur des animaux vivans. Mr. *Huzard* m'a communiqué le résultat d'observations & de dissections, qui prouvent que des chevaux ayant une hydropisie de poitrine & des affections gangréneuses, ont continué à travailler pendant une année & plus: il est vrai que ces chevaux étoient lâches, & qu'à proportion de ce que leur travail étoit plus fort, leur appétit diminueoit; mais ces chevaux étoient repaisés, ils mangent bien. On a encore observé que les urines avoient toujours été abondantes.

la mort, nous empêchent de plus en plus d'admettre que la gangrène ait pris son origine pendant la dernière maladie, qu'elle ait succédé à une inflammation vive, ne sommes-nous pas fondés à penser que cette gangrène a succédé à une inflammation sourde, à cette espèce d'inflammation que les auteurs & les praticiens appellent unanimement *inflammation chronique, inflammation morte*, parce que cette inflammation s'établit avec peu de douleur, souvent sans douleur aucune, & toujours d'une manière si lente, & avec des signes & des progrès si peu sensibles, qu'ils ne manifestent point son existence? Aussi l'observation de tous les temps a-t-elle fait reconnaître que toute cause qui peut, par une action à-la-fois délétère & lente, énerver les viscères, & corrompre les liqueurs qui y sont contenues, peut aussi occasionner une inflammation sourde, une inflammation chronique, une inflammation morte. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les agents chimiques ou mécaniques, ni sur les dispositions morales qui peuvent y donner lieu; il nous suffit ici d'observer que chez les personnes du sexe, une cause fréquente de l'inflammation sourde, de l'inflammation morte, est ou

l'usage d'un fard blanc & métallique, ou la répercussion d'une matière âcre qui s'étoit portée à l'extérieur, ou la compression habituelle des viscères du bas ventre par des corps trop étroits & excessivement serrés; & si nous trouvons une de ces causes qui soit capable d'occasionner cette espèce d'inflammation, nous n'aurons plus à considérer la maladie dont nous avons rapporté l'histoire comme un fait rare, & dont l'événement doit surprendre; nous n'aurons plus besoin de recourir à des causes qui ne s'accorderoient point avec les phénomènes qui ont eu lieu depuis le 18 août.

Une de ces causes, qui peuvent amener à une inflammation morte, existoit, & j'ai appris de quel genre elle étoit.

Depuis la première jeunesse, la dame qui a succombé à la maladie sur laquelle nous faisons ces recherches, portoit des corps beaucoup trop étroits & excessivement serrés. Tous les médecins conviennent qu'il n'y a pas de moyen plus sûr, quand il est habituel, pour occasionner une inflammation chronique, un état dans lequel un ou plusieurs viscères sont squirreux, variqueux & infectés de pourriture, tandis que l'habitude du corps

conserve en quelque sorte l'apparence de la santé.

Ce seroit donc bien en vain que nous pousserions nos recherches plus loin, pour trouver l'époque de laquelle date l'incubabilité de la maladie. D'ailleurs la vie de la malade ne présente point d'autre époque remarquable du dérangement de santé; la seule époque à laquelle on pourroit remonter, seroit à celui du gonflement des glandes du col, & de la sensation de la foiblesse des cuisses; mais ces affections ne présenterent rien qui dût faire soupçonner, ni que la gangrène interne existoit, ni qu'elle dût se former. On voit tous les jours de pareilles affections se dissiper par le régime, par les bains, par les apéritifs, par l'exercice & par l'air de la campagne. On ne pouvoit donc rien faire de plus conforme aux principes & à l'expérience, que de conseiller ces moyens à la malade; &, lorsqu'elle a demandé des avis sur l'engorgement des glandes du col, il n'y avoit pas plus de raison pour croire qu'il existoit chez elle une inflammation morte, une gangrène interne, qu'il n'y avoit de raison pour le croire avant que les glandes du col fussent gonflées. Le caractère

d'une inflammation chronique, est de s'établir & d'exister dans les viscères, de devenir & d'être déjà gangrène, sans que la maladie se manifeste par aucun signe; conséquemment, elle ne peut être que méconnue, & elle le sera par tous les médecins qui ne pourront point s'assurer de la cause qui y a donné lieu.

C O N C L U S I O N .
Il falloit examiner la valeur de toutes les suppositions qu'on pouvoit faire sur l'époque à laquelle la gangrène auroit pu s'établir, pour n'admettre que celles qui se concilieroient avec les désordres qui ont été reconnus après la mort, avec les phénomènes de la maladie, & avec l'expérience de tous les temps. Mais ce n'étoit pas assez de n'avoir pas trouvé l'origine de la gangrène dans la dernière maladie; nous devions, pour donner à nos recherches tout le complément possible, prouver que l'affection gangréneuse existoit avant la dernière maladie.

Nous n'avons éludé aucune difficulté; & après avoir franchement avoué que ni le récit de ce qui s'étoit passé depuis le 18 août, jusqu'au premier septembre, ni les phénomènes que nous avons nous-

mêmes observé depuis ce jour, ne nous avoient donné aucune certitude sur l'existence de la gangrène, & que nous avions aussi méconnu l'existence de l'hydropisie de poitrine, nous nous sommes occupés de la recherche des causes de cette double erreur.

L'examen anatomique nous a fait reconnoître l'ancienneté de la plupart des désordres, & il nous a éclairé sur la cause des phénomènes, que la complication de la gangrène & de l'hydropisie de poitrine devoit occasionner. Cependant, avant que de nous croire assez fondés pour conclure que les causes de la gangrène n'étoient point récentes, nous en avons appelé à l'expérience, & nous ne nous sommes persuadés d'avoir trouvé la vérité, qu'après avoir trouvé la cause qui produit toujours des effets & des phénomènes semblables à ceux que nous avons observés.

Nous n'avons pu fixer l'époque de l' incurabilité de la maladie, mais nous avons démontré l'impossibilité de fixer cette époque, & nous avons, en même temps trouvé la vraie cause de la gangrène ; c'étoit notre unique objet ; nous voulions présenter un tableau fidèle & effrayant du danger & du malheur qu'en-

traîne la compression habituelle des viscères, faite par des corps excessivement serrés. C'est rendre un service important, que d'indiquer ce qu'il faut éviter pour se préserver d'une maladie, qu'on ne guérirait point.

Mais osons-nous flatter, que les exemples que nous venons de rapporter, inspireront une frayeur salutaire à quelques personnes qui, jusqu'à présent, auroient posé des corps trop étroits; espérons de leur voir quitter cette perfide habitude assez à temps pour qu'elles n'en aient encore reçu que les premières impressions. C'est dans ce cas seulement que la médecine enseigne des secours efficaces: mais comment connoître que le mal n'a pas déjà fait trop de progrès? l'absence des symptômes ne peut point rassurer, & lorsque la cause est déjà ancienne, cette absence des symptômes peut même être de mauvais augure, elle fait soupçonner que le mal est déjà incurable.

Dans une telle perplexité, il doit être permis au médecin d'agir sans des indications positives, pourvu que la méthode de traitement soit rationnelle, & que dans tous les cas possibles, les moyens qu'il emploiera ne puissent pas devenir pernicieux.

Le médecin qui fera instruit de la cause du mal, tirera des inductions de l'ancienneté de l'habitude, de la conformation du corps, de la qualité des humeurs, de l'âge, de la manière de vivre, & des dispositions morales.

Le premier effet des impressions que reçoivent des viscères journallement, & excessivement comprimés, consiste dans une distribution des liqueurs peu conforme au vœu de la nature; le sang doit nécessairement se porter en trop grande abondance dans les viscères, qui peuvent plus aisément céder. N'allons pas plus loin, & n'entrons si pour le moment dans aucun détail sur les désordres qui, plus tôt ou plus tard, en résultent, de l'engorgement des viscères, & qu'une compression forte & continue nécessite; contentons nous de dire que ces désordres seront peut-être déjà incurables, lorsqu'on s'aviserait d'y remédier. Maintenant nous supposons que par cause de compression, les poumons, la rate, & les ramification de la veine-porte sont surchargés de sang; c'est aux moyens qui peuvent dissiper les pléthores locales qu'il faut recourir; la première indication est de diminuer la quantité du sang; mais comme les vaisseaux peuvent déjà, de-

puis assez long-temps avoir été surchargés de sang, pour qu'ils aient aussi perdu en partie leur effort & leur force naturelle, il conviendra de ne point répéter les saignées brusquement, & se rab d'après leur effet que l'on jugera si faut simplement insister sur un régime délayant, ou si il faut y joindre l'usage des toniques. Les indications deviendront d'autant plus positives, que les viscères ont moins perdu de leur énergie, & qu'ils font de plus d'efforts pour se débarrasser de la trop grande quantité de sang, qui les a surchargés. C'est dans ces cas seulement que le médecin pourra, avec l'assurance d'un succès, insister sur des saignées si. Celles qui sont faites par les sangsues & par les scarifications prennent moins sur les forces, que les saignées qui ont lieu par l'ouverture des vaisseaux du bras ou du pied, & d'ailleurs les saignées faites par les sangsues & par les scarifications procurent des avantages qui doivent les faire préférer. Les sangsues en tirant le sang des vaisseaux hémorrhoidaux diminuent sensiblement une des pléthores locales qui existent, celle de la veine porte & de ses ramifications. Avec des scarifications on fait une saignée d'autant plus utile que l'application des ventouses qui les

précédées , opère une révolution bien importante par l'action qu'elle imprime au tissu cellulaire.

Nous supposons toujours que plusieurs viscères aient été successivement & lentement engorgés de sang, & que cependant il soit encore possible de remédier à cet engorgement. On s'occupera donc, en même tems qu'on fera les saignées nécessaires, d'assurer leurs effets par tous les moyens qui tendent à rendre leur ressort primitif aux vaisseaux qui auroient été distendus & fatigués, à rétablir la liberté de la circulation, & à favoriser la distribution des liqueurs, conformément à l'ordre naturel. Les moyens capables de produire ces effets, sont un exercice proportionné aux forces, le mouvement du cheval, un air pur & un peu vif, l'usage des eaux gazeuses, celui des bains d'abord tièdes, ensuite presque froids, enfin tout-à-fait froids.

Mais lorsque le mal sera plus avancé, lorsque les vaisseaux auront été si long-tems & tellement distendus, qu'ils auront assez perdu de leur ressort pour que les liqueurs commencent à y dégénérer, le traitement sera plus embarrassant, plus long, & le succès en sera incertain. L'on n'osera répéter la saignée qu'après des

intervalles plus longs, & il faut bien cependant diminuer les pléthores locales ; sans quoi il n'est nullement possible de s'opposer aux désordres qui subsistent (a) : mais puisque la saignée est indispensable, & que cependant dans le cas que nous supposons ici, elle ne peut que contribuer davantage au relâchement des vaisseaux, on sent la nécessité de recourir en même-temps aux amers & aux martiaux : les toniques, le kinkina spécialement, sont d'autant plus indiqués, qu'en réveillant le mouvement oscillatoire des vaisseaux, ils sont aussi capables de s'opposer & de remédier à la dégénérescence des humeurs : mais si, dans les maladies compliquées, l'art peut encore heureusement exciter & soutenir la nature par une méthode combinée de moyens dont l'action est opposée, ce n'est qu'autant que les organes ont encore conservé assez d'énergie ; l'art cesse d'être utile, & la nature ne peut que succomber, lorsque des viscères sont contusionnés, meurtris, squir-

(a) Ce point de pratique offre des difficultés & de l'incertitude, c'est ce qui m'a voit engagé d'en donner un développement dans les *Recherches sur les maladies chroniques*, §. 64 & suivantes.

rheux, lorsque des humeurs extravasées & corrompues les infectent & en entament la substance ; dans un tel état les saignées seront suivies de l'inertie totale des vaisseaux engorgés, & des toniques, sans qu'ils puissent en aucune manière arrêter les progrès de la poériture ; n'agissent plus qu'en augmentant les désordres des viscères flétris & cancéreux & squirrheux ; mais une telle maladie ne peut parvenir à ce période, sans qu'elle ait déjà été incurable depuis long-temps.

OBSERVATION sur des accidens occasionnés par l'usage des répérussifs.

Hydropisie du bas-ventre, déformations & pourriture de l'épiploon & des ovaires.

Une dame de trente ans, d'une belle & forte constitution, avoit eu plusieurs reprises répéruté une humeur qui exigeoit un traitement particulier & méthodique ; néanmoins sa santé parut toujours être la même ; jusques en juillet 1782, qu'il survint une fièvre continue : quelque temps après la malade éprouva des coliques & des gonflemens dans le ventre. On prescrivit des carminatifs chauds, la tension & la douleur augmentèrent ;

on fit tenir la malade couchée sur de la glace pilée, on en appliqua encore sur les reins & sur tout le ventre. Ce bain à la glace fut continué malgré les douleurs à peine supportables, qu'il occasionnoit. Les premiers accidens devinrent plus fréquens & plus durables, sur tout vers le temps des règles, lesquelles ne revinrent plus aussi abondamment, son avoit déjà fait une saignée du pied qui n'avoit point soulagé, on appliqua les sangsues sur les accidens devenant encore plus graves, les coliques plus fréquentes, il survint des douleurs de reins très-vives, les urines diminuèrent, le ventre se tendit davantage, & bientôt après son volume augmenta sensiblement. On prescrivit des diurétiques aëres & des hydragogues, les urines devinrent plus rares & les douleurs de reins plus aiguës. Consulté dans ce tems de la maladie, mon avis fut de suspendre l'usage des médicamens sur lesquels on avoit insisté, pour mettre la malade à celui des boissons émollientes & des hypnotiques. Les douleurs se modérèrent, mais les urines n'augmentèrent point, & il survenoit, quoiqu'un peu rarement, de vives douleurs aux reins & à la cuisse gauche. La malade prit tous les soirs un hypnotique, & elle fut dans la matinée

une pinte d'eau rendue gazeuse par l'addition de soixantes gouttes d'huile de tartre par défaillance, & de vingt-cinq gouttes d'huile de vitriol. Cette pinte d'eau passoit promptement par les voies urinaires, & presque aussi limpide qu'elle avoit été hue. Néanmoins les accidens persévérèrent, quoiqu'avec moins de violence, l'enflûre augmenta enfin au point de nécessiter la ponction. On tira vingt pintes de sérosité de bonne qualité. Peu de temps après les douleurs cessèrent, les urines coulèrent abondamment, & il s'ensuivit un sommeil tranquille.

L'appétit étant revenu immédiatement après l'évacuation des eaux, la digestion se faisant bien, les viscères n'offrant aucune résistance au tact, le pouls étant parfaitement bon, je crus ne devoir prescrire aucun remède. Le régime humectant & restaurant rendit en peu de jours les premières forces, un coloris & un embonpoint, qui sembloit annoncer une heureuse convalescence. Le cours des urines, qui s'étoit soutenu en abondance pendant six semaines, se ralentit néanmoins successivement, l'enflûre revint & augmenta de manière que trois mois après la première ponction, il fallut en faire une seconde. Les douleurs des reins & de la

cuisse gauche se firent encore ressentir, dès qu'après la première ponction l'épanchement fut parvenu à huit ou dix pintes. Cet amas d'eau étant formé, l'épanchement s'accrut ensuite si rapidement, que chacun des jours suivans la circonférence du ventre augmenta de plus d'un pouce; l'épanchement se reproduisit, & les mêmes accidens qui précédèrent la seconde ponction eurent lieu, après les épanchemens qui succédèrent à quatre autres ponctions. L'appétit, le sommeil & les forces revinrent également après chacune de ces ponctions; quoique les trois derniers épanchemens se fussent successivement renouvelés en moins de temps; il n'y eut que vingt-un jours d'intervalle entre la cinquième & la sixième ponction. Celle-ci fut suivie de douleurs excessives, & peu d'heures après l'évacuation des eaux, la fièvre se déclara; il survint en même-temps des douleurs de reins; des envies de vomir, des hoquets, des coliques affreuses, & le lendemain des déjections purulentes. Ces accidens durèrent dix jours, & furent terminés par la mort.

L'examen anatomique a fait reconnoître les causes des phénomènes qui viennent d'être rapportés.

« On évacua les eaux contenues dans le

bas-ventre, on en retira trente pintes environ ; elles étoient purulentes & fétides. On fit la section des tégumens, de manière à pouvoir examiner scrupuleusement les traces de la dernière ponction (a). Cet examen ne nous présenta que la cicatrice ordinaire qui doit s'ensuivre, & telle qu'étoient les cicatrices des précédentes ponctions.

L'épiploon n'offroit que des débris qui étoient ou désorganisés ou en suppuration, ou en putréfaction gangréneuse. Du côté gauche, l'épiploon se présenta sous la forme de quatre cordes applaties de la grosseur du pouce, attachées par des points charnus à la partie antérieure & latérale de la voûte du diaphragme ; ces cordes étoient isolées jusqu'à la région lombaire, où elles commençoient à se communiquer par des ramifications, qui devenoient plus nombreuses en s'approchant du bassin, & formoient une

(a) Comme c'est après cette opération qu'il s'est déclaré des accidens, qui ne se sont terminés qu'avec la vie : on s'étoit aussi imaginé que c'étoit cette opération qui y avoit donné lieu ; mais l'examen anatomique a fait voir que la dernière ponction, de même que la précédente, avoit été bien faite.

espèce de réseaux à grandes mailles, lequel se terminoit en face de la partie moyenne de la crête inférieure du pubis gauche par des adhérences oblongues & charnues.

Ces quatre cordes de l'épiploon, charnues en apparence, n'étoient que des cylindres graisseux, recouverts d'une membrane épaisse & très-rouge, & ce n'est que dans le bassin qu'elles présentèrent des vestiges d'épiploon.

A la partie antérieure & au côté droit, l'épiploon parut macéré, déchiré, & parsemé d'inflammation & de taches gangréneuses.

Les intestins baignoient dans une matière purulente sur laquelle nageoit, comme une écume épaisse, une grande quantité de feuillets de l'épiploon; ce qui du côté droit offroit l'aspect d'un ulcère monstrueux : du côté gauche ces feuillets étoient en petit nombre, & placés sur les cordes ou réseaux dont il a été fait mention.

La liqueur purulente étant épanchée, nous avons observé une masse d'un volume considérable, recouvrait la capacité droite du bassin, & environnée par ces feuillets épiploïques flottans en forme d'ails; de cette masse découloit de toute

part une matière purulente , dont le foyer étoit dans l'ovaire.

Après avoir enlevé la matrice & ses dépendances, nous avons trouvé une tumeur à l'ovaire droit. Le tube de Fallope, le corps frangé, une partie du ligament large avoient été confondus dans cette tumeur, dont une partie étoit désorganisée & carcinomateuse; le reste étoit détruit. Une partie des vaisseaux composant le corps pampiniforme, & une partie de ceux qui forment le plexus utérin du côté droit, étoient très-distendus, variqueux & comme injectés.

Sur toute la surface antérieure de cette tumeur étoient adhérens une grande quantité de portion d'épiploon en forme de feuillets, & flottans dans l'eau, lorsqu'on y plongeoit cette masse : elle étoit parsemée de clapiers qui correspondoient à deux ouvertures du foyer carcinomateux.

11 L'ovaire gauche, qui avoit le double du volume ordinaire, étoit rouge, enflammé & adhérent à trois feuillets épiploïques, lesquels étoient aussi enflammés à leur adhérence.

22 Tout l'intérieur du bassin, les ligamens larges, le corps de la matrice, étoient parsemés de plusieurs petites tumeurs ou boutons squirrheux.

Le fond de la matrice, seulement entre les deux cornes, étoit d'un rouge vif; elle avoit d'ailleurs son volume, sa couleur & sa consistance naturelle; les autres viscères du bas-ventre étoient tels qu'ils se présentent à la suite d'épanchemens dans cette cavité.

Il n'y avoit rien de remarquable dans la poitrine. »

Signé SALLIN, BACHER,
TOSTAIN.

OBSERVATION

Sur un enfant d'un mois, guéri de la gâle & de deux dépôts psoriques de la grosseur d'un œuf de poule, par le traitement anti-psorique administré à la mère, dans le sein de laquelle, il avoit contracté cette maladie; par M. JEMOIS, conseiller médecin du Roi, intendant des eaux minérales de Bardon & Follet près Moulins, agrégé au collège de médecine de la même ville.

Hippocrate a dit dans ses Epidémies, que la seule manière de traiter les enfans nouveau-nés consiste à traiter leurs nour-

rices : *Lactantium cura tota in curatione nutricum* (a). Cependant il s'est écoulé plusieurs siècles sans que les médecins fissent une attention assez sérieuse à ce conseil ; mais il est aujourd'hui suivi , surtout à l'égard des maladies vénériennes. Non-seulement on guérit l'enfant qui vient au monde avec des symptômes de cette maladie , en administrant à sa nour-

(a) M. JEMOIS auroit dû citer le livre des *Epidémies* où se trouve le texte qu'on vient de lire.

On voit ce moyen clairement indiqué dans *GALIEN* ; il copie en cet endroit le *Traité des médicamens d'ASCLEPIADE*, qui rapporte un remède dont *NICERATU'S* faisoit usage contre l'empyème , la dyssentérie , la toux invétérée , &c. Il ajoute : *ποῖον καὶ παισὶν ἀποφύγει διδύμισον τὰς τροφὰς* : c'est-à-dire , ce remède est bon aussi pour les enfans qui sont en chartre , (qui ne prennent point de nourriture ,) en le faisant prendre aux nourrices. *GALEN. de compos. medic. sec. loc. cait. gr. Basil. 1528, in-fol. tom. ij, lib. vij, pag. 270, lin. 33.*

Cette méthode n'a pu se perdre entièrement , & les médecins la connoissoient sans doute par tradition ; mais , comme il faut beaucoup de docilité dans une nourrice à gages (ce qui n'est point ordinaire ,) les occasions de la pratiquer sont devenues rares. Une mère , qui allaite son enfant , répugne moins à prendre des remèdes qui peuvent être utiles à son nourrisson. J. G. E.

tice les remèdes convenables , mais on traite même les femmes enceintes qui sont infectées ; & l'enfant , qui avoit reçu ce virus presque au moment de sa conception, en est délivré en naissant.

Cette méthode , pratiquée avec succès à l'égard des maladies vénériennes, m'a engagé de la tenter à l'égard d'une autre maladie.

La nommée *Bourbonnoise*, âgée de dix-huit ans , d'une bonne constitution , mariée depuis une année, s'aperçut, dès le commencement de sa grossesse, qu'elle avoit la gale. Pour s'en débarrasser, elle fit les différens remèdes qui lui furent indiqués par les commères de son voisinage. La gale fut répercutée. Tout l'effort de la répercussion se porta sur la poitrine : dès-lors il survint une fièvre d'irritation ; la malade eut du dégoût , des nausées , beaucoup de chaleur à la peau , une oppression forte, des douleurs de tête. Cet accident réveille le zèle des commères ; elles se rassemblent chez la malade , & disent leurs avis. La malade , qui avoit d'abord été dupe de sa confiance , les écoute impatiemment , & s'abandonne entièrement pour sa guérison aux soins de la nature. Bientôt la gale reparoît , tout le corps est couvert de boutons ; & les

accidens qu'elle avoit éprouvés, se dissipèrent.

Ces boutons étoient fort épais, & chargés de croûtes ; les mamelles en étoient parsemées au moment de l'accouchement, qui ne fut accompagné ni suivi d'aucun événement fâcheux.

Mais l'enfant qu'elle mit au monde avoit un aspect *sénile*, & presque décrépît : sa peau étoit mollaïsse, pâle, ridée, d'une couleur livide, parsemée çà & là de petits boutons vésiculaires : la langueur étoit peinte sur sa figure ; ses membres sans force annonçoient un marasme prompt & inévitable, s'il n'étoit promptement secouru par l'art. Les fonctions des premières voies s'exécutoient avec peine. Le nourrisson tectoït cependant ; mais il ne se précipitoit point sur le sein de la mère avec cette agilité qui indique le besoin.

Peu de temps après sa naissance, il se manifesta deux dépôts assez considérables, qui rendirent pendant l'espace d'un mois des matières purulentes, fétides, d'une teinte peu favorable. L'un étoit situé à la partie antérieure & inférieure de la cuisse droite proche le genou ; l'autre sous l'aisselle droite. Ses cris aigus & redoublés ne laissoient aucun doute sur la vivacité des douleurs qu'il ressentoit.

On ne pouvoit pas se méprendre à la nature de la maladie dont la mère étoit elle-même attaquée ; & pour la guérison de laquelle , malgré mes représentations , elle ne voulut rien faire avant ses couches , depuis que la gale répercutée avoit reparu.

Je prouvai à cette femme , qu'il n'y avoit pas de temps à perdre si elle vouloit conserver son enfant. Elle consentit d'observer ce qui lui seroit ordonné.

Je lui recommandai d'abord un régime convenable. Pendant tout le traitement , je lui prescrivis pour boisson une tisane faite avec la racine de patience & la fleur de sureau ; je la purgeai ensuite : le lendemain de la purgation , qui avoit produit un très-bon effet , je m'informai si le ventre du nourrisson s'étoit ouvert plus que de coutume : on m'apprit qu'il n'y avoit eu aucune évacuation. J'ordonnai alors à la mère de se frotter exactement pendant neuf jours , plus ou moins , avec la pommade citrine , dont je marquai la dose pour chaque friction. Après cinq frictions , la mère me dit que son nourrisson ne prenoit le mamelon qu'avec difficulté ; cependant la cure de la mère & de l'enfant s'avançoit d'une manière très-sensible : les boutons s'amortissoient de jour en jour , devenoient squammeux , se dessé-

choient : l'écoulement des dépôts de l'enfant se tarissoit à vue-d'œil : le ventre se relâcha par l'usage continué de la pommade citrine : *Sulphuris*, (dit VOGEL ; Matière médicale, pag. 390,) à *continuato usu alvus laxa fit*.

Les choses en étoient à ce point, lorsque le nourrisson s'opiniâtra à refuser le tetton. Pour parer à cet inconvénient, je fis pendant deux jours suspendre les frictions, afin que le lait de la mère ne fût pas aussi chargé de molécules sulfureuses. Pendant cet intervalle, l'enfant fut soutenu avec le lait de chèvre & une légère bouillie ; cependant le troisième jour, la mère lui ayant présenté son sein, il le prit avec avidité. A cette époque, je fis diminuer la dose de la pommade citrine pour les frictions ; lesquelles furent encore continuées pendant six jours. Elles produisirent un succès heureux ; car, peu de temps après, la mère & l'enfant se trouvèrent absolument guéris ; & jouissent depuis ce moment d'une santé parfaite.

Cette observation n'est-elle pas conforme au précepte de M. Rosen, qui dit : Si l'enfant est trop jeune pour risquer de le médicamenter quelque temps, sa nourrice prendra tous les jours un peu de

GUÉRI DE LA GALE, &c. 465
fleurs de-soufre dans du lait chaud, parce
que je fais par expérience que cela est
suivi de bons succès. *Page 526, Malad.
des enfans, traduct. de M. Le Febvre de
Villebrune, D. M.*

OBSERVATION

*Sur une capsule du crySTALLIN, opaque
après l'extraction de ce corps, & éclair-
cie dans l'espace de trois semaines;
lue à l'Assemblée, dite Primâ mensis,
le 15 septembre 1785; par M. DE-
MOURS fils, docteur-régent de la Fa-
culté de médecine de Paris, & médecin-
oculiste du Roi en survivance.*

Le 21 juillet dernier, j'opérai de la
cataracte l'œil gauche de M. l'abbé *Vau-
trot*, au collège d'Harcourt, en pré-
sence de M. *Testa*, professeur de méde-
cine dans l'hôpital de Ferrare, & de mon
père. Après l'extraction du crySTALLIN, il
resta dans la prunelle un nuage uniforme
dû à l'opacité de la capsule du crySTALLIN,
que je jugeai à propos de ne point ex-
traire: l'œil fut couvert d'un simple mor-
ceau de linge, de la largeur de l'orbite;

tailladé dans les bords, échancré du côté du grand angle pour l'écoulement des larmes, & légèrement enduit d'emplâtre diachylon gommé. Au bout de dix jours, l'appareil étant levé, nous trouvâmes la capsule si uniformément opaque, que non-seulement le malade ne pouvoit distinguer aucun objet, mais encore que son œil le défiguroit plus qu'avant l'opération, la capsule paroissant d'un blanc de perle, tandis que la cataracte avoit paru grisâtre avant son extraction. Je tranquillisai le malade, & l'assurai que cette opacité disparoîtroit avec le tems; en effet, j'avois vu la capsule opaque s'éclaircir, mais jamais aussi promptement que celle qui fait le sujet de cette observation: aussi je fus extrêmement surpris de trouver cette opacité diminuée de moitié, lorsque je retournai voir le malade au bout de huit jours; & mon étonnement fut porté à son comble de n'en retrouver aucune trace huit jours après. Je lui ai fait l'opération à l'œil droit, le 23 du mois dernier; la capsule étoit également opaque, comme je m'y attendois; elle s'éclaircit tous les jours, mais elle suivra vraisemblablement dans ses progrès une marche moins prompte que la première.

Cette observation n'est point nouvelle,

SUR UNE CAPSULE DU CRYST. 467
MM. Pott (a) & Richter (b) ont vu la capsule du crySTALLIN s'éclaircir peu de temps après l'opération, & ils ne sont pas les seuls qui aient fait cette remarque ; mais une observation, qui tend à confirmer une vérité aussi importante, ne m'a point paru devoir être entièrement inutile. Je ne me permettrai maintenant aucune réflexion sur l'opération de l'extraction de la capsule du crySTALLIN, que l'on pratique lorsque cette membrane reste opaque, après l'extraction de ce corps ; j'attends, Messieurs, qu'un plus grand nombre de faits m'ait éclairé pour vous soumettre mes idées au sujet de cette opération.

OBSERVATION

*Sur une variété dans le conduit nasal ;
par le même.*

Le 11 juin dernier, parmi les têtes qui me servoient à démontrer la structure des voies lacrymales, dans l'amphithéâtre de nos écoles, j'en trouvai une qui me présenta une variété singulière. Le conduit

(a) Remarques sur la cataracte.

(b) Observat. chirurg. Fasc. I.

nasal étoit divisé en deux portions, par un cordon rond d'une ligne ou environ de diamètre, qui s'étendoit de devant en arrière, & qui ne laissoit que deux petites fentes pour le passage des larmes, à ses côtés latéral interne & latéral externe. Ce cordon se trouvoit à l'endroit où le sac lacrymal se rétrécit pour former le conduit nasal; il paroissoit être de la même nature que la membrane qui forme les voies lacrymales. MM. *Pourfour Du Petit* & *Goubelly*, nos confrères, honoroient cette leçon de leur présence; je leur ai fait voir ce cordon qu'ils ont examiné avec beaucoup d'attention, ainsi que tous les assistans.

Parmi les variétés que présente quelquefois le conduit nasal, il y en a plusieurs qui sont autant de causes éloignées de l'obstruction de ce conduit. Celle dont je viens, Messieurs, de vous rendre compte, me paroît être de ce nombre: en effet, le moindre gonflement qui seroit arrivé à ce cordon singulier, n'auroit pas manqué d'oblitérer les deux petites fentes qui se trouvoient à ses côtés pour le passage des larmes.



OBSERVATION

*Sur une métastase aux yeux , à la suite
d'une petite-vérole par inoculation ; par
M. ARCHIER , docteur en médecine de
Montpellier , agrégé au corps des mé-
decins de la ville de Martigues , en
Provence.*

La nature a assujetti l'homme à un nombre infini de maladies ; leur tableau effrayant & multiplié seroit seul bien capable de mettre un frein à ses passions , si , moins livré à ses goûts , il ne s'exposoit volontairement à leurs causes , & n'y rencontroit la juste punition de l'abus qu'il fait de sa raison. Mais il en est une autre classe , bien petite à la vérité , dont les précautions même les plus sages ne peuvent le garantir : de ce nombre est la petite-vérole. Il existe entre nos liquides , & les principes actifs de cette maladie , une homogénéité qui rend les premiers susceptibles de l'action de ceux-ci , & détermine en eux le développement de ce virus. A la vérité , par une juste compensation de la dure nécessité qui oblige l'homme à payer ce tribut , la nature , sortie une fois victo-

rieuse de ce combat, en est pour toujours exempte, & n'a pas à en craindre les retours, comme de tant d'autres maladies malignes, ou de tel autre genre, dont une première attaque ne garantit pas d'une seconde, troisième, quatrième, &c.

Nos humeurs subissent dans cette maladie une dépuration qui, si elle est complète, leur fait perdre cette susceptibilité d'affection, change leur nature en mieux, & dispose le corps à une meilleure santé. Quelque important qu'il soit donc de satisfaire aux indications qui se présentent à remplir dans chaque période de la maladie pour obtenir un pareil avantage, il n'est cependant pas moins essentiel de se rappeler qu'il peut exister encore après, des sucres qui, n'ayant pu se prêter convenablement à l'assimilation, ont rendu, quant à eux, le travail suppuratoire imparfait, infectent de nouveau, par leur séjour trop long-temps prolongé, le reste des humeurs suffisamment dépurées, leur communiquent une qualité vicieuse, & forment, plus ou moins de temps après, des dépôts à l'extérieur, &c. &c.

La qualité discrète de la petite-vérole pourroit être tout au plus une présomption pour croire que les suites en doivent

être moins orageuses que de la confluente, puisque, dans celle-ci, il est évident qu'il a dû rester à l'intérieur beaucoup de ces sucs qui n'ont pas trouvé où se loger à la surface de la peau, sans que cela soit une raison déterminante pour penser qu'elle ne puisse également en avoir de fâcheuses ; car, quoique la matière variolique ait trouvé dans la discrète une issue libre à la peau, chaque pustule bien souvent en a contenu une si grande quantité, qu'elle a été obligée de refluer vers les parties internes, & par la suite est devenue le levain qui a suscité des orages.

Il est donc essentiel d'obvier à de pareils inconvéniens ; l'usage plus ou moins fréquent des purgatifs, après la chute des croûtes, remplit merveilleusement bien cette indication. Le nombre doit en être toujours subordonné aux circonstances ; & ce n'est que d'après une exacte relation avec les indications qui se présenteront, qu'on pourra se flatter de prévenir les suites fâcheuses qui n'accompagnent que trop souvent cette maladie, & qui ne dépendent pour l'ordinaire que de leur omission.

L'inoculation, pour être un moyen en quelque façon assuré de procurer une pé-

tite-vérole discrète & bénigne, n'exige cependant pas moins d'attention dans le traitement subséquent, que la petite-vérole naturelle; & quoique les remèdes préparatoires antérieurs indiquent un moindre besoin de purgatifs postérieurement, ils ne dispensent pas néanmoins d'y recourir pour compléter la guérison. La négligence sur cet article peut être de la plus grande conséquence : le fait suivant en fournit une preuve.

Le fils de M. *Lepan*, avocat au parlement de Paris, âgé de trente-un mois, d'une complexion humorale, qui, depuis les premiers mois de sa naissance, avoit été sujet aux croûtes laiteuses, me fut présenté ce printemps dernier pour être inoculé. Après l'avoir convenablement préparé par des purgatifs, des vermifuges, des tisanes, des bouillons rafraîchissans, & quelques pédiluves, je l'inoculai le 28 avril, au moyen des vésicatoires aux bras. Le trois de mai, la fièvre parut : l'éruption se fit le 6, se soutint pendant quelques jours, & fut suivie d'une heureuse suppuration, qui, accompagnée d'une exsiccation régulière, terminoit avantageusement la crise. Il restoit peu à faire pour compléter cette guérison. Les plaies des vésicatoires avoient été entourées de beau-

coup de pustules, & avoient donné issue à une grande quantité de matières : il y eut d'ailleurs un grand nombre de pustules au visage. Le 18, l'exsiccation étant complète, je purgeai le malade avec du jalap, mais presque sans effet : il n'en fut pas de même le 24 ; le même purgatif opéra très-copieusement. L'écoulement par les plaies commença à diminuer sensiblement, & elles furent entièrement cicatrisées le 29. La petite-vérole avoit été discrète & bénigne : tout s'étoit passé favorablement : l'enfant avoit bon appétit : on le ménageoit du côté de la nourriture, & l'on ne satisfaisoit jamais entièrement ses desirs sur cet article.

Le seul retardement que paroissoit éprouver son rétablissement, c'est une grande difficulté d'aller à la selle : ce n'étoit jamais qu'au moyen des lavemens ; cet état dura à-peu-près tout le mois de juin. Après le purgatif du 24, je représentai la nécessité d'autant plus grande de le purger encore, qu'il étoit habituellement & naturellement chargé d'humeurs, qu'il mangeoit bien, & que son ventre étoit très-pareilleux ; mais les parens, jugeant qu'il étoit complètement rétabli, différèrent de quinze jours, dans la crainte de l'échauffer trop. A cette épo-

que, ils n'y furent pas plus disposés : ils se replièrent alors sur les chaleurs qui commençoient à être fortes, & se persuadèrent enfin qu'ils y seroient toujours à temps, si toutefois il survenoit quelque indisposition. Vainement je leur représentai la nécessité qu'il y avoit de ne pas retarder, attendu les risques auxquels ils exposoient leur fils ; je leur montrai l'exemple de mes deux enfans, & d'une de mes nièces, que je venois d'inoculer sous leurs yeux, auxquels je n'avois point épargné les purgatifs à la suite de leur petite-vérole, & qui, par cette sage précaution, avoient été heureusement & complètement guéris. Je ne gagnai rien là-dessus ; l'enfant paroissoit jouir d'une bonne santé, & cela les rassuroit.

Le 6 juillet, il lui survint au petit doigt de la main droite une légère inflammation, qui se termina par la suppuration, & fut suivie de la chute de l'ongle. Cet accident me fit renouveler mes instances au sujet des purgatifs ; ce fut avec aussi peu de succès. L'enfant continuoit d'être constipé ; chaque jour on lui donnoit un lavement, dans la double intention d'évacuer les matières & de calmer les douleurs de colique, dont il se plaignoit assez régulièrement chaque jour.

Enfin le 16, il fut pris de la fièvre pendant la nuit : l'ayant vu le lendemain, j'ordonnai quelques bouillons rafraîchissans, pour le disposer aux évacuans, diminuer l'irritation & l'échauffement qui existoient, (il avoit autour du fondement un cercle très-rouge, de la largeur d'un gros écu,) & prévenir celui qui pourroit résulter de leur action : j'insistai, en attendant, sur les lavemens ; au moyen de ce traitement, le 18 au soir, la fièvre étoit très-diminuée. Le 19, je lui donnai quelques grains d'ipécacuanha, qui opérèrent si avantageusement, qu'après avoir rendu beaucoup de matières par le vomissement, il fut délivré d'une espèce de suffocation, dépendante de plénitude, qu'il éprouvoit auparavant, chaque fois qu'il avoit avalé quelque chose. Il joua le reste de la journée, comme avant sa maladie, & laissa espérer par son mieux-être, qu'un ou deux purgatifs le guériroient complètement.

Le 20 au matin, il se plaignit en se levant, qu'il ne pouvoit ouvrir les yeux : on m'appelle à la hâte ; je le trouve en effet avec les yeux fermés, de même que s'il eût dormi, avec cete différence que les muscles frontaux & sourciliers étoient un peu tuméfiés ; la fièvre étoit très-

modique , le pouls quelquefois intermittent , & le malade légèrement assoupi. J'essayai de séparer les paupières, je ne pus y parvenir. Je les fis bassiner pendant quelques heures avec du lait chaud, des décoctions de mauve & de pariétaire; voyant que cela ne produisoit aucun effet avantageux, je substituai à ces applications un collyre fait avec l'extrait de Saturne, l'esprit de vin camphré & l'eau de plantain, & j'ordonnai un vésicatoire derrière chaque oreille. La proposition de ce remède effraya la mère; elle ne voulut pas le permettre en l'absence de son mari, qui devoit revenir le lendemain au matin: n'étant cependant pas de retour le 21, comme elle s'en flattoit, elle ne put résister plus long-temps à l'espérance que je lui donnois de voir ouvrir les yeux à son fils; je les lui fis appliquer le même soir. Le 22 au matin, elle jouit du fruit de sa déférence à mes avis, le malade ouvrit les yeux; il coula beaucoup de sérosités par les vésicatoires, dont les plaies restèrent ouvertes avec un grand écoulement pendant six ou sept jours. Quelques grains de mercure doux & de scammonée qu'il prit le 23, l'évacuèrent copieusement, & firent totalement disparaître la fièvre & l'enflure. Le même purgatif eut

le même effet le 25 ; au moyen de quoi, les plaies des vésicatoires fermées entièrement le 19, l'enfant recouvra sa première santé, telle & meilleure même qu'avant son inoculation, puisque depuis il n'a plus eu de croûtes laiteuses.

Cette contraction spasmodique des paupières supérieures qui se refusoient aux efforts que je faisois pour les relever, n'étoit-elle pas un effet visible de la congestion des humeurs, dont l'évacuation par les vésicatoires, en diminuant l'engorgement des parties, favorisa la solution ? Je ne doute point qu'un ou deux purgatifs, placés immédiatement après celui du 24 mai, n'eût prévenu l'inflammation au doigt, & la métastase qui arriva en dernier lieu sur les paupières : accidens qui dépendoient l'un & l'autre du reflux vers l'intérieur de quelques portions de matière variolique, lors de la suppuration.

Il seroit inutile d'insister davantage sur un fait universellement reconnu, & dont la négligence ne présente que trop malheureusement tous les jours de tristes exemples. De tous mes inoculés, soit adultes, soit enfans, celui-ci est le seul qui ait eu, après sa maladie, quelques suites fâcheuses : (il seroit à souhaiter que

petite-vérole n'en eût jamais de plus graves ;) & cela parce qu'il a été le seul auprès duquel j'ai été gêné, comme je l'ai dit, dans l'administration des purgatifs.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre 1785.

Le mercure s'est élevé pendant vingt-un jours, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; il s'est abaissé pendant neuf jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 6 lignes.

Le thermomètre a marqué le matin de 13 à 17, plus communément 14 ; & les cinq derniers jours du mois, de 7 à 9 degrés au-dessus de 0.

Le soir il a été de 13 à 16, plus communément de 14 à 15 ; & les cinq derniers jours, de 7 à 10 degrés au-dessus de 0.

A midi, le terme le plus ordinaire a été 17 ; il a parcouru de 15 à 19 ; & les cinq derniers jours, de 11 à 14 degrés au-dessus de 0.

Le vent a soufflé vingt-un jours S.-O. O.-S. ; deux jours S. ; un jour S.-E. ; deux N.-E. ; quatre N.-O.

Le ciel a été clair trois jours, couvert onze jours, & le reste variable ; il y a eu

quatorze fois de la pluie ; une fois du tonnerre , une fois du brouillard , sept fois du vent , dont trois fois impétueux S.-O.

Il est tombé un pouce deux lignes d'eau à Paris.

Ce mois a été assez beau , & la chaleur s'est soutenue jusqu'au 25 , à l'exception de quelques jours de pluie qui ont été plus abondantes dans la seconde quinzaine , sur la fin de laquelle le temps s'est refroidi , sur-tout par la pluie du 26. Les vents O. , S.-O. ont été impétueux.

Les fièvres intermittentes , les petites-véroles , les dyssenteries simples , & sur-tout les fièvres rouges , ont été les maladies dominantes ; les fièvres rouges ont été très-nombreuses. Les saignées , l'émétique , les délayans & les purgatifs à la fin , en a été le traitement ; toutes ont été bénignes , & n'ont été sujettes à aucune suite fâcheuse.

On a observé que dans cette constitution , les maladies avoient toutes un caractère de pléthore sanguine ; mais que sur la fin du mois , lorsque le temps s'est refroidi , il étoit survenu des bouffissures , des empâtemens , des rhumatismes , des diarrhées & autres affections catarrhales.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE 1785.

[illegible]

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. cou. dou.	S-O. co. ch. v.	O. co. do. v. pl.
2	S-O. nu. doux.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. d. ve. pl.
3	S-O. co. doux.	S-O. co. ch. pl.	S-O. nu. doux.
4	N. nu. tempér.	S-O. n. chau. v.	S. nuà. chaud.
5	S-O. cou. doux.	S-O. cou. doux. vent, pluie.	E. couv. doux, vent, pluie.
6	S-O. c. d. temp.	S-O. c. ch. tem.	S-O. fer. d. ve.
7	S-O. co. d. pl.	S-O. co. ch. ve.	N-E. fer. chaud.
8	E. cou. chaud, plu. v. tonn.	S. co. chau. pl.	N-E. co. doux, pluie.
9	E. couv. doux.	E. c. cha. brui.	N-E. c. d. vap.
10	S-O. n. tem. br.	S-O. nu. chau.	S-O. nua. chau.
11	S-E. co. doux.	S-O. co. do. pl.	S-O. co. doux.
12	S-O. co. temp.	S-O. couv. ch.	N. nuag. dou.
13	N. couv. frais.	S. cou. chaud.	N. nua. chaud.
14	E. nua. tempér.	S-E. nua. chau.	E. nuag. chau.
15	E. cou. doux.	S-O. c. d. v. pl.	O. cou. frais.
16	S-O. couv. fra.	S-O. co. doux.	S-O. c. tempé.
17	S-O. c. tempér.	S-O. c. chau. v.	N. c. do. pl. ve.
18	E. bro. tempér.	S-O. nua. chau.	E. nua. doux.
19	E. co. tempéré.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. dou.
20	S-O. c. d. brui.	S-O. co. chau.	S-O. co. chau.
21	S-O. co. temp.	N. cou. doux.	S-O. c. te. pl. v.
22	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. cha.	S-O. co. doux.
23	S-O. broui. do.	S-E. c. chau. pl.	S-O. cou. chau.
24	S. c. tem. v. pl.	S-O. co. ch. pl.	S. couv. doux.
25	S-O. c. tempé. pluie.	S-O. cou. doux, tempéré, plu.	S-O. c. d. temp.
26	S-O. co. temp. tempête.	S-O. cou. doux, vent, pluie.	O. co. frais, pl. S-O. cou. frais.
27	S-O. fer. bro. fr.	S-O. c. do. ve.	
28	N-E. co. froid.	N. co. d'oux.	N. fer. froid.
29	E. nuag. froid.	E. nua. tempér.	N. couv. frais.
30	E. couv. frais.	E. cou. doux.	E. co. tempéré.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 19, 12 deg. le 6
 Moindre degré de chaleur. 4, 3 le 29

Chaleur moyenne..... 13, 1 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 mercure..... 28, 2, 6, le 29

Moindre élév. du mercure. 27, 2, 5, le 25

Elévation moyenne. 27, 10, 3

Nombre de jours de Beau.... 2

de Couvert... 22

de Nuages... 6

de Vent.... 6

de Tonnerre. 1

de Brouillard. 4

de Pluie..... 7

Quantité de Pluie..... 31 4, lig.

Evaporation..... 23 9

Différence..... 7 7

Le vent a soufflé du N.... 9 fois

N-E.... 4

S.... 3

S-E.... 3

S-O.... 5

E.... 15

O.... 3

TEMPÉRAT. fraîche & pluvieuse. La vendange a été très-abondante; quoiqu'il y eût près d'un tiers de raisins pourris. Le raisin ayant été nourri dans l'eau, le vin ne sera ni bon, ni de garde.

MAŁADIES : petite-vérole sans suite.

OBSERV. MÉTÉOROLOG. &c. 483

Plus grande sécheresse . . 40, 7 deg. le 13

Moindre 2, 6 le 18

Moyenne 22, 4

A Montmorency, ce premier octobre 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de septembre 1785;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des intervalles de temps serein parmi beaucoup de jours pluvieux ou nuageux. Du 15 au 26, il s'est passé peu de jours sans pluie. Le vent a été presque tout le mois sud & sud-ouest. Le tonnerre a grondé dans la nuit du 23 au 24, & dans celle du 25 au 26.

Le mercure dans le baromètre a été presque toujours observé au dessous du terme de 28 pouces, si l'on excepte les quatre derniers jours du mois. Le 28, il s'est élevé à la hauteur de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; il étoit descendu le 25 à 27 pouces 3 lignes.

Le temps qui avoit toujours été au tempéré, s'est refroidi les derniers jours du mois. Le 27 & le 28, la liqueur du thermomètre a été observée le matin au terme de 6 degrés au dessus de celui de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

484 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord vers l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuag.

15 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois,

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de septembre 1785.

La maladie aiguë dominante dans le peuple étoit toujours la fièvre pétéchiale-maligne ; elle avoit même gagné les bourgeois aisés , & elle n'étoit pas diminuée d'intensité. Elle attaquoit des familles entières. Dans plusieurs sujets, il est survenu des parotides critiques vers la fin de la maladie. Dans une femme d'environ soixante ans une gangrène formidable s'est emparée de tout le contour du fondement ; & cette gangrène a paru critique , puisque la malade , qui avoit été presque mourante durant plusieurs jours , fut mieux dès ce moment , & ne tarda pas à entrer en convalescence. Les bons effets des vésicatoires se confirmoient de jour en jour. La dysenterie a été commune ce

mois, non-seulement dans le peuple, mais même parmi les gens aisés. L'irritation considérable des entrailles, désignée par un mouvement de fièvre plus ou moins marqué, par des excrétiions muqueuses sanguinolentes, & quelquefois de sang pur, accompagnées de douleurs vives dans le bas-ventre, &c. devoit mettre les médecins en garde sur l'emploi des vomitifs qui, dans ces circonstances, exigeoient préalablement la saignée & des boissons délayantes & tempérantes, parmi lesquelles le petit-lait clarifié & de légers bouillons de veau & de poulet, méritoient la préférence. Les lavemens d'une décoction de graine de lin ou de lait avec quelques jaunes d'œufs, étoient les moyens les plus propres à calmer l'irritation des entrailles.

Un bon nombre de personnes ont essuyé une fièvre continue causée par un engorgement sourd dans les viscères du bas-ventre; d'où s'ensuivoit un gonflement plus ou moins considérable de cette région, une diminution, ou même une suppression des urines, &c. Cette fièvre devoit être traitée par la méthode antiphlogistique.

La petite-vérole étoit presque éteinte. Quelques enfans ont eu la fièvre rouge.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen uitgegeeven door de hollandsche maatschappye der Wetenschappen te Haarlem, &c. C'est-à-dire, *Mémoires publiés par la Société hollandoise des sciences à Harlem, vingtième volume, Partie II. A Harlem, 1782.*

1. A la tête de ces Mémoires, on lit l'énoncé des questions proposées pour divers prix. Nous ne ferons mention que de quelques-unes de celles qui sont annoncées pour des années encore à venir : telles sont celles pour le mois de janvier 1786.

1°. Comment peut-on constater, ou réfuter par des expériences, la théorie de M. CRAWFORD, concernant le feu & la chaleur ? L'observation la confirme-t-elle en tout ou en partie ? Quel jour répand-elle sur la connoissance du feu ?

2°. Comment faut-il disposer le conducteur & tout l'appareil de M. VOLTA, pour examiner avec exactitude & de la manière la plus commode l'électricité de l'atmosphère ? & quel est l'électromètre qui s'ajuste le mieux à cet appareil pour montrer le degré de cette électricité ?

Et pour l'année 1788 : Quels sont les préceptes tant généraux que particuliers, conformes à la théorie, & constatés par l'expérience, pour con-

server la santé de ceux qui, quittant un climat & un genre de vie si différens que celui de la Hollande, se rendent aux Indes orientales ?

On lit ensuite, 1°. un Mémoire sur la *rosetta marina*.

M. J. E. Martinet, qui en est l'auteur, y entre dans des détails très-satisfaisans concernant l'histoire naturelle & économique de cette plante marine.

2°. *L'exposé de divers cas de chirurgie ; par M. VAN-GESSCHER.*

L'auteur y décrit un enfoncement à l'os frontal avec une fracture au milieu ; une luxation du fémur ; une saillie des tibia & péronée à la suite d'une amputation du pied ; l'état d'un malade chez lequel il y avoit blessures, contusions, fractures & luxations à la fois ; une hernie complete ; très-ancienne & très-volumineuse ; une obstruction presque totale de l'urèthre.

3°. *Des observations sur les trachées des plantes ; par M. E. P. SWAGRRMAN.*

4°. *Des observations sur la respiration ; par M. YPEY.*

Selon l'auteur de ce Mémoire, M. Priestley n'a dit que peu de choses nouvelles sur ce sujet ; & ce qu'il en dit a la plus grande conformité avec la doctrine de Galien.

5°. *La description de quelques poissons du Japon ; & de quelques autres animaux marins que M. THUNBERG a envoyés à M. RADERMACHER.*

6°. *Une description très-circonstanciée de la Buddleje sphérique, par M. HOPE.*

7°. *La description de deux nouvelles espèces de palmiers du Japon & du Cap de Bonne-Espérance.*

rance; ainsi que quelques remarques sur les fougères & autres plantes cryptogames; par M. le professeur THUNBERG.

8°. Une observation sur la guérison inespérée d'une dénudation très-considérable du crâne.

La calotte chevelue & le péricrâne, tout étoit renversé depuis le front jusqu'à l'occiput. On doit cette observation à M. BRUGMANS.

9°. Les détails d'un vice aux yeux, héréditaire dans l'isle de Wieringen; par M. J. F. MARTINET.

Ce vice consistoit principalement dans la petiteïïe du globe de l'œil & dans la paralysie de la paupière supérieure, dont au moins un des enfans de la famille étoit attaqué dans une suite de plusieurs générations.

10°. L'histoire d'une hernie avec invagination, accompagnée d'une hydrocèle, terminée par la mort; par M. VAN-GEUNS.

11°. Des détails ultérieurs sur le même cas; par M. BONN.

THEODORI-GUILIELMI SCHRÆDER, M. D. *Historia febris bilioso-pituitoso-putridæ quæ ab initio mensis decembris M. DCC. LXXXIII, ad finem usque mensis augusti M. DCC. LXXXIV, in variis Hassiæ regionibus grassata est. In-8° de 35 pag. A Göttingue, chez la veuve Vandenhoeck, 1784.*

2. Le collège de médecine de Cassel avoit chargé M. Schræder d'examiner la nature de la fièvre putride-pituiteuse, qui régna depuis le mois de décembre 1783, jusqu'à la fin du mois

d'août 1784, dans plusieurs endroits de la Hesse. Cette fièvre se déclara à la suite du singulier brouillard dont l'air de toute l'Europe fut obscurci en 1783, & à la suite des pluies abondantes tombées pendant l'automne, lesquelles inondèrent le vallon où est situé Udenhausen, remplirent les marais, & amenèrent peu à peu une disette générale parmi tous les habitans de ce gros village, composé de quatre-vingt-seize feux; &, partant de là comme d'un foyer, le mal se communiqua aux lieux circonvoisins.

La plupart des malades, avant que la fièvre se déclarât, se plaignoient de dégoûts, de nausées, d'altération, d'abattement général; ils avoient un goût décidé pour les acides, &c. quoique quelques-uns fussent obligés de se mettre au lit sans être affectés de ces symptômes avant-coureurs. Les uns & les autres souffrirent alors d'un violent mal de tête, accompagné de bruit dans les oreilles, d'oppression, d'une toux qui empira tous les jours, d'un délire furieux ou de stupeur. Le dégoût ou l'amertume dans la bouche augmentèrent, les malades furent constipés, la chaleur fut forte & mordicante. A la fin du troisième jour, ou quelquefois du quatrième, ou bien du septième, & même du huitième, il survint des efforts stériles pour vomir, ainsi que des mouvemens convulsifs: les sueurs qui perçoient amenèrent des pétéchie, & chez les enfans une éruption scarlatine, ou bien des pétéchie mêlées de pourpre blanc. La paralysie de la langue & de l'œsophage, survenue le septième ou le neuvième jour, furent les avant-coureurs de la mort. Un petit nombre de malades eut, dès le commencement, des vomissemens, & une diarrhée qui dimi-

nuèrent la violence des accidens , sans empêcher la sortie des pétéchies , ou des autres éruptions cutanées. Plusieurs soldats revenus de l'Amérique , eurent , vers le quatorzième , une gale critique qui continua encore long-temps après la guérison de la maladie. Tous ceux qui surmontoient cette fièvre , eurent depuis le septième jusqu'au quatorzième jour, l'ouïe dure & de violentes douleurs d'oreilles , suivies d'abcès derrière ces parties : les enfans eurent la teigne & un écoulement purulent des oreilles.

Les indications curatives que M. S. chercha à remplir , furent d'évacuer la sabure bilieuse & pituiteuse , ainsi que les vers qui se trouvoient souvent dans les premières voies ; de corriger la putridité , & de seconder les évacuations critiques. L'irritabilité émoussée obligeoit quelquefois d'employer les évacuans à très-hautes doses , & il convenoit de préparer le corps aux évacuations , soit en administrant une solution de tartre émétique ou de sel ammoniac , ou de sel de Glauber , associé au soufre doré d'antimoine. Ces moyens ne réussirent pas même toujours à rétablir l'irritabilité : alors M. S. prescrivit le quinquina , marié au sel de Glauber , les vésicatoires & l'acide vitriolique. Pour dissiper le météorisme du ventre , il ordonna des frictions avec un liniment volatil : enfin il seconda les éruptions critiques , & sur-tout les abcès derrière les oreilles , en employant les moyens les mieux choisis. Les soins de M. S. ont eu un succès si heureux , que de 1197 malades qu'il a traités dans douze villages , il en a guéri 1121 ; c'est-à-dire qu'il n'a perdu que soixante-seize personnes : c'est environ un malade sur seize.

Avis aux mères qui veulent allaiter ; par M. ROZE DE LEPINOY, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, quai des Augustins. Brochure in-12 de 55 pag.

3. Nous avons vu l'éloquence impérieuse de J. J. Rousseau ramener les femmes au plus-saint des devoirs, & ce que peut l'ascendant de la vertu qui parle au nom de la nature ; c'est sur-tout en leur présentant le tableau effrayant de cette longue suite d'effets moraux qu'entraîne l'oubli de ce devoir, que ce philosophe a ému leurs ames. M. de Lepinoy tâche, dans l'Avant-propos, de leur faire sentir la nécessité d'allaiter leurs enfans, par des raisons tirées de leur organisation physique, en leur offrant le tableau des ravages du lait, & des maux qui accompagnent le transport de cette liqueur hors de ses routes naturelles.

Mais dans son Avis, il ne pense pas que toutes les mères soient destinées à remplir une fonction qui, pour être agréable à leur cœur, n'en est pas quelquefois moins funeste à leur santé & à celle de l'enfant. Il détermine donc, d'après des observations qui lui sont propres, & d'après celles de plusieurs praticiens, quelles sont les mères qui doivent se priver du plaisir d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. Il est relativement au physique, dit M. de Lepinoy, de mauvaises conformations, des vices dans les humeurs, des désordres dans les fonctions, des différences, relativement à l'âge, & maintes autres circonstances, comme il est une infinité

de raisons morales qui s'opposent à l'allaitement maternel.

Rarement les femmes dont la poitrine est étroite élèvent des enfans vigoureux ; souvent les mères ainsi conformées sont elles-mêmes victimes de leur tendresse , en voulant allaiter leurs enfans. Celles dont le col est long , la poitrine plate & enfoncée dans les épaules , le corps grêle & la respiration courte , périssent presque toutes phthifiques avant trente ans. Une gorge extrêmement ferme n'est pas la plus favorable à l'allaitement. Quant aux vices des humeurs , les mères pouvant les communiquer à leurs enfans , elles doivent s'interdire l'allaitement toutes les fois qu'elles se sentent infectées de quelqu'un de ces vices. Les désordres dans les fonctions sont suivis d'accidens moins graves ; cependant une mère dont les fonctions sont dérangées s'expose , elle & son enfant , en voulant allaiter. Un des principaux désordres dans les fonctions est la continuation des règles pendant l'allaitement ; la nature ne sauroit faire deux fonctions , ou plutôt deux pertes à la fois. *M. de Lepinoy* a toujours remarqué que les enfans nourris par des mères qui avoient des fleurs-blanches , étoient pâles & foibles. Les femmes qui ont essuyé de grandes pertes , ne doivent pas nourrir ; celles dont la sueur a une mauvaise odeur sont , pour l'ordinaire , de mauvaises nourrices. Tenez aussi pour suspectes celles dont les dents & les gencives décèlent une bouche en mauvais état , ainsi que celles dont le lait a une mauvaise odeur. Enfin , *M. de Lepinoy* fait un détail aussi étendu que judicieux de toutes les raisons physiques qui doivent détourner une femme d'allaiter elle-même.

Les raisons morales qui interdisent aux mères l'allaitement, sont les passions aussi héréditaires que les vices dans les humeurs, & qui sont si puissantes pour affecter l'économie animale & pervertir les humeurs. Le lecteur ne peut lire qu'avec intérêt le détail particulier des effets immédiats de chaque passion sur le corps. Il verra que si d'un côté il est important qu'une femme saine nourrisse ses enfans, il ne l'est pas moins de s'assurer auparavant si sa constitution physique & morale lui permet d'écouter à cet égard la voix de son cœur & celle de la nature.

De forcibus obstetriciis, recens inventis: *Dés forceps inventés depuis peu; par M. CHARL. GEOFFROI KUHN, de Mersébouurg, docteur en médecine & en philosophie. A Leipfick. 1783. In-4° de 31 pag.*

4. Après quelques généralités sur la construction des forceps, M. Kuhn entre en matière, & parle du forceps de *Smellie*, corrigé par le docteur *Leak*, membre du collège royal des médecins de Londres, qui en donna la description pour la première fois en 1773, dans son excellent livre sur les accouchemens, dont la cinquième édition parut en 1781. M. Kuhn s'occupe ensuite du forceps de *Johnson*; c'est encore l'instrument de *Smellie* rectifié; mais le travail de M. *Johnson* a précédé de quelques années celui de son confrère & compatriote, puisqu'il l'a publié dans son *Nouveau système de*

l'art des accouchemens, imprimé à Londres en 1769. Le troisième & dernier forceps dont il est question dans la Dissertation de M. *Kuhn*, est celui d'*Orinius*, chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres. On ne désigne ordinairement cet instrument que par le nom de ce chirurgien ; mais c'est mal-à-propos : il n'a pas seul l'honneur de l'invention ; il appartient en partie au docteur *Lowther*, médecin pour les accouchemens dans le même hôpital. M. *Kuhn* décrit fort en détail ce nouveau forceps, & en donne la figure gravée pour en mieux faire connoître le mécanisme. Il promet que dans une autre dissertation, il indiquera les corrections faites par les François au forceps de *Levet*.

MOHRENHEIMS, &c. Beobachtungen verschiedener chirurgischen vorfælle, &c. C'est-à-dire, *Observations sur divers cas de chirurgie* ; par JOSEPH MOHRENHEIM, accoucheur & chirurgien de l'école pratique de Vienne ; deuxième partie, in-8° de 248 pages. A Dessau, de l'imprimerie des savans, 1783.

5. Cette seconde partie contient un très-grand nombre d'observations intéressantes : les premières roulent sur plusieurs opérations de cataractes, tant par extraction que par abaissement. L'auteur a fait cette opération avec le succès le plus complet sur différens sujet, qui ne pouvoient plus distinguer le jour d'avec la nuit, & n'appercevoient qu'une très-

foible lueur, lors même que la clarté étoit très-brillante. Il a abaissé une cataracte purulente, & la capsule s'étant déchirée, le pus s'est répandu dans l'humeur aqueuse qu'il a troublée au point qu'on ne distinguoit plus la pupille. Cependant au bout de quelques jours l'œil s'est éclairci : la capsule attachée à la prunelle en a été séparée en partie, & ce qui est resté a disparu entièrement au bout de huit jours.

Une femme ayant subi l'opération de la cataracte, a perdu une seconde fois la vue : la pupille s'est élargie & est devenue immobile, bien qu'aucun corps opaque n'ait paru à travers. Comme la malade étoit affectée du scorbut, on lui fit faire usage du petit-lait, avec des jus d'herbes, la prunelle se retrécit alors & devint mobile ; la vue se rétablit ; mais cet amendement ne fut pas de durée. M. *Mohrenheim* appliqua des vésicatoires à la nuque, & prescrivit l'extrait de la *pulsatilla nigricans*. Il en donna d'abord deux grains, & augmentant tous les jours la dose de deux grains, il la porta jusqu'à celle d'un demi gros en vingt-quatre heures. Ce traitement eut le plus heureux succès.

On lit encore un exemple d'une extraction de cataracte, dans laquelle la plus grande partie de l'humeur vitrée s'est épanchée sans que pour cela l'opération ait été manquée. Une autre fois l'observateur a vu cette humeur devenue aqueuse & tenue s'écouler en partie chez un malade, qui avoit fait usage de mercure avant de se soumettre à l'opération.

Une fois M. *Mohrenheim* s'étoit aperçu que la seule membrane antérieure de la capsule du

crystallin étoit obscurcie : il a introduit un petit crochet à travers l'incision faite à la cornée dans la pupille, &, ayant accroché cette membrane extérieure, il l'a amenée le plus qu'il a pu ; mais, voyant qu'elle tenoit au bord inférieur, il s'est contenté de la renverser sur l'iris, à laquelle elle s'est bientôt attachée.

À la suite de ces observations, l'auteur présente les détails relatifs à l'opération d'un oeil cancéreux. Le succès de cette opération a été complet : cependant la malade n'a survécu, à la guérison, que de quelques semaines. À l'ouverture du cadavre, on a trouvé dans la partie antérieure de l'hémisphère gauche du cerveau, près du corps strié, gros comme une noix de substance médullaire changée en matière ichoreuse : ce vice s'étoit communiqué au nerf optique ; & comme celui-ci étoit entièrement adhérent au bord du trou optique, il s'y étoit formé un champignon du volume d'un *grofschen*, (pièce de monnaie qui peut avoir l'étendue d'un gros liard de France.)

Nous ne nous arrêterons point à tous les articles renfermés dans ce volume : nous ne ferons mention que de ceux qui nous paroissent les plus intéressans. Tel est celui dont le sujet est un squirre au sein. Cette nodosité devoit, selon notre Auteur, son origine aux humeurs absorbées des premières voies : elle datoit de deux ans, étoit du volume d'un limon, douloureuse, mobile & inégale à sa surface. L'excision de ce squirre n'a rien d'extraordinaire ; la fièvre qui survint étoit peu considérable : une glande obstruée & isolée, de la grosseur d'un haricot, que l'Auteur a laissé

subsister dans le sein, parce qu'elle étoit assez molle, s'est peu à peu résouté. Pendant le traitement la femme a essuyé deux accès de fièvre gastrique, & chaque fois il s'est formé des chairs mollasses dans la plaie, en même temps que le pus a pris une teinte verdâtre. Les évacuations ont rétabli les choses dans leur état naturel.

Au bout de six mois, la guérison a été parfaite : la cicatrice, qui au commencement étoit enfoncée au point de partager en deux la mamelle, s'est peu à peu relevée, & le sein a repris sa rotondité.

Voici le précis de l'observation suivante. Une femme portoit à un sein très-volumineux & très dur, deux ulcères cancéreux, dont l'un étoit de la largeur de la main, & l'autre de la circonférence d'un écu. Ces ulcères avoient commencé par une tache bleue au sein, dont la malade s'étoit aperçue lors d'une couche : peu de temps après il s'est formé une petite nodosité, qui a fait des progrès tant en dureté qu'en étendue. Les topiques caustiques dont on s'est servi, l'ont fait ouvrir : il en est sorti dans le commencement un véritable lait, mêlé à une petite quantité de pus : il a poussé ensuite des champignons, & les nodosités sont devenues douloureuses, plus grosses & plus dures. La région épigastrique s'est tendue singulièrement, & l'appétit s'est perdu. L'eau de goudron, avec laquelle elle avoit lavé pendant quelque temps les ulcères, avoit procuré du soulagement : les ulcères s'étoient nettoyés & les chairs baveuses arrêtées. L'opération ne présente aucune particularité remarquable. La mamelle amputée pesoit quatre livres, elle

ressembloit à du lard ferme , étoit gorgée d'un lait en partie caillé, en partie coulant , & contenoit quelques kystes remplis de matière caſſéeuſe. Quelques jours après l'extirpation, on s'apperçut dans la plaie d'une petite tumeur plombée, que l'uſage de l'eau de *Goulard* fit diſparoître. Cette femme eſſuya également une fièvre ſtomacale ou gaſtrique , & tant qu'elle ſubſiſta les bords de la plaie devinrent bleux , & le pus de mauvaiſe qualité. Il ne fallut que ſix ſemaines pour ſa guériſon : un mois après, ſes règles, ſupprimées depuis long-temps, reparurent ; mais quelques jours auparavant, la cicatrice ſe rouvrit, la plaie ſaigna beaucoup , devint baveuſe & ſes bords bleux. L'uſage d'une poudre compoſée de parties égales de ſucre & de camphre, la guérit. Cependant la même choſe eut encore lieu deux fois aux époques de la menſtruation. Il y avoit deux ans que cette femme jouiſſoit d'une bonne ſanté, quand *M. Mohrenheim* rédigeoit cette obſervation.

L'obſervation qui ſuit offre un cas fort rare. Une femme avoit eu un accouchement très-pénible : il lui étoit reſté une tumeur de la forme d'un gros melon allongé, qui toutes les fois qu'elle ſe penchoit en avant, occupoit toute la ligne blanche, depuis les os pubis juſqu'au cartilage xiphoïde ; mais lorsqu'elle ſe tenoit droite, les muſcles droits, qui étoient alors très-tendus, reſſerroient cette tumeur, & lui donnoient la forme d'un crête, faiſant ſaillie de la largeur de la main. On appliqua un brayer ; mais auſſitôt il ſe forma deux hernies crurales : elles furent également contenues par des bandages , & fréquemment

lavées avec de l'eau-de-vie. Après avoir porté ces bandages un an, elle les quitta sans qu'aucune de ces descentes reparût.

M. *Mohrenheim* rapporte différentes observations sur des hernies étranglées : nous ne ferons mention que d'une seule. La descente qui en fait le sujet avoit résisté à la saignée, aux lavemens & aux fomentations émollientes : on a eu recours au demi-bain tiède. Le malade y est resté deux heures ; alors on a commencé à manier & à comprimer continuellement & en tout sens le bas-ventre. Après avoir continué cet exercice pendant trois-quart d'heure, la hernie est rentrée.

Nous passons les observations sur une hydrocèle & sur une sarco-hydrocèle, qui ne présentent que des cas uniques & des méthodes vicieuses de traiter.

L'observation suivante a pour objet une inflammation de la matrice, survenue immédiatement après l'accouchement. La malade s'étoit déjà plainte, pendant le travail, d'une douleur brûlante à la région du fond de l'utérus ; cette douleur avoit néanmoins disparu au bout de quelques jours. Le quatorzième de sa couche, cette femme montée sur un chariot, se rendit chez elle. Dès son arrivée, elle fut attaquée d'une fièvre violente, accompagnée de douleurs au bas-ventre : il se forma bientôt après dans cette cavité une tumeur grosse comme la tête d'un enfant, laquelle augmenta peu à peu de volume, devint douloureuse, & supura enfin dans son milieu : alors les douleurs se calmèrent en grande partie. En sondant cet ulcère, on trouva qu'il avoit quatre pouces de profondeur, & qu'il se dirigeoit vers la

matrice. L'orifice & le col de l'uterus étoient durs comme une pierre, avec plusieurs nodosités, qui néanmoins n'étoient point douloureuses. Cet ulcère, après avoir coulé quatorze jours, se dessécha : il s'en forma alors deux autres, dont l'un occupoit le voisinage du nombril, & l'autre fut placé à côté. Peu à peu la matrice s'amollit & diminua de volume : mais la malade exténuée eut de fortes sueurs nocturnes & le dévoiement : on lui fit faire usage du lichen d'Islande, cuit dans du lait : les forces revinrent alors, la dureté & les douleurs se dissipèrent, enfin la malade guérit.

Il s'agit, dans une autre observation, d'une luxation de la dernière vertèbre dorsale. Elle fut accompagnée de la paralysie des extrémités inférieures, avec incontinence des excréments. Cette luxation ayant été méconnue, on attribuoit ces accidens à la contusion & à la commotion, que l'on combattoit au moyen de topiques résolutifs. Ce traitement eut un succès assez apparent. Le blessé, qui étoit un cocher, se crut même guéri, & en état de remonter sur le siège au bout de trois semaines ; mais à peine la voiture avoit-elle avancé quelques pas, qu'il tomba mort à la renverse. A l'ouverture du cadavre, on trouva la dernière vertèbre dorsale tellement déplacée, que le canal osseux étoit retréci de moitié, & la moelle épinière considérablement comprimée.

L'Auteur décrit dans une autre observation le traitement heureux d'un staphylome à l'œil droit, & d'un dragon à l'œil gauche : celui-ci a été dissipé par l'usage interne de la *pulsatilla*

nigricans, & d'un collyre dans lequel entroit le fiel de bœuf. Quant au staphylome M. *Mohrenheim* l'ouvrit de temps en temps, pour laisser écouler l'humidité; mais chaque fois la plaie n'étoit pas plus tôt terminée que la tumeur reparoissoit: les collyres astringens n'eurent pas un meilleur succès; enfin l'Auteur se déterminant à emporter une petite portion de la cornée, afin de laisser pendant quelques jours un libre écoulement à l'humeur. La cicatrice étant fermée, la tumeur, à la vérité, reparut, mais elle étoit beaucoup plus petite, & ne privoit plus la malade de la vue.

Une femme, dit ailleurs l'Auteur, mit au monde, après neuf mois de gestation, un enfant à terme, & neuf jours après, un autre également à terme. Il fait différentes réflexions sur les causes de cet accouchement, pour lesquelles nous renvoyons à l'ouvrage même.

Plusieurs cas d'hémorrhagies utérines après l'accouchement, rassemblés par M. *Mohrenheim*, prouvent qu'il a souvent essuyé les plus grandes difficultés pour les arrêter. Il ne rapporte qu'une seule observation sur l'utilité du vinaigre dans ces hémorrhagies. Il nous apprend que si, à la suite de ces pertes, les femmes tombent en défaillance, elles sont quelquefois garanties, tandis qu'elles courent le plus grand danger lorsqu'il leur survient des convulsions ou des vomissemens. La teinture de canelle lui paroît d'un usage très-avantageux toutes les fois que la foiblesse est extrême; & quand elle est accompagnée de spasmes, il conseille de lui associer l'essence de castoréum. Cependant, comme la teinture de canelle fait quelquefois vomir certaines femmes, il ne faut pas insister sur son usage.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet ouvrage, dont on appréciera facilement le mérite d'après ce que nous en avons extrait.

Tableau des maladies aiguës & chroniques, qui affectent les bestiaux de toute espèce : ouvrage couronné par la Société royale de médecine, en 1780 ; par M. DE VILLAINÉ, correspondant de la même Société, avec cette épigraphe :

Sola experientia docet ea quæ profunt, quæque nocent.

GAL. lib. j.

*A Neuchâtel, de l'imprimerie de Fauche, fils aîné, Favre & Compagnie. 1781.
In-8° de 136 pag.*

6. La Société royale de médecine a toujours demandé, dans ses Programmes, des renseignemens aux médecins des provinces & aux artistes vétérinaires sur les maladies des bestiaux. Elle a reçu plusieurs Mémoires à ce sujet, & elle a cru devoir en marquer sa satisfaction aux auteurs, en en couronnant quelques-uns dans ses Séances publiques & particulières.

Le Mémoire de M. *De Villainé*, que nous annonçons, est divisé en quatre parties. La première contient le tableau des maladies aiguës ; & la seconde, celui des maladies chro-

niques qui affectent les bêtes à cornes. La troisième & la quatrième traitent également des maladies aiguës & chroniques qui affectent les moutons, les brebis & les chèvres; elles ne sont qu'une répétition des deux premières. L'auteur donne la description de trente-cinq maladies; il en rapporte les principaux symptômes; il expose ce que lui a présenté l'ouverture des animaux, lorsqu'il a été à portée de la faire; il indique les causes auxquelles on les attribue communément; enfin, il fait connaître le traitement populaire employé pour les guérir, & celui qu'il présume qu'on devroit lui substituer, lorsque le premier paroît inutile & contre-indiqué.

M. De Villaine a conservé aux maladies dont il parle, les noms qu'elles ont dans sa province; c'est un défaut qu'il n'a sans doute pas été le maître d'éviter, mais qui rend son ouvrage d'une utilité bien moins générale. Personne n'ignore que ces noms varient dans toutes les provinces du royaume, & même quelquefois d'un lieu à un autre; que souvent une épithète qui désigne telle espèce de mal dans un lieu, en désigne ailleurs une autre tout opposé; que plusieurs fois encore les différens états d'une maladie, les différens aspects sous lesquels elle se montre, reçoivent des noms divers, & en constituent différentes espèces dans les campagnes: tel est, par exemple, le charbon. Cet inconvénient que nous avons rencontré quelquefois dans l'ouvrage dont il s'agit, peut aussi être reproché à quelques autres écrits modernes; ce qui retarde les progrès de l'art.

Le Tachet, pag. 10; *la Boucle*, pag. 15; *le Lourvet*, pag. 30; *la Peste*, pag. 115; *la Goutte*.

lème, pag. 120, ne sont véritablement que le *Charbon* ou *Anthrax*, décrit par M. Chabert, mais déguisé sous des noms différens, selon la manière dont il se manifeste à l'extérieur, les parties qu'il affecte & les animaux qu'il attaque. *La Lente*, pag. 48, est la *maladie du sang*. Les *Tranchées* occasionnées par la raréfaction, pag. 34, nous ont paru ne pas différer du *gonflement*, dont il est parlé dix pages plus loin; les *Alimens pris en trop grande quantité*, p. 38, ne nous ont point paru non plus devoir être distingués de l'*Indigestion*, placée mal-à-propos parmi les maladies chroniques, pag. 81, &c.

L'auteur décrit un grand nombre de maladies dans un bien petit espace; & il nous paroît difficile qu'elles le soient toutes exactement, sur-tout par quelqu'un qui ne fait pas de l'art vétérinaire son unique occupation (a); on laisse presque toujours échapper alors une foule de petits détails intéressans aux yeux de l'artiste éclairé, & qui servent souvent à établir le caractère distinctif de la maladie; aussi les symptômes de plusieurs de celles dont M. De Villaine donne la description, nous ont ils paru trop vagues & trop généraux, pour qu'il soit possible, en les comparant avec d'autres, d'assurer d'une manière positive à laquelle ils appartiennent exclusivement.

Le but de l'auteur dans la publication de cet ouvrage, étoit d'en faire une ressource à l'agriculteur pour les différentes maladies qui affectent ses bestiaux, trop souvent la proie de l'empirisme & du charlatanisme. Ce but est

(a) M. De Villaine est chirurgien à Champagnols en Franche-Comté.

louable : M. *De Villaine* s'annonce d'ailleurs avec une modestie & une franchise bien capables de désarmer la critique. Quiconque le lira dans ses intentions, sera convaincu qu'il auroit voulu faire mieux encore s'il avoit dépendu de lui. (*Avant-Propos.*) Si ses vues ne sont pas parfaitement remplies, on ne doit pas moins lui savoir gré de son travail, en l'envisageant sous le point de vue qui a engagé la Société royale de médecine à le récompenser & à l'encourager, c'est-à-dire comme faisant partie des matériaux qu'elle rassemble sur la *zooïatrique*. Toutes ces observations, isolées aujourd'hui, formeront un jour un ensemble précieux, après qu'elles auront été suffisamment discutées ; & l'émulation générale qu'excite la Société royale, doit nécessairement hâter cette époque.

Au reste l'ouvrage de M. *De Villaine*, quant à la partie typographique, est très-mal exécuté ; les fautes d'impression y sont fort multipliées ; on en compte quelquefois deux ou trois dans une seule ligne ; ce qui en rend la lecture fatigante & désagréable.

The history of the absorbent system, &c.

C'est-à-dire, *Histoire du système des absorbans. Partie première, contenant la chylographie, ou la description des vaisseaux lactés dans l'homme, avec les différentes méthodes de les découvrir, injecter & préparer ; comme aussi la description des instrumens employés pour cet effet : ouvrage orné de figures ; par*

Tome LXV.

Z

M. JEAN SHELDON, chirurgien,
 professeur d'anatomie de l'Académie
 royale des arts, lecteur d'anatomie &
 de chirurgie. In-4° de 32 pages, avec
 six planches. A Londres, chez Cadell,
 1784.

7. Les vaisseaux lymphatiques & les vaisseaux lactés du corps humain, ne sont encore guères connus. L'auteur se propose de suppléer à ce défaut par l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour : son objet est de rectifier les erreurs dans lesquelles les prédécesseurs sont tombés, & de représenter par des figures dessinées d'après nature, ces parties du système des vaisseaux lymphatiques qui ont été mal décrites, ou qui sont nouvellement découvertes.

On lit d'abord dans cette première Partie une histoire concise du système lymphatique. M. S. donne ensuite la méthode de découvrir, d'injecter, de disséquer & de préparer les vaisseaux absorbans : il traite de la découverte des vaisseaux lactés, de la structure de leurs parois, des *ampullæ LIBERKUHNI* ; & enfin de la manière dont l'absorption se fait dans le système lymphatique. C'est à ces détails que se rapportent cinq planches supérieurement gravées. La dernière présente les instrumens nécessaires pour l'injection des vaisseaux lymphatiques.

Dans une seconde Partie, (dont la plupart des planches sont déjà gravées,) l'auteur décrira les vaisseaux lymphatiques de chaque viscère en particulier, quand il aura réussi à les

découvrir à l'aide des injections, ou autrement. Il promet encore de donner les représentations de grandeur naturelle de ceux des extrémités, tant supérieures qu'inférieures, & d'y joindre, en forme de supplément, des portions de vaisseaux lactés des quadrupèdes, oiseaux, amphibies & poissons.

Recherches théoriques & pratiques sur les eaux minérales de Barbotan, ses bains & ses boues ; sur les différentes maladies auxquelles ces secours conviennent, & sur les remèdes qui doivent leur être associés ; par M. A. J. DUFAY, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, inspecteur des eaux minérales de Barbotan, correspondant de l'Académie royale des sciences de Bordeaux, & de la Société royale de médecine de Paris, médecin ordinaire de la ville de Mont-de-Marsan. A Bergerac, chez J. B. Puynalge, imprimeur-libraire, au grand Port ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins ; & chez M^{me} Poilly, libr. quai de Gèvres. Prix 1 liv. 16 s.

8. M. Dufay, dans son discours préliminaire, présente une courte histoire des eaux minérales en général, & de celles de Barbotan en particulier. Chesneau commença à faire connoître ces dernières par une dissertation, imprimée en 1629. Un chirurgien nommé Isaac,

donna, en 1755, des *essais* sur ces mêmes eaux, calqués sur l'ouvrage de *Chefnau*. M. *Castelbert* en a fait mention dans son *Traité des Eaux minérales de la province de Guienne*. M. *Dufau*, chargé depuis long-temps de leur direction, est parvenu par des recherches multipliées & des efforts soutenus, à recueillir un nombre de faits suffisans pour éclairer la conduite des malades qui se rendent aux eaux de *Barbotan*, & diriger les médecins qui en déterminent le choix. Chacun de ses préceptes est l'induction d'un grand nombre d'observations rapprochées, combinées & analysées avec la rigueur & l'impartialité d'un écrivain qui n'aspire qu'à la gloire d'être utile. Il indique les cas où elles ont paru constamment réussir, sans déguiser ceux où leur efficacité est plus douteuse; il fait connoître les occasions où elles sont indifférentes, sans oublier celles où elles se sont toujours montrées nuisibles, ou funestes.

M. *Dufau* avoit commencé un travail d'analyse chimique sur les eaux de *Barbotan*, que différentes circonstances ne lui ont pas permis d'achever. Il résulteroit de ses recherches, que les principes constitutifs des eaux thermales sont une substance incoërcible, gazeuse, inflammable, des sels à base terreuse, des sels à base d'alkali, de la sélénite, du sel marin à base terreuse, du sel de Glauber, de la terre calcaire dissoute par l'intermède de l'air; que les eaux froides ne diffèrent des premières, que par la privation du principe gazeux, & la présence du fer tenu en dissolution par l'intermède de l'air; qu'enfin les boues ne sont qu'un mélange de fer, de terre absorbante, de terre vitrifiable, de terre végétale, & des différens sels qui minéralisent les sources thermales & les eaux martiales.

Les bains, selon M. *Dzfauf*, sont détersifs, résolutifs, diaphorétiques, toniques, & les boues ont les mêmes propriétés à un degré très-supérieur; elles sont spécialement appropriées aux cas où l'on veut remédier à la laxité, & repousser de la circonférence au centre. Les bains, au contraire, excellent dans les cas où l'on auroit à craindre *les suites d'un ressort trop monté, ou les ravages de la répercussion*. L'auteur a senti l'objection qu'on peut lui faire sur les qualités contradictoires qu'il attribue aux bains & aux boues de Barbotan; il tâche d'y répondre par des raisonnemens, dont cependant nous ne voudrions pas garantir la solidité.

Mais, pour ne s'en tenir qu'aux observations que l'auteur a eu occasion de faire sur les effets des boues & des bains de Barbotan dans les différentes maladies, il paroît que ce moyen a réussi dans les affections rhumatismales & gouteuses, dans l'atrophie des parties, dans les maladies des voies urinaires, dans celles des premières voies, dans les cas de dartres, de gale, dans les maladies vénériennes, dans le rachitis, les écrouelles, les obstructions, les fleurs-blanches; dans la suppression des écoulemens habituels, la stérilité, la chute de la matrice, les maladies nerveuses, la paralysie, les tumeurs œdémateuses, les fractures, les luxations, les plaies, les ulcères.

L'auteur cependant avoue qu'elles sont nuisibles aux hémoptysiques, à ceux qui ont une poitrine délicate, qui sont fatigués par la toux, la pituite & l'asthme, tant humoral que convulsif; qu'elles ne conviennent point dans les obstructions suppurantes ou tendantes à la suppuration, dans les fièvres lentes, entretenues

par des abcès, des ulcères internes, dans l'hydropisie de poitrine. Les malades dont les nerfs sont très-déliçats & très-irritables, ne doivent les prendre qu'avec ménagement, ainsi que ceux qui sont d'un tempérament sanguin, bilieux, sec & mobile. Ils sont funestes aux sujets attaqués de squirrhés rénitens, douloureux, lancinans, carcinomateux. On ne doit point les prescrire à ceux qui ont des suc's dépravés dans les premières voies, sans avoir auparavant détruit ou corrigé cette disposition.

Quant aux boues, elles sont encore plus dangereuses que les bains dans toutes ces mêmes circonstances. Leur effet est de plus très à craindre dans la goutte irrégulière, dans les obstructions, dans la débilité des viscères essentiels, dans les migraines, les céphalalgies idiopathiques, dans les coliques, dans la néphrétique & autres maladies des voies urinaires. Enfin, elles ne sont pas sans danger pour les personnes pléthoriques, & celles qui auroient l'apoplexie & des métastases à craindre.

Ainsi, la bonne foi avec laquelle M. Dufaut expose les bonnes & les mauvaises qualités des eaux de Barbotan, doit donner beaucoup de poids à ce qu'il en dit, & son jugement doit paroître d'autant moins suspect, qu'il est fondé sur des faits observés par lui-même sur les lieux.

Dissertatio medica de Rhododendro chrysantho quædam sistens: Dissertation de médecine sur la rose de neige de Sibérie; par M. JEAN-HENRI ZAHN de Gotha, A Jena, 1783, in-4^o de 24 p.

9. La rose de neige de Sibérie, dont il est ici

question, est un petit arbrisseau qui croît dans presque toute la Sibérie, même au Kamschatka, & sur les montagnes qui séparent la Russie de la Chine. Elle a été trouvée dans ces contrées par *Steller*, *Gmelin* & *Pallas*, qui nous en ont laissé des synonymes, des descriptions, des figures. On ne devroit point être embarrassé à classer une plante sur laquelle on a tant de renseignemens. Cependant la plupart des botanistes ne savent point exactement s'il faut rapporter la rose de neige de Sibérie au *Rhododendron ponticum* du chevalier de *Linne*, ou bien au *Rhododendron maximum* du même; ou s'il faut la regarder comme une espèce distincte & séparée. Le docteur *Zahn*, auteur de cette dissertation, passe légèrement sur ces difficultés. Ce qu'il y a de certain, c'est que la rose de neige de Sibérie a des pédoncules uniflores, disposés en ombelle, & que ses corolles sont constamment d'un jaune soufre, entremêlé seulement de veines brunes ou livides; ce qui diffère peu du *Rhododendron maximum*. Pour bien éclaircir cette question, il faudroit comparer sur pied la rose de neige de Sibérie avec le *Rhododendron maximum* qu'on trouve dans la Virginie & dans la Caroline.

Quoi qu'il en soit, M. *Zahn* rassemble méthodiquement dans son opuscule, tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur la rose de neige de Sibérie. Il traduit les observations de M. *Koelpin*, dont il est fait mention dans le Journal de médecine, d'après nos apperçus. Ce que le médecin allemand donne de nouveau, se réduit à l'histoire de deux malades atteints de douleurs rhumatismales, qui ont cédé à l'usage d'une décoction de rose de neige de Sibérie,

quoique auparavant on eut en vain tenté plusieurs remèdes.

Dissertatio medica de asparago, ex scriptis medicorum veterum : Dissertation de médecine sur l'asperge, d'après les écrits des anciens médecins ; par M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS, professeur extraordinaire de médecine. A Leipfick, chez Sommer. In-4^o de 42 pag.

10. M. *Franzius* ; dans cette dissertation, a rassemblé tout ce que les botanistes & les médecins de l'antiquité ont dit sur l'asperge. Il éclaircit plusieurs passages difficiles à entendre, concilie particulièrement *Pline* & *Dioscoride*, qui sembloient se contredire, examine la nature de l'asperge, en détaille les différentes espèces, dont *Théophraste*, *Dioscoride*, *Matthiolo*, *Pline* & les autres naturalistes anciens font mention. Il s'étend spécialement sur les vertus attribuées à l'asperge.

On recommandoit cette plante, & on s'en servoit contre la phrénésie, la néphrétique ; le pissement de sang, l'hydropisie, l'*elephantiasis*, la mélancolie, l'ophthalmie, l'odontalgie, les douleurs de la poitrine, de l'estomac & des intestins, les palpitations de cœur, la sciatique, l'ictère, la dysenterie, la strangurie & la dysurie. Il faut lire dans ce traité la manière particulière de se servir de ce médicament simple, & les indications principales. C'étoit ordinairement l'asperge sauvage que les anciens médecins employoient. Ils la

regardoient comme beaucoup plus active que la cultivée. M. *Franzius* termine son écrit, en indiquant encore quelques autres usages de l'asperge chez les anciens. Ils la prescrivoient comme aphrodisiaque ; ils croyoient qu'elle concouroit à donner de la beauté. Ils s'en servoient dans les luxations , & *Aëtius* la vante comme un excellent discutif.

De limitandis laudibus & abusu muschi in medela morborum : *Dissertation sur les bornes qu'il faut mettre aux éloges & à l'abus qu'on fait du musc dans la guérison des maladies ; par BALTHAZARD-LOUIS TRALLES, médecin de Breslau. A Breslau, aux frais de Jean-Ernest Meyer ; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-8° de 150 pag.*

11. Le musc possède les vertus des aromates au plus haut degré ; il est depuis long-temps d'un grand usage en médecine. Comme les éloges qu'on lui accorde peuvent donner lieu à des abus, M. *Tralles* a cru devoir considérer cette substance sous différens rapports. Pour réussir, il a recueilli dans quatre paragraphes, qu'il a intitulés *expériences*, ce qu'il a pu trouver dans tous les auteurs, concernant les mauvais effets que le musc, administré sans beaucoup de prudence, a pu produire. Le résultat de ces recherches a été, 1° que le musc agit

avec une force très considérable sur les nerfs, & qu'il en ébranle tout le système; 2°. qu'il rend la circu'ation du sang plus prompte & plus forte, qu'ainsi il augmentela chaleur dans le corps; 3°. qu'il raréfie, qu'il donne de l'expansion au sang, & qu'il augmente son volume; 4°. enfin, qu'il accumule le sang vers la tête, qu'il en oppresse & distend les vaisseaux, qu'il y excite la pesanteur, l'assoupissement, l'ivresse, & qu'en même temps il pousse encore le sang vers la poitrine, d'où naissent la réplétion & l'anxiété. D'après une action si vive & si énergique, il sembleroit naturel de conclure qu'on peut tirer de grandes ressources de ce médicament; mais que, comme tous les autres remèdes actifs, il ne faut l'employer qu'avec prudence & circonspection. Ce n'est cependant point ainsi que raisonne M. *Tralles*. Après avoir montré que cette substance a beaucoup de convenance avec l'opium, si usité en médecine, il déclare qu'il faut condamner l'usage du musc. Il expose ensuite les maladies dans lesquelles on l'emploie ordinairement, & s'efforce de prouver qu'il y est dangereux, que la médecine peut absolument s'en passer.

Cette dissertation sur le musc est dédiée à M. *Tissot*.

Pharmacopœa Suecica : Pharmacopée de Suède. A Leipsick & Altona; chez Hellmann; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1784. In-8° de 130 pag.

12. Cette pharmacopée est divisée en deux

parties. La première offre la matière médicale, ou l'énumération des médicamens simples; & la seconde présente les diverses préparations & compositions. Parmi les remèdes simples nous observons que les feuilles & les fleurs de la filvie blanche, sont en usage en Suède, c'est l'*anemone nemorosa* du chevalier de Linné; ainsi que les racines tendres & jeunes du tremble, qui est le *populus tremula* L. & les fèves de *pechurim*, fruit d'une espèce de laurier d'Amérique.

Le collège royal des médecins de Suède a jugé qu'il étoit nécessaire de donner une seconde édition de ce dispensaire. Pour le rendre d'une utilité plus générale, il a retranché ou omis plusieurs médicamens, dont l'usage est totalement négligé des médecins; mais il en a ajouté d'autres, dont on ne peut presque pas se passer. Cette Société de savans médecins a changé les mauvaises dénominations anciennes en de nouvelles infiniment plus propres à indiquer les principales préparations chimiques.

De viola canina in medicina usu: De l'usage médicinal de la violette de chien; par M. JEAN-HENRI-ANDRÉ NIEMAYER de Nordheim, docteur en médecine. A Gottingue, chez Grape; à Strasbourg, chez Kœnig. 1785. In-4^o de 27 pages.

13. L'auteur a dédié cette dissertation aux

§16 MATIÈRE MÉDICALE.

mânes de M. *Sommer*, professeur de chirurgie, son premier maître. Elle est divisée en vingt paragraphes, dans lesquels on trouve tout ce qu'il est possible de rassembler sur cette violette sauvage. Dans les premiers, il est question de l'effet émétique de l'ipécacuanha, & des différens genres de plante sous lesquels les botanistes & les auteurs de matière médicale ont rangé celle-ci. M. *Niemayer* adopte l'opinion de *Linné* fils, sur la plante qui donne l'ipécacuanha blanc, violette à petites fleurs blanches, laquelle croit spontanément au Brésil. C'est comme en passant que M. *N.* parle de la violette de mars odorante, & de la pensée qui appartient à ce genre. Il expose ce que les écrivains anciens & modernes ont dit sur leurs vertus, & sur leurs diverses préparations; il cite spécialement nos *Essais de matière médicale indigène*, couronnés par l'Académie de Lyon, & termine cet article, en rapportant onze cas pour lesquels il a eu occasion d'employer avec succès comme vomitif & purgatif, la racine de violette sauvage inodore.

Voici deux de ces observations.

Un homme de cinquante ans étoit attaqué d'une violente fièvre quarte; les vomitifs n'opéroient sur lui que difficilement; il prit un gros de cette racine réduite en poudre, divisée en deux doses, à demi-heure d'intervalle; ce qui lui procura deux vomissemens & six évacuations par-bas.

Une femme appelée *Grünwald*, âgée de trente-un ans, souffroit d'une fièvre gastrique, contre laquelle on avoit employé inutilement les remèdes résolutifs: elle prit deux scrupules de cette racine pulvérisée; elle n'éprouva que

des envies de vomir. Comme elle avoit la langue limoneuse & fort chargée, quelques douleurs aux parties précordiales & dans le bas-ventre, M. N. lui prescrivit sur le champ une nouvelle dose : sur demi-gros, il ajouta un grain de tartre émétique ; ce mélange excita des vomissemens copieux. La langue étant toujours dans le même état, il revint aux médicamens résolutifs, auxquels furent ajoutés trois scrupules de racine de violette par jour ; les selles devinrent faciles, mais sans vomissemens. Après avoir continué cette méthode pendant quelques temps, cette femme fut parfaitement guérie.

Les médecins du collège royal de Gottingue où M. N. s'est formé à la pratique, emploient de préférence les plantes indigènes.

Une vérité qu'il est important de faire connoître, dit notre auteur, c'est qu'un végétal doit être recueilli dans son lieu natal ; car la culture, la transplantation, le changement de sol & de climat, lui font perdre souvent ses meilleures propriétés. Nous dirons cependant que ceci souffre quelques exceptions. La rhubarbe du Levant, par exemple, transportée en Europe, fournit des racines aussi purgatives, aussi stomachiques que dans les contrées orientales.

ANDRÆ-JOANNIS RETZII, &c. Fasciculus observationum botanicarum, 1, 2, 3, cum figuris æneis : *Recueil d'observations de botanique ; par M. ANDRÉ-JEAN RETZIUS, maître en*

philosophie, professeur royal ordinaire d'histoire naturelle en l'université de Lunden, secrétaire de la Société physiographique de la même ville, A Leipfick, chez Crusius; à Strasbourg, chez Koenig; & à Paris, chez Didot le jeune. 1779, 1781, 1783, in fol.

14. Il y a dans ce Recueil plusieurs plantes inconnues jusqu'à ce jour; elles sont décrites avec beaucoup de clarté & de précision. M. *Retzius* relève plusieurs descriptions vicieuses données par quelques botanistes; il expose des différences auxquelles on n'avoit pas fait attention, relativement à certaines espèces, fixe leurs caractères essentiels, démontre des variétés dans un grand nombre, corrige les fautes de ses prédécesseurs, & indique les plantes suédoises omises, ainsi que celles de plusieurs contrées étrangères, que ses correspondans lui ont envoyées.

Ces trois *fascicules* réunis offrent trois cents cinquante-sept articles, tant en observations qu'en descriptions. M. *Retzius*, naturaliste exact & patient, a suivi depuis sa naissance jusqu'à sa décrépitude, chacune des plantes qu'il s'est procurées.

Le troisième fascicule est terminé par la description de vingt-une plantes monandriques, peu connues & exotiques, faite avec un très-grand soin par M. *Jean-George Kœnig*, docteur en médecine, membre de la Société physiographique de Lunden, & de celle des scrutateurs de la nature de Berlin.

Commentatio botanica de ranunculis Prussicis; *Mémoire botanique sur les renoncules qui croissent en Prusse*; par M. CHARLES-GEOFFROI HAGEN, docteur & professeur en médecine, adjoint de la Faculté de médecine, apothicaire royal de la Cour, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, & honoraire de la Société des scrutateurs de la nature de Berlin. A Königsberg, chez Hartung; à Strasbourg, chez Koenig; & à Paris, chez Didot le jeune, 1784. In-4^o de 41 p.

15. Après diverses généralités sur les renoncules, M. Hagen décrit les caractères naturels & essentiels de ce genre de plantes, & indique la place qu'il occupe dans les différentes méthodes de botanique. Il passe ensuite à chaque espèce de la Prusse. Læfel & Helwing, qui ont herborisé avec attention dans cette contrée, n'y avoient découvert que treize espèces de renoncules. M. Hagen en a trouvé deux de plus, savoir, celles auxquelles le chevalier de Linné a donné le surnom de *reptans* & de *polyanthemus*.

Voici la manière dont ce botaniste traite chaque individu. Il donne son nom trivial avec la phrase spécifique, cite un grand nombre de ses synonymes, indique le lieu où il

croît, le temps de la floraison ; le décrit très en détail, suit l'énumération de ses propriétés ou de ses vertus médicinales, quand il en possède : de temps en temps il ajoute des observations.

La partie botanique est très-soignée. Des observations répétées & une foule d'individus intermédiaires entre la *ranunculus auricomus* & la *cassubicus* de Linné, ont engagé M. *Hagen* à ne les regarder que comme des variétés d'une même espèce, auxquelles il a conservé le surnom d'*auricomus*. Comme nous avons aussi remarqué dans nos herborisations des intermédiaires semblables, nous ne pouvons nous empêcher de souscrire au sentiment de M. *Hagen*. Nous croyons encore qu'il a raison de séparer, avec M. *Crantz*, la *ranunculus sardous* de la *sceleratus* ; mais nous ne pensons point, comme lui, que la *ranunculus aquatilis* de Linné ne doive pas être distinguée en plusieurs ou au moins en deux espèces. Nous avouons que la forme des feuilles est quelquefois changée par la diversité & par la vélocité des courans d'eau ; mais quand deux plantes croissant près l'une de l'autre dans la même eau, conservent constamment des feuilles différentes, &c. il nous semble qu'on doit les regarder comme deux espèces distinctes, sur-tout lorsqu'on ne trouve aucune variété intermédiaire. D'après ces observations, nous sommes bien trompés s'il ne faut pas absolument séparer des autres, la *ranunculus aquatilis peucedanifolius* de M. *Hagen*, à l'exemple du baron de *Haller*, & de quelques autres botanistes estimables. M. *Hagen*, qui traitoit ce sujet *ex professo* au-jout dû au moins multiplier ses observations,

& même faire quelques expériences pour éclaircir ce point de botanique.

M. *Hagen* a recueilli tout ce que les auteurs de matière médicale ont rapporté sur les diverses espèces de renoncule. Il n'a pas oublié de mettre à contribution le petit traité de M. *Krapf*, qui contient tant d'excellentes expériences sur le seul genre des renoncules. En un mot, il n'a rien omis pour rendre ce Mémoire digne d'être lu de tous les botanistes & de tous les médecins.

Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, & sur celles de la France en particulier, avec une notice de toutes les eaux minérales de ce royaume, & un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont thermales, publié d'après le vœu de la Société royale de médecine; par M. J. B. F. CARRERE, conseiller médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, ancien inspecteur des eaux minérales du Roussillon & du comté de Foix, ci-devant directeur du cabinet d'histoire naturelle de l'université de Perpignan, de la So-

ciété royale de médecine, de celle des sciences de Montpellier, de l'Académie royale des sciences de Toulouse, de l'Académie impériale des curieux de la nature. A Paris, chez Cailleau, imprimeur-libraire, rue Galande, n° 64. Volume in-4° de 584 pag.

16. Cet ouvrage, que la Société royale de Médecine avoit cru nécessaire, exigeoit des recherches pénibles, des connoissances étendues, & beaucoup de patience & de travail. M. Carrere a dignement rempli le vœu de cette Société, & le public doit, comme elle, lui en savoir gré par l'utilité qu'il en peut retirer.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties. La première contient les généralités, dont la connoissance est nécessaire à ceux qui veulent s'occuper de l'analyse, des propriétés & de l'usage des eaux minérales. Elle est divisée en huit classes qui comprennent les ouvrages relatifs aux eaux minérales en général, aux eaux minérales chaudes, & à la cause de leur chaleur, aux eaux minérales froides, aux bains en général & en particulier, & à la minéralisation des eaux minérales; à la manière de procéder à leur analyse, à celle de préparer des eaux minérales artificielles, enfin les ouvrages qui contiennent une bibliographie des eaux minérales de la France.

La seconde partie a pour objet les eaux minérales de la France en particulier. M. Carrere a suivi la division du royaume en pro-

vinces, & celle de chaque province en différens cantons. Il donne un catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur chacune des sources qui s'y trouvent.

La troisième partie contient un dénombrement des sources minérales de la France, sur lesquelles on n'a point encore écrit. M. *Carrere* a joint à ce dénombrement une indication de leur nom, de leur situation, souvent de leurs principes & de leurs propriétés.

La quatrième partie présente un tableau de la température des eaux thermales de la France, comparée avec celle de l'atmosphère.

L'ouvrage est suivi de cinq tables. La première est une table des matières, selon l'ordre où elles se suivent dans ce traité. Les quatre autres sont des tables alphabétiques des noms des provinces & des cantons où sont les sources minérales, des noms des lieux où ces sources sont situées, des noms propres des sources, & des noms des auteurs.

Ce catalogue raisonné manquoit jusqu'à ce jour à la médecine, & son utilité doit le faire accueillir.

Almanach fur aertze und nicht aertze auf das jahr, &c. C'est-à-dire, *Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le sont pas*, année 1785, publié par M. *CHRÉTIEN GOTTFRIED GRUNER*, docteur & professeur en médecine. A Jena, chez les héritiers de Cuno, 1785.

In-8° de 286 pag. non compris le Calendrier.

17. Cet Almanach paroît avec succès dans le Nord depuis quelques années. Ce volume présente au frontispice le portrait de M. le docteur *Schlegel*, médecin praticien à Langensalza, ville de la Thuringe, qui depuis longtemps rédige le Journal de médecine allemand, universellement goûté. Le premier article de l'Almanach de 1785, contient une suite des Vies de quelques médecins célèbres. En parlant de la littérature médicinale, l'auteur se plaint que la fureur de tout traduire en allemand, s'accroît de jour en jour; ce qui lui fait dire, avec une métaphore un peu hardie, que cette espèce d'inondation d'ouvrages traduits, après avoir submergé les boutiques des libraires, ira ensuite refouler chez les marchands de fromages, de beurre & de savon. Il gémit ensuite de voir la Langue latine devenir une Langue étrangère parmi les médecins d'Allemagne; on doit du moins le supposer, continue-t-il, puisque des savans se livrent à ce travail ingrat & stérile. M. *Gruner* se plaint encore que les compilations sous différentes dénominations deviennent de plus en plus à la mode; mais il remarque avec satisfaction que la chymie dans cette contrée, possède un puissant appui dans le zèle infatigable de M. *Crell*, secondé de celui de quinze correspondans habiles. Il cite avec éloge l'histoire de l'électricité médicinale de M. *Kuhn*, les archives de la police médicale de M. *Scherf*, l'histoire de l'irritabilité & de la sensibilité de M. *Weber*, la comparaison de l'éducation an-

cienne avec la moderne , par M. *Brinckmann* ; le plan d'une bibliothèque médico-pratique de M. *Weber* , le dictionnaire de chirurgie de M. *Bernstein*. C'est dans ce chapitre des bons auteurs , que M. *Gruner* confirme les assertions de M. *Buchaven* , concernant les excellentes propriétés fébrifuges de la racine de benoite : mille observations en leur faveur sont constatées selon lui ; & le médecin , qui a fait la découverte de ce médicament spécifique , mérite une couronne civique.

M. *Gruner* fait monter les productions médicales de l'année , qui ont vu le jour dans le Nord , à environ deux cents.

Il y a un chapitre consacré aux chirurgiens-oculistes , dentistes & herniaires ; M. *Gruner* désireroit établir en Allemagne des personnes habiles & instruites , qui exerçassent , comme en France , ces diverses parties de l'art de guérir.

On trouve ensuite les éloges de *Lieutaud* , de *Charles Leroi* & de *Pierre-Toussaint Navier*. Un article curieux de cet Almanach , est celui qu'on lit sous le titre d'*Oracle médical de Cassel* ; il s'agit de *Hirschfeld* qui , après avoir appris dans sa jeunesse la chirurgie , a épousé la fille d'un bourreau , a succédé lui-même à l'état de son beau-père , a manqué cinq fois la tête d'un criminel qu'il devoit décapiter , s'est enfui de la place de l'exécution , parce que le commissaire donnoit ordre de tirer sur lui ; malgré cela *Hirschfeld* , exerce à Cassel près Mayence , l'art de guérir de la manière la plus effrontée.

M. *Gruner* donne ensuite une dissertation sur les abus qui règnent dans les universités étrangères & nationales ; des articles sur la manière de disputer en médecins ; des discussions sur

l'usage commun d'un calice qui sert à la communion des Protestans ; des réflexions sur l'inoculation de la petite-vérole, pendant une épidémie de cette maladie. L'auteur motive les raisons qui tendent à conclure qu'il faut s'abstenir de cette pratique dans le temps que la variole règne épidémiquement. Il croit qu'il n'y a point en Angleterre de jongleurs, de saltimbanques, de charlatans ni de médicastres. [M. *Gruner*, à cet égard, est mal informé ; leur nombre y est, comme ailleurs, très-considérable.] Il termine ce recueil par l'histoire de la condamnation d'une personne faussement accusée d'infanticide ; ce qui lui donne occasion de blâmer le peu de soin qu'on apporte dans le choix des médecins & des chirurgiens, dont le rapport doit guider les jugemens sur les peines afflictives ; il voudroit que dorénavant la médecine légale fût cultivée avec plus d'application, & qu'aucun officier de santé ne fût admis à faire des rapports juridiques, que préalablement il n'eût subi un très-rigoureux examen.

L'Almanach de M. *Gruner* pour l'année 1783, a été annoncé dans le tome lxij, pag. 215 de ce journal.

A V I S.

La Flore du Piémont de M. *Allioni*, que l'on attend depuis long-temps, sera bientôt achevée. Ce superbe ouvrage contiendra deux volumes *in-fol.* Les plantes indigènes du Piémont sont si nombreuses, qu'exception faite de la Cryptogamie, aucune autre Flore, publiée jusqu'à présent, n'en renferme un aussi grand

nombre. On y trouvera quatre-vingt-dix planches *in-fol.* où seront représentés les végétaux les plus rares, ou entièrement nouveaux. Le système de ce botaniste aura plusieurs choses nouvelles. Nous apprenons qu'il a tracé les caractères des genres avec beaucoup de clarté & de précision. Il a ajouté les vertus d'après l'observation, & indique avec soin les cas où elles peuvent être employées, & les précautions qu'on doit avoir lorsqu'on les prescrit.

N^{os} 1, 2, 5, 7, 13, M. GRUNWALD.

3, 8, 16, M. ROUSSEL.

6, M. HUZARD.

4, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, M.
WILLEMET.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS</i> faites dans le département des hospitaux civils,	Page 361
<i>Observations</i> sur quelques maladies dont les signes & les symptômes étoient obscurs; avec des remarques sur des habitudes dangereuses. Par M. Bacher, médecin,	409
<i>Observat.</i> sur un enfant d'un mois, guéri de la gale & de deux dépôts psoriques de la grosseur d'un œuf de poule. Par M. Jemois, méd.	459
<i>Observat.</i> sur une capsule du cristallin, opaque après l'extraction de ce corps. Par M. Demours fils, médecin,	465
<i>Observation</i> sur une variété dans le conduit nasal. Par le même,	467

<i>Observation sur une métaïase aux yeux, à la suite d'une petite-vérole par inoculation. Par M. Ar- chier, méd.</i>	469
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre 1785,</i>	478
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	480
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	483
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	484

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	486
<i>Médecine,</i>	488
<i>Chirurgie,</i>	493
<i>Vétérinaire,</i>	502
<i>Anatomie,</i>	505
<i>Matière médicale,</i>	507
<i>Observation médecine & chirurgie,</i>	515
<i>Botanique,</i>	519
<i>Histoire littéraire,</i>	521
<i>Avis,</i>	527

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de no-
vembre 1785. A Paris, ce 24 octobre 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1785.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 12.

*Topographie médicale de Senlis ; par M.
DUVAL, médecin de l'Hôtel-Dieu.*

SENLIS, ville de l'Isle de France, à dix
lieues Nord-Est de Paris, siège d'un prési-
dial & d'un évêché, est situé en partie sur
le haut, & en partie sur le penchant d'un

Tome LXV.

A a

côteau qui s'élève au milieu d'une jolie plaine d'une demi-lieue de longueur, au Midi & au Nord-Ouest, & qui s'étend jusqu'à deux lieues vers le couchant. Cette plaine est terminée par une chaîne immense de forêt, qui l'entoure de tous les côtés, excepté du côté du levant, où elle est interrompue par une campagne de deux lieues environ de large, & d'une longueur illimitée.

Le sol sur lequel la ville est bâtie, est composé de différens bancs de pierre calcaire, recouverts d'une couche peu considérable de terre. Ces bancs qui se prolongent dans les environs, forment différentes carrières, d'où l'on tire de la pierre pour bâtir & pour faire de la chaux.

Au pied du côteau au midi coule, de l'Est à l'Ouest, la rivière de Nonette, qui prend sa source aux environs de Droizelles, village situé à quatre lieues de Senlis, & qui va se perdre dans l'Oise, auprès de Beaumont. Au bas du côteau, au Nord-Ouest, se trouve une autre petite rivière qui prend sa source à deux lieues au dessus de Senlis, & qui, après avoir arrosé un vallon, va se joindre à la Nonette, à un quart de lieue de la ville.

Les eaux des deux rivières roulent sur

un terrain gras & marécageux, quelquefois calcaire & séléniteux; ce qui en altère la pureté, & les rend incommodes aux estomacs foibles & délicats; elles cuisent cependant bien les légumes; mais le savon s'y dissout avec un peu de peine. Ces rivières fournissent de bon poisson.

Parmi beaucoup de puits qui se trouvent dans la ville, il n'y en a qu'un, celui de la place Notre-Dame, dont l'eau équivale à celle de la rivière; tous les autres fournissent une eau crue séléniteuse, incapable de dissoudre le savon & de faire cuire les légumes: aussi la plus grande partie de la ville use de l'eau de la rivière pour boisson ordinaire.

Si les eaux de Senlis ne réunissent pas toutes les qualités que l'on pourroit désirer, on ne peut que se louer de l'air qu'on y respire. En effet, la sécheresse & la chaleur que communiqueroient à la ville les campagnes sèches & sablonneuses dont elle est environnée, sont corrigées par le voisinage des forêts & par l'humidité que répandent les rivières: en même temps l'éloignement peu considérable de la forêt, le libre cours des rivières, la nature du sol, & l'élévation de la ville qui entretient la circulation dans l'atmosphère, ne permettent jamais que l'humidité

soit trop grande, ou que les vapeurs qui s'exhalent soient dangereuses ou méphitiques. On a d'ailleurs mis en usage tous les moyens pour rendre l'air pur, tempéré & salubre. Les rues sont inclinées, & facilitent l'écoulement des eaux; les maisons sont vastes, presque toutes garnies d'un jardin; & la plus grande propreté règne par toute la ville. On a pratiqué du côté du Nord une promenade élevée, couverte d'arbres; & les remparts sont garnis de plantations qui servent en même temps à embellir la ville, & à rendre l'air plus doux & plus agréable.

Les vents qui règnent le plus souvent à Senlis, sont ceux du Nord, du Nord-Est & de l'Est. Les orages y sont peu communs, soit parce que les vents d'Ouest & de Midi y soufflent rarement, soit parce que les nuées orageuses qui se forment dans les environs, se dissipent sur la forêt, ou sont entraînées par la rivière d'Oise, qui se trouve à deux lieues de Senlis.

Quoique le sol de Senlis & des environs soit en général sablonneux, & peu propre à la culture, les rivières y forment des prairies; &, dans les endroits les plus fertiles, on cultive avec succès toutes sortes de légumes, mais particulièrement des artichauts qui ont une qua-

lité particulière , & dont on porte une grande quantité à la capitale.

Le nombre des habitans est de quatre à cinq mille. L'aisance y est générale ; les alimens dont on use sont de bonne qualité ; le vin y est bon , & s'y conserve long - temps. On y jouit généralement d'une heureuse santé , & l'on y voit beaucoup de personnes pousser leur carrière jusqu'à l'âge le plus avancé.

Les maladies qui régner à Senlis sont , en général , celles que produisent partout la vicissitude des saisons , ainsi que la variété des constitutions & du régime. On observe cependant que les maladies ont un caractère dominant d'inflammation , que les phthifiques parcourent avec assez de rapidité les différentes périodes de leur maladie , que les maladies de peau y sont assez communes , & qu'on rencontre des goëtres & des humeurs froides , &c. L'on trouve facilement l'explication de ces particularités dans la sécheresse & la vivacité de l'air qui domine le plus souvent , & dans la mauvaise qualité des eaux.

L'Hôtel-Dieu de Senlis est situé dans un endroit très-sain. Le principal corps-de-logis peut être considéré comme une église , dans l'intérieur de laquelle on a

praticqué des falles pour les malades ; & autour de cette église se trouvent plusieurs autres bâtimens propres à placer les personnes & les choses qui sont nécessaires pour le service de la maison.

L'entrée est au midi par un vestibule de quinze pieds quarrés ; à droite de ce vestibule est la pharmacie ; à gauche sont la cuisine , & d'autres bâtimens pour les sœurs. En face est la porte de l'église, qui conduit à une nef qui a cinquante-quatre pieds de long sur quarante pieds de large , & cette nef se trouve divisée dans toute sa longueur en trois parties par le moyen de deux cloisons , formées par des grillages de bois. La partie du milieu , qui a quinze pieds de large , sert de nef , & conduit au sanctuaire qui est en face ; les deux parties latérales qui ont chacune douze pieds & demi de large , servent de falles pour les malades. Celle qui est à gauche contient huit lits , & sert pour les hommes ; celle qui est à droite en contient sept , & est destinée aux femmes. Le long de la salle des hommes est un jardin , & à son extrémité supérieure un chauffoir pour les malades ; & leur promenoir est une grande cour qui règne dans toute la longueur de la salle des femmes.

On trouve à la pharmacie tous les médicamens d'un usage journalier, & on tire du dehors ceux dont l'usage est plus rare. Le régime des malades est bien réglé ; celui des convalescens se ressent de l'abondance qui règne dans la maison ; ils ont une soupe le matin, une soupe & du bouilli à dix heures, le goûter à une heure, & le souper à cinq, composé d'une soupe & d'un peu de rôti.

L'administration de l'Hôtel-Dieu est composée de MM. le Lieutenant général & le Procureur du Roi, du Maire de ville, du premier Echevin ; & d'un receveur administrateur. (C'est à-peu-près la forme d'administration prescrite par la déclaration de 1698.) Il y a cinq sœurs de charité pour le service.

L'hôpital général est formé pour donner un asyle & des secours de toute espèce à cinquante-deux hommes indigens, & à autant de femmes de la même classe. On y reçoit aussi soixante enfans de l'un & de l'autre sexe, tous nés des pauvres de la ville. Les bâtimens qui composent cet hôpital sont vieux & sans uniformité, mais il s'y trouve cependant des logemens séparés pour les différentes espèces de pauvres, & des infirmeries pour l'un & l'autre sexe.

Le régime de cette maison est très-salubre. Les pauvres ont de la viande quatre fois par semaine , à midi & le soir ; les autres jours on leur donne des légumes. Les hommes mangent de la soupe trois fois par jour quand ils travaillent. Les femmes & les enfans n'en ont jamais que deux fois. Ces derniers n'ont qu'une fois de la viande par jour.

L'administration est composée de M. l'Evêque , d'un Député du bailliage, d'un Député de l'Election , du Maire de ville , de deux Marchands & d'un Receveur pour le bled.

Il y a sept Sœurs pour le service de cet Hôpital , & de plus un Chapelain & un Maître d'école.

Les maladies qu'on voit communément à l'Hôtel-Dieu de Senlis , sont des fièvres tierces au printemps , des fièvres bilieuses rémittentes dans le commencement de l'été , & des dyssenteries vers l'automne.

Les maladies épidémiques sont rares dans cette ville & dans les environs ; la petite vérole & la rougeole y paroissent assez constamment tous les six ans. Il y a cependant régné , dans le mois de décembre 1783 , une maladie qui a été assez répandue sur les adultes , mais beaucoup

plus générale & plus funeste chez les enfans depuis l'âge de deux ans jusqu'à sept. Telle étoit la marche de cette maladie sur la plupart d'entre eux, & particulièrement sur ceux qui ont été apportés à l'Hôpital.

Les enfans les mieux portans se trouvoient frappés au milieu de leurs jeux & de leurs amusemens, sans que rien eût annoncé une disposition morbifique. Il leur survenoit tout-à-coup un grand mal de tête, beaucoup de mal-aise, & ces anxiétés étoient suivies d'un vomissement glaireux : la fièvre s'allumoit ; ils avoient pendant la nuit des nausées, des selles fétides, quelque-fois vermineuses, & dès le lendemain matin il survenoit chez plusieurs des convulsions qui les emportoient en très-peu de temps. Chez quelques autres il s'établissoit, après le prélude, une éruption scarlatine à la peau, ce qui étoit le plus souvent avantageux.

Il n'en étoit pas de même quand il se joignoit des boutons milliaires à l'éruption scarlatine. Lorsque les enfans n'étoient pas attaqués de convulsions dans les premières vingt-quatre heures, on a obtenu du succès par le moyen des saignées, des doux évacuans, & des boissons diaphorétiques acidulées. L'émétique a été donné

plusieurs fois sans avantage ; les vésicatoires ont généralement paru très-utiles ; mais de tous les épispastiques , celui qui a paru le plus avantageux , a été un cataplasme émollient , aiguisé de moutarde , appliqué sur la gorge. L'ouverture des cadavres n'a pas donné de lumières sur le siège de cette maladie , ni sur la nature de la cause qui la produisoit.

R É F L E X I O N S.

La description topographique de Senlis, & les remarques que fait M. *Duval* sur la constitution des habitans de cette ville , confirment les décisions d'Hippocrate , lorsqu'il trace avec tant de vérité & d'énergie la variété des tempéramens qui devoient naître de la nature du sol que les hommes habitent. » Les villes qui sont exposées aux vents froids entre le couchant & le levant , & qui sont à l'abri des vents du midi & des vents chauds , doivent présenter ce caractère. Les eaux y sont dures , crues , froides & douceâtres. Les hommes y sont robustes & secs ; ils ont le ventre ferré , la poitrine humide ; les tempéramens y sont plus bilieux que pituiteux , & les maladies qui règnent le plus communément sont aiguës ou inflammatoires. La phthisie est assez commune , particu-

lièrement à la suite des couches; mais cependant on y voit des vieillards fort avancés en âge (a). »

Le vent d'Est qui arrive librement sur la ville de Senlis, & le voisinage de la forêt du côté du Septentrion, corrigent la froidure du vent du Nord, mais ne peuvent pas empêcher que son influence ne soit dominante, soit à cause de l'élévation de la ville, soit parce que le vent d'Est, qui est de tous le plus doux & le plus bienfaisant, ne souffle que fort rarement en comparaison des autres dans le Nord de la France.

La maladie dangereuse que M. *Duval* a observée sur les enfans, à la fin de l'automne 1783, paroît d'abord avoir quelque analogie avec ce mal de gorge gangreneux, qui paroît épidémiquement dans les collèges, dans les couvens, & sur lequel M. *Chomel* a donné une dissertation précieuse en 1752. Mais en voyant les déjections vermineuses, & les convulsions qui ont fait périr certains enfans dans les premiers instans; en considérant l'éruption scarlatine qui s'est développée chez quelques autres, & en ap-

(a) *Hist. de Aire, locis & aquis, cap. II, édit. HALLER.*

prenant qu'on n'a point trouvé d'aphtes ni d'ulcères à la gorge & aux amygdales de ceux qui sont morts, on est forcé de reconnoître une autre maladie qui paroît avoir été une fièvre scarlatine, dont l'éruption a été empêchée ou retardée par la mauvaise disposition des premières voies, & par la trop grande mobilité du genre nerveux. Cette espèce de maladie épidémique sur les enfans n'est pas nouvelle, mais il est rare qu'elle soit aussi meurtrière qu'elle a été à Senlis.

Dans l'automne de 1781, M. *Zachaud*, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Treignac, généralité de Limoges, Correspondant du département des hôpitaux, écrivoit :
 » Nous avons eu à l'hôpital une petite fille attaquée d'une fièvre scarlatine qui a duré pendant une dizaine de jours. Le poulx s'est toujours tenu élevé & tendu ; il y a eu pendant quelques jours du délire & des mouvemens convulsifs à la mâchoire inférieure, qui ont cessé lorsque toute la superficie du corps s'est couverte de petites plaques rouges qui ne laissoient aucun espace entre elles. Un léger cordial antispasmodique, & des boissons diaphorétiques données dans le commencement, ont calmé les convulsions, en poussant à l'extérieur l'humour morbifique, & en-

suite il a suffi de donner une boisson tempérante , telle que le petit lait , & la nature a guéri. Presque la moitié des enfans de Treignac ont été attaqués de cette maladie , & le traitement indiqué ci-dessus a réussi chez le plus grand nombre. « Il est aisé de voir , d'après cette observation , combien la maladie observée par M. Duval , & celle observée par M. Zachaud , sont d'un genre analogue , & comment les mêmes maladies prennent des faces différentes , suivant la saison & le pays où elles ont lieu : car il est évident que la fièvre scarlatine de Treignac étoit bien moins compliquée & bien moins dangereuse que celle de Senlis.

OBSERVATIONS DIVERSES.

PREMIERE OBSERVATION,

Sur une fièvre quotidienne ou double tierce, avec diarrhée, irritée par le quinquina, & guérie par un vomissement prodigieux ; par M. BRET, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Arles.

Le nommé Antoine Bourron, matelot ; âgé de 19 ans, fut reçu à l'hôpital le 10 mai 1781 , pour se faire guérir d'une fièvre quotidienne, dont il étoit attaqué depuis

le 2 du même mois. Je lui trouvai le poulx fébrile ; la langue étoit chargée ; il y avoit de la diarrhée ; mais je ne prescrivis pour le moment qu'une boisson délayante & tempérante.

Le 11 au matin, le malade étoit sans fièvre & sans diarrhée ; & d'après ses instantes prières , je lui fis donner un peu à manger : à midi la fièvre & la diarrhée survinrent.

Le 12 à l'heure de ma visite, intermission complète, continuation de la diarrhée ; la langue étoit toujours très-chargée. J'ordonnai l'infusion d'un gros d'ipécacuanha dans trois verres d'eau : le malade évacua beaucoup par haut & par bas ; il n'y eut point de fièvre ce jour-là.

Le 13, la fièvre prit à midi ; la diarrhée fut peu considérable.

Le 14, le malade fut purgé ; les évacuations furent abondantes, & il n'y eut pas la moindre apparence de fièvre, & je crus pouvoir permettre le soir un peu de soupe.

Le 15, le redoublement vint le soir : le malade avoit mangé dans la journée un peu de pain & de viande.

Le 16, deux prises de quinquina dans la journée ; le soir, ressentiment fébrile inattendu, parce que la fièvre paroïsoit, depuis quatre jours, réglée en tierce.

Le 17, deux prises de quinquina ; la journée fut bonne.

Le 18, une demi-prise de quinquina : le malade se trouva très-bien jusqu'à huit heures du soir, qu'il fut saisi d'un vomissement bilieux, qui lui dura toute la nuit avec des coliques effroyables.

Le 19 au matin, je trouvai ce malade assis sur son lit, vomissant, & ayant des douleurs très-vives qui ne lui permettoient pas d'autre posture que celle d'être à moitié courbé en avant. Ses angoisses étoient telles qu'il se voyoit, disoit-il, prêt à expirer, & qu'il me supplioit ardemment de lui donner un remède qui prévînt sa mort. Le ventre étoit fort tendu, le pouls étoit petit & foible. Je crus pouvoir attribuer cet accident inopiné à l'irritation produite par des matières bilieuses, & j'ordonnai en conséquence le tartre stibié en lavage. Le malade n'en prit qu'un verre, qui déterminâ sans doute la crise que la nature méditoit ; car le vomissement fut prodigieux & si facile, qu'il eut lieu pendant long-temps par le moyen d'une simple infusion de thé.

A ma visite du soir, je trouvai le malade couché sur le dos, ne sentant presque plus de douleur, le ventre mou, le pouls développé avec une disposition au som-

meil. Je prescrivis la limonade pour boisson ; je recommandai de donner un lavement, & de faire prendre sur les neuf heures une prise de diascordium ; si ce malade ne dormoit pas. La nuit fut bonne ; la fièvre & la diarrhée ne reparurent plus le lendemain ni les jours suivans , & le malade est sorti parfaitement guéri le 31.

II^e O B S E R V A T I O N ,

Sur une fièvre double quarte qui a cédé promptement à l'usage du quinquina ; par le même.

Un domestique fut saisi le 9 novembre 1781 , d'une fièvre quarte. Il fut , dans le principe , saigné & émétisé , & l'on passa ensuite aux purgatifs. Le fréquent usage qu'on fit de ces derniers remèdes , bien loin d'être favorable , ne servit qu'à irriter la fièvre qui devint double quarte. C'est dans cet état que le malade entra à l'hôpital le premier janvier , près de trois mois après le commencement de la maladie. J'ordonnai des bols apéritifs avec scille & la terre foliée de tartre , & une tisane de racine de chiendent , avec un gros de terre foliée de tartre & une once d'oxymel scillitique. Il continua ce remède les quatre premiers jours de janvier , sans que la fièvre parût changer.

Le 5 qui étoit un jour d'intervalle, je prescrivis trois prises de quinquina, composées chacune d'un gros & demi de quinquina, & de demi-gros de crème de tartre.

Le 6 au matin, le malade prit une seule dose de quinquina. La fièvre vint le soir, & fut assez vive.

Le 7, deux prises de quinquina, ainsi composées.

℞. Quinquina, trois gros.

Sel ammoniac pulvérisé, un gros & demi.

Crème de tartre, vingt-quatre grains.

Divisées en deux doses.

La fièvre eut lieu le soir, mais elle fut moindre.

Le 8, jour d'intervalle, une prise de quinquina simple.

Le 9, autre prise de quinquina, sans addition d'aucun sel. Il n'y eut point de fièvre.

Le 10, autre prise; ni fièvre, ni malaise. Le 11, une demi-prise pour la dernière fois.

Le malade est resté à l'hôpital jusqu'au 21, sans avoir le moindre ressentiment. L'appétit est devenu meilleur de jour en jour; les forces se sont rétablies très-promptement, & le malade est sorti le 21 du même mois.

Ces deux observations sont simples ; il ne faut pas avoir suivi long-temps des malades, pour pouvoir en rapporter de semblables ; mais quelque communes qu'elles paroissent, elles pourroient donner lieu à de longues réflexions sur le choix des évacuans ou du quinquina dans les fièvres intermittentes, & sur le danger de se former un système sur un point où l'erreur peut être si dangereuse. Nous nous abstenons d'entreprendre ici un commentaire que nos lecteurs ne peuvent manquer de faire eux-mêmes, & nous nous contenterons de dire que la conduite de M. Bret dans la première observation, est celle de tous les bons médecins cliniques, qui consultent en même temps les indications rationnelles, & celles qui naissent des effets qui résultent des remèdes ; ce que les anciens ont appelé doctrine de *juvantibus & nocentibus*.

III^e. OBSERVATION.

Abcès au foie, & ascite à la suite d'un coup de pied ; par le même.

Une femme, âgée de quarante-deux ans, reçut un coup de pied à la région droite & supérieure du ventre, sur la fin de l'année 1782. Après avoir souffert

pendant plusieurs mois, elle fut attaquée de divers accidens qui se terminèrent par une fièvre lente accompagnée d'une ascite, qui fit en peu de temps de très-grands progrès. Rien ne put arrêter la cachexie dans laquelle cette femme étoit tombée; l'enflure du ventre augmenta; le reste du corps tomba dans le marasme, & un dévoiement vint accélérer la perte de la malade.

A l'ouverture du cadavre, nous avons apperçu un foie énorme, qui embrassoit toute la région épigastrique, & s'étendoit sur la rate. Le lobe droit étoit entièrement abcédé. Ses parois dures & coriaces renfermoient une quantité de pus ou de matière puriforme très-fétide, qui s'ouvroit dans la poitrine par une embouchure presque osseuse. Le lobe gauche n'avoit d'autre vice que sa grosseur extraordinaire. Les poumons & les intestins étoient en bon état; mais ce qu'il faut remarquer, la rate étoit fort petite.

IV^e OBSERVATION.

*Issue funeste d'un dépôt survenu au foie;
par M. FOLLAIN, médecin de l'Hôtel-Dieu de Granville, année 1785.*

La femme d'un cordonnier, âgée de

vingt-huit à trente ans , d'une taille ordinaire , & d'un embonpoint médiocre , fut saisie subitement , le 15 juillet dernier , d'un frisson qui fut suivi au bout de quelques heures d'un dévoiement considérable , avec beaucoup de chaleur & d'altération. La malade fut pendant deux ou trois jours sans demander du secours ; mais comme ce dévoiement occasionnoit de vives tranchées , qu'elle rendoit des matières sanguinolentes , & qu'elle se croyoit enceinte , elle consulta un Chirurgien , qui lui conseilla d'abord de faire usage des mucilagineux , & qui prescrivit des substances propres à évacuer & à donner du ton au canal intestinal , telles que l'ipécacuanha & le quinquina.

Au bout de deux jours , la malade ressentit une vive douleur dans le côté droit ; & cette douleur se propageant , s'étendit depuis l'épaule jusques sous les fausses côtes. Le Chirurgien chercha à combattre ce nouveau symptôme par les remèdes anti-phlogistiques : la malade fut saignée ; mais sa situation devint de jour en jour plus triste , & c'est à cette époque que je lui donnai mes soins.

Elle étoit déjà dans une grande foiblesse ; la peau étoit sèche , le pouls petit & d'une grande vitesse ; la langue étoit

chargée d'un limon jaunâtre & légèrement humide, & le ventre qui n'étoit point douloureux, présentoit le volume qui lui est naturel.

Mon premier soin fut de travailler à relâcher doucement le ventre de la malade, parce que je craignois que la suppression trop subite des selles n'eût contribué à faire naître la douleur de côté, qui la tourmentoit si vivement; en conséquence je diminuai la dose de quinquina, qui me paroissoit beaucoup trop forte dans l'état de sécheresse où se trouvoit cette pauvre femme, je substituai une tisane de chicorée & de bourrache à l'eau de riz dont elle avoit fait usage jusqu'alors; comme elle avoit un dégoût marqué pour le bouillon, je prescrivis, pour toute nourriture, une décoction de pain avec un peu de sucre, & je n'employai point d'autre topique pour la douleur de côté, qu'un cataplasme émollient.

L'usage de ces remèdes parut diminuer un peu les souffrances; mais les symptômes n'en étoient pas moins graves. J'insistai toujours sur le même traitement; mais deux jours après cette espèce de calme, la douleur devint plus vive qu'elle n'avoit jamais été; la fièvre se ralluma très-vivement, & la peau prit une teinte jau-

nâtre. Ce nouvel incident que je ne soupçonnois pas , parce que j'avois toujours trouvé le foie dans son état naturel, me parut annoncer un engorgement total des vaisseaux biliaires , & une infiltration bilieuse universelle ; je portai un pronostic fâcheux sur cette malade , & ma prédiction ne tarda pas malheureusement à se vérifier. Malgré les fondans & les tempérans les plus appropriés, la couleur jaune ne fit qu'augmenter , & la malade succomba le dix-huitième jour de sa maladie.

Le soupçon de grossesse qui avoit fait impression sur quelques personnes ; la marche irrégulière de la maladie , & le desir de connoître avec justesse le vice du foie , me fit procéder à l'ouverture du cadavre , conjointement avec le chirurgien major de l'hôpital. Nous avons ouvert le bas-ventre , & nous avons examiné d'abord la matrice, dont le corps étoit squirrheux , & dans laquelle nous avons trouvé un faux germe. Les intestins n'offroient rien que de naturel. Le foie attira toute notre attention ; mais en cherchant à porter la main vers la partie moyenne & supérieure , où je soupçonnois que le siège du mal devoit avoir lieu , le diaphragme se déchira , &

la poitrine fut à l'instant inondée d'une matière purulente très-fétide, tirant sur la couleur de lie de vin. La source de ce pus fut bientôt découverte; il tiroit son origine d'un dépôt considérable, placé à la partie supérieure du foie, vers la convexité par laquelle il est attaché au diaphragme; & la corruption de ce viscère avoit entraîné la putréfaction de la cloison musculieuse à laquelle il est adhérent, vers cet endroit qu'on nomme le ligament large.

R É F L E X I O N S.

De toutes les maladies aiguës, les inflammations du foie sont celles dont il est le plus difficile d'établir le diagnostic, soit parce que les symptômes sont obscurs, soit parce qu'ils sont équivoques, de sorte que l'on court souvent le risque de méconnoître la maladie, ou de la confondre avec une autre dans les premiers jours; erreur d'autant plus dangereuse, que c'est là le seul temps de placer les remèdes convenables.

Les deux observations précédentes en sont une preuve, puisque dans le premier cas l'inflammation du foie a été assez sourde pour ne pas causer de symptômes qui pussent la faire soupçonner,

& que dans l'autre il étoit très-difficile, dans les deux premiers jours, de ne pas prendre la maladie pour une fièvre aiguë dyssentérique.

Dans cette seconde observation, la saignée & les remèdes antiphlogistiques ont été mis en usage dès le moment où la douleur s'est fait sentir dans le côté droit; mais, quoique la maladie ne fût pas encore au quatrième jour, il étoit déjà trop tard, & les moyens curatifs qui auroient pu avoir la plus grande efficacité, s'ils eussent été employés quelques heures après l'invasion, ne pouvoient plus rien pour la résolution qu'on ne doit plus espérer dans cette maladie quand elle n'est pas faite avant le quatrième jour. Sans doute le dévoiement & la nature des déjections ont offert une complication embarrassante dans les deux premiers jours; mais sans juger le caractère de la maladie, & en tirant ses indications de l'état inflammatoire & des forces de la malade, on auroit vraisemblablement pratiqué plutôt la saignée qui, auroit pu alors être répétée plusieurs fois sans aucun inconvénient.

La douleur du côté droit n'a pas tardé à avoir le plus mauvais caractère, en s'étendant promptement depuis les fauf-
ses

ses côtes jusqu'à l'épaule. Cette douleur qui s'étoit propagée jusqu'à l'épaule & à la gorge, étoit le signe de la suppuration commençante : les anciens fort attachés à l'observation clinique, n'avoient pas laissé échapper cette remarque. *Arétée* regarde comme un des signes diagnostics du phlegmon du foie, une douleur aiguë qui s'étend jusqu'à l'épaule, & qui fait éprouver un tiraillement & une distension au diaphragme, & à la membrane qui tapisse les côtes (a).

La maladie une fois arrivée à cette période, ne peut être guérie que lorsque la tumeur est placée de manière à pouvoir être ouverte à l'extérieur, comme l'ont fait MM. *Morand* & *Durand* (b), ou à pouvoir abs céder d'elle-même dans le canal intestinal, comme l'a vu *Pierre Foret* (c) : or l'un & l'autre cas ne pou-

(a) *Transversum septum & interna costarum tunica inferius detrahuntur, quoniam inde jecur suspensum onere suo degravat. Proinde ad jugulum è regione oppositum vehemens dolor. ARÉTÆI, de causis & signis acut. lib. ij, cap. vij; de acutis jecoris affectibus.*

(b) *Voyez Mémoires de l'Académie de chirurgie, tom. ij; & Journal de médec. tom. vj, pag. 377.*

(c) *FOREST. Observ. 37, lib. j.*

voit par arriver dans l'espèce présente ; vu le siège de l'inflammation. L'épanchement bilieux est un autre symptôme bien essentiel à remarquer : il arrive ordinairement vers le septième jour , à moins qu'il n'y ait alors une diarrhée bilieuse , & M. *Follain* l'a sagement regardé comme un signe pernicieux (a).

Quand l'inflammation est moins vive ,

(a) On trouve une observation de ce genre fort curieuse dans les Essais de médecine d'Édimbourg , tom. ij , pag. 293 de l'édition anglaise. Il y est question d'un homme de 59 ans , qui depuis quatorze ans avoit le foie malade. L'affection du foie avoit été démontrée par trois jaunisses , qui , après avoir été précédées de douleurs aiguës à la région épigastrique pendant plusieurs mois , s'étoient dissipées assez promptement. Sept mois après la dernière jaunisse , cet homme fut saisi d'une maladie aiguë , qui présentoit presque tous les symptômes de celle décrite par M. *Follain* , & particulièrement la douleur dans l'hypochondre droit , prolongée jusqu'à la clavicule , les anxiétés & l'épanchement bilieux vers le septième jour. ... Le malade mourut le dix-neuvième jour de sa maladie , après avoir donné quelque espérance de guérison. A l'ouverture du cadavre , on trouva trois abcès dans le foie , huit concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel , & un épanchement abondant de nature purulente dans la cavité abdominale.

l'abcès est plus long-temps à se former. Les malades ne meurent pas d'une maladie aiguë, mais il en résulte inévitablement une hydropisie, comme dans l'observation. *Arétée* avoit encore expressément désigné cette espèce, & les symptômes qu'il ajoute à l'hydropisie sont la cachexie, la fièvre lente, le marasme, comme on les rencontre dans l'observation de M. *Bret* (a).

V^e OBSERVATION.

Phthisie confirmée à la suite d'une maladie fébrile, guérie par un traitement méthodique, & sur-tout par l'usage du lait; par M. LA PEYRE; médecin de l'hôpital d'Auch, année 1780.

Un cordonnier, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament sec & bilieux, eut, au commencement de septembre 1779, une fièvre qui avoit été, disoit-on, traitée comme une fièvre putride. Sans juger des moyens qui avoient été mis en usage pendant ce traitement, & sans pro-

(a) Quod si multum temporis citra abscessum prætereat, in hydropem inevitabilem terminatur: hæsticulosi sunt, parum tamen bibunt; eorum corpus squallet pinguedine carens. *ARÆTÆUS*, ibid.

noncer sur la nature de la maladie qui pouvoit avoir eu une origine beaucoup plus reculée, je trouvai ce malade dans l'état le plus triste & le moins propre à donner de l'espérance. Il avoit une fièvre lente qui redoubloit tous les soirs avec du froid, des sueurs nocturnes très-considérables, & une toux si continuelle qu'elle ne lui permettoit pas de prendre un moment de repos. Les crachats étoient glaireux, demi-purulens, & quelquefois sanguinolens; il y avoit des tiraillemens douloureux à la poitrine; la voix étoit fort enrouée, & quelquefois l'aphonie étoit absolue. A ces symptômes alarmans, s'en joignoient d'autres plus effrayans encore, tels qu'une foiblesse très-grande, une maigreur extrême; la paume des mains étoit brûlante; enfin il y avoit une diarrhée colliquative. La destinée de ce malade sembloit écrite sur sa physionomie; il avoit ce qu'on appelle la figure Hippocratique. Aucun des signes de la phthisie ne manquoit, & le plus funeste de tout, la diarrhée étoit établie déjà depuis long-temps. *Si tabe detento profluvium alvi superveniat, lethale.* Aph. 14, sect. 5. Cependant, en considérant que cet état étoit la suite d'une maladie aiguë, je ne perdis

pas tout-à-fait l'espérance , & j'osai hasarder des remèdes.

Le premier que je mis en usage , fut un laxatif, qui me parut indiqué par le dégoût qu'avoit le malade , & par la sabure bilieuse , annoncée par le limon jaunâtre dont la langue étoit recouverte. Je prescrivis ensuite pour boisson ordinaire les béchiques adoucissans , auxquels j'ajoutai l'esprit de soufre jusqu'à agréable acidité. En acidulant ainsi les boissons , d'après le conseil de *Pringle* , j'avois pour but de corriger la putridité & d'augmenter la force tonique , & j'y réussis sans que la toux & les autres symptômes de poitrine augmentassent. J'ordonnai tous les soirs un narcotique qui procura , dès les premiers jours , au malade, un repos qu'il ne connoissoit pas depuis long-temps.

Au sixième jour , la cessation de la diarrhée , la diminution des sueurs & la meilleure disposition des premières voies, m'engagerent à essayer le lait & le quinquina. Je donnai le lait coupé avec une petite quantité d'eau de chaux , d'abord une fois , ensuite deux fois par jour ; je fis prendre le quinquina en substance , & j'en augmentai la dose dans la même proportion que celle du lait. Les sueurs devinrent moindres de jour en jour ,

l'état de la poitrine devint meilleur ; les sens qui avoient été comme engourdis se réveillèrent ; & la surdité sur-tout , qui avoit été considérable , diminua sensiblement.

Au vingt-cinquième jour , les redoublemens manquèrent , l'appétit fut plus ouvert ; j'augmentai les alimens. Peu de jours après , je donnai le lait pour toute nourriture , & j'ajoutai au quinquina deux ou trois onces de suc de cresson. A compter de ce moment , tout fut de mieux en mieux ; sur la fin de novembre , les sueurs & la surdité cessèrent entièrement , la voix devint naturelle , les douleurs de la poitrine disparurent ; les forces prenoient chaque jour plus d'intensité ; le sommeil étoit naturel , & la toux n'étoit plus capable de donner d'inquiétude. Dans les premiers jours de décembre , la convalescence fut plus assurée ; trois mois environ après le commencement de sa maladie , & six semaines après être entré à l'hôpital , cet homme en sortit , ayant recouvré la santé , contre son espoir & celui de tout le monde.



VI^e OBSERVATION.

Phthisie produite par la suppression du flux menstruel , occasionnée par l'immersion des pieds dans l'eau froide ; par le même.

Une femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin , mais dont la poitrine avoit été fatiguée , mit imprudemment ses pieds dans l'eau froide , dans un moment où elle avoit ses règles. La suppression qui eut lieu , produisit le refoulement du sang vers la poitrine , dont l'effet fut si violent , que les remèdes les mieux combinés ne purent rétablir le désordre qui se fit dans les viscères contenus dans cette cavité. Les saignées , le régime , le lait , furent infructueusement mis en usage ; & il existoit toujours une toux fatigante , qui par fois renouvelloit le crachement de sang.

Le printemps & l'été de 1779 semblèrent apporter du calme , mais il ne fut que passager , & ne dura que jusqu'à l'automne , saison peu favorable aux maladies de poitrine. A cette époque le crachement de sang se renouvela , les forces de la malade diminuèrent , sa poitrine s'affoiblit , s'engorgea davantage ; & c'est

dans cet état qu'elle entra à l'hôpital le 7 octobre 1779.

Elle avoit alors une fièvre lente qui redoubloit avec froid sur les deux heures après midi ; elle crachoit une matière purulente , souvent mêlée de beaucoup de sang ; mais les nuits étoient assez calmes , & il n'y avoit ni sueur nocturne , ni marasme , ni diarrhée. La malade ressentoit par fois quelques coliques , ce qui sembloit indiquer que la nature faisoit des efforts pour rétablir le flux menstruel. Je fis faire d'abord une petite saignée du bras , à cause du crachement de sang ; je prescrivis quelque temps du lait à prendre dans la matinée , & l'hydromel pour boisson habituelle ; je fis en outre faire usage d'une potion composée de résineux , de béchiques & d'apéritifs légers pour favoriser l'écoulement menstruel & déterger en même temps le poulmon ; mais apprenant alors que la mère & la sœur de cette femme étoient mortes de la même maladie , je comptai peu sur l'effet des remèdes que j'avois prescrits.

Au bout de huit jours , la malade se dégoûta du lait qu'elle ne digéroit pas ; les premières voies paroissant très-mal disposées , je purgeai avec les plus doux minoratifs , ce qui ne produisit aucun bien.

Les crachats étoient très-abondans , & la colique persistoit ; j'ordonnai d'ouvrir un cautère à une jambe, comme révulsif par rapport à la poitrine, & comme dérivatif par rapport à la matrice. Le 25 du même mois, les choses alloient de mal en pis, les crachats devinrent plus sanglans; & peu de jours après, les sueurs nocturnes & le dévoiement colliquatif s'établirent : dès-lors je perdis tout espoir ; bientôt le dégoût fut absolu, l'insomnie constante, la respiration très-difficile, les pieds, les mains, le visage s'enflèrent, & la mort vint terminer les souffrances de la malade le 10 novembre.

R É F L E X I O N S.

Les médecins de tous les âges & de tous les pays ont travaillé à augmenter leurs connoissances théoriques & pratiques sur la phthisie pulmonaire, & l'on ne doit pas en être surpris, parce que cette maladie est en même temps une des plus communes & des plus difficiles à guérir. Les anciens avoient, à ce qu'il paroît, plus de succès que nous dans le traitement de la phthisie pulmonaire. L'application du feu pratiquée avec hardiesse, l'art de faire naître & d'entretenir pendant long-temps des ulcères à l'extérieur,

la gymnastique & la diète variée qu'ils adoptoient pour les différentes périodes de cette maladie, étoient des moyens plus actifs que ceux dont nous usons communément ; mais aussi il ne faut pas oublier que leur constitution n'étoit pas énervée par les virus qui se sont répandus en Europe depuis l'Ere chrétienne, & qu'ils vivoient sous un ciel doux & tempéré, qui suffit souvent seul pour guérir les phthifiques. Cependant quelque précieux que soient à cet égard les préceptes & les observations des anciens, parmi lesquels on distingue *Hippocrate* & *Arétée*, ils ne doivent pas nous empêcher de reconnoître le mérite des auteurs modernes, tels que *Bennet*, *Morton*, & de plusieurs autres médecins plus récents.

Mais, quelque étendus que soient les ouvrages des uns & des autres, quoique tous les cas possibles semblent y avoir été prévus & discutés, on a encore bien des choses à desirer sur cette funeste maladie, soit pour en connoître plus distinctement les causes, les variétés & les complications, soit pour dissiper l'obscurité & les contradictions qui existent dans la curation qu'ils prescrivent. Ces lumières précises que ne peuvent donner ni des traités dogmatiques trop éloignés de l'ap-

plication clinique, ni des dissertations souvent dictées par un esprit de système, doivent se chercher dans les observations particulières, où l'on trouve en même temps un tableau plus ressemblant, & un traitement fait sans prévention pour une méthode, plutôt que pour une autre. Il est en effet aisé de concevoir qu'une suite d'observations sur les différentes espèces de phthisie, présentées avec simplicité & candeur, donneroit une aitiologie claire des phénomènes variés de cette maladie, expliqueroit des contradictions qu'on reproche si fréquemment aux médecins dans son traitement, feroit voir comment le remède qui guérit en une occasion, est nuisible dans une autre, & quels sont les cas dans lesquels tous les remèdes sont inutiles.

Les deux observations ci-jointes offrent d'abord le contraste frappant d'une phthisie qui étoit au dernier degré promptement guérie, & d'une autre bien moins avancée qui devint mortelle en peu de jours ; mais dans le premier cas, le poulmon étoit engorgé par une matière humorale qui paroissoit mobile, & les forces pouvoient être plus opprimées qu'anéanties. Dans le second, il y avoit un vice héréditaire, un vice organique & une fibre

épuisée. Dans le premier cas, il y avoit tous les signes d'une fièvre aiguë qui se change en consomption ; mais c'étoit au moins une suite de maladie aiguë dans laquelle la nature pouvoit encore avoir des ressources inespérées ; dans le second cas, si la nature & l'époque de la maladie n'étoient point effrayans, on y voyoit une maladie chronique irritée par la négligence, & l'augmentation du crachement de sang n'annonçoit qu'une intensité plus grande dans la cause du mal. C'est donc avec une sagacité vraiment médicale que M. *La Peyre* a porté un juste prognostic sur ces deux malades, en concevant l'espérance de guérir le premier, & en jugeant le second incurable.

Le jeune phthifique qui fait l'objet de la première observation, étoit dans le marasme. Il avoit la fièvre lente & le dévoiement, & cependant le lait qui lui a été administré lui a réussi au point, qu'on doit lui attribuer la plus grande part dans cette cure. Voilà un fait plus instructif que de longues dissertations sur l'usage du lait dans la phthisie. On doit louer les médecins François & étrangers qui ont éclairé sur l'abus que l'on pouvoit faire de cet aliment médicamenteux dans les maladies de poitrine, mais on doit blâmer

ceux qui, par esprit de système, l'ont proscrit dans des circonstances où il peut être si utile. Il est futile de présenter l'analyse du lait, pour faire craindre qu'en passant dans les secondes voies, il ne fournisse un chyle trop épais ou trop enclin à la putridité. Nous ne connoissons jamais quelle sorte de décomposition chimique le lait éprouve dans l'estomac ou dans les vaisseaux, & toute théorie à cet égard est infiniment dangereuse. Ce qui ne l'est pas, c'est d'étudier les effets & de se conduire d'après eux. Or il est certain que le lait convient dans tous les degrés de la phthisie, lorsque les malades le digèrent, & qu'il diminue leurs accidens ; tout comme il est nuisible à celui dont la maladie commence, si son estomac & ses viscères ne peuvent le supporter.



CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE;

Qui a régné au village d'Ansauvillé, pendant les mois de février, mars, avril, mai de cette année 1785; par M. HATTÉ, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Clermont en Beauvoisis.

Il est en général assez difficile de déterminer la manière dont les constitutions de l'air se lient avec les constitutions épidémiques, autrement que par des explications vagues, & qu'on pourroit aisément voir contredites par l'expérience. Cependant il est vrai de dire que durant le cours de cette année, & de la précédente 1784, la température de l'air a été uniforme dans une très-grande étendue de pays; qu'il a existé entre elles une conformité remarquable par la longueur de l'hiver, par l'abondance de la neige, par la rareté des pluies; que dans l'année présente 1785, il y a eu de plus une sécheresse extraordinaire, occasionnée par un vent qui s'est tenu entre le Nord & l'Est avec une constance dont on a peu d'exemple dans la saison du printemps;

de-là cette grande mortalité répondant à l'excès de sécheresse, & à cette continuité des vents de Nord & d'Est qui ont soufflé au printemps pendant quatre mois consécutifs.

D'après cette observation, on n'aura point de peine à rendre raison pourquoi les affections catarrhales ont été, au printemps de cette année, si générales & si meurtrières dans la capitale, & sur-tout dans les provinces septentrionales de la France. Mais c'est spécialement sur les gens de campagne que ces maladies ont exercé leur plus grande violence. Moins bien vêtus que les habitans des villes, & plus exposés par état aux vicissitudes & aux variations d'un air sec & froid, ces malheureux ont ressenti les premières atteintes de cette intempérie & de cette irrégularité de la saison ; c'est aussi parmi eux que les victimes ont été plus nombreuses : ce que j'ai été à portée d'observer dans l'épidémie qui a ravagé le village d'Ansauvillé. Je vais rassembler dans une description un peu détaillée le caractère général de cette maladie, ses principaux symptômes, ses indications, le succès de la méthode curative qui a paru la mieux appropriée, & quelques observations que j'ai faites sur différens malades en particulier.

568 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQ.

Ansauvillé est un bourg considérable du diocèse de Beauvais ; on y compte près de douze cents habitans : il relève du bailliage de Mondidier dont il est éloigné de quatre lieues, & il dépend de l'élection de Clermont, dont il est distant de cinq lieues. Sa situation est des plus avantageuses dans un pays plat & élevé : il n'est environné d'aucun étang, ni d'aucun marais, dont les exhalaisons pernicieuses puissent corrompre la salubrité de l'air ; le cimetière même de la paroisse est à près d'un quart de lieue du village ; cependant il est rare qu'il n'y règne toutes les années quelque maladie épidémique. Mais depuis celle qui survint dans l'automne de 1746, & pendant laquelle les archives de la paroisse rapportent que l'on mit le drap mortuaire sur le clocher de l'église, vu le nombre excessif de malades qui périssoient, il n'y en a point eu qui ait exercé de plus prompts ravages que celle qui s'est manifestée vers le milieu de février de cette année, & qui a duré jusqu'à la fin de mai. Voici quels en étoient les principaux symptômes.

Elle étoit ordinairement précédée par une lassitude générale dans tous les membres, & une douleur gravative & lancinante vers le sternum, laquelle s'étendoit

jusqu'aux omoplates. L'invasion s'annon-
 çoit par un violent frisson, accompagné
 d'envie de vomir ou de vomissement bi-
 lieux : ce frisson étoit suivi de la fièvre
 qui se déclaroit avec une chaleur consi-
 dérable à la peau, rougeur au visage,
 pouls fréquent, dur & ferré. Les mala-
 des éprouvoient une toux sèche & fati-
 guante, mais communément accompa-
 gnée de crachats visqueux, quelquefois
 jaunes, ordinairement blancs, rarement
 rouillés ou sanguinolens, mais souvent
 fereux & savonneux : ils ne se plaignoient
 point de la tête, ou bien ils n'y ressen-
 toient qu'une légère douleur ; ils étoient
 bien plus tourmentés par celle qui occu-
 poit le côté, & qui se faisoit sentir tantôt
 aux vraies, tantôt aux fausses côtes : fixe
 & quelquefois ambulante, cette douleur
 étoit ordinairement sourde, s'étendant
 jusqu'aux clavicules, & vers la partie su-
 périeure de l'humérus ; elle ne devenoit
 lancinante que lorsque la toux avoit lieu.
 (Cependant chez plusieurs malades elle
 fut constamment vive & poignante ; j'en
 marquerai deux entre autres ; 1^o un jeune
 homme de 22 ans, sujet rachitique, qui
 périt le sixième jour de sa maladie, & dont
 nous ouvrîmes le cadavre ; 2^o le chirur-
 gien d'Ansauvillé, M. *Seigneur-Gens* ;

qui mourut au bout de dix-neuf jours ; & nous donnerons l'histoire de sa maladie.) La respiration étoit fort gênée, courte & fréquente, sur-tout dans ceux où le point de côté se faisoit sentir avec une violence insupportable. La langue étoit rarement sèche & brûlée, mais pour l'ordinaire, elle étoit chargée d'un limon blanchâtre, quelquefois jauné. Les urines étoient fort rouges, ou très-limpides : il survenoit au deuxième ou au troisième jour de la maladie des sueurs abondantes & très-férides ; quelquefois on voyoit paroître sur la poitrine quelques légères taches miliaires, mais elles étoient purement symptomatiques. Pour que les sueurs soulageâssent les malades, & qu'elles fussent vraiment critiques, il falloit qu'elles ne survinssent que vers le septième ou le neuvième jour ; ce n'étoit qu'alors qu'on pouvoit porter un plus heureux pronostic ; & en effet, fort peu de malades ont succombé après avoir passé le septième. Le terme fatal étoit ordinairement le troisième ou le sixième jour. Quant aux éruptions miliaires, je n'ai vu qu'une jeune femme de vingt-cinq ans, chez laquelle elles aient été essentiellement critiques. Ce fut vers le septième jour qu'elles commencèrent à se montrer en grande quan-

tité sur le cou, les bras, la poitrine, le dos & les reins. Pendant tout le cours de sa maladie, le pouls fut constamment petit, dur & serré; la langue étoit enduite d'un limon jaunâtre & fort épais; les urines étoient fort hautes en couleur, & très-rares; le ventre dur & très-refferré; la douleur de côté lancinante & pongitive, la respiration courte & fréquente: cette femme étoit tourmentée d'une toux opiniâtre, accompagnée de crachats épais & visqueux; elle éprouvoit une anxiété & un malaise universel. Je la tins uniquement à l'usage de l'infusion de fleurs de sureau, & d'un looch rendu légèrement diaphorétique par l'addition du kermès minéral. Sa maladie fut enfin jugée le vingt-unième jour par une abondante évacuation de matières bilieuses, bientôt suivie de la dessiccation des pustules miliaires, & de la desquamation totale de la peau. J'entretins cette crise par les tisanes purgatives, les minoratifs doux & savonneux: sa convalescence fut très-longue & des plus laborieuses.

Chez plusieurs malades le ventre se météorisoit, mais ce gonflement n'étoit point douloureux, même quand on comprimoit le bas-ventre un peu fortement. Le sang tiré des veines paroissoit d'abord

écumeux ; mais reposé pendant quelques heures, il ne présentait plus qu'une sérosité très-abondante, point de couenne inflammatoire, & sa partie gélatineuse n'offrait qu'une masse peu solide & presque dissoute. Les malades conservaient ordinairement leur présence d'esprit jusqu'à la fin ; & quelques heures avant leur mort, ils tomboient dans un anéantissement total, accompagné d'un pouls fréquent petit & mou, d'un sifflement & d'un râlement (*roncho & stertore*,) qui annonçoient l'engorgement total de la poitrine, & une fin prochaine : chez d'autres, le pouls subsistait fort & plein jusqu'à l'agonie.

Depuis le 18 février jusqu'au commencement d'avril, vingt personnes avoient déjà succombé à la férocité de cette maladie ; le curé de la paroisse, pasteur plein de zèle & d'humanité, craignant à juste raison les suites funestes du danger imminent qui menaçait son troupeau, & voyant avec effroi plus de quatre-vingt malades atteints de la contagion, demanda des secours au Gouvernement. M. *Lendormy-Laucour*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, qui depuis quelques années exerce avec distinction la médecine à Mondidier, sa

patric, & qui jouit dans cette ville & aux alentours, d'une réputation que ses heureux succès lui ont justement acquise, fut chargé par ordre de M. l'Intendant de la généralité de Soissons, d'aller secourir les malheureux habitans d'Ansauvillé. Ce généreux médecin bravant avec courage la contagion, & n'écoutant que son zèle & la voix plaintive de l'humanité souffrante, portoit par-tout avec efficacité les secours de son art. Déjà il avoit arraché à la mort beaucoup de victimes qu'elle se préparoit à immoler; cependant le nombre des malades croissoit tous les jours, mais par ses soins infatigables, la fureur de l'épidémie paroissoit diminuer, lorsqu'il se vit sérieusement attaqué. Obligé de se retirer, il me désigna pour le remplacer. Ce choix me flattoit; je m'empressai donc d'aller me rendre digne de sa confiance, & ne croyant pas pouvoir suivre un meilleur guide, je me fis un devoir d'employer, pour combattre & extirper cette cruelle épidémie, les mêmes moyens dont il s'étoit servi avec tant d'avantage.

Comme cette maladie me parut avoir un caractère plus catarrhal qu'inflammatoire, je proscrivis presque absolument l'usage de la saignée, me réservant à ne

574 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQ.

l'employer que dans les cas où je reconnoîtrois une pléthore décidée & bien manifeste : car il est à remarquer que les saignées, même les mieux indiquées d'après l'état du pouls presque toujours fort, dur, plein & fréquent au commencement de l'épidémie, ne faisoient qu'aggraver le mal, en augmentant la violence du point de côté, supprimant même quelquefois les crachats, rendant la respiration plus gênée & plus laborieuse, & donnant toujours aux vibrations de l'artère un mouvement spastique & ferratile beaucoup plus considérable. Je débutois donc presque toujours par un vomitif composé d'ipécacuanha, aiguisé du tartre émétique : j'entretenois ensuite la liberté du ventre par des tisanes légèrement diaphorétiques, telles que l'infusion de fleurs de coquelicot ou de fleurs de sureau, & rendues en même temps laxatives par l'addition du tartre stibié, *fractâ dosi*. J'employois les lavemens émolliens & légèrement purgatifs qui procuroient d'abondantes évacuations. Lorsque je commençois à appercevoir une détente favorable, j'en profitois pour placer les purgatifs minoratifs, qui ont toujours réussi au-delà de mes espérances. Je suivois en cela le précepte d'Hippocrate, qui dit,

Quò natura vergit, ed ducendum est. En effet, les malades qui ont guéri n'ont dû leur salut qu'à une évacuation considérable de matières bilieuses par le bas, ou qu'à des sueurs abondantes & fétides qui, survenant vers le septième jour de la maladie, se soutenoient avec constance jusqu'au vingt-unième jour. Les loochs faits avec l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine & le sirop de guimauve, ont été peu fructueux; ils servoient uniquement à modérer un peu l'irritation de la toux : les loochs plus incisifs où je faisois entrer l'oxymel scillitique & le kermès minéral, n'ont guères mieux réussi. J'ai même observé que, bien loin de procurer une expectoration louable, ils ne faisoient au contraire qu'augmenter la douleur de côté, & irriter la toux. En général, je n'ai point vu que les crachats aient jamais été la voie par laquelle la nature ait cherché à produire une crise favorable.

J'aurois désiré avoir pu faire appliquer sur le côté douloureux un vésicatoire dès le commencement de la maladie, & aussitôt après avoir évacué les malades par le haut. M. *Lendormy-Laucour* l'avoit tenté avec le plus heureux succès; mais j'avois affaire à des gens indociles & prévenus

contre cette espèce de remède. Privé de cette ressource, il m'a fallu tenter d'autres moyens : j'insistai donc davantage sur les vomitifs, les boissons émétisées, & les purgatifs.

Je suis persuadé qu'avec le vésicatoire, un plus grand nombre de sujets auroient été conservés : c'est aussi le sentiment de M. Lendormy. Il m'a dit qu'en visitant les premiers malades d'Ansauvillé, sans prononcer le mot redouté de vésicatoire, il en avoit fait appliquer plusieurs. Lorsqu'on se fut apperçu de sa louable ruse, on ne voulut plus souffrir le topique, & tous ceux à qui on l'avoit placé, l'ôtoient aussi-tôt que le chirurgien avoit fini sa visite. Mais une femme d'environ soixante ans, nommée *Magdelaine de Caix*, l'ayant arraché assez rudement, & plus tard que les autres, la nature établit sans aucun pansément une abondante suppuration qui, pour ainsi dire, malgré elle, termina la maladie. D'ailleurs l'ouverture d'un seul cadavre que nous avons eu la liberté de faire, mais obtenue après bien des instances, m'avoit démontré l'utilité du vésicatoire. Voici en effet ce que la dissection anatomique nous présenta.

Ayant ouvert le bas-ventre, nous trouvâmes l'épiploon presque dissous : les intestins

testins paroïssent gonflés par un air extrêmement raréfié ; ils étoient en général fort blancs , sans la moindre marque de phlogose ; il n'y avoit qu'une partie des grêles qui fût d'une couleur jaune-pâle : la partie cardiaque de l'estomac & son bord gauche , étoient dans un état gangréneux : le foie étoit décoloré , la vésicule du fiel étoit pleine d'une bile fort liquide & fort pâle : la rate conservoit sa couleur & son volume naturel : les vaisseaux mésentériques supérieurs étoient fort engorgés. Le reste de la capacité abdominale ne nous a rien offert de remarquable. .

Nous procédâmes ensuite à l'ouverture de la poitrine, de laquelle il sortit une quantité considérable de sérosité rougeâtre, ressemblante à l'urine. Cet épanchement occupoit la cavité droite & gauche du thorax, mais principalement la droite : on peut l'évaluer à deux pintes & demie de liquide. Les poulmons absédés, & totalement gangrenés, avoient contracté des adhérences en différens endroits de leur surface : le lobe gauche étoit dans un état de phlogose, & de couleur gangréneuse. En général, la masse des poulmons nous a paru molle & friable ; & en la coupant, elle laissoit suinter une

matière ichoreuse & sanieuse d'une fétidité insupportable.

Le crâne étant enlevé, les vaisseaux du cerveau nous ont paru fort gorgés d'un sang noir : le sinus longitudinal étoit rempli d'un sang noirâtre, & en partie caillé. La masse du cerveau & celle du cervelet étoient dans leur état naturel sans aucune adhérence à la dure-mère; il n'y avoit rien dans les ventricules. Il est encore à remarquer que nous aperçûmes à l'extérieur un empâtement considérable de la partie supérieure du col & de la poitrine, parsemé de phlyctènes remplies d'un sang noir & dissous. Le scrotum offroit aussi le même phénomène.

Ce malade, dont nous fîmes l'ouverture, étoit un jeune homme de vingt-deux ans, nommé *Michel Petit*. Dès le commencement, on lui avoit administré l'émétique qui l'avoit puissamment évacué, tant par haut que par bas; mais le pouls, vu sa plénitude & sa dureté, offrant des symptômes non équivoques d'inflammation, & la tête commençant à se prendre, on n'avoit point hésité à lui faire une saignée de pied, qui parut calmer un peu les accidens; mais ce calme ne fut que momentané. Le pouls redevint dur, serré & très-fréquent, le point de

côté devint plus violent. Les loochs béchiques & incisifs furent employés, ainsi que les boissons légèrement diaphorétiques & aiguës de tartre stibié : on n'oublia point les lavemens purgatifs, mais tout fut inutile ; il périt le sixième jour de sa maladie, conservant une parfaite connoissance & une liberté d'esprit pleine & entière jusqu'au dernier moment. Quoique le pouls (comme je l'ai dit) fût dur, plein & fréquent, & que le malade se plaignît d'une altération considérable, la langue cependant étoit fort humectée, & demeura dans cet état d'humidité presque jusqu'à l'agonie. Sans doute un vésicatoire, s'il m'eût été permis de l'employer dès les premiers jours de sa maladie, lui auroit été du plus grand secours, vu la quantité de sérosité dont nous trouvâmes ses poumons abreuvés. Ce jeune homme étant mort le 14 mai sur le soir, nous en fîmes l'ouverture le lendemain 15. Il est étonnant combien la putréfaction avoit fait de progrès. Un corps mort depuis un mois n'auroit point exhalé une fétidité plus insupportable, & n'auroit point offert des signes plus marqués de corruption. Il falloit un homme courageux pour procéder à l'ouverture d'un semblable cadavre ; je l'ai trouvé en M. Le

Febvre, maître en chirurgie à Broye, près Mondidier. Je dois dire ici à sa louange, qu'il m'a secondé avec zèle dans la visite de mes malades, & qu'il a concouru efficacement avec moi, par ses soins actifs & par ses lumières, à l'extinction de l'épidémie qui dévastoit le village d'Ansauvillé.

Bien instruit par cette ouverture de la cause prochaine & des effets de la maladie, je persistai dans la méthode que je suivois depuis mon arrivée : elle seule m'a constamment réussi, & j'ai vu souvent avec satisfaction le point de côté le plus violent se dissiper comme par enchantement, après avoir fait administrer le vomitif. Peut-être que le chirurgien d'Ansauvillé, *M. Seigneur-Gens*, n'eût pas succombé s'il se fût laissé conduire sur ce plan.

Après avoir, pendant près de deux mois & demi, donné ses soins à ses compatriotes, ce Chirurgien fut lui-même attaqué. Dès le soir même de l'invasion de sa maladie, il se fit lui-même deux amples saignées du bras. Le lendemain il prit un vomitif qui ne l'évacua que fort légèrement. Comme le pouls continuoit d'être fort, dur, plein & fréquent, & que le point de côté augmentoit d'intensité, il réitéra la saignée du bras, & s'en

fit en même temps une du pied. M. *Lendormy-Laucourt*, mon confrère, blâma beaucoup sa conduite, & lui représenta que c'étoit s'ouvrir les portes de la mort & courir à sa perte, que de se tirer autant de sang dans une maladie qui exigeoit si peu de saignées. Sans aucun égard pour ces remontrances, il se fit encore saigner du bras & du pied.

Ce fut alors que j'arrivai de Clermont à Ansaucillé. M. *Seigneur-Gens* étoit au sixième jour de sa maladie. Malgré les saignées qu'il s'étoit faites, son pouls n'avoit point diminué de dureté, de plénitude & de fréquence: il battoit près de cent vingt fois par minute; sa respiration étoit fort gênée, laborieuse & entrecoupée, *cita & anhela respiratio*: le point de côté avoit quitté les vraies côtes, pour se fixer aux omoplates; la toux fréquente & opiniâtre étoit suivie de crachats jaunâtres & rouillés; la langue étoit sèche & brûlée; le ventre météorisé, tendu & douloureux: le malade étoit dans une sueur continuelle qui exhaloit une odeur des plus fortes. De concert avec M. *Seigneur-Gens* son frère, Maître en Chirurgie aux environs de Clermont, & qui, depuis plusieurs années, exerce son état avec honneur à *la Neuville-en-Hez*,

lieu de sa résidence, j'ordonnai le petit-lait émétisé & nitré, l'infusion de bourrache & de fleurs de sureau miellée, les potions calmantes & camphrées, pour obvier à la putridité déjà portée au plus haut degré, & qui annonçoit une malignité éminente. Le neuvième jour, vu l'affaïssement extrême du malade, nous nous décidâmes à lui appliquer les vésicatoires au gras des jambes, en continuant toujours les boissons ci-dessus prescrites, accompagnées de l'usage des émulsions tempérantes & béchiques. Le premier appareil ayant été levé, elles ne parurent pas avoir mordu. On réappliqua un emplâtre de basilicum saupoudré de mouches cantharides; mais ce fut en vain; la suppuration ne s'établit que fort imparfaitement : le malade étoit tourmenté d'une soif inextinguible; le pouls conservoit toujours la même dureté & sa fréquence; les soubresauts des tendons commençoient à se faire sentir aux poignets; les yeux étoient fixes & hagards; les réponses du malade brusques & promptes; dans une agitation continuelle d'esprit & de corps, il ne prenoit point de sommeil; les urines couloient assez bien, mais elles étoient rouges & sans sédiment; la douleur qui s'étoit portée

aux omoplates , avoit quitté cet endroit pour se fixer sur le médiastin. En effet , le malade se plaignoît , en toussant , d'un poids & d'un déchirement vers la partie moyenne du sternum ; ses crachats étoient jaunes & rouillés ; tantôt blancs & savonneux : quelquefois ils se supprimoient , quelquefois ils ne sortoient qu'avec les plus violens efforts : le malade d'ailleurs étoit baigné dans une sueur continuelle ; mais cette sueur étant purement symptomatique , & une vraie sueur d'expression , elle ne le soulageoit en aucune manière. La langue , au bout de quelques jours , parut comme s'humecter , & le ventre s'ouvrir ; le pouls avoit un peu diminué de dureté & de fréquence ; on avoit même apperçu quelques taches miliaires au col & à la poitrine ; les urines laissoient appercevoir un léger enéorème ; la douleur du médiastin n'étoit plus aussi violente : on commençoit à se flatter de quelques espérances ; pour moi , je n'avois garde de me fier à ce mieux perfide , qui me paroissoit un avant-coureur de la gangrène : aussi je ne me hazardai point à porter mon prognostic , me rappelant l'Aphorisme 19 d'Hippocrate , section 2 : » *Acutorum morborum non omnino tutæ sunt prædictiones neque salutis neque mortis.* »

584 CONSTITUTION ÉPIDÉMIQ.

En effet, vers le dix-septième jour, le malade tomba dans une espèce de *coma-vigil* & de délire sourd; le pouls devint petit, foible, ferré & convulsif; une diarrhée colliquative survint; les crachats se supprimèrent; la connoissance se perdit totalement, & il périt le dix-neuvième, dans les souffrances les plus cruelles, après avoir eu une agonie des plus longues & des plus douloureuses.

D'après le tableau que nous venons de tracer de la maladie du Chirurgien d'Ansauvillé, ne pourroit-on pas conclure qu'en général dans les maladies épidémiques, le pouls ne doit pas toujours être pour le Médecin la boussole qui doit le conduire, comme il le fait ordinairement dans les maladies isolées & particulières? Ne seroit-on pas même en droit de penser & d'affirmer que dans les maladies essentiellement catarrhales, ou qui ont pour principe l'orgasme & la dépravation des sacs bilieux, les saignées, bien loin de diminuer les accidens, & de parer aux symptômes inflammatoires, ne servent au contraire qu'à développer davantage le germe de la putridité, & à augmenter l'éréthisme de tout le système vasculaire, en dépouillant le sang de sa partie séreuse & balsamique, & en facilitant

les stases & les congestions de l'humeur putride exaltée ? Je ne donne cette idée que comme un foible aperçu ; mais l'expérience ne parle-t-elle pas ici en ma faveur ? Pourquoi les saignées répétées que le Chirurgien d'Ansauvillé s'est faites, ont-elles été si peu fructueuses ? c'est que, vu la nature & le caractère de la maladie, elles ne pouvoient rien changer à l'engorgement catarrhal & séreux des poumons, mais au contraire l'augmenter de plus en plus, en fixant même l'humeur du catarhe sur ce viscère. Les Médecins doivent toujours avoir présent l'axiome du père de la médecine, qui dit : » *Etiam bile dominante, vena non tundatur.* « D'ailleurs, nous avons peu d'exemples d'épidémies où les saignées aient été le remède victorieux. Ces maladies portent presque toujours avec elles un caractère de putridité, souvent même de malignité, qui proscriit totalement l'usage de la saignée, & qui ne peut être combattu avec succès que par les vomitifs, les vésicatoires, les anti-putrides, les anti-septiques, ou autres remèdes de cette nature : ajoutez à cela qu'une maladie inflammatoire pure & simple n'entraîne pas après elle ces miasmes délétères, capables de propager la contagion. Ce n'est que lorsque la ma-

ladie est accompagnée de signes de putridité, qu'elle peut se communiquer, & c'est presque toujours le type ordinaire des maladies épidémiques.

Mon estimable confrère, M. *Lendormy-Laucourt*, plus avare de son sang que le Chirurgien d'Anfauvillé, & voyant mieux que lui combien les saignées étoient préjudiciables à ce genre de maladie, s'est tiré promptement d'affaire par un traitement bien mieux approprié, & bien plus analogue à la nature & à l'urgence des symptômes qu'il éprouvoit. Après s'être fait tirer environ deux très-petites poëlettes de sang du bras, saignée qu'il regardoit seulement comme préparatoire, il eut le lendemain recours à l'émétique, *tanquam ad sacram anchoram*, & ses espérances ne furent par frustrées. Après une évacuation considérable par le haut de matières bilieuses, il a senti diminuer de violence le point douloureux qu'il ressentait au-dessous des deux mamelles ; il n'oublia point les boissons émétisées & légèrement diaphorétiques, qu'il fit suivre, au bout de quelques jours, d'un purgatif qui opéra on ne peut mieux ; & dans l'espace de huit à dix jours, il se trouva hors d'embarras, & dans une parfaite convalescence.

J'ai éprouvé sur moi-même l'utilité de cette méthode curative : après avoir , pendant cinq jours consécutifs , donné mes soins aux malades d'Ansauvillé , & commençant à me sentir à mon tour surpris de la contagion , je retournai incontinent à Clermont , pour veiller à ma santé pendant quelques jours. J'éprouvois déjà tous les symptômes avant-coureurs de la maladie : prostration totale des forces , lassitude dans tous les membres , difficulté de respirer , douleur gravative & lancinante dans la poitrine , *dolor thoracis lancinans & constrictorius*, accompagnée d'une toux sèche & fatigante ; perte d'appétit , langue blanche & fort chargée , constipation opiniâtre , douleurs d'entrailles. J'eus recours à l'ipécacuanha , à la dose de vingt-quatre grains , & aiguisé d'un grain de tartre émétique ; il me procura d'abondantes évacuations par le haut & par le bas ; & au bout de quatre à cinq jours , je me retrouvai en état d'aller visiter mes malades d'Ansauvillé. Ce n'est que par les vomitifs suivis de purgatifs , que le Curé & le Vicaire de la paroisse , ainsi que près de deux cents habitants , se sont maintenus à l'abri de la contagion. Pour peu qu'ils se plaignissent de quelques douleurs à la poitrine , je les

faisoit incontinent vomir & ensuite purger le lendemain : le mal se dissipoit sans retour.

M. *Lendormy-Laucourt* m'a communiqué plusieurs observations de sa pratique particulière : elles sont frappantes & péremptoires en faveur de l'usage des vomitifs.

Le 28 avril de cette année, on lui amena à l'Hôtel Dieu de la ville de Montdidier, dont il est le Médecin, une femme qui, depuis sept jours, avoit un point de côté considérable ; elle crachoit le sang : elle avoit été saignée plusieurs fois sans amélioration, & paroissoit toucher à sa fin. Ayant reconnu, dans l'état de cette femme, un rapport avec la maladie d'Ansauvillé, où il avoit guéri tant de fois avec les vomitifs, il prescrivit, dans ce cas désespéré, deux grains d'émétique. Six heures après l'effet, il y avoit déjà un soulagement notable : la région de l'estomac n'étoit plus aussi douloureuse qu'auparavant : le point de côté avoit diminué de violence, & le crachement de sang disparu : le pouls avoit cessé d'être, comme disoit mon confrère, subintrant. Il ordonna de nouveau l'émétique qui, dans la journée, fit évanouir tous les symptômes de la maladie, & amena la conva-

lescence. Il faut entendre par pouls *subintrant*, un mouvement particulier de l'artère dans lequel une première pulsation forte est ressemblante à la troisième, à la cinquième, à la septième : la seconde au contraire foible, est conforme à la quatrième, à la sixième, à la huitième, ainsi de suite. Ce pouls a été remarqué fréquemment dans la maladie que nous décrivons, & dont nous finirons le tableau par quelques observations qui y sont relatives.

En général, il est mort plus d'hommes que de femmes. Cette maladie a paru épargner les enfans. Tous ceux qui sont morts ont péri tranquillement, & en s'éteignant peu à peu. Les gens avancés en âge, sont tous morts le troisième ou le cinquième jour. La première personne qui fut attaquée, étoit une femme de soixante ans; elle mourut au bout de trente-six heures. Le point de côté étoit très violent; les crachats fort sanguinolens: on la saigna, ils se supprimèrent, & elle périt douze heures après la saignée. Peut-être qu'un vomitif l'auroit sauvée; c'est au moins ce que l'on est porté à croire d'après l'observation de M. Lendormy-Laucourt, rapportée ci-dessus.

Les adultes qui sont morts, ont péri

ordinairement vers le troisième ou le quatrième jour. Les asthmatiques & ceux qui avoient quelque vice de conformation à la poitrine , ont tous succombé. Chez ceux qui ont échappé , la maladie a duré , dans les uns , environ quatorze jours ; & dans les autres , elle s'est prolongée jusqu'au 21 , lorsqu'elle se terminoit par les sueurs. Durant la constitution épidémique , la plupart des gens en santé , sur-tout les Médecins & les Chirurgiens , ont éprouvé des douleurs vagues , lancinantes & gravatives à la poitrine , un sentiment de lassitude & de pesanteur universel , & accompagné d'une langue blanche & chargée. Plusieurs ont essuyé une fièvre passagère , & des douleurs aux fausses côtes. Cette fièvre étoit souvent dissipée par les vomitifs , les lavemens , les boissons chaudes & diaphorétiques , & souvent aussi par une sueur spontanée. On a observé , durant le cours de cette épidémie , quelques fièvres intermittentes tierces , accompagnées de douleurs rhumatismales vagues & ambulantes , des ophthalmies & des diarrhées séreuses , des rhumes opiniâtres , affections qui participoient de la nature de la maladie régnante. La même constitution épidémique s'est établie dans les villages voisins , & sur-tout dans les

ville de Beauvais, où elle a emporté près de deux cents habitans.

D'après l'exposition des principaux symptômes, des phénomènes apperçus dans le cadavre qui a été ouvert, & spécialement d'après le tableau que nous avons donné de l'état du Chirurgien d'Ansauvillé, ne résulte-t-il pas que cette épidémie a eu pour cause prochaine un engorgement catarrhal des poumons, accompagné de la dépravation des suc bilieux ? Ainsi nous ne croyons pas la caractériser improprement, en la définissant une péripneumonie catarrhale bilieuse-putride. Cette cause que nous lui assignons, paroît s'adapter d'une manière convenable aux observations contenues dans ce Mémoire.

Nous finissons, en engageant à lire l'excellente dissertation de M. *Sumeire*, Médecin à Marignane, sur une constitution épidémique, assez analogue par sa nature, les symptômes & son traitement, à celle que nous venons de décrire. Elle est insérée dans le *Journal de Médecine* du mois d'août, année 1758.



OBSERVATION

SUR UNE ISCHURIE TERMINÉE PAR LA MORT;

Par M. DUPONT, médecin du Roi à Tartas.

Le sujet de cette observation est M. *Durgons*, âgé de soixante & douze ans, d'un vigoureux tempérament, & point malade. Il a eu le courage ou plutôt l'imprudence de souffrir pendant cinq à six mois, des ardeurs & des difficultés d'uriner, sans se plaindre, sans faire aucun remède, & même sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre, comptant sur les ressources de sa forte constitution.

M. *Durgons*, se sentit violemment attaqué le 22 février 1785. MM. *Marque & Laniscard*, Chirurgiens, sont aussitôt appelés; ils trouvent le ventre rénitent & très-volumineux, la fièvre forte; les douleurs considérables, sur-tout au bout de la verge; constipation, & le cours des urines suspendu, tandis que l'hypogastre étoit sans élévation.

On donna dans la journée deux ou trois lavemens; on fit trois ou quatre saignées; on baigna le malade; on eut recours aux

onctions huileuses sur l'abdomen & sur les régions lombaires ; on appliqua sur ces parties des flanelles trempées dans une décoction émolliente ; on fonda enfin deux fois le malade ; il sortit un peu de sang, mais point d'urine ; la vessie fut regardée dès-lors comme vide.

Le 23, on réitéra la saignée du bras pendant la nuit, ainsi que le matin ; on mit ensuite le malade dans un bain fort émollient : le malade ne put y rester qu'un quart d'heure : on donna de l'huile d'amandes douces par cuillerées ; les embrocations & fomentations furent fréquemment répétées.

Je vis ce jour-là le malade pour la première fois, à onze heures du matin ; il me fit lui-même, en abrégé, le détail de ses maux ; il me déclara que depuis six mois il éprouvoit de la difficulté à uriner, & que l'excrétion de l'urine étoit très-modique. Le prélude de sa maladie fut si orageux, qu'il désespéra de sa vie dès le premier moment qu'il se fut alité, & qu'il mit ordre à ses affaires spirituelles & temporelles.

La dureté & la plénitude du poulx, jointes à la violence des accidens dont j'ai fait l'énumération, me déterminèrent, vers midi, à faire rouvrir la veine. Trois

heures après, le malade fut mis dans le bain, où il passa assez paisiblement cinquante minutes. Je prescrivis en outre une mixture avec l'eau de lis distillée, le sirop de violettes, l'huile d'amandes douces, le camphre & la liqueur anodyne de Sydenham; à cette mixture, dont on devoit lui donner une cuillerée de tems en tems, j'avois ajouté l'esprit de nitre dulcifié.

La constipation avoit déterminé les deux Chirurgiens appelés d'abord, à faire prendre dans la matinée deux verres de petit-lait, dans lequel on avoit fait fondre de la moëlle de casse; mais comme il ne s'ensuivit aucune évacuation, je fus d'avis qu'on supprimât la troisième dose de ce remède, & les autres boissons prescrites; parce que les liquides ne passant pas du tout par les urines, & le ventre étant extrêmement gros, il n'en résultoit qu'un surcroît d'embarras, & une nouvelle surcharge pour la nature si accablée d'ailleurs.

La nuit fut mauvaise.

Les journées des 24, 25, 26 furent très-alarmantes, & les accidens augmentèrent encore d'intensité pendant la nuit. Le malade avoit souvent des douleurs atroces, qui partoient de l'extrémité de la verge, & qui, par un reflux sympa-

thique , remontoient dans les régions hypogastrique, ombilicale & lombaires, pour y produire une contraction convulsive cruelle. Il ne pouvoit faire le plus petit mouvement , sans être exposé aux plus vives douleurs. Toutefois l'urine ne couloit point , ou c'étoit à peine quelques gouttes très-brûlantes. L'abdomen acquéroit plus de volume , & les parties latérales des lombes offroient à la vue une élévation particulière circonscrite , qui formoit comme deux poches distinctes du gros de la tumeur. En rapprochant ce phénomène de la tentative inutilement faite de vider la vessie par la sonde, quoiqu'elle eût bien pénétré , & considérant sur-tout que les fonctions de l'estomac & de la tête n'avoient souffert aucune atteinte , je me persuadai que l'urine se filtroit dans les reins , mais qu'elle étoit arrêtée dans les uretères par quelque embarras qui s'opposoit à sa descente dans la vessie. On verra par la suite que le mal provenoit d'une autre cause, qu'on ne pouvoit ni deviner , ni détruire, quand même on l'auroit connue.

Le 25 & le 26, on appliqua sur les régions lombaires , des pulpes émollientes qui couvroient aussi le dos : on renouveloit souvent les embrocations avec

l'huile camphrée ; on fomentoit aussi l'abdomen. On donnoit des lavemens avec l'oxycrat , lesquels étoient suivis chaque fois de copieuses évacuations. Ces différens secours ayant produit une sorte de diminution dans les symptômes, il s'ensuivit une plus grande excrétion d'urine que les jours précédens.

La journée du 27 fit luire des espérances de guérison , fondées sur la diminution des douleurs ; le pouls fut moins fiévreux dans le matinée , qu'il ne l'avoit encore été précédemment, & on vit avec satisfaction que le cours des urines commençoit à se rétablir passablement. La tumeur du ventre demouroit néanmoins toujours très-volumineuse.

Il faut remarquer que le malade avoit éprouvé , jusqu'à cette époque , une sécheresse à la bouche , & une soif intolérable : il se sentoît brûlé , au point qu'il auroit bu , avec des transports de joie , beaucoup d'eau froide , si la raison ne s'y fût opposé ; il étoit obligé de se gargariser à chaque moment avec de l'oxycrat : on lui permettoit de boire par intervalle une petite quantité de tisane rafraîchissante , & de loin en loin une cuillerée de mixture , ou d'un simple mélange d'huile d'amandes douces avec le sirop de limon.

Comme on crut appercevoir les signes d'une détente & le commencement de la résolution, on se crut autorisé à cesser l'usage des remèdes extérieurs, entièrement relâchans ; & pour favoriser les mouvemens de la nature, qui avoit désormais besoin d'être aidée par quelque chose d'actif, on eut recours aux topiques légèrement résolutifs, & anodins en même temps. On appliqua en conséquence un cataplasme qui fut préparé avec la mie de pain de seigle, les fleurs de sureau & de camomille bouillies dans suffisante quantité d'eau, & auquel on ajouta du miel, du vinaigre & de l'huile camphrée. Deux jours auparavant on avoit fait usage de poireaux cuits sous la cendre, réduits en pulpe & arrosés d'huile, & leur application avoit paru produire un bon effet.

Le 28, tout change de face ; les espérances sont détruites. Pendant la nuit, s'élèvent des accidens formidables ; il semble qu'il se forme une nouvelle inflammation, au moment où la première scène donnoit un relâche si ardemment désiré. Les douleurs se multiplient avec des angoisses & des anxiétés ; la fièvre est des plus violentes.

On revient d'abord à la méthode relâchante & calmante, employée dans les

premiers jours : on administre des demi-lavemens ; on fomenté avec la décoction émolliente ; on multiplie les doses de potion huileuse ; & dans la matinée , on applique un vaste cataplasme de mie de pain avec le lait. La roideur du poulx , réunie aux autres symptômes , me fit recourir à la saignée , qui fut pratiquée à onze heures : le sang présentoit, comme auparavant , une croûte épaisse & couenneuse , sans sérosité ; elle étoit consumée par le feu dévorant que ressentait le malade.

Les élancemens dans l'abdomen furent fréquens ce jour-là ; l'extrémité de la verge étoit rouge , enflammée , très-douloureuse ; il fallut la plonger dans du lait ; le scrotum même éprouva des contractions douloureuses. Les lavemens entraînoient en abondance des matières d'une extrême putridité ; les urines infectoient ; elles coulèrent beaucoup moins ce jour d'orage.

Il parut cependant que la saignée & les autres moyens auxiliaires amenèrent quelque calme depuis midi : la soirée & la nuit furent en effet un peu plus tranquilles.

On continua le premier mars les remèdes anti-phlogistiques. Le malade éprouva , pendant la journée , des alternatives de calme & d'accès douloureux ;

la grosseur de l'abdomen se soutenoit , & les urines étoient rares.

Le 2 fut plus fâcheux que le jour précédent. Il y eut des rapports très-défaçables , & quelques nausées d'un goût insupportable ; il y eut des hoquets par intervalles ; les déjections qui avoient été grisâtres , devinrent très-noires , & contractèrent , ainsi que les urines , une plus grande putridité : le malade ne trouvoit presque plus de situation favorable ; on n'entrevoyoit enfin que des choses sinistres , parce que la nature qui avoit employé tout ce qu'elle avoit de forces pour procurer une crise salutaire , étoit épuisée & languissante. La nuit fut tumultueuse : outre la plupart des accidens de la veille , il en parut de plus fâcheux , parmi lesquels étoit un froid excessif & universel.

Le 3 mars dès le matin , le malade sent en lui ce bouleversement inexprimable , qui est le signal d'une prochaine destruction ; les forces sont anéanties , le pouls déréglé , inégal , déprimé , quelquefois convulsif ; le système nerveux agité , le visage défait , la voix plus foible , des soupirs qui annoncent une violente détresse , les douleurs plus aiguës qui ne cessent pas ; la région lombaire droite est plus affec-

tée ; M. *Durgons* y ressent une crispation cruelle ; il vomit avec effort des matières noires entièrement dégénérées : la respiration devient laborieuse ; une espèce de râle s'empare de la poitrine , les bronches s'engorgent : ces accidens vont croissant jusqu'au soir ; alors le relâchement se fait ; la voix s'éteint , la machine s'affaïsse , l'action du cœur s'arrête , le malade expire.

Il a conservé toute sa tête jusqu'au dernier moment , & il a ressenti tout ce que la douleur a de plus aigu , mais avec une fermeté , avec un courage , avec une résignation qui étonnent.

Ouverture du cadavre.

Ayant obtenu la permission de faire l'ouverture du corps de M. *Durgons*, elle fut faite en présence des médecins & chirurgiens de la ville.

L'abdomen ouvert , on apperçut d'abord un corps dont la cavité prodigieuse étoit remplie d'un fluide. On ne soupçonna point , au premier coup-d'œil , ce que ce pouvoit être. Bientôt on reconnut que ce corps qui avoit causé la tumeur considérable , toujours apperçue & sentie chez le malade , étoit la vessie qui , ne faisant aucune saillie dans la région hypogastrique ,

pogastrique, remontoit jusqu'à l'épigastre, de sorte que la plupart des intestins en étoient recouverts ; quelques-uns même, ainsi que le foie & l'estomac, paroissoient repoussés vers le diaphragme.

Extérieurement cette vessie sembloit partagée en deux hémisphères ou cavités inégales, par une ligne longitudinale peu profonde, qui étoit un repli des membranes elles-mêmes, mais avec ceci de particulier, que la cavité droite étoit à peu près d'un tiers moins spacieuse que la gauche. Les vaisseaux sanguins étoient engorgés, & les membranes amincies par l'extension.

Les reins & les uretères n'offrirent aucun vice remarquable : on ne s'apperçut pas que l'uretère droit pénétrât dans la partie de la vessie correspondante, qui formoit la cavité inférieure & la plus petite. On crut seulement reconnoître qu'une des prostates avoit contracté une sorte de dureté par la concrétion de ses propres sucs.

MM. *Marque* & *Laniscard*, qui avoient sondé M. *Durgons* le premier jour, & qui assuroient avoir pénétré dans la vessie qu'ils avoient trouvée vide, voulurent introduire l'algalie en présence de l'assemblée, pour manifester que ce n'étoit point par

mal-adresse s'il n'étoit point sorti d'urine. Ils introduisirent donc la sonde, par laquelle l'urine s'écoula.

On verra bientôt la raison pour laquelle on n'a point tiré d'urine à la première introduction de la sonde sur le vivant, tandis qu'on en a obtenu par la seconde après la mort. La vessie fut vidée par une incision ; on la prolongea ensuite, afin d'examiner l'intérieur de ce viscère. On y observa deux cavités séparées par une cloison membraneuse, qui laissoit une communication de l'une à l'autre, au moyen d'une assez large ouverture circulaire, dont les rebords comme arrondis, étoient plus épais que le reste de la cloison, & pouvoient être jugés propres à faire la fonction d'un sphincter, par l'effet du frocement.

La cavité gauche avoit plus d'étendue que la droite ; on découvrit dans celle-ci, plus inférieure que l'autre, des rugosités très-saillantes, qui parurent formées par un lacs de cordons très-gros, durs & nerveux, lesquels se confondoient & se portoient d'une partie dans l'autre, en s'entrelaçant parfois. La grande poche ou cavité gauche n'offrit aucune trace de semblables rugosités. L'intérieur de cette double cavité étoit généralement enflam-

né, & la portion la plus vaste étoit parsemée de points gangréneux.

Comme on étoit pressé de finir, on a manqué de prendre bien des éclaircissements. On n'a point remarqué, par exemple, quelle distance il y avoit de l'ouverture pratiquée dans la cloison intérieure, jusqu'au col de la vessie. On ne fit pas non plus grande attention à l'état des membranes & des attaches de la vessie : on auroit dû vérifier si quelques-unes avoient été déchirées par d'énorme extension de ce viscère, ou si, en s'allongeant, elles avoient seulement prêté sans se rompre.

INFORMATIONS SUR LA MORT DU MALADE.

R É F L E X I O N S.

LE MALADE A ÉTÉ TUÉ PAR LA MORT.

Il suit de ce rapport, que la vessie du malade étoit double ; vice de conformation déjà apperçu & décrit dans quelques Auteurs.

On peut consulter le quatrième volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*.

Cependant M. *Durgons* avoit joui d'une santé vigoureuse pendant presque toute sa vie. Une fois seulement, il y a environ huit ans, il fut attaqué d'une dysurie qui céda aisément à l'usage de quelques adoucissans, &c. Ses incommodités, qui devinrent journalières, mais dont il ne se

plaignit point, datôient du mois d'août ou septembre 1784. Il éprouva habituellement, depuis cette époque, des difficultés d'uriner; l'excrétion des urines devint moindre que dans l'état naturel, & son ventre grossit insensiblement jusqu'au moment où l'atrocité des douleurs l'obligea de découvrir son état, & d'implorer, mais trop tard, les secours de la médecine.

Nous avons dit que les moyens employés pour procurer l'écoulement des urines, n'ayant pas réussi, on eût recours à la sonde, même à deux reprises, & que cette tentative fut infructueuse, bien qu'on fût entré dans la vessie. Pourquoi ne tira-t-on point d'urine? c'est qu'il n'y en avoit pas alors dans la cavité où envoie la sonde.

Voici comment je conçois que les choses ont dû se passer, & durant la santé, & après le dérangement formé vraisemblablement lors de l'orage.

Tant que M. *Durçon* fut jeune, & qu'il jouit d'une santé ferme & constante, la sécrétion & l'excrétion de l'urine (quoique déposée dans un vaisseau autrement conforme qu'il ne l'est ordinairement), s'exécutoient sans trouble, parce qu'il y avoit une libre communication entre les deux cavités de la vessie.

Mais lorsque , par l'effet de l'âge , qui crispe & roidit les parties solides , la vessie commença à perdre une partie de son ressort , & que l'urine retenue plus longtemps eut forcé ce viscère à une distension continue & graduelle qui , en allongeant peu à peu ses fibres , parvint enfin à cette énorme dilatation où nous l'avons trouvé , il a dû s'ensuivre un état spastique , qui a nécessairement retardé de plus en plus l'écoulement de l'urine. Ce trop long séjour dans la cavité supérieure d'une humeur excrémentitielle naturellement âcre & piquante , à force d'irriter les fibres de ce viscère , y a produit une constriction qui s'est étendue sur l'espèce de sphincter de la cloison intérieure , & l'a empêché de s'ouvrir , pour laisser passer l'urine dans la cavité inférieure. De là vient que celle-ci se trouvant vide pendant les premiers jours de l'ischurie , il ne sortit point d'urine par la sonde.

On voit par ces détails , qu'on a méconnu absolument l'état du malade ; & qu'au moment où il a invoqué la médecine , le mal étoit incurable.

S'il n'avoit été question que d'un resserrement momentané & accidentel dans les uretères , ainsi que nous l'avions pensé d'après la trompeuse apparence des sym-

ptômes, on eût pu se flatter de combattre avantageusement cet embarras, par l'application constante des relâchans, des anti-phlogistiques, &c. Mais comment pouvoit remédier à un vice de conformation, qu'on n'a pas même soupçonné ?

Néanmoins si, dans le principe des accidens, & six mois plus tôt, on eût mis en usage les delayans intérieurs & extérieurs, les adoucissans & les calmans appropriés, on seroit sans doute parvenu à prévenir la triste scène qui a terminé les jours de M. *Durgons*.

Quant à cette abondance d'urines qui s'écoulèrent peu de temps avant la mort, & à cette quantité qui, après la mort, remplissoit les deux cavités de la vessie, on peut penser qu'il se fit, dans les derniers momens, une pleine détente, un relâchement général qui rouvrit la communication des deux cavités.

OBSERVATION

Sur une imperforation de la matrice ; par M. Dussosoy, chirurgien en chef de l'Hôpital général & grand Hôtel-Dieu de Lyon.

Henriette Wachaud, âgée de seize ans,

de Taponnat en Baujolois, entra à l'Hôtel-Dieu de Lyon le premier juin 1785, pour y être traitée & guérie d'une tumeur volumineuse qu'elle portoit dans le bas-ventre, & qui se manifestoit sous les enveloppes de cette capacité dans la fosse iliaque droite.

Cette jeune fille, dont la maladie fut regardée d'abord comme une obstruction du mésentère ou de quelques viscères, & par conséquent du domaine de la médecine, fut placée dans la salle des femmes fiévreuses. Le médecin aux soins duquel elle se trouva confiée, ayant regardé son indisposition comme un squirrhe de la matrice, après quelques purgations légères, ordonna les apéritifs, sous la forme de bols & d'apozèmes; il y joignit l'application d'un emplâtre de ciguë sur la tumeur, & des injections dans le vagin, avec parties égales de lait & de décoction de feuilles de ciguë. Ce traitement fut continué avec beaucoup de constance; car la tumeur, ainsi que les accidens qui l'accompagnoient, n'éprouvèrent pas la plus légère diminution; les forces & l'embonpoint de la malade subirent en revanche une altération très-manifeste.

Le 9 juillet, je passai par hasard au

près de son lit , au moment où l'élève chirurgien se dispoſoit à faire les injections que le médecin avoit jugées convenables. Je m'informai quel étoit ſon genre de maladie , & je m'approchai pour en juger par moi-même.

Je découvris dans la région iliaque droite une tumeur plutôt ovale que ronde , qui pouvoit éſaler par ſon volume celui d'une tête d'enfant à terme. Cette tumeur aſſez rénitente , mobile , paroifſoit ſortir de l'excavation du baſſin ; on pouvoit la comprimer légèrement , & la ramener dans l'axe du bas-ventre , ſans occaſionner de la douleur ; abandonnée à elle-même , elle reprenoit bientôt ſa place naturelle.

J'appriſ que cette tumeur exiſtoit & ſ'étoit accrue ſucceſſivement depuis deux années , qu'elle avoit ſuccédé à une fièvre intermittente , anormale qui duroit depuis quatre mois , & qu'elle avoit paru la terminer. J'appriſ encore qu'avant d'avoir été ſenſible au tact , & à la vue , comme depuis le moment où il étoit poſſible de l'appercevoir & de la ſentir , elle avoit été accompagnée de coliques violentes , qui paroifſoient périodiquement (tous les mois , & qui ſe ſoutenoient pendant quinze jours conſécutifs avec plus ou moins de

véhémence, & qu'enfin à la suite de deux paroxysmes plus violens que les précédens, qu'eurent lieu, l'un en novembre 1784, l'autre en mai 1785, les règles avoient paru & coulé pendant quelques jours (a).

Je crus devoir étendre mes recherches un peu plus loin; je portai l'index de la main droite dans le vagin, que je ne trouvai enduit d'aucune espèce d'humidité : parvenu à l'extrémité supérieure de ce conduit, je sentis la matrice soulevée, distendue; formant un corps sphéroïde, qui remplissoit presque entièrement le détroit supérieur, & une partie de l'excavation du bassin; ce fut alors qu'au moyen de ce doigt observateur appuyé sur le globe utérin, & à la faveur de la main gauche appliquée en même temps sur le bas-ventre, il me fut facile, en faisant des mouvemens alternatifs de haut en bas & de bas en haut, d'abaisser & de relever à volonté la tumeur qu'on sentoit à travers

(a) La suite de cette observation prouvera que cette évacuation a eu lieu par les vaisseaux du vagin; à moins qu'on n'aime mieux supposer que le sang fourni par ceux de la matrice, ait pu transluder à travers la membrane qui fermoit son orifice extérieur.

les enveloppes abdominales, de sentir même une espèce de fluctuation sourde, & de me convaincre que cette tumeur n'étoit autre chose que la matrice développée, comme elle l'est ordinairement vers le cinquième ou le sixième mois de la grossesse, enfin de soupçonner qu'elle pouvoit renfermer un liquide quelconque.

Je cherchai inutilement l'orifice de cet organe, à l'endroit qu'il occupe ordinairement, c'est-à-dire au milieu & un peu en arrière, ainsi qu'à gauche où j'aurois pu le supposer d'après l'obliquité droite de son corps; je redoublai d'attention, & après un peu de patience, je découvris à droite un sillon tracé obliquement, qui pouvoit avoir neuf lignes de longueur, sur une ligne & demie de largeur; je ne touchois point ce sillon immédiatement, je ne le sentois qu'à travers une membrane épaisse, qui étoit continue avec la propre substance de la matrice ou de sa membrane extérieure, & qui n'en différoit que parce que l'endroit sur lequel elle étoit appliquée avoit plus de mollesse, & n'offroit pas au tact cette rénitence & cette élasticité qui étoit particulière au reste du globe utérin, lorsqu'on comprimoit la tumeur abdominale.

Je ne doutai plus dès-lors que ce sillon

ne fût le museau de tanche, dont la figure, la position & la direction avoient été changées ; je fus persuadé que la membrane qui en fermoit l'ouverture étoit le principe de la maladie de cette jeune fille, & que la matrice étoit distendue par la présence du sang menstruel qui y avoit été retenu.

En conséquence de cette présomption, *Henriette Vachaud* fut transférée dans l'infirmerie des femmes blessées ; & le moment de l'opération que je préméditois pour la guérir fut fixé au lundi matin 1^{er} juillet.

De deux maîtres en chirurgie qui se rendirent pour y assister, un seul fut de mon avis, & saisit le caractère de la maladie, comme je l'avois saisi moi-même, d'après les circonstances & l'examen que j'ai détaillés. Le second, sans être d'un avis contraire, ne trouva point mon diagnostic établi sur des preuves assez évidentes pour devoir s'y rendre, & suspendit son jugement.

Malgré cette variété d'opinions dans mes consultants, je ne crus pas devoir temporiser, & je ne renonçai point au projet que j'avois formé d'entamer en leur présence la membrane qui fermoit l'orifice de la matrice, & de donner issue

au fluide que je croyois accumulé dans ce viscère ; mais au lieu d'y procéder tout de suite avec un bistouri, comme c'étoit mon dessein, je consentis de commencer par y plonger un trocart.

Ainsi, après avoir fixé la malade sur le bord de son lit, la tête élevée, les cuisses fléchies sur le bassin & tenues écartées par des aides, je fis comprimer la tumeur abdominale ; j'introduisis l'index de la main gauche dans le vagin, & sur ce doigt je fis glisser un trocart. Parvenu vis-à-vis le filon dont j'ai parlé, je perçai la membrane qui le recouvroit & en fermoit l'entrée ; par ce procédé, je pénétrai dans la cavité de la matrice où je sentis bientôt l'extrémité de mon instrument très-libre : je retirai alors le trocart ; & au bout de quelques minutes, j'eus la satisfaction de voir réaliser mes conjectures, en voyant couler goutte à goutte par la canule une matière rougeâtre, qui avoit la consistance d'une bouillie très-épaisse.

Je fis glisser aussitôt un bistouri dans la crénelure pratiquée sur les côtés de cet instrument, & je fis une incision qui comprit à-la-fois la partie latérale gauche, & de l'orifice externe de la matrice, & de la membrane qui le recouvroit. Je re-

tirai la canule, j'y substituai un doigt dont la présence opéra encore une plus grande dilatation, la matière sortit ensuite en très-grande abondance; je facilitai de plus en plus son évacuation en la délayant & lui rendant un peu de sa fluidité, à la faveur des injections d'eau tiède, que je portai à plusieurs reprises dans la matrice.

Je n'eus pas de peine alors de juger de la nature de l'obstacle que j'avois cherché à détruire, cette membrane que j'avois percée avec le trocart, & incisée ensuite du côté gauche avec le bistouri, n'étoit qu'adossée à l'orifice de la matrice: elle pouvoit bien avoir la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous; son adhérence avec la circonférence du museau de tanche étoit à deux ou trois lignes de cette ouverture. Je crus qu'il étoit prudent de l'inciser crucialement, & je satisfis à cette indication avec des ciseaux, en pratiquant à droite, en devant & en arrière, une incision semblable à celle que j'avois pratiquée à gauche; je crus inutile d'exciser les lambeaux: d'ailleurs, j'en prévoyois l'impossibilité.

La tumeur abdominale, après la sortie du sang qui la formoit, s'affaissa & diminua sensiblement de volume; la malade

se plaignit, pendant cette réduction, de coliques semblables à celles qui succèdent à l'accouchement.

Les injections furent répétées le soir, ainsi que les jours suivans, toutes les douze heures ; elles furent faites avec une infusion de plantes vulnérables : on y joignit les fomentations émollientes sur la région hypogastrique. Le médecin ordonna des tisanes mucilagineuses aromatisées, & des potions tempérantes.

Je perdis cette malade de vue trois jours après son opération, ayant été obligé de quitter mon service pour rétablir ma santé. Je ne la vis qu'après une absence de vingt-quatre jours ; je ne fus pas moins affligé que surpris de la trouver dans une excessive maigreur & très-languiissante ; on m'apprit que l'état déplorable où je la voyois, étoit dû à une fièvre rémittente putride, dont l'invasion avoit eu lieu quelques jours après mon départ, & qui avoit été assez fâcheuse pour faire craindre plusieurs fois pour sa vie.

Je portai mes regards sur la matrice, que j'en trouvois encore légèrement engorgée, & un peu douloureuse ; son orifice étoit resserré, irrégulier, donnant passage à un écoulement séreux lymphatique.

tique assez abondant, mais sans aucun mauvais caractère.

La régénération de ses forces épuisées par une maladie aussi grave, fut confiée à l'usage des cordiaux auxquels on associa l'extrait de quinquina à haute dose : peu à peu le sommeil reparut, l'appétit se réveilla; bientôt on put permettre des alimens solides qui se digérèrent sans peine; enfin, *Henriette Nachaud* put sortir de son lit & marcher le 1^{er} août, un mois après son opération; & le 16, quoique très-émaciée & très-foible, je la jugeai en état de sortir de l'hôpital.

Les suites de sa convalescence dans son pays natal, furent encore traversées par quelques légères indispositions pendant les premières semaines; mais les dernières nouvelles que j'en ai reçues ont été des plus satisfaisantes; & me font présager une guérison parfaite au premier jour.

L'histoire de cette imperforation de la matrice, dont les exemples ne sont pas bien familiers, doit intéresser infiniment les gens de l'art; du moins je le crois; & c'est dans cette persuasion que je me suis déterminé à la publier.

Elle présentera aux médecins une maladie rare, précédée & accompagnée des

circonstances les plus capables d'induire en erreur des praticiens vraiment instruits, & de mettre leurs connoissances en défaut. En effet, tous les signes rationels sembloient indiquer une toute autre indisposition que celle qui existoit réellement. Pouvoit-on supposer au premier coup d'œil l'accumulation du sang menstruel dans la matrice, chez une fille qui avoit été réglée deux fois depuis l'existence de la tumeur à laquelle cette accumulation avoit donné naissance ? L'idée d'une obstruction dans ce viscère ou ses dépendances, paroissoit plus simple & d'autant plus naturelle, que la tumeur qu'on apercevoit sous les enveloppes du bas-ventre, avoit succédé à une fièvre intermittente ; mais, en justifiant sincèrement la méprise dans laquelle on est tombé, on ne peut le dissimuler les grand inconvéniens que cette méprise a dû nécessairement entraîner après elle. Sans doute *Henriette Vachaud* auroit subi, sans le moindre accident, une opération aussi simple ; elle auroit résisté puissamment aux funestes effets de la résorption putride qui fut inévitable, dès que l'accès de l'air dans la matrice eut putréfié l'endu sanguinolent qui en tapissoit la surface intérieure ; résorption qui a été pro-

blement le principe de la fièvre à laquelle elle a failli succomber ; enfin sa guérison auroit été plus prompte & plus certaine , si elle eût été soumise à l'opération que son état exigeoit , bientôt après son arrivée à l'Hôtel-Dieu ; si le principe vital eût joui chez elle de toute son énergie , & qu'il n'eût pas été affoibli par des évacuations presque journalières depuis cinq semaines , si son sang & toutes ses humeurs n'eussent pas été disposées à la dissolution par le long usage des remèdes apéritifs , ainsi que par la vie oisive & sédentaire qu'elle menoit depuis quelque temps au milieu de l'air mal sain d'un hôpital , dans une saison où il régnoit des chaleurs excessives.

Cette observation pourra aussi être de quelque utilité à l'art des accouchemens ; elle prouvera de plus en plus aux accoucheurs , 1.^o que dans les différentes déviations dont la matrice est susceptible pendant la grossesse , l'orifice de cet organe n'est pas constamment dirigé du côté opposé à l'inclinaison de son corps & de son fond ; 2.^o que l'obliquité droite que la matrice prend si communément dès qu'elle a franchi le détroit supérieur , doit être attribuée à d'autres causes qu'à l'implantation du placenta , comme M. Baudeloque

à eu raison de l'avancer dans ses leçons & dans ses ouvrages, contre le sentiment d'un des plus célèbres accoucheurs qu'ait produits l'Académie royale de chirurgie depuis son établissement.

MÉMOIRE SUR LE KERMÈS,

LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES;

Par M. DE LUNEL, membre du collège de pharmacie de Paris.

Le kermès minéral est une production de l'art, qui a vivement piqué la curiosité de plusieurs chimistes. Nous essaierons dans ce Mémoire d'expliquer ce que c'est que cette production, & de donner un procédé qui mette tout artiste dans le cas de préparer le kermès d'une manière uniforme & constante : ce sera remplir le desir du médecin, qui craint avec raison qu'un médicament de cette importance ne soit pas le même quand il le voit sous des couleurs différentes.

Le produit de l'antimoine combiné avec l'alcali, se nomme kermès minéral, sans doute à cause de sa couleur, qui ressemble à celle du kermès animal. Sans remonter à son origine, dont l'histoire

est connue des chimistes, nous reprendrons cette préparation à l'époque où MM. *Geoffroy & Lemery* nous ont laissé ce qu'ils pensoient sur sa nature.

L'un définit le kermès, un *soufre doré d'antimoine* ; l'autre, un *foie de soufre antimonie*. Ces définitions sont absolument vides de sens, & ne donnent aucune idée de l'opération. Pour que ces opinions fussent vraies, il faudroit que les êtres qui ne sont que passifs & n'agissent que comme véhicule, fussent principes constitutifs du kermès : ce qui n'est pas. Cependant il faut convenir que, quoi que leur théorie ne soit pas exempte de reproches, ces chimistes ont peut-être plus fait connoître le kermès que ceux qui parviendront à le définir, en laissant le procédé pour le préparer, & en frayant la route qui peut conduire à sa juste définition. Le phlogistique qui joue un grand rôle comme principe du kermès, ne paroît pas les avoir occupés assez ; & l'histoire des gaz, qui devient utile dans ces recherches, leur étoit absolument inconnue.

D'après les expériences insérées dans les Mémoires de l'Académie, M. *Geoffroy* assure que le kermès est un composé de régule d'antimoine de soufre & d'alkali.

Cette opinion s'est accréditée jusqu'à nos jours sans contradiction. Si la haute idée que M. *Macquer* avoit du kermès eût excité sa curiosité, il eût sans doute découvert que le kermès, ne contient ni soufre ni alkali, & ne peut même en contenir, ainsi que nous essaierons de le prouver. L'habitude d'en croire les maîtres de l'art sur parole, met souvent des bornes aux connoissances, ou nous retient dans l'erreur. Aussi n'est-ce pas sans surprise, qu'on lit dans l'excellent Dictionnaire de Chimie, que le kermès » est un foie de soufre antimonie, qui se » retrouve en dissolution dans l'eau bouillante, partagée en deux parties; l'une » est le kermès surchargé de régule, dit » l'auteur, & sur-tout de soufre, &c. » Lequel des deux est surabondant? Comment concevoir que deux corps qui ne font qu'un, existent avec surabondance de part & d'autre? C'est une idée difficile à concevoir. Le mot *surchargé* ne peut être appliqué qu'à un des deux, autrement la définition n'est pas intelligible; il est cependant important qu'elle soit claire & fondée sur l'expérience. Une erreur accréditée par un grand homme, est d'autant plus dangereuse qu'elle finit par faire loi.

Le régule d'antimoine, qui fait la base du kermès, est un métal que la nature nous offre toujours combiné avec une grande quantité de soufre. Pour le priver de ces parties terreuses & sulfureuses, on emploie le grillage ou la fonte. Cette opération ne le débarrasse pas de tout le principe sulfureux surabondant à son existence métallique; mais ce qui lui en reste, existe dans deux états différens; ainsi que nous aurons lieu de le prouver. Le soufre qui se rencontre dans cette circonstance a toujours préoccupé les chimistes qui se sont livrés aux recherches sur le kermès, & d'après lesquelles ils ont cru que le soufre, qui n'est que d'un secours momentané, devoit être principe constituant.

Le procédé le plus usité pour faire le kermès, consiste à faire bouillir ensemble six livres d'alkali & six onces d'antimoine pulvérisé; l'alkali à la faveur de l'eau bouillante, se combine avec le soufre de l'antimoine, & tous deux deviennent par leur réunion dissolvant du régule; telle est au moins la théorie reçue. Quand le kermès est séparé de son véhicule, il est humide; on le laisse quelque fois long-temps dans cet état, avant de le laver; il se sèche, & l'alkali dont l'éva-

poration n'a pu le priver, fait pour ainsi dire corps avec lui par la finesse réciproque de leurs molécules. L'usage ne prescrivait que des lotions à l'eau froide, qui toujours étoient insuffisantes. Un kermès ainsi préparé, étoit regardé comme parfait par un artiste, quand l'eau des lavages sortoit insipide. C'est sûrement dans cet état que M. *Geoffroy* aura pris le kermès qu'il a voulu analyser. L'alkali que nous venons d'annoncer comme accidentel, s'étant montré à la première ébullition, est peut-être le premier pas qu'il a fait vers l'erreur; toujours avec l'opinion de rencontrer cet alkali, il a multiplié les expériences, & une de celles qui paroît la plus concluante, consiste à combiner ensemble du kermès & de l'eau régale; pour nous servir des propres termes du Dictionnaire de Chimie, l'eau régale dissout la partie réguline, & en sépare le soufre pur; les acides de l'eau régale forment du nitre, & du sel fébrifuge de *Sylvius* avec l'alkali.

Cette assertion est contredite par douze de nos expériences que nous ne détaillerons point, parce qu'elles sont confirmatives de celles de M. *Parmentier*. Ce chimiste a fait digérer à chaud du kermès lessivé à l'eau bouillante, avec tous les

acides affoiblis, sans qu'aucun des sels qui devoient se former, se soit manifesté. Nous avons de plus employé tous les réactifs, & aucun n'a fait voir le moindre vestige d'alkali. M. Desyeux a soumis à la presse du kermès bien lessivé & tout humide, pour le priver de son alkali, qui n'a décelé ensuite aucune apparence d'alkali, après en avoir été ainsi privé; preuve que nous avons assez bien deviné ce qui a pu induire nos premiers maîtres en erreur, sur la présence de cet alkali.

L'esprit de vin, mis en digestion à chaud sur du kermès, n'a éprouvé aucune altération, & le kermès n'a rien perdu de sa couleur; ce qui ne seroit pas arrivé s'il eût existé de l'alkali. Pour confirmer notre opinion, nous avons fait digérer à chaud de l'esprit de vin sur du soie de soufre: la partie colorante du soie de soufre s'est dissoute dans l'esprit de vin; & l'alkali portant son action sur l'esprit de vin, comme il le fait dans le *lilium de Paracelse*, en augmente l'intensité. L'alkali suppose, ne pourroit exister dans le kermès que dans un état de combinaison avec le soufre, car l'alkali n'a aucune affinité avec le régule, & il ne peut même l'attaquer à l'aide de l'eau

bouillante : d'où il suit que l'alkali ne se montrant avec aucune de ses propriétés, n'existe point dans le kermès, & que sa présence doit être regardée comme nulle par les chimistes.

Le concours du soufre & de l'alkali est donc nécessaire pour obtenir du kermès. L'idée de dissolution, aussi simple que naturelle, fait regarder le foie de soufre comme le menstrue du régule ; ce qui existe bien à la vérité, mais d'une manière différente de celle que l'on peut supposer au premier coup-d'œil. Nous le regardons comme un agent physique, qui divise le régule au lieu de le dissoudre. La chimie regarde comme dissolvant un corps qui, par affinité de combinaison, peut s'unir à un autre par le moyen de la dissolution, laquelle ne peut s'opérer que par affinité réciproque ; ce qui deviendra plus clair par un exemple. L'acide nitreux est le menstrue du mercure, parce que les deux corps s'étant unis ensemble par simple division, se combinent par affinité réciproque, raison pour laquelle ils restent en parfaite dissolution ; au lieu que le contraire arrive dans l'opération du kermès, lorsque le foie de soufre a opéré sur le régule. Le kermès abandonne son menstrue, & s'en

s'en sépare en entier. On dira peut-être, qu'étant combiné avec le foie de soufre, son dissolvant, il se précipite avec lui : ce seroit une erreur facile à prouver par deux raisons ; la première, parce que l'alkali ne rencontre point assez de soufre pour former du foie de soufre en totalité ; la seconde, que le régule d'antimoine n'est point attaqué par le foie de soufre bien fait, c'est-à-dire à parties égales. Le défaut d'affinité prouve clairement, que c'est à tort qu'on regarde le foie de soufre comme dissolvant du régule ; l'alkali par conséquent ne peut exister dans le kermès : seulement doit-il être regardé comme l'agent physique, qui en divisant le régule, le dispose à devenir kermès ?

Avant de dire ce que nous pensons sur la nature du kermès, & à quelle cause il doit son existence, nous avons à examiner dans quel état se trouve le régule d'antimoine, quand il a été combiné avec l'alkali. Nous croyons l'antimoine réduit à l'état de chaux, par suite de ce qui vient d'être dit sur la manière d'agir du foie de soufre ; nous le croyons d'autant plus volontiers encore, que tous les menstrues des métaux le calcinent plus ou moins en raison de leur affinité,

& de leur état plus ou moins phlogistique. Quand il ne seroit pas démontré qu'il ne s'opère aucune dissolution, il est au moins incontestable que le régule, qui doit subir l'action de son menstrue, perd de son phlogistique, comme presque tous les métaux. Le plomb, par exemple, soumis à l'action de l'acide vitriolique, se trouve déphlogistiqué avant qu'il s'opère aucune dissolution. Cette opinion de M. *Bohante*, & de bien d'autres chimistes, confirmée par l'exemple que nous avons donné, doit faire soupçonner le régule en état de chaux, & nous espérons le prouver par des expériences plus démonstratives. M. *Parmentier* dans sa traduction de M. *Model*, dit avec vérité que le kermès, mis en fusion dans un creuset, donne un très-beau foie d'antimoine. Première expérience qui prouve que le régule d'antimoine a été calciné; car si cela n'étoit pas, on auroit obtenu du régule au lieu de foie d'antimoine. L'opération pratiquée en grand, pour le foie d'antimoine, vient à l'appui de ce que nous avons avancé. On sait qu'elle consiste à mettre en fusion de l'antimoine dessouffré, & sans addition. Le produit est également du foie d'antimoine. Dans l'un & dans l'autre cas, le régule d'antimoine

fait la base de la substance soumise à l'expérience. Seulement le principe colorant du kermès, qui ne doit son existence qu'au phlogistique pur, est moins adhérent à sa base, & la déphlogistication s'opère en même temps que la fusion, parce que le régule a été réduit à l'état de chaux dans l'opération du kermès, au lieu que dans l'autre circonstance il faut que l'antimoine soit disposé par le grillage & la fonte à former de la chaux. L'excès de phlogistique est la cause commune qui fait rencontrer du soie dans les deux procédés : aussi peut-on croire d'après sa rencontre, qu'une chaux d'antimoine peut exister avec excès de phlogistique ; il est même possible de la combiner à volonté avec lui, sans qu'elle change de nature.

Un professeur de chimie de Louvain, a décrit, dans le Journal de Physique de l'année 1778, une expérience qui prouve qu'une chaux d'antimoine peut s'unir directement avec le phlogistique & lui rester combinée. Nous l'avons répétée de la manière suivante : une partie de verre d'antimoine pulvérisée, & mise en fusion avec le double de soufre, a donné une masse parfaitement semblable au

toie d'antimoine ; après l'avoir pulvérisée & fait bouillir dans l'eau distillée , il s'est précipité du kermès par refroidissement. Cette opération démontre que le régule , après avoir été calciné , comme nous l'avons dit plus haut , peut se combiner avec le phlogistique , & que la réunion de ces deux êtres forme le kermès. Pour confirmer cette opinion nous avons tenté des expériences , que nous allons détailler,

Nous avons fait digérer trois gros de kermès & six onces d'acide vitriolique concentré : le mélange à peine fini , il s'est développé une odeur d'acide sulfureux ; aidé de la chaleur il est devenu parfaitement noir ; au bout d'un jour de macération , l'acide a laissé déposer deux gros de poudre grise , parfaitement semblable à celle destinée à faire du verre ; un gros de cette chaux , exposé au feu dans un creuset , a donné dix grains de régule qui a été parfaitement dissous par l'eau régale (a). Cette expérience nous

(a) Nous trouvons ici le régule d'antimoine au lieu du foie , parce que la chaux , après avoir été déphlogistiquée par l'acide vitriolique , ne conserve que le phlogistique nécessaire à la résurrection du métal,

décèle parfaitement le régule en état de chaux , puisqu'elle remplit exactement les deux loix fondamentales de la chimie, analyse & synthèse: le phlogistique s'y montre aussi d'une manière évidente; mais comme il ne doit pas nous occuper maintenant , nous dirons dans une autre circonstance comment il s'y rencontre. Seulement doit-on conclure de cette expérience que le régule a été divisé & calciné , & que le croire existant en état de chaux dans le kermès , n'est pas une idée fautive. On objectera peut-être que la calcination , que nous attribuons à l'alkali , n'est dûe qu'à l'acide employé dans cette circonstance ; ce seroit une erreur de le penser. Tout chimiste sait que l'acide vitriolique concentré n'a pas d'action sur les métaux , qu'il est seulement disposé à s'unir au principe inflammable , par-tout où il se trouve : d'ailleurs le degré de chaleur n'étoit pas suffisant pour faciliter l'action de l'acide , quand elle devroit avoir lieu.

Pour dernière preuve que le kermès n'est autre chose qu'une chaux d'antimoine avec excès de phlogistique , nous avons mis dans une cornue un gros & demi de kermès , avec trois onces d'acide

vitriolique concentré. Le mélange, soumis à l'appareil pneumatique, n'a pas été plus tôt chauffé que tout l'acide s'est dissipé comme acide sulfureux, composé du principe inflammable qui étoit dans le kermès. Dans le col de la cornue s'est trouvé un peu de soufre, composé des mêmes principes que l'acide sulfureux. Le résidu a été 64 grains de chaux d'antimoine très-blanche & parfaitement déphlogistiquée. La parfaite déphlogistification, ainsi que le prouve la blancheur du résidu, opérée par la chaleur plus considérable que dans les autres expériences, prouve, d'une manière satisfaisante, la définition que nous avons donnée du kermès. Ayant tenté cette expérience dans l'intention de reconnoître la nature du gaz qui s'en dégagéoit, nous avons soigneusement remarqué qu'il ne passoit que de l'air commun, & sur la fin un peu d'air fixe; c'est sûrement dans cette circonstance que le gaz hépatique auroit dû se manifester, parce que l'acide portant son action sur le soie de soufre qu'on supposoit existant dans le kermès, l'auroit décomposé, & la présence du soufre étoit incontestable; ce qui n'étant pas, empêche de croire au

foie de soufre & au soufre (a) pur existans dans le kermès.

Pour confirmer notre opinion sur l'absence de l'alkali & du foie de soufre, nous avons lessivé le résidu de cette dernière expérience. Nous avons fait évaporer les lavages sans qu'il ait paru aucun atome de tartre vitriolé, qui n'auroit pas manqué de se former, si l'idée des anciens eût été vraie. On dira peut-être que le feu volatilisant l'acide, le sel n'a pu se former; ce seroit une objection futile; car avant que l'acide soit tout dissipé, le sel doit être formé; & nécessairement il resteroit dans la cornue, parce qu'il ne se volatilise pas, & qu'il ne fond que très-difficilement. Supposant encore que le tartre vitriolé ne fût pas formé, au moins l'alkali devroit-il se rencontrer dans son état naturel, ce qui n'est pas. Nous avons invité les chimistes à ne pas croire à l'alkali existant dans le kermès; nous faisons la même chose pour l'absence du foie de soufre, que nous croyons assez démontrée par les expériences dont nous avons rendu compte.

Nous devons maintenant porter, nos

(a) Nous entendons par soufre pur le soufre ordinaire, ainsi que le soupçonnoient les anciens.

vues sur un second produit qu'on nomme *soufre doré*. Cette dénomination, qui n'est pas plus juste que celle du kermès, fait croire qu'une grande partie du soufre qui étoit contenue dans l'antimoine, va se rencontrer dans ce second produit : par son analogie que nous allons démontrer avec le kermès, on sera convaincu du contraire.

Pour obtenir le soufre doré, puisque c'est le terme reçu, nous l'avons dégagé de son dissolvant par l'acide vitriolique. Pendant la précipitation, il s'est développé une odeur de gaz hépatique. Lorsque le précipité a cessé de se former, on l'a séparé par le moyen du filtre. Le lavage à l'eau bouillante lui a fait perdre sa couleur ; après avoir été bien séché, l'acide vitriolique l'a parfaitement déphlogistiqué, & le résidu étoit une véritable chaux d'antimoine, qui a donné par la fusion un véritable foie d'antimoine. Nous avons répété comparativement toutes les expériences que nous avons détaillées pour le kermès ; elles démontrent que le soufre n'existe pas plus dans le soufre doré, que dans le kermès. Les différences sont la couleur plus ou moins intense, & la solubilité. Dans le kermès, c'est une grande quantité de phlogistique, & une absence

d'alkali qui nuisent à sa solubilité ; dans le soufre doré, c'est l'excès d'alkali & la privation de phlogistique qui favorisent sa solution.

L'odeur hépatique qui se manifeste pendant la précipitation du soi-disant soufre doré, sembleroit nous trahir, & annoncer la présence du soufre ; cependant il n'en est rien : seulement elle donne à connoître que le soufre est décomposé par l'alkali, & réduit à son principe qui est le phlogistique, & que l'odeur est due à l'acide crayeux contenu dans l'alkali, qui se phlogistique aux dépens du principe du soufre, en même temps qu'il est dégagé de sa base par l'acide vitriolique. La décomposition du soufre est hors de doute, puisqu'il ne reparoit ni dans le kermès, ni dans le soufre doré sous sa forme naturelle ; avantage qu'il conserve dans toute autre circonstance, malgré qu'il soit de même combiné avec l'alkali, ainsi que le prouve la décomposition du foie de soufre ordinaire. Que peut donc penser le chimiste qui, au lieu de rencontrer du tartre vitriolé seul, qui devoit résulter de la décomposition du foie de soufre, y trouve un sel semblable au sel de Glazer, qu'on fait être formé par l'addition du soufre au nitre en fusion ? Com-

ment peut-il se rendre compte de ce phénomène, si on nie la décomposition du soufre ? Dans l'une & l'autre opération, c'est à la décomposition du soufre que le sel de Glazer doit son existence. Un sel de cette nature, qui remplace celui qui doit y être, contrarie l'opinion reçue, & prouve que le soufre joue un rôle bien différent de celui qu'on lui supposoit. Si le soufre n'étoit pas décomposé, il devroit se rencontrer tout pur dans le kermès & dans le soufre doré. Pour nous en assurer, nous avons essayé comparativement avec l'acide vitriolique, du kermès & du soufre pur. A peine l'acide vitriolique est-il en contact avec le kermès & le soufre doré, que l'acide sulfureux se fait sentir, & que l'acide noircit en entier; tandis que le contraire arrive, lorsque le soufre & l'acide vitriolique sont combinés ensemble; l'acide conserve sa blancheur, & le soufre ne subit aucune altération: preuve que le soufre pur n'existe ni dans le kermès, ni dans le soufre doré, & que le soufre doré n'est autre chose qu'une chaux d'antimoine phlogistiquée, combinée avec un alkali phlogistique par la décomposition du soufre. Le phlogistique, quoique principe du soufre, est loin d'être le soufre lui-même,

raison pour laquelle nos anciens maîtres se sont trompés dans leurs définitions.

Malgré toutes ces expériences ; nous ferions embarrassés de prononcer sur la cause qui rend le kermès inégal, quoique préparé par le même artiste, si nous n'avions eu soin de porter nos vues sur l'antimoine, & si nous n'avions cherché à découvrir ses principes. Tous les chimistes savent que c'est un métal uni à une grande quantité de soufre : vérité de laquelle nous convenons ; mais nous y ajoutons le phlogistique qui s'y trouve, indépendamment du soufre. Nous nous en sommes assurés, en prenant comme ci-devant l'acide vitriolique pour pierre de de touche ; cet acide a été promptement noirci par de l'antimoine pulvérisé que nous avons soumis à son action : la coloration ne pouvant venir que du principe inflammable combiné avec l'antimoine, puisque le soufre ne peut produire le même effet, nous avons eu raison de distinguer & d'admettre ces deux principes dans l'antimoine. Cette opinion paroîtra moins hasardée, quand on réfléchira que l'on soumet à la fonte l'antimoine qu'on veut débarrasser de parties terreuses & sulfureuses. Pendant cette fusion, une portion de soufre se trouve

décomposée par le feu, & le principe phlogistique du soufre détruit reste appliqué au métal, indépendamment du soufre qui n'a point été altéré. Ce principe, quoiqu'étant celui du soufre, colore l'acide vitriolique, parce qu'il est à nu dans cette circonstance, & qu'il ne l'est pas dans le soufre. Cette expérience démontre que le phlogistique & le soufre ne doivent pas être confondus ensemble, qu'ils peuvent exister l'un & l'autre unis à un autre corps, comme ils peuvent exister séparément, ainsi que le premier se trouve seul dans le kermès. Avec la connoissance parfaite des principes de l'antimoine, il est moins difficile de deviner la cause de l'inégalité du kermès.

L'antimoine du commerce n'est pas du même ton ni du même brillant, en raison du plus ou du moins de phlogistique, du plus ou du moins de soufre qui lui sont combinés. Cette variété doit nécessairement procurer des résultats différens dans l'opération du kermès, & c'en est la seule cause. Le même antimoine donne des kermès de différentes couleurs; chose peu surprenante, quand on réfléchit que c'est absolument travailler au hasard, que de combiner l'alkali & l'antimoine par le procédé ordinaire, ne pouvant connoître

au coup-d'œil la proportion de ses principes. Les doses prescrites jusqu'à présent sont les fruits de la tentative, plutôt que d'une combinaison raisonnée. L'usage a fait la loi, & un usage est d'autant plus respecté, que son origine est éloignée. On étoit loin de savoir pourquoi la grande quantité d'alkali & la petite portion de soufre qui se trouve combinée avec l'antimoine, sont nécessaires à la préparation du kermès, & que si le foie de soufre se formoit à la manière ordinaire & dans les mêmes proportions, on ne réussiroit pas. Pour preuve, nous avons pris quatre onces de foie de soufre ordinaire & une demi-once de régule d'antimoine ordinaire; le mélange a bouilli très long-temps sans donner du kermès: nous n'avons point été surpris de ne pas réussir d'après la manière dont nous avons conçu la théorie du kermès, & d'après laquelle nous l'avons défini. Nous avons eu raison, d'après cette expérience, d'annoncer le foie de soufre comme n'ayant point d'action sur le régule d'antimoine. Nous rendrons compte de ce phénomène, en détaillant notre procédé; il nous falloit absolument avoir acquis toutes ces connoissances sur le kermès, & les principes constitutifs de l'antimoine, avant de songer à un nouveau

procédé ; il falloit pénétrer dans le sanctuaire de la nature pour déchirer le voile du mystère ; il a fallu l'interroger avec patience pour lui arracher son secret. Nous croyons qu'il lui est enfin échappé. Combinez, semble-t-elle dire, le régule qui fait la base de l'antimoine avec les corps qui doivent opérer sa métamorphose ; & votre marche sera plus sûre ; le régule, le soufre & l'alkali seront toujours des mêmes, & vos résultats seront toujours de même nature.

Après plusieurs tentatives, nous sommes parvenus à des proportions justes d'une parfaite combinaison : nous conseillons une once un gros de régule d'antimoine du commerce porphyrisé, une once & demie de fleurs de soufre, & huit onces d'alkali. On commence par faire bouillir le tout dans quatre pintes d'eau seulement, pour que l'union du soufre & de l'alkali se fasse plus promptement. Au bout d'une demi-heure, on ajoute quatre pintes d'eau, afin que le kermès plus divisé se phlogistique également, & acquière le même degré de finesse. Il faut employer un vaisseau de terre vernissé, parce que ceux de fer nuisent à la coloration du kermès ; ainsi que nous avons eu lieu de nous en appercevoir. La liqueur filtrée

laisse déposer du kermès , qui n'acquiert qu'avec le refroidissement parfait son dernier degré de couleur ; sa finesse le tient long-temps en suspension dans son véhicule. En opérant de cette manière & avec ces proportions , le dépôt a donné une once de très-beau kermès. Lorsque le dépôt a cessé de se former , nous avons versé de l'acide vitriolique qui a fait précipiter un gros de soi-disant soufre doré , qui n'en est pas plus que celui dont nous avons parlé , & qu'on obtient par l'autre procédé. Après avoir séparé par le filtre le précipité de son véhicule , nous avons soumis l'eau-mère à l'évaporation , & nous avons obtenu neuf onces de sel parfaitement semblable à celui que nous avons obtenu par le procédé ordinaire , & dont nous avons rendu compte. Nous devons observer que notre kermès n'a pas besoin d'être lessivé à l'eau bouillante comme l'autre , parce que la portion d'alkali qui lui reste unie est infiniment petite , & qu'elle disparoit en entier , au simple lavage d'eau froide ; preuve de la juste combinaison des différens corps qui contribuent à la formation du kermès. La réussite de notre procédé prouve bien que le soie de soufre est regardé à tort comme le menstrue dans cette circon-

flance, & que c'est plutôt à l'alkali qu'on doit attribuer la propriété dissolvante; & la raison en est simple. Dans le foie de soufre fait à parties égales, l'alkali se trouve pour ainsi dire saturé, & ne peut plus avoir d'action sur le régule d'antimoine; au lieu que par la quantité que nous prescrivons, n'étant que légèrement phlogistiqué, il est assez puissant pour agir sur le régule: on peut le comparer à une lime très-fine qui divise le régule, & le dispose à la phlogistication. On nous accusera peut-être de voir cette opération plutôt en physicien, qu'en chymiste; mais il nous paroît difficile de la concevoir autrement, puisqu'elle ne peut s'expliquer par le jeu des affinités. Par le calcul des différens produits des matières employées que notre procédé nous met à même de connoître, il est impossible de ne pas croire à la décomposition du soufre, puisque, d'un côté, ce seroit bien le moment de le rencontrer lors de la précipitation du foie de soufre, & qu'il ne se trouve pas; & que d'un autre côté, le sel de Glazer qui se trouve formé à ses dépens, se manifeste en quantité assez considérable pour que le poids des matières employées se trouve le même. Son absence justifie notre opinion sur l'utilité dont il est à

l'opération, & sur sa décomposition parfaite.

Les expériences qui pouvoient nous assurer de la nature & des principes de ce nouveau produit, & jusqu'à quel point il mérite notre confiance, comme médicament, n'ont point été négligées. Toujours par objet de comparaison, nous avons répété celles que nous avons tentées sur le kermès ordinaire, & nous avons obtenu les mêmes résultats ; c'est-à-dire une chaux d'antimoine, qui, dans le kermès & le soufre doré, fait la base du produit. Si notre procédé au premier coup-d'œil ne semble pas mériter la préférence, parce qu'on dira peut-être que c'est faire la même chose d'une manière différente, nous croyons qu'il l'obtiendra, en nous permettant quelques réflexions qui sont conséquentes à tout ce qui a été dit.

La difficulté d'obtenir un kermès égal, vu l'état incertain dans lequel se trouve ordinairement l'antimoine, étoit à surmonter ; & nous la croyons vaincue par le régle que nous mettons à sa place. Les proportions de soufre & d'alkali ne seront plus hasardées, puisque nous sommes parvenus à connoître le rapport dans lequel ils peuvent se combiner ; & qu'en employant toujours les mêmes propor-

tions , leur action sera toujours la même. Le soufre uni au régule dans l'antimoine , ne manifestant ni sa manière d'exister , ni en quelle quantité , mettra toujours l'artiste hors d'état de se rendre compte de son travail : embarras surmonté par notre procédé, puisqu'il le met à portée de calculer les produits , en employant les mêmes poids & les mêmes matières. Enfin, avec le desir de la perfection il est possible de se procurer un alkali parfaitement pur, en faisant dissoudre à froid celui que l'on veut employer. Les trois êtres étant parfaits séparément , & ne pouvant cesser de l'être , il est impossible de ne pas obtenir les mêmes produits , & par conséquent un kermès toujours égal. Ces trois degrés de perfection ont manqué jusqu'à présent à la préparation du kermès : trop heureux si le chimiste instruit & le médecin praticien , approuvent également notre travail.

Nous devons chercher maintenant la cause de la couleur du kermès. Pour la concevoir plus facilement , il faut définir le foie de soufre , dans cette circonstance : un alkali phlogistique qui colore le kermès en même temps qu'il le divise. L'alkali, en se phlogistiquant aux dépens du soufre , le décompose , & laisse échapper

le gaz crayeux qu'il contient ; ce dernier, en même temps qu'il se déphlogistique, va porter sur la chaux d'antimoine le phlogistique nécessaire à la coloration du kermès, ainsi que l'a démontré *M. Desyeux*, par une expérience fort ingénieuse. On tapisse l'intérieur d'un chapiteau de verre avec de l'antimoine diaphorétique, ou une autre chaux d'antimoine déphlogistiquée, qu'il faut humecter avec un peu d'eau pour la faire adhérer plus aisément. On verse dans la cucurbite, qui contient du foie de soufre en dissolution, de l'acide vitriolique ; le gaz crayeux se dégage de sa base, se phlogistique en même temps, & la chaux d'antimoine se colore en kermès. Nous avons répété la même expérience par la voie humide. En faisant bouillir un mélange d'antimoine diaphorétique & de foie de soufre, une portion de la chaux s'est phlogistiquée comme dans l'expérience précédente.

Un pareil procédé tout simple & autant ingénieux qu'il paroît, ne pourroit être employé à la préparation du kermès, parce que la chaux d'antimoine ne se trouveroit jamais autant divisée qu'elle doit l'être. L'extrême finesse est nécessaire à la chaux d'antimoine pour acquérir un plus grand degré de phlogistique dont elle a

besoin pour servir utilement le médecin.

Il n'est pas plus difficile de croire à un alkali phlogistique par le soufre, qu'à celui qui l'est par le sang de bœuf dans la préparation du bleu de Prusse. Dans les deux circonstances, l'alkali & le phlogistique jouent leur rôle de la même manière, à la différence près de la couleur. Concevoir la théorie du bleu de Prusse, & en convenir, c'est avouer que l'on admet notre explication. La parfaite analogie de ces deux êtres se rencontre jusques dans leur destruction. Le bleu de Prusse exposé au feu dans une cueiller de fer, perd sa couleur. La même chose arrive au kermès. Le phlogistique se détruisant également, prouve qu'il est le principe de la couleur dans les deux opérations.

Si le gaz dont nous avons parlé ne devenoit pas principe constituant du kermès, il ne seroit pas sujet à perdre sa couleur avec le temps. Cette observation de *M. Baumé* nous a été confirmée par l'expérience. Du kermès nouvellement fait, parfaitement lessivé, abandonné à lui-même, & exposé à l'air, a été trouvé décoloré au bout d'un an. La couleur étant une chose essentielle au kermès, comme médicament, il étoit important de savoir quel étoit son principe, afin de prendre

des précautions pour la lui conserver; le médecin doit juger par cette petite observation, que la chymie en éclairant le pharmacien, le rend fidèle & soigneux avec connoissance de cause, plutôt que par habitude, & qu'il doit toujours le désirer tel pour lui accorder sa confiance, & mériter celle du public. En rappelant nos opérations dont les preuves sont accompagnées de l'expérience, on doit conclure :

1°. Que l'antimoine est le régule avec surabondance de soufre & de phlogistique.

2°. Que le régule est réduit à l'état de chaux dans le kermès, & phlogistiqué par le gaz crayeux qui devient un de ses principes.

3°. Que l'alkali & le soufre n'entrent pour rien dans le kermès & le soufre doré.

4°. Qu'il ne se forme point de soufre proprement dit, mais que l'alkali se phlogistique en décomposant le soufre, & devient par-là utile à la formation du kermès.

5°. Que toutes les définitions du kermès sont fausses, & ne donnent aucune idée de l'opération; qu'il conviendrait peut-être mieux de le définir, chaux d'antimoine superphlogistiquée, en lui con-

servant sa dénomination de kermès pour terme générique.

Tel a été l'objet de notre travail & de nos réflexions. Nous desirons que son utilité & l'avantage public soient sa récompense. Nous ne nous sommes point occupé du kermès par la voie sèche, son imperfection est trop reconnue pour qu'il ne doive pas être abandonné: un médiocre intérêt, ou quelques opinions soutenues sans fondement, l'empêchent de tomber dans un oubli parfait; ce qui seroit bien à désirer.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1785.

Pendant le cours du mois d'octobre, le mercure s'est soutenu vingt-quatre jours de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes; il est descendu sept jours de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 9 lignes.

Le thermomètre du premier au dix-sept, a marqué le matin 9 degrés & demi à 11, communément 10 à 11; le soir 10 à 11; à midi 13 à 14 degrés au dessus de 0. Du dix-sept au trente-un le matin,

il a marqué 1 à 8, communément 5 ; le soir 3 à 8, communément 5 & 6 ; & à midi 5 à 10, communément 9 à 10 degrés au dessus de 0. Les trente & trente-un, il a marqué 1, 2, le matin ; 5, 6, à midi ; & 4, 6, le soir.

L'hygromètre s'est élevé vingt-trois jours, le matin de 4 à 5 ; cinq jours à 3, & trois jours à 2 degrés & demi au dessus de 0. Le soir, deux jours à 8 $\frac{1}{2}$, quatre jours à 7, huit jours à 6, douze jours de 5 à 5 $\frac{1}{2}$; & cinq jours à 4 degrés au dessus de 0.

Le ciel a été six jours clair ; neuf jours couvert ; seize jours variable. Il y a eu 13 fois de la pluie, dont grande pluie le 8 ; cinq fois du brouillard ; neuf fois du vent, dont grand vent les 8 & 29 Sud, & le 13 S-O. Depuis le 21, il a gelé tous les matins, dont glace les 30 & 31.

Les vents S. S-O. ont soufflé quatorze jours ; l'Ouest, quatre jours ; N. N-E, N-O, dix jours ; l'E, trois jours.

Il est tombé un ponce dix lignes quatre dixièmes d'eau à Paris.

La constitution un peu humide & tempérée du mois d'octobre a continué de régner jusqu'au 17. Les maladies dominantes ont été les diarrhées, les dysenteries, les fièvres intermittentes, les petites-véroles & les fièvres-rouges; celles-ci ont été très-nombreuses dans la ville, & ont attaqué spécialement les enfans; la Pitié en a peuplé l'Hôtel-Dieu: on en voyoit arriver quinze à dix-huit par jour. La saignée a été généralement utile à ces enfans; plusieurs, faute de ce secours, ont éprouvé des toux, des bouffissures à la suite de cette maladie; & la saignée a été encore nécessaire à l'invasion de ces accidens consécutifs: le sang tiré à ces enfans étoit couenneux.

A quelques-uns une espèce de bouffissure leucophlegmatique a paru subitement, précédée de malaise & accompagnée de fièvre violente; elle a disparu tout aussi rapidement en se terminant par la mort. Ces accidens consécutifs ne durent que quatorze à quinze heures; heureusement que peu en ont été atteints, &
du

MALADIES RÉGN. A PARIS. 649
du nombre de ceux qui n'avoient point
été saignés.

Le scorbut a aussi fait des progrès : près
de deux cents enfans de la Pitié ont été
transportés à l'hôpital S. Louis.

Les femmes en couche ont été sujettes
aux fièvres puerpérales , mais elles n'ont
point été fâcheuses ; elles ont cédé au
traitement indiqué.

Les fièvres-bilieuses-aigües ont été
communes ; les fièvres intermittentes ,
spécialement les quartes qui ont été les
plus nombreuses , ont été rebelles , & se
sont terminées , pour la plus grande par-
tie , par l'ensure des extrémités , & quel-
ques-unes par l'ascite. Cette disposition à
la bouffissure ne peut être attribuée qu'au
caractère de la fièvre , & nullement à l'u-
sage du quinquina , puisque la plus part ,
& toutes celles que l'on a soignées dans
les hôpitaux , ont été traitées sans ce fé-
brifuge.

La constitution refroidie vers le 17 ,
amena des fièvres arthritiques ou rhuma-
tismales ; la plus part prirent les caractères

apparens de la pleurésie, de l'hépatitis; de coliques inflammatoires, &c. &c.: d'autres se joignirent à des signes de putridité, ou à des fièvres quartes. Le sang tiré dans l'invasion ou dans l'état de la maladie, étoit d'un gris blanc & couenneux, tel qu'il se présente dans la goutte vague; il a fallu trois, quatre saignées, & même jusqu'à huit, neuf. Les sangsues appliquées à l'anus ont produit de très-bons effets dans ces fièvres compliquées avec la fièvre quarte: dans ces cas tout l'hypochondre droit étoit plus ou moins tendu & douloureux; après avoir dissipé les accidens inflammatoires, il est resté à ce viscère un embarras oedémateux plus ou moins considérable, & une telle inertie, que la bile ne s'est manifestée que longtemps après, les malades ne rendant que des matières glaireuses & tenaces. Les délayans, les légers incisifs aiguës par les sels neutres & le savon, ont produit de très-bons effets, ainsi que les fruits fondans, sur-tout le raisin. Dans les fièvres rhumatismales simples, après les saignées

& un à deux émétiques, la poudre tempérante unie au camphre & au kermès minéral, a produit de très bons effets en relevant la transpiration qui a été constamment critique.

En général les fièvres quartes ont été les plus nombreuses; le traitement qui a paru le mieux indiqué & avoir le plus de succès, sont les apozèmes faits avec les racines de persil, de fenouil, d'asperge, les chicorées, le cerfeuil & le creffon de fontaine, aiguilés par le sel de Glauber, le tartre vitriolé & le sel ammoniac, édulcorés avec l'oxymel simple, après avoir fait précéder les évacuans, sur-tout l'émétique; & à l'invasion de chaque accès, l'infusion de fleurs de camomille à laquelle on ajoutoit de la liqueur de Mindérerus.

Les petites-véroles ont été orageuses, & les affections chroniques de la poitrine, ont beaucoup empire. Les rhumes, les affections catarrhales, les rhumatismes, ont été nombreux sur la fin du mois.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au Lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	8, 6	12, 0	13, 15	27	11, 5	27	11, 11	28	0, 10
2	6, 2	12, 9	7, 14	28	0, 10	28	0, 0	27	10, 7
3	7, 6	14, 8	11, 7	27	7, 10	27	8, 0	27	9, 2
4	10, 8	14, 17	10, 0	27	9, 6	27	9, 6	27	9, 2
5	8, 12	12, 13	10, 11	27	9, 11	27	10, 6	27	10, 7
6	7, 18	13, 3	10, 2	27	10, 8	27	10, 7	27	10, 3
7	9, 10	14, 14	9, 15	27	9, 9	27	9, 10	27	9, 6
8	10, 19	12, 13	10, 0	27	7, 8	27	7, 0	27	7, 6
9	6, 10	13, 7	10, 4	27	8, 9	27	8, 9	27	8, 0
10	9, 9	12, 3	8, 6	27	6, 9	27	10, 1	27	10, 2
11	8, 14	14, 7	9, 15	27	10, 0	27	9, 11	27	9, 10
12	9, 10	14, 12	12, 10	27	8, 8	27	8, 6	27	9, 1
13	9, 10	11, 0	10, 17	27	11, 6	28	1, 0	28	2, 0
14	9, 0	14, 0	11, 10	28	2, 0	28	2, 9	28	3, 0
15	10, 0	15, 2	10, 0	28	3, 4	27	3, 4	28	2, 10
16	8, 0	13, 2	10, 12	28	1, 11	28	1, 4	28	0, 10
17	8, 9	10, 15	10, 7	28	0, 5	28	0, 1	27	11, 10
18	6, 0	9, 10	6, 10	28	0, 6	28	1, 2	28	1, 11
19	14, 13	9, 5	5, 0	28	2, 0	28	2, 0	28	1, 11
20	6, 0	9, 10	5, 3	28	1, 2	28	1, 2	28	1, 7
21	3, 19	8, 9	6, 19	28	1, 10	28	2, 0	28	2, 4
22	5, 4	9, 15	6, 13	28	2, 6	28	2, 3	28	1, 11
23	3, 11	10, 1	4, 6	28	1, 2	28	0, 6	27	11, 10
24	2, 8	9, 0	7, 17	27	10, 9	27	9, 9	27	8, 10
25	7, 6	6, 17	6, 1	27	7, 9	27	6, 10	27	7, 7
26	1, 12	5, 5	1, 3	27	8, 0	27	9, 1	27	10, 11
27	1, 14	6, 19	1, 2	27	11, 5	27	8, 5	27	10, 11
28	1, 14	7, 10	4, 4	27	11, 11	27	10, 11	27	10, 6
29	4, 4	8, 0	2, 0	27	8, 9	27	7, 1	27	9, 9
30	0, 8	8, 4	1, 17	28	0, 9	28	0, 9	28	0, 6
31	0, 10	7, 18	8, 1	27	10, 6	27	9, 4	27	9, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	E. couv. frais,	E. nua. tempér.	E. couv. doux.
2	E. couv. frojd.	E. couv. doux.	E. couv. frais.
3	E. bro. frais, pl.	S-O. <i>idem.</i>	O. c. temp. plu.
4	S. c. tempér. br.	S. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
5	S-O. couv. fra.	S-O. nu. doux.	S-O. <i>idem.</i>
6	S-O. co. doux.	S-O. couv. doux.	S-O. co. temp.
7	S-O. co. temp.	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> vent.
8	S. <i>id.</i> vent, plu.	S. <i>idem.</i> vent.	S-O. <i>id.</i> pluie.
9	S-O. ser. froid.	S-O. couv. doux.	S-O. c. t. v.
10	S-O. couv. frai.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. ser. frais.
11	S-O. nuag. frai.	S. <i>idem.</i>	S. couv. frais.
12	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. co. doux.
13	S-O. c. frai. ve.	S-O. <i>idem.</i>	vent, pluie.
14	N-O. bro. frais.	S-O. ser. frai.	S-O. ser. frai.
15	N-E. co. temp.	N-O. co. temp.	O. c. tempér.
16	N. ser. froid.	S-O. couv. chau.	N. nu. tempér.
17	N. broui. frais.	E. ser. chaud.	E. ser. tempér.
18	E. broui. froid.	E. couv. doux.	E. broui. temp.
19	E. nuag. froid.	E. co. tempère.	E. couv. froid.
20	N. couv. froid.	E. couv. frais.	E. ser. froid.
21	N. ser. froid.	N. <i>idem.</i> bruin.	N. nuag. froid.
22	N. nuag. froid.	N. couv. frais.	N. couv. froid.
23	N. ser. br. froi.	N. <i>idem.</i>	N. couv. frais.
24	S-E. <i>id.</i> gel. bla.	N. nua. tempér.	N. ser. froid.
25	S-O. couv. froid.	S-O. ser. temp.	S-O. <i>id.</i> vent.
26	N. ser. froid.	S-O. couv. frais,	S-O. couv. froid,
27	N. <i>idem.</i>	vent, pluie.	vent, pluie.
28	N-O. <i>idem.</i>	N-O. nua. frais.	N-O. ser. froi.
29	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
30	S-O. t. froid. v.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. n. froi. ve.
31	N. ser. froid.	N. c. fra. ve. pl.	N. ser. froid.
32	N. nuag. froid,	N. couv. frais.	N. <i>idem.</i>
33	gelée blanche.		
34	N. couv. froid.	S. <i>idem.</i>	S. co. frais. ve.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur .. 15, 2 deg. le 16
 Moindre degré de chaleur. -1, 14 le 27

Chaleur moyenne. 8, 7 deg.

Plus grande élévation du mercure. pouc. lig.
 28, 3, 4, le 15
 Moindre élév. du mercure. 27, 6, 9, le 10

Élévation moyenne. 27, 10, 2

Nombre de jours de Beau. 6
 de Couvers. 19
 de Nuages. 6
 de Vent. 8
 de Brouillard. 6
 de Pluie. 8

Quantité de Pluie. 14, 0, lig.

Evaporation. 29, 0

Différence. 6, 13

Le vent a soufflé du N. 19 fois

N. E. 8

N. O. 10

S. 6

S. E. 2

S. O. 30

E. 17

O. 52

TEMPÉRAT. froide & humide.

Plus grande sécheresse. 34, 4 deg. le 30

Moindre. 6 le 14

Moyenne. 20, 5

À Montmorency, ce premier novembre 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'octobre 1785; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a encore été à la pluie au commencement & à la fin du mois. Elle a cessé après le 12, & a repris le 25 du mois.

Les vents du sud ont soufflé constamment depuis le 4 jusqu'au 17, & depuis le 23 jusqu'au 31 : cependant le mercure dans le baromètre n'a point descendu, de tout le mois, plus bas que le terme de 27 pouces 7 lignes. Du 13 au 14, il s'est soutenu au dessus de celui de 28 pouces : le 14 & le 15, il s'est élevé à 28 pouces 3 lignes.

La température de l'air a été froide tout le mois : la liqueur du thermomètre ne s'est point élevée au dessus du terme de 12 $\frac{1}{2}$ degrés. Dans les quatre à cinq derniers jours du mois, elle a été observée, le matin, près du terme de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 12 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

656 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

4 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

13 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuag.

18 jours de pluie.

1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'octobre 1786.

La maladie dominante de ce mois a encore été la fièvre continue-puante-maligne, qui a cependant été moins difficile à combattre que dans les mois précédens. La méthode curative, que nous avons désignée, avoit un plein succès, dès que les malades étoient secourus à temps. Les taches pétéchiales étoient moins communes, & l'abattement des malades en général moins considérable. Dans plusieurs la maladie a pris la marche de la fièvre double-tierce, dont un jour plus fâcheux que l'autre; c'est alors sur-tout que le quinquina réussissoit: on le nitroit avec succès lorsque la chaleur interne dominoit encore. Dans le cas d'abattement extrême & de prostration des forces vitales, l'élixir fébrifuge d'Huxham étoit le remède par excellence. Les vésicatoires relevoient avantageusement le pouls, & donnoient

une issue salutaire, par la suppuration subséquente, à une partie du délétère d'où cet état provenoit. Une circonstance assez singulière, qui a été observée dans un grand nombre de malades, c'est qu'au déclin de la maladie, & avant même que la fièvre les eût quittés, ils se plaignoient de la faim, & insistoient plus ou moins sur le besoin de manger.

Les vents du nord qui ont succédé à ceux du sud au milieu du mois, ont amené des péripneumonies, des squinancies & des crachemens de sang, qui ont dû être traités par la méthode antiphlogistique, mais où souvent les laxatifs doux se trouvoient indiqués après des saignées suffisantes.

Les fièvres intermittentes devenoient assez communes, sur-tout dans le petit peuple. On s'est bien trouvé d'une saignée ou deux dans l'intervalle des accès lorsqu'ils étoient violens, après quoi on devoit insister particulièrement sur les incisifs favonaeux salins.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie royale
des sciences & belles-lettres de Berlin,
année 1783, avec l'histoire pour la même
année, in-4. A Berlin, chez Decker,
1784.*

1. Les objets de la classe de philosophie expérimentale, qui seule peut nous concerner, sont :

I. Sur le rapport qui se trouve entre la compression de la surface des fluides & le degré de chaleur qu'ils prennent en bouillant ; par M.

ACHARD. L'auteur a inventé une machine pour connaître ce rapport. Il la décrit dans cette dissertation ; mais pour comprendre parfaitement la description qu'il en donne, il faut pouvoir consulter la planche. *M. A.* a encore joint une table qui indique les rapports des degrés de chaleur de l'eau & de l'esprit-de-vin avec les élévations du mercure, en même temps qu'il établit que pour des degrés de rarefaction de l'air qui ne sont pas considérables, les différences des degrés de chaleur des fluides bouillans sont proportionnelles aux rarefactions de l'air, & que pour des rarefactions considérables & différentes de l'air, les diminutions des degrés de chaleur des fluides bouillans, sont en proportion croissante.

II. *Examen chymique des cheveux & du poil de différens animaux ; par M. ACHARD.*

La laine, les cheveux, le crin, le poil de chèvre, de cochon, de chien, de veau & de lapin, ont été soumis par l'auteur à diverses expériences. L'eau échauffée au degré qu'elle peut prendre lorsque sa surface n'est pressée que par le poids de l'atmosphère, n'a aucune action dissolvante sur ces corps ; mais elle en extrait les parties gélatineuses, quand on les fait bouillir ensemble dans le digesteur de Papin. L'incinération & la lixiviation ont appris que la partie fixe des cheveux est peu considérable, relativement à leur partie volatile ; qu'il se trouve une différence très-marquée entre la quantité de la partie fixe & terreuse des poils de différens animaux ; que la laine, le crin, les cheveux, le poil de chien & de veau ne contiennent aucun sel fixe, que le poil de chèvre & de cochon contient une très-petite quantité de sel commun ; qu'il même, selon toutes les apparences, n'y est qu'accidentellement. Les expériences, faites sur les cendres des poils avec les acides, ont donné pour résultat ; que ces cendres sont un mélange de la même terre qu'on trouve dans les os calcinés & dans les cendres des autres matières animales, & de terre martiale.

En distillant les cheveux dans une cornue de verre au bain de sable & en augmentant le feu par degrés, ces substances étant échauffées jusqu'à un certain point, sont entrées en une véritable fusion, & ont formé une espèce de pâte, laquelle étant refroidie, s'est durcie, & a pris l'apparence d'un charbon, facile à érailler entre les doigts, il coule par les trous

expériences que *M. A.* rapporte , 1^o. que les alkalis non caustiques n'ont que très-peu d'action sur les poils ; 2^o. que les alkalis caustiques , salins & terreux agissent beaucoup plus sur les poils , & que les premiers les dissolvent entièrement ; 3^o. que tous les poils sont dissous par les acides minéraux , lorsqu'ils sont fort concentrés , sans chaleur , & lorsqu'ils ne le sont pas à l'aide de la chaleur ; 4^o. que l'éther , l'esprit de vin , les huiles grasses & essentielles n'ont aucune action sur des poils , ni à froid , ni à l'aide de l'ébullition.

III. *Expériences faites dans la vue de décomposer le sel commun , pour en tirer l'alkali minéral ; par M. ACHARD.*

IV. *Expériences faites dans la vue de séparer l'acide marin & l'acide vitriolique de l'alkali minéral , par le même.*

Toutes les tentatives que l'auteur a faites pour parvenir à ses fins , ont été infructueuses ; cependant il a consigné , dans son premier mémoire , une observation dont il se propose de faire l'objet d'un travail particulier , & qui pourra devenir avantageux , s'il réussit dans son plan. Cette observation concerne la blancheur que la litharge contracte lorsqu'on la broie avec le sel commun , sur-tout si l'on continue cette trituration pendant quelque temps.

V. *Observations sur le gaz de Montgolfier , & description d'une nouvelle méthode de mesurer les élévations d'un moyen du thermomètre ; par M. ACHARD.*

Les expériences rapportées dans ce mémoire , prouvent que l'air de Montgolfier n'est

ni un gaz, ni un air inflammable, ni une nouvelle sorte d'air, mais seulement de l'air atmosphérique, dilaté par la chaleur & par la volatilisation des parties volatiles des corps qui brûlent, & qui sont de nature à se changer par la chaleur en vapeurs élastiques, miscibles avec l'air commun, mais incapables de s'y unir par combinaison.

Quant à la nouvelle méthode de mesurer les élévations au moyen du thermomètre, l'auteur l'avoit déjà annoncée dans le premier mémoire qu'on trouve de lui dans ce volume; elle est même encore très-imparfaite, & indiquée seulement en peu de mots. « Je me contenterai de remarquer, dit *M. Achar*, que comme l'on peut à volonté augmenter l'étendue des degrés d'un thermomètre, sans lui donner une longueur incommode, l'on peut de même observer au moyen du thermomètre, des différences dans la pression de l'atmosphère, qui deviennent imperceptibles au baromètre; donc, l'on pourra aussi, de cette manière, mesurer des hauteurs avec beaucoup plus d'exactitude. »

VI. Considérations sur les caractères physiques des herbes proprement ainsi dites, & des plantes qui en diffèrent, autant que les déterminations de ces caractères peuvent être déduites de l'ordre de la nature & de l'expérience; par *M. GLEDITSCH*.

La stabilité des caractères propres aux différens ordres ou familles aussi inaltérables dans les végétaux que dans les insectes, quelque variété qu'éprouve l'air, puisse espérer dans certains individus, se manifeste dans les herbes, en ce qu'elles a sont soumises à la loi particulière, qui borne leur pouvoir de se reproduire, & ne leur permet de porter qu'une seule fois

des semences fécondes, sans pousser de bourgeons, ni contenir des germes qui les mettent en état, comme les plantes à tige, les arbustes & les arbres, de tirer de leur moëlle de nouvelles plantes qui, en se séparant d'elles, les laissent subsister avec leurs racines, leurs tiges & leurs branches.»

VII. *Sur l'apoplexie ; par M. WALTER.*

La première assertion de l'auteur est que toutes les personnes parvenues à un certain âge avancé, meurent d'apoplexie ou d'inflammation gangréneuse des extrémités ; & que de dix vieillards, neuf sont les victimes de la première, contre un que la dernière enlève. Il avance ensuite que « tous les bossus, & même tous ceux qui ont le cou fort court, les enfans rachitiques, les personnes fort replettes, les buveurs, les pendus, les noyés, les gens gelés, ceux que des exhalaisons méphitiques ont étouffés, les hydropiques de poitrine, ceux qui ont non-seulement de l'eau dans le péricarde, mais encore quelque autre défaut dans la structure du cœur ; par exemple, ceux dont le cœur tient au péricarde, ou ceux chez qui la valvule du cœur est déchirée ou durcie, meurent d'apoplexie. Dans les fièvres chaudes, ajoute-t-il, bien des personnes meurent d'apoplexie, les fous, les enragés, les épileptiques qui meurent dans les convulsions, enfin tous ceux qui poussent trop loin l'exercice des facultés de l'ame, comme les savans de profession : toutes ces personnes meurent d'apoplexie. »

M. *Walter* examine ensuite pourquoi les femmes bossues doivent redouter la grossesse & les couches ; il trace le plan de conduite qu'elles doivent suivre durant la gestation, afin de se

soustraire au danger qui les menace; & après avoir indiqué, en peu de mots, ce qu'il convient de faire pour garantir de l'apoplexie les gens replets, les buveurs & les savans, il passe à l'examen du genre de mort des pendus, des noyés, des gelés & des gens étouffés par des exhalaisons méphitiques. Il décide qu'ils meurent tous d'apoplexie. C'est à cette occasion qu'il fait une longue digression, relative à la présence de l'eau dans les poumons & dans l'estomac des noyés, & à l'état de l'épiglotte dans ces cadavres; il déclare que, quoiqu'il ait examiné quantité de noyés, il n'a jamais trouvé ni eau dans l'estomac, ni même dans les poumons; & l'épiglotte, dit-il, étoit dans son état naturel. Les vaisseaux du cerveau, ajoute-t-il, étoient aussi fort remplis de sang, comme ceux des pendus. Il entreprend de prouver, par les considérations sur la structure & les fonctions de l'épiglotte, ainsi que sur les phénomènes de la respiration dans un homme qui se noie, que rien ne peut entrer dans les poumons. Il est vrai que cet organe est extraordinairement gonflé, mais dans tous les cas qui se sont présentés à l'auteur, cette expansion venoit de ce que la plupart des petites cellules qui composent les poumons étoient devenues de grandes cavités, de manière que les poumons étoient tellement gonflés qu'ils étoient prêts de rompre; quand on les comprimoit, on entendoit un bruit sourd; & les bronches se remplissoient d'un fluide rougeâtre & glutineux.

20. Cette observation, continue M. W. nous conduit précisément à la manière dont les noyés périssent vraiment d'apoplexie. Une personne

roncée, soit à dessein, soit par accident, ou jettée dans l'eau, inspirera, dans le premier moment de la frayeur, & cette inspiration sera suivie d'une expiration continue. Tous les muscles du corps prennent alors des mouvemens convulsifs, & par conséquent aussi ceux du palais, & ceux qui servent à élargir & à retrécir la fente de la glotte; & comme le palais fait l'office d'une vraie valvule, pour couvrir l'ouverture du nez, il empêche par là que l'eau ne pénétre par le nez dans la glotte, & de-là dans les poulmons.

« Les contracteurs de la glotte se retirent en même temps, de manière qu'ils ferment entièrement l'ouverture de la trachée; & par là le passage de l'eau dans les poulmons, s'il en peut entrer quelque partie par la bouche, est impossible. Maintenant vient le période le plus fâcheux pour les noyés, c'est celui pendant lequel l'air renfermé dans les poulmons, devenu encore plus élastique par la chaleur naturelle, déchire les cellules des poulmons qui sont dans un état de tension extraordinaire, auquel ils ne peuvent résister. Plus cet état dure, plus les cellules se déchirent. J'ai vu des poulmons de noyés, qui étoient très-sains, mais dont les cellules avoient été si déchirées par l'air élastique qui y étoit renfermé, qu'ils ressembloient à une vessie gonflée. »

« Qui ne voit les suites qui résultent de là dans un homme près de mourir? Le gonflement continu des poulmons empêche le sang de sortir de la tête par le système veineux du cerveau. Les artères, & sur-tout les veines, sont remplies, elles compriment le cerveau & les nerfs, & par conséquent agissent sur tout

le corps ; ce qui n'indique autre chose, sinon que le noyé meurt d'apoplexie. »

Notre auteur lève enfin la difficulté qu'on trouve à décider si un homme est tombé vivant dans l'eau, ou s'il a été mort avant d'y entrer. « Quand un homme est tombé vivant dans l'eau, dit-il, soit par accident, ou de force, ou de lui-même, & qu'il y meurt ; on trouvera que son sang reste très-fluide, & si l'on ouvre une veine, le sang en sortira en grande quantité, & même comme de l'eau ; si au contraire un homme a été tué & jeté ensuite dans l'eau, par conséquent étant mort, on trouvera son sang fort épais ; & si l'on ouvre une veine, il coulera lentement & en petite quantité, comme chez un pendu où le sang est fort épais ; on peut par conséquent distinguer par là un pendu, d'avec un homme tombé vivant, & mort dans l'eau. »

La compression du cerveau par le sang, est le seul principe d'où part notre auteur, pour établir le traitement de toute sorte d'asphyxie. Il ne compte pour rien la nécessité de ranimer avec modération le principe vital ; au contraire il proscriit, dans le traitement des noyés, des pendus tout ce qui peut stimuler. L'air soufflé dans la poitrine ne peut, selon lui, être avantageux « que chez les personnes qui ont eu une attaque d'apoplexie, chez les gélés, chez ceux que des exhalaisons nuisibles ont étourdis, ou comme on dit, étouffés ; chez les enfans qui, dans des couches longues & difficiles, paroissent venir morts au monde ; » tandis qu'il prétend que cette insufflation sera très-nuisible aux noyés & aux pendus. (L'auteur n'indique pas, à la vérité, la raison de cette

différence, & nous avouons que, dans son principe, elle nous paroît difficile à établir : il y a plus, nous verrons plus bas qu'il confond toutes les espèces d'apoplexie, en traçant la méthode curative.) Il en est de même des lavemens de tabac. Le seul secours efficace consiste dans l'ouverture simultanée des veines jugulaires internes & externes, des veines faciales internes, enfin des veines frontales & supra-orbitaires.

« En présentant les moyens de sauver des malheureux de cette espèce (moyens dont la structure de notre corps rend les effets infailibles) dit l'académicien, je ne fais aucune différence entre les noyés, les pendus, les gelés, & les gens étouffés par des exhalaisons nuisibles. Car chez tous ces infortunés, c'est le sang poussé avec force contre le cerveau, & qui, par sa surabondance, le comprime, qui est cause de leur mort : il faut par conséquent détourner le sang de la tête. Nous parviendrons à ce but si, bien loin de coucher obliquement un semblable infortuné, nous lui mettons sur tout le cou & la tête dans une position verticale. Prenant alors une éponge trempée dans de l'eau tiède, il faut lui en frotter le crâne, le cou & le visage avec beaucoup de légèreté, de manière qu'on passe toujours l'éponge de haut en bas, afin que le sang épaisse & d'autant plus aisément couler par les veines ouvertes à la tête & au cou.

Ce n'est qu'après avoir ainsi débarrassé le cerveau de la trop grande surabondance de sang, qu'on peut recourir aux irritans, parmi lesquels l'auteur donne la préférence aux esprits volatils tenus sous le nez, aux frottemens

du dos & de la plante des pieds avec des brofles , aux lavemens de vinaigre & d'eau.

Outre les principes anatomiques dont *M. W.* déduit fon traitement , il l'appuie encore fur des conclufions tirées des affections confécutives des afphyxies , & fur-tout du mal de tête. Voici une obfervation que nous ne croyons pas devoir laiffer échapper. « Quand on coupe la fubftance médullaire du cerveau d'un cadavre avec un couteau fort tranchant , dit l'auteur , on voit , fur la furface du cerveau , de petits points rouges , tantôt plus , tantôt moins grands , felon la caufe de la mort de la perfonne , & qui font en effet des gouttes de fang. Les anatomiftes , tant anciens que modernes , font tous dans l'idée que ces gouttes de fang fortent des extrémités des artères & des veines coupées. Plusieurs expériences fort heureufes m'ont convaincu que les veines feules qu'on a coupées en feparant la fubftance du cerveau , font couler ces gouttes de fang. »

Nous ne pouvons pas fuivre *M. W.* dans le détail où il entre concernant la doctrine des vaiffeaux fanguins de la tête , afin de confirmer fa théorie des maux de tête confécutifs des afphyxies , & d'établir l'ætiologie de l'apoplexie. La première caufe de l'apoplexie , dit-il , eft celle-ci. Les veines du cerveau qui font dans une tenfion continuelle , compriment tellement la moëlle du cerveau , & par conféquent l'origine des nerfs , que le fluide nerveux n'eft plus en état de pénétrer dans les canaux des nerfs ; ce qui fait que le fentiment & le mouvement font arrêtés. La féconde caufe de l'apoplexie peut être celle-ci : les veines gonflées li long-temps & avec tant de force ,

se déchirent, & le sang se répand dans le cerveau & le comprime ; ce qui, comme dans le premier cas, met obstacle au sentiment & au mouvement. »

Malgré ses longues & fréquentes digressions, l'académicien n'a pas perdu de vue son premier objet : il expose, à la fin de son mémoire, les moyens préservatifs & curatifs de l'apoplexie, qu'il divise en lents & en subits.

« On éloigne l'apoplexie, dit-il, par des saignées faites de temps en temps, par des sangsues, & par un genre de vie réglé. »

Finissons cet extrait par une réflexion qui termine ce mémoire.

« Si divers médecins & chirurgiens connoissoient mieux les veines de la tête, il y auroit bien moins de mort subite d'apoplexie. Au lieu de la saignée du bras, ils appliqueroient des sangsues aux yeux, pour débarrasser le cerveau du sang superflu, & ne perdroient pas un temps précieux dans pareils cas : ils se garderoient bien aussi, pour peu qu'il restât quelque signe de vie chez le malade, de lui faire prendre un vomitif, qui, au lieu de le secourir, ne peut que le tuer sur le champ. »

VIII. *Des maladies du péritoine ; par M. WALTER.*

Ce mémoire commence par la description du péritoine, & par l'énumération des parties qu'il contient ou qui l'avoiinent. « S'il étoit possible, dit l'Auteur, d'étendre le péritoine & toutes les productions, de manière à n'en faire qu'une seule surface, on verroit que si cette surface n'est pas plus grande que celle du corps humain, elle l'égale au moins en grandeur. »

M. *Walter* présente ensuite quelques considérations sur la grande quantité de vaisseaux sanguins qui se trouvent dans cette membrane, & sur la nature de l'humeur qui s'y sécrète. « Si le liquide exhalé par le péritoine est plus épais qu'à l'ordinaire, dit-il, & que les veines destinées à le resorber & à le conduire, n'en attirent que la partie la plus claire, la plus aqueuse, il en résulte des maladies qui peuvent devenir plus ou moins dangereuses. Je compte, parmi ces maladies, la condescence des parties internes, la stérilité des femmes & la formation des vessies aqueuses ». L'auteur s'arrête peu à la condescence; il s'étend bien davantage dans ses recherches concernant l'influence du péritoine sur la stérilité des femmes. Il rejette d'abord l'opinion d'Hippocrate, portant que l'omentum, par sa compression sur l'osifice de l'utérus, devient la cause de la stérilité des femmes trop grasses. Il avance ensuite que « quelque hypothèse qu'on embrasse pour expliquer la formation de l'homme, on est toujours obligé de convenir qu'il reçoit sa première existence dans l'ovaire, & que de là il passe dans les trompes qui le conduisent à la matrice ». (Il est des physiologistes qui pensent différemment: M. *Calmé*, que l'auteur ne paroît pas connoître, est de ce nombre). La marche de son plan demande donc qu'il examine comment l'ovaire & les trompes peuvent être cause de la stérilité. C'est par l'épaississement de la membrane externe des ovaires, & par l'obstruction des trompes, que tout ce qui excite un certain degré d'inflammation peut produire que ces parties portent obstacle à la conception.

Après avoir ensuite décrit la manière dont se forment les hydatides & les excrescences vasculuses, M. W. s'occupe de deux maladies effrayantes du péritoine, dont l'une consiste dans l'élargissement des vaisseaux sans inflammation, & l'autre est une vraie inflammation de tout le péritoine, accompagnée de fièvre qui cause à la fin inmanquablement la mort de celui qui en est attaqué. La première est l'hydropisie ascite, dont la théorie, telle que la donne l'auteur, est confirmée par les préparations anatomiques qu'il a mises sous les yeux de l'Académie.

Le changement de l'état des vaisseaux du péritoine & du liquide qu'ils exhalent, conduit assez naturellement M. W. aux recherches sur la fièvre puerpérale; mais avant que d'entrer en matière, il décrit fort en détail la structure de la matrice, & des observations sur la conformation de cet organe, il déduit les raisons qui s'opposent aux pertes de sang chez les femmes en travail d'enfantement: il l'attribue à la grande & libre communication des artères & des veines. Cette communication, selon lui, « réfute aussi clairement l'erreur commune suivant laquelle la fièvre des accouchées provient d'une inflammation de la matrice ». (Mais l'éréthisme, le spasme ne peuvent-ils pas intercepter cette grande & libre communication, causer l'inflammation & la fièvre? Est-il bien vrai aussi que, comme l'académicien l'assure, la compression des rameaux artériels est nécessaire pour qu'il y ait inflammation?)

Voici ce que M. W. dit au sujet de l'opinion de ceux qui prétendent que la fièvre puerpérale est due à l'inflammation des intestins &

de l'omentum. « Plusieurs expériences & observations que j'ai faites à ce sujet, m'ont convaincu que la vraie inflammation des intestins est une chose extrêmement rare, & le résultat en a été que cette inflammation ne pouvoit arriver que de deux manières. La première est celle où le siège de l'inflammation est dans la membrane veloutée des intestins ? c'est le cas de la dysenterie, qui est le plus fréquent. La seconde manière dont peut arriver l'inflammation des intestins, est des plus rares. Parmi près de six mille cadavres qui ont passé par mes mains, je ne l'ai remarquée que cinq fois. Voici le cas : les intestins, sur-tout les grêles, se gonflent un peu ; toutes les membranes qui forment le canal, c'est-à-dire, la veloutée, la musculaire & la nerveuse s'épaississent, & les intestins en général prennent une forme & une couleur singulière, presque semblables à celle d'une anguille. Quand on les ouvre, il se répand une mauvaise odeur qui passe toute idée : c'est une puanteur volatile, douceâtre, & qui suffoque, de manière qu'on ne sauroit rester quelques minutes près d'un pareil cadavre. Si l'on touche ces parties, il s'attache aux mains une odeur désagréable, que les meilleures eaux ou les esprits les plus forts ne sauroient dissiper dans l'espace de vingt-quatre heures.

« Ces deux sortes d'inflammation des intestins, continue-t-il, ne se trouvent jamais dans les fièvres des accouchées ; au contraire les vaisseaux du péritoine, & toutes les productions sont tendues & enflammées ; ce qui fait que, dans ces cas, on trouve toujours un vrai pus exhalé par ces vaisseaux, qu'on a pris pour un dépôt de lait. Un grand nombre de

dissections & d'expériences coûteuses & pénibles, aussi bien que d'injections, m'ont convaincu de ce que j'avance. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit, §. 36, de la poitrine & de son hydropisie, c'est-à-dire, qu'on trouve souvent dans cette maladie, sans différence d'âge ni de sexe, une semblable matière puante, épaisse, semblable à du pus, on comprendra sans doute comment on a pu avoir l'idée singulière que c'étoit un dépôt de lait qui se formoit dans les fièvres des accouchées, & comment les graves Allemands ont pu prendre pour une vérité ce badinage François.

Ce Mémoire est terminé par la description d'une préparation anatomique, qui prouve que la lymphe des femmes mortes de la fièvre puerpérale, est fort épaisse & collante.

IX. Examen de l'air qui se dégage pendant l'inflammation de la poudre à canon; de celui qui se développe par la détonnation de la poudre fulminante; par celle du nitre avec un mélange de charbon; & enfin, par la déflagration du salpêtre avec la limaille de fer; par M. ACHARD.

Il est assez difficile de se procurer les différens airs qui se dégagent par la détonnation du nitre avec des substances plus ou moins chargées de phlogistique. Pour obtenir celui que donne la poudre à canon lorsqu'on la fait détonner, l'auteur a préparé des fusées avec de la poudre & de l'eau; & quand elles ont été sèches jusqu'à un certain point, il les a fait brûler dans une cornue tubulée: au moyen de cet expédient, l'embrâsement ne se faisant que successivement, l'explosion ne s'est pas opposée entièrement à la réussite du procédé: cependant les cornues n'ont guère résisté au-delà de quelques

ques secondes, & se font toutes cassées avant que la poudre ait été consommée ; mais cette rupture n'a pas été accompagnée d'explosion. Il conste, par l'examen de l'air ainsi obtenu, qu'il contient la moitié d'air fixe, que le reste est de l'air nitreux foible, qu'il n'est pas propre à entretenir la flamme, qu'il est mortel aux animaux, que cette qualité nuisible se soutient dans la partie de cet air que l'eau ne peut pas absorber, & est due au méphitisme de toute la masse ; d'où il s'ensuit que la déflagration de la poudre à canon, doit de purifier l'air, ne peut que le corrompre.

Les expériences faites avec l'air dégagé de la poudre salminante, indiquent la plus grande ressemblance de celui-ci avec l'air de la poudre à canon. Celui que fournit la détonnation du nitre & du fer, paroît être un mélange d'une partie d'air fixe, sur trois parties d'un autre air. Séparé de son air fixe, il reste très-mortel aux animaux, & les corps allumés s'y éteignent ; il n'est point inflammable, & n'a pas les propriétés de l'air nitreux ; on juge par la diminution assez considérable de son volume dans le mélange avec l'air nitreux, qu'il ne paroît pas être extrêmement phlogistique.

Ces expériences, ajoute ensuite M. Achard, augmentent encore le nombre des preuves qu'on a que l'endiomètre n'indique pas toujours la salubrité de l'air : car, quoique l'air tiré du nitre par la détonnation avec le fer, perde considérablement de son volume dans le mélange avec l'air nitreux, il est cependant très-nuisible aux animaux, & leur cause une mort aussi subite que l'air fixe ; ce qui semble provenir d'un autre principe que du phlogistique.

qu'on reconnoitroit , à ce qu'il semble , par l'essai de l'air nitreux. «

L'air qui se dégage pendant la détonnation d'un mélange de trois parties de nitre & d'une partie de charbon , est un mélange d'une partie d'air fixe , & de deux parties d'air inflammable. Il est à présumer , remarque *M. A.* que l'air qui seroit mis en liberté par la détonnation d'un mélange semblable fait en d'autres proportions , auroit des propriétés différentes.

X. Recherches sur l'air qui se dégage du nitre pendant sa détonnation avec les substances métalliques ; par M. ACHARD.

Les airs qui se dégagent par la détonnation du salpêtre , avec le plomb , l'étain , le zinc , le bismuth , ont toutes les propriétés de l'air déphlogistiqué , tandis que celui dégage du cuivre ressemble à l'air commun très-chargé de phlogistique. L'air du régule d'antimoine & du nitre est phlogistiqué ; celui de l'antimoine cru & du nitre est un mélange d'un tiers d'air fixe , sur deux tiers d'air nitreux & d'air phlogistiqué ; l'arsenic détonné avec le nitre , donne un air composé de deux tiers ou trois quarts d'air fixe & d'un tiers d'air nitreux. Ce demi-métal dégage du sel de tartre , une très-grande quantité d'air fixe exempt de mélange , & beaucoup plus pur que celui qu'on retire des terres & des sels alkalis , par leur dissolution dans les acides ; exposé seul dans une cornue à la chaleur de la lampe , il est sublimé sans donner des vapeurs élastiques aériformes. L'addition du mercure au nitre fondu n'influe pas sur la qualité de l'air déphlogistiqué qui s'en dégage ; mais il en accélère prodigieusement le développement , & le rend très-subtil.

XI. *Extrait des observations météorologiques faites à Berlin en l'année 1782 ; par M. BEGUELIN.*

La seule remarque que nous puissions rapporter , est que le froid de l'année 1782 a été plus fort à Berlin , qu'il ne l'est ordinairement année commune.

Des maladies des Créoles en Europe , avec la manière de les traiter , & des observations sur celles des gens de mer , & sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds ; par M. DE GARDANE , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , médecin de Montpellier , censeur royal , associé & correspondant des Académies & Sociétés royales de Nancy , de Dijon , de Montpellier & de Marseille. A Paris , chez Valade , imprimeur-libraire , rue des Noyers , 1784. Volume in-8° de 215 pages.

2. M. de Gardane , né dans un de nos ports , & habitué à vivre avec les gens de mer , & les Créoles , a été à portée de s'instruire à fond de tout ce qui a rapport à son sujet : il a d'ailleurs ajouté à ces avantages une étude réfléchie des auteurs qui l'ont devancé dans cette carrière , des conférences assidues avec les personnes les plus éclairées sur l'objet de son ouvrage , & des observations multipliées faites

sur beaucoup de Créoles qu'il a eu occasion de traiter.

Comme les habitans du nord, qui passent tout d'un coup dans les contrées brûlantes du midi, y sont sujets à des maladies graves qui font l'effet du changement du climat; de même les habitans du midi qui passent dans des climats plus froids, sont affectés d'une manière particulière par le changement subit de température. Cette vérité se manifeste dans les Créoles irritables & bilieux; on verra, dit *M. de Gardane*, » jusqu'à quel point ils sont affectés par la mutation d'atmosphère; combien ils ont besoin de se précautionner contre les causes des maladies que leur insouciance leur prépare; comment enfin, en les traitant, on doit avoir égard à leur tempérament primitif, qui, semblable à l'accent de province, les suit par-tout, & les décide même dans les affections les plus compliquées.

Ce dernier article, comme un des plus essentiels, fait l'objet de la première partie de l'ouvrage de *M. de Gardane*. Il y examine la nature du tempérament des Créoles. Si les plantes conservent plus ou moins l'empreinte du lieu qui les a vu naître, combien les hommes ne doivent-ils pas être modifiés par cette même cause? Les Créoles ont la fibre extrêmement sensible, parce qu'elle a beaucoup de tension; ils ont les passions impétueuses, & cette impétuosité se manifeste par conséquent dans leurs maladies: aussi la moindre impression excite en eux des spasmes & des agitations convulsives. Leur tempérament est composé du sanguin & du bilieux; car plus le climat est chaud, & plus la bile acquiert d'activité. La grandeur du foie,

phénomène très-fréquent dans les pays chauds , est expliquée d'une manière très-ingénieuse par M. de Gardane.

Malgré l'apparence d'une bonne conformation , les Créoles sont disposés à la pulmonie : mais l'irritabilité de la fibre , & l'énergie de la bile , sont les deux principales sources de leurs maladies. La profonde mélancolie dans laquelle ils tombent vers la troisième époque de la vie , en dérive manifestement : enfin tout tend à confirmer que le foie est le point central de leurs affections.

M. de Gardane expose avec la même sagacité & la même exactitude , dans la seconde partie de son ouvrage , l'effet du passage en Europe sur les Créoles , & les moyens de le prévenir & d'y remédier.

L'effet le plus sensible & le plus naturel du passage des Créoles dans les climats plus tempérés que celui qu'ils habitent , doit nécessairement être la suppression , ou du moins la diminution de la transpiration toujours abondante dans les pays chauds ; ce qui , en donnant plus d'âcreté à leurs humeurs , favorise le développement du scorbut , auquel ils sont déjà disposés par le mauvais état de leur rate & de leur foie. Les femmes Créoles ont à craindre des pertes & des suppressions auxquelles elles sont plus sujettes dans la traversée ; de-là viennent les maux de nerfs , les pâles couleurs , le dérangement d'estomac & la jaunisse. Le tangage du vaisseau , l'odeur de mer , celle du sucre , les incommodent beaucoup. Une odeur , plus nuisible encore , est celle de la couïeur des chambres des officiers , qui sont toujours peintes à neuf au commencement de la campagne. Elle

produit quelquefois une espèce de colique des peintres. Enfin on peut ajouter à ces causes de maladies, l'air infect qui résulte des émanations des substances susceptibles de fermentation, & celui qui est le produit du concours de plusieurs personnes renfermées dans le même lieu.

Parmi les moyens de prévenir les accidens de la traversée, *M. de Gardane* conseille de s'embarquer sur un vaisseau marchand, plutôt que sur un vaisseau de guerre, par la raison que le premier contient toujours moins de monde que l'autre, de sortir tous les jours de leurs chambres, & de respirer l'air sur les gaillards; de se munir, en s'embarquant, de provisions végétales; de diminuer la quantité de leur nourriture, les déperditions du corps, en passant dans les climats tempérés, étant moindres que dans les îles; de se faire inoculer, si l'on n'a point eu la petite vérole, pour ne pas l'avoir à bord du vaisseau où elle est toujours plus dangereuse. On peut remédier aux maux de cœur occasionnés par le tangage & le roulis, en prenant de la thériaque, de la teinture anodyne & de l'éther. *M. de Gardane* indique aussi, dans cette partie de son ouvrage, les secours qu'exigent la colique des peintres & l'asphyxie.

La troisième partie a pour objet les moyens de conserver la santé des Créoles arrivés en Europe, ou de la rétablir. Il faut voir comment ce Médecin, dans cette partie qui est la plus importante de son ouvrage, ne perdant jamais de vue le caractère primitif des Créoles, leurs habitudes & leurs dispositions naturelles, modifie, d'après ce motif, le traitement de chacune de leurs maladies. A la fin de ce Traité sur les maladies des Créoles, on trouve des notes

curieuses & intéressantes sur les affections des Européens qui passent dans les climats chauds, sur le mal de mâchoire, sur la rage, sur la prétendue nouveauté de certaines maladies, sur l'usage du sublimé corrosif, enfin sur le ver de Guinée.

Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leur traitement, & les moyens de les prévenir ; par M. DAZILLE, médecin du Roi à Saint-Domingue, pensionnaire de Sa Majesté, correspondant de la Société royale de médecine, ancien chirurgien-major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'Isle de France, &c. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, & Deseine, au Palais-Royal. 1785. Prix 3 liv. broché.

3. Cet ouvrage, le fruit de vingt-huit années de travail, d'observation & d'expérience, présente d'abord des détails topographiques, très intéressans, relatifs à la salubrité ou à l'insalubrité de nos principales Colonies, & spécialement de l'île Saint-Domingue. L'auteur examine ensuite plus particulièrement le site des villes, des hôpitaux, des casernes, &c.

Il conseille de transférer les troupes dans les montagnes ; il insiste sur la nécessité de leur fournir des légumes, ou plutôt de les leur faire cultiver, en leur distribuant des terrains propres à remplir cet objet important.

Viennent ensuite des remarques sur les ci-

matières , les boucheries , les tanneries. M. *Daxille* desire que dans ces climats brûlans , comme dans les régions tempérées , ces lieux infects soient placés sous le vent , & même à une certaine distance des cités.

L'Auteur donne le résultat de l'analyse qu'il a faite des eaux minérales de ces possessions éloignées. On trouve , dans ses observations générales , des détails neufs & instructifs sur les productions médicales de ces contrées. Il s'est appliqué particulièrement à bien distinguer , d'après sa propre expérience , les vertus vraies , des vertus supposées de chaque médicament. Il rejette absolument celles de ces substances qui n'ont point de propriétés bien éprouvées. Il donne des moyens simples & faciles de les connoître , de corriger celles qui ont besoin de l'être , & de les employer avec succès.

Il faut voir , dans l'ouvrage même , la manière dont ce médecin traite & guérit les sujets qui ont mangé le fruit du grand médecinier ou *ricin* , & ceux qui se sont empoisonnés en mangeant du manioc cru ; & ce qu'il dit de la guérison de trois soldats du régiment de Touraine , & de celle d'un nègre nommé *Antoine*.

M. *Daxille* réduit à un fort petit nombre les médicamens qu'il faut envoyer aux colonies : encore , ajoute-t-il , peut-on raccourcir ce catalogue.

Il insiste sur la nécessité de former , dans nos écoles & dans nos hôpitaux , des sujets pour ces contrées éloignées.

» L'homme de l'art (dit-il) destiné pour les colonies , doit être également instruit de la médecine-pratique proprement dite , de la chirurgie , de la botanique & de la chymie , parce

qu'il est impossible de réunir dans ces possessions éloignées , & particulièrement dans les campagnes , des sujets capables dans chacune des parties qui constituent l'art de guérir. » (pag. 151).

M. *Dazille* a peu de confiance dans les remèdes très-composés. » Il pense même que les ordonnances compliquées de beaucoup de médicamens, cachent, sous des dehors scientifiques, une grossière ignorance; d'après cela, il est (dit-il) persuadé que dans les colonies, sur-tout dans les campagnes, un bon médecin pourroit remédier à tous les cas, en un mot, faire la médecine avec l'émétique, l'ipécacuanha, la saignée, le quinquina, l'ether, le miel, le vinaigre, le mercure, l'opium, le jalap, la crème de tartre, quelques sels neutres & les vésicatoires. » (page 170).

M. *Dazille* a publié en 1776, un *Traité des maladies des nègres*; ouvrage aussi recommandable que celui que nous annonçons. L'un & l'autre prouvent que M. *Dazille* a vu par lui-même les choses dont il parle. Cet avantage l'a excité sans doute à s'élever, dans l'avertissement de ses *Observations générales*, contre l'ouvrage de M. de *Gardane*, sur les *maladies des Créoles en Europe*; sur-tout contre son projet d'ouvrage sur l'histoire des maladies qui règnent dans les climats chauds. Nous ne sommes point tout-à-fait de l'avis de M. *Dazille* à cet égard. Il n'est point impossible à un médecin aussi distingué que M. de *Gardane*, par son savoir & sa sagacité, & qui, par les circonstances où il s'est trouvé, a été à portée de fréquenter beaucoup les Créoles & les gens de mer, d'offrir, en combinant tout ce qu'on a écrit à ce sujet &

ses propres observations , un résultat qui instruit & intéresse à la fois.

Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds , & les moyens d'en prévenir les suites ; suivi d'un Appendice sur les fièvres intermittentes , & d'un Mémoire sur une méthode simple pour dessaler l'eau de la mer , & prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours ; par JACQUES LIND , médecin de l'hôpital du Roi à Haslar , près de Portsmouth , & membre du collège royal de médecine d'Edimbourg ; traduit de l'anglois sur la dernière édition , publiée en 1777, & augmentée de notes ; par M. THION DE LA CHAUME , D. M. ancien médecin des hôpitaux militaires , employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & de Gibraltar , correspondant de la Société royale de médecine , pensionnaire du Roi. Deux vol. in-12. A Paris , chez Théophile Barrois le jeune , libraire , quai des Augustins , n^o. 18 , 1785.

4. M. Lind observe dans son introduction , qu'il publie cet essai , comme une suite de ce qu'il a déjà mis au jour sur les moyens de conserver la santé des gens de mer , & celle des personnes qui entreprennent des voyages

de long cours. Tout le monde connoît son *Traité du scorbut*, son *Essai sur la santé des gens des mers*, & ses *Mémoires sur les fièvres & la contagion*. On lira l'ouvrage que nous annonçons en notre langue avec le même fruit & le même intérêt.

L'auteur dans la première partie donne le tableau des maladies que les étrangers éprouvent dans les différentes parties du monde. Par-tout il y démontre que l'influence d'un mauvais air, de la chaleur excessive, de l'humidité ou de la sécheresse extrêmes, est la cause principale de ces maladies destructives, qui ont fait périr plus d'hommes que l'épée. M. Lind porte ses regards sur tous les établissemens des Européens, en Asie, en Afrique, en Amérique, & fait voir que dans ces contrées, ainsi qu'en Europe, l'altération de l'air dûe à différentes causes, produit ces funestes maladies, & que l'intempérance, le mauvais régime & la différence de nourriture peuvent bien y disposer plus ou moins, mais n'en sont point le principe.

La seconde partie contient des avis très-importans pour la conservation des Européens qui habitent les pays chauds. Ces avis sont modifiés & varient suivant les circonstances où se trouvent ceux qui en sont l'objet. Il indique les signes d'un pays mal sain, les occupations qui sont funestes aux Européens dans les pays chauds & mal-sains. Il prescrit de s'éloigner de ces lieux mal-sains pendant la mauvaise saison, & lorsqu'on se sentira pris de la fièvre ; & comme l'air de la mer est utile dans les fièvres, il recommande de faire servir les vaisseaux de comptoirs flottans. Il

indique aussi les moyens d'acclimater les Européens dans ces contrées brûlantes. Un des moyens de se soustraire aux maladies, est de se retirer sur des côteaux qui soient un peu élevés, & où l'air soit tempéré.

La troisième partie a pour objet le traitement des maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds. On y trouve celui des fièvres, de la dysenterie, du cholera-morbus, d'une espèce de colique qu'on appelle *le mal de ventre-sec*, & dont M. Lind dit que l'opium est le remède le plus efficace. Il parle aussi du tétanos & du mal de mâchoire, maladies convulsives, contre lesquelles il recommande aussi l'opium. Il fait mention d'une espèce de paralysie, appelée *barbiers*, que les habitans du pays traitent par le moyen des bains de sable; mais M. Lind conseille dans ce cas le camphre & la décoction du bois de gâiac. Cette partie contient aussi des instructions pour les personnes qui reviennent des pays chauds avec une santé altérée; pour ceux qui sont dans un état de relâchement, & chez lesquels la bile fait des ravages; pour ceux qui sont atteints de consommation & d'hydropisie, & pour ceux enfin qui ont un flux de ventre habituel.

Cet essai est suivi d'un appendice sur les fièvres intermittentes, & d'un Mémoire sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, & de prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours.

Dans l'appendice sur les fièvres intermittentes, outre les remèdes utiles, M. Lind, afin d'abrégier le temps de la chaleur des paroxysmes, prescrit une quantité suffisante d'opium.

Dans le Mémoire sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, il accuse M. *Poissonnier* d'avoir voulu s'approprier sa découverte; mais il est constant que ce médecin a seulement prétendu être le premier qui eût découvert la méthode la plus facile & la moins coûteuse de rendre l'eau de la mer potable.

Quant aux moyens de prévenir en mer la disette des comestibles, ils se réduisent à ajouter aux provisions ordinaires; une quantité suffisante de salep & de *soupe portative*, ou tablettes de bouillon. Rien n'est plus sensé que ce que M. *Lind* dit à ce sujet.

Indépendamment de l'esprit d'observation qui distingue cet auteur, on voit encore avec plus de plaisir que tous ses avis sont dictés par l'amour de l'humanité, & avoués par la raison. Le public doit savoir d'autant plus gré à M. *Thion de la Chaume*, de lui avoir procuré la traduction de l'ouvrage de M. *Lind*, qu'il l'a enrichie de notes intéressantes, qui en augmentent infiniment le mérite.

JOSEPHI DE PLENCIZ, D. M. Pathologiae & praxeos medicæ in alma universitate CAROLO FERDINANDÆ, professoris R. P. & O. Orphanotrophii ad S. Joannem Baptistam & domûs laboratoriae physici, acta & observata medica. C'est-à-dire : *Faits & observations de médecine*; par M. JOSEPH DE PLENCIZ, &c. A Pra-

gue & à Vienne , chez Schönfeld ; & se trouve à Strasbourg , chez Kœnig , 1783. In-8° de 189 pag.

4. L'Université de Prague a une chaire de médecine clinique, instituée pour l'instruction des jeunes médecins ; établissement utile qui devroit être plus multiplié en Europe (a). Il a été accordé , dans l'hôpital des Frères de la miséricorde , huit lits au professeur de médecine-pratique , pour y mettre des malades à son choix , qu'il traite seul , & dont le traitement est suivi par ses élèves , qui apprennent ainsi , sous sa conduite , l'art difficile de reconnoître les maladies , d'en bien saisir les caractères , & d'y appliquer les remèdes convenables. Cette fondation a été faite sur la fin du règne de l'Impératrice Marie Thérèse. Pour rendre l'enseignement plus utile , il est permis au professeur de faire transférer dans d'autres lits , ceux de ses malades qui sont attaqués de maladies chroniques , ou dont la convalescence est longue & difficile , sans que ces malades cessent d'être confiés à ses soins.

On trouve dans cet ouvrage l'histoire de cent dix-huit malades traités dans cet hospice durant les dix mois de l'année scholastique 1781.

Voici la méthode que ce professeur suivoit dans ses leçons cliniques , après avoir instruit ses disciples de la manière d'examiner un ma-

(a) On peut voir ce que l'on disoit à cet égard , en rendant compte d'un ouvrage de M. DE HAEN , *Journal de Médecine* , mars 1779.

lade , en établissant les signes anamnœstiques & diagnostics , & les avoir exercés à le faire sur le champ, pour toutes sortes de maladies. Il avoit soin que les huit lits continssent, autant qu'il étoit possible , les mêmes affections que celles qui faisoient l'objet de ses leçons de nosologie méthodique : ce plan le mettoit à portée de confirmer par la pratique la théorie ou les préceptes. Il n'étoit cependant pas tellement astreint à cet ordre, qu'il ne s'en écartât quelquefois pour s'occuper de ces maladies qui suivent une marche irrégulière , ou qu'on a rarement l'occasion d'observer. L'examen du malade se faisoit devant lui , & par un des élèves qui tâchoit d'établir le diagnostic & les indications : ses condisciples opposoient leurs doutes , & M. de Plenciz corrigeoit les erreurs commises de part & d'autre , & suppléoit à ce qui manquoit au développement. Quant au pronostic, il n'en parloit guère qu'en général , persuadé que le diagnostic étant bien fait, le pronostic est facile, & que celui-ci est ordinairement faux quand le diagnostic est vicieux. L'étudiant , chargé de l'examen , étoit toujours un des plus instruits. Il étoit encore chargé d'écrire l'histoire de la maladie : on lui associoit un des derniers admis à l'école de médecine-pratique : ils notoient de concert avec soin tout ce que chaque jour M. de Plenciz avoit vu , fait ou observé dans sa visite. Ce professeur revoyoit ensuite lui-même ce travail , le corrigeoit ou l'approuvoit.

Si quelque malade venoit à mourir, on ne manquoit jamais de l'ouvrir en présence des étudiants. Après avoir lu l'histoire de toute la maladie , on examinoit attentivement toutes les parties , & l'on tenoit note de tout ce qui méritoit d'être remarqué.

Quelquefois M. de Plenciz avoit la permission de procéder à l'ouverture des cadavres d'autres malades qui n'avoient pas été confiés à ses soins ; mais il regrette de n'avoir eu aucune occasion de traiter , pour l'instruction de ses disciples , les maladies de femmes , & celles des enfans.

On sent combien un établissement de cette nature doit contribuer à donner de bons médecins , sur-tout si le professeur est un homme consommé dans la pratique , & que le zèle en lui se trouve joint à un grand fond de savoir , & à un excellent jugement.

Nous avons fait connoître l'ordre que suivoit M. de Plenciz dans ses leçons cliniques ; arrêtons-nous un moment sur l'ouvrage qui en est le résultat.

Après quelques prolégomènes , l'auteur traite des épidémies en général. Il décrit ensuite la constitution de la fin de l'hiver & du printemps de 1780 , ainsi que les maladies régnantes dans le reste de la même année : c'est la même marche pour l'année 1781. Ces détails sont suivis de l'histoire des maladies observées , puis d'un chapitre contenant des observations mêlées , lesquelles , pour la plupart , sont fort intéressantes. L'ouvrage est terminé par le rapport des ouvertures de cadavres.

Nous en avons dit assez pour porter les jeunes médecins à se procurer ce recueil , que M. de Plenciz a dédié à son père , *venerabili seni , viro Hippocratico*.

La mort a enlevé à Prague, le 20 avril dernier 1785 , ce professeur rempli de zèle , membre de la Société des sciences de Bohême.



Connoissances nécessaires sur la grossesse ; sur les maladies lacteuses & sur la cessation du flux menstruel , vulgairement appelée temps critique ; ouvrage utile au sexe & aux gens de l'art ; par M. CL. AND. GOUBELLY , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , professeur d'accouchement & des maladies des femmes en couche , &c. Deux volumes in-12. A Paris , chez Quillau , rue du Fouare ; & chez Méquignon l'aîné , libraire , rue des Cordeliers , près des écoles de chirurgie , 1785.

6. M. Goubelly , qui , depuis long-temps ; exerce & enseigne l'art des accouchemens , s'est fait , de ses observations propres , un corps de doctrine pour ses leçons , & il l'a divisé en quatre parties. Dans la première il expose le mécanisme de la grossesse ; tout ce qui regarde le produit de la génération , c'est-à-dire , le fœtus , la situation de ses membres , la position de son corps , sa culbute , le délivre , les eaux de l'amnios , l'examen de la matrice dans l'état de vacuité , l'examen du col & du corps de ce viscère dans le même état de vacuité , & leurs changemens dans les différens mois de la grossesse , sont les objets du premier chapitre : ceux du second , les symptômes de la grossesse , les altérations qui s'opèrent , durant la grossesse , dans les fonctions animales , dans les fonctions vitales & dans les fonctions naturelles.

Le premier chapitre de la seconde partie , lequel , comme ceux de la première , est divisé en sections & titres , traite des maladies simples des femmes enceintes. Le sang, la sérosité , la bile & le lait sont les causes matérielles de ces maladies. L'embryon étant trop petit pour employer la quantité d'humeurs produite par la suspension des règles dans les premiers mois de la grossesse , il n'est pas étonnant que la femme enceinte soit spécialement incommodée par la pléthore sanguine. La pression de la matrice sur l'aorte abdominale , doit aussi produire des symptômes de pléthore locale , tels que douleur , sentiment de pesanteur , gêne dans les mouvemens volontaires , oppression de poitrine , grandeur de poulx , rougeur & chaleur de la peau. La saignée plus ou moins répétée , selon la gravité des symptômes , & le régime anti-phlogistique , sont les moyens généraux que M. Goubelly recommande.

La sérosité surabondante donne lieu aux catarrhes. Les femmes grosses d'un premier enfant , ou qui le sont de deux , y sont plus sujettes que les autres. La diète , dit M. Goubelly , le soin d'éviter le froid , de boire peu , un purgatif après la crise , suffisent pour dissiper cette maladie. La sérosité peut occasionner aussi le vomissement , la diarrhée & des infiltrations. On ne doit point contraindre le premier de ces mouvemens ; à moins qu'il ne soit excessif. Il en est de même de la diarrhée. L'œdème exige des potions aromatiques & apéritives , & les bols purgatifs , quelquefois les scarifications , pour prévenir les phlyctènes.

La stagnation du sang dans les vaisseaux de la veine-porte procure , suivant notre auteur ,

une excrétion trop abondante de bile, que la malade rend quelquefois par le vomissement & par les selles. Les boissons & les potions adoucissantes & calmantes, les lavemens lénitifs, suivis d'un purgatif, & les alimens doux, sont le traitement qui convient à cet état.

M. Goubelly divise les maladies laiteuses en six genres, qui sont les catarrhes, les fluxions, l'engorgement, les déjections, la fièvre & l'éruption. Les diaphorétiques, les vêtemens chauds, une diète sévère, l'évacuation de la matière laiteuse par les purgatifs extracto-résineux, sont les moyens les plus efficaces pour faire cesser ces affections. On parle aussi dans ce chapitre des maladies nerveuses pendant la grossesse, & il nous semble que les raisonnemens qu'on fait sur la *pléthore nerveuse*, & sur les différentes directions du fluide nerveux, sont trop hypothétiques; nous ne nous y arrêterons point.

Quant aux maladies compliquées qui feroient le sujet du second chapitre de la seconde partie, l'auteur déclare qu'il n'a point encore recueilli assez de faits pour en traiter à fond, ces maladies étant fort rares.

Le premier chapitre de la troisième partie regarde l'état de la femme en couche; le second renferme le traitement de la femme en couche qui n'allait point, & celui de la mère nourrice; le troisième traite des maladies pendant les couches, telles sont les maladies inflammatoires, les maladies séreuses, celles qui dépendent de la bile, du lait, les catarrhes laiteux, les fluxions ou migraines laiteuses, la sciatique laiteuse, la goutte laiteuse, l'engorgement laiteux, les évacuations laiteuses, la fièvre laiteuse, les éruptions laiteuses, les dif-

férentes miliaires, les maladies nerveuses, les fièvres putrides, tous objets présentés avec beaucoup de détail. La quatrième partie de cet ouvrage renferme les connoissances nécessaires sur la cessation des règles, vulgairement appelée temps critique. On y expose les symptômes de l'état où la femme se trouve à cette époque, ainsi que le traitement & le régime qui lui conviennent. Les principes établis à cet égard, sont conformes à la raison & à l'expérience. M. Goubelly nous paroît avoir un mérite particulier, c'est d'avoir beaucoup observé le moral des femmes dans les différentes situations où il les a envisagées; il seroit à désirer qu'il eût donné un peu plus de clarté à son style.

J. ANDRÆ MURRAY, Opuscula, &c.

C'est-à-dire: Opuscules dans lesquels se trouvent divers Mémoires qui regardent la médecine & l'histoire naturelle; revus, corrigés & augmentés, par M. JEAN-ANDRÉ MURRAY, chevalier de l'ordre royal de Vasa, conseiller aulique du roi d'Angleterre; professeur public ordinaire de médecine, directeur du jardin royal des plantes de Gottingue, membre des académies des sciences de Stockholm, d'Upsal, de Gothenbourg, de Gottingue, de Lunden, de Florence, de Lyon, de Flessingue, des Sociétés royales de médecine de Paris, de Nancy, de Copenhague, & de celles des Georgiphiles de Zell & de Berne.

Premier volume, -avec des figures en taille douce. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris, chez Didot le jeune, 1785. In-8° de 392 pag.

7, Depuis plus de vingt-cinq ans, M. Murray s'occupe de la médecine & des sciences naturelles : né laborieux, il a fait & publié près de quatre-vingts écrits, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de pièces fugitives. Il les a rassemblées pour former le Recueil dont nous annonçons le premier volume. On y trouve ;

1°. *Mémoire sur le raisin d'ours.*

Ce Traité sur la bufferoie parut en 1765. M. Murray y expose non-seulement le caractère botanique de cet arbrisseau, mais bien encore l'analyse chymique. Il a trouvé que ses parties constitutives sont terrestres, gommeuses & astringentes. La décoction de ce végétal, mêlée avec du vitriol, donne de l'encre. Quant aux observations pratiques, M. Murray remarque que la vertu astringente de cette plante, fait évacuer beaucoup de glaires par les urines ; il assure que les feuilles d'*uva ursi*, mêlées avec le tabac, lui donnent un goût fin & délicat.

2°. *De la nature des feuilles d'arbres, & de leur chute.*

Ce Mémoire lu dans une assemblée de l'Académie royale des sciences de Gottingue, le 4 mai 1771, renferme la physiologie des feuilles, des observations rares sur les feuilles qui demeurent toujours vertes, indique les époques où

arrive la chute de celles qui ne passent pas l'hiver. L'on chercheroit vainement ailleurs, sur ces objets, des recherches plus curieuses.

3°. *Si la fermentation du pus est toujours le produit de l'inflammation.*

Ce point de doctrine très-important a été discuté dans la Faculté de médecine de Gottingue en 1766. M. Murray démontre qu'il y a du pus sans inflammation.

4°. *Rapport qui se trouve entre la goutte & la pierre ou calcul.*

Cette question académique a été soutenue à Gottingue en 1767. Cette dissertation est curieuse & intéressante.

5°. *Discours dans lequel on montre combien est infidèle l'application au corps humain, des essais & observations sur les animaux.*

Ce discours prononcé en suédois par M. Murray, le jour de son installation dans l'Académie royale des Sciences de Stockholm, fut imprimé dans la même langue & dans la même ville, en 1772 ; il se trouve traduit en latin dans cette collection. L'auteur rappelle d'abord les expériences qui ont été tentées ou confirmées sur les animaux, pour éclairer la physiologie dans tous ses points, la circulation du sang, le mouvement du cœur, l'action des nerfs, l'absence de l'air entre les poumons & la plèvre, la sensibilité, l'irritabilité. Pour ces objets combien d'animaux ont été soumis au scalpel de l'anatomiste & du physicien ! Ils ont remarqué de très-grandes différences entre l'organisation du corps des brutes & celle de l'homme. Il y a dans les animaux certaines parties, certains organes qui manquent à

l'homme , ou qui sont moins décidés chez lui , tels que l'estomac quadruple des ruminans , le gésier des granivores ; la vésicule du fiel manque à quelques bêtes de somme ; les chiens ont le pouls constamment intermittent , & ne suent jamais ; on ne sauroit faire vomir ni les chevaux , ni les lapins ; plusieurs animaux passent l'hiver dans un engourdissement léthargique ; les chats ont une électricité naturelle bien supérieure à celle qu'on observe chez les hommes. Cette variété dans le nombre , la conformation & l'usage des parties , paroît assigner bien des restrictions peu connues aux lois de la physiologie.

6°. *Du polype des bronches.*

Ce morceau est inséré dans les Commentaires de l'Académie royale des Sciences de Gottingue , année 1773.

7°. *De la phthisie pituiteuse.*

Cet écrit parut , en 1776 , dans le cinquième volume du Recueil de M. *Baldinger*. Les médicamens dont M. *Murray* fait grand cas dans le traitement de cette maladie , sont particulièrement le quinquina , le lichen d'Islande , la racine d'*Arnica* , celle de *Polygala* , le bois de *Quassi* , & les martiaux.

8°. *Du temps propre à administrer le quinquina dans la toux convulsive.*

C'est un programme publié en 1776 , dans lequel l'auteur regarde l'écorce du Pérou , comme un spécifique certain contre les coqueluches. Il faut l'administrer , dit-il , aussi-tôt après avoir fait évacuer le malade par haut & par bas. Une toux convulsive épidémique régnoit à Gottingue , en 1772. M. *Murray* employa dès

le commencement, avec le plus grand succès, la décoction de quinquina, jointe à la liqueur de terre foliée de tartre; ce seul remède guérissoit comme par enchantement : lorsque la toux ne cédoit pas absolument & s'opiniâtroit, alors il ajoutoit au médicament un peu de castoréum, ce qui faisoit cesser la toux & les vomissemens spontanés.

9°. *Du rétablissement des parties emportées aux escargots & aux limaçons.*

C'est encore un programme publié en 1776. Ce fait d'histoire naturelle, connu en France dès que M. *Spalanzani* en parla, est ici savamment discuté.

10°. *Observations & animadversions sur l'inoculation de la petite-vérole.*

Ce sont trois programmes réunis qui parurent pendant les années 1778 & 1779. Une épidémie variolique meurtrière exerçoit ses ravages à Gottingue en 1777. M. *Murray* pratiqua l'inoculation, & en obtint le plus heureux succès. Il se propose dans ces dissertations d'éclaircir quelques points difficiles, & de réveiller l'émulation des inoculateurs. Quoique partisan de cette méthode, il ne s'aveugle pas au point d'en méconnoître les imperfections; au contraire il les apprécie avec soin, & les expose d'après l'observation.

Fragmenta chirurgica & medica, auctore
 GUIL. FORDYCE, M. D. Eq. aur.
 In-8°. A Londres, chez Cadell, 1784.

8. Un choix, fait avec sévérité, des observations les plus intéressantes qu'un médecin éclairé

éclairé a été à portée de faire dans le cours d'une pratique étendue, doit incontestablement contribuer aux progrès de la médecine. Mais, sont-ce les cas uniques, sont-ce les complications rares qu'il faut choisir ; ou bien est-ce le détail de ces circonstances particulières qui dans les maladies communes déterminent le degré du danger, la durée plus ou moins longue qu'il importe de saisir, afin de bien combiner le traitement, & d'établir le pronostic dans les cas de même nature ? Nous croyons que les uns & les autres sont utiles : les premiers, pour reculer les limites de la science du médecin ; & les seconds, pour perfectionner, pour rendre plus utile l'art de guérir. Cependant il paroît que les observateurs s'empres- sent à publier des cas rares, plutôt que de s'at- tacher à marquer dans la description des ma- ladies fréquentes, les diversités & les particu- larités qui doivent fixer l'attention. M. *Fordyce* a réuni les deux objets, & son recueil mérite pour cette raison l'accueil le plus favorable de la part des médecins.

Les sujets de ses observations sont des abcès au foie ; (il en a rencontré un qui a pénétré à travers le diaphragme jusque dans le thorax : des affections au fondement : l'asthme : les pierres de la vésicule du fiel : les douleurs de tête : une hémorrhagie attribuée à l'usage d'une ceinture de mercure : le cancer : le *circinus*, es- pèce particulière d'éruption cutanée : une co- lique venteuse : la dysenterie : les fièvres in- termittentes. L'auteur a combattu ces dernières avec les remèdes recommandés par *Harris* dans sa *Pharmacologia anti-empirica*.

Voici une observation qui nous paroît inté-

ressante. Nous conserverons l'idiome de l'original, afin de mettre nos lecteurs en état de juger de la diction de M. Fordyce.

Donaldus Stewart, à decurionibus legionis scoto-Britannæ de Dnemlanrick, sub auspiciis Belgarum saderatorum militantis, febre tertianâ, tempore autumnali, anni M. DCC. L, graviter laborabat. Primum emetica, post hæc cortex peruvianus exhibitus est, neutiquam inclinante morbo. Post tres menses, Londinum à decurione ventum est, ubi febris, ita uti novas ex nova cœli temperie consequuta est vires, in dies ingravescebat, & pluribus numeratis accessionibus, in quartanam defuit. Pulvis cornachini nullum attulit levamen; neque haustus Deckerianus, vel tantillum frigus minuebat. Quonam vertendum? Experientia magistra edoctus, illam institui hujusce miserrimi curationem quæ, sanctè possum adjurare, nunquam me falsum habuerat, dum in Belgio Hispanico medicinam facerem, inter prætorianos sacra Majestatis Britannicæ, anno M. DCC. XLVIII: idest, sanguine prius misso, nitrata in emulsione præbui, cumque his unâ sal ammoniacum specie & contrayerva commistum. Lenior inde insequens paroxysmus: minus erat frigoris, minus quoque caloris ac febris. Ex sanguinis autem inflammatione & visciditate indicia arripui venæ iterum secundæ, & in usu eorum quæ supra scripta sunt permanendi. Nec frustra feci; arguebat enim proximæ accessionis magnopere diminuta vis, recte ea non prætermissa fuisse indicia. Imperavi, ut continuaretur usus emulsionis, neque post unquam rediit febris.

Hanc medendi rationem seni medico apud Eynckhoven, acceptam refero; qui, baronis VAN-SWIETEN, sub BOERHAVIO, HIPPOCRATE

BATAVO, condiscipulus, mihi olim religiosissimè adseveravit, lanceolam & nitrum, in regionum illarum palustrium intermittentibus singula perficere atque absolvere.

L'auteur s'occupe ensuite des fleurs-blanches. Il conseille aux malades qui en sont attaquées, de déjeuner avec du vieux fromage de Chester, & du Porter de Londres. Les observations qui suivent roulent sur le flux menstruel, les hémorrhagies, les hémorroïdes, l'hydropisie, la folie, l'usage du lait, une chassie guérie par l'habitude de fumer du tabac; la maladie vénérienne, l'efficacité de la limaille d'étain contre les vers, la rougeole, le panaris, la pulpe de coloquinte, & ses effets nuisibles; la rhubarbe, le rhumatisme, l'influenza de 1782, les sels neutres, la saignée, le sommeil, la petite-vérole, les aigreurs d'estomac, les vésicatoires, les onctions & les plaies. L'auteur part de l'observation d'*Hippocrate*, que les tumeurs aux gras des jambes sont salutaires dans les maladies aiguës des poumons, pour conclure que des vésicatoires appliqués aux chevilles pourroient être également utiles.

Terminons cet extrait par une observation de chirurgie.

GEORGIUS OYLETT, tertiæ cohortis prætorianæ miles, dum fœderatorum exercitus, anno M. DCC. XLVIII, ad Brabantia vicum Nefleroi castra haberet, in abdomine graviter acinace vulneratus erat. Interposita senihora, inveni cum magnam intestinorum partem, ne penitus evolverentur, cavo galero suffulcientem. Valde illa inflata, omentumque pulvere conspersum; ante quod discissum, in sedes suas intestina nullo modo condere potui, tametsi per se latè patebat plaga.

Ex cibo & potu, quibus se paulo ante liberaliter ingurgitaverat, venustissima sane vasorum lacteorum facies per mesenterium disperforum. Repositis omnibus, quum sanguis satis multus ex omēti arteriis adhuc flueret, acu prælongâ futuram feci interruptam dictam, id quod agerrime fiebat, propter sponte se retrahens peritonæum, & ipsam muscutorum abdominalium crassitudinem. Fomentiis adhibitis, oviumque recens casarum pellibus hominem in dies obvolvendo, in integrum restitutus est.

Entomologia Parisiensis, sive Catalogus insectorum quæ in agro Parisiensi reperiuntur : *Insectologie de Paris, ou Catalogue des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, distribué, selon la méthode de M. GEOFFROI, en sections, genres & espèces, auquel on a joint les noms vulgaires, & ajouté près de trois cents nouvelles espèces; par M. A. F. DE FOURCROY, docteur de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences, de la Société royale de médecine, &c. deuxième partie. A Paris, rue & hôtel Serpente. Volume in-16 de 544 pag.*

9. Cette seconde partie comprend la troisième, la quatrième, la cinquième & la sixième section. La troisième offre les insectes *tetrap- tères à ailes farineuses*, tels que les familles des papillons, des sphinx, des phalènes, les

teignes. Dans la quatrième se trouvent les *tetrapteres à ailes nues*, tels que les familles de la *demoiselle*, la *perle*, la *rafidie*, l'*éphémère*, la *frigane*, l'*hémorobe*, le *fourmilion*, la *mouche scorpion*, le *frélon*, l'*urolère*, la *mouche-à-scie*, le *cinips*, le *diplolèpe*, l'*ichneumon*, la *guêpe*, les familles des *abeilles*, la *fourmi*. On voit dans la cinquième, les insectes diptères ou à deux ailes, comme l'*oestère*, le *taon*, l'*asile*, la *mouche armée*, les différentes familles des *mouches*, le *stomoxe*, la *volucelle*, la *nemolète*, le *scatopse*, l'*hippobosque*, les familles de la *sipule*, le *bibion*, le *cousin*. Enfin la sixième présente les insectes aptères ou sans ailes; tels sont le *pou*, la *podure*, la *forbicine*, la *puce*, la *pince*, la *tique*, le *sauteur*, l'*araignée*, le *monocle*, le *binocle*, le *cloporte*, le *crabe*, l'*atelle*, l'*iule*.

ACADÉMIES.

PRIX.

L'Académie royale des sciences de Paris ayant, conformément aux intentions du Roi, proposé, pour l'année 1783, un prix de 2400 livres à l'auteur du mémoire qui auroit « trouvé le procédé le plus simple & le plus économique pour décomposer en grand le sel de mer, en extraire l'alkali qui lui sert de base dans son état de pureté, dégagé de toute combinaison acide ou autre, sans que la valeur de cet alkali minéral excède le prix de celui que l'on tire des meilleures soudes étrangères, »

plusieurs mémoires ont été présentés au concours. Mais l'Académie n'ayant pas trouvé qu'ils eussent suffisamment rempli le but que le gouvernement avoit en vue, elle a suspendu, en 1783, la distribution du prix, & a proposé de nouveau la même question pour l'année 1785. Les mémoires qui lui ont été adressés pour ce second concours, n'ayant pas encore entièrement satisfait l'Académie, elle croit devoir donner aux auteurs un nouveau délai, & propose, pour la troisième fois, la même question, sur laquelle elle recevra des mémoires jusqu'au premier septembre 1787. Elle prononcera son jugement dans son assemblée publique de Pâques 1788.

L'Académie, toujours empressée de concourir au progrès des sciences, & se trouvant à portée de disposer d'un fonds propre à donner un prix tous les deux ans, a résolu, en 1777, de joindre un prix de physique au prix de mathématique qu'elle est dans l'usage de distribuer annuellement; elle propose en conséquence la question suivante. « Exposer les principes de la meilleure méthode d'après laquelle les observateurs devroient étudier, & décrire l'histoire minéralogique d'un canton ou d'une grande province. L'Académie exige que l'auteur fasse l'application de sa méthode à un canton, même d'une petite étendue. » Le prix sera de 1500 liv. Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au premier février 1787. L'Académie proclamera la pièce qui aura mérité le prix, à son assemblée publique de Pâques 1787.

Les mémoires qui concourront pour ces différens prix, seront adressés au Secrétaire perpétuel de l'Académie, dans la forme ordinaire.

ACADÉMIES.

PRIX.

L'Académie électoral de Sciences de Marienheim a tenu , le 31 octobre dernier , sa séance publique.

M. Lamy, son secrétaire perpétuel , a publié ensuite deux nouvelles questions.

1°. *L'électricité étant connue comme irritante, on demande si l'on peut s'en servir avec succès pour ressusciter des noyés, des suffoqués & autres personnes asphyxiées ; si elle mérite la préférence sur d'autres moyens employés jusqu'ici dans les mêmes cas, & de quelle façon on pourroit s'en servir avec beaucoup de sûreté & de facilité. Il faudra le prouver évidemment par des expériences faites sur l'homme ou d'autres animaux.*

2°. *Existe-t-il dans la classe dioïque du chevalier de LINNÉ, des plantes de même genre qui soient purement femelles, dont les semences n'ayant point été fécondées par leurs mâles, aient cependant la jouissance vitale pour renouveler ou reproduire l'espèce de ces plantes ? En désignant leurs noms botaniques, selon Tournefort & Linné, il faudra constater la faculté des semences de ces femelles vierges sans fécondation, ou leur stérilité, par des observations & des expériences si exactes, qu'on ne puisse point avoir le moindre doute sur un sujet si important pour l'histoire de la génération variée des plantes.*

Les Mémoires sur la première de ces questions doivent être envoyés à la compagnie

704 PRIX DISTRIBUÉS.

avec les précautions ordinaires, avant le 1^{er} juillet 1787, & ceux sur la seconde avant le même terme de l'année 1789.

A N N O N C E S.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

QUINZIÈME CAHIER, JUIN 1785.

Le quinzième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Pied-d'oiseau délicat*, L. *Mélisse de Crète*, L. *Mélisse officinale*, L. *Mélisse nepet*, L. *Mélisse calamint*, L. *Mélisse grand'fleur*, L. *Aigremoine eupatoire*, L. *Ophrys double feuille*, B. *Lycopode à massue*, L. *Lycopode applati*, L. *Lycopode submergé*, L. *Lycopode des Alpes*, L.

Les Cahiers dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième & vingtième, qui suivront la distribution du Cahier seizième, sont destinés à former un supplément aux six premiers; ils compléteront le tome premier, qui sans cela n'auroit pas été assez volumineux. Nous engageons MM. les Souscripteurs de ne point faire relier les six premiers Cahiers, qu'auparavant ils n'aient reçu ce supplément; mais on pourra

faire relier les Cahiers septième jusques & y compris le seizième, sous le titre de tome ij.

Les Tables qui terminent le seizième Cahier, sont des Tables générales des deux premiers volumes. Chaque volume sera terminé par des Tables qui contiendront toutes les plantes des volumes qui auront précédé : de sorte que pour chercher une plante, il faudra toujours recourir au dernier volume.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins ;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviii, p. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & — 393, vol. lxj, pag. 447.

LIVRES nouvellement imprimés qui se trouvent à Paris, chez *Méquignon l'aîné*, libraire, rue des Cordeliers.

La falsification des médicamens dévoilée ;
par J. B. VANDENSANDE, in-8°. *Prisx relié, 3 liv.*

Ecole pratique des accouchemens, par le professeur JACOBS, in-4°. Prix broché 12 liv. & rel. 14 liv.

Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, chirurgiens & aux gens charitables, dédié au Roi; par M. VACHIER, D. M. P. in-12. 3 vol. Prix broc. 7 liv. 10 sous; & rel. 9 liv.

THOMÆ GLASS Commentarii duodecim de febris ad Hippocratis disciplinam accommodati. Editio nova, cæteris multò accuratior & emendatior. in-12. Prix br. 2 liv.

Des maladies de la peau, de leurs causes, de leurs symptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur sont contraires; par M. RETZ, docteur en médecine, in-12. fig. Prix br. 1 l. 4 s.

Fragmens sur l'électricité humaine, contenant les motifs & les moyens d'augmenter & diminuer le fluide électrique du corps humain dans les maladies, & des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, & sur les moyens de se préserver de la foudre; par M. RETZ, docteur en médecine, in-12. Prix br. 1 liv. 4 s.

Nouvelles observations sur la phthisie pulmonaire ; par M. RAULIN , in-8°. Prix br. 1. liv. 10 s.

— *Faisant suite au Traité de la phthisie pulmonaire du même auteur , in-8°. Prix rel. 5 liv.*

Troisième Mémoire sur l'électricité médicale , & histoire du traitement de quarante malades , guéris ou soulagés par ce moyen ; par M. MAZARS DE CAZELES , docteur en médecine , in-12. Prix br. 1 l. 4. s.

Le même Libraire a encore des exemplaires du premier & second Mémoires du même auteur sur le même sujet , in-12, 2 vol. Prix br. 2 liv. 14 s.

Du mal vertébral , ou de l'impotence des extrémités inférieures , avec le moyen de la guérir , traduit de l'anglois de PERCIVAL POTT , publié par M. DUCHANOY , D. M. P. in-8°. Prix br. 1 liv. 4 s.

— *Faisant suite aux remarques sur la paralysie des extrémités , traduit du même auteur anglois , in-8°. Prix br. 1 l. 4 s.*



Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins, n° 18, vient de recevoir de l'étranger,*

A. CORNELII CELSI de tuenda sanitate volumen, elegis latinis expressum; subjicitur ipse Celsi contextus, partim è libris, partim ex ingenio emendatus, cum varietate lectionis Lommianæ, Lindenianæ, Krausianæ, Targanæ & Valartianæ, autore FR. CLOSSIO. *Tu-
bingæ, 1785, in-8°.*

Institutions of medicine, part I, Physiology for the use of students, by WILLIAM CULLEN, M. D. professor of the practice of physic, &c. &c. The third edition corrected. *Edinburgh, 1785, in-8°.*

N°s 1, 8, M. GRUNWALD.

2, 3, 4, 6, 9, M. ROUSSEL.

5, 7, M. WILLEMET.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils,</i>	Page 529
<i>Constitution épidémique qui a régné au village d'Ausauvillé, pendant les mois de février, &c. Par M. Hatté, méd.</i>	566
<i>Observation sur une ischurie terminée par la mort. Par M. Dupont, méd.</i>	592
<i>Observation sur une imperforation de la matrice. Par M. Dussoloy, chir.</i>	606
<i>Mémoire sur le kermès. Par M. De Lunel, apoth.</i>	618
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1785,</i>	646
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	652
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	655
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	656

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	658
<i>Médecine,</i>	673
<i>Observation de médecine & de chirurgie,</i>	696
<i>Insectologie.</i>	700
<i>Académies. Prix.</i>	701
<i>Annouces, Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	704
<i>Livres nouvellement imprimés,</i>	705

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1785. A Paris, ce 24 novembre 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les mois de septembre,
octobre, novembre & décembre du
Journal de Médecine, année 1785,
formant le Tome LXV^e.

M É M O I R E S, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1^o. MÉTÉOROLOGIE.

*Observations météorologiq. faites à Mont-
morenci, près Paris ; par le père JAU-
COURT, durant les mois de*

Juillet 1785, p. 96 Septembre 1785, p. 480
Août 1785, 388 Octobre 1785, 652

*Observations météorol. faites à Lille, par
M. BOUCHER, pendant les mois de*

Juillet 1785, p. 99 Septembre 1785, p. 483
Août 1785, 291 Octobre 1785, 655

2^o. P H Y S I Q U E.

*Lettre de M. SEBIRE, méd. à M. DELALANDE,
sur l'emplacement du cimetière de Breteuil, 282
Réponse de M. DELALANDE, 284*

TABLE GÉNÉR. DES MATIÈRES. 711

3^o MATIÈRE MÉDICALE ET CHYMIE.

<i>Remarques sur la dentelaire, proposée comme anti-galeux; par M. HUZARD,</i>	87
<i>Mémoire sur le Ketmès; par M. DE LUNEL, pharin.</i>	618

4^o. ANATOMIE.

<i>Observat. sur une variété dans le conduit nasal; par M. DEMOURS fils, méd.</i>	467
---	-----

5^o. MÉDECINE.

I.

<i>Observations faites dans le département des hôpitaux civils,</i>	3
<i>Topographie médicale de Fontainebleau;</i>	ibid.
<i>Hôpitaux de cette ville,</i>	7
<i>Hôtel-Dieu,</i>	ibid.
<i>Hôpital d'Avon,</i>	10
<i>Hôpital des Filles-Bleues,</i>	15
<i>Maladies qui règnent le plus communément à Fontainebleau,</i>	17

II.

<i>Instruction sur la rage, publiée par les ordres de M. l'Intendant de la généralité de Paris,</i>	185
<i>Notes sur le traitement méthodique de la rage,</i>	195

III.

<i>Topographie de la ville & de l'Hôtel-Dieu de Montfort-l'Amaury,</i>	361
--	-----

IV.

<i>Topographie médicale de Senlis,</i>	529
<i>Réflexions,</i>	538
<i>Epidémie qui a régné au village d'Ansauville en 1785; par M. HATTÉ, méd.</i>	56

712 TABLE GÉNÉRALE

- Description de la maladie putride vermineuse, gangreneuse, & contagieuse, dans l'élection de Bourganeuf, en 1784; par M. AUBUSSON, méd.* 240
- Remarques de M. de SAINT-MARTIN, vicomte de Briouze, doct. méd. au sujet de la dissertation de M. RETZ, méd. sur les fièvres endémiques de Rochefort;* 51
- Observ. sur une fièvre putride maligne, suivie de réflexions sur l'efficacité des remèdes simples; par M. HATTÉ, méd.* 256
- Observat. sur une fièvre quotidienne, ou double-tierce, avec diarrhée, &c; par M. BRET, méd.* 541
- Observat. sur une fièvre double-quarte qui a cédé promptement à l'usage du quinquina; par M. BRET, méd.* 544
- Observ. sur une phthisie produite par la suppression du flux menstruel; par M. LA PEYRE, médecin,* 559
- Observ. sur une phthisie confirmée à la suite d'une maladie fébrile, guérie par l'usage du lait; par M. LA PEYRE, méd.* 555
- Observations sur deux maladies nerveuses, guéries par l'usage intérieur des fleurs de zinc; par M. NÉGRIN, chir.* 59
- Observ. sur une colique spasmodique, accompagnée d'accidens graves; par M. CLEMENCEAU, médecin,* 249
- Observations sur quelques maladies dont les signes & les symptômes étoient obscurs & la guérison impossible, avec des remarques sur des habitudes dangereuses; par M. BACHER, méd.* 409
- Observ. sur une métastase aux yeux, à la suite d'une petite-vérole par inoculation; par M. ARCHIER, méd.* 469

Observat. sur un abcès au foie & ascite à la suite d'un coup de pied ; par M. BRET, méd.

546

Observ. sur l'issue funeste d'un dépôt au foie ; par M. FOLLAIN, méd.

547

Observ. sur une enflure causée par un bain froid, pris après l'émetique ; par M. GOUBIER, médecin,

245

Observ. sur une ischurie, terminée par la mort ; par M. DUPONT, méd.

592

Observ. sur un enfant d'un mois guéri de la gale par le traitement administré à la mère ; par M. JÉMOIS, méd.

459

Observ. sur une affection de tête singulière, suivie d'une mort prompte & imprévue ; par M. LA PEYRE, méd.

386

Réflexions, par M. DOUBLET,

389

Observ. sur un hoquet, à la suite d'une fièvre aiguë ; par M. NOSEBEAU, méd.

661

Observ. sur les suites funestes & tardives d'une chute dans deux enfans,

401

Réflexions, par M. DOUBLET, méd.

403

Observ. sur une mort imprévue & presque subite, vingt jours après une chute,

397

Observ. sur une paralysie dont les suites ont été mortelles, causée par la commotion d'une arme à feu ; par M. LA PEYRE,

399

Réponse de M. RAMEL fils, aux doutes sur une inoculation, proposés par M. RICARY, (Journ. de Médec. tome lxiv, pag. 42,)

266

Extraits des prima mensis de la Faculté de Médec. de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de

Juillet 1785, p. 93 Septembre 1785, p. 478

Août 1785, 285 Octobre 1785, 646

Maladies observées à Lille, par M. BOUCHER, médecin, durant les mois de

Juillet 1785, p. 99 Septembre 1785, p. 484
Août 1785, 291 Octobre 1785, 656

6°. CHIRURGIE.

- Observat. sur un trépan presque naturel; par M. LAURENT, chir. 71
- Observat. sur une plaie de tête, avec perte de substance; par le même, 73
- Observ. sur un dépôt à la suite d'une couche; par le même, 75
- Observ. sur une pointe d'alène entrée dans l'œil, extraite par un fer aimanté; par M. SEBIRE, médecin, 280
- Observ. sur une capsule du cristallin, opaque après l'extraction de ce corps, & éclaircie dans l'espace de trois semaines; par M. DEMOURS fils, médecin, 465
- Observ. sur une plaie d'arme à feu à deux doigts de la main; par M. MICHEL, chir. 278
- Observ. sur un abcès à la région lombaire; par M. LA PEYRE, méd. 375
- Réflexions, par M. DOUBLET, méd. 380
- Observ. sur une tumeur enkystée très-volumineuse à l'aîne gauche, extirpée; par M. MICHEL, chir. 273
- Observ. sur une imperforation de la matrice; par M. DUSSOIS, chir. 606
- Observat. sur une grossesse apparente : ouverture du cadavre; par M. MAURY, méd. 22
- Observes. sur une double grossesse ventrale, d'une femme morte à l'âge de soixante-quatorze ans; par MM. VARNIER & MANGIN, méd. & chir. 29

DES MATIERES. 715

- Réflexions sur ces différentes sortes de grossesse ;*
par M. DOUBLET, méd. 35
Observ. ultérieures sur le changement de position
spontanée des enfans présentant le bras au mo-
ment de la naissance ; traduit de l'anglois par
M. LE ROUX DES TILLET, méd. 79
Extraction d'un enfant resté dans le ventre de la
mère durant plus d'un an ; par M. DE BER-
GES, méd. 26
-

BIBLIOGRAPHIE,

OU

LIVRES ANNONCÉS.

1^o. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Catalogue raisonné des ouvrages publiés sur les*
eaux minérales ; par M. CARRERE, méd. 521
Nouvelles instructives, bibliographiques, histori-
ques & critiques de médecine & de chirurgie, 158
Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne
le sont pas, année 1785, (en allemand ;) par
M. GRUNER, 523

2^o. HISTOIRE NATURELLE : MINÉRALOGIE.

- Entomologia Parisiensis sive catalogus insecto-*
rum quæ in agro Parisiensi reperiuntur : auct.
A. F. DE FOURCROY, 700
Elémens de minéralogie, traduits de l'anglois de
M. KIRWAN ; par M. GIBELIN, méd. 156

3^o. BOTANIQUE.

- Dissertatio botanica de nectaris plantarum,*
auct. J. C. G. KLIPSTEIN, méd. 148

716 TABLE GÉNÉRALE

Addenda ad floræ nannetensis prædromum, curante FR. BONAMY,	320
AND. J. RETZII fasciculus observationum botanicar.	517
Dissertatio botan. de Gardenia: auct. C. THUNBERG,	321
Dissertatio botanica de Protea: auct. THUNBERG,	322
Dissertatio botan. de Iride: auct. THUNBERG,	323
Dissert. botan. de Ixia: auct. THUNBERG,	325

4°. MATIÈRE MÉDICALE, PHARMACIE.

<i>Recherches sur les eaux minérales de Barbotan; par M. DUEAU, méd.</i>	507
<i>Nouvelles eaux minérales de Chateldon en Bourbonnois,</i>	319
Apparatus medicamentorum tam simplicium quam præparatorum & compositorum volumén tertium: auct. AND. MURRAY, med.	153
Dissertatio medica de asparago: auct. J. G. F. FRANZIUS, med.	512
De usu opii in febribus intermittentibus: auct. J. SCHAERTLICH,	301
De limitandis laudibus & abusu moschi in medela morborum: auct. B. L. TRALLES, med.	513
Dissert. medica de Rhododendro chrysanthemo: auct. J. H. ZAHN,	510
De viola canina in medicinæ usu, auct. J. H. A. NIEMAYER, med.	515
<i>Expériences & observations sur une nouvelle espèce de quinquina, (en anglois;) par M. RICHARD KENTISH, méd.</i>	150
<i>Mémoires & observations sur un nouveau moyen</i>	

DES MATIERES. 717

- de prévenir & éviter l'aveuglement qui a pour cause la cataracte ; par M. MARCHAN, oculiste ,* 133
Pharmacopœa suecica ; 114
Pharmacopœa navalis ruffica : edente ANDR. BACHERACHT, med. 152
Pharmacopée des pauvres ; par M. JADELLOT, médecin , 151

5°. ANATOMIE: HYGIENE.

- Histoire du système des vaisseaux absorbans , (en anglois ;) par M. SHELDON, chir.* 505
Recherches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance ; par M. HALLÉ, méd. 144
Avis aux mères qui veulent allaiter ; par M. ROZE DE LEPINOT, méd. 491

6°. MÉDECINE, OBSERVAT. MÉD.

- Onomatologia medica practica ,* 297
Symptomatologie ; par J. BERKENHOUT, doct. méd. (en anglois ,) 111
Dissertatio de usu evacuantium medicamentorum in febribus acutis : auct. J. L. TASCHEBERG , 114
Médecine simplifiée ; par J. J. DEFRENNE , 119
L'empirisme dévoilé, ou Réfutation de la médecine simplifiée ; par P. J. B. PREVINAIRE, médecin , 122
Des maladies des Créoles en Europe ; par M. DE GARDANNE, méd. 675
Observations générales sur les maladies des climats chauds ; par M. DAZILLE, méd. 679
Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds , traduit de l'anglois de LIND ; par M. THION DE LA CHAUME , 682

718 TABLE GÉNÉRALE

<i>Connoissances nécessaires sur la grossesse, & sur les maladies des femmes ; par M. GOUBELLY, médecin,</i>	689
TH. GUIL. SCHRÖDER, med. <i>Historia febris biliofo-pituitoso-putridæ ; quæ an. 1783, 1784, in Hassia grassata est,</i>	488
Epistola ad FRED. WENDT, de tussi convulsiva ac variolis, missa à J. SIEGER. KAHLER. d. m.	112
Tractatus de dysenteria in genere : auct. J. C. JACOBS, m. d.	114
<i>Observat. pratiques sur les maladies vénériennes : traduit de l'anglois de SWEDIAUR, méd. par M. GIBELIN, méd.</i>	303
JOS. DE PLENCIZ, m. d. <i>acta & observata medica,</i>	685
<i>Dissertationes medicæ selectæ tubingenses : oculi humani affectus. Edente CHR. FRID. REÜSS, med.</i>	130
<i>Observ. de médecine & de chirurgie ; (en allem.) par CHR. L. MURSIMA, chir.</i>	124
<i>Fragmenta chirurgica & medica : auct. GUILL. FORDYCE, med.</i>	696

7°. CHIRURGIE : INSTRUMENS.

<i>Méthode de prévenir ou de diminuer les douleurs dans plusieurs opérations de chirurgie ; (en anglois,) par J. MOORE,</i>	306
<i>Scriptorum latinorum de aneurismatibus collectio. Edent. TH. LAUTH,</i>	310
<i>Histoire d'un humérus gangrené à la suite de l'opération d'un anévrisme, (en allem.) par M. JOACH. WRABETZ, chir.</i>	135
<i>De signis cancri : auct. FRID. STEPHAN,</i>	314
<i>Traité du cancer, avec une nouvelle méthode de les extirper ; (en angl.) par H. FEARON,</i>	315

DES MATIERES. 719

- Observ. sur divers cas de chirurgie, (en allem.)*
par J. MOHRENHEIM, chir. 494
Corrections nouvelles faites dans l'art de chirurgie; (en angl.) par HENRI MÄNNIG, méd. 136
De forficibus obstetriciis recens inventis: auct.
C. G. KUHN, med. 493

8°. VÉTÉRINAIRE.

- Tableau des maladies aiguës & chroniques qui affectent les bestiaux; par M. DE VILLAINÉ, chir.* 502
Médecine des animaux domestiques; par M. BUC'HOZ, 137
Remarques sur l'instruction de M. DAUBENTON, pour les bergers, 316

9°. MÉLANGES,

MÉMOIRES ACADEMIQUES.

- Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Berlin, année 1782,* 658
Acta Acad. Petrop. pro anno 1779. Pars prior & posterior, 294
Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, tom. iv, 102
Mémoires de l'Académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, tome iv, 107
Mémoires de la Société hollandoise des sciences de Harlem, vingtième vol. 486
ANDRÆ MURKAY opuscula varia, 692

10°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

- Leçons de médec. légale, (en allem.) tom. j.* 316
De fontibus melancholiæ & mania forensibus; auct. CHRIST, GOD. GRUNER, 115

A N N O N C E S.

SÉANCES ACADÉMIQUES.

Dijon : Académie des sciences ,	333
Paris : Société royale de médecine ,	159

P R I X D I S T R I B U É S.

Dijon : Acad. des sciences ,	333
Lyon : Acad. des sciences ,	341
Paris : Société royale de médecine ,	160

P R I X P R O P O S É S.

Edimbourg : Société royale de médecine ,	169
Lyon : Acad. des sciences ,	342
Manheim : Acad. des sciences ,	703
Paris : Acad. royale des sciences ,	701
Paris : Société royale de médecine ,	165

A V I S D I V E R S.

Eaux minérales d'Aix ,	171-174
------------------------	---------

P R O S P E C T U S.

Traité d'anatomie ; par M. VICQ-D'AZYR ,	347
Phytonomatotechnie universelle ; par M. BERGE-	
RET ,	355, 704
Flore de Piémont ; par M. ALLIONI ,	526
Annonces de livres nouveaux étrangers ,	175, 708
Annonces de livres nouveaux françois ,	706

Fin de la Table générale des Matières.